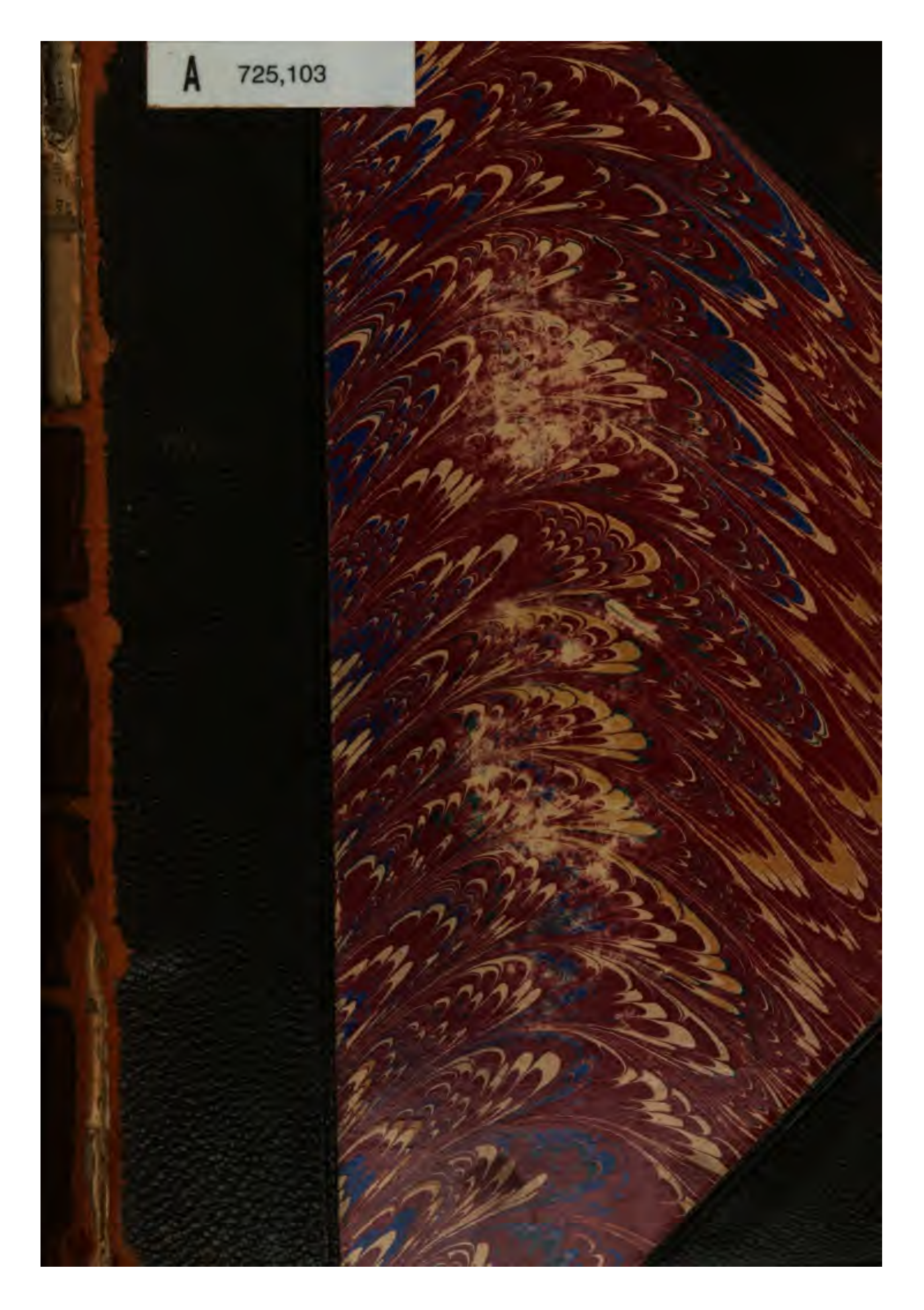
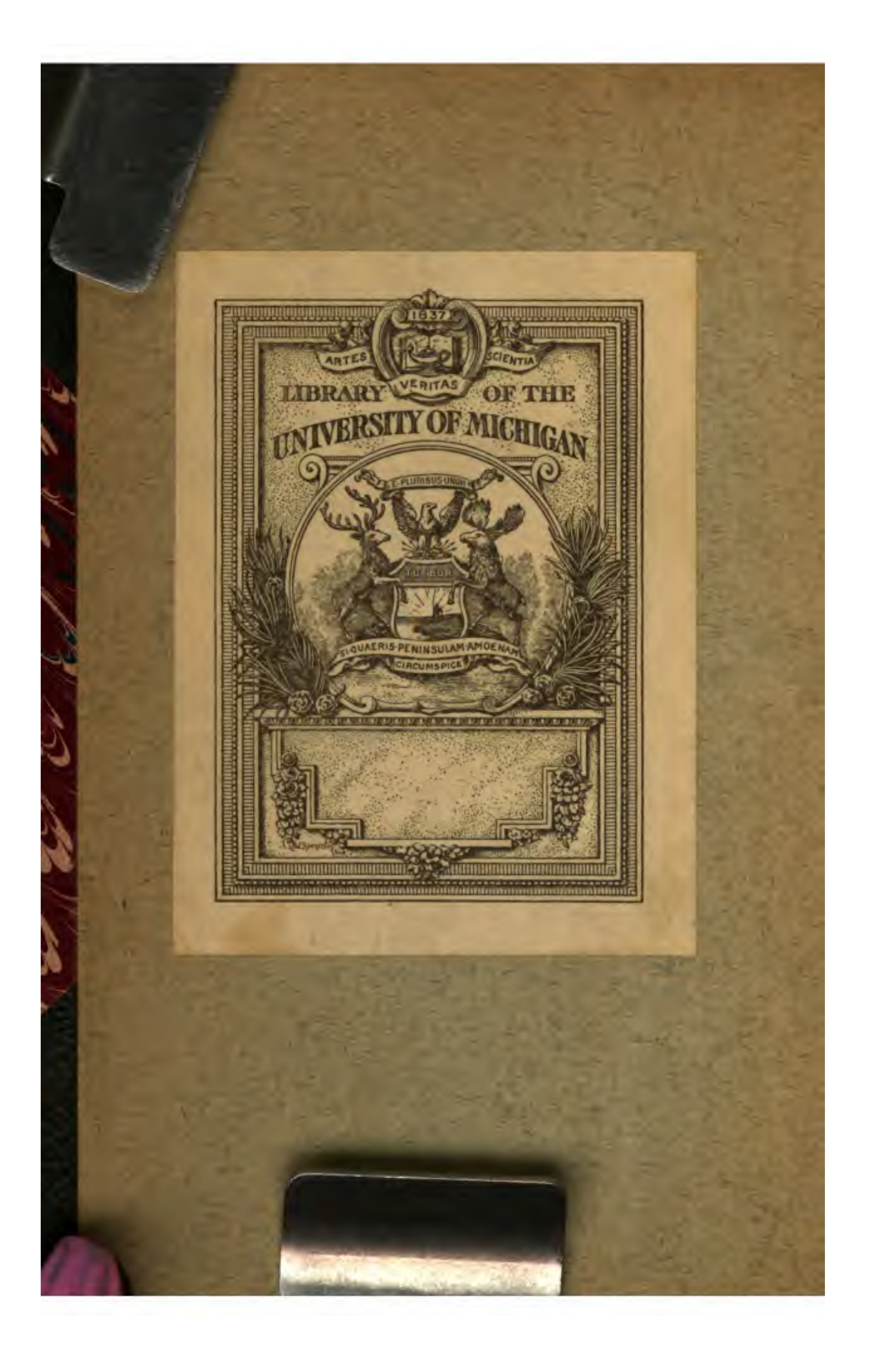

A 725,103


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DES GAULOIS

II

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR
RUE SAINT-BENOIT, 7

HISTOIRE

DES

GAULOIS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A L'ENTIÈRE SOUMISSION DE LA GAULE
A LA DOMINATION ROMAINE

PAR

M. AMÉDÉE THIERRY
SÉNATEUR ET MEMBRE DE L'INSTITUT

SEPTIÈME ÉDITION

II



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1866

HISTOIRE

DES GAULOIS

LIVRE V

INVASION DES KIMRIS SEPTENTRIONAUX ET DES TEUTONS. — ÉTAT DE LA GAULE PENDANT ET APRÈS LES GUERRES CIVILES DE MARIUS ET DE SYLLA. — GUERRE ENTRE LES ÉDUES ET LES SÉQUANES. — ARIOVISTE S'ÉTABLIT EN SÉQUANIE. — CÉSAR MARCHE CONTRE LUI ET LE DÉFAIT.

CHAPITRE PREMIER

Une horde de Kimris et de Teutons, partie des bords de la Baltique, assiége Noréia; perfidie et défaite de Papirius Carbon. — Les Kimro-Teutons pénètrent en Helvétie; les Ambrons, les Tigurins et les Tughènes se joignent à eux; ces hordes envahissent la Gaule. — Résistance des Belges; ils font la paix avec les Kimris en leur cédant la forteresse d'*Aduat*. — Les hordes dévastent la Gaule centrale. — Elles attaquent la province romaine; défaites de Silanus, de Cassius, de Scaurus. — Les Tectosages se déclarent pour elles; prise et sac nocturne de Tolose par le consul Cépion. — Défaite de Cépion et de Manlius; ravage de la province; les Kimris passent en Espagne. — Malheurs de Cépion; or de Tolose. — Marius consul en Gaule; il fait creuser un canal du Rhône à la mer. — Retour des Kimris. — Marius bat les Ambro-Teutons à Eaux-Sextiennes. — Les Kimris entrent en Italie par les Alpes tridentines; terreur des Romains. — Marius arrive; bataille du champ Raudius; défaite des Kimris; héroïsme et mort de leurs femmes. — Gloire de Marius.

113 — 101.

Au bord de l'Océan septentrional, dans la péninsule 113
kimrique et sur la côte voisine, habitait, comme le lec-

113 teur doit se le rappeler, la plus forte des divisions kimriques restées au delà du Rhin [1]; au-dessus d'elle, vers le nord, habitait aussi, depuis plusieurs siècles, une de ces nations teutoniques dont la race occupa bientôt la presque totalité des contrées transrhénanes. Une catastrophe terrible vint bouleverser la demeure de ces Kimris et de ces Teutons de la Baltique : par suite d'un tremblement de terre [2], la mer, sortie de son lit, engloutit une partie du rivage [3]. Effrayés, les deux peuples se retirèrent : l'épouvante les rapprocha ; ils se confondirent en une seule horde, s'armèrent et se précipitèrent vers le sud-est, non moins impétueux, non moins redoutables que cet Océan débordé qui les poussait devant lui.

La horde totale comptait trois cent mille guerriers ; les vieillards, les femmes, les enfants, suivaient dans des chariots [4]. Boïorix, jeune homme d'une âme intrépide, mais violente [5], avait le commandement suprême des Kimris, et dirigeait les chefs inférieurs, Césorix, Luk ou Lucius, et Clod [6], appelé par les Romains Claudius. Teutobokhe [7] commandait les Teutons ; la stature et la force de ce roi tenaient du prodige : il franchissait d'un saut six chevaux rangés de front [8].

1. V. t. I, livre I, ch. 1.
2. App., Bell. Illyr., 4.
3. Strab., l. VII, p. 291. (Tzschucke). — Amm. Marc., XXXI, 6. — Flor., III, 3.

Oceani supremis excita stagnis.
Claudian., Bell. Get., v. 638.

4. Plut., in Mario, 11.
5. Liv. epit., LXVII.
6. Clod, (kimr.), louange, renommée.
7. Teutobochus. Flor., III, 3. — Teutobodus. Oros., v, 15.
8. Quaternos senosque equos transilire solitus. Flor., loc. cit.

Partis des bords de la Baltique et se dirigeant au sud-est, en remontant l'Oder ou l'Elbe, les émigrants arrivèrent aux frontières des Boïes, peuple kimri établi, comme on l'a dit plus haut, sur le plateau des monts Sudètes [1]. Ils voulaient traverser ce pays ; mais les Boïes firent une résistance si vive qu'ils les forcèrent à se détourner plus au midi [2] : la horde passa le Danube, traversa la forêt Hercynie, et vint tomber sur le Norique, qu'elle mit à feu et à sang. Après avoir dévasté toute la campagne, elle s'approcha de la capitale, Noréia, qui ferma ses portes et se défendit. 113

Noréia, située au nord sous les Alpes tridentines, était de ce côté la clef de l'Italie. Rome alarmée envoya le consul Papirius Carbon, à la tête de forces considérables, garder les défilés des montagnes, et observer de là les mouvements des Kimro-Teutons ; il les trouva toujours occupés au blocus de Noréia qui résistait bien, ou plutôt qu'ils ne savaient pas assiéger. Du haut des Alpes, où il avait pris position, Papirius s'adressa à leurs chefs avec le ton impérieux d'un consul romain parlant à des *barbares :* « Je vous ordonne de vous retirer, leur fit-il dire ; « respectez un pays allié du peuple romain. » C'était la première fois que les Kimro-Teutons se trouvaient face à face avec ce peuple romain, dont le nom sans doute avait pénétré dans leurs forêts, et dont ils entendaient tant de récits depuis qu'ils avaient quitté la Baltique. Au moment de se mesurer, ils hésitèrent ; et leur réponse aux sommations de Carbon fut humble et pacifique. Leurs ambassadeurs vinrent assurer le consul « que l'intention « de la horde n'était pas de s'établir en Norique ; et que,

1. V. t. I, livre I, ch. 1.
2. Posid., ap. Strab., l. VII, p. 203.

118 « si les Romains avaient des droits sur ce pays, elle porterait ailleurs ses conquêtes. » La modération de ce message enhardit le général romain : afin de terminer la guerre promptement et d'un seul coup, il imagina une de ces ruses dont sa nation n'était point avare, mais qu'elle qualifiait, chez ses ennemis, de perfidie et de *foi punique*. Il combla de caresses les envoyés kimris, affirmant qu'il ne désirait point la guerre, et qu'il était complétement satisfait des dispositions pacifiques de leurs frères. Ensuite, sous prétexte de les ramener à Noréia par un chemin plus court et meilleur que celui qu'ils venaient de parcourir, il leur donna des guides qui les égarèrent. Cependant, sans un instant de retard, il fit prendre les armes à ses légions, se mit en marche, et tomba à l'improviste, au milieu de la nuit, sur le camp des assiégeants. Quoique surpris, et cernés entre deux armées, ceux-ci soutinrent l'attaque avec vigueur ; le combat dura toute la nuit et à leur avantage ; lorsque le jour parut, aucun des Romains n'aurait échappé sans un violent orage qui protégea leur fuite [1].

Cette victoire livrait à la horde l'entrée de l'Italie, néanmoins elle n'osa pas y pénétrer. Continuant ses courses dans l'Illyrie, elle la ravagea en tous sens, depuis l'Adriatique jusqu'au Danube, et depuis les Alpes jusqu'aux montagnes de la Macédoine et de la Thrace. Au bout de trois ans, chargée de dépouilles, elle revint sur ses pas ; et par le cours supérieur du Rhin, elle entra dans les vallées des Alpes helvétiques [2].

110 L'Helvétie, comme on sait, embrassait le territoire

1. Strab., l. v, p. 214. — Liv. epit., LXVII. — Paterc., II, 8-12.

2. Strab., l. v, p. 214. — Paterc., II, 8-12. — Liv. epit., LXVII. — Tac., Germ., 37. — Quint., Declam. pro mil. Marii.

montagneux que limitent au nord le Rhin, au midi la 110
vallée du Rhône et le bassin du Léman, à l'ouest la chaîne du Jura. Enfermées par cette ceinture de montagnes et de larges fleuves, presque sans communication avec le reste de la Gaule, les six tribus [1] composant le peuple helvétien étaient restées presque totalement étrangères au mouvement de civilisation qui se faisait sentir dans les plaines transjuranes. Cet isolement, et la vie pastorale à laquelle la nature du sol les condamnait, perpétuaient chez elles les vieilles habitudes gauloises de guerre et de vagabondage : toujours inquiètes, toujours en armes, elles passaient leur vie à faire ou à repousser des incursions du côté de leur frontière du Rhin. De grandes expéditions, dont le souvenir ne nous est pas resté, avaient valu à ce peuple un butin immense, et sa richesse, dans l'opinion des Gaulois, pouvait se comparer à sa bravoure [2]. A la vue des chariots chargés de dépouilles que les Kimro-Teutons traînaient avec eux, les Helvètes sentirent se réveiller leur passion pour les aventures ; et bien loin de recevoir en ennemis les nouveaux venus, trois de leurs tribus se levèrent en masse pour les suivre : c'étaient les *Tigurins* [3], les *Tughènes* [4], et les *Ambrons* ou *Ambra*, issus de ces anciens Galls-Ombriens qui trouvèrent un refuge en Helvétie, après leur expulsion de l'Italie circumpadane [5]. Cette dernière tribu, la plus puissante des trois, avait sur pied trente mille hom-

1. Strabon n'en compte que trois (l. IV, p. 193) ; mais César dit positivement que de son temps il en existait quatre (Bell. Gall., I, 12) : deux avaient été détruites par Marius.

2. Φασὶ δὲ καὶ πολυχρύσους τοὺς Ἑλουηττίους εἶναι. Strab., l. IV, p. 193.

3. Tiguri, Tigurini. — Peuple de Zurich, à ce que l'on suppose.

4. Tugheni, Toygenæ. — Peuple de Zug.

5. V. t. I, livre I, ch. 1.

110 mes [1]. Les Tughènes étaient la plus faible, et s'incorporèrent avec l'une des deux autres. Les préparatifs ne furent pas longs, et la horde helvétienne, réunie à la horde kimro-teutone, tourna l'extrémité septentrionale du Jura, et se précipita sur la Gaule.

Les Belges soutinrent avec fermeté ce choc terrible, et ne laissèrent point entamer leur frontière [2]. Il paraît d'ailleurs qu'il y eut des pourparlers entre ces descendants des Kimris et les Kimris de la horde; et que la conformité de langage, le souvenir d'une commune origine, et par-dessus tout sans doute l'égalité des forces, ayant rapproché ces deux peuples, donnèrent lieu à un accommodement entre les Belges et les hordes envahissantes. Par suite de ces relations de bonne amitié, les coalisés obtinrent des Belges-Éburons la cession d'un lieu de dépôt où ils placèrent le bagage qui les gênait dans leur marche [3]. Ce lieu nommé *Aduat* [4], et l'un des meilleurs forts de la Belgique, servait aux Éburons à déposer le butin conquis dans les guerres extérieures, ou à mettre en sûreté leurs biens meubles durant les guerres défensives. C'était un vaste enclos, plus bas que le sol et fermé par des rocs à pic, qui ne laissaient entre eux qu'une seule issue large d'environ deux cents pieds, et aisée à intercepter au moyen de palissades et d'abatis d'arbres. Les hordes, en s'éloignant, y laissèrent, à la garde de leurs bagages, une garnison de six mille Kim-

1. Plut., in Mario, 19.

2. Teutones Cimbrosque intra fines suos ingredi prohibuerint. Cæs., Bell. Gall., II, 4. — Strab., l. IV, p. 196.

3. His impedimentis quæ secum agere ac portare non poterant... depositis. Cæs., Bell. Gall., II, 29.

4. Id., ibid.

ris [1], garnison tout à fait insuffisante, malgré la force 110
naturelle du lieu, si les coalisés n'eussent pas compté sur l'amitié des nations belgiques.

Tous les désastres de l'invasion allèrent donc s'appesantir sur la Gaule centrale : les champs furent dévastés, les villes brûlées ; le peuple, désertant les campagnes, se pressa de toutes parts dans les enceintes fortifiées où la faim ne tarda pas à le suivre ; mais sa résistance fut héroïque. On vit dans plus d'une ville les assiégés, réduits à une effroyable nourriture, plutôt que de céder, sacrifier ceux d'entre eux que l'âge ou la faiblesse rendaient inutiles à la commune défense ; ces épouvantables calamités durèrent près d'un an [2].

Voyant la Gaule, à l'exception des places de guerre, 109
ravagée de fond en comble, les Kimro-Teutons s'acheminèrent vers la nouvelle province romaine, que gardaient les milices du pays et plusieurs légions ; mais ils n'osèrent pas en toucher la frontière [3]. La puissance que le seul nom de Rome exerçait sur eux les arrêta devant la faible barrière du Rhône, comme elle les avait arrêtés, dans les Alpes noriques, devant les passages ouverts de l'Italie. Cette puissance même n'avait fait que s'accroître depuis la journée de Noréia, malgré la défaite de Carbon ; car partout, durant ses courses vers l'Orient, la horde avait rencontré les Romains, en Illyrie, en Macédoine, en Thrace ; et voilà qu'aux extrémités de l'Occident, c'étaient encore les Romains qu'elle trouvait devant elle ; une domination si gigantesque la frappait d'un respect

1. Custodiæ ex suis ac præsidio sex millia hominum reliquerunt. Cæs., Bell. Gall., II, 29.

2. In oppida compulsi, ac inopia subacti, eorum corporibus qui ætate inutiles ad bellum videbantur vitam toleraverunt. Id., ibid., VII, 77.

3. Id., ibid. et I, 33. — Plut., in Mario, 11, 18.

100 superstitieux. Pour la seconde fois, essayant de traiter avant d'en venir aux mains, les Kimro-Teutons adressèrent au commandant de la Province, M. Silanus, d'autres disent au sénat lui-même, un message par lequel ils demandaient des terres, offrant en retour à la république le service perpétuel de leurs bras[1]. Silanus renvoya avec mépris ces députés : « Rome n'a, leur dit-il, ni terres à « vous donner, ni services à attendre de vous ; » puis, passant le Rhône, il courut attaquer les coalisés dans leur camp, mais il fut battu et mis en déroute[2]. Cependant la Province ne fut point envahie ; la population gauloise, déployant une énergie admirable, défendit la ligne du Rhône et des Cévennes, jusqu'à l'arrivée de nouvelles légions.

L'année suivante se passa en tentatives infructueuses de la part des hordes alliées pour pénétrer dans la Province. Enfin, elles prirent le parti de se partager et d'attaquer simultanément sur plusieurs points. Les Tigurins, sous la conduite de Divicon, se chargèrent d'envahir le territoire allobroge, soit par le pont de Genève, soit par les gués qu'ils savaient exister dans le Rhône, un peu au-dessous de cette ville. Les autres Helvètes et les Kimro-Teutons se dirigèrent plus au midi. Ce plan obligeait les Romains à diviser aussi leurs forces. Le consul L. Cassius gagna Genève en toute hâte et traversa le Rhône pour fermer aux Tigurins le passage du Jura, tandis que son lieutenant Aurélius Scaurus alla faire face aux Kimris. Des deux côtés, la fortune fut contraire aux Romains. Cassius, prévenu dans son mouvement, et assailli lui-

1. Ut Martius populus aliquid sibi terræ daret quasi stipendium ; ceterum ut vellet manibus atque armis suis uteretur. Flor., III, 3. — Liv. epit., LXV.

2. Liv. epit., LXV. — Flor., loc. cit.

même à l'improviste, eut son armée taillée en pièces sur 107
les bords du Léman[1] ; il resta sur le champ de bataille, avec un de ses lieutenants, L. Pison, et les plus braves légionnaires[2]. En vain les débris des légions se retranchèrent dans leur camp, et cherchèrent à s'y défendre ; Divicon les y força et ne leur laissa la vie qu'à des conditions si dures, que Rome, au temps de ses plus grands revers, ne les avait subies qu'une fois ; il les obligea à livrer la moitié de leur équipement, à fournir des otages, enfin à passer sous le joug[3]. Les Romains se résignèrent à tout ce qu'on voulut d'eux, et, le lieutenant C. Popilius à leur tête, ils se courbèrent sous les lances gauloises à la vue des remparts de Genève, non moins humiliés des regards de leurs sujets que des railleries de leurs ennemis.

Les hordes n'étaient pas moins heureuses au midi qu'au nord, et, tandis que Cassius succombait, Aurélius Scaurus, après avoir été témoin de la fuite de son armée, tombait prisonnier entre les mains des Kimris. Tant de succès enhardirent ces peuples ; ils résolurent de passer les Alpes à tout hasard, et d'aller saisir corps à corps cette république si fameuse et qu'ils avaient toujours trouvée si faible ; leurs chefs, réunis en conseil, discutèrent le plan d'invasion et le sort qui devrait être fait à l'Italie. Ils agitèrent si l'Italie serait saccagée seulement ou partagée ; si les Romains seraient réduits en esclavage ou exterminés jusqu'au dernier, afin que la race des Kimris et des Teutons peuplât seule la ville à

1. In finibus Allobrogum. Liv. epit., LXV. — Ad oceanum (lacum Lemanum). Oros., V, 15. — Cæs., Bell. Gall., I, passim.

2. Cæs., Bell. Gall., I, 12. — Liv. epit., LXV. — Oros., V, 15.

3. Obsidibus datis, et dimidia rerum omnium parte... Liv. epit., LXV. — Sub jugum missi. Cæs., Bell. Gall., I, 7, 12. — Oros., V, 15.

107 qui tant de contrées obéissaient[1]. Scaurus, chargé de chaînes, assistait, sous la tente du conseil, à cette délibération. Interrogé, par interprète sans doute, sur les forces de son pays, il s'exprima avec courage et dignité : il exalta la puissance de Rome, ses légions, son inébranlable constance, et sa fortune qui, pour s'être retirée d'elle un instant, ne l'avait point abandonnée. « Je vous « le conseille, osa-t-il leur dire, ne passez pas les Alpes, « ne mettez pas le pied en Italie, car ma patrie est in- « vincible[2] ! » Les paroles et le ton hardi du prisonnier offensèrent ce sénat sauvage ; Boïorix, bouillant de colère, s'élança, l'épée à la main, et perça Scaurus sur la place[3]. Les chefs se séparèrent cependant sans avoir rien décidé, soit que la fermeté du Romain eût réveillé leurs anciennes terreurs, soit qu'ils hésitassent à s'aventurer de l'autre côté des Alpes avant d'avoir soumis ou du moins gagné à leurs intérêts la province romaine de la Gaule. Ils s'arrêtèrent définitivement à ce dernier parti.

106 Ce n'était pas sans une joie secrète que les Gaulois provinciaux avaient vu les défaites réitérées de leurs maîtres, et si les vainqueurs ne s'étaient pas montrés d'abord si cruels, nul doute que les sujets de Rome, s'associant à leurs succès, n'eussent secoué le joug et peut-être tenté davantage. Mais les scènes déplorables dont la Gaule avait offert le spectacle épouvantaient ces peuples; quelque ardent que fût leur désir d'indépendance, la plupart ne pouvaient envisager de sang-froid une alliance

1. An cimbrice Romæ loquendum? Quint., Declam. pro mil. Marii. — Ἔγωσαν μηδαμοῦ γῆς ἑαυτοὺς ἱδρύειν, πρὶν ἀναστρέψουσι τὴν Ῥώμην... Plut., in Mario, 11.

2. Ne Alpes transirent, Italiam petituri... Romanos vinci non posse. Liv. epit., LXVII.

3. Ibid.

avec les Kimro-Teutons. Il y en eut pourtant qui l'osè- 106
rent et prêtèrent en secret l'oreille aux chefs alliés, qui les sollicitaient de combiner leurs forces, non-seulement pour expulser les Romains, mais pour les poursuivre jusqu'en Italie; toutefois un seul se déclara, ce furent les Volkes Tectosages, qui, bien que n'appartenant pas à la Province, étaient liés à la république romaine par le titre de *fédérés*. Rome, interprétant à sa guise un titre qu'elle avait donné, sous prétexte de défendre un point militaire important, s'était emparée de leur capitale, *Tolosa* ou Tolose, dès le commencement de la guerre, et y avait mis garnison : cet acte insolent de souveraineté irrita les Tectosages; d'ailleurs ils avaient toute raison de craindre qu'après l'éloignement du péril, leur ville ne restât à perpétuité entre les mains de ses protecteurs.

L'idée de la servitude pesait surtout aux Tectosages; elle humiliait leur orgueil assez légitimé par ces brillantes expéditions dont Tolose conservait des trophées. A cela se joignaient les mêmes motifs qui avaient agi sur les nations belgiques du nord. Les Tectosages aussi étaient Belges et Kimris; et cette communauté de langue et d'origine avec les Kimris d'outre-Rhin fut, entre les chefs des deux peuples, une facilité de plus pour s'entendre et un attrait de plus pour se lier[1]. Copill[2], roi des Tectosages, conclut un traité d'amitié avec Boïorix; et les Tolosates, en signe d'adhésion, faisant main basse sur les Romains qui tenaient garnison dans leurs murs, les mirent aux fers. Mais pendant l'absence de Copill et l'éloignement des Kimro-Teutons, avant que les Tectosages

1. Πρὸς τὰς τῶν Κιμβρῶν ἐλπίδας. Dion. fragm. Peiresc., XCVII. Ed. Reimar.

2. Κόπιλλος. Plut., in Sylla, 4.

106 se fussent suffisamment organisés, des troupes, arrivées d'Italie fort à propos pour les Romains, déconcertèrent ces mesures[1]. Tolose tint bon néanmoins, et le général ennemi, Q. Servilius Cépion, n'y pénétra que par la trahison de quelques habitants vendus au parti de l'étranger; la ville, livrée à la faveur de la nuit, fut saccagée de fond en comble[2].

Il n'était bruit par toute l'Italie que des immenses richesses accumulées à Tolose. Les aventuriers tectosages, de retour du pillage de la Grèce, avaient rapporté, disait-on, dans leur ville natale tous les trésors de Delphes et la dépouille de vingt autres temples. On ajoutait qu'une maladie contagieuse s'étant déclarée presque aussitôt, les devins gaulois l'attribuèrent à la vengeance des dieux dépouillés, et ordonnèrent par forme d'expiation que tout ce butin fût précipité au fond d'un lac sacré que renfermait l'enceinte de la ville[3]. L'histoire circonstanciée de la campagne des Gaulois en Grèce démontre suffisamment l'absurdité ou du moins l'exagération de ces récits[4]. Ce qui paraît certain, c'est que Tolose possédait beaucoup d'or et d'argent en lingots, provenant en partie des expéditions lointaines des Tectosages, en partie des mines des Pyrénées, mais surtout de son lac[5] et de son temple de Bélen[6], dont le renom de sainteté attirait de toutes parts les offrandes des particuliers et des peuples.

Au reste, quelle que fût l'origine de ces richesses,

1. Dion. fragm. Peiresc., xcvii.
2. Ibid.
3. Strab., l. iv, p. 188. — Dio, ub. supr. — Gell., iii, 9. — Oros., v, 15.
4. V. t. I, livre ii, ch. 1.
5. Posidon... ap. Strab., l. iv, p. 188.
6. Apollinis. Oros., v, 15.

elles devinrent la proie des soldats romains; leur avarice 106
n'épargna ni les lieux sacrés, ni les lieux profanes, et le trésor de Bélen fut enlevé de son lac par des plongeurs. Toutefois la spoliation ne put pas être complète ; et lorsque, par la suite, la république s'empara des lacs sacrés des Tectosages et les vendit, les spéculateurs romains qui les desséchèrent y trouvèrent encore des masses considérables d'or et d'argent[1]. Les anciens historiens varient sur la somme que le consul Cépion ramassa dans ce pillage; celui dont le sentiment est le plus généralement suivi, là fait monter à cent dix mille livres pesant d'or et quinze cent mille d'argent[2]. Ce butin, suivant la loi romaine, devait appartenir à la république; mais le consul ne résista pas à la tentation de se l'approprier. Il imagina de le faire voiturer à Massalie, sous prétexte que c'était une place sûre et en communication fréquente avec Rome: en même temps, il fit dresser sur la route une embuscade où l'escorte et les chariots tombèrent: l'escorte périt, et l'argent fut partagé entre lui et ses complices[3].

L'année s'écoula sans de grands faits d'armes entre 105
Cépion et les hordes; des forces considérables arrivèrent cependant de l'Italie, et le consul Cn. Manlius, qui succéda à celui-ci, voulut reprendre l'offensive et passa sur

1. Οἱ γοῦν Ρωμαῖοι κρατήσαντες τῶν τόπων ἀπέδοντο τὰς λίμνας δημοσίᾳ, καὶ τῶν ὠνησαμένων πολλοὶ μύλους εὗρον σφυρηλάτους ἀργυροῦς. Strab., l. IV, p. 188.

2. Just., XXXII, 3. — Orose l'évalue à cent mille livres pesant d'or et dix mille livres d'argent. — Strabon, d'après Posidonius, à quinze mille talents (85,500,000 francs). La position de l'ancien lac sacré de Tolose a donné lieu à de grandes discussions entre les érudits; l'opinion la plus probable le placerait dans le lieu où a été bâtie depuis l'église de Saint-Sernin. V. l'ouvrage de M. Dumége sur les antiquités des Pyrénées.

3. Oros., V, 15. — Dion. fragm. supr. laud. — Gell., III, 9.

105 la rive droite du Rhône. Le sénat, par une faute qui lui devint fatale, avait trouvé bon de partager le commandement à égalité entre l'ancien consul et le nouveau; et ce fut dans l'armée romaine une source de discordes. Cépion, qui se croyait supérieur à Manlius par la naissance et par l'expérience de la guerre, affichait envers son collègue les prétentions les plus hautaines; il voulut avoir son département séparé, camper, manœuvrer et combattre séparément. Cette mésintelligence ne fut pas longtemps un secret pour l'ennemi; un de ses corps d'armée, composé des Kimris et des Ambrons, s'approcha du camp de Manlius, afin d'observer les mouvements des chefs et d'épier l'occasion favorable. Mais aussitôt Cépion, désireux d'enlever à son rival l'honneur d'une victoire qu'il croyait facile, changea de position, et vint placer son camp entre celui du consul et celui des hordes; les deux armées romaines se trouvaient alors non loin du Rhône, sur la rive droite. La réconciliation apparente des deux généraux fit impression sur les Kimris; ils commencèrent à hésiter, et, suivant leur habitude, ils envoyèrent au consul un messager de paix. Pour arriver au camp de Manlius, il fallait, comme nous venons de le dire, traverser les quartiers de Cépion. Par une basse et ridicule jalousie, ce général, irrité de ce que les propositions n'étaient pas adressées à lui plutôt qu'à son collègue, arrêta au passage les députés, les injuria et les menaça même de la mort [1].

Le récit de cet outrage remplit d'une violente colère les guerriers ambrons et kimris; ils se rassemblèrent sur-le-champ, et, par un acte religieux qui préludait d'ordinaire chez les Kimris aux guerres à outrance et aux

1. Dion. fragm. Peiresc., xcvii.

batailles sans quartier, ils vouèrent solennellement aux 105
dieux tout ce que la victoire ferait tomber entre leurs mains. Ils se précipitèrent alors au combat. Les Ambrons surtout montrèrent un courage terrible [1]. Les camps de Cépion et de Manlius furent forcés l'un après l'autre; quatre-vingt mille soldats romains et quarante mille esclaves ou valets d'armée tombèrent sous le sabre, la hache et le javelot; tout le reste fut pris, à l'exception de dix hommes, les seuls, au rapport des historiens, qui échappèrent à cette boucherie [2]. De ce nombre se trouvait un jeune homme que nous verrons plus tard jouer dans la Gaule un rôle brillant, Q. Sertorius; on raconte que, culbuté de cheval et blessé, il eut encore assez de force pour traverser le Rhône à la nage, portant son bouclier et sa cuirasse [3]. Cépion fugitif repassa les Alpes. Cette bataille eut lieu le sixième jour du mois d'octobre.

Maîtres des deux camps romains, les vainqueurs accomplirent religieusement leur vœu barbare : hommes et choses, tout ce qui avait appartenu à l'ennemi fut anéanti sans miséricorde [4]. Les prisonniers étaient pendus à des arbres, l'or et l'argent jetés dans le Rhône, le bagage mis en pièces, les armes et cuirasses brisées, les brides rompues, et les chevaux eux-mêmes, précipités, périssaient dans les gouffres du fleuve [5]. Cette victoire

1. Plut., in Mario, 19.

2. Ex omni penitus exercitu decem tantummodo homines... superfuisse referuntur. Oros., v, 16.

3. Plut., in Sert., 3.

4. Nil prædæ victor, nil misericordiæ victus agnovit. Oros., v, 16.

5. Vestis discissa et projecta est, aurum argentumque in flumen abjectum, loricæ virorum concisæ, phaleræ equorum disperditæ, equi ipsi gurgitibus immersi, homines laqueis collo inditis ex arboribus suspensi sunt. Id., ibid.

105 mettait une partie de la Province à la discrétion des Kimris, ils en dévastèrent tout le littoral depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées[1]. On ne sait ce que devinrent dans cette tempête les riches établissements massaliotes et italiens, et surtout Narbonne avec ses citoyens romains et ses édifices commencés. Arrivés au pied des Pyrénées[2], et voyant le passage de l'Espagne ouvert devant eux, les Kimris furent tentés d'y porter leurs armes; ils le firent en effet, tandis que le reste des hordes, attendant leur retour, dressait ses tentes dans quelque canton de la Gaule.

Il serait impossible de peindre la consternation de l'Italie au récit de ces désastres : la journée du Rhône, comme celle d'Allia, dont elle réveillait le souvenir, fut maudite et déclarée à jamais funeste. Dès la défaite de Carbon sous les Alpes noriques, l'imagination populaire s'était plu à se créer un tableau effrayant de ces hordes dévastatrices, de leur stature, de leur force, de leur irrésistible impétuosité; aujourd'hui que six armées romaines avaient comme disparu sous leurs pas, la réalité semblait surpasser les conceptions de la peur, et un morne abattement gagnait tous les esprits[3]. Dans ces conjonctures, Rome crut pouvoir déroger aux formes les plus respectées de sa constitution[4]; elle nomma au consulat un général absent, et, durant trois années, le maintint dans cette charge. C'était le célèbre Marius, homme d'un vaste génie, mais rude, violent, inflexible dans la

1. Vastatis omnibus quæ inter Rhodanum et Pyrenæum sunt. Liv. epit., LXVII.

2. Per saltum in Hispaniam transgressi. Ibid.

3. Cic., de Provinc. consular. — Plut., in Mario, 12, 16, 20. — Eutr., V, 1. — Oros., V, 16.

4. Plut., in Mario, 12

discipline, et, comme on l'a dit, non moins terrible au 104
soldat romain que ces bandes farouches dont il devait arrêter les ravages.

Marius se rendit dans la Province, et, avec l'aide des Massaliotes, y travailla à de grands préparatifs de défense. La longue accumulation du limon charrié par le Rhône et du sable que la mer pousse en sens contraire, avait formé autour des bouches du fleuve une barre qui en rendait l'entrée difficile, et ce n'était pas sans beaucoup de temps et sans quelques périls que les gros navires chargés parvenaient à y pénétrer. Marius, qui voulait tirer ses approvisionnements de l'Italie et avoir la mer libre, fit creuser par ses soldats un canal large et profond, qui communiquait avec le Rhône un peu au-dessus d'Arélate, traversait la plaine stérile nommée *Champ-Pierreux*, et, à son embouchure dans la mer, offrait aux vaisseaux une rade commode [1]. Ce canal, susceptible de servir au besoin de ligne de défense, reçut le nom de *Fossæ Marianæ*, Fosses de Marius. A son départ de la Gaule, le consul l'abandonna aux Massaliotes, en récompense de leurs fidèles services. Ceux-ci y établirent des droits d'entrée et de sortie dont le revenu devint considérable [2]; ils bâtirent même près de l'embouchure une ville qui porta le même nom que le canal. Aujourd'hui l'ouvrage de Marius est comblé; mais le village de Foz nous offre un vestige encore subsistant de la ville massaliote et de son nom.

C'était par ces travaux prodigieux que Marius exerçait

1. Strab., l. IV, p. 183. — Mela, II, 5. — Plut., in Mario, 15. — Statistique des Bouches-du-Rhône. — Voyage de Millin dans le midi de la France, t. III.

2. Ἐξ οὗ πλοῦτον ἠνέγκαντο πολὺν, τέλη πραττόμενοι τοὺς ἀναπλέοντας καὶ τοὺς καταγομένους. Strab., l. IV, p. 183.

104 ses soldats durant l'absence des Kimro-Teutons, et son génie infatigable pourvoyait en même temps à tout ce qui pouvait préparer et assurer le succès. L'insurrection des Tectosages et la découverte d'intelligences secrètes entre quelques villes provinciales et les hordes avaient rendu la Province fort suspecte aux Romains. Marius désirait vivement savoir à quoi s'en tenir sur la disposition intime de chacun de ces peuples; il eût voulu profiter du répit que lui laissait l'ennemi du dehors pour prévenir et désarmer celui du dedans. Afin d'éclaircir ses doutes, il imagina d'adresser aux principales cités une dépêche fermée et scellée, avec défense expresse de l'ouvrir avant un jour déterminé; mais, ayant devancé l'époque et fait redemander toutes ses lettres, il trouva que la plupart avaient été décachetées, ce qui le confirma dans sa défiance [1]. Soit que Marius, par suite de cette défiance, exerçât sur les malheureux Provinciaux des rigueurs insupportables, soit qu'une conspiration préparée de longue main fût enfin venue à maturité, des soulèvements éclatèrent dans plusieurs cantons à la fois, et les Tectosages, qui avaient le plus d'injures à venger, se mirent les premiers en campagne, sous la conduite de leur roi Copill. Le lieutenant Corn. Sylla, chargé par le consul d'étouffer ces révoltes, battit en plusieurs rencontres les insurgés [2], écrasa l'armée tectosage, fit prisonnier son chef [3]; et, pour la seconde fois, comme disaient les Romains, la nation des Volkes fut pacifiée.

Cependant le plus cruel ennemi de cette nation, l'an-

1. Frontin., Stratag., I, 2, 6.

2. Eminentissimos hostium duces fuderat... Paterc., II, 17. — Aur. Vict., 75.

3. Ἡγεμόνα Τεκτοσάγων Κόπιλλον εἷλε. Plut., in Sylla, 4.

cien consul Servilius Cépion, retiré à Rome depuis la 103
défaite du Rhône, ne jouissait pas sans trouble du fruit de ses brigandages. Le peuple, qui attribuait à sa conduite coupable comme général et aux profanations commises à Tolose tous les malheurs de cette journée [1], avait ordonné une enquête contre lui et ses complices, pour soustraction de deniers publics. Quelque temps Cépion sut échapper à cette enquête et à une condamnation inévitable, favorisé par le sénat qui protégeait en lui l'auteur de certaines lois aristocratiques, et qui d'ailleurs ne voyait jamais sans déplaisir des accusations pour faits de concussion ou de péculat partir du peuple. Celui-ci enfin l'emporta. Dépouillé de son rang et de sa fortune, Cépion, réduit à la plus extrême pauvreté, alla finir en Asie une vie méprisée; ses filles, héritières de sa misère, ajoutèrent encore au déshonneur de son nom, et périrent comme lui dans l'opprobre [2]. Cette série d'infortunes qui anéantissaient toute une famille naguère puissante et illustre, parut aux Romains un coup manifeste des vengeances du ciel; on prétendit même qu'un sort non moins rigoureux avait frappé l'un après l'autre tous les complices de Cépion [3]. Cette croyance, enracinée parmi le peuple, donna naissance à un proverbe fameux : quand un homme semblait poursuivi dans sa fortune ou dans sa vie par une fatalité implacable, on disait de lui : *Cet homme a de l'or de Tolose* [4].

Depuis deux ans que les Kimris s'étaient jetés sur 102
l'Espagne, ils en avaient dévasté la plus grande partie

1. Quod sacrilegium causa excidii. Just., XXXII, 3.

2. Cic., pro L. Balbo. — Strab., l. IV, p. 188. — Val. Max., IV, 7. — Just., XXXII, 3.

3. Gell., III, 9.

4. Aurum habet tolosanum. Id., ibid.

102 sans éprouver beaucoup de résistance ; mais, ayant enfin trouvé chez les Celtibères une nation capable de leur tenir tête, ils jugèrent à propos de faire retraite, repassèrent les monts, et vinrent se rallier à leurs confédérés dans les plaines de la Gaule[1]. L'Illyrie, la Gaule, l'Espagne, avaient donc été tour à tour la proie de ces bandes. De toutes les contrées de l'Occident, l'Italie seule avait échappé à leur avidité, et manquait à leur gloire : ils résolurent de l'envahir sans plus tarder, et par deux côtés à la fois, afin de diviser les forces ennemies et d'inspirer plus de terreur. Les Kimris, réunis aux Tigurins, se dirigèrent vers les Alpes tridentines, à travers l'Helvétie et le Norique, tandis que les Ambrons et les Teutons se chargeaient de franchir les Alpes maritimes, après avoir balayé les légions qui gardaient la Province: le rendez-vous général fut fixé sur les bords du Pô[2].

Pendant ces mouvements des barbares, Marius, pour les observer de près, était accouru au confluent de l'Isère et du Rhône[3]. Voyant la division ambro-teutone descendre le fleuve, afin de gagner plus au midi la route de l'Italie, il rétrograda vers la mer, et plaça son camp de manière à couvrir en même temps les deux voies romaines qui, se croisant à Arélate, conduisaient en Italie, l'une par les Alpes, l'autre par le littoral de la Ligurie. Il se retrancha dans cette position, fermement résolu à ne point se départir de la défensive, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de combattre à coup sûr; il ne tarda pas à apercevoir l'avant-garde des Ambro-Teutons.

1. Ibi multa loca populati, a Celtiberis fugati sunt, reversique in Galliam, bellicosis se Teutonis conjunxerunt. Liv. epit., LXVII.

2. Plut., in Mario, 15.

3. Juxta Isaræ Rhodanique flumina, ubi in sese confluunt. Oros., V, 16.

« Leur aspect, dit un historien, était hideux, leurs cris effroyables, leur nombre immense[1], » lorsque, se déployant dans la campagne, ils vinrent ranger leurs chariots et dresser leurs tentes en face des retranchements romains. Impatients de l'inaction où le consul se tenait, ils ne cessaient de le provoquer, par toutes sortes de défis et d'outrages, à sortir de l'enceinte de ses palissades, pour se mesurer en plaine et à armes égales[2]; mais Marius se riait également et de leurs provocations et de leurs insultes personnelles. Un chef teuton s'avança un jour jusqu'aux portes de son camp, l'appelant nominativement à un combat singulier; Marius lui fit répondre que, s'il était las de vivre, il n'avait qu'à s'aller pendre[3]; et, comme le Teuton insistait, il lui envoya un gladiateur. Cependant ces outrages exaspéraient les légions, qui souvent voulaient courir aux armes; Marius les arrêtait : « Il ne s'agit pas ici, leur disait-il, de « triomphes à gagner, de trophées à élever; il s'agit « d'empêcher cette tempête d'aller crever sur l'Italie. » On raconte que pour familiariser ses soldats avec l'aspect bizarre, les cris, l'armure, la tactique de l'ennemi, il les envoyait à tour de rôle sur les remparts, d'où l'œil plongeait dans les campements ambro-teutons[4]. Le jeune Sertorius, dont il a été question plus haut, lui rendit pendant ces jours d'inaction d'importants services : à l'aide de la langue gallique qu'il entendait et parlait couramment, et d'un déguisement gaulois, il s'introdui-

102

1. Ἐφαίνοντο πλήθει τε ἄπειροι καὶ δυσπρόσωποι τὰ εἴδη, φθόγγον τε καὶ θόρυβον οὐχ ἑτέροις ὅμοιοι. Plut., in Mario, 15.

2. Προεκαλοῦντο τὸν Μάριον εἰς μάχην. Id., ibid.

3. Cupidum mortis laqueo vitam finire posse. Frontin., Stratag., IV, 7.

4. Plut., in Mario, 16.

102 sait dans le quartier des Ambrons, et tenait Marius au courant de tout ce qui s'y passait[1].

Désespérant à la fin d'attirer l'armée romaine hors du camp, les Ambro-Teutons entreprirent de l'y forcer; trois jours de suite, ils donnèrent l'assaut, et toujours repoussés après avoir fait quelques pertes, ils résolurent de continuer leur route vers les Alpes, en suivant la voie Domitienne. « Ce fut alors, dit l'historien de Marius, « qu'on put mieux estimer leur multitude; six jours en- « tiers, sans que leur marche fût interrompue, ils défi- « lèrent en vue du camp romain; et, comme ils pas- « saient sous le rempart, on les entendait crier aux soldats « en raillant : Nous allons voir vos femmes: n'avez-vous « rien à leur mander[2]? » Ils arrivèrent bientôt à Eaux-Sextiennes, le consul les suivant à petites journées.

Eaux-Sextiennes, située près de la petite rivière d'Arc, qui portait alors le nom de Cænus, était, comme nous l'avons dit précédemment, un des lieux de plaisance des magistrats et des riches citoyens de la Province. La beauté du site[3], et par-dessus tout l'abondance des sources thermales, si recherchées des Romains, y attiraient un assez grand concours de monde dans les jours brûlants de l'été; des bains publics avaient été construits, et rien n'y manquait de ce qui peut contribuer à l'agrément de la vie. La horde ne s'arrêta pas longtemps dans ses murs; après avoir enlevé toutes les provisions qui s'y trouvèrent, elle alla, un peu plus au levant, ranger

1. Ἐσθῆτι δὲ Κελτικῇ σκευασάμενος, καὶ τὰ κοινότατα τῆς διαλέκτου πρὸς ἔντευξιν ἐπὶ καιροῦ παραλαβὼν, ἀναμίγνυται τοῖς βαρβάροις. Plut., in Sert., 3.

2. Εἴ τι πρὸς τὰς γυναῖκας ἐπιστέλλοιεν, αὐτοὶ γὰρ ἔσεσθαι ταχέως παρ' αὐταῖς. Id., in Mario, 18. — Si quid ad uxores suas mandarent. Flor., III, 3.

3. Ἡδονῇ καὶ θαύματι τοῦ τόπου. Plut., in Mario, 19.

ses chariots par delà le Cænus en deux quartiers séparés : 102
celui des Ambrons, placé très-près de la rivière, était en même temps le plus rapproché de la ville. Marius ne tarda pas à arriver ; et, suivant sa tactique ordinaire, il vint prendre position sur une colline isolée qui s'élevait entre la ville et les campements barbares, et dominait tout le vallon. Il aperçut de là les Ambrons et les Teutons qui, dispersés autour de leurs quartiers, s'abandonnaient sans prévoyance à toutes les séductions du lieu ; les uns se baignaient dans les ruisseaux d'eaux thermales, ou dans le fleuve ; les autres mangeaient après le bain ou dormaient, et le plus grand nombre étaient ivres[1].

La colline sur laquelle Marius avait fait halte était d'une assiette très-forte, mais on remarqua qu'elle manquait d'eau : les soldats s'en plaignirent. « Vous êtes des « hommes, leur dit Marius en leur montrant la rivière « qui coulait à leurs pieds ; voilà de l'eau qu'il faut « échanger contre du sang[2]. » — « Mène-nous donc au « combat, s'écria un d'entre eux, avant que ce sang soit « desséché dans nos veines ! » — « Oui, repartit le gé« néral avec douceur ; mais avant tout, fortifions notre « camp[3]. » Les soldats se turent et se mirent au travail ; et pendant ce temps les esclaves et les domestiques, qui n'avaient d'eau ni pour eux ni pour leurs bêtes de somme, descendirent à la rivière, armés comme ils purent de cognées, de haches, d'épées, de piques, et portant des cruches pour puiser. Ils surprirent quelques ennemis

1. Ἔτυχον ἀριστῶντες οἱ πολλοὶ μετὰ λουτρόν, οἱ δὲ ἐλούοντο· ῥήγνυσι γὰρ αὐτόθι ναμάτων θερμῶν πηγὰς ὁ χῶρος. Plut., in Mario, 19.

2. Si viri estis, en illic habetis. Flor., III, 3. — Εἶναι ποτὸν ὤνιον αἵματος. Plut., in Mario, 18.

3. Plut., loc. cit.

102 qui se baignaient, et les tuèrent; d'autres ennemis accoururent, et l'on commença à se battre; les Ambrons, dont le quartier était le plus voisin de la colline, se rassemblèrent et saisirent leurs armes. « Quoique leur corps « fût appesanti par les excès de la bonne chère, dit un « historien, ils n'en montraient que plus de résolution, « de fierté et de gaieté[1] : » ils marchaient au bruit de leurs armes frappées en cadence, et répétaient alternativement leur nom national et leur cri de guerre: *Ambra! Ambra*[2]*!*

Il n'était plus possible à Marius de retenir les siens, et déjà le corps des Ligures auxiliaires, descendant en toute hâte la colline, avait atteint le bord de la rivière. Quoique levés sur les terres des Ligures et confondus avec eux par les Romains, ces auxiliaires appartenaient à l'une de ces colonies d'émigrés galliques qui se réfugièrent dans les Alpes liguriennes lorsque les Étrusques renversèrent la domination des Ombres[3]. Établies depuis tant de siècles au milieu d'une race étrangère, ces tribus exilées avaient adopté peu à peu les mœurs et la langue des peuples qui leur avaient donné l'hospitalité; mais elles n'oublièrent point le nom de leurs ancêtres. Quand ce cri: *Ambra!* vint frapper leurs oreilles, les auxiliaires romains furent saisis d'étonnement[4]; car ils étaient loin de soupçonner que les hommes qu'ils allaient combattre étaient leurs frères, enfants de la même race et expatriés par suite des mêmes malheurs. Dans leur surprise, ils

1. Plut., in Mario, 18.
2. Ἄμϐρωνες. Id., ibid.
3. V. t. I, livre I, ch. 1.
4. Τῶν δὲ Ἰταλικῶν πρῶτοι καταβαίνοντες ἐπ' αὐτοὺς Λίγυες, ὡς ἤκουσαν βοώντων, καὶ συνῆκαν, ἀντεφώνουν καὶ αὐτοὶ τὴν πάτριον ἐπίκλησιν αὑτῶν εἶναι. Plut., in Mario, 19.

répondirent aux provocations de l'ennemi en répétant 102
ce nom qui était aussi le leur; et le même cri, s'élevant à la fois des deux armées avec force et comme à l'envi, remplissait au loin toute la vallée du Cænus[1].

Les Ambrons n'attendirent pas que l'armée romaine, traversant la rivière, vînt se déployer sur la rive gauche, ils coururent l'attaquer au pied du coteau qu'elle occupait; reçus vigoureusement par les auxiliaires ligures, ils luttèrent longtemps corps à corps avec eux dans le lit même du Cænus. Mais bientôt arrivèrent les légions, dont l'impétuosité, favorisée par la pente du lieu, culbuta les Helvètes jusque sur l'autre bord. Marius alors passa la rivière rouge de sang et presque comblée de cadavres, et le soldat romain put boire[2]; il continua de poursuivre dans la plaine les fuyards, qui, presque tous, battant en retraite jusqu'au quartier des Teutons, laissèrent sans défense leurs chariots et leurs équipages. Mais là le vainqueur rencontra un ennemi sur lequel il n'avait pas compté. Les femmes ambrones, armées de haches et de sabres, s'étaient rangées devant les chariots qui contenaient leurs enfants et leurs richesses. Égarées par la douleur et la rage, elles grinçaient des dents, et, le bras levé, frappaient pêle-mêle tout ce qui se présentait, et les Romains vainqueurs, et leurs maris fugitifs qu'elles appelaient des traîtres. On les voyait saisir de leurs mains nues les épées, arracher les boucliers, recevoir des blessures, se laisser mettre en pièces sans lâcher prise[3]. L'héroïsme de ces femmes arrêta la victoire, et sauva ce

1. Πυκνὸν οὖν καὶ παράλληλον ἀντήχει τὸ ἀναφώνημα... Plut., in Mario, 19.

2. Ea cædes hostium fuit, ut victor Romanus de cruento flumine non plus aquæ biberit quam sanguinis barbarorum. Flor., III, 3.

3. Τραύματα καὶ διακοπὰς σωμάτων ὑπομένουσαι, μέχρι τελευτῆς ἀήττητοι τοῖς θυμοῖς. Plut., ub. supr.

102 que les hommes avaient abandonné honteusement. La nuit d'ailleurs approchait; Marius fit sonner la retraite et regagna sa colline, tandis que les Ambrones, mettant leurs chariots en mouvement, allèrent se réfugier dans les campements teutons.

Le succès de Marius était grand; les cadavres ennemis jonchaient la rivière et la plaine; cependant la victoire n'était pas gagnée, car la majeure partie des Helvètes s'était sauvée, et les Teutons n'avaient point combattu. Aussi dans leur quartier, qui n'était ni clos ni fortifié, les Romains passèrent une nuit inquiète, sans réjouissances et sans sommeil [1]. Cette même nuit chez les Ambro-Teutons fut une nuit de deuil; ils l'employèrent à pleurer leurs frères morts dans la bataille; et jusqu'à l'aube du jour, leurs campements retentirent de lamentations auxquelles se mêlaient par intervalles des cris de menace. « Ce n'étaient pas, dit un historien, des « plaintes, des clameurs humaines, c'étaient plutôt des « hurlements et des mugissements d'animaux féroces; « les montagnes, la plaine, le canal du fleuve, répétaient « ce bruit épouvantable et semblaient mugir. Le cœur « des Romains en fut saisi de crainte, et Marius lui-« même frappé d'étonnement [2]. » Le consul s'attendait à quelque attaque nocturne; mais ni cette nuit, ni le lendemain, l'ennemi ne se montra; il se préparait pour une action décisive.

Derrière le camp ambro-teuton se trouvait un large ravin que masquait un bois épais; Marius, averti par ses éclaireurs, y fit passer pendant la nuit trois mille hom-

1. Plut., in Mario, 20.

2. Κατεῖχε φρικώδης ἦχος τὸ πεδίον, τοὺς δὲ Ῥωμαίους δέος, αὐτόν τε τὸν Μάριον ἔκπληξις. Id., ibid.

mes d'élite, sous la conduite de Cl. Marcellus. Dès le 102
lever du soleil (c'était le second jour après la bataille), il envoya sa cavalerie parcourir la plaine et provoquer l'ennemi, tandis que lui-même ordonnait ses légions sur la pente de la colline jusqu'au lit de la rivière. Les Ambro-Teutons ne se laissèrent point vainement provoquer; ils donnèrent la chasse à cette cavalerie, qui, cédant pied à pied, stimulait leur colère, et les attira, de proche en proche, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le bord de la rivière; alors, passant l'eau tout à coup, elle courut prendre position sur les flancs de l'armée romaine. A cette vue et à l'aspect des fantassins dont la colline était couverte, les Ambro-Teutons, emportés par la fureur, traversent aussi la rivière, et renouvellent l'attaque qui avait si mal réussi deux jours auparavant. C'était tout ce que souhaitait Marius, qui joua dans cette grande bataille le double rôle d'un général consommé et d'un intrépide soldat [1]. Toutefois la victoire ne lui fut pas aisée, et pendant la moitié du jour, on combattit avec assez d'égalité dans la vallée du Cænus et dans les vastes plaines qui s'étendaient à l'est d'Eaux-Sextiennes. Ce fut alors que Marcellus, sortant de son embuscade, vint tomber sur l'arrière-garde ennemie, et la força de se replier en désordre vers le centre de bataille. La confusion qui régnait dans l'arrière-garde gagna bientôt toute la ligne, l'habileté de Marius acheva de décider la fortune [2].

Une partie des vaincus resta sur le champ de bataille, l'autre fut prise ou exterminée en détail par les habitants du pays. Le roi Teutobokhe et quelques autres

1. Plut., in Mario, 20.
2. Id., ibid.

102 chefs inférieurs parvinrent à se sauver jusque dans les montagnes des Séquanes, où des paysans les arrêtèrent et les amenèrent garrottés aux Romains [1].

Des récits évidemment exagérés portent le nombre des morts, dans ces deux affaires, à deux cent mille, et à quatre-vingt-dix mille celui des prisonniers. Le biographe de Marius évalue le tout à cent mille hommes pris ou tués [2]. Le consul abandonna sans sépulture ces monceaux de cadavres qui pourrirent au soleil et à la pluie; le champ de bataille en prit le nom de *Campi-Putridi*, Champ-de-la-Putréfaction, que rappelle encore celui de *Pourrières* qu'il porte aujourd'hui [3]. Engraissée de tant de débris humains, cette plaine fatale devint célèbre par sa fertilité; et les Massaliotes, qui en étaient propriétaires, employèrent, dit-on, les myriades d'ossements couchés à sa surface, soit à enclore leurs vignes, soit à les étayer [4].

Le butin trouvé dans les chariots des Ambro-Teutons fut immense; et l'armée romaine, d'un commun consentement, en fit don à Marius; mais lui, plus avide de gloire que de richesses, après avoir mis de côté ce qui pouvait donner de l'éclat à la cérémonie de son triomphe, voulut que le reste fût brûlé en l'honneur des dieux. Pour cela, il fit préparer un sacrifice magnifique.

1. Plut., in Mario, 20. — Flor., III, 3.

2. Voici les principales versions des historiens à ce sujet. Tite-Live, 200,000 hommes tués, 90,000 prisonniers. — Velléius Paterculus, 150,000 morts. — Plutarque, 100,000 tués et pris. — Eusèbe et Eutrope, 200,000 tués, 80,000 prisonniers. — Paul Orose, 200,000 morts, 80,000 prisonniers, 3,000 fugitifs.

3. Voir la dissertation de M. Fauris de Saint-Vincent, insérée dans le Magasin encyclopédique, année 1814, t. IV, p. 314.

4. Plut., in Mario, 21.

Déjà les soldats étaient rangés, suivant l'usage, autour 102
du bûcher, couronnés tous de branches de laurier; et le consul, dans l'appareil le plus solennel, élevant à deux mains vers le ciel une torche enflammée, allait mettre le feu, lorsqu'on vit des courriers arriver à toute bride; ils apportaient la nouvelle de l'élection de Marius nommé consul pour la cinquième fois. Ce fut un nouveau sujet de joie; et, au milieu des acclamations qu'accompagnait le cliquetis des armes, au milieu des couronnes qui pleuvaient sur lui de toutes parts, le vainqueur des Ambro-Teutons approcha la flamme, et acheva le sacrifice [1].

Tous les cantons de la Gaule habités par les Romains, 101
et Eaux-Sextiennes était du nombre, applaudirent avec enthousiasme à la victoire de Marius. Ce fut à qui s'attacherait un souvenir de sa gloire : les lieux où il avait combattu, ceux où il avait campé s'empressèrent à l'envi d'adopter son nom. On éleva à l'extrémité du *Champ-Putride*, du côté d'Eaux-Sextiennes, une haute pyramide, dont les bas-reliefs représentaient Marius, debout sur un bouclier, soutenu par des soldats, et dans l'attitude d'un général proclamé *imperator* [2]. Un temple fut construit et dédié à la Victoire, sur le sommet d'une petite montagne qui bornait les plaines vers le levant, et où, selon toute apparence, Marius avait offert son sacrifice d'actions de grâces. Ce sacrifice même fut perpétué. Tous les ans, au mois de mai, la population du pays se rendait en grande pompe à la montagne, couronnée de fleurs et de bran-

1. Plut., in Mario, 22.

2. Le monument était encore entier au XVe siècle; et le village de Pourrières avait pris pour armoiries la scène représentée sur le bas-relief. — Voir le mémoire déjà cité de M. Fauris de Saint-Vincent.

101 ches d'arbres, au son des instruments de musique, et enseignes déployées; là on allumait un feu de joie auquel répondaient d'autres feux allumés sur les coteaux environnants. Le christianisme n'abolit pas cette fête, mais il en changea le caractère : une patronne du nouveau culte fut installée dans le vieux temple, qui devint l'église de Sainte-Victoire [1]. Cependant l'idée traditionnelle d'un grand danger surmonté dans ce lieu, d'une grande bataille dont il aurait été le théâtre, se conserva dans l'esprit du peuple, complétement distincte des légendes sur les miracles de la sainte. Le matelot provençal, près d'entrer dans la rade de Marseille, montrant au voyageur le sommet lointain de la montagne, lui dit encore aujourd'hui, comme disaient ses ancêtres d'Arélate ou de Fosse : « Voilà le temple de la Victoire [2] ! »

Tandis que la division ambro-teutone trouvait une fin si malheureuse au pied des Alpes maritimes, les Kimris et les Tigurins traversaient lentement l'Helvétie et le Norique; ils arrivèrent à la fin de l'hiver aux gorges tridentines. Là, ils se partagèrent [3] : les Tigurins restèrent sur le haut des monts comme corps de réserve, pour garder les passages, protéger la retraite ou porter secours au besoin; les Kimris, descendant le revers méridional, pénétrèrent dans la vallée de l'Adige. Par un froid encore rigoureux, dit un historien, on les voyait

1. Cette procession n'a cessé qu'à la révolution française. — Consulter pour les détails M. de Saint-Vincent et la Statistique des Bouches-du-Rhône.

2. Lou deloubre de la Vittori. On voit encore des ruines de ce temple près d'une ferme qui a retenu le nom de *Deloubre*. Statist. des Bouches-du-Rhône. — Mémoire de M. Saint-Vincent.

3. Tertia Tigurinorum manus, quasi subsidio, noricos Alpium insedit tumulos. Flor., III, 3.

courir presque nus parmi les neiges et les glaces, ou 101
s'asseoir sur leurs boucliers et s'abandonner ensuite aux pentes les plus roides, glissant à travers les précipices et les crevasses[1]. Le proconsul Catulus, chargé de la défense de la frontière, fit retraite à leur approche, et, s'étant réfugié derrière l'Adige, prit position vers son cours moyen. Il existait à l'endroit où se retrancha Catulus un pont de bois protégé sur la rive gauche du fleuve par un petit fort : le proconsul distribua ses troupes partie dans ce fort, partie dans son camp placé à l'autre extrémité du pont. Les Kimris se souciaient peu d'entreprendre un siége en règle; au lieu d'attaquer le fort, ils cherchèrent à franchir l'Adige, d'abord à gué, et n'y pouvant réussir à cause de l'impétuosité du courant, ils y roulèrent d'énormes rocs sur lesquels ils jetèrent des arbres, des fascines et de la terre. Ayant entassé, suivant l'expression d'un historien, toute une forêt[2], par ce pont immense ils atteignirent la rive opposée. Les légions du camp retranché s'enfuirent aussitôt, le général à leur tête, et dans leur frayeur ne s'arrêtèrent que de l'autre côté du Pô, abandonnant à la discrétion de l'ennemi la garnison de leur fort. Celle-ci se défendit avec une opiniâtreté héroïque, et inspira aux Kimris une telle estime, qu'ils lui accordèrent une honorable capitulation. Le traité fut juré sur un taureau d'airain, espèce de divinité que la horde traînait avec elle dans ses courses vagabondes[3]. Les Kimris se répandirent alors par toute la Transpadane, que personne ne leur disputait plus.

1. Per hiemem quæ altius Alpes levat... jugis provoluti ruina descenderant... Flor., III, 3. — Plut., in Mario, 23.

2. Ingesta silva transiluere. Flor., ub. supr.

3. Plut., in Mario, 23.

101 L'absence des Ambro-Teutons, qui devaient se trouver les premiers au rendez-vous dans les plaines de la haute Italie, étonna beaucoup les Kimris et ne laissa pas de les inquiéter; toutefois ils refusèrent d'ajouter foi aux bruits qui circulaient d'une grande bataille où Marius, au pied des Alpes maritimes, avait exterminé les deux nations. Possesseurs libres et paisibles de la Vénétie et de tout le reste du territoire au nord du Pô, ils préférèrent attendre dans un pays fertile et bien approvisionné l'arrivée de leurs alliés, plutôt que de se hasarder seuls plus avant. Ils perdirent ainsi plusieurs mois, et ce fut ce qui sauva l'Italie. Rome eut le temps de se reconnaître, de s'organiser, de faire venir les légions de Marius qui étaient encore de l'autre côté des Alpes. Il arriva même que la molle douceur du climat vénitien, des chaleurs précoces et excessives, la débauche, les excès de vin, et, si l'on en croit quelques écrivains, l'usage du pain et de la viande cuite[1], exercèrent de grands ravages parmi les Kimris; au bout de peu de temps, ils se trouvèrent déjà considérablement affaiblis en nombre et en vigueur.

Ce fut dans le mois de juillet que Marius, pour la cinquième fois consul, ayant ramené son armée en Italie, la réunit à celle de Catulus, et vint provoquer les Kimris sur les rives du Pô. Ceux-ci, toujours dans l'attente, refusèrent la bataille et se mirent à négocier pour gagner du temps. Des députés, chargés de renouveler la proposition faite tant de fois, se rendirent au quartier du consul. « Donne-nous, lui dirent-ils au nom du peuple « kimri, donne-nous des champs et des villes pour nous « et pour nos frères. » — « Vos frères? interrompit Ma-

1. Panis usu carnisque coctæ et dulcedine vini mitigati. Flor., III, 3.

« rius, qui sont-ils? » — « Les Teutons, » répondirent 101 ceux-ci. Mais à ce mot, un rire général éclata sous la tente du consul. « Laissez là vos frères, s'écria le Romain, « ils ont des terres; nous leur avons donné un établisse- « ment pour l'éternité ! »

Cette raillerie blessa au vif les envoyés; ils menacèrent Marius d'un double châtiment, d'abord par les mains des Kimris, ensuite par celles des Teutons aussitôt qu'ils seraient arrivés. « Ils le sont, répliqua le consul, « et je ne vous laisserai pas partir sans que vous vous « soyez embrassés. » En même temps il fit signe qu'on amenât Teutobokhe et les autres chefs ambro-teutons : des licteurs les amenèrent chargés de chaînes.

Cette entrevue ne pouvait plus laisser aux Kimris ni doute ni espérance, il leur fallut se décider à combattre. Boïorix avec une escorte de cavalerie se rendit aux avant-postes romains, demandant au consul quel jour et quel lieu il voulait choisir, « afin de décider, disait-il, au- « quel des deux appartiendrait l'Italie. » Marius répondit « que ce n'était pas l'usage chez les Romains de prendre « conseil de l'ennemi, lorsqu'il fallait combattre; mais « que lui, il y dérogerait volontiers en faveur des Kim- « ris, » et les deux chefs convinrent que la bataille se donnerait le troisième jour (c'était le 30 du mois de juillet) dans le champ Raudius, champ immense situé près de Vercellæ, commode aux Romains pour les manœuvres de leur cavalerie, aux Kimris pour le déploiement de leurs masses d'infanterie [1].

Le troisième jour donc, aux premières lueurs de l'aube, les Romains sortirent de leur camp. Un vent vio-

1. Περὶ Βερκέλλας. Plut., in Mario, 25. — In patentissimo quem Raudium vocant campo. Flor., III, 3. — Paterc., II, 12.

101 lent, qui soufflait de l'est, soulevait la poussière de la plaine en si grande abondance que, par intervalles, le ciel s'en trouvait obscurci. Marius courut prendre position à l'orient, afin de tirer parti, s'il était possible, et de la direction du vent et de celle du soleil. L'infanterie des Kimris se forma en masse compacte. Par une précaution étrange, les hommes des premiers rangs s'attachèrent les uns aux autres avec des chaînes de fer fixées à leurs baudriers, soit que cette invention leur semblât donner plus de solidité à leur ligne de bataille, soit qu'ils voulussent se retrancher d'avance tout moyen de fuir[1]. La cavalerie, forte de quinze mille hommes, se faisait remarquer par la magnificence sauvage de son équipement. Les casques, qui figuraient grossièrement des gueules et des mufles d'animaux effrayants ou bizarres, étaient surmontés d'ailes d'oiseaux ou de panaches en forme d'ailes d'une hauteur démesurée, grandissant encore la taille des hommes et leur prêtant un aspect gigantesque[2]. Leurs armes consistaient en une cuirasse de fer poli, un bouclier blanc et luisant, un long sabre et un épieu à deux pointes. L'armée et le camp de chariots avec tout le matériel de la horde occupaient trente stades carrés, environ une de nos lieues. À peine furent-ils rangés, que les inconvénients sur lesquels Marius avait compté les vinrent assaillir ; tantôt une poussière brûlante les frappait au visage et les aveuglait ; tantôt c'était le soleil qui, rendu plus éblouissant par le reflet des armures romaines, les empêchait d'apercevoir les mouvements des légions[3].

1. Plut., in Mario, 25, 26, 27.
2. Id., ibid., 25.
3. Nactus diem... ventosum, ut pulvis in oculos et ora ferretur, tum

La cavalerie kimrique engagea l'action : au lieu de charger de front, elle inclina vers sa droite, dans le dessein de tourner l'aile gauche romaine et de l'envelopper ensuite ; cette manœuvre trompa les Romains ; croyant que leur ennemi lâchait déjà pied, les légions du centre poussèrent en avant pour le poursuivre. Mais à l'instant même l'infanterie des Kimris s'ébranlant avec vivacité se développa en demi-cercle ; on eût cru voir, dit le biographe de Marius, s'avancer et se répandre une mer soulevée[1]. Un coup d'œil suffit aux généraux romains pour mesurer la grandeur du péril ; mais ils ne purent retenir leurs soldats. Marius, pour raffermir celles des légions qui n'étaient pas encore compromises, employa toutes les ressources de son autorité et de son génie ; il les rassurait, il leur rappelait leur ancienne gloire, il faisait parler la religion. Un devin qui l'accompagnait lui ayant montré les entrailles d'une brebis qu'il venait de sacrifier : « La victoire est à moi ! » s'écria le consul, comme inspiré, et voyant que ses soldats avaient retrouvé l'ardeur et la confiance, il se précipita avec eux dans la mêlée[2]. 101

On ne sait plus rien de la bataille, si ce n'est qu'elle fut longue, sanglante et favorable aux Romains ; la poussière par moments était tellement épaisse, que des divisions entières s'égarèrent ; de l'aveu même des écrivains romains, cette poussière et l'accablante chaleur du jour eurent la plus grande part à la victoire[3]. Boïorix resta

acie conversa in orientem, ut, quod ex captivis mox cognitum, ex splendore galearum ac repercussu quasi ardere cœlum videretur. Flor., III, 3.

1. Plut., in Mario, 26.

2. Flor., III, 3. — Plin., XVII, 22.

3. Plut., in Mario, 26. — Frontin., Stratag., II, 2. — Flor., III, 3. — Polyæn., VIII, 10.

101 parmi les morts [1]; Clodic et Césorix se rendirent; Luk se tua; deux autres chefs se transpercèrent mutuellement de leurs épées [2]. Les mêmes exagérations que nous avons signalées à propos de la journée d'Eaux-Sextiennes se retrouvent ici dans l'évaluation des morts et des prisonniers, les uns portant le nombre des morts à cent quarante mille, et celui des captifs à soixante mille, d'autres ne comptant que cent mille hommes tués ou pris [3].

Sitôt que la bataille parut désespérée pour les Kimris, leurs femmes se couvrirent de vêtements noirs, en signe de deuil, et députèrent vers le consul. Pendant le séjour qu'elles venaient de faire en Italie, elles avaient entendu parler des vestales romaines qui, se vouant à une virginité perpétuelle, entretenaient un feu consacré; elles demandèrent qu'on les attachât comme esclaves à ces prêtresses, espérant échapper par ce moyen à la brutalité des soldats [4]. Lorsqu'elles virent leurs supplications repoussées, elles surent retrouver dans leurs âmes une résolution, une énergie égale à celle des femmes ambrones. Postées sur leurs chariots comme sur des tours, longtemps elles en défendirent l'approche avec succès; mais un incident vint glacer tout à coup leur audace. Elles remarquèrent que les soldats romains égorgeaient les prisonnières, leur coupaient la tête et plantaient en

1. Flor., III, 3. — Oros., v, 16.

2. Oros., loc. cit.

3. Tite-Live, suivi par Eutrope et Orose, compte 140,000 morts et 60,000 prisonniers. — Velléius Paterculus, plus de 100,000 morts ou captifs. — Florus, environ 160,000. — Plutarque et Polyen, 120,000 morts et 60,000 prisonniers.

4. Consuluerunt consulem ut si inviolata castitate virginibus sacris ac Diis serviendum esset... Oros., v, 16. — Quum, missa legatione, sacerdotium non impetrassent. Flor., III, 3.

guise de trophée, au bout de leurs piques, ces têtes avec 101
leur longue chevelure ensanglantée : ce genre de mort leur parut trop honteux, dit un historien, et elles résolurent de le prévenir. Les unes donc se frappèrent de leurs propres armes, ou se jetèrent à grands coups de hache sur leurs compagnes ; d'autres s'étranglèrent avec les courroies des chars ; on en vit s'élancer sous les pieds des chevaux, ou sur les cornes des bœufs qu'elles excitaient avec la pointe de leurs armes. Des mères écrasèrent leurs enfants contre le timon ou sous les roues des chariots ; une d'elles fut trouvée pendue à un poteau élevé, ayant ses deux petits enfants pendus à ses pieds[1]. Quand les Romains voulurent pénétrer au milieu de ces scènes d'horreur, un nouvel ennemi les vint assaillir ; c'étaient les chiens de la horde[2] ; ils furent exterminés à coups de flèches. — Ainsi finit la seconde de ces bandes terribles qui avaient ravagé presque tout l'Occident, conquis une partie de l'Italie, battu sept fois les armées romaines, et ajouté un jour de plus aux anniversaires funestes de Rome. Les Tigurins cantonnés sur les hauteurs des Alpes, apprenant ces nouvelles, regagnèrent le Norique, et, après avoir commis çà et là beaucoup de déprédations, retournèrent dans l'Helvétie[3].

Quant aux six mille Kimris de la garnison d'Aduat, malgré la défaite de leurs compatriotes, ils ne quittèrent point le lieu qui leur avait été cédé. Ils eurent bien avec les tribus voisines quelques démêlés, attaquant et se défendant tour à tour ; mais enfin la paix se fit d'un com-

1. Plut., in Mario, 27. — Flor., III, 3. — Oros., V, 16.

2. Plin., XXII, 6.

3. Tertia Tigurinorum manus... in diversa lapsi, fuga ignobili et latrociniis evanuit. Flor., loc. cit.

101 mun accord, et sous le nom d'*Aduatikes* ils furent admis dans la confédération belge [1].

Marius reçut des honneurs jusque-là réservés aux dieux : chaque citoyen, à la nouvelle de sa victoire, répandit des libations en son nom [2]. Le peuple le surnomma le troisième Romulus [3] : le second avait été Furius Camillus, vainqueur aussi de peuples gaulois. Les prisonniers teutons et kimris furent conduits à son triomphe attachés avec des colliers de fer; la haute stature de Teutobokhe fut pour les Romains un sujet de surprise, car on dit qu'il surpassait les trophées portés autour du triomphateur [4]. Tel était le prix que Marius mettait à ces deux victoires, que, les jugeant au-dessus de tout exploit humain, il ne voulait y comparer que les conquêtes du dieu Bacchus dans l'Inde. Il adopta dès lors pour sa devise, et fit ciseler sur son bouclier une image qui jouissait dans Rome d'une grande popularité, l'image du Gaulois tirant la langue [5]. L'expression de *kimrique* ou *cimbrique*, suivant l'orthographe et la prononciation latines, devint proverbiale en Italie pour signifier quelque chose de fort et de terrible; de là ces façons de parler : *une milice cimbrique, une bravoure cimbrique, des brigandages cimbriques* [6].

Le sentiment que la république devait à Marius sa liberté et son existence, empreint fortement dans tous les esprits, survécut aux déchirements politiques, à la haine

1. Cæs., Bell. Gall., II, 29.
2. Val. Max., VIII, 15.
3. Liv. epit., LXVIII.
4. Colla catenati Cimbri... Claud., de Bell. Get., v. 290 — Teutobochus... vir proceritatis eximiæ super tropæa sua eminebat. Flor., III, 3.
5. Cic., de Orat., II, 66. — Quint., VI, 3.
6. Script. roman., passim.

même des factions ; et malgré les cruautés dont ce grand 101
homme déshonora sa vieillesse, ses ennemis s'écrièrent plus d'une fois, comme un historien du parti contraire : « Non, Rome n'a pas à se repentir d'avoir produit Marius[1] ! »

1. Paterc., II, 12.

CHAPITRE II.

Guerres civiles de Marius et de Sylla; un grand nombre de proscrits se réfugient dans la Province; guerre civile dans la Province. — Conduite de la population gauloise. — L'Aquitaine se déclare pour Sertorius; une armée romaine y succombe. — Les Gaulois descendent en Italie avec Æm. Lépidus; ils sont battus. — Arrivée de Pompée dans la Province et proconsulat de Manius Fontéius. — Massacres et proscriptions. — Nouveau soulèvement des Gaulois; ils assiégent Massalie et Narbonne. — Vengeance du proconsul; établissement de colonies militaires; famine; misère effroyable de la Province. — Les Volkes et les Allobroges accusent à Rome Fontéius; il est défendu par Cicéron et absous. — Misère croissante de la Province; nouvelles plaintes des Allobroges. — Les députés allobroges entrent dans la conspiration de Catilina; ils la révèlent. — Insurrection du peuple allobroge et sa défaite; triomphe de Pomptinus.

100 — 61.

100 à 80 La tourmente avait passé, mais elle laissa dans la Province une longue agitation; les esprits profondément émus tardaient à se rasseoir; le peuple restait en armes; les cités continuaient à correspondre et à se concerter : Rome, inquiète, y envoya successivement deux consuls et deux armées consulaires. Une loi nouvelle qui prononçait la confiscation d'une partie des terres transpadanes, sous le prétexte dérisoire que ces terres, ayant été conquises par la horde kimrique, puis reconquises sur les Kimris par les légions romaines, appartenaient de droit au peuple romain[1]; cette loi odieuse et impolitique

1. Ὁ μὲν Ἀπουλήϊος νόμον ἐσέφερε, διαδάσασθαι γῆν, ὅσην ἐν τῇ νῦν ὑπὸ Ῥωμαίων καλουμένῃ Γαλατίᾳ Κιμβροὶ κατειλήφεσαν· καὶ αὐτοὺς ὁ Μάριος ἔναγχος ἐξελάσας, τὴν γῆν, ὡς οὐκέτι Γαλατῶν, εἰς Ῥωμαίους περιεσπάκει. App., Bell. civ., I, 29.

ne contribua pas peu à entretenir la fermentation chez les Transalpins. L'alarme gagna les Ligures, les Arécomikes et les Tectosages réunis définitivement à la Province : ces peuples, en effet, avaient toute raison de craindre que Rome n'invoquât aussi contre eux son prétendu droit, afin de livrer leurs propriétés à la populace de l'Italie. Plusieurs soulèvements éclatèrent : celui des Salyes fut le plus important; mais le préteur C. Cæcilius Métellus en vint enfin à bout[1], moitié par la force, moitié par la politique, et, suivant toute probabilité, avec la coopération des Massaliotes. La guerre *sociale* qui survint à la même époque, et remplit l'Italie de sang et de ruines, présentait une occasion précieuse aux Gaulois, il ne paraît pourtant pas qu'ils en aient profité : ou plutôt, au milieu de l'obscurité qui enveloppe ces temps de leur histoire, le souvenir de ce qu'ils firent alors s'est perdu pour nous, comme tant d'autres souvenirs.

100 à 80

Les causes et le dénoûment de la guerre sociale sont assez connus. Les peuples de l'Italie ligués contre la république romaine pour obtenir tous les droits politiques des citoyens de Rome, après dix ans d'efforts, se virent admis à la jouissance d'une partie de ce qu'ils réclamaient. Ce fut une trêve plutôt qu'une paix, et les Italiens ne se contentèrent point de la part que Rome avait bien voulu leur faire : seulement la lutte changea de théâtre, elle se poursuivit, toujours violente et opiniâtre, au forum et dans les comices, entre les anciens et les nouveaux citoyens. La rivalité de deux hommes fameux vint l'envenimer encore. Marius se plaça à la tête des nouveaux citoyens et du parti romain qui voulait pour toute l'Italie une complète égalité politique; il mit à leur service sa

1. Liv. epit., LXXIII.

100 à 80 popularité, sa gloire, et sa haine passionnée contre la noblesse. Sylla, patricien arrogant, s'emparant de la faction contraire, tenta de rasseoir sur son ancienne base l'aristocratie ébranlée : il lui rendit des priviléges depuis longtemps abolis ; il dépouilla le peuple des siens. Tour à tour victorieux et vaincus, les deux partis épuisèrent l'un contre l'autre tout ce que les guerres civiles enfantent d'horreurs. Les proscriptions de Sylla enveloppèrent non pas seulement des individus et des familles sans nombre, mais des villes et jusqu'à des territoires entiers, que le dictateur livrait à ses soldats : ces spoliations collectives furent régularisées sous le nom de *colonies militaires.* Pour échapper à son ombrageuse et implacable tyrannie, quiconque s'était signalé dans le parti populaire, quiconque avait au fond du cœur quelque amour de la liberté, de l'ordre, de la justice, s'expatria. La multitude des bannis et des exilés volontaires se répandit par tout l'univers ; mais la plupart restèrent dans le voisinage de l'Italie, attentifs au cours des événements, et tout prêts à reparaître en armes au midi des Alpes, si quelque chance heureuse venait à se présenter.

Beaucoup se rendirent immédiatement dans la Province, importante à posséder, d'abord à cause de la proximité de l'Italie, ensuite parce qu'elle était maîtresse des communications avec l'Espagne. Mais la colonie narbonnaise s'était déclarée pour Sylla ; et Massalie, quoique étrangère aux querelles domestiques des Romains, avait suivi l'exemple de Narbonne et fermé ses portes aux proscrits. Ceux-ci, assez nombreux pour tenter un coup de main, se mirent à recruter dans la population provinciale ; mais, avant qu'ils eussent rassemblé de grandes forces, le préteur C. Valérius Flaccus les

attaqua avec son armée[1]. Le sort leur fut contraire : 100
vaincus, ils se retirèrent soit dans l'intérieur de la à
Gaule libre, soit en Espagne, où ils se joignirent à Ser- 80
torius.

Sertorius, que nous avons vu se signaler en Gaule, comme Marius et comme Sylla, durant la guerre des Kimro-Teutons, à force de constance et d'activité, était parvenu à soulever l'Espagne contre le dictateur : après avoir défait à plusieurs reprises les légions du sénat, maître d'une grande partie de la Péninsule, il travaillait à propager l'insurrection de l'autre côté des Pyrénées.
Excités tant par ses émissaires que par les proscrits res- 73
tés en Gaule, les Aquitains s'armèrent, menaçant d'une invasion prochaine Narbonne et Massalie. Le propréteur ou proconsul qui gouvernait la Province (car depuis Sylla les gouverneurs des provinces prirent indifféremment l'un ou l'autre titre, qu'ils eussent exercé ou non le consulat), Manilius Népos entra avec une armée dans leur pays. Il fut battu, perdit son lieutenant Valérius Præconius, une grande partie de ses troupes, et s'enfuit honteusement, laissant tous ses bagages entre les mains de l'ennemi[2].

Cependant Sylla ayant quitté la direction des affaires publiques, et bientôt après la vie, le gouvernement se divisa de nouveau. Un des consuls, M. Æmilius Lépidus, proposa de rappeler les proscrits et d'abolir les lois despotiques de la dictature; mais, contraint à sortir de Rome, où la faction aristocratique était la plus forte, il se rendit dans la Province, et faisant alliance ouverte

1. Cic., pro Quintio, 7. — Pigh., t. III, p. 249.

2. Impedimentis amissis, ex Aquitania profugit. Cæs., Bell. Gall., III, 20. — Oros., v, 23.

78 avec Sertorius, il invita les Gaulois à le suivre en Italie. Peu répondirent à son appel, car ce qui les touchait le plus dans ces querelles, c'était de pouvoir rester chez eux tranquilles et libres. Lépidus partit néanmoins à la tête d'une petite armée composée presque uniquement de bannis, et il eut la hardiesse de se présenter avec sa troupe aux comices de Rome. Chassé de nouveau et déclaré ennemi public, il regagna la Province, dont il trouva la population mieux disposée à le seconder. L'étonnant succès de ce coup de main désespéré inspirant de la confiance pour une seconde tentative, de nombreux volontaires aquitains, volkes, ligures, allobroges, accoururent cette fois à l'appel du chef romain, et, sous
77 les enseignes du peuple romain, descendirent les Alpes, en poussant contre Rome des cris de vengeance. Ils n'allèrent pas loin; car Catulus et Pompée, les ayant arrêtés en Étrurie, les battirent et les mirent en déroute: une partie se sauva avec Lépidus dans l'île de Sardaigne, l'autre repassa les montagnes.

Malgré cet échec de son parti, Sertorius resta maître de la Province. Il y fit reconnaître l'autorité de son sénat, composé de sénateurs proscrits, et qui prenait le titre de « seul et véritable sénat romain; » il nomma un gouverneur et des magistrats, distribua des garnisons dans les places, et, sans perdre de temps, envoya un de ses lieutenants occuper les passages ordinaires des Alpes. Le sénat d'Italie ne traîna pas non plus les choses en longueur: quarante jours suffirent à son général de confiance, Cn. Pompée, pour rassembler une armée considérable, et il marcha vers Narbonne, emmenant avec lui, pour nouveau gouverneur, Manius Fontéius, homme formé à l'école de Sylla, avare, cruel, inflexible. Fontéius était chargé de rétablir l'obéissance dans la Province, et

d'y appliquer, sous la protection des soldats de Pompée, 77
les mesures par lesquelles le dictateur avait si bien pacifié l'Italie.

Pompée entra dans les Alpes ; trouvant les routes occidentales fermées par les troupes de Sertorius, il rebroussa chemin et se fit jour, entre les sources du Pô et du Rhône[1], par le passage des Alpes Graïes ou celui des Alpes Pennines. Alors les postes de Sertorius, tournés et hors d'état de garder le pays, se replièrent sur l'Espagne, rallièrent toutes leurs garnisons et passèrent les Pyrénées. Soit que la Province, tout abandonnée qu'elle était, fît encore résistance, soit plutôt que, pour imprimer la terreur, Pompée lâchât la bride à la colère des légions, tout ce qui se trouva devant elles fut mis à feu et à sang, et le général gagna Narbonne à travers des monceaux de cadavres[2].

Là, il régularisa ce que la flamme et l'épée du sol- 76
dat avaient commencé. Un décret frappa de proscription la population de villes entières[3], chez les Volkes Arécomikes et les Helves, dont le rôle avait été plus actif que celui du reste de la Province ; un décret adjugea aussi la meilleure portion de leur territoire à Massalie[4], en récompense de la louable conduite tenue par cette ville pendant les troubles, et des secours qu'elle fournissait à Pompée. D'autres faveurs furent distribuées à la colonie de Narbonne, d'autres rigueurs à chacun des peuples provinciaux, suivant la part qu'ils avaient prise à l'in-

1. Ἀμφὶ ταῖς πηγαῖς τοῦ τε Ῥοδανοῦ καὶ Ἠριδανοῦ. App., Bell. civ., I, 109. — Epist. Pompeii, ap. Sall., Histor. fragm., l. III.

2. Iter Gallorum internecione patefactum est. Cic., pro Leg. Manil., 11.

3. Pompeii decreto decedere sunt coacti. Cic., pro Fonteio.

4. Agros Volcarum Arecomicorum et Helviorum publice iis (Massiliensibus) concesserat. Cæs., Bell. civ., I, 35.

76 surrection, et l'inimitié qu'ils avaient montrée contre Rome. Laissant ensuite à Fontéius le soin d'exécuter ces mesures, Pompée entra en Espagne, où l'état des affaires exigeait impérieusement sa présence.

Le proconsul, procédant alors à son odieuse mission, parcourut avec ses soldats les territoires décrétés; il marchait environné de supplices. La Gaule souffrait avec impatience et indignation. Au premier échec éprouvé par Pompée, elle se souleva de nouveau; Voconces, Helves, Tectosages, Arécomikes, Allobroges, presque tous se réunirent en armes et coururent attaquer Massalie : c'était à cette ville qu'ils en voulaient le plus; ils l'accusaient de tous leurs maux; ils se promettaient de lui faire payer chèrement la part qu'elle avait eue aux cruautés et surtout aux faveurs des Romains. Massalie était forte et bien peuplée; néanmoins elle courut un grand danger, et ne dut son salut qu'aux légions que Fontéius amena en toute hâte de Narbonne. Les Gaulois se jetèrent alors sur Narbonne; mais Fontéius les força encore de lever le siége et de se retirer[1]. La guerre se prolongea plusieurs mois avec des chances diverses sur plusieurs points du pays, principalement chez les Voconces : Pompée y mit fin en revenant passer l'hiver en deçà des Pyrénées.

75 Les rigueurs de la seconde pacification laissèrent loin derrière elles les rigueurs de la première : les priviléges dont jouissaient plusieurs des peuples de la Province furent abolis, et des confiscations plus étendues eurent lieu au profit des soldats. Telle fut l'origine des colonies militaires de Tolose, de Ruscinon, de Biterræ; Narbonne aussi, pour augmenter sa force et renouveler

1. Cic., pro Fonteio.

ses habitants décimés par de si longues guerres, reçut 75
dans son sein les vétérans de la légion *Martia,* et cette raison lui fit ajouter dès lors au nom de *Narbo* celui de *Martius*[1]. La population, frappée par les décrets, fut expropriée à la pointe du sabre. Pour comble de misère, l'année avait été stérile, et la famine se faisait sentir dans toute la Gaule[2]. Des milliers de malheureux périrent de besoin au fond des forêts. Ceux que la mort épargna allèrent se joindre à des troupes d'Aquitains et d'Espagnols, qui, retranchés dans les hautes Pyrénées, y menaient la vie indépendante de partisans et de bandits. Leur nombre et leur force en furent si prodigieusement accrus, qu'au bout de deux années seulement, Pompée avec toutes ses légions eut de la peine à les soumettre. Les ayant enfin comme traqués dans leurs retraites, il les obligea à descendre de ces rocs inaccessibles qui les recélaient, pour coloniser sur les bords de la haute Garonne une vallée qu'il leur abandonna. Ils y formèrent un petit peuple qui s'étendit avec le temps, et auquel les Romains donnèrent le nom de *Convenæ*, qui signifiait, hommes ramassés de tout pays[3].

A ces coups partiels ne se bornèrent pas les vengeances du proconsul, il en frappa aussi de généraux. La Province fut dépouillée en masse de sa cavalerie; et toute sa jeunesse, transportée en Espagne, en Italie, en Thrace, en Asie, partout où Rome avait alors la guerre, fut contrainte d'aller répandre son sang sur des champs

1. Cons. au sujet de ce surnom de Narbonne l'Histoire générale du Languedoc, t. I, p. 47.

2. Cic., pro Fonteio. — Sall., Hist. fragm., l. III, et Epist. Pomp., ibid.

3. Multos latrones et convenas de Pyrenæi jugis deposuit, et in unum oppidum congregavit, unde et *Convenarum* nomen urbs accepit. Hieronym., adv. Vigilant.

75 de bataille étrangers, au profit des tyrans de son pays. Fontéius resta deux ans dans la Gaule, et, comme si ce fléau n'eût pas suffi à la misère des peuples, pendant ces deux années la récolte manqua. Cependant et les contributions en argent et les réquisitions en vivres continuèrent d'être immodérées; tandis que la faim dépeuplait les villes gauloises, l'abondance régnait dans les camps romains des deux côtés des Pyrénées; et l'adversaire de Sertorius, écrivant une lettre de reproches au sénat, pouvait dire : « C'est l'or et le blé de la Gaule qui alimentent cette guerre [1]. »

A l'aide de ces mesures politiques, Fontéius exerçait impunément mille exactions personnelles, et sa rapacité précipita la ruine du pays. Aussi y laissa-t-il dans tous les cœurs un profond ressentiment; et lorsque, six ans
69 plus tard, les factions étant calmées, la république romaine parut incliner à la modération, la Province se souvint de son proconsul; elle éleva la voix, et demanda justice de tant de crimes. Ce furent les Volkes et les Allobroges qui se chargèrent de soutenir contre lui l'accusation : ils envoyèrent à Rome une députation présidée par Indutiomar, le plus considérable des chefs allobroges. Comme aucune action publique ne pouvait être intentée contre un citoyen romain que par le ministère d'un autre citoyen romain, Indutiomar s'adressa à M. Fabius Sanga, patron-né de sa nation, en qualité de descendant de Q. Fabius l'Allobrogique : Sanga, homme doux et honnête, souscrivit volontiers l'accusation, et persuada à M. Plétorius de se porter accusateur en son propre nom. Plétorius, alors questeur et édile, était

1. Gallia Metelli exercitum stipendio frumentoque aluit. Epist. Pomp. ap. Sall., loc. cit.

aussi un citoyen probe et recommandable, mais soupçonné de quelque inimitié envers Fontéius. Toutes les formalités exigées par les lois se trouvant remplies, l'ancien proconsul fut appelé en jugement. 69

L'accusation portait sur deux chefs principaux : les cruautés du magistrat, et ses extorsions de toute espèce[1].

Les accusateurs insistèrent peu sur ce qui concernait le caractère public du prévenu. La question en effet était épineuse : il ne s'agissait pas uniquement d'excès commis par un parti romain contre un autre parti romain dans l'exaspération des guerres civiles; c'était la souveraineté absolue de la république sur ses sujets *barbares* qu'on traduisait à ses propres tribunaux. On glissa donc légèrement sur les crimes que pouvait couvrir la mission légale de Fontéius. On lui reprocha bien d'avoir outré les châtiments, et prolongé à plaisir la guerre chez les Voconces, pour se ménager plus d'occasions de proscrire et de piller; on lui reprocha aussi des fautes comme général : mais ses succès répondaient suffisamment à cette dernière inculpation; quant à la première, elle lui était commune avec Pompée, qui avait pris part à ces guerres, et que sa vanité poussait naturellement à en exagérer l'importance : or, qui eût osé mettre en cause le vainqueur de Sertorius ?

Il fallut donc se rejeter sur la question personnelle, et la matière était large encore. On prouva qu'il avait obligé plusieurs peuples de la Province à emprunter à des usuriers romains, ses complices, des sommes mon-

1. Ces détails sont extraits du plaidoyer de Cicéron pour la défense de Fontéius, plaidoyer dont nous n'avons malheureusement que des fragments, augmentés, mais non complétés par la découverte de M. Niebuhr.

69 tant à trente millions de sesterces [1], sommes qu'il avait confisquées à son profit. La dette étant hypothéquée sur les terres de ces peuples, et les intérêts s'accumulant chaque jour avec l'impossibilité de payer, le moment approchait où des villages entiers seraient expropriés, où une partie du territoire provincial serait vendue à l'encan. On prouva de plus que, sans égard pour la misère des temps, il avait spéculé inhumainement sur les subsistances; qu'arrivé de Rome avec des états de contributions dressés d'avance, il avait mis des impôts sur toute denrée et toute localité, au hasard et sans discernement. Le vin avait été frappé de droits exorbitants : Tolose, par exemple, payait quatre deniers pour l'entrée d'une amphore [2]. A ces vexations Fontéius en avait ajouté une toute nouvelle pour le pays : les propriétaires riverains des grandes routes s'étaient vus astreints à la reconstruction de ces routes, principalement de la voie Domitienne dégradée par le passage continuel des troupes; et les lieutenants du proconsul, dont l'un son proche parent, chargés de la surveillance des travaux, en avaient fait une source de mauvais traitements et de rapines. En réparation de tant de griefs, la Province réclamait l'annulation de sa dette et le châtiment de Fontéius.

A ces charges l'accusé opposait les témoignages favorables d'un grand nombre de citoyens romains de la Province. Ces citoyens romains qui se portaient garants de l'honnêteté du proconsul et de l'intégrité de sa gestion étaient les receveurs mêmes des impôts, les ban-

1. 6,150,000 francs.

2. L'amphore contenait environ 24 pintes. — 4 deniers = 3 fr. 28 c.

quiers, les trafiquants[1], instruments de ses exactions et complices de sa fortune, les agriculteurs et les nourrisseurs de bestiaux, qui avaient obtenu la ferme des terres confisquées, moyennant la dîme du revenu[2]. Ceux qui répondaient de la douceur et de l'équité de son gouvernement étaient les vétérans des colonies militaires, les officiers de l'armée de Pompée, les colons de Narbonne que Fontéius avait délivrés d'un siége, les Massaliotes qu'il avait protégés[3]. Tels étaient dans la Province les appuis de l'accusé; à Rome, il comptait sur un nom illustre, sur une famille puissante, une sœur vestale, des amis nombreux et actifs, enfin sur l'éloquence de son défenseur, M. Tullius Cicéron. 69

Au milieu de ces difficultés de tout genre, les députés gaulois, Indutiomar surtout, déployèrent une fermeté digne d'une si bonne cause. Ils ne ménagèrent point l'orgueil romain; ils ne craignirent point d'inspirer de l'inquiétude sur la tranquillité future de la Province : « Leurs frères étaient bien résolus, disaient-ils, à ne pas « abandonner aux usuriers les terres qu'ils avaient sau- « vées avec tant de peine des confiscations publiques : « Fontéius absous, personne ne pouvait répondre de la « paix[4]. »

Cependant, au jour marqué, Fontéius comparut devant ses juges; une foule d'amis se pressaient autour de lui et le peuple environnait le tribunal, considérant avec une maligne curiosité le costume et l'air étranger des accusateurs.

1. Publicani, negotiatores. Cic., pro Fonteio.
2. Pecuarii, aratores. Id., ibid.
3. Id., ibid., passim.
4. Ne, hoc absoluto, novum aliquod bellum gallicum concitaretur. Id., ibid.

69 Le système fondamental de défense adopté par l'avocat du prévenu, était simple et facile à soutenir devant un tribunal romain. Qui attaquait Fontéius? des barbares, des gens portant braies et saies[1]. Qui témoignait pour Fontéius? des citoyens romains, les uns nobles et riches, les autres utiles, et honorés de la confiance publique : le plus recommandable des Gaulois pouvait-il être mis de pair avec le dernier, le plus misérable des citoyens romains[2]?

Les peuples gaulois se plaignaient d'avoir contracté des dettes pour assouvir l'avarice du proconsul; mais quel cas devait-on faire d'une imputation que ne validait le témoignage d'aucun Romain? « Et pourtant, disait « l'orateur, la Gaule est remplie de négociants et de « citoyens romains; sans eux aucun Gaulois ne fait d'af- « faires; il ne circule pas une pièce d'argent qui ne soit « portée sur les livres des citoyens romains[3]; qu'on « nous produise un seul de ces registres, et nous recon- « naissons l'accusation! »

Bientôt même, dédaignant cette argumentation si commode, Cicéron attaque en masse et poursuit de ses sarcasmes la nation gauloise tout entière. Il prononce avec un mépris affecté les noms de Volkes, d'Allobroges, d'Indutiomar; il livre aux risées de la populace le costume, le langage, la personne des députés. « C'est un « tumulte gaulois! s'écrie-t-il; ils viennent enseignes dé- « ployées assaillir leur préteur désarmé; mais nous,

1. Braccati et sagati. Cic., pro Fonteio.

2. Sed cum infimo cive romano quisquam amplissimus Galliæ comparandus est? Id., ibid.

3. Referta Gallia negotiatorum est, plena civium romanorum; nemo Gallorum sine cive romano quicquam negotii gerit; nummus in Gallia nullus sine civium romanorum tabulis commovetur. Id., ibid.

« nous serons assez nombreux et assez puissants, ô juges, 69
« pour combattre, sous vos auspices, leur odieuse et « atroce barbarie[1]. »

Il va plus loin : il leur dénie le droit de porter témoignage. « Indutiomar sait-il ce que c'est qu'un serment[2] ? « N'a-t-il pas puisé le jour au sein d'une race sacrilége, « en guerre avec la Divinité? Ses aïeux n'ont-ils pas dé- « pouillé le temple d'Apollon Pythien? Ne sont-ils pas « venus assiéger, jusque dans ce Capitole, Jupiter qui « préside à la foi de nos serments? Enfin, que peut-il « exister de saint et de sacré pour des hommes qui, même « jusqu'aux pieds de leurs dieux, quand la frayeur les y « précipite, souillent leurs autels de victimes humaines « et ne peuvent rendre hommage à la religion qu'en la « profanant par le crime? Quelle est la bonne foi, quelle « est la piété de ces peuples qui s'imaginent que les « dieux immortels s'apaisent par des forfaits et par le « sang humain[3]? » En prononçant ces paroles, l'orateur oubliait qu'elles pouvaient retentir, dans le *forum boarium*, sur cette pierre funeste, sur ce sépulcre de tant de Gaulois ensevelis vivants.

Répondant ensuite aux craintes que les députés faisaient concevoir touchant la tranquillité de la Province, Cicéron s'efforce d'exciter contre eux la colère de la multitude; il récapitule avec ironie tous les souvenirs qui pouvaient blesser des cœurs gaulois; il les menace, et leur jette même une sorte de défi de guerre.

1. Infestis prope signis inferuntur... nos vero... isti immani atque intolerandæ barbariæ resistemus. Cic., pro Fonteio.

2. Scit Induciomarus quid sit testimonium dicere? Id., ibid.

3. Quali fide, quali pietate existimatis esse eos qui etiam deos immortales arbitrentur hominum scelere et sanguine facile posse placari? Id., ibid.

69 « Doutez-vous, dit-il aux Romains, que ces Gaulois
« ne soient au fond de l'âme et ne se montrent au dehors
« nos ennemis? Croyez-vous que, couverts de la saie et
« de la braie, ils paraissent dans Rome avec un extérieur
« humble et soumis, comme ont coutume d'y paraître
« ceux qui, après avoir essuyé des outrages, viennent
« implorer en suppliant la protection et la pitié des
« juges? Loin de là : ils parcourent le forum la tête haute
« et avec un air de triomphe; ils font des menaces; ils
« voudraient nous épouvanter des sons horribles de leur
« barbare langage[1]..... Eh bien! s'ils entreprennent de
« nous faire la guerre, nous évoquerons du tombeau
« C. Marius pour tenir tête à cet Indutiomar si fier et si
« menaçant; nous rappellerons à la vie Cn. Domitius et
« Fabius Maximus pour réduire de nouveau les Allo-
« broges et leurs auxiliaires. Il nous faudra peut-être,
« puisqu'il n'est pas possible de ressusciter les morts,
« il nous faudra prier M. Plétorius de détourner ses
« clients, d'apaiser leur courroux, de calmer leurs mou-
« vements impétueux; ou, s'il n'y peut réussir, nous
« prierons M. Fabius qu'il essaie de fléchir les Allobroges,
« auprès de qui le nom de Fabius est en si grande con-
« sidération. Qu'il les engage à rester tranquilles et sou-
« mis; ou qu'il leur apprenne du moins qu'en nous me-
« naçant, ils nous font moins craindre une guerre
« qu'espérer un triomphe[2]. »

Il paraît que l'absolution de Fontéius couronna cet insultant plaidoyer; et sûrs dès lors de l'impunité, les

1. Vagantur læti atque erecti passim toto foro, cum quibusdam minis, et barbaro atque immani terrore verborum. Cic., pro Fonteio.

2. Aut quum minantur, intelligere se populo romano non metum belli, sed spem triumphi ostendere. Id., ibid.

magistrats romains se livrèrent aux excès les plus into- 67
lérables contre les gens portant saies et braies. L'un des successeurs de Fontéius, C. Calpurnius Pison, fut accusé des mêmes crimes sur une nouvelle plainte de la Province, et acquitté sur un nouveau plaidoyer de Cicéron[1]. Une fois pourtant le défenseur ordinaire des gouverneurs de la Gaule sembla prendre les intérêts de cette malheureuse contrée; il reprocha en plein sénat à P. Clodius d'avoir supposé des testaments, empoisonné des pupilles, et formé avec d'autres scélérats romains une association de vol et d'assassinat, pendant le temps de sa questure au delà des Alpes[2]. Il faut ajouter que P. Clodius était l'ennemi personnel de Cicéron.

La détresse de la Province s'accrut donc progressive- 63
ment et à tel point que, chez les Allobroges, la somme des dettes se trouva surpasser la valeur des fonds de terre. Vainement s'adressèrent-ils aux magistrats pour obtenir une réduction, ou du moins un sursis; le jour approchait où leurs champs leur seraient enlevés, où leurs femmes et leurs enfants, traînés sous la lance, seraient vendus comme esclaves. Dans cette extrémité, ils résolurent de tenter une dernière voie de conciliation et envoyèrent des députés à Rome; mais le sénat se montra aussi impitoyable que ses agents. Après avoir sollicité longtemps, outrés et désespérés, les députés allobroges se disposaient à quitter la ville, lorsqu'un incident les y vint retenir.

Un jour qu'ils se promenaient sur la place publique, l'air soucieux et mécontent, ils se voient aborder par

1. Cic., pro Val. Flacco, 98.

2. In qua provincia mortuorum testamenta conscripsit, pupillos necavit, nefarias cum multis scelerum pactiones societatesque conflavit. Id., Harusp. resp., 42.

63 un trafiquant romain, nommé Umbrénus, qui, ayant fait le commerce quelques années dans la Province, en connaissait tous les hommes marquants[1]. Il leur demande des nouvelles de leurs affaires, les écoute avec intérêt, les plaint : « Quelle espérance avez-vous, leur dit-il, de « sortir de tant de maux? — Aucune, répondent les Allo« broges, si ce n'est la mort[2]. » Alors Umbrénus se répand en invectives contre la dureté du sénat, contre la rapacité des patriciens ; il a, ajoute-t-il, quelques amis justes et honnêtes, il veut les faire agir auprès des consuls et du sénat ; il va, vient, et paraît solliciter avec chaleur ; enfin il annonce aux députés que toute démarche a été inutile, que le sénat est sans pitié, que leur ruine est consommée. « Oh! si vous étiez gens de cœur, « ajouta-t-il, je vous indiquerais bien un remède à tout « cela[3] ; mais ce remède demande du courage et de la « discrétion. » Les Allobroges protestent qu'il n'est point d'entreprise si périlleuse où ils ne soient prêts à s'engager ; ils conjurent Umbrénus de leur révéler le secret qui peut les sauver. Après quelques difficultés simulées, le trafiquant les conduit dans la maison d'une dame, nommée Sempronia, non moins fameuse dans Rome par sa naissance, son esprit et sa beauté, que par le dérèglement de ses mœurs. Ils y trouvent quelques jeunes gens d'un nom et d'un rang distingués, connaissances d'Umbrénus. Là fut exposé aux députés gaulois le plan d'une conspiration où trempaient un grand nombre de

1. Umbrenus, quod in Gallia negotiatus erat, plerisque principibus civitatum notus erat, atque eos noverat. Sall., Catil., 40.

2. Auxilii nihil esse; miseriis suis remedium mortem expectare. Id., ibid.

3. At ego vobis, si modo viri esse vultis, rationem ostendam, qua tanta mala ista effugiatis. Id., ibid.

sénateurs, de patriciens, de chevaliers, de plébéiens, et 63
dont le chef était L. Catilina. Pour faire connaître au lecteur bien exactement quelle était la nature de ce complot, et quel rôle des Gaulois transalpins pouvaient être appelés à y jouer, nous devons entrer dans quelques détails indispensables sur la situation intérieure de la république romaine.

Depuis la mort de Sylla, comme il arrive nécessairement à la suite de toute réaction, un parti mixte s'était formé, qui réprouvait également les fureurs du règne de Marius et les froides atrocités de la dictature; parti pacifique, éclairé, où se confondaient, avec l'élite des patriciens, une foule d'hommes nouveaux, les uns illustrés par leurs talents, les autres recommandables par leur fortune. L'idée favorite de ce parti était la création d'un pouvoir intermédiaire à la vieille aristocratie et au peuple, pouvoir qui, s'interposant dans leurs chocs, maintiendrait entre eux l'équilibre : pour cela, il avait jeté les yeux sur le corps déjà puissant des chevaliers et travaillait chaque jour à en accroître l'importance et les attributions. Favorisés par la lassitude universelle, ces amis de la modération et de l'ordre n'eurent pas de peine à s'emparer de la direction du gouvernement; et, à l'époque qui nous occupe, ils avaient élevé au consulat Cicéron, leur chef et le plus célèbre des orateurs romains.

Mais lorsque les passions quelque temps assoupies se ranimèrent, et que les partis extrêmes commencèrent à se reconstituer, la marche de ce gouvernement devint embarrassée et incertaine. Assailli de deux côtés à la fois, il s'efforça de tenir une route mitoyenne et impartiale, mais il finit par s'aliéner également et la faction démocratique et la faction aristocratique : celle-ci, parce

63 qu'il touchait trop aux lois de Sylla; celle-là, parce qu'il les respectait trop. Quarante-sept légions, colonisées autrefois par le dictateur sur divers points de l'Italie, murmuraient, et préparaient déjà leurs armes pour soutenir les confiscations, dont la légitimité paraissait attaquée; tandis que les peuples italiens, réclamant avec hauteur la plénitude de leurs droits, restreints par Sylla, menaçaient aussi de la guerre. Au milieu de ces semences de discordes, un tribun du peuple vint jeter à dessein le ferment des lois agraires. Les deux partis extrêmes semblaient donc disposés à se coaliser contre le parti médiateur, pour reprendre ensuite leur vieille querelle, dès qu'ils auraient déblayé et reconquis le terrain. Telle était la révolution imminente que Catilina entreprit de faire tourner à son profit.

Issu d'une des plus anciennes familles de Rome, L. Sergius Catilina avait trempé de bonne heure dans tous les excès de la faction aristocratique; enrichi des biens des proscrits, en peu de temps il avait dissipé dans la débauche le fruit du crime. Il détestait ce régime pacifique et modéré qui l'éloignait des dignités publiques; il détestait les hommes nouveaux et personnellement Cicéron, qui l'avait emporté sur lui dans la recherche du consulat. Son âme était corrompue, haineuse, cruelle; il ne manquait d'ailleurs ni de hardiesse, ni de constance, ni de mépris de la mort. Nourri dans le désordre des guerres civiles, il jugea d'un coup d'œil la situation de la république, et le parti qu'un homme audacieux en pouvait tirer. Ses agents se répandirent par toute l'Italie et jusque dans la province transalpine : son titre de complice de Sylla le recommandait vivement aux hommes compromis sous la dictature, et aux colonies militaires; ses talents et son courage éprouvé suffisaient

au parti démocratique, qui ne voulait de lui que le signal 63
et les premiers coups d'une insurrection.

Mais Catilina avait associé à ses vues personnelles d'ambition, de rapacité et de vengeance, une troupe de jeunes débauchés, presque tous de la classe patricienne, hommes perdus de dettes et de crimes, et couverts de tous les genres d'infamie. Leur mission était de s'emparer de Rome aussitôt que la guerre civile éclaterait, de piller le trésor public et les maisons de leurs ennemis, de décimer le sénat, de massacrer Cicéron : c'était un complot de brigands, au sein d'une révolution. Ni le peuple de Rome ni celui des provinces ne pouvaient être et ne furent dans la confidence de ces horreurs.

Cependant les manœuvres de Catilina au dehors avaient eu plein succès : l'Étrurie, le Picénum, prirent les armes, et la Cisalpine menaçait de les suivre ; à l'autre bout de l'Italie, des révoltes éclatèrent en plusieurs lieux ; au delà des Alpes, la Province était dans la plus violente fermentation[1]. Dès que ce chef audacieux parut en Étrurie, une armée considérable se rassembla autour de lui ; elle manquait pourtant de cavalerie. Catilina, pour cet objet, avait compté sur les Transalpins ; mais le temps pressait. Les conjurés de Rome crurent qu'en mettant dans le secret de leurs desseins les ambassadeurs allobroges qui retournaient dans leur pays désespérés et aigris contre le sénat, ceux-ci pourraient décider le soulèvement de la Province, et envoyer aux insurgés leur nombreuse et excellente cavalerie.

Voilà ce que révélèrent en partie aux députés gaulois les hommes réunis dans la maison de Sempronia, et qui étaient à la tête du complot de Rome. Ils insistèrent

1. In Gallia ulteriore motus erat. Sall., Catil., 42.

63 sur les services que le peuple allobroge pouvait rendre à la conjuration, et promirent en retour de décréter l'abolition de toutes ses dettes et de l'élever au rang de *peuple libre*[1]. Échauffés par ces espérances, les ambassadeurs applaudirent à tout; ils exigèrent seulement que leurs engagements respectifs fussent précisés dans un traité écrit qu'ils pourraient présenter à leur nation. La demande était juste, et une seconde conférence fut arrêtée pour débattre les bases du traité et procéder à sa rédaction.

A peine les Allobroges furent-ils seuls, que la grandeur du péril où ils allaient se jeter et l'incertitude du succès s'offrirent vivement à leur esprit. Si le désir de se venger du sénat, si l'espérance d'un sort meilleur pour leur patrie, les attiraient vers les conjurés, l'idée qu'ils étaient sans mission pour compromettre à ce point leurs frères dans une entreprise hasardeuse les retenait et les faisait pencher en sens contraire. Il leur vint même à la pensée qu'en révélant aux consuls un secret de cette importance, ils pourraient obtenir à coup sûr et immédiatement ces mêmes avantages que la conjuration leur faisait entrevoir dans un lointain et chanceux avenir. Leur foi, à la vérité, se trouvait engagée envers Umbrénus et ses amis; ils avaient juré d'avance de garder sur toutes ces confidences un silence absolu; mais ce serment n'avait-il pas été surpris? Prévoyaient-ils de quels projets on les rendrait dépositaires au péril de leur vie, au détriment de leur pays? Peut-être aussi se rappelèrent-ils que la nullité des serments prêtés par des Gaulois avait été soutenue naguère sérieusement devant les tribunaux romains. Toute la nuit, ils flottèrent dans ces incertitudes,

1. Ὑπισχνούμενοι τὴν ἐλευθερίαν. Plut., in Cicer., 18.

passant successivement d'une résolution à l'autre. Enfin, 63
n'y pouvant plus tenir, ils se rendirent, au point du jour, à la maison de M. Fabius Sanga, qui était, comme nous l'avons dit, le patron des Allobroges, et lui révélèrent tous les événements de la veille, déclarant qu'ils s'en remettaient à son avis. Fabius, citoyen pacifique et honnête, et d'ailleurs lié étroitement avec Cicéron, leur peignit sous les plus noires couleurs la conjuration et les conjurés, les effraya, et finit par les entraîner à se mettre en rapport avec le consul[1].

Cicéron était la première victime désignée au poignard des amis de Catilina ; ce fut donc avec de vifs transports de joie qu'il accueillit la démarche des députés allobroges. Il lui était parvenu déjà, touchant ces projets de meurtre, de pillage et d'incendie, quelques révélations ; mais, incomplètes et suspectes par leur source même, elles ne pouvaient servir de fondement unique à une instruction judiciaire. La déposition des Gaulois était d'une autre nature ; aussi le consul les combla de marques de gratitude et d'encouragements ; comme chef de la république, il s'engagea formellement à remplir envers leur patrie toutes les promesses des conjurés, et, par ce leurre, il les persuada de se rendre aux conférences suivantes, et de conclure le traité, afin de le lui livrer aussitôt. Les ambassadeurs promirent et firent tout ; en se dévouant aux volontés du consul, ils croyaient tirer leur malheureux pays de son désespoir et de sa ruine. Étant donc allés au rendez-vous, ils y trouvèrent les personnages les plus éminents du complot, entre autres les sénateurs Lentulus Sura et Céthégus[2].

1. Sall., Catil., 41. — Cic., Catil., III. — Plut., in Cicer., 18. — App., Bell. civ., II, 4. — Dio, XXXVII, 34.

2. Sall., Catil., 44. — Cic., Catil., III, 4.

63 Les nouvelles confidences furent plus étendues que les premières, et la députation allobroge recommença ses instances au sujet de conventions écrites. Les conspirateurs hésitaient; ils cédèrent enfin : le traité fut fait en double, signé par les deux parties, et l'une des copies remise aux Gaulois. Comme l'affaire pressait, le départ de ces derniers fut fixé pour une des nuits suivantes. On convint qu'ils passeraient par l'Étrurie, où ils auraient une entrevue avec Catilina; Lentulus les chargea de dépêches pour ce chef, et l'un des conjurés, Vulturcius, qui se rendait à l'armée, eut mission de les accompagner.

Dès que la nuit du départ fut venue, les Allobroges se mirent en route; mais, à peine arrivés au pont Milvius, ils furent saisis par des gardes que Cicéron, sur leurs avis secrets, y avait apostés. Conduits devant lui, ils livrent les papiers dont ils étaient porteurs et font de tout le complot une déclaration publique; Vulturcius effrayé suit leur exemple; et le consul, muni de ces pièces, fait arrêter au moment même Lentulus, Céthégus et leurs amis[1].

Le lendemain au point du jour, les Gaulois répétèrent leurs dépositions devant le sénat rassemblé et en présence des conspirateurs. Lentulus d'abord se contenta de tout nier : « Il ne savait, disait-il, quels étaient « ces hommes et ce que signifiaient des traités avec les « Allobroges; » puis interpellant les révélateurs, « Que « me voulez-vous? leur demanda-t-il; quelle affaire vous « a amenés chez moi[2]? » Ceux-ci lui répliquèrent avec

1. Sall., Catil., 45. — Cic., Catil., III, 2, 3. — Plut., in Cicer., 18, — App., Bell. civ., II, 4.

2. Quid sibi esset cum iis? Quamobrem domum suam venissent? Cic., Catil., III, 5.

fermeté, énumérant combien de fois, par qui, pourquoi il les avait mandés; Lentulus à la fin sentit son assurance faiblir. Ici finit le rôle des Allobroges. Quant aux conspirateurs, on sait qu'ils furent mis à mort contre le vote d'une partie du sénat et sans la délibération du peuple. Depuis ce jour, les forces extérieures de la conjuration allèrent en déclinant; les alliés et les Provinciaux rentrèrent successivement sous l'obéissance du sénat. Catilina, poursuivi par deux armées, se dirigea vers la Gaule transalpine, où il espérait jouer le rôle de Sertorius : prévenu dans son dessein, forcé de livrer bataille et vaincu, il périt bravement et d'une mort digne d'un meilleur citoyen[1]. Les Allobroges, en qualité de révélateurs, reçurent du sénat des récompenses personnelles : la conduite qu'avaient tenue dans cette affaire ces ambassadeurs mécontents d'une nation mécontente à si juste titre, excita à Rome une surprise générale. « Nous ne saurions assez nous étonner, disait à ce propos Cicéron, que le seul de tous les peuples qui aujourd'hui ne manque ni de volonté ni de force pour « lutter contre le peuple romain, que des Gaulois aient « préféré notre salut à leurs intérêts, quand pour vaincre « ils n'avaient pas besoin de combattre, quand il leur « suffisait de se taire. Qui ne voit pas dans cet événement un signe éclatant de la bonté des dieux[2] ? » 63

Il paraît que le peuple allobroge en jugea autrement : soit qu'il désapprouvât le rôle de ses députés, 62

1. Sall., Catil., 60, 61.

2. Quid vero? ut homines galli, ex civitate male pacata, quæ gens una restat, quæ populo romano bellum facere et posse et non nolle videatur, spem imperii et rerum amplissimarum ultro sibi a patriciis hominibus oblatam negligerent, vestramque salutem suis opibus anteponerent : id non divinitus factum esse putatis? Cic., Catil., III, 9.

62 soit que le consul niât après la victoire les engagements pris au jour du danger, ou que le sénat eût refusé de ratifier la parole du consul, ce peuple prit les armes, et fondit sur le midi de la Province dans le double but de piller Narbonne et Massalie, et de pousser les Provinciaux à s'insurger. Le préteur Pomptinus fut chargé de faire face à cette guerre. Tandis que les Allobroges, sous la conduite de Catugnat, ravageaient ou excitaient à la révolte des cantons éloignés de leur territoire, il marcha vers l'Isère, se retrancha à quelque distance en deçà du fleuve avec une partie de son armée, et envoya l'autre sous la conduite d'un de ses lieutenants, Manlius Lentinus, assiéger le château de Ventia. L'attaque inopinée de Lentinus déconcerta les habitants ; ils étaient sur le point de se rendre, lorsque la population des campagnes accourut à leur secours et rejeta les Romains au delà de la frontière. Lentinus essaya d'abord de défendre la ligne de l'Isère; mais, comme la population riveraine possédait une grande quantité de barques et de navires de toute espèce, et que d'ailleurs les Romains ne pouvaient pas garder le passage sur tous les points, ils choisirent, pour s'y fortifier, un bois qui touchait le fleuve. De là ils dressaient de côté et d'autre des embuscades aux paysans allobroges qui débarquaient sur la rive gauche, et ils firent beaucoup de prisonniers[1].

Sur ces entrefaites, Catugnat revint du midi avec son armée, et campa vers l'Isère, non loin de Lentinus. Voulant rendre au lieutenant romain embuscade pour embuscade, il commanda à une troupe considérable de paysans de la rive droite de traverser la rivière dans le

1. Dio, XXXVII, 47.

voisinage du camp ennemi, ce qu'ils exécutèrent. Len- 62
tinus s'étant mis à leur poursuite, ceux-ci s'enfuirent à toutes jambes et l'attirèrent de proche en proche jusque dans le lieu où Catugnat les attendait. Les Allobroges alors poussèrent un grand cri ; et les Romains, surpris, enveloppés, auraient péri tous jusqu'au dernier, sans une tempête qui sépara les combattants[1]. Lentinus et les débris de ses légions allèrent rejoindre Pomptinus, qui battit promptement en retraite vers Narbonne. Catugnat, croyant la guerre finie de ce côté, alla reprendre dans le midi son expédition commencée.

Mais les Romains, ayant réuni de plus grandes forces, rentrèrent par trois points différents sur le territoire allobroge, et le dévastèrent par le fer et le feu. Catugnat revint sur ses pas; il était trop tard. Ventia succomba, et un avantage remporté sous les murs de Solonium ne recula que de quelques jours la perte du chef gaulois. Lorsque le pays saccagé et incendié sur toute sa surface ne présenta plus aucune résistance, Pomptinus écrivit au sénat que les Allobroges étaient pacifiés; ce service fut jugé assez important pour mériter au préteur les honneurs du triomphe[2].

1. Κἂν πασσυδὶ διώλετο, εἰ μὴ χειμὼν σφοδρὸς ἐξαίφνης ἐπιγενόμενος ἐπέσχε τοὺς βαρβάρους τῆς διώξεως. Dio, XXXVII, 47.

2. Id., ibid., 48. — Liv. epit., CIII. — Cic., de Provinc. consular.

CHAPITRE III.

Situation du nord et du centre de la Gaule. — Des Germains s'établissent en Belgique. — Guerre des Arvernes et des Séquanes contre les Édues. — Les Séquanes prennent à leur solde Arioviste; défaite et humiliation des Édues, courage du vergobret Divitiac. — Arioviste s'empare des terres des Séquanes; ceux-ci lui résistent et font alliance avec les Édues; bataille d'Amagétobria, où la ligue gauloise est anéantie par les Germains. — Divitiac implore le secours du sénat de Rome; froideur de la république à l'égard des Édues. — Intrigues d'Orgétorix avec des chefs éduens et séquanais. — Mouvement des Helvètes. — Les Romains font en Gaule une ligue défensive contre les Helvètes; voyage d'Arioviste à Rome. — Arrivée de César en Gaule. — Émigration des tribus helvétiennes; les Tigurins sont battus sur les bords de la Saône. — Dumnorix intrigue contre les Romains. — Défaite complète des Helvètes. — Assemblée générale des cités gauloises; plaintes portées à César contre Arioviste. — César marche contre lui, le défait et le met en fuite.

100 — 58.

100 à 63 Tandis que ces déchirements, fruit de la domination romaine, concentraient sur la Gaule méridionale l'attention de l'Italie, d'autres déchirements se faisaient sentir dans la Gaule libre ; une autre domination, venue du nord, pesait sur ses plus belles provinces.

Nous avons signalé par intervalles la marche des peuples teutoniques du nord-est vers le sud de l'Europe : de proche en proche, ils avaient envahi la presque totalité des vastes régions transrhénanes. Celles de leurs tribus qui avoisinaient la frontière gauloise entrèrent en prompte relation d'hostilité avec les Belges et les Helvètes ; et le nom de *Ghermanna*, *guerriers*, que se donnaient les bandes de pillards qui traversaient le Rhin, àcquit

bientôt dans le nord de la Gaule la même célébrité que 100
celui de *Romains* avait dans le sud. Ghermanna, dont nous à
avons fait *Germains*, devint même, chez les Gaulois, une 63
dénomination collective pour désigner en masse les peuples auxquels ces bandes appartenaient, et par suite la race entière des Teutons. C'est avec cette acception que les noms de *Germains* et de *Germanie* figurent vulgairement dans l'histoire, et c'est celle que nous leur conserverons dans le cours de ces récits.

Malgré leur valeur sauvage et la terreur qu'ils inspiraient, les Germains n'étaient parvenus à se fixer à demeure de ce côté-ci du Rhin que difficilement et en petit nombre. Les *Sègnes*, les *Condruses*, les *Pæmanes*, les *Cærèses*, débris de tribus écrasées et chassées par une autre confédération de la même race, avaient passé le fleuve et occupé une partie de la forêt des Ardennes, moins par la force des armes, que du consentement des Trévires, dont ils se reconnaissaient tributaires et clients [1]. D'autres bandes avaient également réussi à s'établir çà et là sur la frontière belgique. Quoique ces Germains cisrhénans, loin de gêner en rien la liberté de la Gaule, vécussent au contraire sous la dépendance complète des nations gauloises, néanmoins leur présence en deçà du Rhin était pour le pays un accident funeste et un présage menaçant qui ne tarda pas à s'accomplir.

Dans le centre de la Gaule, les esprits n'étaient pas plus paisibles que dans le nord et dans le midi. L'ancien équilibre politique avait été rompu par les conquêtes des Romains et l'affaiblissement de la puissance arverne ; et

1. Condrusi, Cæræsi, Pæmani, qui uno nomine *Germani* appellantur. Cæs., Bell. Gall., II, 4. — Condrusi qui sunt Trevirorum clientes. Id., ibid., IV, 6. — Segni... Id., ibid., 32. — Oros., VI, 7.

100 à 63 les confédérations démembrées travaillaient à se reconstituer. D'ailleurs la révolution populaire fermentait alors dans sa plus grande violence. Elle était terminée chez les Édues, mais non encore chez les Arvernes et les Helvètes. Il n'y avait pas longtemps que le plus influent des chefs arvernes, Celtill, avait entrepris de rétablir à force ouverte le pouvoir royal ; il avait succombé, il est vrai, et expié par le dernier supplice sa tentative malheureuse[1] ; mais tous les ambitieux n'étaient pas découragés, et leurs intrigues tenaient sans cesse en éveil le peuple et ses magistrats. La même lutte entre les divers pouvoirs d'origine populaire et le pouvoir aristocratique déchu avait lieu dans l'ouest de la Gaule, et des Alpes à l'Océan armoricain, il existait peu de cités exemptes de factions et de désordres intérieurs. Ces petites guerres domestiques n'empêchèrent pourtant pas une guerre générale d'éclater.

Depuis le triomphe de la république romaine dans le midi de la Gaule, depuis l'asservissement des Allobroges, les malheurs et l'humiliation des Arvernes, un orgueil et une confiance sans mesure s'étaient emparés de la nation éduenne. Fière du titre d'amie et de sœur du peuple romain, sous la sauvegarde de cette alliance redoutée, elle tyrannisait les autres nations galliques, les provoquant par mille prétentions insolentes, et suscitant mille embarras à leur commerce. Ainsi, dans le but de ruiner les Séquanes, elle mit sur la navigation de la Saône des droits excessifs[2]. Les Séquanes, poussés à bout, organisèrent contre ce despotisme une ligue où les Arvernes

1. Celtillus,... ob eam causam quod regnum appetebat, ab civitate erat interfectus. Cæs., Bell. Gall., VII, 4.

2. Strab., l. VI, p. 192.

n'hésitèrent pas à se ranger; et pour contre-balancer l'assistance que Rome pourrait prêter à ses alliés, la ligue séquano-arverne imagina de chercher aussi une assistance et des alliés extérieurs; elle s'appuya sur les Germains, comme les Édues sur les Romains. Des ambassadeurs séquanais se rendirent au delà du Rhin, près d'Arioviste, chef ou roi de plusieurs tribus des Suèves, et l'engagèrent avec quinze mille hommes à la solde de leur cité. L'empressement d'Arioviste fut extrême, et il entra aussitôt en Gaule à la tête de ses plus braves guerriers[1]. 100 à 63

La guerre ne traîna pas en longueur. Après deux batailles successives dont la perte coûta aux Édues une partie de leur noblesse, leur sénat, toute leur cavalerie[2], ils mirent bas les armes. Ceux qui naguère parlaient à toute la Gaule avec tant d'arrogance, furent contraints de donner pour otages aux Séquanes les enfants de leurs premiers citoyens, et de s'engager par serment à ne les redemander jamais; ils jurèrent aussi de ne point implorer le secours des Romains, et de rester éternellement soumis à leurs vainqueurs[3]. Seul dans toute sa nation, le vergobret des Édues refusa de souscrire à ces ignominieuses conditions; il ne prêta point les serments exigés; il ne livra point ses enfants désignés comme otages. Échappé à grand'peine à la colère

1. Cæs., Bell. Gall., I, 31, 44 et seqq.; VI, 12.

2. Cum his Æduos eorumque clientes semel atque iterum armis contendisse; magnam calamitatem pulsos accepisse; omnem nobilitatem, omnem senatum, omnem equitatum amisisse. Id., ibid., I, 31.

3. Coactos esse Sequanis obsides dare nobilissimos civitatis, et jurejurando civitatem obstringere, sese neque obsides repetituros, neque auxilium à populo romano imploraturos, neque recusaturos quominus perpetuo sub illorum ditione atque imperio essent. Id., ibid.

100 à 63 de ses ennemis et aux vengeances barbares d'Arioviste, il se retira dans la province romaine, d'où il passa bientôt en Italie, annonçant hautement qu'il se rendait à Rome pour implorer la commisération du sénat : cet homme courageux était druide[1], et se nommait Divitiac.

Les Séquanes triomphaient, mais leur joie fut courte, et leur victoire suivie de bien des larmes. Séduit par le climat, l'opulence, les mœurs policées des nations orientales de la Gaule[2], Arioviste déclara qu'il ne quitterait plus ce pays, et il somma les Séquanes de lui abandonner, à titre de solde, le tiers de leur territoire. Cet ordre paraissait sans réplique ; car le roi germain, ayant attiré sous différents prétextes, pendant le cours de la campagne, une multitude de ses compatriotes en deçà du Rhin, ne comptait pas moins de cent vingt mille hommes autour de lui[3]. Pourtant la fierté gauloise se révolta; les Séquanes se réfugièrent en armes dans leurs villes, et la guerre commença. Désespérés, repentants, ils s'adressèrent aux Édues ; et la communauté de misères changeant en alliés et en amis ces deux peuples, ennemis si acharnés la veille[4], et qui se devaient l'un à l'autre toutes leurs souffrances, la population éduenne se leva en masse et marcha vers le territoire séquanais. A cette nouvelle, le roi germain courut se retrancher au milieu de marais profonds, dans une position presque inabordable[5]. Tranquille au sein de cette forteresse, il

1. Cic., de Divinat., I, 41.

2. Posteaquam agros et cultum et copias Gallorum homines feri ac barbari adamassent. Cæs., Bell. Gall., I, 31.

3. Ad C et XX millium numerum. Id., ibid.

4. Id., ibid.

5. Quum multos menses castris se ac paludibus tenuisset, neque sui potestatem fecisset. Id., ibid., 40.

déjoua, pendant plusieurs mois, toutes les tentatives des coalisés pour l'amener à une affaire décisive, attendant que leur patience se lassât et que leur ardeur s'amortît. Lorsqu'il vit qu'en effet cette multitude ennuyée et découragée se dispersait déjà pour reprendre les travaux de la campagne, il sortit brusquement de ses marécages et vint présenter la bataille[1]. Des torrents de sang gaulois coulèrent dans cette journée mortelle à la Gaule ; elle eut pour théâtre le village d'Amagétobria[2], situé, à ce qu'on croit, au confluent de la Saône et de l'Ognon. 100 à 63

Depuis sa victoire, Arioviste, devenu fier, cruel, impérieux, exerça sur tout l'est de la Gaule un despotisme sauvage. Il s'opposa à ce que les Séquanes restituassent aux Édues les otages qu'ils en avaient reçus autrefois et qui se trouvaient encore entre leurs mains; lui-même se fit livrer d'autres otages éduens, ainsi que les enfants des plus nobles familles séquanaises : au moindre accès de son humeur ombrageuse, il torturait ces infortunés, et quelquefois les faisait périr dans les supplices[3]. Non content d'avoir enlevé aux Séquanes le tiers et la plus fertile portion de leur pays, il exigeait un nouveau tiers pour y transplanter de la Germanie vingt-cinq mille Harudes. Quoique un grand nombre de villes séquanaises fussent en son pouvoir, cet homme farouche n'avait rien changé à la vie de ses forêts; il campait en plein air, promenant son armée de bois en bois, et ne connaissant

1. Desperantes jam de pugna et dispersos subito adortum... vicisse. Cæs., Bell. Gall., I, 40.

2. Amagetobriga ou Amagetobria. J'ai suivi sur la détermination de ce lieu la conjecture de d'Anville (Notice de la Gaule, p. 60).

3. In eos omnia exempla cruciatus edere, si qua res non ad nutum aut ad voluntatem ejus facta sit. Cæs., Bell. Gall., I, 31.—Gravissimum supplicium sumat. Id., ibid.

100 à 63 d'abri que la voûte du ciel et la tente de peaux du guerrier germain. Au reste, il ne s'immisçait jamais dans les affaires domestiques des Gaulois, et les laissait librement se gouverner à leur guise, nommer ou déposer leurs magistrats, débattre entre eux leurs querelles politiques; il les traitait en tributaires plutôt qu'en sujets et en esclaves.

63 Cependant Divitiac était arrivé à Rome. Admis à la faveur de parler devant le sénat, il exposa, par interprète, les malheurs de la nation éduenne, et déployant la pompe poétique et les brillantes figures de l'éloquence gauloise, il invoqua ce nom de *frère,* dont Rome daignait honorer son pays. Vainement les sénateurs lui permirent de s'asseoir, il voulut se tenir debout, à demi courbé sur son bouclier dans l'attitude du respect et de la prière[1]. Le sénat l'écouta avec bienveillance; mais, trop préoccupé des troubles civils de l'Italie et des complots de Catilina, il ne décida rien pour le moment. Le vergobret éduen resta à Rome, fréquentant la plus illustre société, et il sut y faire apprécier la finesse de son esprit, l'honnêteté de son âme et la douceur de son commerce. Là, il fit connaissance avec Cicéron, qui s'occupait déjà de son traité *de la Divination.* Le prêtre gaulois et le philosophe romain eurent sur cette haute matière de savantes conférences, qui laissèrent dans l'esprit du dernier une impression très-favorable aux druides et personnellement à Divitiac[2]. Transporté tout à coup dans ce centre de la civilisation et des arts, qu'il était fait

1. Princeps æduus in senatum venit, rem docuit : quum quidem oblato consessu, minus sibi vindicasset quum dabatur, scuto innixus peroravit. Eumen., Paneg. ad Constantin., 3.

2. Cic., de Divinat., I, 41.

pour sentir, le patriote éduen se laissa entraîner trop 62
vivement peut-être à leurs séductions. Il rêva pour sa terre natale toutes ces merveilles dont il était ébloui ; et par malheur il confondit, dans son affection enthousiaste, Rome avec la civilisation dont elle lui offrait le modèle. Là fut la source de ses erreurs ; par là cette âme si noble et si énergique en face de la tyrannie d'Arioviste se fit la complice et l'instrument d'une autre tyrannie.

Le temps s'écoulait cependant, et les Romains, de plus en plus absorbés par leurs dissensions domestiques et par la révolte des Allobroges, avaient oublié leurs alliés de la Gaule. Cette dernière guerre contribua d'ailleurs à les refroidir. Les Édues, si proches voisins des Allobroges, auraient pu facilement envoyer un corps de troupes au delà du Rhône, et cette diversion aurait hâté l'issue de la guerre, épargné le pillage d'une partie de la Province, prévenu peut-être la défaite de Lentinus. Mais les Édues n'en firent rien[1], soit que la présence d'Arioviste les retînt, soit qu'au fond de leur cœur ils vissent avec plaisir l'humiliation de *frères* qui leur avaient montré tant d'indifférence.

Sur ces entrefaites, la nouvelle se répandit par toute l'Italie que les Helvètes préparaient un grand armement, plus grand même qu'au temps des Kimris et des Teutons ; on disait qu'ils voulaient changer de pays, piller la Gaule et envahir la Province[2]. Inquiet de ces bruits qui prenaient de la consistance, le sénat envoya dans les principales cités transalpines des agents chargés de s'entendre avec elles pour repousser le danger commun[3] ;

1. Cæs., Bell. Gall., I, 44.
2. Per provinciam Cæsaris, Narbonem iter facere. Liv. epit., CIII.
3. Legati cum auctoritate mitterentur, qui adirent Galliæ civitates,

61 le plan de défense proposé consistait à intercepter aux Helvètes tout accès hors de leur territoire, à les renfermer dans leurs montagnes : les légions romaines devaient couvrir la ligne du Rhône et du Léman, frontière de la Province, tandis que les peuples gaulois garderaient les passages du Jura. Et de peur que sa conduite passée à l'égard des Édues ne nuisît à ses desseins présents, la république s'empressa de décréter que le gouverneur de la Province serait tenu désormais de protéger les Édues et les autres alliés du peuple romain[1]. Bien que tardive et intéressée, cette détermination plut aux cités opprimées par les armes d'Arioviste, et elles conclurent l'alliance défensive que demandait le sénat.

Le roi germain ne s'y opposa point, car les habiles négociateurs de Rome l'avaient gagné lui-même à leurs intérêts. Ils avaient été le trouver dans ce camp germanique qu'il habitait au milieu de la Séquanie, et par d'adroites flatteries, par une feinte condescendance à ses prétentions sur la Gaule, ils avaient obtenu qu'il ne troublerait en rien les opérations de la guerre qui se préparait. L'ambition d'Arioviste n'était pas moins grande que son courage et sa cruauté; il voulait coloniser d'abord le territoire qu'il avait conquis, puis s'étendre loin, et, suivant ses propres paroles, avoir *sa province* comme le peuple romain[2]. A la suite de ces conférences, il reçut du sénat des présents considérables et le titre de *roi*

darentque operam ne se cum Helvetiis jungerent. Cic., ad Attic., I, epist. 18.

1. Senatus censuit uti, quicumque Galliam provinciam obtineret, Æduos cæterosque amicos populi romani defenderet. Cæs., Bell. Gall., I, 35.

2. *Provinciam suam* esse hanc Galliam, sicut illam nostram. Id., Ibid., 44.

ami[1]. Il paraît même qu'on parvint à l'attirer à Rome[2], 61
où César, alors consul, lui prodigua les marques de sa considération et de son amitié. Dans les murs de cette ville hypocrite, Arioviste put rencontrer son ennemi et sa victime, l'exilé Divitiac, que le même sénat traitait de frère, à qui le même consul promettait chaque jour la délivrance de sa patrie.

Voici le fait qui excitait des deux côtés des Alpes de si sérieuses et si vives alarmes.

Le voisinage des Germains, dont les incursions te- 60
naient la nation helvétienne perpétuellement en haleine, la fatiguait et la dégoûtait de son pays; elle tournait un œil d'envie vers les contrées de l'ouest et du midi de la Gaule, plus fertiles, plus riches et pourtant plus paisibles. Ce dégoût de la situation présente et ce désir d'une autre patrie étaient excités sans relâche par les discours d'Orgétorix, chef considérable, à qui son rang et sa fortune donnaient sur ses compatriotes une grande influence : « Qui nous retient dans ces âpres montagnes « que notre valeur suffit à peine à défendre ? leur disait- « il. Ici nous ne pouvons point nous étendre : nous ne « pouvons point aisément porter la guerre hors de chez « nous; cherchons un théâtre mieux proportionné à « notre vaillance et à la gloire de nos pères[3]. » Il fit tant qu'il les persuada. Après avoir passé en revue toutes les contrées de la Gaule où il leur conviendrait de se fixer, ils choisirent le territoire des Santons, compris entre l'embouchure de la Charente et celle de la Garonne :

1. Rex appellatus a senatu, et amicus; munera amplissima missa. Cæs., Bell. Gall., I, 43.

2. Plut., in Cæs., 19.

3. Pro gloria belli atque fortitudinis angustos se fines habere. Cæs., Bell. Gall., I, 2.

50 confiants dans la supériorité de leurs armes, l'idée qu'il pourrait se présenter des obstacles ne les arrêta pas un moment. Une fois le projet bien décidé, ils travaillèrent aux préparatifs de l'expédition avec toute la prévoyance dont ils étaient capables. Ils rassemblèrent de tous côtés des attelages et des chariots ; ils firent d'amples semailles à l'effet de s'assurer des vivres pendant la route : ils procédèrent au dénombrement de leur population ; et, comme ils estimaient deux années suffisantes pour toutes ces mesures, le départ fut fixé au printemps de la troisième[1]. En attendant, ils voulurent renouer leurs anciennes relations d'alliance avec leurs voisins les Édues et les Séquanes, dans l'espoir que ceux-ci leur accorderaient de plein gré passage sur leurs terres; ils chargèrent de cette négociation importante l'homme dont les conseils et l'influence avaient eu la principale part à l'adoption du projet.

Orgétorix, dont le nom signifiait *Chef de cent vallées*[2], était en effet le plus riche et le plus considérable des nobles helvétiens : sa tribu entretenait dix mille guerriers, et quand il y joignait la multitude de ses débiteurs et de ses clients volontaires, Orgétorix pouvait disposer d'une armée redoutable[3]. Avec une si grande puissance, aux temps de l'ancienne aristocratie, il eût été le chef des chefs et le roi du pays; sous le gouvernement populaire, il n'était plus qu'un citoyen influent : il haïssait donc dans son âme ce régime nouveau, et conspirait secrètement sa ruine, aidé des autres nobles de l'Hel-

1. Ad eas res conficiendas biennium sibi satis esse duxerunt, in tertium annum profectionem lege confirmant. Cæs., Bell. Gall., I, 3.

2. *Or*, hauteur, colline, et, dans le sens présent, vallée; *ced*, cent.

3. Suam familiam ad hominum millia decem... clientes obæratosque suos, quorum magnum numerum habebat. Cæs., Bell. Gall., I, 4.

vétie[1]. En suggérant au peuple l'idée de l'émigration, il se 59
flattait que la conduite de la bande lui serait confiée, et qu'alors investi d'une autorité presque absolue, au milieu des désordres inséparables d'une telle entreprise, il pourrait aisément s'emparer de la royauté et restituer à la noblesse ses priviléges détruits. L'ambassade qu'il avait briguée et obtenue auprès des nations éduenne et séquanaise servait merveilleusement ses vues. Il y connaissait deux hommes non moins avides de pouvoir et non moins audacieux que lui; et sa mission lui donnait le moyen de s'entendre et de comploter à l'aise avec eux, sans exciter le moindre soupçon.

L'un, le Séquanais Castic, était, comme Orgétorix, un chef de tribu mécontent; et à ses espérances d'ambition se mêlaient de plus vifs regrets du passé, car son père Catamantalède avait régné autrefois sur la Séquanie[2]. Le second, citoyen notable de la nation éduenne, était frère de Divitiac, et se nommait Dumnorix[3].

Par suite de l'exil de Divitiac, Dumnorix, à peine sorti de l'enfance, s'était trouvé tout à coup possesseur d'une grande fortune et d'une popularité acquise par le noble dévouement de son frère[4] : cette brillante situation

1. Conjurationem nobilitatis fecit. Cæs., Bell. Gall., I, 2.

2. Id., ibid., 3.

3. DUBNOREX et DUBNOREIX, dans les médailles. Eckhel, Doctr. num., t. I, p. 62-74. — A l'époque où nous sommes arrivés, le mot *rix*, ou plus correctement *righ*, *chef*, ajouté à un nom propre, ne désignait plus, comme antérieurement, un commandement dans l'État ou une souveraineté indépendante. Ce n'était plus qu'un affixe sans valeur politique, qui s'ajoutait aux noms des plébéiens et des simples particuliers, de même qu'à celui des nobles et des magistrats, indistinctement : il indiquait pourtant que le personnage qui le joignait à son nom était de quelque importance par lui-même ou par sa famille.

4. Cæs., Bell. Gall., I, 20.

59 l'éblouit. Naturellement vain et turbulent, il se livra à tous les rêves d'une ambition sans mesure; il corrompit la multitude par des largesses, et à force d'argent il finit par former autour de lui, dans Bibracte, une clientèle assez formidable pour mettre le gouvernement en péril. Comme sa fortune n'eût pas suffi à de telles prodigalités, il se faisait adjuger tous les ans la ferme des revenus publics, à vil prix; car personne n'osait entrer en concurrence avec lui et couvrir ses enchères[1]. Il poussa même l'insolence jusqu'à prendre à sa solde une escorte de cavalerie, qui l'accompagnait partout comme un roi[2]. Les magistrats le redoutaient et le haïssaient; mais lui, fort de l'affection de la populace, bravait ouvertement les lois, et marchait le front levé à ses desseins. Hors du territoire éduen, il s'était attaché par des alliances de famille tout ce que les États voisins contenaient de chefs entreprenants et forts, de citoyens factieux; à l'un il avait donné sa sœur utérine, à d'autres ses parentes; et sa mère avait épousé, par ses soins, un puissant chef des Bituriges[3]. Lui-même avait tardé jusqu'alors à se marier. Orgétorix, dès son arrivée chez les Édues, lui proposa et lui fit accepter sa fille[4]; la trame du complot et celle de l'hymen s'ourdirent en même temps, et les torches de la guerre civile éclairèrent les fiançailles.

Le plan de ce triumvirat gaulois était surprenant

1. Complures annos portoria reliquaque omnia Æduorum vectigalia parvo pretio redempta habere, propterea quod, illo licente, contra liceri audeat nemo. Cæs., Bell. Gall., I, 18.

2. Magnum numerum equitatus suo sumptu alere et circum se habere. Id., ibid.

3. Hujus potentiæ causa, matrem in Biturigibus homini illic nobilissimo ac potentissimo collocasse : sororem ex matre et propinquas suas nuptum in alias civitates collocasse. Id., ibid.

4. Filiam suam in matrimonium dat. Id., ibid., I, 3. Cf. I, 18.

d'audace. Dumnorix et Castic, chacun de son côté, devaient, en excitant le peuple, empêcher l'exécution du traité que leurs gouvernements faisaient alors avec Rome, et, tout au contraire, obtenir aux Helvètes le libre passage sur les territoires séquanais et éduen. Ce premier avantage obtenu, ils profiteraient de quelques accidents inévitables pour allumer la guerre et, par un coup de main, s'emparer de la souveraineté; Orgétorix, sur les lieux, devait prêter secours à ses complices, comme eux aussi s'engageaient à l'assister. Leur ambition ne s'arrêtait pas au trône : « Maîtres de trois nations si formidables, se « disaient-ils, qui empêchera que nous ne soyons bientôt « les maîtres de toute la Gaule[1] ? »

Pour Orgétorix, l'illusion ne fut pas longue; ses intrigues et le mariage de sa fille ayant enfin éveillé la défiance des magistrats helvétiens, à son retour on le jeta en prison, et son procès fut instruit devant le peuple. Les lois prononçaient contre le crime d'Orgétorix le supplice du feu[2]; et le peuple, jaloux à l'excès de sa liberté, sévissait contre les coupables, quels qu'ils fussent, dans toute la rigueur des lois. Au jour marqué, l'Helvétien enchaîné[3] fut conduit devant l'assemblée populaire, pour plaider sa défense et entendre son arrêt, mais ses clients, accourus en masse dès la pointe du jour, s'étaient emparés de la place publique. A la vue de leur chef traîné ignominieusement et chargé de liens, ils découvrent leurs armes, écartent la foule, dispersent les magistrats et enlèvent l'accusé dans les montagnes.

Déjà le peuple de la ville courait aux armes; déjà les

1. Per tres potentissimos ac firmissimos populos, totius Galliæ sese potiri posse sperant. Cæs., Bell. Gall., I, 3.

2. Damnatum pœnam sequi oportebat, ut igni cremaretur. Id., ibid., 4.

3. Ex vinculis. Id., ibid.

58 magistrats convoquaient le peuple de la campagne [1], lorsqu'on apprit qu'Orgétorix avait cessé de vivre. On conjectura que lui-même avait mis fin à ses jours [2].

Malgré la catastrophe qui venait de frapper l'auteur du projet d'émigration, comme ce projet avait l'assentiment de toutes les tribus helvétiennes, il ne fut point abandonné, et les préparatifs commencés se poursuivirent avec la même chaleur. Aussitôt qu'on se crut en état de partir, les magistrats ordonnèrent l'incendie des villes au nombre de douze, des villages au nombre de quatre cents, et de toutes les habitations particulières; ils firent brûler en outre les grains qu'on ne pouvait pas emporter, afin que l'impossibilité du retour augmentât la résolution et l'audace [3]. Chaque chef de famille prit avec lui dans ses chariots des vivres pour trois mois. Cependant les Helvètes persuadent aux Raurakes [4], aux Tulinges [5], aux Latobriges [6], leurs voisins, d'imiter leur exemple, de brûler leurs villes et leurs habitations, et de se mettre en marche avec eux. Ils s'associent aussi les Boïes. C'étaient les descendants de ce peuple que nous avons vu figurer avec tant d'éclat parmi les nations gauloises des rives du Pô, et défendre, le dernier, la Cisalpine contre les Romains. Chassé de l'Italie, il s'était fixé

1. Quum civitas ob eam rem incitata armis jus suum exequi conaretur, multitudinemque ex agris magistratus cogerent, Orgetorix mortuus est. Cæs., Bell. Gall., I, 4.

2. Neque abest suspicio quin ipse sibi mortem consciverit. Id., ibid.

3. Ubi jam se ad eam rem paratos esse arbitrati sunt, oppida sua omnia numero ad XII, vicos ad CD, reliqua privata ædificia incendunt : frumentum omne, præter quod secum portaturi erant, comburunt... Id., ibid., 5.

4. Peuple de Bâle.

5. Peuple de Stuhlingen, en Souabe, à ce qu'on suppose.

6. Peuple inconnu, habitant probablement sur la rive septentrionale du Rhin.

sur les bords de la Save et du Danube, qu'il habita cent 59
trente ans; d'autres guerres malheureuses lui firent perdre cette autre patrie[1], et le rejetèrent sur le Norique, au moment même où les Helvètes terminaient leurs préparatifs. Une des tribus boïennes, trouvant l'occasion favorable, se réunit aux émigrants, tandis que le corps de la nation s'emparait de Noréia et s'établissait à demeure dans le pays[2]. Tels furent les alliés qui vinrent grossir la bande helvétienne.

Le rendez-vous général ayant été fixé pour le vingt- 58
huit du mois de mars, à la pointe méridionale du lac Léman, il s'y trouva quatre-vingt-douze mille hommes portant les armes, et, tout compris, trois cent soixante-huit mille têtes, savoir : deux cent soixante-trois mille Helvètes, trente-six mille Tulinges, quatorze mille Latobriges, vingt-trois mille Raurakes, et trente-deux mille Boïes. Les registres du recensement, écrits en caractères grecs, et contenant deux états nominatifs séparés, l'un des guerriers, et l'autre des vieillards, des enfants et des femmes[3], furent déposés et gardés soigneusement dans le camp.

Pour sortir de l'Helvétie par le midi, les émigrants n'avaient que deux routes à suivre. La première, qui passait par le territoire séquanais, était une gorge étroite et roide, tellement resserrée entre le Rhône et le Jura,

1. Le pays qu'ils abandonnèrent prit le nom de *désert des Boïes*. Pline, III, 27.

2. In Noricum agrum transierant, Noreiamque urbem oppugnarant. Cæs., Bell. Gall., I, 5. — La contrée occupée en dernier lieu par les Boïes prit le nom de *Boioaria;* c'est aujourd'hui la *Bavière*.

3. In castris Helvetiorum tabulæ repertæ sunt, litteris græcis confectæ, et ad Cæsarem relatæ, quibus in tabulis nominatim ratio confecta erat, qui numerus domo exisset eorum qui arma ferre possent : et item separatim pueri, senes, mulieresque. Cæs., Bell. Gall., I, 29.

58 que deux chariots n'y pouvaient marcher de front; dominée qu'elle était d'un côté par la montagne, et bordée de l'autre par le précipice, quelques hommes suffisaient pour l'intercepter. La seconde, plus courte et plus facile, s'ouvrait par la province romaine. Le Rhône offrait dans cette portion de son cours plusieurs gués praticables, et Genève, ville des Allobroges, contiguë aux frontières de l'Helvétie, avait un pont sur le fleuve. Les Helvètes s'étaient flattés que les Allobroges, par haine pour la république romaine, leur accorderaient volontiers le passage, et qu'en tout cas il leur en coûterait peu pour l'obtenir à main armée. Mais César, que nous avons vu, durant son consulat, organiser avec les nations transjuranes la ligue défensive contre les Helvètes, chargé du gouvernement de la Province pour cinq années, venait d'arriver à Genève; il avait fait rompre d'abord le pont, et rassemblait en toute hâte les garnisons et les milices de la Narbonnaise.

Ces mesures contrariaient les Helvètes; car l'ambassade d'Orgétorix aux Édues et aux Séquanes pour obtenir l'entrée de leur territoire avait été mal accueillie par les magistrats de ces cités, et les émigrants ne voulaient s'aventurer dans les défilés du Jura qu'à la dernière extrémité. Ils envoyèrent donc au proconsul des députés choisis parmi les plus nobles chefs, et l'orateur de la députation, nommé Vérudoctius, exposa en ce peu de mots les demandes de ses frères : « Les Helvètes, dit-il, veu-
« lent traverser la Province, mais sans y causer le moin-
« dre dommage; ils n'ont pas d'autre chemin à prendre,
« et ils espèrent que César ne leur refusera point son
« consentement[1]. » César n'avait pas oublié la mort du

1. Sibi esse in animo sine ullo maleficio iter per Provinciam facere,

consul L. Cassius, et l'ignominie des légions, que les 58
Tigurins avaient fait passer sous le joug, dans le lieu même où ils venaient solliciter l'entrée du territoire romain. Il jugeait d'ailleurs bien difficile que cette multitude indisciplinée pût s'abstenir de la violence et du brigandage ; mais, comme il ne se voyait pas assez en force (il n'avait avec lui qu'une légion), il répondit, afin de gagner du temps, qu'il réfléchirait sur la demande des Helvètes, et il fixa une nouvelle conférence pour le 13 du mois d'avril[1]. Cependant, avec sa légion et les troupes qui lui arrivaient chaque jour de tous côtés, il fit élever un mur haut de seize pieds et long de dix mille pas, qui, suivant les sinuosités du Rhône, en fortifiait la rive gauche, depuis l'endroit où le fleuve sort du lac, jusqu'à celui où il se creuse un lit étroit et profond entre les dernières sommités du Jura[2].

Ce travail achevé, César plaça ses postes, munit ses redoutes, prit toutes ses dispositions pour résister à une attaque de vive force, et quand, au jour indiqué, les députés helvétiens parurent, il leur déclara que, d'après les usages du peuple romain, il ne pouvait permettre à qui que ce fût l'entrée de la Province. Les Helvètes, déchus de cette espérance, construisirent des radeaux, attachèrent ensemble des barques, cherchèrent les gués praticables, et à plusieurs reprises, soit de jour, soit de nuit, s'efforcèrent de traverser le Rhône ; mais toujours

propterea quod aliud iter haberent nullum... Cæs., Bell. Gall., I, 7.

1. Diem se ad deliberandum sumpturum ; si quid vellent, ad Idus Aprilis reverterentur. Cæs., Bell. Gall., I, 7.

2. A lacu Lemanno, qui in flumen Rhodanum influit, ad montem Juram, qui fines Sequanorum ab Helvetiis dividit, millia passuum decem novem, murum in altitudinem pedum sexdecim fossamque perducit. Id., ibid., 8.

58 arrêtés par le retranchement, toujours repoussés par les postes romains, ils renoncèrent à leur projet.

Il ne leur restait plus que la route du Jura, route si difficile, qu'ils n'osaient s'y engager sans le consentement formel des habitants. Ne se flattant pas de l'obtenir directement des magistrats séquanais, qui s'étaient montrés, comme nous l'avons dit, très-défavorables à leurs projets, ils imaginèrent de réclamer la médiation de l'Éduen Dumnorix, qui, par sa femme, était devenu l'allié de leur nation[1]. Dans la catastrophe dont Orgétorix avait été la victime, l'ambitieux Dumnorix avait ressenti bien plus vivement la ruine de ses espérances que la perte d'un beau-père ; il ne lui resta donc plus aucun fiel contre les Helvètes, du moment qu'il put intriguer encore avec eux, et espérer encore par eux. Il ne savait pas bien au juste quel genre de service il devait attendre de la horde émigrante, ni quel résultat produirait son introduction en deçà du Jura, puisque la mort d'Orgétorix avait déjoué leurs anciennes combinaisons ; mais pour ce fauteur infatigable de nouveautés, tout désordre était une chance à saisir. Il s'employa donc chaudement en faveur des Helvètes auprès du gouvernement et du peuple séquanais ; et comme il y jouissait d'un grand crédit[2], et que Castic le seconda de tous ses moyens, les magistrats furent gagnés à prix d'argent ou forcés par la multitude ; et, au mépris du traité conclu avec Rome, le passage fut accordé aux Helvètes. Des otages ayant été livrés de part et d'autre, les émigrants franchirent paisiblement la périlleuse barrière du Jura[3].

1. Legatos ad Dumnorigem Æduum mittunt, ut eo deprecatore a Sequanis hoc impetrarent. Cæs., Bell. Gall., I, 9.

2. Gratia et largitione apud Sequanos plurimum poterat. Id., ibid.

3. Id., ibid.

Ce n'était pas tout : il fallait aussi que les Édues consentissent à laisser traverser leur territoire et celui de leurs clients, depuis la Saône jusqu'à la Loire. Dumnorix le sollicita ; mais tout son crédit, toutes ses largesses échouèrent ; l'influence des magistrats fut cette fois plus puissante que la sienne. Le peuple, ayant déclaré qu'il resterait fidèle à la convention faite avec les Romains, prit les armes pour défendre la ligne de la Saône. Mais la défection inopinée des Séquanes et la marche rapide des Helvètes déconcertaient toutes les mesures ; rien n'était encore prêt, et quelques corps de milices s'opposèrent seuls et sans succès au passage de la rivière[1]. 58

Les émigrants travaillèrent jour et nuit à rassembler des barques, à construire des radeaux[2]; mais une si grande multitude de peuple, de bêtes de somme, de bétail, de chariots, de bagages de toute sorte, jetait beaucoup de désordre dans les manœuvres et occasionna une perte immense de temps. Au bout de vingt jours, l'arrière-garde, composée des Tigurins et formant un quart de la bande, restait encore sur la rive gauche du fleuve[3]. Grâce à cette lenteur et aux délais qu'avait entraînés la négociation avec les Séquanes, César avait pu descendre en Italie et en ramener cinq légions : à son retour, apprenant ce qui s'était passé, il marcha à grandes journées vers la Saône, et arriva au moment où l'arrière-garde commençait son embarquement. Il fondit sur elle comme la foudre. Surpris et gênés par leurs équipages, par le trouble de leurs femmes et de leurs enfants, les Tigurins furent taillés en pièces pour la plupart. Un pe-

1. Cæs., Bell. Gall., I, 11.

2. Helvetii ratibus ac lintribus junctis transibant. Id., ibid., 12.

3. Diebus viginti. Id., ibid., 13. — Quartam partem citra flumen Ararim reliquam esse. Id., ibid., 12.

58 tit nombre seulement se réfugia dans les bois environnants, et gagna comme il put la rive droite[1].

César fit jeter aussitôt un pont sur la rivière, afin de poursuivre le gros de la bande; en un seul jour, toute son armée fut sur l'autre bord. Effrayés de sa promptitude et de son approche inopinée, les Helvètes lui envoyèrent des députés, chargés, disaient-ils, de traiter de la paix ; mais les discours de ces hommes et leur choix même faisaient voir assez clairement que leur mission n'était qu'une feinte pour gagner du temps. A leur tête se trouvait le fameux Divicon, qui commandait les Tigurins lors de la journée du Léman, et avait fait passer les légions romaines sous le joug. Quoique au terme de la vie humaine, car il n'avait guère moins de quatre-vingts ans[2], le vieux chef conservait, sous les glaces de l'âge, tout le feu et toute l'audace de la jeunesse : il parla à César victorieux du même ton qu'il avait parlé cinquante ans auparavant aux lieutenants des légions vaincues. « Si les Romains veulent la paix, lui dit-il, qu'ils nous « assignent une place en Gaule, et nous l'habiterons; « s'ils persistent à nous faire la guerre, qu'ils se rappel« lent ce que la guerre leur a coûté. Pour avoir assailli « à l'improviste un de nos cantons, lorsque les autres, « au delà du fleuve, ne pouvaient lui porter secours, il n'y « a pas tant sujet de s'enorgueillir et de nous mépriser.

1. Cæs., Bell. Gall., I, 1. — Cette victoire causa à César une double joie; elle effaçait l'ignominie et vengeait la défaite des légions de Cassius; elle le vengeait aussi, lui César, d'une injure de famille, parce que son beau-père était petit-fils de ce L. Pison qui fut tué à la journée du Léman.

2. La bataille du Léman s'était donnée cent sept ans avant J.-C., cinquante ans avant l'émigration des Helvètes. Divicon, à cette époque, commandant en chef de sa horde, devait avoir au moins de vingt à vingt-cinq ans.

« Les Helvètes ont appris de leurs pères à se fier plus « au courage qu'à la ruse et à compter peu sur les stra- « tagèmes de la guerre[1]. Que les Romains ne s'exposent « donc pas à voir le lieu où nous nous trouvons, comme « un autre bien connu, s'illustrer par la honte de leur « république et la destruction de leur armée[2] ! »

A ces paroles dures pour la fierté romaine, César répondit « qu'il n'avait point oublié ce que les Helvètes « prenaient à tâche de lui rappeler, qu'ainsi sa conduite « était tracée d'avance ; qu'il conservait de ce revers « d'autant plus de ressentiment, que le consul Cassius, « attaqué à l'improviste, avait été victime d'une perfidie. « Quand lui César oublierait cette ancienne injure, pour- « rait-il perdre aussi le souvenir d'affronts plus récents? « Les Helvètes n'avaient-ils pas voulu s'ouvrir, malgré « lui, un chemin par la Province? N'avaient-ils pas « porté la désolation chez les Édues, chez les Ambarres, « chez les Allobroges, dont ils avaient saccagé les éta- « blissements et les propriétés sur la rive droite du « Rhône[3] ? Une armée romaine verrait-elle de sang-froid « ravager les champs des sujets ou des alliés de Rome, « envahir leurs villes, traîner leurs enfants en servitude? « — Cet insolent orgueil que vous inspire une victoire, « ajouta le proconsul avec colère, cette lenteur de la « vengeance dont vous avez droit d'être surpris, entrent, « n'en doutez pas, dans les desseins de la Providence. « Quand les dieux veulent châtier les hommes, ils leur « accordent de temps en temps quelques succès, pour « les enivrer de leur impunité, et leur rendre par là le

1. Se ita a patribus majoribusque suis didicisse, ut magis virtute quam dolo contenderent, aut insidiis niterentur. Cæs., Bell. Gall., I, 13.

2. Id., ibid.

3. Id., ibid., 11.

58 « malheur plus terrible. Cependant, si vous livrez des « otages, si les Édues, leurs alliés et les Allobroges reçoi- « vent réparation des dommages soufferts, je consens à « faire la paix. » — « Les Helvètes, repartit froidement « Divicon, ont appris de leurs pères à recevoir et non « pas à donner des otages; le peuple romain en porte- « rait témoignage au besoin[1]. »

La conférence fut rompue, et le lendemain la bande reprit sa marche. César la suivit et détacha en avant, pour l'observer, quatre mille chevaux fournis par la Province, les Édues et leurs alliés. Cette cavalerie donna contre l'arrière-garde helvétienne, et après avoir combattu quelques instants dans un lieu désavantageux, tourna bride et rejoignit les légions ventre à terre, fuyant devant cinq cents cavaliers ennemis[2]. Enhardie par ce succès signalé, la horde ne craignit plus d'en venir à des engagements partiels; son arrière-garde attendait souvent de pied ferme l'avant-garde romaine, la harcelait, l'irritait, et continuait ensuite sa route. Ces escarmouches déplaisaient fort à César; il retenait ses troupes, croyant qu'il suffisait pour le moment d'interdire à l'ennemi le pillage et les dévastations. Pendant quinze jours, les deux armées manœuvrèrent ainsi à cinq ou six mille pas l'une de l'autre; elles côtoyèrent d'abord la Saône, en la remontant; puis les Helvètes tournèrent à l'ouest, et César suivit ce mouvement[3].

Tant qu'ils avaient marché dans le voisinage de la

1. Ita Helvetios a majoribus suis institutos esse, uti obsides accipere, non dare consueverint, ejus rei populum romanum esse testem. Cæs., Bell. Gall., I, 14.

2. Quingentis equitibus tantam multitudinem equitum propulerant. Id., ibid., 15.

3. Id., ibid.

rivière, César avait eu des vivres en abondance, parce 58
qu'il les tirait de la Province par le Rhône; une fois engagé dans l'intérieur des terres, il fut réduit aux subventions des Gaulois. Quoiqu'on touchât à la mi-juin, les blés étaient loin de leur maturité : une saison froide et pluvieuse avait retardé toutes les récoltes, même celle des fourrages. Prévoyant ce qui arrivait en effet, César, dès l'ouverture de la campagne, avait recommandé expressément aux Édues de faire d'abondantes provisions, et de les lui envoyer : chaque jour il renouvelait ses instances; mais les Édues, sous vingt prétextes, le traînaient de délais en délais. Tantôt on requérait les grains, tantôt on rassemblait les transports; les convois étaient en route, ils arrivaient[1]; rien cependant ne paraissait, et l'on touchait à l'époque où le blé devait être distribué aux soldats.

Irrité de se voir joué de la sorte, César donna ordre à tous les chefs éduens de se rendre dans sa tente. Aussitôt que les légions avaient mis le pied sur le territoire éduen, les magistrats de la cité, le Vergobret à leur tête, étaient accourus avec empressement dans le camp romain; nombre de personnages importants les avaient rejoints, et ils y formaient une espèce de conseil que le général consultait sur les opérations de la campagne; Divitiac, rentré en Gaule avec César, y siégeait au premier rang. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, le proconsul éclata en reproches amers : « Que signifiait, disait-il, « cette indifférence ? Ils le voyaient à deux pas de l'en- « nemi, dans le plus pressant besoin, ne pouvant ni « acheter, ni faire moissonner du blé, et ils ne venaient

1. Diem ex die ducere Ædui; conferri, comportari, adesse dicere. Cæs., Bell. Gall., I, 16.

58 « point à son secours ! Pourtant les Édues ne devaient « pas oublier que la guerre avait été entreprise en « grande partie pour eux et d'après leurs sollicitations[1]. » Pendant qu'il parlait, les magistrats éduens écoutaient, mornes, honteux, n'osant lever les yeux vers lui, et aucun ne répondait à ses plaintes.

Enfin le Vergobret, nommé Lisc, se leva; sa contenance et ses traits décelaient une profonde agitation intérieure. Il commença par protester de la reconnaissance, de l'inaltérable attachement du peuple éduen envers la république romaine. « Le mal n'est pas là, ajou- « ta-t-il, et, quoi qu'il en puisse coûter, j'aurai le courage « d'y porter le fer. Sache donc, ô César, qu'il existe « parmi nous des hommes tout-puissants auprès de la « multitude, et qui, simples particuliers, ont plus d'in- « fluence que les magistrats eux-mêmes. Ce sont eux « qui, par leurs discours, détournent le peuple de livrer « les grains requis; ils le séduisent, ils l'égarent. » — « Si nous ne pouvons être les premiers dans la Gaule, lui « répètent-ils sans cesse, eh bien ! les Helvètes sont des « Gaulois; subissons la domination de nos frères plutôt « que celle de l'étranger. Doutons-nous que, si les Ro- « mains réussissent à vaincre les Helvètes, ils ne nous « ravissent la liberté, à nous, comme au reste de la « Gaule [2] ? » — « Tels sont les propos par lesquels cette « faction travaille et aigrit la populace. Ici même elle « nous vend : elle informe l'ennemi de ce qui se passe « dans ce camp : c'est par elle que tous nos plans, toutes

1. Cæs., Bell. Gall., I, 16.

2. Si jam principatum Galliæ obtinere non possint, Gallorum quam Romanorum imperia perferre satius esse; neque dubitare debere, quin, si Helvetios superaverint Romani, una cum reliqua Gallia Æduis libertatem sint erepturi. Id., ibid., 17.

« nos résolutions, sont connus d'avance. Plus forte que 56
« mon autorité, plus forte que les lois, je suis hors d'état « de la réprimer ; je sais même à quels dangers ces « aveux m'exposent, et voilà pourquoi j'ai gardé si long« temps le silence[1]. »

Quoique aucun nom n'eût été prononcé, César vit bien que ces révélations tombaient sur Dumnorix, dont il n'ignorait ni le crédit ni l'ambition ; mais pour ne point ébruiter la chose devant tant de témoins, il se hâta de rompre le conseil, et retint seulement le Vergobret. Lisc alors parle plus hardiment[2]. « C'est en effet Dumnorix « qu'il a désigné, il détaille tous les projets, toutes les « manœuvres de cet homme ambitieux ; comment il « s'était adjugé d'autorité le monopole des péages et des « contributions publiques ; ses largesses corruptrices ; « ses relations avec Orgétorix et tous les factieux des « États voisins ; le mariage de sa mère et de sa sœur, le « sien avec une fille helvétienne ; d'ailleurs il nourris« sait contre César et les Romains une haine person« nelle, parce que leur intervention, en rétablissant « Divitiac dans sa fortune et dans son rang, diminuait « d'autant le crédit et la popularité de Dumnorix. Si « les Romains succombaient, il pouvait espérer de par« venir à la royauté, par l'assistance des Helvètes ; sous « l'influence romaine, au contraire, il craignait de perdre « jusqu'à sa situation présente. C'était pour trahir César « qu'il s'était fait décerner le commandement de cette « cavalerie auxiliaire qui avait tourné bride devant cinq « cents chevaux helvétiens : dans ce combat honteux,

1. Intelligere sese quanto id cum periculo fecerit, et ob eam causam, quamdiu potuerit, tacuisse. Cæs., Bell. Gall., I, 17.

2. Id., ibid., 18.

58 « sa perfidie avait été manifeste. C'était encore Dumnorix « qui avait ouvert aux Helvètes le pays des Séquanes; « c'était lui qui avait engagé ces deux peuples à se don- « ner mutuellement des otages; tout cela sans l'aveu des « Romains, tout cela à l'insu des magistrats de sa cité[1]. »

Telles furent les accusations du Vergobret, et leur gravité ainsi que l'autorité de l'accusateur paraissaient à César suffisantes pour punir lui-même Dumnorix, ou pour le livrer à la rigueur des lois gauloises[2]. Une seule considération l'arrêtait : il connaissait l'extrême attachement de Divitiac pour sa personne et pour le peuple romain, et il craignait de l'aliéner par le châtiment de son frère. Avant donc de rien résoudre, il le manda près de lui, après avoir écarté tous les interprètes, à l'exception de C. Valérius Procillus, notable citoyen de la Province, et dépositaire de tous ses secrets. Il lui répéta alors, avec les paroles publiques du Vergobret, ses dépositions confidentielles, et exhorta Divitiac à ne pas le haïr, si, procédant au jugement, il prononçait ou faisait prononcer les magistrats sur le sort d'un accusé qui était son frère. A ces mots, le Gaulois fond en larmes, il embrasse César, il le conjure de ne prendre à l'égard de ce frère aucun parti violent. « Je sais, dit-il, qu'il est « coupable, et personne n'en a plus souffert que moi : « c'est à la faveur de mon influence que Dumnorix, « trop jeune pour en avoir de lui-même, s'est élevé au « rang qu'il occupe; maintenant il se sert des avantages « qu'il me doit pour affaiblir mon crédit et presque pour « me perdre; mais enfin il est mon frère, je l'aime et je

1. Cæs., Bell. Gall., I, 18.

2. Satis esse causæ arbitrabatur, quare in eum aut ipse animadverteret, aut civitatem animadvertere juberet. Id., ibid., 19.

« tiens à l'estime publique. Si tu le traites en toute ri- 58
« gueur, nul ne doutera, vu ton amitié pour moi, que « je ne sois l'auteur de sa mort ; cette idée me pèsera et « me fera perdre l'affection de toute la Gaule. » Comme il continuait ses prières en pleurant, César lui prend la main, le rassure, lui dit qu'il n'avait pas besoin de solliciter davantage, et que, pour lui montrer le prix qu'il attachait à son amitié, il oubliait et ses propres ressentiments, et l'outrage fait à la république. Ensuite il mande Dumnorix, et l'avertit de ce qui s'est passé à son sujet : il entremêle aux menaces les exhortations et les promesses d'oubli ; néanmoins il ordonne qu'on le garde à vue, pour savoir ce qu'il fait et à qui il parle[1].

Pendant que ces débats occupaient vivement le proconsul, les Romains suivaient toujours la horde qui s'avançait à petites journées dans l'ouest. Une fois César crut avoir trouvé l'occasion de livrer bataille ; mais un stratagème, qu'il jugeait infaillible, échoua par la lâcheté d'un de ses officiers. N'étant plus qu'à dix-huit milles de Bibracte, capitale de la nation éduenne, et la distribution des vivres devant avoir lieu dans deux jours, César, qui avait, avant tout, besoin de s'approvisionner, quitta la poursuite de l'ennemi, et se dirigea vers la ville. La nouvelle en fut apportée aussitôt aux Helvètes par des déserteurs de la cavalerie gauloise. Soit qu'elle attribuât à la peur cette marche rétrograde, soit qu'elle voulût empêcher l'approvisionnement, la horde revint sur ses pas et atteignit bientôt l'arrière-garde romaine, qu'elle attaqua[2].

1. Dumnorigi custodes ponit ut quæ agat, quibuscum loquatur, scire possit. Cæs., Bell. Gall., I, 20.

2. Id., ibid., 23.

58 Pour soutenir ce premier choc, César jeta en avant toute sa cavalerie, tandis qu'il ordonnait son infanterie sur une hauteur : d'abord quatre légions de vétérans, placées à mi-côte sur trois lignes, ensuite deux légions de nouvelles recrues, en troisième lieu les auxiliaires. Dans ce moment, on lui présenta son cheval, mais il le renvoya : « Qu'on me l'amène après la victoire, quand il « faudra poursuivre, dit-il ; maintenant il s'agit d'at« tendre de pied ferme[1]. » Le mot de César fut compris, et tous les officiers renvoyèrent comme lui leurs chevaux. Les Helvètes, après avoir donné la chasse à la cavalerie gallo-romaine, et rangé leurs chariots par files, se formèrent en masse compacte[2], et marchèrent vers la colline.

Dans l'ordonnance serrée que les Helvètes avaient prise, les rangs intérieurs, élevant et croisant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, en formaient une espèce de voûte à laquelle les Romains par similitude donnaient le nom de *tortue*. Les javelots des légionnaires tombant de haut en bas perçaient à la fois plusieurs de ces boucliers et les clouaient ensemble ; le fer s'y recourbait ; et les Gaulois, ne pouvant plus agir librement avec le bras gauche ainsi chargé, préféraient jeter bas le bouclier et combattre à corps découvert. De cette manière, le front de leur carré se trouva bientôt désarmé et fut rompu aisément par les vétérans romains. Les autres légions descendirent alors et attaquèrent à la pointe de l'épée. Criblés de blessures, épuisés de fatigue, les Helvètes battirent en retraite pour aller se reformer sur un coteau éloigné d'environ un mille. Ils en étaient maîtres, et les

1. Τούτῳ μὲν... νικήσας χρήσομαι πρὸς τὴν δίωξιν. Plut., Cæs., 19.
2. Phalange facta. Cæs., Bell. Gall., I, 25.

Romains les y suivaient, lorsque les Boïes et les Tulinges, 58
qui formaient une réserve de quinze mille hommes et couvraient l'arrière-garde de la bande, prennent les vainqueurs en flanc pendant leur marche et les enveloppent; à cette vue, les Helvètes reviennent à la charge, et renouvellent le combat[1].

Cette double lutte fut longue et acharnée. Enfin les Helvètes, rompus une seconde fois, se retirèrent, les uns sur la montagne où ils s'étaient d'abord repliés; et les autres dans l'endroit où se trouvaient leurs chariots et leur bagage. Il était nuit alors; et depuis le milieu du jour que la mêlée avait commencé, aucun Romain, au témoignage même de César, ne pouvait dire qu'un Gaulois eût tourné le dos[2]. Autour des campements de la horde, la bataille se prolongea fort avant dans les ténèbres, et là, non-seulement les hommes, mais les femmes et les enfants, déployèrent un courage héroïque[3]. Du haut des chariots; de dessous les chariots, à travers les roues, de toutes parts enfin, ils faisaient pleuvoir sans interruption une grêle de traits qui arrêtèrent longtemps les assaillants ; ceux-ci à la fin, ayant pratiqué une brèche, se précipitèrent dans l'intérieur du camp. Cette mêlée nocturne fut horrible. Une partie des femmes et des enfants parvint néanmoins à s'échapper, favorisée par le désordre et l'obscurité, et gagna la colline où campait la seconde division de l'armée helvétienne. Le reste, et c'était le plus grand nombre, fut tué ou réduit en servitude : parmi les captifs se trouvèrent plusieurs person-

1. Cæs., Bell. Gall., I, 25.

2. Hoc toto prælio, quum ab hora septima ad vesperum pugnatum sit, aversum hostem videre nemo potuit. Id., ibid., 26.

3. Παῖδες καὶ γυναῖκες ἀμυνόμεναι μέχρι θανάτου συγκατεκόπησαν. Plut., Cæs., 18.

58 nages d'un rang élevé, entre autres une fille et un fils d'Orgétorix[1]. La multitude fugitive réunie aux débris de l'armée, formant une troupe de cent trente mille âmes, se mit aussitôt en marche dans la direction du nord, et après avoir marché le reste de la nuit sans faire halte, parvint, le quatrième jour, sur le territoire des Lingons. Les Romains ne purent la suivre, retenus trois jours par la nécessité de soigner les blessés et d'enterrer les morts; mais César enjoignit aux Lingons, par des exprès, de ne donner ni vivres, ni assistance d'aucun genre à ses ennemis, sous peine d'être traités eux-mêmes comme tels[2]. Le quatrième jour, il reprit la trace des Helvètes.

Les émigrants, réduits au tiers et hors d'état de soutenir une seconde bataille, n'avaient plus qu'un désir, celui de gagner le Rhin, soit pour retourner dans leurs montagnes, soit pour passer en Germanie; mais ils étaient épuisés par la faim, la frayeur qu'inspirait leur retraite précipitée et surtout les menaces de César faisant disparaître, à leur approche, la population des campagnes et les subsistances. A demi morts de besoin, ils se résignèrent à capituler à tout prix. Des députés envoyés vers César le rencontrèrent sur la route, mais avant de rien écouter, le proconsul voulut que la bande attendît son arrivée dans le lieu même où elle se trouvait alors : elle obéit. Il lui commanda de livrer ses armes, les transfuges, les esclaves fugitifs et des otages. Portées au conseil des Helvètes, ces conditions impérieuses ne furent point entendues sans colère, ni acceptées sans opposition; elles passèrent toutefois, car la nécessité ne laissait aucune autre ressource.

1. Cæs., Bell. Gall., I, 26.

2. Qui si juvissent, se eodem loco illos, quo Helvetios habiturum. Cæs., Bell. Gall., I, 26.

Mais quand la nuit fut venue, et que le sommeil 58
commença à s'étendre sur les deux camps, six mille Helvètes du canton appelé Verbigène sortirent à petit bruit, et se mirent en marche vers le Rhin, préférant la mort ou un exil perpétuel à l'ignominie d'un tel traité[1]. Quelle que fût leur diligence, embarrassés de chariots. d'enfants et de femmes, ils laissèrent à César le temps de les prévenir par ses courriers et d'armer contre eux tous les peuples à travers lesquels ils devaient passer : ces peuples obéirent sans hésiter, tant était grande la terreur dont ses victoires récentes environnaient l'armée romaine ! Assaillis de tous côtés et enveloppés, les Verbigènes furent ramenés à César, qui les traita avec toute la rigueur des vengeances militaires[2]. Le reste de la bande fut reçu à composition, après avoir livré ses armes, les transfuges gaulois et romains, et des otages ; puis César ordonna à ces différents peuples, Helvètes, Tulinges, Latobriges, de retourner dans les lieux qu'ils occupaient précédemment et d'y reconstruire leurs habitations. Les Boïes seuls eurent la faculté de rester à l'ouest du Jura, les Édues ayant désiré coloniser sur leur frontière méridionale cette troupe vaillante, comme un rempart contre les Arvernes[3]. César, en forçant les peuples émigrants à retourner chacun dans son ancienne demeure et à reconstruire leurs villes incendiées, avait pour but principal d'y prévenir l'établissement des Germains, qui seraient devenus par là limitrophes de la province[4]; et, comme les Helvètes avaient détruit toutes leurs subsis-

1. Prima nocte ex castris Helvetiorum egressi... Cæs., Bell. Gall., I, 27.

2. Reductos in hostium numero habuit. Id., ibid., 28.

3. Boios petentibus Æduis, quod egregia virtute erant cogniti, ut in finibus suis collocarent, concessit. Id., ibid.

4. Id., ibid.

58 tances, comme ils ne devaient plus trouver chez eux que la famine, il enjoignit aux Allobroges de leur fournir le blé qui leur serait nécessaire jusqu'à la prochaine récolte. La horde se remit donc en route pour l'Helvétie; et de trois cent soixante-huit mille têtes qui avaient passé le Jura, moins de trois mois auparavant, cent dix mille seulement revirent leur patrie[1].

Des félicitations arrivèrent à César de presque tous les États de la Gaule. Une députation des plus notables citoyens se rendit près de lui, chargée de lui dire au nom de leurs cités, « qu'encore qu'il eût combattu les Hel-« vètes pour garantir les terres du peuple romain et ven-« ger d'anciennes injures, la Gaule ne lui devait pas « moins que sa patrie même ; car il l'avait sauvée d'une « guerre cruelle, et peut-être de la servitude[2]. »

Se trouvant réunis en grand nombre auprès de César, les députés de la Gaule centrale crurent l'instant opportun pour s'occuper d'un objet plus triste et plus important vingt fois au pays que l'émigration des Helvètes, pour s'occuper des envahissements et de la tyrannie d'Arioviste; ils conférèrent et se concertèrent : mais telle était la gravité de la décision, qu'ils n'osèrent en prendre aucune avant d'avoir consulté en conseil général[3] les cités intéressées. Ils supplièrent le proconsul de leur accorder, pour une certaine époque, une audience[4] dont l'objet ne pouvait encore être révélé ; et l'ayant obtenue,

1. Eorum qui domum redierunt censu habito, ut Cæsar imperaverat, repertus est numerus millium c et x. Cæs., Bell. Gall., I, 29.

2. Tametsi pro veteribus Helvetiorum injuriis populus romanus ab iis pœnas bello repetisset, tamen eam rem non minus ex usu terræ Galliæ quam populi romani accidisse. Id., ibid., 30.

3. Ex communi consensu. Id., ibid.

4. Diem concilio constituerunt. Id., ibid.

ils partirent. L'assemblée générale fut convoquée, la dé- 58
libération secrète ; rien de ce qui s'y passa ne transpira au dehors.

A l'époque marquée, la députation revint dans la Province auprès de César, qui la reçut sans témoins sous sa tente. A peine les Gaulois furent-ils entrés, qu'ils se jetèrent aux genoux du Romain ; ils le supplièrent avec larmes de garder sur cette conférence un secret inviolable : la vie de leurs enfants, la leur, la fortune du pays, en dépendaient ; si la chose s'ébruitait, aucune puissance humaine ne les soustrairait aux tortures les plus horribles, à la mort la plus inévitable[1]. Divitiac alors prit la parole ; il récapitula sur la situation de la Gaule les faits déjà connus de César : la vieille rivalité des Arvernes et des Séquanes contre les Édues, l'appui donné à ceux-ci par les Romains, l'alliance des autres avec Arioviste, les défaites et l'oppression de la Gaule inondée par un déluge de Germains. « Séduits par notre cli-« mat, par notre richesse, par la culture de nos mœurs, « ces barbares, dit-il, non-seulement ont renoncé à leur « patrie, mais chaque jour attirent dans la nôtre de nou-« velles bandes de leurs frères[2] ; ils y sont aujourd'hui « plus de cent vingt mille[3]. Leur présence a coûté au « peuple éduen la perte de sa noblesse, de son sénat, de « toute sa cavalerie ; écrasés par ces revers, ceux que « leur valeur et votre amitié rendaient naguère si puis-« sants ont été forcés de livrer comme otages les pre-« miers de leur nation ; ils ont été forcés de jurer qu'ils

1. Si enunciatum esset, summun in cruciatum se venturos viderent. Cæs., Bell. Gall., I, 31.

2. Posteaquam agros et cultum et copias Gallorum homines feri ac barbari adamassent, transductos plures. Id., ibid.

3. Nunc esse in Gallia ad C et XX millium numerum. Id., ibid.

58 « ne les redemanderaient jamais, qu'ils n'imploreraient « jamais l'assistance du peuple romain. Seul de tous mes « compatriotes, j'ai refusé de prêter ce serment et de « livrer mes enfants, et c'est parce que je n'avais donné « ni promesse ni otage que j'ai pu solliciter à Rome la « protection du sénat et la tienne, ô César. » Il expose ensuite comment la condition des Séquanes était devenue pire que celle des vaincus; comment Arioviste, établi sur leurs terres, en avait d'abord pris le tiers, et maintenant ordonnait aux habitants d'évacuer un autre tiers, pour le céder à vingt-quatre mille Harudes, qui depuis quelques mois étaient venus se joindre à lui. « Il arrivera « nécessairement, ajoute-t-il, qu'en peu d'années tous « les Gaulois seront chassés de la Gaule, et que tous les « Germains auront passé le Rhin; car le sol de la Ger« manie et celui de la Gaule ne peuvent se comparer « non plus que la manière de vivre des habitants. Si le « peuple romain ne vient à notre secours, il ne nous « reste d'autre parti à prendre que d'émigrer comme les « Helvètes; d'aller chercher loin des Germains d'autres « demeures, une autre patrie, et de tenter, quoi qu'il en « puisse advenir, les chances d'une meilleure fortune[1]. »

Divitiac cessa de parler ; et, les mains étendues vers César, les Gaulois le supplièrent de ne point repousser leur demande. Seuls entre tous, les Séquanes se tenaient à l'écart, muets et les regards fixés vers la terre[2]. Surpris de ce morne abattement, César leur en demande la cause, mais ils gardent le silence ; César les presse à plusieurs reprises sans pouvoir tirer d'eux aucune réponse. Alors Divitiac reprend la parole : « Tel est, dit-il, le sort

1. Cæs., Bell. Gall., I, 31.
2. Tristes, capite demisso, terram intueri. Id., ibid.

« des Séquanes : plus malheureux encore et plus oppri- 58
« més que nous, ils n'osent se plaindre, même en secret ; « ils n'osent demander des secours ; et la cruauté d'A- « rioviste absent leur inspire autant d'effroi que s'il était « devant eux. Les autres ont du moins la liberté de fuir ; « mais eux, dont toutes les villes sont entre ses mains, « se voient forcés de tout endurer. » César alors les rassure ; il promet de s'occuper de cette affaire : « Il a tout « lieu de croire que, par reconnaissance et par respect « pour lui, Arioviste mettra un terme à ses violences[1]. » Après ces mots, il congédie l'assemblée.

De graves motifs engageaient le proconsul à embrasser chaudement la cause des Gaulois. Il sentait que l'abaissement des Édues, honorés tant de fois par le sénat romain du titre de frères, était aux yeux de la Gaule un sujet d'étonnement, et presque de mépris pour la république. Il voyait en outre la Province déjà menacée par les Germains, puisque Arioviste, maître de la Séquanie, n'était plus séparé des établissements romains que par le Rhône. Ce chef féroce en était venu d'ailleurs à un degré d'arrogance et de cruauté qu'il n'était plus possible de souffrir[2]. Ces raisons sans doute étaient fortes, mais jusqu'à présent Rome semblait ne les avoir point jugées telles : faire un traité d'alliance avec les Germains, n'était-ce pas reconnaître leur usurpation ? Si les Édues invoquaient la protection des sénatus-consultes, Arioviste n'avait-il pas aussi son sénatus-consulte qui le déclarait ami et allié, et n'était-ce pas César lui-même qui avait conféré ce titre au roi barbare ? Entre les Germains al-

1. Magnam se habere spem, et beneficio suo et auctoritate adductum Ariovistum finem injuriis facturum. Cæs., Bell. Gall., I, 33.

2. Id., ibid.

liés et les Édues alliés tiendrait-il la balance inégale ? Troublerait-il, de son autorité privée, un état de choses ratifié par le sénat ?

Ces considérations rendaient la question embarrassante. Heureusement pour les Édues, d'autres considérations, étrangères, il est vrai, à leurs souffrances, étrangères aux excès d'Arioviste, à l'intérêt même de Rome, mais toutes-puissantes sur l'esprit du proconsul, le décidaient d'avance en leur faveur. César avait entrepris de relever dans sa patrie le parti populaire, et de faire servir ce triomphe à sa grandeur personnelle. Il n'avait encore ni fortune, ni armée dévouée, ni grande illustration militaire ; et c'était pour obtenir tout cela qu'il avait sollicité la conduite de la guerre contre les Helvètes. Arrivé dans la Gaule avec le dessein arrêté de la bouleverser, il n'avait garde de repousser une occasion qui semblait venir au-devant de ses vœux.

Mais, afin de mettre de son côté les apparences de la modération, il voulut avoir une entrevue avec Arioviste ; il lui fit proposer de choisir un lieu où ils pourraient conférer des intérêts communs de leurs nations[1]. Arioviste répondit « que s'il avait besoin de César, il irait le « trouver, et que si César avait besoin de lui, César pou- « vait en faire autant ; que de plus sa sûreté, à lui Ario- « viste, exigeant qu'il se fît accompagner par une armée « dans la Gaule où César commandait, ce serait pour « lui beaucoup trop de frais et de peines. Du reste, il ne « voyait pas ce que César et sa république avaient affaire « dans sa Gaule, qui était sa conquête et son domaine[2]. »

1. Velle sese de republica et summis utriusque rebus cum eo agere. Cæs., Bell. Gall., I, 34.

2. Quid in sua Gallia, quam bello vicisset, aut Cæsari aut omnino populo romano negotii esset. Id., ibid.

Sur cette réponse, César fit partir un autre message contenant : « que, puisqu'il refusait une conférence relative 58
« à des intérêts communs, malgré la faveur qu'il avait « reçue, sous le consulat de César, d'être appelé par le « sénat *roi ami,* voici ce que César lui demandait : pre- « mièrement de s'abstenir d'attirer d'autres Germains « dans la Gaule ; en second lieu, de restituer les otages « des Édues, et de ne plus tourmenter ni ce peuple « ni ses alliés ; qu'à ces conditions il pourrait compter « pour toujours sur l'amitié des Romains. Mais que s'il « se refusait à ces justes réclamations, attendu le décret « du sénat qui chargeait le gouverneur de la Province « de défendre les Édues et les autres alliés, César ne né- « gligerait pas de venger leurs injures [1]. » Arioviste répliqua : « que, par le droit de l'épée, le vainqueur dispo- « sait à son gré du vaincu, que les Romains avaient « coutume de traiter les peuples conquis à leur guise « et non à celle d'autrui ; que, s'il ne prétendait pas pres- « crire aux Romains comment ils devaient user de la « victoire, il ne fallait pas que les Romains prétendis- « sent l'empêcher d'user de ses droits comme il lui « plaisait ; que les Édues, ayant voulu tenter le sort des « armes, et ayant succombé, étaient devenus ses tribu- « taires ; que lui-même avait à se plaindre de César, « dont l'arrivée nuisait au payement des contributions « qu'on lui devait ; qu'il ne rendrait point aux Édues « leurs otages, mais qu'il ne ferait aucun mal à eux ni à « leurs alliés, pourvu qu'ils s'en tinssent fidèlement aux « termes de leur capitulation, sinon le titre de frères et « d'alliés du peuple romain leur profiterait peu. Quant « à la déclaration de César, « qu'il ne négligerait pas de

1. Se Æduorum injurias non neglecturum. Cæs., Bell. Gall., I, 35.

58 « venger les Édues, » personne encore ne s'était attaqué « à Arioviste sans s'en repentir; ils se mesureraient « quand il voudrait; et César apprendrait alors à con« naître les Germains, nation aguerrie et indomptable, « qui, depuis quatorze ans, n'avait pas reposé sous un « toit[1]. »

Dans le même temps que César recevait cette réponse, des messagers des Édues et des Trévires arrivèrent dans la Province. Les Édues se plaignaient que les Harudes dévastaient leur pays; les Trévires annonçaient que des recrues des cent cantons suèves étaient campées sur l'autre rive du Rhin, et tentaient de passer le fleuve. César vit qu'il n'y avait pas un instant à perdre; il se mit en marche, traversa à grandes journées le territoire méridional des Séquanes, et occupa à l'improviste Vésontio, leur capitale, place fournie de vivres et de munitions de tout genre. Il y avait peu de villes, dans toute la Gaule, qu'on pût comparer à Vésontio pour la force de son assiette. Environnée presque entièrement par le Doubs, qui décrivait un cercle autour d'elle, elle était encore garantie, dans la portion que la rivière ne protégeait point, par une montagne escarpée dont la base aboutissait de chaque côté aux eaux du fleuve, et qui, comprise dans l'enceinte des murailles, dominait la place et formait une citadelle presque imprenable. César y mit une forte garnison, et y passa quelques jours afin de pourvoir aux subsistances[2].

Pendant ce temps-là, les Gaulois et les marchands étrangers établis dans le pays, questionnés par les sol-

1. Intellecturum quid invicti Germani, exercitatissimi in armis, qui inter annos XIV tectum non subissent, virtute possent. Cæs., Bell. Gall., 36.
2. Id., ibid., I, 38.

dats romains, ne leur parlaient que de la taille gigantes- 58
que des soldats d'Arioviste, de leur audace et de leur grande habitude de la guerre. « Souvent, disaient-ils, « nous nous sommes éprouvés avec eux ; on ne peut « soutenir leur aspect et le feu de leurs regards[1]. » Ces discours jetèrent une terreur soudaine dans toute l'armée ; un trouble profond et universel s'empara des esprits ; les chefs demandaient leur congé, ou, si le soupçon de lâcheté les retenait, ne pouvant faire mentir leurs visages, ils restaient cachés au fond de leurs tentes, se lamentant sur le péril général. Partout, dans le camp, on faisait son testament. Des chefs, le découragement passa aux soldats et même aux vieux guerriers, et l'on complota que, lorsque César ordonnerait le départ, le soldat n'obéirait pas et laisserait les enseignes immobiles[2]. Le proconsul, dans cette conjoncture, eut besoin de toute son éloquence pour ranimer les courages, de toute son autorité pour ramener la subordination ; il y parvint toutefois, et sortit de Vésontio. Après sept jours de marche consécutive, conduit par son fidèle ami Divitiac, il arriva à vingt-quatre milles du camp d'Arioviste.

Instruit de l'approche de César, le roi germain envoya des députés avec ce message : « que rien ne s'oppo« sait plus à l'entrevue demandée, puisque lui-même « était venu sur les lieux. » Le général romain accepta la conférence, qui fut fixée au cinquième jour. Arioviste demanda encore que César n'amenât avec lui aucun fantassin, parce qu'il craignait une embuscade ; et que cha-

1. Sæpenumero cum eis congressos ne vultum quidém atque aciem oculorum ferre potuisse. Cæs., Bell. Gall., I, 39.

2. Nonnulli etiam Cæsari renuntiabant, quum castra moveri, ac signa ferri jussisset, non fore dicto audientes milites, nec propter timorem signa laturos. Id., ibid.

58 cun d'eux se fît accompagner par de la cavalerie seulement, sinon qu'il ne viendrait point. César, qui ne voulait ni refuser l'entrevue, ni commettre sa sûreté personnelle à la foi des cavaliers gaulois (car il n'avait pas amené de cavalerie d'Italie), imagina de prendre leurs chevaux[1] qu'il fit monter par les fantassins de sa dixième légion, celle de toutes qu'il affectionnait le plus.

Au milieu d'une grande plaine s'élevait un tertre assez apparent, situé à distance égale des deux camps : il fut convenu que les deux généraux s'y rendraient pour la conférence. Le Romain laissa à deux cents pas les légionnaires transformés en cavaliers; le Germain en fit autant de son escorte ; il demanda en outre qu'on ne descendît point de cheval pendant l'entrevue, et que César et lui ne gardassent près d'eux que chacun dix hommes. Lorsqu'ils furent en présence, le proconsul commença par rappeler les bons procédés du sénat et les siens propres à l'égard d'Arioviste, « qui, disait-il, « décoré du titre de roi ami, et comblé de présents, de« vait à sa bienveillance et à celle du sénat, sans l'avoir « autrement méritée, ce que peu de souverains avaient « obtenu, ce que les Romains n'accordaient d'ordinaire « qu'à d'éminents services[2]. » Il rappela encore l'ancienne fraternité qui unissait la nation éduenne à la république, les nombreux et honorables sénatus-consultes rendus en sa faveur, enfin la suprématie dont elle avait joui dans la Gaule. « La coutume du peuple romain était « de vouloir non-seulement que ses alliés ne perdissent « rien, mais encore qu'ils pussent gagner en crédit, en

1. Omnibus equis gallis equitibus detractis. Cæs., Bell. Gall., 42.

2. Illum, quum neque aditum, neque causam postulandi justam haberet, beneficio ac liberalitate sua ac senatus ea præmia consecutum. Id., ibid., 43.

« honneur et en considération : comment souffrir qu'on 58
« leur ravît ce qu'ils avaient apporté dans l'alliance « romaine ? » Il finit par réitérer les demandes déjà faites par ses envoyés : qu'Arioviste ne portât plus la guerre chez les Édues, ni chez leurs alliés ; qu'il leur rendît leurs otages, et, s'il ne pouvait renvoyer chez eux les Germains qui avaient franchi le Rhin, qu'au moins il ne permît pas à d'autres de les suivre [1].

Arioviste répondit peu de chose aux articles exigés par César, mais parla beaucoup de lui-même et de sa puissance ; il dit « qu'il n'avait passé le Rhin que sur les sollicitations des Gaulois, et qu'il n'aurait pas quitté sa patrie et sa famille, s'il n'eût été sûr d'un ample dédommagement [2] ; les établissements qu'il possédait lui avaient été cédés par les Gaulois, qui avaient donné des otages de leur plein gré ; quant à lui, il levait des contributions par le droit de l'épée, comme c'était l'usage du vainqueur en pays conquis. Ce n'était pas lui d'ailleurs qui avait commencé la guerre ; toutes les nations de la Gaule s'étant levées en armes et étant venues l'attaquer les premières, il les avait vaincues dans une seule bataille ; si elles voulaient se mesurer encore, il était tout prêt ; si elles préféraient la paix, pourquoi refuser un tribut payé jusque-là de leur plein gré ? Au reste, l'amitié des Romains devait lui apporter honneur et profit, et non détriment ; il ne l'avait recherchée que dans cet espoir ; mais s'ils s'employaient à lui enlever ses subsides

1. Ne aut Æduis, aut eorum sociis bellum inferret ; obsides redderet ; si nullam partem Germanorum domum remittere posset, at ne quos amplius Rhenum transire pateretur. Cæs., Bell. Gall., I, 43.

2. Transisse Rhenum sese, non sua sponte, sed rogatum et arcessitum a Gallis ; non sine magna spe magnisque præmiis domum propinquosque reliquisse ; sedes habere in Gallia ab ipsis concessas. Id., ibid., 44.

58 et ses otages, il renoncerait à leur alliance aussi volontiers qu'il l'avait désirée[1]. En faisant passer des Germains dans la Gaule, Arioviste pourvoyait à sa propre sûreté, et n'avait sur le pays aucun projet hostile ; ce qui le prouvait bien, c'est qu'il n'était venu qu'appelé, c'est qu'il n'avait jamais été agresseur, mais s'était toujours tenu sur la défensive. Son entrée en Gaule avait précédé celle des Romains, qui jamais jusqu'ici n'avaient dépassé les limites de leur province. Que voulaient-ils ? pourquoi venaient-ils sur ses terres ? Cette partie de la Gaule était *sa province,* comme l'autre était *province romaine*[2] ; sans doute, on ne trouverait pas juste qu'il fît une invasion de l'autre côté du Rhône ; on avait donc tort de venir le chercher chez lui. Quant au sénatus-consulte qui déclarait les Édues amis et alliés du peuple romain, il n'était pas si *barbare,* ni si étranger aux événements de ce monde, qu'il ignorât que, dans la dernière guerre des Allobroges, les Édues n'avaient point donné de secours aux Romains, et qu'ils n'en avaient point reçu d'eux dans leur guerre contre les Séquanes et contre lui. Tout le portait à croire que, sous une apparence d'amitié, César destinait à sa ruine les forces qu'il avait dans la Gaule ; mais s'il ne s'éloignait et ne faisait retirer son armée, il le regarderait, non plus comme un allié, mais comme un ennemi. En se défaisant de lui, Arioviste remplirait les vœux d'une foule de nobles et de chefs du peuple romain ; il l'avait su d'eux par plus d'un message, et cet heureux événement lui

1. Si per populum romanum stipendium remittatur, et dedititii subtrahantur, non minus libenter sese recusaturum populi romani amicitiam quam appetierit. Cæs., Bell. Gall., I, 44.

2. Provinciam suam esse hanc Galliam, sicuti illam nostram. Id., ibid.

vaudrait de leur part une reconnaissance éternelle[1].
Mais si César se retirait, lui laissant la libre possession 58
de la Gaule, il le payerait de retour, et se chargerait de toutes les guerres que César voudrait entreprendre, sans fatigue ni danger de sa part[2]. »

César alors insista sur les motifs qui ne lui permettaient pas de se désister de son entreprise. « Les principes de la république et les siens s'opposaient à ce qu'il abandonnât des alliés dont il n'avait qu'à se louer, et il il ne voyait pas pourquoi la Gaule appartiendrait plutôt à Arioviste qu'aux Romains. Quintus Fabius avait vaincu les Arvernes et les Rutènes sans que Rome leur eût ôté leur indépendance et les eût réduits à la condition de sujets et de tributaires. Par la propriété de ces droits, le peuple romain avait les plus légitimes prétentions sur la Gaule; par la décision du sénat, elle devait demeurer libre, le vainqueur lui ayant permis de se gouverner selon ses lois. » Pendant ce colloque, on vint avertir César que la cavalerie d'Arioviste, se rapprochant de la hauteur, venait caracoler autour des Romains et commençait à lancer des pierres et des traits. Le proconsul rompit la conférence, se retira vers les siens et leur défendit de riposter par aucun acte de représailles. Lorsque le résultat de cette conférence et la manière dont elle avait été rompue furent connus dans le camp romain, l'animosité s'accrut, et il n'y eut plus qu'une voix pour combattre. Deux jours après, Arioviste fit dire à César qu'il

1. Quod si eum interfecerit, multis sese nobilibus principibusque populi romani gratum esse facturum : id se ab ipsis per eorum nuntios compertum habere. Cæs., Bell. Gall., I, 44.

2. Quod si discessisset, ac liberam sibi possessionem Galliæ tradidisset, magno se illum præmio remuneraturum; et quæcumque bella geri vellet, sine ullo ejus labore et periculo confecturum. Id., ibid.

58 désirait reprendre avec lui les négociations entamées; qu'il fixât lui-même l'instant de la nouvelle entrevue, ou que, s'il le préférait, il lui envoyât un de ses lieutenants. César ne jugea à propos d'accepter une seconde conférence, ni pour lui, ni pour un de ses lieutenants. Il crut plus convenable d'envoyer un Gaulois dont nous avons déjà parlé, C. Valérius Procillus, jeune homme distingué, dont le père C. Valérius Caburus avait été fait citoyen romain par C. Valérius Flaccus, en retour de services rendus aux Romains durant les guerres civiles de la Province; sa fidélité était connue de César, et il possédait parfaitement la langue gauloise, qu'Arioviste avait eu le temps d'apprendre depuis son séjour dans les Gaules. César lui adjoignit M. Mettius, qui avait été hôte d'Arioviste, et il le chargea de recevoir et de lui rapporter les propositions du roi germain. Mais aussitôt que celui-ci les vit entrer dans son camp, il leur cria devant toute l'armée : « Qui vous amène? Venez-vous ici pour « nous espionner[1] ? » Et sans leur donner le temps de s'expliquer, il les fit mettre aux fers.

Le même jour, il changea de position et vint s'établir au pied d'une montagne à six mille pas du camp ennemi; le lendemain, il fit défiler son armée à la vue des retranchements romains et alla se poster à deux milles par delà, dans le but d'intercepter les convois de grains et de vivres qui venaient de Bibracte et de la Séquanie. Cinq jours de suite, César tira ses légions de son camp et les mit en bataille, offrant le combat, si Arioviste voulait l'accepter; mais celui-ci retint constamment son infanterie derrière ses lignes, quoiqu'il

1. Quid ad se venirent? an speculandi causa? Cæs., Bell. Gall., I, 47.

escarmouchât tous les jours avec sa cavalerie. Les Germains étaient particulièrement exercés à ce genre de combat. Ils avaient dix mille cavaliers, auxquels était attaché pareil nombre de fantassins agiles et braves, chaque cavalier ayant choisi le sien sur toute l'armée; ils combattaient ensemble. Les cavaliers, dans les moments difficiles, se repliaient sur leur infanterie qui, accourant à leur secours, environnait ceux d'entre eux qui tombaient de cheval grièvement blessés : fallait-il se porter en avant ou faire prompte retraite, ces fantassins avaient acquis par l'exercice une telle légèreté, qu'en se prenant à la crinière du cheval ils l'égalaient en vitesse [1]. 58

Voyant qu'Arioviste ne voulait pas sortir de son camp, César, afin de n'être pas plus longtemps séparé de ses moyens de subsistance, choisit et marqua une position avantageuse, environ six cents pas au delà de celle que les Germains occupaient, et ayant formé son armée sur trois lignes, il y marcha dans cet ordre. Arrivé sur le terrain, il ordonna que la première et la seconde ligne restassent sous les armes, tandis que la troisième travaillerait aux retranchements. Ce camp, ainsi qu'il vient d'être dit, se trouvait à six cents pas de l'ennemi. Arioviste ayant détaché seize mille hommes de troupes légères et toute sa cavalerie pour harceler les travailleurs, César ordonna aux deux premières lignes de repousser l'attaque, et à la troisième de continuer le retranchement. L'ouvrage terminé, il y laissa une partie des auxiliaires avec deux légions, et ramena les quatre autres au camp principal [2].

1. Cæs., Bell. Gall., I, 48.
2. Id., ibid., 49.

58 Le lendemain, suivant la coutume, il fit sortir les troupes des deux camps, et, s'étant porté en avant du grand, il les mit en bataille et présenta le combat. Vers midi, voyant que l'ennemi ne bougeait pas, il les fit rentrer; alors seulement Arioviste envoya une partie des siens attaquer le petit camp, et le combat se soutint avec acharnement jusqu'au soir. Au coucher du soleil, Arioviste retira ses gens; il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre. Comme César s'enquérait des captifs pourquoi Arioviste ne voulait pas combattre, il apprit que c'était la coutume des Germains de faire décider par les femmes, d'après les règles de la divination consacrées chez eux, s'il fallait ou non livrer bataille, et qu'elles avaient déclaré toute victoire impossible avant la nouvelle lune [1].

Le jour suivant, César, ayant laissé une garde suffisante dans les deux camps, rangea en bataille tous les auxiliaires dans le nouveau; comme les légionnaires étaient peu nombreux en comparaison des Germains, les alliés lui servirent à déployer un front imposant. Il forma ensuite trois lignes, et marcha à l'ennemi. Se voyant forcés de combattre, les Germains sortirent alors de leur camp et se rangèrent par nations : Harudes, Marcomans, Tribokes, Vangions, Némètes, Séduses, Suèves, tous étaient à égale distance les uns des autres. Afin de s'ôter tout espoir de fuite, ils formèrent autour de leurs colonnes une enceinte d'équipages et de chariots; les femmes, placées dessus, tendant les mains aux soldats qui défilaient devant elles, les conjuraient

1. Non esse fas Germanos superare, si ante novam lunam prælio contendissent. Cæs., Bell. Gall., I, 50. — Οὐκ ἐῶσαι μάχην τίθεσθαι πρὶν ἐπιλάμψαι νέαν σελήνην. Plut., Cæs., 19.

avec des sanglots de ne pas livrer leurs familles en 58
esclavage aux Romains [1].

César partagea la conduite des légions entre ses lieutenants et son questeur, afin que chaque soldat eût parmi les chefs un témoin de sa valeur, et il engagea le combat par son aile droite. Au premier signal, les Romains chargèrent si brusquement, et les Germains accoururent avec tant de précipitation à leur rencontre, que ni les uns ni les autres ne purent faire usage des javelots, faute de temps et d'espace pour les lancer; on tira le glaive, et on se battit corps à corps. Mais les Germains, ayant promptement formé leur phalange accoutumée [2], soutinrent avec fermeté le choc des épées romaines. On vit alors des légionnaires s'élancer sur la voûte de boucliers qui couvrait cette phalange, les arracher avec leurs mains ou les briser à grands coups d'épée, et égorger l'ennemi dont ils foulaient la tête sous leurs pieds [3].

L'aile gauche des Germains, attaquée par César en personne, fut d'abord rompue et mise en déroute; mais leur aile droite fit plier la gauche des Romains et l'accablait, quand le lieutenant P. Crassus, commandant de la cavalerie, plus libre de ses mouvements que ceux qui étaient engagés dans l'action, envoya en avant la troisième ligne pour soutenir les légions épuisées. Par là,

1. Eo mulieres imposuerunt, quæ in prælium proficiscentes milites passis crinibus flentes implorabant, ne se in servitutem Romanis traderent. Cæs., Bell. Gall., I, 51.

2. Germani celeriter, ex consuetudine sua, phalange facta. Id., ibid., I, 52.

3. Reperti sunt complures, qui in phalangas insilirent, et scuta manibus revellerent, et desuper vulnerarent. Id., ibid. — Super ipsa scuta salierunt, et inde in jugulos gladiis descendebant. Flor., III, 10. — Oros., VI, 7.

58 le combat fut rétabli. Enfoncés de toutes parts, les Germains prirent la fuite et ne s'arrêtèrent qu'au bord du Rhin, éloigné d'environ cinq milles du champ de bataille ; quelques-uns, se fiant à leurs forces, se hasardèrent à le passer à la nage ; d'autres eurent le bonheur de trouver des barques pour se sauver. De ce nombre fut Arioviste; il rencontra un esquif attaché à la rive, et parvint à s'échapper[1]. Tout le reste fut taillé en pièces par la cavalerie romaine. Arioviste avait deux femmes : la première était Suève ; il l'avait amenée de son pays; la seconde était native du Norique, et sœur du roi Vocion, qui la lui avait envoyée en Gaule pour l'épouser; elles périrent dans la déroute, et de deux filles qu'elles lui avaient données, l'une fut tuée, l'autre captive. Lui-même ne leur survécut que peu de temps; il mourut bientôt en Germanie, ou des suites de ses blessures, ou du chagrin de sa défaite[2]. Valérius Procillus était emmené, chargé de trois chaînes, par ses gardiens fugitifs; César le retrouva en poursuivant l'ennemi avec sa cavalerie; et si nous l'en croyons, cette rencontre ne lui causa pas moins de plaisir que la victoire elle-même. Procillus lui dit qu'il avait vu trois fois jeter le sort pour décider s'il serait livré aux flammes, ou si l'on renverrait sa mort à un autre temps, et que trois fois le hasard l'avait sauvé[3]. Mettius fut aussi ramené au camp.

A la nouvelle de cette victoire, les Suèves, qui étaient déjà sur les bords du Rhin, se mirent en devoir de re-

1. Naviculam deligatam ad ripam nactus, ea profugit. Cæs., Bell. Gall., I, 53.

2. Magno esse Germanis dolori Ariovisti mortem... Id., ibid., V, 29.

3. Is, se præsente, de se ter sortibus consultum dicebat, utrum igni statim necaretur, an in aliud tempus reservaretur; sortium beneficio se esse incolumem. Id., ibid., I, 53.

gagner leurs forêts, et les habitants de la rive, les voyant 58
épouvantés, les pourchassèrent à qui mieux mieux et leur tuèrent beaucoup de monde. Ayant ainsi terminé deux grandes guerres en une seule campagne, César mena ses troupes en quartier d'hiver chez les Séquanes; il les y laissa aux ordres de son lieutenant T. Labiénus, et partit pour aller tenir l'assemblée annuelle dans la province cisalpine, qui faisait, ainsi que la transalpine, partie de son gouvernement[1].

Les affaires intérieures de la république le retinrent en Italie pendant toute la mauvaise saison : elles étaient en effet d'un grand intérêt pour lui. Les menées factieuses de Clodius remplissaient Rome de troubles et de massacres. Pompée lui-même, attaqué par le fougueux tribun, venait de rompre l'engagement secret qu'il avait pris avec César pour l'exil de Cicéron et demandait le rappel de l'ennemi de Clodius. César, en cette circonstance, se conduisit avec une modération qui lui valut l'approbation de tous et rapprocha de lui une partie des sénateurs et des chevaliers, C'est qu'il sentait que son jour n'était pas encore venu. Ses deux victoires contre les Helvètes et les Suèves ne devaient être qu'un premier pas dans une carrière au bout de laquelle seulement il apercevait sa gloire, sa puissance et l'abaissement de son rival.

1. Cæs., Bell. Gall., I, 53. — Liv. epit., CIV. — Plut., Cæs., XX — Dio, XXXVIII, 50. — Flor., III, 10. — Oros., VI, 7.

LIVRE VI

GUERRES DE CÉSAR DANS LES GAULES ET DANS L'ILE DE BRETAGNE

CHAPITRE PREMIER

Les Romains s'organisent sur le territoire séquanais; mécontentement des nations gauloises; grands préparatifs d'armes en Belgique. — Puissance et intrigues des Rèmes. — Guerre de César contre les Gaulois. — Première campagne : les Suessions, les Bellovakes, les Ambiens sont soumis; résistance opiniâtre des Nerves et des Aduatikes; siége et sac d'Aduat. — Promenade de P. Crassus dans l'Armorike. — Deuxième campagne : Galba se retire devant les montagnards des Alpes pennines. — La guerre éclate dans l'Armorike. — Combat naval; les Vénètes sont défaits. — Cruautés de César. — Soumission de l'Armorike. — Expéditions de Crassus en Aquitaine, de César contre les Morins. — Troisième campagne : deux peuples germains, les Tencthères et les Usipètes, passent le Rhin; mouvement de la Gaule en leur faveur; César marche contre eux et les bat. — Caton accuse César de perfidie envers les Germains. — Le proconsul prépare une descente dans l'île de Bretagne.

57 — 55.

La défaite d'Arioviste et l'expulsion des Germains 57
firent éclater d'un bout de la Gaule à l'autre de vives démonstrations de joie et d'enthousiasme pour César. Mais lorsqu'on vit qu'il ne remmenait point avec lui en Italie ses légions victorieuses; que, loin de là, il les organisait sur le territoire affranchi, comme sur sa propre

57 conquête[1]; qu'il gardait les otages remis entre ses mains à l'ouverture de la guerre; qu'il levait des contributions et ramassait de toutes parts des vivres, un morne abattement succéda tout à coup à l'élan de la reconnaissance publique : on craignit de n'avoir fait que changer de tyran[2].

Les Édues eux-mêmes, au profit de qui principalement la guerre paraissait avoir été entreprise, ne manquaient pas de sujets de plainte. A la vérité ils étaient délivrés d'un tribut et de déprédations ruineuses; leurs enfants, otages d'Arioviste, leur étaient rendus; une partie des nations qui les avaient abandonnés aux jours de leurs revers, pour passer sous le patronage des Séquanes, s'empressaient de retourner à eux, et la protection de César leur avait même gagné quelques nouveaux clients[3] : en un mot, ils avaient recouvré à peu près leur ancienne puissance, mais ils avaient perdu leur liberté. Des agents de l'armée romaine, établis à Bibracte, dirigeaient leurs magistrats, surveillaient leurs assemblées[4]; nulle mesure de quelque importance ne pouvait être prise sans l'assentiment du lieutenant de César; et le gouvernement éduen siégeait en réalité dans le prétoire de Labiénus. Une parole imprudente du proconsul contribuait fortement à répandre l'inquiétude. Il avait parlé, disait-on, de donner un *roi* aux Édues; et Dumnorix, qui avait révélé ce propos, s'était vanté en plein conseil que, comme frère de Divitiac, le choix des

1. Cæs., Bell. Gall., I. — Liv. epit., CIV. — Plut., Cæs., 19, 20, 21. — Dio, XXXIX, 1. — Flor., III, 10. — Oros, VI, 7.

2. Populi romani exercitum hiemare atque inveterascere in Gallia moleste ferebant. Cæs., Bell. Gall., II, 1.

3. Id., ibid., VI, 12.

4. Id., ibid., VII, 5, et passim.

Romains tomberait sur lui[1]. Il est probable que César 57
avait formé de tels desseins à l'égard de Divitiac, dont l'âme honnête et désintéressée refusa de s'y prêter, et que sur ce refus Dumnorix fondait ses espérances. Mais son indiscrétion et sa jactance offensèrent César, qui, forcé de désavouer le propos et le projet, en garda un vif ressentiment contre le brouillon ambitieux qui l'avait compromis[2].

Ces événements frappaient surtout les Séquanes; leur puissance étant totalement déchue, leur clientèle se dispersa. La partie qui avait appartenu aux Édues, avant les guerres d'Arioviste, retourna, par crainte, sous le patronage de cette cité; l'autre préféra se réunir aux Rèmes, peuple belge déjà florissant, dont le territoire aboutissait à la Marne[3]. La formation de ce nouvel État prépondérant inspira aux Édues de la crainte et de la jalousie. Prétextant de leur respect pour la liberté des nations gauloises, les Romains n'opposèrent aucun obstacle au choix des anciens clients séquanais[4]; peut-être même y poussèrent-ils en secret; car d'un côté leur politique voulait que la prépondérance des Édues ne restât pas sans contre-poids, et de l'autre ils étaient charmés de s'attacher par quelque bon office un peuple belge qui pouvait leur ouvrir l'entrée de la Belgique, comme ceux-ci leur avaient ouvert l'entrée de la Gaule centrale. La cité éduenne se sentit vivement blessée;

1. In concilio Æduorum Dumnorix dixerat « sibi a Cæsare regnum civitatis deferri, » quod dictum Ædui graviter ferebant. Cæs., Bell. Gall., v, 6.

2. Id., ibid.

3. Id., ibid., vi, 12.

4. Quos quod adæquare apud Cæsarem gratia intelligebatur. Id., ibid.

57 elle croyait avoir assez bien mérité de Rome pour prétendre à ses faveurs sans partage.

Ces intrigues, cet accroissement subit des Rèmes, joints à la proximité des quartiers de Labiénus, alarmèrent aussi les peuples belges; ils convoquèrent une assemblée générale où toutes les cités de la confédération furent sommées d'envoyer des députés; toutes le firent, à l'exception de la cité rémoise[1]. Les Rèmes s'épuisèrent même en efforts pour entraîner dans leur défection les Suessions, leurs *frères,* qui vivaient sous les mêmes lois, sous le même gouvernement, sous les mêmes magistrats, et pour les détacher comme eux du reste des nations belgiques; mais les Suessions n'hésitèrent pas à rompre plutôt le lien sacré de leur alliance, tant la conduite des Romains causait d'inquiétude, tant celle des Rèmes inspirait d'indignation[2]! Les Bellovakes, qui tenaient le premier rang par leur influence et leur nombre et qui pouvaient mettre cent mille hommes sur pied, en promirent soixante mille d'élite, si la guerre s'allumait, et demandèrent que le commandement suprême leur appartînt[3]; mais il fut déféré d'un accord presque unanime aux Suessions à cause de leur chef Galba, qui jouissait d'un haut renom de sagesse et d'équité[4]. Les douze villes de ce peuple s'engagèrent à fournir cinquante mille

1. Cæs., Bell. Gall., II, 3. — Dio., XXXIX, 2. — Plut., Cæs., 20.

2. Tantum esse eorum omnium furorem, ut ne Suessiones quidem, fratres consanguineosque suos, qui eodem jure et eisdem legibus utantur, unum imperium unumque magistratum cum ipsis habeant, deterrere potuerint, quin cum his consentirent. Cæs., loc. cit.

3. Totius belli imperium sibi postulare. Id., ibid., 4.

4. Propter justitiam prudentiamque. Id., ibid. — Suétone, dans la Vie de l'empereur Galba (n. 3), prétend que ce nom signifiait, en langue gauloise, un homme très-gras. — Dion Cassius (XXXIX, 2) donne au chef suprême des Belges le nom d'*Adra*.

hommes; les Nerves, réputés les plus sauvages des Belges, 57
en offrirent autant: les Atrébates quinze mille; les Ambiens dix mille; les Morins vingt-cinq mille; les Ménapes neuf mille; les Calètes dix mille; les Vélocasses et les Véromandues le même nombre; les Aduatikes dix-neuf mille; les Éburons, joints aux Condruses, Cérèses, Pémanes, peuples compris sous la dénomination collective de Germains cisrhénans, devaient en envoyer quarante mille : total deux cent quatre-vingt-dix mille hommes[1].

César, inquiet de ces nouvelles, leva et organisa dans la haute Italie deux légions qu'il fit passer en Gaule sous les ordres d'un de ses lieutenants: ce qui porta les forces romaines à soixante-dix ou quatre-vingt-mille hommes environ, y compris les troupes auxiliaires de la Narbonnaise, la cavalerie et l'infanterie légère numide, les archers crétois et les frondeurs des îles Baléares. Lui-même se rendit à son armée, dès que les fourrages commencèrent à devenir abondants; et, après avoir pourvu aux subsistances, il se mit en marche et arriva sur la frontière de la Belgique. Les Rèmes, à son approche, lui députèrent les deux personnages les plus éminents de leur cité, Iccius et Antebroge, avec ce message : « qu'ils se met« taient, eux et tous leurs biens, à sa discrétion; qu'ils « étaient prêts à lui livrer des otages, à prendre ses « ordres, à le recevoir dans leurs places, à l'aider de « vivres et de tout ce qui serait en leur pouvoir[2]. » Et pour faire valoir encore plus leur dévouement, les Rèmes ajoutaient « que, non contents de repousser les sollici« tations des ennemis de Rome, ils avaient travaillé à en

1. Cæs., Bell. Gall., II, 4.

2. Se suaque omnia in fidem atque potestatem populi romani permittere... paratos esse et obsides dare, et imperata facere, et oppidis recipere, et frumento ceterisque rebus juvare. Id., ibid., 3.

57 « détacher les Suessions, leurs alliés et leurs frères. Quoi« que unis à ce peuple par les liens les plus intimes, par « la communauté de lois et de gouvernement, jamais, « disaient-ils, nous n'avons pu le détourner de prendre « les armes, tant est violente l'animosité des Belges « contre le peuple romain[1] ! »

César interrogea avec détail les députés rémois sur ces nations, sur leur population, sur leurs contingents armés; ceux-ci, que les alliances politiques et les relations de famille avaient mis à même de connaître ce qui s'était passé dans l'assemblée et combien de troupes chaque peuple s'était engagé à fournir, en donnèrent le dénombrement. César, les ayant encouragés par des paroles bienveillantes, exigea que leur sénat se rendît près de lui, et que les enfants des familles les plus distinguées lui fussent amenés en otage; tout s'exécuta ponctuellement.

Cependant les Édues montraient fort peu d'empressement à seconder le proconsul dans cette guerre; il en fit des reproches à Divitiac, qui ne le quittait point, et qui, toujours sous le charme de son enthousiasme pour César et pour les Romains, les aidait de ses conseils et de son influence, et aplanissait les voies à leurs armes. Il aiguillonna le zèle de ce fidèle ami, lui recommanda fortement de se mettre à la tête de l'armée éduenne, et d'entrer, sans perdre un moment, sur le territoire des Bellovakes[2]. Le druide éduen alla exposer à sa cité les volontés du proconsul, et les magistrats rassemblèrent une armée en toute hâte. Cependant César continuait sa

1. Tantum esse eorum omnium furorem... Cæs., Bell. Gall., II, 3.

2. Ipse Divitiacum... docet quantopere reipublicæ communisque salutis intersit, manus hostium distineri. Id., ibid., 5.

marche. Bientôt il apprit par ses éclaireurs que les 57
Belges, avec toutes leurs forces réunies, s'avançaient vers lui et n'étaient plus qu'à peu de distance. Il se hâta de passer la rivière d'Aisne, située sur les confins de la cité rémoise, et de fortifier son camp sur l'autre bord. Cette position avait l'avantage de couvrir le pays d'où les Romains tiraient leurs subsistances; de plus, la rivière protégeait un des côtés du camp. Comme elle avait un pont en cet endroit, César y établit un poste retranché où il laissa Q. Titurius Sabinus avec six cohortes : le camp fut muni d'un fossé de dix-huit pieds de profondeur et d'une palissade de douze pieds de haut[1].

A huit milles au nord du camp romain était une ville des Rèmes appelée Bibrax, ou plus correctement Bibracte; les Belges, irrités contre ces traîtres, attaquèrent vivement la place, qui eut peine à se défendre tout le jour. Suivant leur tactique, ils l'investirent d'abord entièrement, faisant pleuvoir sur les remparts une grêle de traits et de pierres, jusqu'à ce qu'ils en eussent éloigné les assiégés; alors ils formèrent la tortue pour garantir leurs têtes, s'approchèrent des portes et se mirent en devoir de démolir la muraille; chaque fois que les assiégés reparaissaient sur les remparts, les traits et les pierres recommençaient à pleuvoir, et les mêmes manœuvres se renouvelaient. La nuit fit cesser l'attaque. Iccius, qui commandait dans Bibrax, trouva le moyen d'informer César de sa situation désespérée : « Je suis hors d'état « de tenir, lui mandait-il; si demain je ne reçois pas de « secours[2], je suis contraint de rendre la ville. » César,

1. Cæs., Bell. Gall., II, 5.

2. Nisi subsidium sibi mittatur, se diutius sustinere non posse. Id., ibid., 6.

57 dès le milieu de la nuit, fit partir sa cavalerie légère composée de Numides, ses archers crétois, et ses frondeurs baléares, leur donnant pour guides les envoyés d'Iccius; le blocus était si mal gardé, qu'ils pénétrèrent sans obstacle dans la place. Ce renfort ranima la confiance des assiégés et jeta le découragement parmi les assiégeants, qui restèrent encore quelques jours autour de Bibrax, à dévaster la campagne, à brûler les villages et toutes les habitations qu'ils purent atteindre; après quoi ils s'avancèrent jusqu'à dix milles des retranchements romains. César, par l'inspection des feux et de la fumée, estima que leur camp pouvait occuper huit milles d'étendue [1].

César resta plusieurs jours retranché derrière ses palissades, hésitant à livrer bataille, à cause du nombre des Belges et de la haute opinion qu'il avait de leur bravoure [2]. Mais après l'épreuve de quelques combats de cavalerie, il crut pouvoir tenter une affaire décisive et marqua un champ de bataille en avant de son camp. Le lieu était favorable aux manœuvres de la tactique romaine. De la plaine où le camp était situé, le terrain s'élevait doucement et s'étendait autant qu'il fallait pour le développement des légions; il s'abaissait aux deux flancs, et se relevait au centre par une éminence qui redescendait en pente douce vers la plaine opposée. D'un côté à l'autre de la colline, César fit tirer un retranchement de quatre cents pas; aux deux extrémités il éleva des forts et y plaça des machines de guerre, afin de garantir ses flancs pendant la bataille; cela fait, il

1. Cæs., Bell. Gall., II, 6 et 7.

2. Propter multitudinem hostium et propter eximiam opinionem virtutis, prælio supersedere statuit. Id., ibid., 8.

laissa dans le camp, pour servir de réserve, les deux lé- 57
gions de nouvelle levée, et rangea les six autres en avant. Les troupes belges sortirent aussi de leurs quartiers et se formèrent en ligne dans la plaine[1].

Un marais peu étendu séparait les deux armées, et chacune d'elles attendait que l'autre passât la première, pour l'attaquer avec avantage durant cette manœuvre; quelques escarmouches de cavalerie s'engagèrent pendant ce temps-là dans l'intervalle; mais les Belges ne se décidant point à traverser, César regagna ses retranchements. Les Belges aussi changèrent de plan; ils marchèrent droit à la rivière, en tournant le camp romain par un de ses flancs, et commencèrent à passer à gué, dans le but de s'emparer du pont, de le couper, et de séparer par là les légions du pays d'où elles tiraient toutes leurs ressources. César, averti de ce mouvement par Titurius Sabinus qui gardait la rive gauche de l'Aisne, partit aussitôt avec toute sa cavalerie, les vélites numides, les Baléares et les archers crétois, franchit le pont et courut s'opposer au passage de la rivière. Plusieurs bataillons de Belges étaient déjà arrivés sur l'autre bord, la cavalerie gallo-romaine les enveloppe et les taille en pièces. Ceux qui étaient occupés à traverser sont assaillis par les archers et les frondeurs; ce combat dans le lit même du fleuve fut long et opiniâtre; plusieurs fois les Gaulois furent repoussés, et plusieurs fois ils revinrent à la charge par-dessus les corps de leurs compagnons. Contraints enfin de battre en retraite, ils regagnèrent leur camp tout découragés. Ils commençaient à manquer de vivres; et, dans ce même instant, la nouvelle leur arriva que l'armée éduenne conduite par Divitiac ravageait la

1. Cæs., Bell. Gall., II, 8.

57 frontière des Bellovakes. Ils tinrent donc conseil sur le parti qu'ils devaient prendre, et les Bellovakes ayant protesté que rien ne pouvait les empêcher d'aller défendre leurs foyers, on décida que chaque nation retournerait dans son pays, en s'engageant toutefois à marcher au secours de la première que les Romains viendraient attaquer chez elle. Il valait mieux, disait-on, attendre la guerre sur son propre territoire, où du moins les vivres ne manqueraient pas [1].

En conséquence, dès la seconde veille de la nuit, ils sortirent du camp avec bruit et désordre, ne gardant aucun rang, n'obéissant à aucun chef; chacun ne songeant qu'à prendre les devants pour arriver plus tôt et plus sûrement chez soi : ce départ avait toutes les apparences d'une fuite. César en fut averti par ses vedettes; craignant une embuscade, parce qu'il ignorait encore la cause de cette retraite précipitée, et qu'il ne connaissait pas bien les lieux [2], il retint ses troupes dans les retranchements. Au point du jour, il lança en avant toute sa cavalerie, qu'il fit soutenir par trois légions. Les Belges, atteints et poursuivis pendant plusieurs milles, perdirent beaucoup de monde. Leur arrière-garde fit bonne contenance et soutint vaillamment le choc de l'ennemi; mais les autres que ne pressait pas de même la nécessité de se défendre, qui d'ailleurs n'avaient aucun chef pour les contenir, eurent à peine entendu le cri des combattants, qu'ils se débandèrent dans toutes les directions; de sorte que les Romains, sans courir le

1. Potius in suis quam in alienis finibus decertarent, et domesticis copiis rei frumentariæ uterentur. Cæs., Bell. Gall., II, 10.

2. Καῖσαρ δὲ ᾔσθετο μὲν τὸ γιγνόμενον· οὐκ ἐτόλμησε δὲ σφᾶς εὐθὺς, ἀγνοίᾳ τῶν χωριῶν, ἐπιδιῶξαι. Dio, XXXIX, 2.

moindre danger, continuèrent à tuer tant que dura le jour[1]. 57

Le lendemain, avant que les Belges se fussent remis de leur effroi, César leva le camp et se dirigea vers le pays des Suessions à marche forcée; il arriva dans la ville de Noviodunum[2]. Ayant appris qu'elle manquait de garnison, il essaya de l'emporter d'assaut; cette tentative échoua à cause de la largeur du fossé et de la hauteur des murailles. Il fit donc fortifier son camp, préparer des claies, en un mot tout disposer pour un siége en règle. Pendant ce temps-là, ceux des habitants qui, après avoir pris part à la campagne des confédérés, avaient échappé à la déroute, entrèrent de nuit dans la ville. Dès que le jour parut, les Romains firent avancer les mantelets (c'étaient, comme on sait, des machines fabriquées en bois et en osier et recouvertes de peaux, à l'abri desquelles les assiégeants faisaient jouer le bélier ou travaillaient à miner la muraille[3]); ils élevèrent la terrasse et dressèrent les tours. La grandeur et la promptitude de ces ouvrages tout nouveaux pour les Belges les surprirent tellement qu'ils députèrent vers César et lui offrirent de capituler. Le général romain leur accorda la vie sauve, à la prière des Rèmes leurs frères; mais il exigea qu'ils livrassent leurs armes et les principaux personnages de la nation, y compris les deux fils du roi Galba[4]. Après cela, il entra sur le territoire bellovake.

1. Ita sine ullo periculo tantam eorum multitudinem nostri interfecerunt, quantum fuit diei spatium. Cæs., Bell. Gall., II, 11. — Dio, ub. supr.

2. Aujourd'hui Noyon.

3. Veget., de Re milit., IV, 15. — Sall., Jug., 76. — Liv., passim.

4. Petentibus Remis, ut conservarentur, impetrant. Cæs., Bell. Gall., II, 12. — Primis civitatis atque ipsius regis Galbæ duobus filiis armisque omnibus... transditis... Id., ibid., 13.

57 La principale place de cette nation se nommait Bratuspantium[1]; une population immense s'y était réfugiée avec tous ses meubles. César y dirigea sa marche; il n'en était plus qu'à cinq milles, lorsqu'il vit approcher une troupe de vieillards tendant les mains, et criant qu'ils venaient se rendre, qu'ils ne voulaient pas porter les armes contre les Romains[2]. César, s'étant avancé plus près de la place pour établir son camp, aperçut la multitude des femmes et des enfants qui lui tendaient aussi les bras du haut des murailles, et le suppliaient par leurs gestes de ne les point traiter en ennemis. Une autre intercession toute-puissante auprès du général romain vint alors à leur secours. L'Éduen Divitiac, qui, après la dispersion de l'armée confédérée, avait licencié ses troupes et était de retour dans le camp de César, se porta garant de la soumission des Bellovakes: « De tout temps, « dit-il, les Édues et les Bellovakes ont été unis d'intérêts « et d'amitié. Entraînés par des chefs qui leur répétaient « que, sous l'alliance des Romains, les Édues étaient « esclaves et réduits à souffrir toute sorte d'indignités et « d'outrages, les Bellovakes se sont détachés de nous; ils « ont pris les armes contre vous. Maintenant, les auteurs « de ces conseils perfides, voyant les calamités auxquelles « leur pays est en proie, l'ont abandonné; ils se sont « sauvés dans l'île de Bretagne[3]. Les Édues s'unissent

1. Aujourd'hui *Gratepenche* ou *Bratepense,* à deux lieues de Breteuil. D'Anville, Notice de la Gaule, et Géogr. anc., t. I, p. 84.

2. Omnes majores natu, ex oppido egressi, manus ad Cæsarem tendere et voce significare cœperunt, sese in ejus fidem ac potestatem venire, neque contra populum romanum armis contendere. Cæs., Bell. Gall., II, 13.

3. Qui hujus consilii principes fuissent, quod intelligerent quantam calamitatem civitati intulissent, in Britanniam profugisse. Id., ibid., 14.

« aux Bellovakes pour implorer la douceur et la clémence 57
« de César, que César les écoute ! ce sera porter au plus « haut degré le crédit et la considération de la cité « éduenne dans toute la Belgique. »

César sans doute n'aurait point traité suivant toute la rigueur de la guerre une population qui mettait bas les armes, des femmes et des vieillards suppliants ; son intérêt même eût repoussé une telle barbarie. Cependant il parut ne céder qu'aux prières de Divitiac[1] ; et comme l'intercession des Rèmes avait sauvé Noviodunum, il voulut que les Édues pussent se vanter aussi d'avoir préservé de sa ruine une des plus importantes villes de la Belgique. Il consentit donc à recevoir les assiégés à composition, leur fit livrer six cents otages et leurs armes, et passa de là sur le territoire des Ambiens, qui n'essayèrent pas de lui résister. Il se trouva alors sur la frontière de la nation nervienne[2].

L'opinion générale en Gaule désignait cette nation comme la plus redoutable de toute la Belgique. Amoureux de l'indépendance sauvage des Germains, les Nerves regardaient en mépris les autres tribus de leur race adoucies par le commerce et les arts ; ils reniaient cette fraternité et le nom gaulois, s'attribuant, avec orgueil, une origine germanique[3]. Tout accès chez eux était interdit aux marchands étrangers ; ils rejetaient l'usage du vin et les autres délicatesses de la vie, comme des voluptés honteuses, propres seulement à efféminer l'homme et à énerver son courage. La soumission des

1. Honoris Divitiaci atque Æduorum causa. Cæs., Bell. Gall., II, 14.
2. Id., ibid.
3. Nervii circa affectationem germanicæ originis ultro ambitiosi sunt ; tanquam, per hanc gloriam sanguinis, a similitudine et inertia Gallorum separentur. Tac., Germ., 28.

57 Suessions, des Bellovakes, des Ambiens, les avait remplis de colère : ils leur reprochaient d'avoir trahi lâchement la vertu de leurs ancêtres et la liberté de la Gaule ; ils protestaient que, quant à eux, ils n'écouteraient jamais une proposition de paix, et que jamais César ne verrait le visage d'un député nervien[1]. La nature de leur pays était d'ailleurs très-favorable à une guerre défensive ; n'ayant point de cavalerie, et ne se souciant nullement d'en avoir, ils s'étaient étudiés à le rendre impraticable à la cavalerie ennemie. Ils entaillaient et courbaient de jeunes arbres, dont les branches, prenant une direction horizontale et s'entrelaçant avec des ronces et des épines, formaient une large haie impénétrable même à la vue[2]. Ces espèces de murailles coupaient le pays en tous sens, empêchaient l'abord de la cavalerie et arrêtaient à chaque pas les troupes de pied. Depuis quelques jours les Nerves avaient pris, contre l'attaque des Romains, toutes les précautions d'usage. Après avoir déposé les femmes, et ceux que leur âge mettait hors d'état de combattre, dans un lieu sûr, dont l'approche était protégée par des marais, sous la conduite d'un chef nommé Boduognat[3], ils attendaient l'ennemi près de la rive droite de la Sambre. Les Véromandues et les Atrébates s'étaient déjà réunis

1. Increpitare atque incusare reliquos Belgas, qui se populo romano dedidissent, patriamque virtutem projecissent : confirmare sese neque legatos missuros, neque ullam conditionem pacis accepturos. Cæs., Bell. Gall., II, 15.

2. Quo facilius finitimorum equitatum, si prædandi causa ad eos venisset, impedirent, teneris arboribus incisis atque inflexis, crebris in latitudinem ramis et rubis sentibusque interjectis, effecerant ut instar muri hæ sepes munimenta præberent, quo non modo intrari, sed ne perspici quidem posset. Id., ibid., 17.

3. *Buddig-nat,* fils de la victoire.

à eux; les Aduatikes étaient en marche pour les joindre, 57
mais ils n'en eurent pas le temps.

Il y avait déjà trois jours que César faisait route à travers les embarras du pays, lorsqu'il apprit de quelques prisonniers que l'armée nervienne, campée au bord de la Sambre, n'était plus qu'à dix milles de lui. D'après ce rapport, il fit partir en avant des éclaireurs avec quelques centurions chargés de choisir et marquer un camp; ceux-ci désignèrent une colline voisine de la Sambre, dont le sommet descendait par une pente réglée jusqu'au lit du fleuve. Un grand nombre de Gaulois, Galls et Belges suivaient l'armée romaine, la plupart par curiosité, d'autres pour faire preuve de zèle, plusieurs pour lui nuire et l'espionner. Quelques-uns de ces derniers passèrent de nuit au camp nervien : ils informèrent Boduognat de l'approche de César et de l'ordre dans lequel marchaient les légions, séparées les unes des autres par un long intervalle, et suivies chacune de ses équipages, lui conseillant d'attaquer la première au moment où elle arriverait sur l'emplacement de son camp. « Tout embarrassée de ses bagages et éloignée du « reste de l'armée, disaient-ils, cette légion n'opposera « aucune résistance. Celle-ci détruite, on aura bon mar- « ché des autres[1]. » Ce projet d'attaque était favorisé par la nature du terrain, et Boduognat ne négligea pas l'avis qu'on lui donnait.

Au pied de la colline choisie par les Romains pour l'assiette de leur camp, coulait la Sambre, et au delà, sur la rive droite, s'élevait une autre colline de même décli-

1. Neque esse quidquam negotii... hanc sub sarcinis adoriri; qua pulsa impedimentisque direptis, futurum ut reliquæ contra consistere non auderent. Cæs., Bell. Gall., II, 17.

57 vité que la première, nue à la base, assez boisée à la cime pour que la vue ne pût y pénétrer. Les troupes nerviennes se tinrent cachées derrière ce rideau de bois; quelques postes de cavalerie atrébate et véromandue se montrèrent seulement le long de la rivière, qui était profonde d'environ trois pieds[1].

L'avant-garde romaine ne tarda pas à paraître : mais l'ordre de marche n'était plus celui que les Belges avaient dépeint à Boduognat et sur lequel celui-ci comptait. Vu la proximité de l'ennemi, César avait réuni six légions sans équipages; venaient ensuite les bagages de toute l'armée, escortés par deux légions qui formaient l'arrière-garde. La cavalerie légère, soutenue des frondeurs et des archers, précédait les légions et battait le pays. Cette avant-garde ayant aperçu les postes de cavalerie qui gardaient la rive droite de la Sambre, passa la rivière et engagea le combat avec les cavaliers belges, qui tour à tour se repliaient dans le bois et revenaient à la charge, sans que les Romains osassent les poursuivre au delà de l'espace découvert. Pendant ce temps, les six légions arrivèrent sur la colline, et, s'étant partagé le travail, commencèrent à retrancher le camp[2].

Dès que les Belges aperçurent la tête des équipages (c'était le signal dont ils étaient convenus pour attaquer), ils sortirent brusquement du bois, et dans le même ordre de bataille qu'ils y avaient formé, les Atrébates à la droite, les Véromandues au centre, et les Nerves à la gauche, ils se précipitèrent avec une incroyable rapidité vers la Sambre. La cavalerie romaine se trouvait sur leur passage, elle fut culbutée et repoussée de côté. En un mo-

1. Cæs., Bell. Gall., II, 18.
2. Id., ibid., 19.

ment, on les vit sortir du bois, traverser l'eau en combattant, gravir la montagne, et assaillir les travailleurs; en un moment, la mêlée fut générale. Dans cette attaque inopinée et si chaude, les Romains n'eurent le temps ni de déployer les étendards, ni de prendre leurs casques, ni d'ôter l'enveloppe de leurs boucliers. Les légions, séparées par ces haies épaisses qui coupaient le terrain, ne se voyaient pas l'une l'autre; elles ne pouvaient observer ni règles de tactique, ni unité dans leurs manœuvres[1]. 57

Les Atrébates, qui formaient l'aile droite des Belges, attaquèrent la neuvième et la dixième légion. Quoique tout haletants de leur course, ils s'avancèrent avec vigueur et en se battant jusqu'à la crête du coteau. Arrêtés enfin et repoussés à coups de javelots, criblés de blessures, ils furent culbutés de l'autre côté de la Sambre, et beaucoup périrent en s'efforçant de traverser le fleuve. Les Romains l'ayant eux-mêmes franchi, les Atrébates firent volte-face, et rétablirent le combat. Au centre, la onzième et la huitième légion, favorisées également par la pente du coteau, firent reculer les Véromandues; mais ceux-ci, adossés à la rivière, disputèrent le terrain avec opiniâtreté. Les Nerves, qui tenaient l'aile gauche, se dirigèrent en phalange serrée sur l'aile droite romaine, composée de la douzième et de la septième légion; puis, par une évolution subite, ils tournèrent le flanc de l'ennemi, et les uns l'attaquèrent à revers, tandis que les autres gravissaient la cime du coteau pour s'emparer du camp[2].

En ce moment, la cavalerie romaine et l'infanterie légère, qui avaient été rompues du premier choc des Belges et qui pour lors revenaient au camp par un long

1. Cæs., Bell. Gall., II, 19, 20, 21, 22.
2. Id., ibid., 23. — Dio, XXXIX, 3.

57 détour, rencontrèrent face à face la division nervienne sur le sommet de la colline, et s'enfuirent derechef dans une autre direction. Il en fut de même des valets de l'armée, qui, ayant vu la retraite des Atrébates et les deux légions passer la Sambre, commençaient à descendre pour piller. Lorsqu'en tournant la tête ils aperçurent l'ennemi au-dessus d'eux, ils se sauvèrent précipitamment, criant que le camp était pris. On entendait en même temps les voix des conducteurs de bagages que la frayeur entraînait de côté et d'autre. Des cavaliers que la cité trévire, par peur, avait envoyés à César comme auxiliaires, voyant le camp rempli de troupes nerviennes, les légions pressées et presque enveloppées, les valets, la cavalerie, les frondeurs, les Numides dispersés et fuyant de toutes parts, crurent la bataille désespérée, et reprirent aussitôt la route de leur pays, publiant avec joie que les Romains étaient défaits, et leur camp, tout leur bagage, au pouvoir des Belges[1].

Peu s'en fallut que la nouvelle ne fût vraie. Lorsque César passa de son aile gauche à sa droite, il la trouva dans le plus grand danger. Les enseignes de la douzième légion avaient été réunies dans un même endroit, et les soldats entassés alentour se gênaient l'un l'autre pour combattre. Tous les centurions de la quatrième cohorte étaient tués, le porte-enseigne mort, l'enseigne prise; presque tous les centurions des autres cohortes tués ou grièvement blessés. Le découragement et le désespoir régnaient parmi les soldats. Un grand nombre, dans les derniers rangs, désertaient leur poste pour se mettre à l'abri des traits. Cependant les troupes

1. Romanos pulsos superatosque, castris impedimentisque eorum hostes potitos. Cæs., Bell. Gall., II, 24.

nerviennes continuaient d'arriver du bas de la montagne 57
et de presser le centre, en même temps qu'elles tournaient les flancs. Partout les Romains trouvaient l'ennemi en face, des secours nulle part. César sentit que tout était perdu sans un effort de courage extraordinaire. Comme il n'avait pas de bouclier, il arrache le sien à un soldat du dernier rang, se fait jour au front de la bataille, appelle les centurions par leur nom, encourage les légionnaires, fait porter les enseignes en avant, ordonne d'ouvrir les files afin qu'on puisse se servir de l'épée, commande l'attaque, et donne lui-même l'exemple[1]. Sa présence rendit l'espoir au soldat. Chacun cherchait à faire quelque grand effort sous les yeux du général, et l'impétuosité des Belges fut un peu ralentie. César, voyant que la septième légion, placée à côté de la douzième, était pressée non moins vivement qu'elle, fit passer aux centurions l'ordre de les rapprocher peu à peu, en les adossant l'une à l'autre. Cette manœuvre, au moyen de laquelle elles se couvraient réciproquement, les délivra de l'inquiétude d'être cernées et prises à dos. La confiance revint, et le combat se rétablit[2].

L'infériorité était grande encore du côté des Romains; mais ils avaient gagné du temps, et pour eux c'était tout. Déjà du haut de la colline, ils apercevaient les deux légions d'arrière-garde, qui servaient d'escorte aux équipages, accourir au pas de course, attirées par le cri des combattants. Bien plus, le lieutenant T. Labiénus, qui, à la tête de l'aile gauche romaine, avait repoussé les Atrébates au delà de la Sambre, qui les

1. Cæs., Bell. Gall., II, 25. — Flor., III, 10. — Plut., Cæs., 20. — App., Bell. Gall., I, 4.

2. Cæs., Bell. Gall., II, 26.

57 avait battus une seconde fois et s'était emparé du camp des Belges, voyant, du haut de la colline opposée, ce qui se passait au camp romain, détacha la dixième légion pour aller au secours de César. Cette légion, ayant appris des valets et des cavaliers fugitifs dans quel péril se trouvaient l'aile droite et le proconsul, accourut en toute diligence [1].

L'arrivée de ces troupes fraîches changea complétement la situation des choses : les vaincus prirent l'offensive, et ce fut aux vainqueurs à se défendre. La force revint aux Romains avec le courage; on vit dans leurs rangs les blessés, les moribonds même se soulever de terre, appuyés sur leurs boucliers, et combattre. De tous côtés à la fois, les troupes nerviennes furent assaillies. Les cavaliers romains, pour effacer la honte de leur fuite, se portaient avec fureur partout où ils pouvaient devancer les légions; il n'était pas jusqu'aux valets de troupe qui ramassaient des armes ou se jetaient désarmés sur les points où ils remarquaient du désordre [2].

Mais les Belges ne reculèrent point; ils ne mirent point bas les armes. Lorsqu'un soldat de leurs premiers rangs tombait, un autre prenait sa place et combattait sur son corps; les derniers qui restèrent debout lançaient encore leurs traits et renvoyaient aux Romains leurs propres javelots, du haut d'un monceau de cadavres. « De tels hommes, écrivait César en traçant le « tableau de cette journée, l'une des plus périlleuses de « sa vie, de tels hommes avaient pu entreprendre sans « témérité de franchir un large fleuve, de gravir des « bords escarpés, d'attaquer dans un lieu défavorable : la

1. Cæs., Bell. Gall., II, 26. — Plut., loc. cit. — App., ub. supr.
2. Cæs., Bell. Gall., II, 27.

« grandeur de leur courage égalait la difficulté de l'en- 57
« treprise [1]. »

La nation nervienne n'était pas vaincue, elle était anéantie. Les vieillards et les femmes, qui avaient été déposés dans une retraite fortifiée, au milieu d'un marais, à la nouvelle de ce désastre, envoyèrent des députés vers César, déclarant qu'ils faisaient leur soumission. Pour émouvoir sa pitié, ils récapitulaient les pertes douloureuses dont sa victoire les avait frappés. « De six « cents sénateurs, disaient-ils, trois seulement nous res« tent; et de soixante mille combattants, à peine en est« il échappé cinq cents [2]. » César, voulant montrer sa douceur envers des vaincus suppliants, pourvut à la conservation de ces faibles débris d'un grand peuple, leur rendit leurs champs et leurs villes, et défendit à leurs voisins de les inquiéter en quoi que ce fût [3].

De tous les peuples de la confédération belgique, les Aduatikes seuls avaient encore les armes à la main. Ce peuple tirait son origine de ces Kimris qui, après avoir ravagé la Gaule et l'Espagne, allèrent tomber, en Italie, sous l'épée de Marius. Ce n'était alors, comme on se le rappelle, qu'un détachement de six mille hommes laissé

1. Quæ facilia ex difficillimis animi magnitudo redegerat. Cæs., Bell. Gall., II, 27. — Liv. epit., CIV. — Plut., Cæs., 20. — Flor., III, 10. — App., Bell. Gall., I, 4. — Oros., VI, 7.

2. Ex DC ad III senatores, ex hominum millibus LX vix ad D, qui arma ferre possent, sese redactos esse. Cæs., Bell. Gall., II, 28. — Tite-Live (Epitome, CIV) dit que, de quatre cents sénateurs, il en resta trois, et de soixante mille guerriers, trois cents. — Plutarque (in Cæs., 20) ne compte non plus que quatre cents sénateurs.

3. Quos Cæsar, ut in miseros ac supplices usus misericordia videretur, diligentissime conservavit, suisque finibus atque oppidis uti jussit, et finitimis imperavit ut ab injuria et maleficio se suosque prohiberent. Cæs., Bell. Gall., II, 28.

57 par l'armée kimro-teutonne dans la forteresse d'Aduat, à la garde du butin commun[1]. Après la défaite de leurs frères, ces Kimris s'étaient maintenus en Gaule, d'abord contre la volonté, ensuite du consentement des Belges[2]; ils y avaient fait des alliances et s'étaient accrus successivement de six mille à soixante mille âmes ; leur force militaire montait à dix-neuf mille guerriers.

Au moment où César pénétra sur le territoire nervien, les Aduatikes étaient en marche pour se réunir à l'armée confédérée de la Sambre. Ayant appris en route le mauvais succès de la bataille, ils revinrent précipitamment sur leurs pas, firent évacuer leurs villes et leurs bourgades, et se renfermèrent avec toutes leurs familles et toutes leurs richesses dans leur forteresse d'Aduat, où ils attendirent l'ennemi. Les récits qui précèdent ont déjà fait connaître au lecteur ce lieu renommé dans toute la Gaule.

La nature semblait avoir tout combiné à plaisir pour en faire une retraite de peuples sauvages. C'était un large emplacement, plane, entouré d'une circonférence de rochers élevés et roides, entièrement inaccessible; il ne communiquait au dehors que par une ouverture grande de deux cents pieds et inclinée en pente douce. Un double rempart, fait de main d'homme, en défendait le passage ; l'un composé d'énormes quartiers de roc, l'autre de pieux et de poutres aiguisés. Avec les seuls moyens militaires des Gaulois, une telle forteresse ne pouvait être réduite que par la famine[3].

César vint camper vis-à-vis de l'entrée d'Aduat, et les

1. Cæs., Bell. Gall., II, 29. — Dio, XXXIX, 3.
2. Voyez ci-dessus, livre V, ch. 1.
3. Cæs., Bell. Gall., II, 29.

assiégés le harcelèrent par de fréquentes sorties et par 57
des combats de détail journaliers, souvent à leur avantage. Mais bientôt un cordon de forts, et un mur de circonvallation de douze pieds de haut et de quinze milles de tour, les emprisonnèrent dans la place. Ils considéraient avec une muette curiosité ces ouvrages tout nouveaux pour eux, ces terrasses, ces mantelets, ces machines de formes variées; mais, quand ils virent construire dans le lointain la tour qui devait servir à escalader leur muraille, ils commencèrent à railler les assiégeants. Ils leur demandaient, du haut du rempart, ce qu'ils voulaient faire de cette grande machine, avec quels bras ils comptaient la remuer. « Ce ne sont pas « des nains tels que vous, disaient-ils, qui la pousseront « jusqu'ici! » En effet, la petite taille des Romains était pour eux, comme pour tous les Gaulois, un objet de risée[1]. Cependant, sitôt qu'ils aperçurent cette masse se mettre en mouvement et s'avancer, frappés de ce spectacle, comme d'un prodige, ils envoyèrent à César des députés, chargés de lui adresser ces paroles: « C'est avec « l'assistance particulière des dieux, nous n'en doutons « plus, que les Romains font la guerre : comment, sans « leur aide, pourraient-ils ébranler ces énormes machines et les approcher si rapidement des murs, pour « combattre de près? Nous remettons donc entre vos « mains nos personnes et nos biens. Si César, dont on « nous a fait connaître la douceur, a résolu de nous « laisser la vie, qu'il ne nous enlève pas nos armes; c'est

1. Quibusnam manibus, aut quibus viribus, præsertim homines tantulæ staturæ (nam plerisque hominibus gallis, pro magnitudine corporum suorum, brevitas nostra contemptui est), tanti oneris turrim in muros sese collocare confiderent. Cæs., Bell. Gall., II, 30. — Dio, XXXIX, 4.

57 « la seule faveur que nous implorions. Tous nos voisins « sont jaloux de notre bravoure; désarmés, nous serions « anéantis par eux. Nous aimons mieux, si nous sommes « réduits à cette alternative, tout souffrir de la domina- « tion romaine, que de périr torturés par nos inférieurs « et nos tributaires[1]. »

César leur répondit « que, plutôt par habitude que « par égard, il leur conserverait le rang et la qualité de « nation, pourvu qu'ils se rendissent avant que le bélier « eût touché leurs murs; mais qu'il n'y avait point de « capitulation, à moins de livrer leurs armes. Qu'au « reste, il ferait pour eux ce qu'il avait fait pour les « Nerves, qu'il défendrait à leurs voisins de rien entre- « prendre contre un peuple mis par sa soumission sous « la sauvegarde de Rome. » Cette réponse leur ayant été portée, les assiégés crièrent du haut de la muraille qu'ils acceptaient les conditions; puis ils jetèrent dans la tranchée une si grande quantité d'armes, qu'elles égalaient presque la hauteur des fortifications[2]. Les portes alors s'ouvrirent, et, pendant le reste de la journée, tout présenta aux Romains l'apparence de la paix.

Mais le danger veillait en silence et les environnait de toutes parts. Malgré l'immense quantité d'armes livrée par les Aduatikes, ils en avaient caché encore environ un tiers : tout en paraissant s'abandonner à la discrétion de leur ennemi, ces hommes indomptés ne cherchaient qu'une occasion de s'en délivrer plus sûrement. Cette occasion, ils crurent l'avoir trouvée, lorsque César, à l'approche de la nuit, évacua la place et fit ren-

1. Sibi præstare quamvis fortunam a populo romano pati, quam ab his per cruciatum interfici, inter quos dominari consuessent. Cæs., II, 31.

2. Sic ut prope summam muri aggerisque altitudinem acervi armorum adæquarent. Id., ibid., 32.

trer ses troupes dans son camp. Ils saisirent alors les 57
armes qu'ils avaient mises en réserve, ou ils se fabriquèrent à la hâte, dans l'espace de peu d'heures, des boucliers d'écorce et d'osier tressé, recouverts de peaux. Leur espoir était que les Romains, confiants en leur soumission, se relâcheraient de la vigilance habituelle ; que les postes seraient mal gardés, et les retranchements déserts; et en effet, à la troisième veille, sortant en masse de la place, ils assaillirent les lignes romaines par l'endroit qui leur paraissait le plus accessible. Leur attente fut trompée; ils trouvèrent leur ennemi éveillé et sur ses gardes. Les avant-postes donnèrent l'alarme par des signaux de feu, et les légions accoururent de tous les forts voisins : l'action fut vive; les Aduatikes firent tout ce qu'on pouvait attendre d'hommes intrépides qui n'avaient de salut que dans le succès ; mais ils combattaient dans un lieu trop désavantageux. Accablés par les traits lancés du haut du retranchement et des tours, quatre mille restèrent sur la place; le reste fut repoussé dans la ville. Le lendemain, César fit rompre les portes à coups de hache et entra sans résistance. Les habitants expièrent cruellement leur manque de foi envers le vainqueur; tous furent vendus sous la lance, corps et biens. On sut des adjudicataires que cinquante-trois mille têtes avaient été mises à l'encan[1].

Tandis que ces événements se passaient dans le nord, la septième légion, envoyée en expédition par César après la défaite des Nerves, parcourait la côte de l'Océan entre l'embouchure de la Seine et celle de la Loire.

1. Sectionem ejus oppidi universam Cæsar vendidit. Ab his qui emerant capitum numerus ad eum relatus est millium LIII. Cæs., Bell. Gall., II, 33. — Οὐδεὶς συγγνώμης ἔτυχεν, ἀλλὰ πάντες ἐπράθησαν. Dio, XXXIX, 4.

57 P. Crassus, qui la commandait, ne rencontrant ni armée sur pied, ni résistance dans les villes, écrivit à César que l'Armorique était soumise au peuple romain[1].

Cependant l'hiver commençait, et César voulait donner du repos à son armée; il lui tardait d'ailleurs de se rendre lui-même en Italie, afin d'y jouir de sa gloire et d'y surveiller ses intérêts. Il fixa donc à ses troupes des quartiers d'hiver. La cavalerie alla dans le nord chez les Belges-Trévires, comme pour les braver et démentir par sa présence les nouvelles défavorables que ces auxiliaires s'étaient trop hâtés de répandre. Sept légions furent distribuées sur la rive droite de la Loire, chez les Carnutes, les Turons et les Andes, dans le but de surveiller l'Armorique, que César, avec raison, ne croyait pas encore soumise. Une autre (la douzième), commandée par le lieutenant Servius Galba, alla hiverner parmi les tribus pennines dans la contrée qu'habitaient les Nantuates, les Véragres et les Sédunes, entre la crête des Alpes et le Rhône. A mesure qu'elles arrivaient dans leurs quartiers, ces divisions contraignaient les habitants du pays et les nations voisines à leur livrer des otages et des vivres. Quant à César, il retourna promptement en Italie[2].

56 La mission de Galba dans les vallées supérieures des Alpes avait pour objet d'y frayer une route sûre au commerce, attendu que les marchands italiens ne les traversaient qu'avec beaucoup de risque et en payant des droits onéreux. Après quelques combats favorables et la prise de plusieurs forts, Galba, ayant reçu des otages et conclu la paix, laissa deux cohortes en cantonnement chez les

1. Omnes eas civitates in ditionem potestatemque populi romani esse redactas. Cæs., Bell. Gall., II, 34.

2. Id., ibid., II, 35.

Nantuates, et lui-même avec le reste de sa légion se cantonna dans un bourg des Véragres, nommé Octodurus[1]. 56 Ce bourg, situé au milieu d'un vallon peu ouvert et complétement environné de hautes montagnes, était traversé par une rivière qui le divisait en deux parties; dans l'une, Galba logea sa troupe et se fortifia d'un rempart et d'un fossé à la manière romaine; il laissa l'autre aux Gaulois[2].

Plusieurs jours de l'hivernage s'étaient passés à faire venir des grains et des vivres, lorsque tout à coup les éclaireurs romains remarquèrent que la partie du bourg laissée aux Gaulois avait été évacuée pendant la nuit, et qu'une forte armée de Véragres et de Sédunes occupait les montagnes voisines du camp. Plusieurs motifs avaient poussé les Gaulois à recommencer brusquement la guerre; d'abord ils savaient que la légion de Galba n'était plus au complet; ensuite ils ne supportaient pas de se voir enlever leurs enfants à titre d'otages, et ils étaient convaincus que les Romains, sous prétexte de rendre les communications plus faciles, voulaient s'emparer des hautes Alpes à perpétuité, et réunir ce pays à la Province, dont il était limitrophe[3]. A la nouvelle de ce danger inattendu, Galba se hâta de convoquer le conseil des officiers, et là les avis furent partagés : quelques-uns voulaient abandonner les bagages et faire une trouée pour gagner la frontière de la Province; mais le plus grand nombre opina qu'il fallait réserver ce parti

1. Martigny en Valais.

2. Cæs., Bell. Gall., III, 1.

3. Accedebat quod suos ab se liberos abstractos obsidum nomine dolebant : et Romanos, non solum itinerum causa, sed etiam perpetuæ possessionis, culmina Alpium occupare conari, et ea loca finitimæ provinciæ adjungere, sibi persuasum habebant. Id., ibid., 2.

56 pour la dernière extrémité, tenter la chance des événements et défendre le camp[1].

Le conseil était à peine fini, les postes à peine assignés, que les montagnards descendirent de tous côtés avec une pluie de pierres et de *gais*[2], et investirent les retranchements pour en faire l'escalade. Les Romains firent d'abord une vigoureuse résistance. Lancés du haut du rempart, tous leurs traits portaient coup; mais comme les assaillants se relayaient l'un l'autre et opposaient toujours à l'ennemi des troupes fraîches, celui-ci se trouva enfin épuisé, les forces et même les traits commencèrent à lui manquer. Cependant le combat durait depuis six heures, et déjà les Gaulois pressaient l'assaut, déjà ils coupaient les palissades et comblaient le fossé. Galba sentant bien qu'une sortie générale était sa dernière ressource et son unique moyen de salut, fait prévenir ses soldats qu'ils aient à suspendre un moment l'action pour reprendre haleine, puis à sortir du camp au pas de charge et à ne plus attendre leur sûreté que de leur épée[3]. Le signal est donné, et la sortie s'exécute à la fois par toutes les portes. Mais les assiégeants, surpris et troublés, n'ayant le temps ni de se reconnaître ni de se rallier, la fortune changea brusquement pour eux; ils furent de toutes parts enveloppés et massacrés. Des trente mille hommes qui s'étaient réunis à l'attaque du camp, un tiers, dit-on, périt; le reste fut poursuivi par le vainqueur jusque sur les montagnes. Après cette victoire, Galba rentra dans ses retranchements, où il passa la nuit; mais dès le lendemain, il se mit en

1. Cæs., Bell. Gall., III, 3.
2. Lapides gæsaque in vallum conjicere. Id., ibid., 4.
3. Id., ibid., 4, 5.

marche pour gagner la Province. Il brûla d'abord toutes 56
les habitations d'Octodorus; puis, sans obstacle de la part des montagnards, il ramena sa légion chez les Nantuates, et de là chez les Allobroges, où il hiverna[1].

Les cantonnements romains n'étaient guère plus tranquilles à l'occident qu'à l'orient de la Gaule. Soit qu'il y eût réellement disette de blé dans l'Armorike, soit que les habitants refusassent d'en livrer, les sept légions distribuées entre la Loire et l'Océan manquaient de pain. Des préfets et des tribuns militaires parcouraient le pays de tout côté et passaient de ville en ville, pressant les envois de vivres, et prodiguant tour à tour les exhortations et les menaces. Pour ces motifs, P. Crassus, qui commandait la septième légion sur le territoire andégave, avait délégué T. Terrasidius chez les Unelles; M. Trébius Gallus, chez les Curiosolites; Q. Vélanius avec T. Silius, chez les Vénètes. Mais ces derniers, bien loin d'obéir aux injonctions des commissaires romains, crurent, en s'em parant d'eux, avoir trouvé un moyen infaillible de recouvrer leurs otages; ils mettent donc aux fers Silius et Vélanius. Cet exemple est imité par les peuples voisins : de tout côté, on fait main basse sur les préfets et les tribuns des légions. Plusieurs cités armorikes s'envoient alors des députés; elles s'engagent, par l'entremise de leurs magistrats, à n'agir que d'un commun accord et à courir la même fortune; elles sollicitent les autres États de se rallier à elles et de préférer à l'esclavage de Rome cette liberté qu'ils ont reçue de leurs ancêtres. Bientôt une ligue commune pour la délivrance du territoire embrassa toutes les nations maritimes ou voisines de la côte, depuis la Seine jusqu'à la Loire. Les confédérés

1. Cæs., Bell. Gall., III, 6. — Dio, XXXIX, 5. — Oros., VI, 7.

56 envoyèrent des ambassadeurs dans l'île de Bretagne pour demander du secours, et obtinrent quelques troupes auxiliaires. Ils adressèrent aussi à Crassus un message conçu en ces termes : « Si tu veux recouvrer tes compa-« gnons, rends-nous nos otages. »

Ces nouvelles parvinrent bientôt à César par les rapports de ses lieutenants; sans délai, il fit partir ses instructions qu'il devait suivre de près. Il recommandait d'enlever tous les navires gaulois qui se trouvaient à portée, de construire des galères sur la Loire, de faire une levée de rameurs dans la Province, de rassembler sur les lieux des matelots et des pilotes. En outre, comme il connaissait le caractère des Gaulois, fier, indépendant et aisément inflammable, craignant que l'insurrection ne gagnât toute l'Armorike et ne s'étendît même au delà, il ordonna à Crassus de se porter avec douze cohortes et une nombreuse cavalerie entre la Loire et la Garonne, pour contenir le pays, et d'entrer en Aquitaine, s'il en était besoin; à Labiénus de conduire la majeure partie de la cavalerie sur le territoire des Trévires, que leur désertion à la bataille de la Sambre avait rendus très-suspects aux Romains, de visiter l'une après l'autre les cités voisines, en un mot de surveiller la Belgique; à Q. Titurius Sabinus de marcher à la tête de trois légions contre les Curiosolites, les Unelles et les Lexoves. Il confiait à D. Brutus le commandement de la flotte. Lui-même se réservait l'élite des troupes de terre et la guerre contre les Vénètes, qu'il regardait à bon droit comme l'âme du mouvement et la nation la plus redoutable de ces parages. A peine arrivé en Gaule, il prit avec son armée la route de leur territoire, ordonnant à la flotte de faire voile dans la même direction et de venir le rejoindre à la côte.

Sur la presqu'île sauvage qui bornait la Gaule à l'oc- 56
cident, un envahisseur étranger n'avait pas à combattre que les hommes, il lui fallait aussi lutter contre les éléments. Le territoire vénète était sillonné en tous sens de vastes et profonds marais produits par les inondations de la mer; or, à l'approche de l'ennemi, toutes les routes étaient coupées, toutes les chaussées rompues, toutes les subsistances transportées de la campagne dans les villes fortifiées; et la situation de ces villes en rendait le siége sinon impossible, au moins d'une difficulté extrême. La plupart étaient bâties sur des langues de terre ou des promontoires que le flux recouvrait régulièrement deux fois dans les vingt-quatre heures; elles formaient alors de véritables îles, inabordables aux piétons, et dangereuses aux navires parce que le reflux, en se retirant, les laissait engagés dans les bas-fonds et les sables. Lorsqu'à force de peine et de patience, l'assiégeant parvenait à construire, sur ce fond mobile, une digue qui retînt les eaux et lui permît d'attaquer les murs de près, ce n'était rien encore: il pouvait tout au plus rester maître de la place; les habitants lui échappaient. Sitôt qu'ils commençaient à désespérer de la fortune, leur flotte approchait; ils s'embarquaient avec leurs meubles, et fuyaient dans une autre ville, que l'ennemi devait assiéger de la même manière[1]. Les Romains perdirent ainsi beaucoup de temps et de monde; ils détruisirent plusieurs de ces forteresses; mais le peuple vénète sub-

1. Si quando magnitudine operum forte superati, extruso mari aggere ac molibus, atque his ferme oppidi mœnibus adæquatis, suis fortunis desperare cœperant, magno numero navium appulso, cujus rei summam facultatem habebant, sua deportabant omnia, seque in proxima oppida recipiebant : ibi se rursus iisdem opportunitatibus loci defendebant. Cæs., Bell. Gall., III, 12.

56 sistait toujours, non moins nombreux, non moins fort qu'auparavant. César, découragé par tant de fatigues superflues, se résigna enfin à suspendre les hostilités jusqu'à l'arrivée de sa flotte[1].

Elle se fit longtemps attendre. Pendant presque tout l'été, des tempêtes violentes l'empêchèrent de mettre à la voile; ensuite elle ne s'aventurait qu'avec une extrême circonspection sur ce vaste Océan presque sans ports et toujours battu par de hautes marées[2], ayant à redouter à la fois son inexpérience de la mer et son ignorance des côtes. Enfin elle parut au large. Dès que les Vénètes l'aperçurent, ils firent sortir environ deux cent vingt vaisseaux bien équipés et bien armés, et les rangèrent en ligne devant la flotte romaine. Brutus, qui la commandait, hésita et sur le parti qu'il devait prendre, et sur la manière dont il devait combattre[3].

En effet, les vaisseaux des Vénètes étaient bien mieux disposés que les siens pour manœuvrer dans ces mers. La carène en était presque plate, ce qui leur permettait de braver les bas-fonds et le reflux; tandis que leur proue et leur poupe, très-élevées, les garantissaient contre les vagues et les tempêtes. Tous les bordages, renforcés en chêne, pouvaient soutenir le choc et l'avarie du flot, et les bancs étaient construits avec des poutres d'un pied d'équarrissage, rattachées par des chevilles de fer de la grosseur du pouce. Au lieu de câbles, des chaînes de fer retenaient les ancres. Les voiles étaient de peau préparée et amincie, soit manque de lin, soit ignorance de l'art de tisser, soit plutôt que les Vénètes crussent trop

1. Cæs., Bell. Gall., iii, 14.

2. Summa erat vasto atque aperto mari, magnis æstibus, raris ac prope nullis portubus, difficultas navigandi. Id., ibid., 12.

3. Id., ibid., 14.

difficile de gouverner avec toute autre voilure des bâti- 56
ments si chargés, que devaient assaillir des vents si violents, et le choc d'une mer si orageuse. La seule supériorité des vaisseaux romains consistait dans l'agilité de leurs rameurs : mais l'éperon, qui faisait leur principale force au moment du combat, restait de nul effet contre la masse énorme et solide des navires gaulois. Ceux-ci avaient de plus, par leur construction élevée, l'avantage d'être à l'abri des traits, et la même raison les rendait plus difficiles à saisir et à retenir au moyen de crampons. Enfin, quand la tempête venait à les surprendre, ils en soutenaient vigoureusement l'effort, s'arrêtaient sans crainte sur les laisses de la basse mer, et à l'époque du reflux ne redoutaient ni les brisants, ni les rochers, dangers que les navires romains n'osaient braver[1].

Cependant le signal du combat fut donné et les flottes se mêlèrent. Une égale ardeur, un égal aiguillon de patriotisme ou de gloire animait les deux partis; car les Gaulois pouvaient apercevoir dans le lointain leurs femmes, leurs enfants, leurs pères qui leur tendaient les bras du haut des murailles de leur ville, et les Romains combattaient sous les yeux de César et des légions qui couvraient les dunes du rivage, d'où l'œil plongeait sur toute cette mer. Les Romains attaquèrent d'abord avec l'éperon; mais ils ne tardèrent pas à y renoncer. Ils avaient établi sur leurs navires des tours du haut desquelles ils lançaient des projectiles de toute espèce; mais ces tours pouvaient à peine atteindre la poupe des vaisseaux vénètes; leurs traits étaient presque tous perdus ; tandis que ceux de l'ennemi frappaient sûrement et mortellement. Une seule invention leur fut d'un grand secours. Ils

1. Cæs., Bell. Gall., III, 13.

56 avaient fabriqué des faux bien affilées, fixées à de longues perches et assez semblables à celles qu'on employait dans les siéges[1]; les soldats romains engageaient ces faux dans les cordages qui attachaient au mât les vergues des vaisseaux gaulois. Le navire ainsi saisi et accroché, ils forçaient de rames; les cordages cédant au tranchant du fer, la vergue tombait; alors le navire, qui n'avait de défense que par sa voile et sa mâture, perdait d'un seul coup tout moyen de résistance et d'action; et l'affaire se trouvait réduite à un combat de pied ferme, où le légionnaire prenait aisément le dessus[2].

A mesure qu'un vaisseau gaulois se trouvait ainsi dépouillé de ses agrès, il était entouré par deux ou trois galères ennemies, et les soldats romains se précipitaient à l'abordage. Un assez grand nombre ayant été pris par cette manœuvre, et les Armorikes ne voyant aucun moyen de s'en garantir, ils résolurent de rentrer au port. Mais la fortune même sembla prendre à tâche de compléter leur défaite. Déjà leurs vaisseaux avaient tourné la poupe, pour prendre le vent arrière, lorsque tout à coup il survint un calme plat qui les rendit immobiles; les Romains purent alors les aborder successivement; presque tous furent enlevés, ou brûlés, ou coulés bas[3]; quelques-uns seulement, quand la nuit fut survenue, parvinrent à gagner la terre. Il y eut peu de prisonniers; une partie des équipages se jeta dans la mer pour échapper à la servitude ou à l'épée de l'ennemi[4].

1. Veget., IV, 14; V, 15. — Liv., XXXVIII, 41.

2. Cæs., Bell. Gall., III, 14. — Strab., l. IV, p. 195. — Dio, XXXIX, 41, 42. — Oros., VI, 8.

3. Τὰ μὲν σκάφη ἀνεῤῥήγνυντο ἐμβαλλόμενα, τὰ δὲ κατεπίμπραντο ὑφαπτόμενα... Dio, XXXIX, 43. — Incensis navibus. Oros., VI, 8.

4. Οἱ δὲ ἐς τὴν θάλασσαν ἐξεπήδων. Dio, loc. cit.

Le combat avait duré depuis la quatrième heure[1] jusqu'au 56
coucher du soleil[2].

Cette bataille termina la guerre des Vénètes et des États maritimes de l'ouest; car toute la jeunesse, toute l'élite des nations armoricaines, avait péri avec la flotte. Ceux qui survivaient, sans navires, sans moyens de défense, ne pouvant ni fuir, ni résister à un double siége, se rendirent à César. Mais ils ne trouvèrent dans ce Romain, dont les amis vantaient si haut la clémence, qu'un vainqueur barbare et sans pitié. Il fit expirer dans les supplices tous les membres de leur sénat[3]; et le reste de la population, vendu à l'enchère, alla, sous le fouet des trafiquants d'esclaves, garnir les marchés de la Province ou de l'Italie[4].

A l'instant même où le bruit de la défaite navale et de l'extermination du penple vénète se répandait dans les cités armoricaines, celui d'une seconde défaite non moins désastreuse porta au comble la douleur des Gaulois. On apprit que l'armée opposée à Titurius Sabinus dans le nord de l'Armorike venait d'être complétement détruite; et ce coup était d'autant plus accablant, que la situation des choses avait fait concevoir jusque-là de grandes espérances.

A l'époque où Sabinus, à la tête de trois légions, entra sur le territoire des Unelles, les Aulerkes, les Éburovikes et les Lexoves, suivant le traité d'alliance, s'armèrent avec empressement pour leur porter secours. Mais, au

1. Dix heures du matin.

2. Cæs., Bell. Gall., iii, 15. — Flor., iii, 10.

3. Omni senatu necato. Cæs., Bell. Gall., iii, 16. — Principibus per tormenta interfectis... Oros., vi, 8.

4. Reliquos sub corona vendidit. Cæs., ub. supr. — Oros., loc. cit. — Dio, xxxix, 43.

56 mépris du même traité, les sénats qui gouvernaient ces nations, gagnés par la peur ou par l'argent, défendirent à leurs peuples de prendre les armes, et déclarèrent leur intention bien arrêtée de rester en paix avec les Romains[1]. Cette conduite excita une vive indignation : les Éburovikes, les Aulerkes, les Lexoves se soulevèrent contre leurs magistrats, et les massacrèrent[2]; ayant ensuite mis leurs villes en état de défense, ils allèrent se joindre aux Unelles, que commandait Viridovix. Ce chef avait déjà vu accourir autour de lui nombre de paysans du nord et du centre de la Gaule, qui désertaient les travaux de la campagne pour venir combattre l'étranger loin de leurs foyers, et que celui-ci dans sa colère traitait de vagabonds, d'hommes perdus et de brigands[3]. Ce fut à l'aide de cette armée que Viridovix arrêta d'abord l'invasion de Sabinus.

Celui-ci, jugeant prudent de ne point s'exposer à un combat, se tint renfermé dans un camp bien choisi et bien fortifié; Viridovix campait à deux milles de lui. Tous les jours le chef armoricain rangeait ses troupes et présentait la bataille, mais vainement, et déjà Sabinus, méprisé des Gaulois, était en butte au sarcasme des siens. L'opinion qu'il donna de sa peur fut telle que les Gaulois osèrent approcher jusqu'au pied des palissades en raillant et provoquant ses soldats. Son inaction et en quelque sorte le blocus de son camp durèrent plusieurs mois.

La timidité de Sabinus n'était rien moins que simulée;

1. Quod auctores belli esse nolebant. Cæs., Bell. Gall., III, 17.

2. Senatu suo interfecto, portas clauserunt seque cum Viridovice conjunxerunt. Id., ibid.

3. Magna multitudo undique ex Gallia perditorum hominum latronumque convenerant, quos spes prædandi studiumque bellandi ab agricultura quotidianoque labore revocabat. Id., ibid.

pourtant, quand il la vit bien établie dans l'esprit de ses ennemis, il imagina d'en profiter. Choisissant parmi les Gaulois auxiliaires un homme rusé, propre à une mission délicate [1], par présents et par promesses, il lui persuade de passer au quartier de Viridovix, et lui donne ses instructions. Le Gaulois consent. Admis comme transfuge, il exagère la terreur des Romains : « César, dit-il, « est lui-même pressé par les Vénètes ; et, pas plus tard « que la nuit suivante, Sabinus doit plier bagage et partir « clandestinement pour lui porter secours. » Les confédérés, à ce récit, s'écrient tout d'une voix qu'il ne faut pas perdre une si belle occasion, qu'il faut marcher sur le camp romain [2] ; aux motifs tirés du rapport du transfuge s'en joignait un autre non moins pressant, le manque de vivres qui commençait à se faire sentir dans l'armée gauloise. Ils ne laissent point sortir du conseil Viridovix et les autres chefs que ceux-ci n'aient consenti à ordonner l'attaque. Joyeux alors, ils courent comme à une victoire assurée, en poussant de grands cris, et chargés de fascines pour combler le fossé [3]. 56

Le camp était situé sur une hauteur qui s'élevait par une pente douce d'environ un mille ; les Gaulois s'y dirigent au pas de course, afin d'enlever aux légions le temps de s'armer et de se ranger ; ils arrivent tout hors d'haleine, fatigués et embarrassés du fardeau qu'ils portaient. Les troupes romaines sortirent alors avec impétuosité ; l'avantage du lieu et la lassitude de l'ennemi

1. Idoneum quemdam hominem et callidum delegit gallum, ex his quos auxilii causa secum habebat. Cæs., Bell. Gall., III, 18. — Dio, XXXIX, 45.

2. Conclamant omnes occasionem negotii bene gerendi amittendam non esse ; ad castra iri oportere. Cæs., loc. cit.

3. Id., ibid.

56 contribuèrent, non moins que leur courage, à décider le succès. Les Gaulois purent à peine soutenir le premier choc, ils tournèrent le dos ; le soldat romain, qui avait toutes ses forces, les atteignit aisément et en tua un grand nombre. La cavalerie survint et acheva la défaite ; peu échappèrent par la fuite. La confédération armoricaine, battue sur mer, battue sur terre, courba la tête sous le joug et fit sa soumission à César[1].

Les douze cohortes de P. Crassus avaient plus que suffi pour prévenir tout mouvement le long de la côte, entre la Loire et la Garonne ; les Pictons et les Santons avaient livré, sans aucune résistance, tous leurs navires à Brutus[2]. Tranquille de ce côté, Crassus résolut de tenter la conquête de l'Aquitaine ; il rassembla des vivres, leva de la cavalerie dans la Province et chez les nations alliées, et se fit fournir, par les villes de Tolose, de Carcassonne, de Narbonne, des hommes connaissant bien le pays, qui pussent lui servir de guides ; il entra alors sur les terres des Sotiates[3], les défit dans une première bataille et mit le siége devant leur ville. Elle était forte par sa situation, et fut défendue avec bravoure ; habiles, comme tous les Aquitains, aux travaux des mines, les assiégés tantôt poussaient des galeries souterraines sous les tranchées de l'ennemi, tantôt l'inquiétaient par de vives sorties, et traînèrent ainsi le siége en longueur. Lorsqu'ils virent enfin que la constance des soldats romains rendait tous leurs efforts inutiles, ils députèrent vers Crassus, lui demandant de les recevoir à capitulation, et, sur son ordre, ils livrèrent d'abord leurs armes. Mais, pendant

1. Cæs., Bell. Gall., III, 19.—Dio, XXXIX, 45.—Front., Stratag., III, 17, § 7.
2. Cæs., Bell. Gall., III, 11.
3. Peuple de Lectoure.

les pourparlers, le roi des Sotiates, Adcantuan, indigné 56
contre ses compatriotes, et refusant de souscrire aux conditions imposées, par un acte de courage désespéré, sortit de la ville avec six cents de ces hommes dévoués que les Aquitains appelaient *Saldunes* [1], et se jeta sur les avant-postes romains. Le cri qui s'éleva de ce côté fit courir les légions aux armes. Le combat fut rude, et Adcantuan repoussé dans la ville. Crassus pourtant, en considération de sa bravoure, consentit à le comprendre ensuite dans la capitulation générale [2].

La soumission des Sotiates, regardés comme la plus redoutable des nations aquitaniques, alarma grandement les autres. Leurs voisins, les Vocates [3] et les Tarusates [4], voyant que la guerre allait passer chez eux, envoyèrent des émissaires sur tous les points de l'Aquitaine, firent des alliances, donnèrent et prirent des otages et rassemblèrent des forces imposantes ; s'étant également adressés à leurs frères d'Espagne, ils reçurent des Cantabres [5] une armée auxiliaire assez considérable ; et, ce qui était plus encore pour eux, quelques-uns de ces chefs espagnols qui, longtemps compagnons de Sertorius, passaient pour des généraux consommés [6]. Par l'adjonction des auxi-

1. Devoti quos illi *Soldurios* appellant. Cæs., Bell. Gall., III, 22. — Athénée, d'après Nicolas de Damas, leur donne le nom de *Silodunes,* Οὒς χαλεῖσθαι τῇ πατρίῳ γλώττῃ Σιλοδούνους (l. VI, c. 13). En basque *Zaldi* ou *Saldi* signifie cheval ; *Salduna,* un cavalier, un chevalier ; pluriel, *Saldunac.* Voyez ci-dessus.

2. Cæs., Bell. Gall., III, 20, 21, 22.

3. *Vocates* appelés ensuite *Bazates* ou *Vasates;* les habitants du *Bazadois.*

4. Les habitants de *Tursan,* dont la capitale était *Aturres, Aires* en Gascogne.

5. Aujourd'hui les *Biscayens.*

6. Duces ii deliguntur, qui una cum Q. Sertorio omnes annos fue-

56 liaires cantabres, les troupes unies de l'Aquitaine s'élevèrent à cinquante mille hommes[1]. Dirigées par les chefs espagnols, elles se mirent à prendre des positions, à fortifier des camps, à inquiéter l'ennemi pour les subsistances. Cette guerre de tactique n'était nullement du goût de Crassus, qui n'avait pas assez de troupes pour rester maître de la campagne; il sentit qu'il serait contraint d'évacuer bientôt le pays, s'il ne se hâtait de gagner une bataille. Il assembla le conseil des légions, où l'on fut unanimement d'avis qu'il fallait tout tenter pour amener une action décisive, et les soldats reçurent l'ordre de se préparer pour le lendemain.

Au point du jour, l'armée romaine sortit, se rangea sur deux lignes et attendit, immobile, ce que ferait l'ennemi. La confiance ne manquait point aux Aquitains; ils en trouvaient d'assez grands motifs dans leur nombre et dans les souvenirs de leur ancienne gloire; car ils se rappelaient avec orgueil qu'ils avaient détruit une armée romaine et fait fuir un proconsul romain, durant la guerre de Sertorius; mais les chefs les dissuadèrent de combattre : ils leur firent comprendre que la victoire était plus sûre, sans coup férir, en continuant à fermer les passages, à intercepter les convois. « Si la famine, disaient-« ils, force les Romains à la retraite, nous les attaque-« rons en pleine marche, sous la charge du bagage et « déjà vaincus par le découragement. » Les Aquitains, approuvant la sagesse de ce conseil, laissèrent les légions en bataille, et restèrent dans leurs retranchements. Mais

rant, summamque scientiam rei militaris habere existimabantur. Cæs., Bell. Gall., III, 23.

1. Millium quinquaginta numero ex Aquitania Cantabrisque convenisse constabat. Id., ibid., 26. — Oros., VI, 8.

Crassus, pressé d'en finir à tout prix, donna le signal de 56
l'attaque, et marcha vers le camp ennemi[1].

Les soldats romains se précipitèrent à l'assaut avec une incroyable ardeur; les uns comblent le fossé, tandis que d'autres, par une grêle de traits, écartent l'ennemi du rempart et du parapet; les auxiliaires gaulois, qui inspiraient quelque défiance, sont employés à fournir des traits et des pierres, et à porter des fascines; les assiégés se défendent vaillamment, et leurs traits jonchent de cadavres romains le tour des palissades. Crassus ne faisait aucun progrès, lorsque des cavaliers viennent lui donner avis que les derrières du camp aquitain sont faiblement gardés et les abords faciles. Il envoie alors de ce côté quatre cohortes fraîches, leur commandant de prendre un long détour pour cacher leur marche; elles arrivent, forcent la porte et se trouvent dans le camp avant que les assiégés, uniquement occupés du combat, aient pu les apercevoir et apprendre ce qui se passe. Avertis par les cris de leurs compagnons, les assiégeants redoublent d'efforts : ils pressent l'ennemi, qui, bientôt enveloppé de toutes parts et perdant courage, se précipite du haut des remparts et cherche son salut dans la fuite. La cavalerie romaine atteignit les fugitifs en rase campagne, et en laissa à peine échapper le quart[2].

Au bruit de cette victoire, une grande partie de l'Aquitaine se rendit à Crassus. Tous ces peuples, Tarbelles[3], Bigerrions[4], Précians[5], Vocates, Tarusates,

1. Cæs., Bell. Gall., III, 24.
2. Id., ibid., 25 et 26. — Dio, XXXIX, 46. — Flor., III, 10. — Oros., VI, 8.
3. Voyez ci-dessus.
4. Voyez ci-dessus.
5. Peuple inconnu.

56 Élusates[1], Garites[2], Auskes[3], Garumnes, Sibuzates[4], Cocosates[5], lui envoyèrent des otages; quelques États éloignés, se fiant sur la saison avancée, furent les seuls qui s'en dispensèrent.

Cependant le mouvement imprimé par les cités armoricaines durait encore sur quelques points de la côte belgique. Les Ambiens[6] avaient mis bas les armes; mais les Morins et les Ménapes restaient assemblés et n'avaient point envoyé de députés aux Romains. Quoique l'hiver fût près de commencer, César marcha contre eux. Ces deux nations, voyant tant de cités puissantes, qui avaient essayé de la guerre régulière, vaincues et domptées, adoptèrent un tout autre système : elles se retirèrent avec leurs provisions et leurs biens dans les bois et les marécages qui couvraient une partie de leur pays. Arrivé à l'entrée de ces forêts, le proconsul commençait à établir et à retrancher son camp, lorsqu'il fut attaqué brusquement; les légions saisirent leurs armes et parvinrent à repousser les assaillants; mais, s'étant engagées dans des lieux embarrassés, elles perdirent beaucoup de monde[7].

Les jours suivants, César se mit à faire abattre la forêt, et afin que les travailleurs désarmés ne pussent être surpris, il ordonna d'amonceler à mesure tout le bois coupé pour en former un rempart sur les deux flancs. On poussa l'ouvrage avec activité, et un immense abatis fut fait en quelques jours. Déjà César atteignait les troupeaux

1. Peuple du pays d'*Euse* ou *Eause*.
2. Peuple du comté de *Gaure*.
3. Voyez ci-dessus.
4. Peuple de *Sobusse,* entre *Dax* et *Bayonne*.
5. Peuple de *Marensim* à huit lieues de Dax.
6. Voyez ci-dessus.
7. Cæs., Bell. Gall., III, 28.

des Belges et la queue de leurs bagages, tandis qu'ils 56
s'enfonçaient eux-mêmes dans l'épaisseur de la forêt, mais des pluies orageuses survinrent; il se vit contraint de discontinuer l'ouvrage, et bientôt il ne lui fut plus possible de tenir le soldat sous la tente. Ayant donc ravagé tout le pays et brûlé les habitations, il ramena son armée en quartier d'hiver sur les terres des Lexoves, des Aulerkes et des autres peuples qui s'étaient récemment soulevés; puis il partit pour l'Italie [1].

Les Ménapes étaient à peine délivrés de la présence 55
des troupes romaines, qu'un nouvel ennemi leur tomba subitement sur les bras. Plus violemment que jamais, les guerres acharnées que les tribus germaniques se livraient entre elles bouleversaient le territoire d'outre-Rhin. La puissante ligue des Suèves faisait alors tout trembler et tout plier sous ses armes; elle réduisait ses voisins à lui payer tribut ou à se retirer devant elle. Les Usipètes et les Tencthères, après une longue résistance, cédèrent enfin à ce torrent; chassés de leurs terres, et poussés pendant trois ans de canton en canton dans les forêts de la Germanie, ils arrivèrent près de l'embouchure du Rhin, au nombre de quatre cent trente mille têtes. Les Ménapes, comme on l'a vu, habitaient la rive gauloise du fleuve vers son cours inférieur; ils possédaient aussi sur l'autre rive des cultures et quelques villages. A l'approche de la horde émigrante, ils abandonnèrent avec effroi leurs habitations situées au nord du Rhin, et tous leurs guerriers accoururent en masse défendre la rive méridionale. Les Germains mirent tout en œuvre pour effectuer le passage; vainement, car ils manquaient de bateaux, et les gués étaient bien gardés. Ils feignirent

1. Cæs., Bell. Gall., III, 29. — Flor., III, 10.

55 donc de retourner sur leurs pas; mais, après trois jours de marche, ils reparurent subitement. Cependant les Ménapes, accoutumés de la part des Germains à ces attaques brusquement entreprises et aussitôt abandonnées, croyant la horde déjà bien loin, avaient repassé le Rhin, et étaient rentrés paisiblement dans leurs demeures. Assaillis à l'improviste, tous furent massacrés, et leurs barques servirent aux Germains pour gagner l'autre bord, qui n'était plus défendu; avant que les Belges eussent pu s'armer et se réunir, l'ennemi était maître du pays.

Cet événement, dont les suites pouvaient être importantes dans l'état de mécontentement où la majorité des cités gauloises se trouvaient à l'égard des Romains, causa une sensation profonde et générale. Du Rhin aux Pyrénées, on se demandait avec inquiétude ce qu'il fallait faire : rejetterait-on les Germains au delà du fleuve? laisserait-on cette tâche à César? ou même, se servirait-on de ces bandes désespérées pour les opposer aux Romains, et allumer par elles une guerre qui pourrait devenir nationale? Dans les cités du centre ou de l'ouest, on arrêtait les voyageurs, on questionnait les marchands qui arrivaient du nord; des paroles d'indépendance, des bruits hostiles aux Romains circulaient de bouche en bouche; des conciliabules se formaient entre les villes. Plusieurs nations envoyèrent même des députés aux Usipètes et aux Tencthères, pour les inviter à s'avancer dans l'intérieur de la Gaule, les assurant que tout ce qu'ils demanderaient leur serait accordé[1]; et déjà, d'après les

1. Missas legationes a nonnullis civitatibus ad Germanos, invitatosque eos uti ab Rheno discederent; omniaque, quæ postulassent, ab se ore parata. Cæs., Bell. Gall., IV, 6.

conseils de ces cités, les Germains commençaient à rava- 55
ger le territoire des Trévires, que leur conduite ambiguë rendait non moins suspects au parti national qu'ils pouvaient l'être au parti romain [1].

César, instruit de toutes ces choses par ses lieutenants, sentit que sa présence en Gaule était indispensable; s'arrachant donc à cette foule de courtisans de tout rang qui, dans l'intervalle de ses campagnes, accouraient à Lucques ou à Pise l'aduler, et conspirer avec lui l'asservissement prochain de Rome, malgré l'hiver encore rigoureux, il repassa les Alpes. A son arrivée, il convoqua les principaux chefs des cités gauloises, et en politique habile, feignant d'ignorer tout ce qu'il savait [2], il les encouragea, les flatta, et finit par ordonner la levée d'une nombreuse cavalerie. Les troupes réunies, il se mit en marche pour le Rhin.

Lorsqu'il n'en fut plus qu'à peu de journées, il vit venir à lui les députés des Tencthères et des Usipètes, chargés de lui déclarer, au nom de ces peuples, « qu'ils « ne s'armeraient pas les premiers contre les Romains, « mais qu'attaqués, ils ne refuseraient pas la guerre; que « c'était une vieille coutume qu'ils tenaient de leurs an- « cêtres, de se mesurer avec quiconque les provoquait, « et de ne jamais recourir à la prière. » Ils ajoutèrent « qu'ils n'avaient quitté leur pays que malgré eux et par « violence; qu'ils pouvaient être des amis utiles à qui « voudrait vivre en bonne intelligence avec eux; qu'ils « seraient des ennemis redoutables à qui viendrait les « attaquer sans sujet. Tout ce qu'ils demandaient, c'était

1. Cæs., Bell. Gall., IV, 6.

2. Principibus Galliæ evocatis, Cæsar ea quæ cognoverat dissimulanda sibi existimavit. Id., ibid.

55 « qu'on leur laissât des terres qu'ils avaient conquises par « leur bravoure, ou qu'on leur en assignât d'autres. « Nous ne le cédons qu'aux seuls Suèves, à qui les dieux « mêmes ne résisteraient pas, s'écriaient leurs ambassadeurs avec fierté; quant à tout autre ennemi, il n'en « est pas sur la terre qui ne doive trembler devant nos « armes[1]. »

La réponse de César fut celle d'un maître qui ouvre ou ferme à sa volonté l'entrée de ses domaines. « Je « ne puis, dit-il aux Germains, faire avec vos nations « aucun traité, tant qu'elles seront sur le sol gaulois. Il « n'est pas juste que ceux qui n'ont pas su défendre leur « bien s'emparent du bien d'autrui; d'ailleurs, il n'y a « ici aucun terrain vacant, surtout pour y transplanter « une telle multitude. » Il ajouta « qu'ils pouvaient se « retirer vers le territoire des Ubes, dont les envoyés se « plaignaient, en ce moment, des violences des Suèves, « et lui demandaient assistance; qu'il se chargeait d'ob- « tenir le consentement de la nation ubienne[2]. »

Les députés parurent écouter sans trop de répugnance la proposition du général romain; ils lui demandèrent seulement de suspendre sa marche pendant trois jours, afin qu'ils pussent consulter leurs compatriotes et lui rapporter la réponse. César s'y refusa; sachant qu'une partie de la cavalerie avait été envoyée depuis quelques jours au midi de la Meuse pour chercher des vivres, et faire du butin sur les terres des Ambivarites[3], il en inférait qu'ils attendaient le retour de cette troupe, et ne vou-

1. Sese unis Suevis concedere, quibus ne dii quidem immortales pares esse possint; reliquum quidem in terris esse neminem, quem non superare possint. Cæs., Bell. Gall., IV, 7.

2. Id., ibid., 8.

3. Tribu inconnue.

laient que gagner du temps. Il continua sa marche, et 55
n'était plus qu'à douze milles du camp germain, quand les députés revinrent avec la réponse de leurs nations ; ils le conjurèrent de ne se point porter plus avant ; et ne l'obtenant pas, ils insistèrent pour que du moins la cavalerie qui formait l'avant-garde romaine s'abstînt de commencer les hostilités ce jour-là : « les Usipètes et les « Tencthères, disaient-ils, allaient députer vers les « Ubes ; et, dans le cas où ce peuple consentirait à les « recevoir sous la foi du serment, ils s'engageaient à « accepter ce que César lui-même proposait. » Le proconsul répondit qu'il devait s'avancer ce jour-là encore quatre milles pour trouver de l'eau, et qu'il ne dépasserait pas ce terme ; il leur dit aussi de revenir en plus grand nombre le lendemain, afin de s'expliquer plus en détail sur ce qu'il convenait de faire. Ce fut donc une véritable trêve qu'il conclut avec eux[1].

La cavalerie romaine était composée de cinq mille hommes ; dans le cours de la journée, elle rencontra un corps de huit cents cavaliers germains : les deux troupes engagèrent le combat. Les Romains prétendirent que les premiers coups n'étaient pas partis de leurs rangs, que l'ennemi était seul coupable de la violation de l'armistice ; et leurs historiens, en conséquence, s'étudient à représenter les cavaliers germains comme des jeunes gens téméraires, insubordonnés, qui se seraient portés à cet acte de perfidie, malgré les conseils de leurs vieillards et l'ordre de leurs chefs. Mais en supposant à ces jeunes gens la témérité la plus insensée, quelle apparence y a-t-il que huit cents hommes fussent venus de gaieté de cœur se risquer contre cinq mille, et cela pour

1. Cæs., Bell. Gall., IV, 9, 11.

55 rompre des négociations qui, sincères ou feintes, étaient d'un si haut intérêt pour leurs compatriotes, et que ceux-ci avaient eu tant de peine à nouer? Quel que fût au reste l'agresseur, le combat s'engagea vivement. D'abord les Germains, suivant leur coutume, sautèrent à terre, et, l'épée au poing, se mirent à éventrer les chevaux et à tuer les cavaliers; ils jetèrent un grand désordre dans les rangs ennemis; mais ils auraient succombé inévitablement sous le nombre, si les auxiliaires gaulois n'eussent fait brusquement volte-face, se sauvant à toute bride vers le camp. Ceux des Romains qui étaient déjà aux prises ou qui voulurent faire bonne contenance dans la retraite, eurent beaucoup à souffrir: la plupart furent blessés, soixante-quatorze périrent, et parmi ces derniers un Aquitain d'antique et illustre famille, dont l'aïeul avait été roi, et avait reçu du sénat romain le titre d'ami; lui s'était fait Romain, il avait pris un patron romain, avec le nom de Pison, et commandait, sous César, un corps d'auxiliaires aquitains. Pison, voyant son frère enveloppé par un gros de Germains, lui porta secours et le dégagea; mais ayant eu son cheval tué sous lui, il fut renversé et percé de coups. Son frère, qui était déjà hors de la mêlée, l'ayant aperçu de loin, revint à son tour au milieu des ennemis et se fit tuer[1].

A l'aspect de sa cavalerie en pleine déroute, César fut transporté d'une violente colère. Dans le fond de son âme, il accusait de tout ce qui arrivait la mauvaise volonté ou, selon son expression, « l'inconstance » des Gaulois. Il voyait bien qu'au dehors l'intérêt des peuples belges se portait sur ses ennemis[2], et, au milieu

1. Cæs., Bell. Gall., IV, 12.

2. Cognita Gallorum infirmitate, quantum jam apud eos hostes uno

même de son camp, il entendait ses auxiliaires exalter 55
la bravoure des Germains pour décourager ses soldats. Il sentit qu'il ne devait leur laisser le temps ni d'affaiblir la confiance des légions, ni de prendre pour eux-mêmes un parti décisif[1]; mais dissimulant soigneusement ses appréhensions secrètes, il parut concentrer tout son ressentiment sur les Germains. « Ces perfides, « disait-il, n'étaient venus implorer la paix que pour le « trahir et le surprendre[2]. Leur joie pourtant ne serait « pas longue, car il y aurait une vraie démence à diffé- « rer encore, à patienter bénévolement, jusqu'à ce que « leur cavalerie fût de retour. » Ayant convoqué ses lieutenants et son questeur, il décida, de concert avec eux, qu'il fallait saisir la première occasion de livrer bataille.

César en épiait une, et, suivant ses propres paroles, une très-favorable[3]; car c'était le lendemain matin que les négociateurs des Tencthères et des Usipètes devaient se rendre auprès de lui. Ils arrivèrent effectivement en grand nombre, tous recommandables par leur âge et par leurs hautes dignités, demandant à s'expliquer sur le combat de la veille, et protestant qu'ils n'avaient point à se reprocher la violation de la foi jurée[4]. César, sans vouloir les entendre, donna l'ordre de les mettre aux fers; puis il fit sortir toutes ses troupes, plaça la cavalerie gauloise en surveillance à l'arrière-garde[5], rangea

prælio auctoritatis essent consecuti, sentiebat. Cæs., Bell. Gall., IV, 13.

1. Quibus ad consilia capienda nihil spatii dandum existimabat. Id., ibid.

2. Qui, petita pace, ultro bellum intulissent. Id., ibid.

3. Opportunissima res. Id., ibid.

4. Sui purgandi causa. Id., ibid. — Dio, XXXIX, 47.

5. Equitatum... agmen subsequi jussit. Cæs., ub. supr.

55 les légions sur trois colonnes; et par une marche précipitée de huit milles, il arriva en vue de l'ennemi.

Rien ne saurait exprimer l'étonnement et l'effroi des Germains, lorsqu'au lieu de leurs députés, dont ils attendaient le retour, ils virent s'avancer rapidement les enseignes romaines. Aucun plan n'avait été arrêté, aucune disposition n'était prise pour la défense. Incertains s'ils devaient sortir du camp pour combattre, ou s'y retrancher, ou faire retraite, ils hésitaient, se croisaient, s'embarrassaient mutuellement. Cépendant le péril devenait d'instant en instant plus menaçant, et d'instant en instant les chances de salut diminuaient. Au bruit confus qui s'élevait du camp, au désordre des postes extérieurs, les soldats romains devinèrent aisément à quelle épouvante leur ennemi était en proie, et cette idée augmenta leur ardeur. Le combat commença; les Germains, ayant enfin saisi leurs armes et s'étant rangés parmi les chariots et les bagages, cherchèrent à soutenir le choc; quant aux femmes et aux enfants, ils se précipitèrent par les derrières du camp, et se mirent à fuir dans la direction du Rhin : César les aperçut, et envoya sa cavalerie charger cette multitude sans défense [1].

Cependant les guerriers germains opposés aux légions, entendant les clameurs qui s'élevaient de l'autre extrémité du camp, tournèrent la tête; ils virent leurs femmes et leurs enfants sabrés par la cavalerie romaine, et ce spectacle leur enleva le peu de force qui leur restait [2]. Jetant leurs enseignes, abandonnant leurs chefs, ils coururent en désordre de ce côté; leur fuite dura

1. Reliqua multitudo puerorum mulierumque passim fugere cœpit; ad quos consectandos Cæsar equitatum misit. Cæs., Bell. Gall., IV, 14.

2. Germani, post tergum clamore audito, quum suos interfici viderent... Id., ibid., 15.

jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la rive du Rhin au con- 55
fluent de ce fleuve et de la Meuse. Arrêtée là par une double barrière et ne sachant où se réfugier, la horde fugitive périt tout entière : une partie tomba sous l'épée et le javelot; plusieurs essayèrent de traverser les fleuves à la nage, mais en vain : la fatigue, l'effroi, la rapidité du courant, les firent submerger. Les Romains, sans perte d'un seul homme, avec très-peu de blessés, rentrèrent dans leur camp, ayant ainsi terminé en quelques heures une guerre qui leur avait causé d'abord tant d'inquiétude [1].

Aucune bataille n'avait coûté moins de sang à César, mais aucune ne lui rapporta moins de gloire. Les circonstances qui l'avaient précédée, les circonstances qui l'accompagnèrent présentaient un côté peu honorable pour sa loyauté. Cet homme, vengeur si scrupuleux du droit des gens, lorsqu'il intéressait lui et les siens; qui avait fait torturer tout un sénat, vendu à l'encan tout une nation, parce qu'en retenant quelques agents et espions romains, cette nation avait cru pouvoir recouvrer des otages qu'on lui avait enlevés contre toute justice; ce même homme dressait un guet-apens à des ambassadeurs, et accordait des trêves pour les violer; ce Romain, dont la clémence faisait tant de bruit parmi les siens, traitait des troupeaux de femmes et d'enfants fugitifs avec plus de rigueur qu'on ne traite des soldats vaincus dans une guerre sans quartier. Ces accusations couraient de bouche en bouche dans la Gaule, et se mêlaient aux regrets d'une occasion échappée et d'une espérance déçue.

1. Ex tanti belli timore... Cæs., Bell. Gall., IV, 15. — Liv. epit., CV. — Plut., in Cæs., 20, 21. — App., Bell. Gall., XVIII. — Dio, XXXIX, 48. — Oros., VI, 9.

55 En Italie, et jusque dans le sénat de Rome, des âmes honnêtes, en petit nombre, il est vrai, ressentirent une indignation non moins vive et osèrent l'exprimer. Lorsque, après la lecture des dépêches de César, les sénateurs votèrent que des actions de grâces seraient adressées aux dieux, en reconnaissance de cètte victoire : « Des actions de grâces! s'écria Caton; votez plutôt des « expiations! Suppliez les dieux de ne pas faire peser « sur nos armées le crime d'un général coupable. Livrez, « livrez César aux Germains, afin que l'étranger sache « que Rome ne commande point le parjure, et qu'elle « en repousse le fruit avec horreur[1]! »

Pour disculper César, ses amis romains prétextaient la situation critique où lui et son armée s'étaient trouvés, et les nombreux exemples qui militaient en sa faveur. Mais, en deçà des Alpes, ses partisans se taisaient. Le prestige qui avait ouvert à la république la conquête de ce pays s'effaçait chaque jour davantage; la haine gagnait, et quand Rome crut avoir dompté tous ses ennemis, en soumettant le nord et l'ouest de la Gaule, elle s'aperçut qu'il lui en restait de plus acharnés, ses anciens amis.

César compléta sa victoire en passant le Rhin avec son armée et jetant l'épouvante parmi les nations germaniques voisines du fleuve[2]. Mais comme l'été inclinait vers sa fin, et qu'il était trop tard pour commencer une campagne en Germanie, où les hivers étaient rigou-

1. Γανύσιος δὲ λέγει Κάτωνα, τῆς βουλῆς ἐπὶ τῇ νικῇ ψηφιζομένης ἑορτὰς καὶ θυσίας, ἀποφήνασθαι γνώμην, ὡς ἐκδοτέον ἐστὶ τὸν Καίσαρα τοῖς βαρβάροις, ἀφοσιουμένους τὸ παρασπόνδημα ὑπὲρ τῆς πόλεως, καὶ τὴν ἀρὰν εἰς τὸν αἴτιον τρέποντας. Plut., in Cæs., 22.

2. Cæs., Bell. Gall., IV, 16, 17, 18, 19. — Liv. epit., CV. — Plut., in Cæs., 22. — Dio, XXXIX, 48. — Flor., III, 10. — Oros., IV, 9.

reux et précoces, il rentra aussitôt en Gaule [1]. S'étant 55
rappelé pourtant qu'il avait une vengeance à tirer des habitants de l'île de Bretagne, qui avaient fourni des secours à ses ennemis, notamment aux Vénètes, l'année précédente [2], il résolut de faire, avant l'hiver, un débarquement sur leurs côtes. Ses lieutenants eurent ordre de mettre en état la flotte construite dans la guerre contre les Armorikes, et de ramasser le plus qu'ils pourraient de vaisseaux de transport gaulois : lui-même se rendit avec toutes ses troupes sur la pointe de la côte des Morins, où il savait que le détroit de Bretagne était le moins large et le moins dangereux. A son entrée sur le territoire des Morins, ce peuple si fier et jusque-là intraitable parut enfin s'humilier devant la puissance de Rome; il envoya des députés au proconsul, donnant pour excuse de sa conduite passée son état sauvage et son ignorance des coutumes romaines [3]. Celui-ci trouva que ces avances survenaient très à propos; car il n'eût point voulu laisser d'ennemis derrière lui; il agréa donc la soumission des Morins et exigea d'eux bon nombre d'otages. Avant de suivre César et ses légions dans les parages de la Bretagne, nous devons donner quelques détails sur la topograghie de cette île, ses productions et son histoire antérieure; cette courte exposition ouvrira le chapitre suivant.

1. Cæs., Bell. Gall., IV, 20.

2. Quod, omnibus fere gallicis bellis, hostibus nostris inde subministrata auxilia intelligebat. Id., ibid.

3. Quod homines barbari et nostræ consuetudinis imperiti... Id., ibid., 22.

CHAPITRE II.

Description de l'île de Bretagne. — Ses habitants. — Belges établis au sud et à l'est; conquête des Belges-Suessions. — Diversité des mœurs des Bretons suivant les races. — Religion, gouvernement, état social. — Les Bretons admettent la communauté des femmes. — Température de l'île; son sol; ses mines. — Ile d'Érin; ses productions, ses habitants. — Première expédition de César dans l'île de Bretagne. — Difficulté du débarquement; les vaisseaux romains sont dispersés par la tempête. — Retour précipité de César. — Deuxième expédition des Romains en Bretagne. — Mandubrat se réfugie près de César. — Assassinat de Dumnorix. — Débarquement de l'armée romaine. — Soumission de Cassivellaun et des Trinobantes.

55 — 53.

55 L'île de Bretagne se divise naturellement en deux régions, l'une septentrionale, formée par la haute et longue chaîne des monts Grampiens; l'autre qui embrasse tout le reste de l'île, et présente sur la côte occidentale ses plus grandes élévations.

C'était vers la région du nord qu'à partir du VIe siècle avant notre ère, la race gallique, habitante primitive de l'île, avait fait retraite successivement devant la conquête des Kimris[1]. Acculée au pied des monts Grampiens[2], boulevard de son indépendance, elle s'étendait de là dans les vastes plaines au midi du Forth, et probablement beaucoup plus avant. Au Ier siècle, elle y vivait partagée en trois confédérations qui, suivant l'usage

1. Voyez livre I, ch. 1; et l'Introduction.
2. *Grampius*. Tac., Agric., 29.

constant de cette race[1], tiraient leur nom de la nature 55
de leur habitation. Au sud du Forth étaient situés les *Maïates*[2], ou tribus des basses terres; au nord les *Albans*[3], ou tribus des hautes terres, et dans l'épaisse forêt qui couvrait alors le versant méridional des monts Grampiens et les plaines adjacentes, les tribus des bois, appelées vraisemblablement *Celtes* en langue gallique, et en langue kimrique, tribus de *Celyddon*, ou Calédoniens[4].

Le midi de l'île, conquis par les compagnons de Hu le Puissant, était resté sans opposition entre les mains de leurs fils pendant quatre cents ans. Dans le cours du second siècle avant notre ère, des Belges, passant le détroit, s'établirent sur les côtes au sud[5] et à l'est, et le roi suession Divitiac réunit à ses domaines du continent toute la presqu'île comprise entre la Tamise et la Saverne[6]. Plusieurs de ces peuplades émigrées conservaient leur nom national, comme les *Parises* ou *Parisii*[7], venus des bords de la Seine et de la Marne, à l'embouchure de l'Abus, les *Atrébates*[8] établis sur les deux rives de la Tamise, et plusieurs autres, mais la plupart avaient

1. Voyez livre I, ch. 1.

2. *Maiatæ*, de *magh-aite; mag*, plaine; *aite*, contrée. La basse Écosse porte aujourd'hui en langue gaëlique le nom de *mag-thir*, basses terres.

3. *Albani*. Les montagnards d'Écosse prennent encore aujourd'hui le nom d'*Albannach*. — Voyez livre I, ch. 1.

4. *Sylva Caledonia, Saltus Caledonius*. — *Celyddon*, d'où les Romains ont fait *Caledonia*, est, comme nous l'avons dit plus haut, un mot du dialecte kimrique qui signifie *les forêts*, la contrée des forêts. Trioedd, 6. — Camden, Brit. p. 668.

5. Cæs., Bell. Gall., v, 12; II, 4.

6. *Tamesis* et *Sabrina*.

7. Παρίσοι, Ptolem. — Peuple d'une partie de l'Yorkshire.

8. Atrebatii, Ἀτρεβάτιοι. Peuple d'une partie des comtés d'Oxford, de Buckingham, de Middlesex et de Berks.

55 adopté des titres de confédération, ou n'étaient plus désignées que par la dénomination collective de Belges britanniques. Telle était la population de l'île de Bretagne à l'époque où César en projeta la conquête.

Cette diversité d'origine et de situation avait produit chez les Bretons une diversité correspondante de vie et d'habitudes. La côte orientale présentait l'aspect d'un canton de la Belgique; les habitants, vêtus de la braie et de la saie, y cultivaient la terre, y faisaient le commerce, y avaient construit quelques grands villages[1]. Un peu plus avant dans l'intérieur du pays, et vers l'ouest et le nord, on trouvait moins de culture; les Kimro-Galls ne s'y nourrissaient guère que de viande et de lait; pour tout vêtement, ils se couvraient d'une tunique de peau de mouton; leurs cabanes, bâties dans les bois, étaient isolées pour la plupart; lorsqu'elles atteignaient un certain nombre, on les environnait d'un abatis d'arbres, et l'on avait une ville, commune retraite des hommes et de leurs bestiaux[2]. Le Gall, habitant du nord, était encore plus sauvage; il vivait nu, dédaignant l'agriculture et presque l'éducation des troupeaux, subsistant du produit de la chasse, d'écorces d'arbres et de quelques racines. Tous les Bretons portaient de longs cheveux flottants et de longues moustaches; ils se teignaient le corps avec une substance verdâtre extraite des feuilles du pastel[3]; les Galls ajoutaient à cette parure nationale des figures d'animaux, des signes symboliques et d'autres ornements variés, dont ils se décoraient par le tatouage les mem-

1. Cæs., Bell. Gall., v, 14. — Mela, iii, 6.

2. Cæs., Bell. Gall., v. — Tac., Ann., xiv; Agric., pass. — Dio, lxxvi, 12.

3. Cæs., ub. supr.

bres et le corps[1]; ils se chargeaient aussi les bras et les 55
reins de lourds anneaux de fer. Les Kimris-Bretons étaient de plus haute stature, mais moins vigoureux que les indigènes de la Gaule. Rien n'égalait l'agilité et la force du montagnard du nord ; ni rivière, ni lac, ni golfe de mer, ne l'arrêtaient. Pour guetter un ennemi ou pour échapper à sa poursuite, il restait quelquefois des jours entiers plongé dans l'eau, n'ayant que la tête seule en dehors. L'ancienne armure gauloise, le long sabre, le bouclier étroit, l'épieu et l'arc composaient l'armure des Bretons[2]; l'usage du casque et de la cuirasse leur fut longtemps inconnu; ils se servaient du chariot de guerre, qu'ils savaient manœuvrer avec plus d'adresse encore que leurs frères du continent[3].

Par un bizarre scrupule de religion, les Bretons ne mangeaient ni lièvres, ni poules, ni oies ; ils en élevaient cependant par luxe et par plaisir[4]. Soit scrupule du même genre, soit plutôt ignorance ou dédain, les Galls ne tiraient non plus aucun parti du poisson qui fourmillait sur leurs côtes[5]. A ce degré de civilisation, les formes du gouvernement devaient être simples et grossières : l'aristocratie et la monarchie militaires dominaient chez les peuples du midi; chez ceux du nord, l'association patriarcale ou de famille. Tous les membres proches ou éloignés de la même famille vivaient réunis dans la plus étroite intimité : chasse, butin, propriété, tout était en

1. Herodian., III, 14. — Claudian., Laud. Stilich., passim.
2. Ingentes gladii; enormes gladii, sine mucrone; parva scuta. Tac., Agric., 36.
3. Tac., Agric., passim. — Herodian., III, 14.
4. Leporem et gallinam et anserem gustare fas non putant : hæc tamen alunt, animi voluptatisque causa. Cæs., Bell. Gall., v, 12.
5. Dio, LXXVI, 12.

55 commun, même les femmes. La communauté des femmes existait bien chez les autres Bretons par sociétés de dix à douze personnes, principalement entre enfants et pères, et entre frères, et les enfants étaient censés appartenir à celui qui avait le premier connu la mère[1] ; chez les Galls, la promiscuité était plus complète, et les enfants n'appartenaient à aucun individu, mais à la famille; ils ne reconnaissaient pas de pères, comme les femmes ne reconnaissaient pas de maris[2].

La température de l'île de Bretagne était plus douce que celle de la Gaule septentrionale; mais les brouillards, les pluies abondantes, la chaleur modérée de l'été, ne permettaient aux fruits de mûrir qu'avec lenteur[3]. Le sol présentait sur presque toute sa surface une immense forêt d'arbres vigoureux, entrecoupée de gras pâturages, de lacs et de fleuves[4]. Outre les célèbres mines d'étain situées dans l'intérieur des terres[5], la Bretagne renfermait du fer, de l'or et de l'argent[6]; quelques rivières y roulaient, dit-on, des pierres gemmes[7]; une espèce de murex propre à la teinture noire[8], et des perles ternes et de médiocre valeur se pêchaient sur quelques points de ses côtes[9]. Le cuivre y était importé du continent de

1. Uxores habent deni duodenique inter se communes, et maxime fratres cum fratribus, parentesque cum liberis; sed si qui sunt ex his nati, eorum habentur liberi, quo primum virgo deducta est. Cæs., Bell. Gall., v, 14.

2. Dio, LXXVI, 12.

3. Cæs., Bell. Gall., v, 12. — Strab., IV. — Mela, III, 6. — Tac., Agric., 12. — Eumen., Paneg. VI ad Constantin., 9.

4. Mela, loc. cit.

5. Cæs., ub. supr.

6. Id., ibid. — Tac., Agric., 12. — Eumen., ub. supr.

7. Mela, III, 6. — Eumen., Paneg. VI, 11.

8. Amat., Restit. purpur. (Ap. Heeren, Ideen über den Handeln, etc.)

9. Suet., in Cæs., 147 — Tac., Agric., 12. — Amm. Marc., XXIII, sub fin.

la Gaule[1] ; les Bretons en fabriquaient leurs monnaies ; 55
ils se servaient aussi pour le même usage d'anneaux de fer d'un poids réglé[2]. A l'occident de la Bretagne était située l'île d'Érin, appelée par les Grecs *Ierne* et par les Romains *Hibernia*[3] ; longtemps elle avait passé pour inhabitable à cause du froid ; plus tard, lorsqu'on sut en Grèce et en Italie qu'elle jouissait d'un ciel tempéré et d'un sol fertile, on la peupla, mais d'hommes hideux et anthropophages. Les voyageurs rapportaient qu'il y croissait une herbe odoriférante dont quelques feuilles suffisaient pour jeter dans une joyeuse ivresse les animaux qui les avaient broutées[4]. Érin n'appartenait plus en totalité à la race gallique ; plusieurs colonies de Kimris-Bretons et même de Belges, venues des embouchures du Rhin, s'étaient établies le long de la côte orientale : ces derniers, sous le nom de *Fir-Bolg*, jouent un rôle brillant, mais fabuleux, dans les vieilles traditions nationales du pays[5].

Tandis que les préparatifs de l'expédition marchaient avec activité, César appela près de lui, de tous côtés, les voyageurs et les trafiquants qui pouvaient lui donner quelque lumière sur l'étendue de l'île de Bretagne, sur les peuples qui l'habitaient, leur manière de faire la guerre, leurs institutions, enfin sur les ports les plus

1. Cæs., Bell. Gall., v, 12.

2. Utuntur aut ære, aut annulis ferreis, ad certum pondus examinatis, pro nummo. Id., ibid.

3. *Eir-inn* ou *Iar-inn*, l'île de l'ouest. — *Ierne*. Orph., Aristot., Strab., Claudian. — *Hibernia*. Cæs. — *Iverna*. Mela, Juven. — *Iris*. Diod. Sic. — Οὐερνία et Βερνία. Eustath. — Aujourd'hui l'*Irlande*.

4. Mela, III, 6.

5. O'Flaherty, Ogygia, p. 170, seqq. — Keating, p. 187, seqq., etc. Cons. Th. Wood, An inquiry concerning the primitive inhabitants of Ireland, 1821.

55 vastes et les plus capables de recevoir de grands vaisseaux[1]. Mais il n'en put rien tirer de satisfaisant[2], soit que les gens qu'il consultait n'eussent pas pénétré bien avant dans l'intérieur, soit plutôt que, comme Gaulois, ils se refusassent à trahir des amis èt des frères qui s'étaient attiré, en les secourant, l'inimitié des tyrans étrangers. César mécontent prit le parti d'envoyer un des siens, C. Volusénus Quadratus, avec une galère, explorer la côte et recueillir les renseignements les plus indispensables[3]. Cependant la flotte se ralliait successivement. Lorsque César vit rassemblés quatre-vingts transports et quelques galères, il se décida à partir avec deux légions. Dix-huit autres vaisseaux de charge étaient retenus par les vents contraires dans un port voisin; il y envoya sa cavalerie, avec ordre de mettre à la voile au premier instant favorable et de le rejoindre sur la côte de Bretagne; il distribua le reste de ses troupes chez les Ménapes et les Morins[4].

Au bout de cinq jours, Volusénus était de retour sans observations ni renseignements bien précis, car il n'avait pas osé aborder; une autre visite promit davantage. Comme le bruit de l'expédition qui se préparait avait déjà jeté l'alarme au delà du détroit, plusieurs des nations bretonnes envoyaient au général romain des ambassadeurs, en apparence pour l'adoucir par des démonstrations pacifiques; en réalité pour s'assurer de ses forces[5].

1. Cæs., Bell. Gall., IV, 20.
2. Quæ omnia fere Gallis erant incognita. Id., ibid.
3. Id., ibid., 21.
4. Id., ibid., 22.
5. Interim consilio ejus cognito, et per mercatores delato ad Britannos, a compluribus ejus insulæ civitatibus ad eum legati veniunt, qui polliceantur obsides dare atque imperio populi romani obtemperare. Id., ibid., 21.

César les reçut avec son affabilité ordinaire; après les 55
avoir exhortés à persévérer dans leurs bonnes dispositions, il les congédia; il fit partir en même temps qu'eux l'Atrébate Comm, qu'il avait établi roi de sa cité[1] après l'avoir soumise par les armes, et dont le crédit était ancien et considérable auprès de quelques nations bretonnes. Personnage important dans la confédération belgique, Comm joignait aux qualités d'un esprit ferme et prudent une ambition excessive; en flattant sa passion dominante, en lui prodiguant le pouvoir, César parvint à le séduire, non sans peine. Pour le moment, il avait complétement réussi, et le parti romain ne comptait pas dans ses rangs d'homme plus dévoué que le roi atrébate. Il se rendit avec une escorte de trente cavaliers au port de l'île le plus prochain, dans le dessein de travailler, par tous ses moyens d'influence, la population et les chefs bretons, et de les engager à se soumettre de bonne grâce. Il n'eut pas le temps de remplir sa mission; car à peine descendu à terre, il se vit saisi par les insulaires et chargé de chaînes[2].

Dès que le vent contraire cessa de souffler, les Romains mirent à la voile vers la troisième veille; mais la cavalerie n'ayant pas fait assez de diligence pour se rendre au lieu de l'embarquement, César n'avait avec lui que ses premiers navires lorsqu'il arriva en vue de l'île, vers la quatrième heure du jour. Toute la côte se trouvait couverte de troupes bretonnes rangées en bataille, et dans une position avantageuse; car la plage entre les hauteurs dominantes et la mer était en ce lieu si étroite,

1. Commius quem ipse, Atrebatibus superatis, regem ibi constituerat. Cæs., Bell. Gall., IV, 21.

2. Id., ibid., 27.

55 que la portée du trait pouvait la franchir. César ne jugea pas prudent d'y tenter le descente; il attendit à l'ancre le reste de sa flotte; après avoir attendu en vain, il s'avança environ sept milles, jusqu'à une plage ouverte et unie [1]. Les Bretons, apercevant la direction que prenait l'ennemi, envoyèrent de ce côté leur cavalerie et leurs chariots; eux-mêmes suivirent au pas de course et vinrent défendre l'abord de la côte. Ce qui gênait le plus le débarquement de la flotte romaine, c'était la hauteur des navires, que leur tirant d'eau forçait de s'arrêter au large et loin du rivage; il fallait que le soldat chargé du poids de ses armes, et ne connaissant pas la côte, tout à la fois s'élançât à l'eau, et fît tête aux vagues et à l'ennemi, tandis que les Bretons combattaient à pied sec, ou poussaient dans la mer leurs chevaux faits à cette manœuvre. Les premiers Romains qui se hasardèrent périrent; et les autres, découragés, ne marchaient plus qu'avec répugnance; César alors ordonna aux galères de se porter sur les flancs de l'escadre, le plus près qu'elles pourraient du rivage, et de faire jouer les frondes et les machines. Cette manœuvre s'exécuta, et une grêle nourrie de pierres, de flèches, de boulets de plomb, commença à battre des deux côtés l'armée bretonne; prise ainsi au dépourvu, et étonnée de la forme des galères, du mouvement des rames, de la nouveauté des armes de jet, celle-ci s'arrêta et peu à peu céda du terrain. Cependant les Romains hésitaient encore à débarquer, lorsque le porte-enseigne de la dixième légion, élevant son étendard et criant d'une voix forte : « Suivez-moi, compagnons, si vous ne voulez pas livrer l'aigle aux Barbares [2] ! » se pré-

1. Cæs., Bell. Gall., IV, 23.
2. Id., ibid., 25.

cipita à la mer; animés par cet exemple, tous descen- 55
dent des navires, et, plongés dans l'eau jusqu'aux épaules, l'épée haute, s'avancent vers l'ennemi. De part et d'autre, on combattit rudement. Les Bretons, à qui tous les bas-fonds étaient connus, accouraient contre les bataillons romains, et faisaient passer sur eux leurs chevaux et leurs chars[1]. Mais avec l'aide des galères et des chaloupes, et sous la protection des machines, les légions atteignirent enfin la terre, se formèrent en ligne, et par une charge impétueuse se rendirent maîtresses du rivage. Les derniers vaisseaux qui contenaient la cavalerie n'ayant pu ni tenir la route, ni aborder, César ne poursuivit pas plus loin son succès[2].

Le lendemain, il vit arriver à lui Comm l'Atrébate et une députation des insulaires. Les chefs bretons, frappés de l'audace des Romains et de la puissance de leurs machines, avaient mis en liberté le roi gaulois et l'envoyaient pour traiter de la paix, s'excusant sur l'emportement de la multitude, et sollicitant le pardon de cette imprudente résistance. Le proconsul leur imposa des otages; ils en livrèrent tout de suite une partie, et promirent le reste sous quelques jours, comme ayant à les faire venir de contrées éloignées; en attendant, ils licencièrent leurs troupes, et accoururent en foule dans le camp romain. C'était le quatrième jour depuis le débarquement, et enfin l'on apercevait en mer les dix-huit navires qui portaient la cavalerie de César : ils avaient fait voile par un vent frais, et touchaient presque à la plage, lorsqu'une tempête s'élevant subitement les dispersa. Les uns relâchèrent au port d'où ils étaient partis;

1. Cæs., Bell. Gall., IV, 26.
2. Id., ibid., 24-26. — Dio, XXXIX, 114.

55 les autres furent poussés sur les côtes occidentales de l'île, et en danger de périr; ils y jetèrent l'ancre néanmoins, mais, reportés au large, pendant la nuit qui fut orageuse, ils regagnèrent à grande peine le continent[1].

Cette même nuit était celle de la pleine lune, époque des plus hautes marées de l'Océan; les Romains l'ignoraient. Le flot surmontait les galères que César avait fait tirer à sec sur la grève, et les bâtiments de charge en rade sur leurs ancres étaient maltraités par la violence des ondes: les uns se brisèrent; les autres, dépouillés de leurs cordages, de leurs ancres, de tout leur armement, furent mis hors de service. Un tel événement jeta, comme on le pense bien, la consternation dans le cœur des Romains, et releva l'espoir et la confiance des Bretons. Les chefs insulaires rassemblés dans le camp du proconsul se concertèrent en secret; l'ennemi se trouvant sans vaisseaux, sans vivres, sans cavalerie, l'occasion était favorable pour reprendre les armes, le bloquer et faire une campagne d'hiver. « En triomphant de cette armée, se « disaient-ils, en lui fermant le retour, nous assurerons « pour jamais la liberté de la Bretagne; nous ferons perdre « pour jamais aux Romains l'envie de porter la guerre « au delà de notre détroit[2]. » Toutes choses étant convenues entre eux, ils commencèrent à s'évader l'un après l'autre, et firent revenir en cachette les soldats qu'ils avaient éloignés; quant aux laboureurs qui habitaient les alentours du camp romain, ils eurent ordre de vaquer, comme de coutume, aux travaux de la campagne, de continuer même à fréquenter les tentes ennemies.

1. Cæs., Bell. Gall., IV, 27, 28. — Dio, XXXIX, 114, 115.

2. Iis superatis, aut reditu interclusis, neminem postea belli inferendi causa in Britanniam transiturum confidebant. Cæs., Bell. Gall., IV, 30.

César cependant faisait réparer ses vaisseaux les moins 55
endommagés avec le bois et le cuivre de ceux qui avaient le plus souffert; il tira du continent les agrès et les outils qui lui manquaient; et ses soldats se portant à l'ouvrage avec zèle, à douze vaisseaux près qui furent perdus, la flotte se trouva bientôt en état de naviguer[1].

Pendant ce travail, une légion sortait chaque jour pour aller au fourrage et aux vivres; et, malgré la disparition successive de presque tous les chefs insulaires, l'attitude complétement pacifique des habitants inspirait aux Romains une pleine sécurité. Le tour de la septième légion était venu, et tout ayant été enlevé aux environs, elle s'était rendue dans un endroit un peu éloigné, pour y moissonner; déjà elle avait posé les armes, et, dispersée, elle s'occupait à couper le grain, quand les Bretons l'enveloppent et l'assaillent avec leurs chariots à faux. Surpris et effrayés par ce genre inaccoutumé de combat, les Romains[2] plièrent; et ils auraient péri tous jusqu'au dernier, si le proconsul, à l'aspect de la poussière qui s'élevait au loin, soupçonnant le fait, ne fût accouru avec le reste des troupes; il dégagea les débris de sa légion, et rentra en toute hâte dans son camp[3].

A son retour, il trouva que tous les paysans du voisinage avaient disparu. Il s'attendit à une attaque prochaine, mais le mauvais temps la retarda de quelques jours. Cependant les chefs bretons ne cessaient point

1. Cæs., Bell. Gall., iv, 29-31.

2. Δεξάμενοι δὲ (Βρετανοὶ) τινὰς ὡς καὶ ἐς φιλίαν τὴν χώραν σφῶν πρὸς κομιδὴν τῶν ἐπιτηδείων πεμφθέντας, τούς τε πλὴν ὀλίγων ἔφθειραν. Dio, xxxix, p. 115. — Non parvum numerum militum perdidit. Oros., vi, 9.

3. Cæs., Bell. Gall., iv, 22, 23, 24. — Dio, xxxix, p. 115. — Oros., ub. sup.

55 d'envoyer des messages de tous côtés pour publier le dernier revers des Romains et appeler la population aux armes. « Ils lui offraient, disaient-ils, une occasion in-« faillible de faire un riche butin et d'assurer à jamais la « liberté de la Bretagne. » Ayant enfin rassemblé de grandes forces en cavalerie et infanterie, ils vinrent assiéger le camp romain. Une sortie vigoureuse les repoussa. Comme César n'avait pour toute cavalerie que les trente chevaux qui avaient servi d'escorte à Comm l'Atrébate, et que les Bretons avaient délivrés en même temps que le roi gaulois, la poursuite ne fut pas fort vive; pourtant les légions ne rentrèrent point sans avoir mis à feu et à sang toute la campagne voisine. Le soir de la même journée, les Bretons, suivant leur coutume, dès qu'ils avaient éprouvé le moindre échec, envoyèrent au proconsul des députés pour traiter de la paix. Ce mot fut bien doux à l'oreille du Romain ; car l'équinoxe approchait, et quelques jours de plus la mer lui était fermée. Pour concilier néanmoins avec son salut l'orgueil romain et sa propre vanité, il parla comme un vainqueur impérieux, exigea des otages en nombre double de ceux qu'il avait imposés, et enjoignit qu'on les lui amenât sur le continent; puis, sans attendre la réponse des insulaires, saisissant un moment favorable, il mit à la voile au milieu de la nuit. Il débarqua sans accident sur le territoire gaulois; seulement deux bâtiments de transport, contenant trois cents hommes, ne purent prendre terre avec les autres et abordèrent un peu plus bas. Les soldats qui les montaient, assaillis à l'improviste par les Morins, à l'instant du débarquement, étaient perdus, sans l'arrivée de la cavalerie romaine. Quant aux Bretons, délivrés de la présence de César, tous, à l'exception de deux tribus, se dispensèrent d'envoyer sur le continent les

otages commandés; l'expédition avait duré environ vingt jours[1]. 55

Ce départ nocturne et précipité, de quelques raisons que César ait cherché à le colorer, fut regardé comme une fuite, en Gaule, à Rome même[2], mais surtout en Bretagne. La tradition poétique et historique des Kimris-Bretons en perpétua religieusement le souvenir; elle raconta avec orgueil comment les *Césariens*[3] avaient abordé en conquérants l'île de Prydain, pour la quitter en fugitifs. « Ils disparurent, dit un vieux narrateur, « comme disparaît sur le sable du rivage la neige qu'a « touchée le vent du midi[4]. »

Le proconsul croyait son honneur engagé à tenter au 54
delà du détroit une seconde invasion; il ordonna à ses lieutenants d'en pousser les préparatifs avec vigueur, tandis qu'il allait en Italie faire proroger son commandement pour cinq autres années. A son retour en Gaule, il trouva vingt-huit galères complétement équipées, et six cents transports[5] construits d'après le plan qu'il avait laissé, plus larges et moins hauts de bord que ceux dont il s'était servi précédemment, et tous en même temps à voiles et à rames, ce que leur peu de hauteur rendait aisé. Sur ces entrefaites, il lui vint de la Bretagne un prétexte qui secondait merveilleusement ses vues. Deux

1. Cæs., Bell. Gall., IV, 25, 26, 27. — Dio, XXXIX, p. 115. — Oros., VI, 9.

2. Territa quæsitis ostendit terga Britannis.
Lucan., Phars., II, v. 572.
— Adversum casum expertus... Suet., in Cæs., 25.

3. *Caisariaidd*. Trioedd. ynnys. Prydain., 102-124.

4. Cf. Roberts, Sketch of the early hist. of the anc. Britons, p. 103. London, 1803.

5. Circiter DC... naves et longas XXVIII invenit instructas. Cæs., Bell. Gall., V, 2.

54 puissants chefs de cette île, Imanuent, roi du pays des Trinobantes[1], situé sur la côte orientale, au-dessus de l'embouchure de la Tamise, et Cassivellaun, plus correctement Caswallawn, dont les États s'étendaient aussi sur la rive gauche du fleuve à quatre-vingts milles de la mer, étaient divisés par une vieille et mortelle haine que des événements peu connus, arrivés durant la dernière guerre, n'avaient fait qu'envenimer encore. Ils se dressèrent mutuellement des embûches; Imanuent périt assassiné; et son fils Mandubrat n'échappa au même sort que par une prompte fuite: passant la mer, il accourut se mettre sous la protection des Romains[2], « à cause desquels son père et lui subissaient, disait-il, ces persécutions. » César accueillit Mandubrat avec joie, le combla de présents et se chargea volontiers de toutes ses vengeances. Les traditions bretonnes mentionnent, quoique sous un autre nom[3], le prince fugitif parmi les traîtres qui firent le malheur de l'île de Bretagne, et dont le souvenir devait être poursuivi d'âge en âge par l'horreur et la malédiction publiques. Ce jugement fut sévère, mais juste; à l'aspect des maux que Mandubrat contribua à déchaîner sur son pays, la douleur nationale eut le droit d'oublier qu'il avait la mort d'un père à venger, sa vie à défendre et son royaume à reconquérir. Quand les préparatifs furent achevés, César commanda aux cités gau-

1. Midlessex.

2. Mandubratius adolescens, Cæsaris fidem secutus, ad eum in continentem Galliæ venerat, cujus pater Imanuentius in ea civitate (Trinobantium) regnum obtinuerat interfectusque erat a Cassivellauno; ipse fuga mortem vitaverat. Cæs., Bell. Gall., v, 20.

3. Il est appelé par les uns Androg, par les autres Afarwy. Camden. Histor. britan., p. 298. — Trioedd., 82. — Roberts, Early hist. of the anc. Britons, p. 103 et seqq.

loises de lui fournir quatre mille hommes de cavalerie, 54
qu'il se proposait d'embarquer avec cinq de ses légions; lui-même attendit au port Itius que la saison devînt favorable pour le départ. Il y était encore lorsque des troubles politiques importants éclatèrent chez les Trévires[1].

Le ressentiment de l'indépendance perdue et l'ennui de la domination romaine faisaient dans la Gaule des progrès rapides, et devenaient chaque jour plus vifs, parce que, chaque jour aussi, cette domination devenait plus oppressive et plus tracassière. Sous quelques rapports même, les cités de l'est pouvaient être fondées à regretter la tyrannie d'Arioviste. D'abord les tributs n'étaient pas moins forts, ni les otages moins nombreux; et la présence des légions ne gênait et n'irritait pas moins que celle des bandes germaines. Mais, non contents d'occuper le pays, de lever des hommes et des subsides, de parler en maîtres insolents, les Romains s'immisçaient dans les plus intimes affaires des cités; ils déposaient des magistrats légalement élus, sous le prétexte qu'ils étaient suspects au peuple romain; ils en nommaient d'autres de leur autorité privée, intervenaient dans tous les débats, et bouleversaient à chaque instant les constitutions. C'étaient surtout les gouvernements populaires qu'ils poursuivaient avec acharnement, parce qu'ils en redoutaient le principe et l'énergie. Tantôt ils favorisaient sous main ces chefs ambitieux qui vivaient en conspiration permanente contre la liberté; tantôt ils les imposaient ouvertement, à la pointe de l'épée, prétendant les restaurer dans un pouvoir légitime, attendu que leur père, ou leur aïeul, ou leur oncle, l'avait jadis possédé. Ainsi ils établirent chez les Carnutes le despo-

1. Cæs., Bell. Gall., v, 5-8.

54 tisme de Tasget[1], chez les Atrébates celui de Comm; ainsi ils forcèrent la haute assemblée des Senons à reconnaître pour roi Cavarin, homme abhorré de tous, dont le frère et le père avaient attenté successivement à l'indépendance publique[2]. Ce n'était pas tout : depuis le commencement de la guerre, César s'était fait livrer tous les jeunes Gaulois distingués par la richesse, la naissance ou le rang de leur famille; et il les gardait près de lui, moins comme des auxiliaires que comme des otages. Étudiant à loisir leur caractère et leurs penchants, il s'appliquait à les corrompre par l'ambition, à les éblouir par sa gloire, à étouffer en eux tout sentiment patriotique; de cette pépinière de petits tyrans sortaient ses instruments les plus dévoués et les traîtres les plus redoutables à la Gaule. Le proconsul les jetait ensuite sur le point où il voulait exciter des orages; il leur prodiguait l'argent, il leur prêtait au besoin ses soldats; il préparait par leurs intrigues, chez ses alliés les plus fidèles, une conquête facile et en apparence moins odieuse que la conquête à force ouverte. Chaque nation, chaque ville avait donc son parti romain et son parti national qui s'observaient l'un l'autre, et en venaient souvent aux prises, surtout quand il s'agissait de l'élection des principaux magistrats.

C'était par des mouvements de cette nature que les Trévires étaient alors agités. Ce peuple avait d'abord penché pour les Romains, par peur, il est vrai, et il avait mis à leur service sa cavalerie, si estimée de toute la Gaule. Mais l'esprit national n'avait pas tardé à prendre le dessus sur la frayeur; depuis près d'un an, les Tré-

1. Cæs., Bell. Gall., v, 25.
2. Id., ibid., 54.

vires refusaient leur contingent de troupes, ne fournissaient aucune subvention en argent ni en vivres, ne paraissaient plus aux états convoqués et présidés par César; on les soupçonnait même d'exciter secrètement les Germains à passer le Rhin : telles étaient les dispositions du peuple, plus fortes que les intrigues de l'aristocratie, vendue à la cause de l'étranger[1]. Sur ces entrefaites arriva l'époque de l'élection du suprême magistrat. Les suffrages du peuple se réunissaient sur Indutiomar, chef de guerre habile et patriote dévoué[2]; il avait pour antagoniste son gendre, Cingétorix, qui, par jalousie autant que par ambition, s'était jeté dans le parti contraire. La proximité de l'armée romaine redoublant l'audace de la faction étrangère, elle transforma la place publique en un champ de bataille. Cependant Indutiomar l'emportait, lorsque César se mit en marche avec quatre légions et huit cents hommes de cavalerie[3], pour appuyer ses partisans. Cingétorix se rendit aussitôt près de lui; la plupart des nobles firent de même, et, à la tête de leurs clientèles, allèrent grossir l'armée ennemie. Indutiomar rassembla des forces, parcourut les places de défense, envoya la population désarmée dans l'intérieur des Ardennes; mais rien n'était préparé, le peuple se décourageait, et la terreur continuait les défections que la trahison avait commencées. 54

Dans cet état de choses, craignant de compromettre en pure perte les intérêts de son pays et sa propre vie, Indutiomar se résigna à plier; il envoya sa soumission

1. Neque ad consilia veniebant neque imperio parebant, Germanosque transrhenanos sollicitare dicebantur. Cæs., Bell. Gall., v, 2.

2. Id., ibid., v, 4.

3. Ipse cum legionibus expeditis IV et equitibus DCCC, in fines Trevirorum proficiscitur. Id., ibid., 2.

54 à César avec de feintes excuses : « s'il n'était pas sorti de « la cité, disait-il, ce n'avait été que pour contenir dans « le devoir la multitude, qui, privée de ses chefs et de « toute la noblesse, aurait pu se porter à quelque im- « prudence[1]. » Bien que César sût à quoi s'en tenir sur les vrais motifs de la démarche, toutefois ne voulant pas perdre l'été dans une nouvelle guerre, tandis que tout était prêt pour le passage en Bretagne, il ordonna à Indutiomar de se rendre à son camp avec deux cents otages, parmi lesquels seraient son fils et ses plus proches parents. Le proconsul les retint prisonniers; puis il signifia aux Trévires qu'ils eussent à reconnaître Cingétorix pour leur souverain magistrat. Cet incident terminé, il retourna avec ses otages et ses légions au port Itius.

L'équinoxe de printemps était l'époque de la session annuelle des états gaulois; César, qui les avait convoqués au port Itius, les y trouva réunis. Ayant là sous la main les personnages les plus influents de la Gaule entière, il résolut de s'emparer de tous ceux dont la fidélité lui paraissait suspecte, et de les emmener avec lui au delà de la mer, car il craignait quelque mouvement sur le continent pendant son absence[2]. Au nombre des chefs dont il crut devoir s'assurer par cet odieux guet-apens, était l'Éduen Dumnorix, contre lequel il nourrissait depuis trois ans une aversion décidée. Nous avons raconté plus haut comment l'ambitieux Dumnorix se montra d'abord adversaire passionné des Romains; devenu tout

1. Sese idcirco ab suis discedere atque ad eum venire noluisse, quo facilius civitatem in officio contineret, ne omnis nobilitatis discessu plebs propter imprudentiam laberetur. Cæs., Bell. Gall., 3.

2. Obsidum loco secum ducere decreverat, quod, quum ipse abesset, motum Galliæ verebatur. Id., ibid., v, 5.

à coup, et par d'autres espérances, l'admirateur de César, 54
et l'un de ses instruments les plus dévoués, sous cette nouvelle couleur, il afficha une arrogance et des prétentions intolérables. Il alla jusqu'à se vanter, dans l'assemblée nationale des Édues, « qu'il serait roi du pays; qu'il en « avait la promesse de César. » Ce propos déplut généralement à ses compatriotes, surtout il affligea vivement les partisans sincères et désintéressés de Rome; mais César inspirait une telle frayeur, qu'aucun magistrat n'osa lui en parler, ou pour refuser, ou pour lui demander quelque explication : il n'apprit le fait que par les confidences intimes de ses hôtes [1]. Irrité au dernier point, le proconsul surveilla dès lors Dumnorix comme un homme dangereux; et celui-ci, fier et confiant dans sa force, lui rendit haine pour haine : tous deux se connaissaient assez pour se craindre. Quand le chef éduen se vit désigné parmi ceux qui devaient suivre l'expédition au delà du détroit, il commença par s'excuser de ne pouvoir quitter le continent, alléguant tantôt sa santé qui ne lui permettait pas de soutenir la mer, tantôt des motifs de religion [2] : n'ayant rien obtenu et perdant toute espérance de ce côté, il essaya d'autres moyens. Prenant à part chacun de ses compagnons de captivité, il leur communiqua ses craintes, il irrita les leurs : « Croyez-moi, leur disait-il, ce n'est pas sans dessein « que César veut priver la Gaule de tous ses chefs, éloi-

1. Quod dictum Ædui graviter ferebant, neque recusandi aut deprecandi causa legatos ad Cæsarem mittere audebant. Id factum ex suis hospitibus Cæsar cognoverat. Cæs., Bell. Gall., v, 6.

2. Ille omnibus primo precibus petere contendit ut in Gallia relinqueretur, partim quod insuetus navigandi mare timeret, partim quod religionibus sese diceret impediri. Id., ibid.

54 « gner toute sa noblesse[1]. Il s'est emparé par une perfidie infâme de tout ce qui conservait encore dans « l'âme quelque indépendance, quelque amour de la « patrie. Nous sommes ses prisonniers. N'osant pas nous « condamner chez nous, au milieu de nos frères, il nous « entraîne dans cette île sauvage pour nous assassiner « plus sûrement[2]. » Presque tous pensaient comme lui; ils se concertent, ils s'engagent, sous la foi du serment, à prendre des mesures pour leur salut personnel et pour le salut de la patrie. Quel était leur plan, et comment espéraient-ils de l'exécuter au milieu de tant de légions romaines? C'est ce que l'histoire ne nous a point fait connaître.

Instruit de leurs résolutions, César fit garder à vue les chefs gaulois, et plaça autour de Dumnorix la surveillance la plus sévère. Pendant vingt-cinq jours que les vents contraires le retinrent encore dans le port, il réussit à découvrir tous ses projets, à déjouer toutes ses tentatives. Mais le vent étant devenu propice, et l'embarquement ayant commencé, Dumnorix profita du trouble et de l'embarras inséparables d'une telle opération pour s'échapper; entraînant après lui toute la cavalerie éduenne, il reprit la route de son pays. A cette nouvelle, César fit suspendre l'embarquement; et, toute affaire cessante, il envoya à sa poursuite la cavalerie numide et romaine, avec ordre de le ramener mort ou vif. « S'il « résiste, dit-il, tuez-le : l'homme qui ose braver mes « ordres, sous mes yeux, ne ferait rien de bon en mon ab« sence[3]! » Les cavaliers partirent à toute bride, et at-

1. Non sine causa fieri ut Gallia omni nobilitate spoliaretur. Cæs., v, 6.

2. Id est consilium Cæsaris, ut quos in conspectu Galliæ interficere vereretur, hos omnes in Britanniam transductos necaret. Id., ibid.

3. Si vim faciat neque pareat, interfici jubet; nihil hunc, se absente,

teignirent au bout de peu d'heures Dumnorix, qui, séparé 5
des siens, marchait lentement à l'arrière-garde. Les Numides tirent l'épée et l'enveloppent. Dumnorix appelle ses compagnons à son secours, et se met en défense. « Que me voulez-vous? criait-il aux Romains; je suis « libre! je suis citoyen d'un pays libre[1]! » Pour toute réponse les cavaliers le frappèrent de leurs épées, et l'étendirent mort sur la place. Les fugitifs éduens, hors d'état de résister, remirent le sabre dans le fourreau, et furent tous ramenés à César.

Telle fut la fin de ce chef turbulent, si funeste à la liberté intérieure et à l'indépendance de sa patrie : il périt au moment où il semblait vouloir servir ce qu'il avait combattu si longtemps, et ses dernières paroles furent la condamnation de sa vie entière. Son assassinat causa dans toute la Gaule une vive émotion, comme un acte insolent des Romains, et un attentat au droit des gens; car personnellement la victime inspirait peu d'intérêt, et elle ne reçut guère d'autres regrets et d'autres larmes que les larmes et les regrets de son frère. Pour ce frère, l'honnête et malheureux Divitiac, dès ce moment, il ne paraît plus sur la scène des événements politiques ; son nom n'est plus prononcé dans les derniers actes du grand drame où il joua d'abord un rôle si brillant; et César n'accorde pas même à ce vieil ami un mot de souvenir et d'affection. C'est que Divitiac avait aimé César et les Romains avec conviction et candeur, pour le bien qu'ils pouvaient apporter et qu'ils promettaient à la Gaule. Cruellement détrompé par une expérience de trois années, mais ne

pro sano facturum... qui præsentis imperium neglexisset. Cæs., Bell. Gall., v, 7.

1. Sæpe clamitans, liberum se, liberæque civitatis esse. Id., ibid.

54 se trouvant ni assez de puissance pour réparer le mal déjà fait, ni assez de pureté peut-être pour servir encore la liberté, il alla cacher son repentir dans la solitude, et pleurer en silence le malheur de sa famille, son crime involontaire, et ses beaux rêves évanouis.

César reprit tranquillement les préparatifs du départ; il laissa Labiénus sur le continent avec trois légions pour garder le port, pourvoir aux vivres, le tenir au courant des affaires de la Gaule, et prendre conseil selon le temps et les circonstances. Avec cinq légions et deux mille cavaliers, il leva l'ancre à la chute du jour, par un vent frais du couchant: vers le milieu de la nuit, le vent étant tombé, il ne put tenir sa route. Entraîné par la marée montante, au lever du soleil, il s'aperçut qu'il laissait la Bretagne à sa gauche; mais le tournant du reflux le reportant vers la côte, il parvint à regagner, à force de rames, le même lieu de débarquement qu'il avait reconnu l'été précédent pour être si favorable. Vers midi, il prit terre, aucun ennemi ne se montrant; là il fut informé que les insulaires, venus d'abord en force sur la côte, s'étaient retirés dans l'intérieur du pays, effrayés du nombre des vaisseaux romains, qui se montait à plus de huit cents, y compris ceux que chacun destinait à sa commodité particulière[1].

César, ayant établi ses troupes à terre, choisit un camp avantageux, et su par des captifs où les Bretons s'étaient retirés, partit à la troisième veille, laissant à la garde des vaisseaux dix cohortes et trois cents cavaliers; il s'éloigna, d'autant plus rassuré, qu'il laissait la flotte à

1. Multitudine navium (perterriti), quæ cum annotinis privatisque, quas sui quisque commodi fecerat, amplius DCCC uno erant visæ tempore. Cæs., Bell. Gall., v, 8.

l'ancre sur une plage unie et tranquille. Après douze 54
milles de marche, il rencontra l'armée bretonne campée au bord d'une petite rivière[1], dont elle essaya de défendre le passage; repoussée par la cavalerie romaine, elle se retira au milieu des bois, dans l'enceinte d'un fort qui semblait avoir été construit jadis pendant les guerres civiles de l'île. Toutes les approches en étaient défendues par d'épais abatis d'arbres, derrière et autour desquels les Bretons combattaient disséminés : mais une des légions, ayant élevé une terrasse et formé la tortue, pénétra dans l'enceinte et força les assiégés à battre en retraite. Le matin du troisième jour, César se disposait à poursuivre les fuyards, lorsque des cavaliers partis du camp arrivèrent à toute bride lui annoncer qu'une grande tempête élevée la nuit précédente avait endommagé la flotte, et que, les ancres et les câbles n'ayant pu résister, tous les navires avaient été jetés à la côte[2].

Il se mit en route sur-le-champ : quarante vaisseaux étaient hors de service, et le reste dans le plus mauvais état. Il prit donc des travailleurs dans les légions, en tira d'autres du continent, et manda à Labiénus de faire construire le plus de bâtiments possible par les légions qu'il commandait. Il ordonna ensuite de tirer tous les navires à sec et de les enfermer dans le camp retranché. Dix jours et dix nuits consécutifs furent employés à ces travaux. Les bâtiments mis à terre et le camp bien fortifié, il y laissa les mêmes troupes qu'auparavant, et retourna avec l'armée au lieu qu'il avait quitté, où il trouva les insulaires rassemblés en beaucoup plus grand

1. Probablement la rivière de Flour qui passe à Cantorbéry, et est éloignée de Douvres de quatre lieues.

2. Cæs., Bell. Gall., v, 9, 10.

54 nombre. Ils avaient donné le commandement général de leurs forces et confié la conduite de la guerre à Cassivellaun. Quoique plusieurs de ces peuplades fussent en guerre avec lui, à l'arrivée des Romains, elles n'avaient point hésité à entrer dans son alliance et à combattre l'étranger sous les enseignes de ce chef, le plus puissant et le plus belliqueux du pays. Les Bretons, avec leurs chariots, attaquèrent vivement pendant sa marche la cavalerie romaine : celle-ci eut l'avantage, et les repoussa dans les bois et sur les hauteurs; mais, s'étant engagée trop avant, elle perdit du monde. A quelques jours de là, comme les Romains, ne s'attendant à rien, s'occupaient de fortifier leur camp, les insulaires sortirent des bois et se jetèrent sur leurs postes avancés : le combat y fut rude. César envoya deux cohortes de renfort, chacune la première et par conséquent la plus solide de sa légion; mais ces cohortes ayant laissé entre elles un petit intervalle, les chariots s'y précipitèrent et pénétrèrent dans la ligne romaine; les deux cohortes étaient taillées en pièces, si de nouveaux renforts n'étaient venus les dégager[1].

L'infanterie légionnaire, couverte d'armes pesantes, n'osant pas se séparer des enseignes pour suivre l'ennemi, avait beaucoup de désavantage dans ce genre de combat. La cavalerie n'y était guère plus propre; car il arrivait souvent que les Bretons, après avoir attiré, par des fuites simulées, les escadrons ennemis loin du corps de bataille, faisaient volte-face, descendaient de leurs chariots, et, combattant à pied, forçaient ceux-ci à une lutte inégale, et non moins périlleuse dans la retraite que dans l'attaque. D'ailleurs, ne se formant jamais en

1. Cæs., Bell. Gall., v, 15.

ordre serré, mais toujours par pelotons séparés, à grands 51
intervalles, ils conservaient en arrière des corps de réserve qui couvraient leur retraite, et remplaçaient par des troupes fraîches les troupes fatiguées. Le jour suivant, les Bretons se tinrent sur les hauteurs, se montrèrent peu et escarmouchèrent plus mollement. Mais César ayant détaché pour aller au fourrage trois légions et toute la cavalerie, ils reparurent subitement, et fondirent avec impétuosité sur les fourrageurs; ils furent repoussés, et les cavaliers, se voyant soutenus de près par les légions, ne cessèrent de les poursuivre, sans leur donner le temps de s'arrêter, de se rallier, ou de descendre de leurs chariots; beaucoup furent tués. Après cette défaite, les renforts qui leur étaient venus de tous côtés se dispersèrent, et depuis ils n'essayèrent plus d'attaquer en corps d'armée[1].

Dès que César s'aperçut que leur projet était de traîner la guerre en longueur, il marcha vers la Tamise, dans l'intention d'entrer sur les terres de Cassivellaun. Ce fleuve n'avait qu'un seul gué, et encore le passage y était très-difficile. Arrivé là, il vit les Bretons rangés en bataille sur l'autre rive que défendait une forte palissade de pieux fixés en terre; d'autres pieux étaient enfoncés dans le courant et cachés sous l'eau : César apprit ces détails des captifs et des transfuges. Il fit aussitôt porter en avant sa cavalerie, que les légions suivirent avec ardeur et célérité, quoique les fantassins eussent de l'eau jusqu'aux épaules. Les Bretons ne purent soutenir le choc, abandonnèrent la rive et se retirèrent. Cassivellaun, perdant tout espoir de disputer le terrain, prit le parti de renvoyer ses troupes, ne garda que quatre mille

1. Cæs., Bell. Gall., v, 16, 17.

54 hommes de ceux qui combattaient sur des chariots, et se mit à côtoyer l'armée ennemie dans ses marches, s'éloignant peu des chemins, se tenant à couvert dans les bois et s'emparant des passages difficiles ; il faisait retirer les hommes et les troupeaux dans la profondeur des forêts, partout où César devait diriger sa route. Quand la cavalerie romaine s'écartait pour fourrager ou butiner, le chef breton, qui connaissait tous les sentiers et tous les détours, lançait sur elle ses chariots, et, forçant perpétuellement les Romains à des combats désavantageux, les contenait et les empêchait de s'étendre. Il en résultait pour eux une très-grande gêne, car ils ne pouvaient se procurer de subsistances qu'autant que l'armée se portait en masse sur le même point, et Cassivellaun, prenant alors les devants, ravageait et brûlait tout sur son passage : César se serait vu contraint de battre en retraite immédiatement et de quitter l'île, si les dissensions de ces peuples ne fussent heureusement venues à son secours[1].

Il avait amené avec lui et gardait dans son camp le jeune Mandubrat, dont nous avons parlé plus haut. Dès son débarquement, Mandubrat avait envoyé des émissaires chez les Trinobantes pour les détacher de l'alliance de Cassivellaun et de la cause nationale. Ses sollicitations avaient d'abord échoué ; elles finirent pourtant par réussir, et les Trinobantes proposèrent la paix aux Romains, s'ils voulaient leur rendre le fils de leur ancien roi afin qu'ils le plaçassent à leur tête. César accepta ce marché avec empressement : il eut dans Mandubrat un auxiliaire puissant et fidèle qui lui fournit des vivres et travailla à diviser ses ennemis. Gagnés par les intrigues du

1. Cæs., Bell. Gall., v, 18, 19.

traître, les peuples voisins, Cénimagnes, Ségontiakes, 54
Ancalites, Bibrokes, Casses, envoyèrent aussi des députés et se soumirent. Ces députés informèrent César que la ville de Cassivellaun était éloignée de quelques milles seulement : c'était, comme toutes les villes bretonnes, une enceinte entourée de bois et de marécages, et close par un rempart et un fossé ; à l'approche de l'ennemi, le peuple des campagnes s'y était réfugié, et elle renfermait un grand nombre d'hommes et de bestiaux. César y mena les légions et trouva la place défendue par sa situation et par les travaux ; il y forma deux fronts d'attaque ; les assiégés résistèrent d'abord ; mais bientôt, ne pouvant soutenir l'effort des assiégeants, ils se jetèrent hors des retranchements par l'extrémité opposée ; beaucoup furent pris ou tués dans la fuite [1].

Tandis que ces choses se passaient, Cassivellaun avait envoyé des ordres dans le pays de Cant, où régnaient quatre chefs, Cingétorix, Carville, Taximagule et Ségonax. Il leur recommandait de rassembler toutes leurs troupes et de faire diversion, en attaquant subitement le camp maritime des Romains ; mais dès qu'ils parurent, ceux-ci firent une sortie, les repoussèrent, prirent un des chefs de leur noblesse, nommé Lugotorix, et rentrèrent sans perte dans leur camp. Cassivellaun, à qui ces défaites réitérées, la dévastation de son pays, et surtout la désertion de ses alliés, faisaient perdre tout courage, se détermina à traiter de la paix par l'entremise de l'Atrébate Comm. César, pressentant un accommodement facile, accueillit ces ouvertures, exigea des otages, fixa le tribut annuel que la Bretagne paierait au peuple romain, et défendit à Cassivellaun tout acte

1. Cæs., Bell. Gall., v, 20, 21.

54 d'hostilité contre Mandubrat et ses sujets les Trinobantes. Les otages livrés, il ramena son armée vers la flotte, et trouva tous les vaisseaux réparés; il les fit mettre à flot, leva l'ancre par un calme, au commencement de la seconde veille, et aborda le continent au point du jour[1].

Telle fut l'issue de cette seconde expédition, pour laquelle César avait déployé un appareil de forces si imposant, et une flotte de deux cents navires; il n'en retira d'autre gain que quelques bandes d'esclaves[2], et des perles bretonnes dont il envoya à Rome une grande quantité[3]; quant au tribut annuel imposé à Cassivellaun, il ne fut jamais payé, et le proconsul non plus n'y comptait guère. En un mot, et pour nous servir des expressions d'un écrivain ancien, César mit le pied deux fois en Bretagne[4], et il en rapporta l'honneur d'y avoir deux fois combattu.

A son arrivée, il trouva la Gaule tranquille; aucune résistance, aucune agitation, apparente du moins. L'assemblée générale des Gaules, convoquée par lui à Samarobrive, chez les Ambiens, contribua à entretenir sa sécurité; après une session toute pacifique, il la congédia, et pourvut à ses quartiers d'hiver, disséminant ses troupes dans plusieurs États différents, parce que la sécheresse excessive de cette année avait rendu les subsistances rares. Il envoya une légion chez les Morins; une autre, commandée par Q. Cicéron, sur le territoire nervien; une troisième chez les Essues[5], dans l'Armorique; une quatrième, avec T. Labiénus, sur les confins des Tré-

1. Cæs., Bell. Gall., v, 22, 23.
2. Captivorum magnum numerum habebat. Id., ibid., 23.
3. Britanniam petiisse spe margaritarum... Suet., Cæs., 47.
4. Bis penetrata Britannia a Cæsare. Paterc., II, 46.
5. Les habitants de Séez, en Normandie.

vires; trois restèrent cantonnées sur les bords de l'Oise, 54
à l'entrée de la Belgique; enfin Q. Titurius Sabinus et L. Aurunculéius Cotta allèrent hiverner entre le Rhin et la Moselle, sur les terres des Éburons, avec une légion et cinq cohortes. Cela fait, le proconsul se disposa à partir pour l'Italie.

CHAPITRE III.

Quatrième campagne de César en Gaule. — Révolte des Carnutes : ils tuent leur roi Tasget. — Conspiration des Éburons : Cativolke, Ambiorix; celui-ci se concerte avec Indutiomar. — Sabinus et Cotta assiégés dans le fort d'Aduatica. — Ambiorix trompe les Romains. — Ils quittent leur camp pour aller rejoindre celui de Cicéron. — Sabinus et Cotta sont massacrés avec leurs troupes. — Soulèvement des Aduatikes et des Nerves. — Siége du camp de Cicéron; fermeté de ce général; efforts prodigieux des Gaulois. — Soulèvement de presque toute la Gaule. — Mort d'Indutiomar. — Cinquième campagne : les Ménapes et les Trévires sont défaits. — Ambiorix accablé; mort de Cativolke. — Cruautés de César. — Le camp romain est assiégé par les Sicambres. — Extermination des Éburons. — Supplice d'Acco.

54 Il se mettait en route, lorsqu'une révolution éclata inopinément chez les Carnutes. César, comme nous l'avons dit plus haut, au mépris de leur constitution démocratique, leur avait imposé un roi; son choix était tombé sur un certain Tasget, issu d'une des familles anciennement souveraines du pays, homme vendu aux Romains, et qui avait mérité leur confiance à force de bassesse et de trahison. Il y avait déjà trois ans que Tasget exerçait sur le peuple carnute une domination également odieuse aux grands et à la multitude, lorsque, dans un soulèvement général, dont les causes immédiates nous sont restées inconnues, il fut saisi et massacré[1]. César, pensant bien que cet incident ne retarderait pas longtemps son voyage, fit marcher une légion sur Au-

1. Tertium jam hunc annum regnantem inimici palam, multis etiam ex civitate auctoribus, interfecerunt. Cæs., Bell. Gall., v, 25.

tricum, capitale des Carnutes, et ordonna que les auteurs 54
et instigateurs du meurtre lui fussent amenés chargés de chaînes; mais, au même instant, une commotion plus violente se fit sentir dans le nord, sur les rives de la Meuse et du Rhin.

Deux chefs, élus par le peuple, partageaient le souverain commandement chez les Éburons; ils se nommaient Cativolke et Ambiorix : celui-là, vieux et cassé[1], ne possédait plus rien des qualités qui l'avaient rendu jadis populaire parmi les siens; le second, jeune, actif, joignait au courage le plus déterminé un esprit opiniâtre, délié et fertile en ruses. De bonne heure les Romains avaient distingué Ambiorix, et César fit tout pour se l'attacher. A l'issue de cette campagne où les Aduatikes furent si cruellement traités, il rendit à Ambiorix son fils et son neveu, détenus comme otages par ce peuple[2]; il lui donna encore d'autres marques de sa faveur : toutefois, cette amitié intéressée ne séduisit point le chef éburon. Plus que tous les autres chefs patriotes les plus déclarés, plus qu'Indutiomar lui-même, au fond de son cœur il haïssait les Romains; mais, habile à dissimuler ses sentiments, il attendit avec patience l'heure favorable. L'absence de César, pendant son imprudente expédition en Bretagne, et l'incurie de Labiénus, lui permirent de se concerter à son aise avec les mécontents des diverses parties de la Gaule; il le fit malgré l'opposition de son collègue Cativolke, que l'âge et la maladie rendaient timide et incertain[3]. Déjà s'organisait par ses

1. Ætate jam confectus. Cæs., Bell. Gall., VI, 31.

2. Ei filius et fratris filius ab Cæsare remissi..., quos Aduatici obsidum numero missos, apud se in servitute et catenis tenuissent. Id., ibid., V, 27.

3. Id., ibid., V, 31.

54 soins une vaste conspiration qui, ayant son foyer en Belgique, s'étendait de là dans les cités du centre et de l'ouest, lorsque le retour de César en arrêta les progrès. Tout fut conduit avec tant de mystère, que non-seulement les Romains, mais encore celles des nations gauloises qu'on savait dévouées aux Romains, n'en conçurent aucun soupçon. Le Trévire Indutiomar, rentré dans ses foyers après l'expédition de Bretagne, mit au service d'Ambiorix son crédit et son infatigable activité; il alla trouver Cativolke, l'aiguillonna, finit par entraîner ce vieillard indécis[1], et obtint de lui qu'il ne s'opposerait pas à l'armement en masse des Éburons, qu'il aiderait même son collègue dans toutes les mesures importantes. Il fut convenu entre les conjurés belges et armoricains qu'on attendrait l'arrivée de César en Italie et la dispersion des troupes romaines dans les quartiers, pour donner le signal de la guerre et assaillir en même temps ces quartiers sur tous les points. L'impatience des Carnutes provoquée, sans doute, par quelque acte odieux du roi Tasget, ayant précipité le mouvement, retint César en Gaule et éveilla l'attention des lieutenants cantonnés dans les cités de l'ouest.

Dans le nord, où Ambiorix avait la haute direction, la chose fut menée avec plus de circonspection. Dès qu'il avait appris que les lieutenants Titurius Sabinus et Aurunculéius Cotta venaient hiverner dans le fort d'Aduatica[2], sur le territoire éburon, il était accouru avec son collègue au-devant d'eux, les avait comblés de pro-

1. Cæs., Bell. Gall., VI, 31.

2. Aduatica, Aduatico, Atuatuca, 'Ατουάτουχον. Ce fort ou château (id castelli nomen est. Cæs., VI, 32), situé sur le territoire éburon, ne doit pas être confondu avec Aduat, capitale des Aduatikes, dont il a été question ci-dessus.

testations d'amitié, les avait même aidés à rassembler des vivres. Depuis quinze jours il travaillait à leur inspirer par sa conduite et ses discours une pleine et entière sécurité, quand il reçut la nouvelle du soulèvement d'Autricum. Croyant César déjà hors de la Gaule et l'insurrection flagrante dans l'ouest, il arma son peuple d'Aduatica en toute hâte, et investit le camp. 54

L'assiette des camps romains était généralement trop forte, la garde s'y faisait avec trop de soin, pour qu'Ambiorix comptât beaucoup sur une surprise et sur une escalade; d'ailleurs il n'avait avec lui que neuf à dix mille hommes, et les assiégés n'étaient pas en moindre nombre[1]. La bonne contenance des légionnaires et une sortie vigoureusement exécutée par la cavalerie espagnole, le déterminèrent à tenter un autre moyen de succès. Il fit crier près du rempart « qu'il avait à communiquer aux « généraux romains des choses du plus haut intérêt, « concernant leur vie et le salut de leur armée[2]. » Sur cette déclaration, deux parlementaires lui furent envoyés, C. Arpinéius, chevalier romain, parent de Q. Titurius, et un certain Junius, Espagnol, qui connaissait Ambiorix pour avoir servi d'interprète entre César et lui. S'étant abouché avec eux, dans l'intervalle des deux camps, le chef éburon parla en ces termes :

« La reconnaissance que je dois à César m'oblige à « vous révéler un grand secret; croyez-le, je n'ai point « perdu la mémoire des bienfaits de César ; c'est lui qui « m'a délivré d'un tribut envers les Aduatikes, nos voi- « sins ; c'est lui qui m'a rendu mon fils et le fils de mon « frère, retenus par ce peuple dans une dure captivité.

1. Erant virtute et numero pugnandi pares. Cæs., Bell. Gall., v, 34.
2. Habere sese quæ de re communi dicere vellent. Id., ibid , 26.

51 « Si les Éburons viennent aujourd'hui assiéger votre « camp, ils ne le font, je le proteste, ni par mon ordre « ni de mon consentement ; la multitude m'y a contraint ; « telle est en effet la nature de mon autorité, que le peuple « n'a pas moins de pouvoir sur moi que je n'en ai sur « lui [1]. Mais la guerre est générale, et toute la Gaule « soulevée contre les Romains; ce que je dis ici, le peu « de forces de mon armée suffirait à vous le prouver; car « vous ne me supposez pas si fou et si présomptueux, que « j'eusse espéré de vaincre, avec cette poignée d'hommes, « tant de braves légions. Je le répète, la Gaule est tout « entière en armes, et ce jour est le jour fixé pour atta- « quer à la fois tous vos quartiers, afin qu'une légion ne « puisse pas porter secours à une autre légion. Les Ébu- « rons ont pris les armes, forcés par la volonté générale ; « seuls, comment résister à la volonté de tous? enfants de « la Gaule, comment refuser de participer à la délivrance « de la Gaule [2]? Maintenant que j'ai rempli mon devoir « comme citoyen, je vais m'acquitter d'un autre devoir « comme ami de César. J'avertis donc, je supplie Titu- « rius, au nom de l'hospitalité, de pourvoir au salut de « ses soldats et au sien ; une armée nombreuse de Ger- « mains a passé le Rhin et arrivera dans deux jours [3]. « Voyez, avant que nos voisins puissent en être informés « et vous couper le chemin, si vous voulez sortir de vos « quartiers et aller rejoindre ou Cicéron ou Labiénus : « l'un ne se trouve qu'à cinquante milles d'ici, l'autre est

1. Sua esse ejusmodi imperia, ut non minus haberet juris in se multitudo quam ipse in multitudinem. Cæs., Bell. Gall., v, 27.

2. Non facile Gallos Gallis negare potuisse; præsertim quum de recuperanda communi libertate consilium initum videretur. Id., ibid.

3. Magnam manum Germanorum conductam Rhenum transisse : hanc adfore biduo. Id., ibid.

« un peu plus loin. Quant à moi, je promets, je jure de 54
« vous donner libre passage sur nos terres : ainsi j'aurai « satisfait à ce que je dois à mon pays en le délivrant de « votre armée, à ce que je dois aux bienfaits de César en « vous préservant du péril. » Après ces paroles, Ambiorix se retira.

Arpinéius et Junius firent leur rapport aux généraux romains; et ceux-ci, troublés de cette crise imprévue, ne crurent pas devoir négliger l'avis, quoiqu'il leur vînt d'un ennemi. Le meurtre de Tasget et l'insurrection carnute, dont ils ignoraient la fin, étaient à leurs yeux une confirmation des paroles d'Ambiorix; il leur semblait incroyable qu'un peuple aussi faible que les Éburons se fût risqué à tirer l'épée sans l'espoir, sans la certitude d'être soutenu par des cités puissantes[1]. Ils assemblèrent aussitôt le conseil des officiers, et lui exposèrent l'état des choses; mais les avis sur les mesures à prendre furent partagés, et une violente dispute s'engagea. Aurunculéius et avec lui plusieurs tribuns et centurions pensaient qu'il ne fallait rien faire légèrement, ni quitter les quartiers sans l'ordre de César, car il était probable que César était encore dans la Gaule. « Le camp, disaient-ils, est bien fortifié ; « on peut s'y défendre contre tel nombre de Germains « que ce soit; il est bien pourvu de vivres; le proconsul « aura le temps d'envoyer du secours, ou bien il en « viendra des quartiers voisins. Enfin, qu'y a-t-il de plus « imprudent, de plus honteux que de se décider, en de « si grands intérêts, d'après le conseil de son ennemi ? »

Titurius répondait « qu'il serait trop tard pour déli-

1. Maxime hac re permovebantur, quod civitatem ignobilem atque humilem Eburonum sua sponte populo romano bellum facere ausam, vix erat credendum. Cæs., Bell. Gall., v, 28.

54 bérer, quand on aurait toute cette multitude gauloise et, de plus, les Germains sur les bras, ou lorsque les quartiers voisins auraient déjà reçu quelque échec; qu'on n'avait qu'un moment, un seul, pour arrêter un parti. César sans nul doute était déjà en Italie, autrement les Carnutes auraient-ils osé se défaire de Tasget, presque sous ses yeux? C'était l'avis en lui-même qu'il fallait considérer, et non l'ennemi qui le donnait : le Rhin était proche, les Germains aigris par la mort d'Arioviste, par l'extermination des Tencthères, les Gaulois impatients du joug romain, brûlant de venger leurs injures et de recouvrer leur ancienne renommée militaire[1]; enfin personne ne pouvait croire Ambiorix assez insensé pour en venir à cette extrémité, sans être sûr de son fait. » Les deux généraux disputèrent ainsi avec opiniâtreté et aigreur une partie de la nuit. Vainement les officiers et les soldats mêmes s'épuisèrent en efforts pour les calmer : on les entourait, on les embrassait, on les conjurait de ne pas tout perdre par leur division : « Partir, rester, « s'écriait-on, tout est bon si nous agissons de concert; « si nous sommes divisés, plus d'espoir ni de salut! » Cotta enfin céda et consentit à aller rejoindre Cicéron; le départ fut publié dans le camp ; le reste de la nuit se passa à préparer les bagages : au point du jour, les Romains se mirent en marche sur une longue file de troupes et d'équipages, comme s'ils eussent eu à voyager en pays tranquille, sous la sauvegarde d'un ami sûr[2].

1. Ardere Galliam, tot contumeliis acceptis, sub populi romani imperium redactam, superiore gloria rei militaris exstincta. Cæs., Bell. Gall., v, 29.

2. Prima luce, sic ex castris proficiscuntur, ut quibus esset persuasum, non ab hoste, sed ab homine amicissimo Ambiorige consilium datum, longissimo agmine maximisque impedimentis. Id., ibid., 31.

A deux milles du camp, sur la route qu'il fallait suivre 54
pour se rendre au quartier de Q. Cicéron, se trouvait une vaste forêt : avertis de la résolution des généraux romains par le tumulte et le mouvement des préparatifs, les Éburons s'y étaient portés pendant la nuit, et, partagés en deux troupes, ils occupaient à droite et à gauche les hauteurs d'une vallée étroite et profonde. Ils attendirent, pour se montrer, que la presque totalité de la colonne ennemie fût engagée dans le vallon; ils poussèrent alors un grand cri, et l'une de leurs troupes arrêta l'avant-garde, tandis que l'autre chargea le corps de bataille. A cette attaque qu'il n'avait pas prévue, Titurius se trouble, il court çà et là pour ranger ses troupes. Cotta, avec plus de sang-froid, adopte le seul parti qui lui reste, il ordonne d'abandonner les bagages et de se former en ordre circulaire. Toute sage qu'elle était, cette mesure lui tourna à mal. Elle releva la confiance des Gaulois, en diminuant celle des Romains; elle eut encore cela de funeste, que les légionnaires, quittant leurs enseignes, coururent de toutes parts aux équipages pour sauver ce qu'ils possédaient de plus précieux. D'un bout à l'autre de la ligne romaine, on ne voyait que trouble et désordre, on n'entendait que cris et gémissements. Bien différente était l'armée gauloise : Ambiorix avait fait publier parmi les siens, sous les menaces les plus terribles, « que chacun eût à « garder son rang; tout ce bagage des Romains, disait-« il, appartenait déjà aux Gaulois, mais nul ne devait y « toucher qu'après la bataille[1]. »

Les Romains se rallièrent bientôt : égaux en nombre aux Gaulois, et n'ayant de salut que dans leur épée, ils

1. Illorum esse prædam, atque illis reservari quæcumque Romani reliquissent. Cæs., Bell. Gall., v, 34.

54 se battirent comme on pouvait l'attendre d'hommes désespérés; chaque fois qu'une cohorte se portait en avant, elle faisait un carnage affreux. Ambiorix alors recommanda aux siens de ne plus attaquer que de loin, à coups de flèches et de dards, et de céder toutes les fois qu'ils se verraient chargés. Cette tactique mit l'avantage du côté des Éburons, qui étaient armés à la légère et habiles à ce genre de combat. Dès qu'une cohorte ennemie sortait de la ligne, ils se retiraient devant elle; mais alors cette cohorte, ayant nécessairement les flancs découverts, recevait de tous côtés une grêle de traits; et quand elle voulait reprendre sa place sous les enseignes, pressée et par ceux qui ayant semblé fuir revenaient aussitôt et par ceux qui l'assaillaient à droite et à gauche, elle se trouvait enveloppée, dans une complète impossibilité d'agir[1].

Le combat avait duré depuis le lever du soleil jusqu'à la huitième heure[2] et les Romains, s'affaiblissant de moments en moments, perdaient enfin toute espérance. Sabinus, ayant aperçu de loin Ambiorix qui exhortait les siens sur le front de bataille, lui envoya son interprète, le priant de laisser la vie sauve à lui et à ses soldats[3]. « Si Sabinus veut traiter avec moi, répondit Ambiorix, « qu'il vienne; quant à ses soldats, c'est l'armée gauloise « qui doit prononcer sur leur sort; mais je ne désespère « pas de la fléchir. » Sabinus alors propose à Cotta de sortir de la mêlée et d'aller ensemble trouver Ambiorix; Cotta s'y refuse : Jamais, dit-il, je ne me livrerai à un « ennemi armé[4] ! » Sabinus prend donc avec lui quelques tribuns et quelques centurions, et s'avance à travers les

1. Cæs., Bell. Gall., v, 34, 35.
2. Deux heures après midi.
3. Ut sibi militibusque parcat. Cæs., Bell. Gall., v, 36.
4. Cotta se ad armatum hostem iturum negat. Id., ibid.

rangs gaulois : arrivés près d'Ambiorix, celui-ci leur or- 54
donne de quitter leurs armes; Sabinus obéit; son exemple est suivi par les siens, et ils commencent à discuter les articles d'une capitulation. Mais pendant ce temps-là, Ambiorix prolongeant à dessein la discussion, les Éburons les enveloppent et les massacrent; puis, au cri de *victoire! victoire*[1]! ils fondent avec impétuosité sur la ligne. Cotta fut tué en combattant, avec le plus grand nombre des légionnaires; plusieurs se sauvèrent jusqu'à leur camp, soutinrent avec peine l'assaut jusqu'au soir, et, désespérés, s'entre-tuèrent tous pendant la nuit[2]; d'autres gagnèrent les forêts, et, par des chemins détournés, le camp de Labiénus, où ils portèrent la nouvelle de ce désastre.

Ambiorix, sans perdre un seul instant, se rendit avec toute sa cavalerie sur les terres de ses voisins les Aduatikes, son infanterie le suivant de près. Là, par le récit de sa victoire, et par l'entraînement de son éloquence, il ranima ce faible et malheureux débris d'une nation presque anéantie sous le fer des Romains. Le lendemain, il passa chez les Nerves, aussi cruellement traités jadis, mais moins faibles que les Aduatikes, parce que leurs nombreux clients ne les avaient point abandonnés au milieu de leurs calamités. Ambiorix, dans ses exhortations, leur retraçait le tableau de leurs misères, les pressait de ne point perdre une occasion assurée de vengeance : « Deux généraux romains sont tués, leu « disait-il, une partie de l'armée romaine est détruite;

1. Victoriam conclamant. Cæs., Bell. Gall., v, 37.

2. Noctu ad unum omnes, desperata salute, se ipsi interficiunt. Id., ibid. — Liv. epit., CVI. — Suet., Cæs., 25. — Plut., Cæs., 24. — App., Bell. civ., II, 25, 150. — Dio, XL, 5, 6. — Flor., III, 10. — Eutrop., VI. — Oros., VI, 10. — Lucan., I, v. 429.

51 « que Cicéron et sa légion aillent rejoindre au plus tôt « leurs frères morts! Est-il au monde une entreprise « plus aisée et moins chanceuse[1]? Armez-vous, les Éburons viennent nous seconder. »

Les Nerves se laissèrent persuader sans peine. Remplis d'ardeur, ils envoient à tous les peuples de leur clientèle l'ordre de prendre les armes; tous se rassemblent, Centrons, Grudes, Lévakes, Pleumoses, Gorduns[2], et se réunissent à l'armée des Éburons, des Aduatikes et des Nerves. Les troupes alliées s'avancent alors à travers la forêt vers le quartier de Cicéron, surprennent d'abord quelques détachements romains sortis pour couper du bois, et les tuent, puis se répandent tumultueusement tout autour du camp. Les Romains courent aux armes et bordent le rempart : la journée fut rude, parce que les assiégeants avaient espéré beaucoup du succès de cette attaque imprévue; ils pensaient que deux victoires gagnées ainsi coup sur coup décideraient pour la Gaule l'insurrection universelle, et bientôt la délivrance.

Cicéron se hâta d'écrire à César; à force de promesses, il trouva des gens qui se chargèrent de ses dépêches; mais tous les passages étant interceptés soigneusement, les émissaires et les lettres tombèrent entre les mains d'Ambiorix. Cependant les Romains travaillaient avec une vitesse prodigieuse à compléter ce qui manquait aux retranchements, et à faire des ouvrages nouveaux : s'il

1. Interfectos esse legatos duo, magnamque partem exercitus interiisse demonstrat; nihil esse negotii subito oppressam legionem, quæ cum Cicerone hiemet, interfici... Cæs., Bell. Gall., v, 38.

2. Peuples qui habitaient, à ce que l'on croit, la côte de la Belgique au midi des bouches de l'Escaut. On retrouve une trace de l'ancien nom des *Grudes* (Grudii) dans le lieu appelé *t'landt van Groede, la Terre de Groude,* dans le diocèse de Bruges.

faut en croire César, cent vingt tours furent élevées, dans 51
cette seule nuit, des matériaux dont le camp était approvisionné[1]. Le lendemain, les assiégeants renouvelèrent l'attaque et commencèrent à combler le fossé. Du côté des Romains la résistance fut la même que la veille, et ainsi les jours suivants; ils passaient toute la nuit à réparer les ouvrages endommagés; les blessés ni les malades, les officiers ni les soldats, n'avaient aucun relâche, aucun intervalle de repos.

Cependant, ceux des chefs et des notables nerviens qui avaient eu jadis quelque accès auprès de Cicéron, et quelque relation d'amitié avec lui, annoncent qu'ils ont des propositions à lui faire et demandent une entrevue. Cicéron envoie quelques-uns des siens. Les Gaulois répètent dans cette conférence ce qu'Ambiorix avait dit à Sabinus : « que toute la Gaule était en armes, que les « Germains avaient passé le Rhin, que tous les quartiers, « même celui de César, étaient attaqués à la fois. » Ils racontent la mort de Sabinus, et prennent à témoin de la vérité de leurs paroles Ambiorix qui était présent. « C'est vainement, disent-ils, que vous comptez sur le « secours de gens qui sont occupés de leur propre dé- « fense. Quant à nous, notre seule intention à l'égard de « votre république est de nous affranchir de l'établisse- « ment des quartiers d'hiver, et d'empêcher qu'ils ne « deviennent coutume[2]. Redites à Cicéron qu'il peut sans « aucune inquiétude sortir du camp et se retirer avec sa

1. Noctu ex ea materia, quam munitionis causa comportaverant, turres admodum cxx excitantur incredibili celeritate. Cæs., Bell. Gall., v, 39.

2. Sese tamen hoc esse in... populum romanum animo, ut nihil nisi hiberna recusent, atque hanc inveterascere consuetudinem nolint. Cæs., Bell. Gall., v, 41.

54 « troupe où bon lui semblera. » La réponse de Cicéron fut brève et fière ; elle portait : « que le peuple romain « ne traitait jamais avec un ennemi armé ; mais que si « les Belges voulaient mettre bas les armes, il serait vo- « lontiers leur médiateur ; qu'ils pouvaient députer vers « César, qui, dans sa justice, leur accorderait tout ce « qu'ils avaient le droit de demander. »

Les Belges, voyant que la ruse avait échoué comme la force, se déterminèrent à entreprendre un siége en règle, et commencèrent à ceindre le camp ennemi d'une circonvallation de onze pieds de haut avec un fossé de quinze de profondeur ; cinq ans de guerre avec les Romains les avaient instruits dans cette partie de l'art militaire, et d'ailleurs quelques légionnaires prisonniers dirigeaient leurs travaux. Mais, faute d'outils pour remuer la terre, ils coupaient le gazon avec leurs sabres, et le portaient dans leurs mains ou dans les pans de leurs saies[1]. Malgré l'imperfection de ces procédés, tels étaient, si l'on en croit César, leur activité et leur nombre, qu'en moins de trois heures, un rempart de quinze mille pas de circuit fut élevé[2]. Les jours suivants, dirigés par les mêmes captifs, ils dressèrent des tours à la hauteur du rempart, et préparèrent des faux de siége et des tortues.

Le septième jour de l'attaque, ils profitèrent d'un vent violent qui s'éleva tout à coup, pour lancer dans le camp ces dards brûlants qu'ils nommaient *cateïes,* et des boulets d'argile rougis au feu[3]. Les baraques des soldats

1. Sed, nulla ferramentorum copia quæ sunt ad hunc usum idonea, gladiis cespitem circumcidere, manibus sagulisque terram exhaurire cogebantur. Cæs., Bell. Gall., v, 42.

2. Minus horis tribus, millium passuum xv in circuitum munitionem perfecerunt. Id., ibid.

3. Ferventes fusili ex argilla glandes fundis et fervefacta jacula in

romains, couvertes en paille selon l'usage du pays, s'enflammèrent, et le vent étendit bientôt l'incendie par tout le camp. Poussant alors de grands cris, les Belges approchent du rempart leurs tours et leurs tortues, dressent les échelles et montent à l'assaut; mais les assiégés déployèrent une telle intrépidité, que, malgré la flamme qui dévorait leurs cases, leurs bagages, toute leur fortune, aucun ne quitta son poste, aucun ne songea même à tourner la tête. L'action fut vive, et il y eut de part et d'autre un grand nombre de blessés et de morts. Ce qui fit le plus de mal aux Gaulois, c'est que, serrés en masse au pied des retranchements romains, ils étaient gênés par les derniers rangs de leur armée, qui les embarrassaient dans leurs mouvements et leur fermaient la retraite. Malgré ces obstacles, ils parvinrent à attacher au rempart une de leurs tours; mais une sortie vigoureuse les repoussa, et la tour fut brûlée. 54

Cependant le siége continuait, et la position des assiégés devenait d'instant en instant plus critique; il y avait déjà beaucoup de blessés, et le nombre des hommes en état de service diminuait rapidement. Chaque jour Cicéron dépêchait à prix d'or quelque messager vers César, tous étaient arrêtés aussitôt, et suppliciés sous ses yeux mêmes. Dans le camp se trouvait un transfuge nervien, nommé Verticon, homme de haute naissance, qui, dès les premiers jours du siége, était venu se rendre à Cicéron et lui engager sa foi; par de grandes promesses, surtout par celle de la liberté, il décida un esclave gaulois à porter une lettre à César. Le Gaulois, l'ayant liée autour de son javelot[1], passa comme déser-

casas, quæ, more gallico, stramentis erant tectæ, jacere cœperunt. Cæs., Bell. Gall., v, 43.

1. Has ille in jaculo illigatas effert. Id., ibid., 45.

54 teur dans l'armée nervienne, puis trouva moyen de s'évader et d'arriver jusqu'à Samarobrive, où était le proconsul.

Au moment où la dépêche partit du camp de Cicéron, il y avait plus d'une semaine que le siége était commencé; il y avait au moins douze jours que le corps d'armée de Sabinus et de Cotta avait été détruit; et cependant César n'avait encore aucune nouvelle ni de l'un ni de l'autre événement : il ne les apprit que par la lettre de Cicéron. Ce fait, qu'on rejetterait comme incroyable, si César lui-même ne l'attestait [1], ne peut s'expliquer que par une interruption rigoureuse des communications dans les cités de la Belgique, même dans celles qui restaient encore paisibles; ce qui dénotait un accord effrayant pour les Romains entre presque toutes les nations du nord. A la lecture de la dépêche, César fut saisi d'une violente douleur; il jura de ne plus couper sa barbe ni ses cheveux que le meurtre de ses deux lieutenants et le désastre de leur armée ne fussent pleinement vengés [2]. Sans perdre un moment, il partit au secours de Cicéron avec une légion qu'il tira des quartiers des Bellovakes, et il écrivit à celle qui hivernait chez les Atrébates, et à T. Labiénus, de se mettre en marche, afin de le rejoindre sur la route; mais Labiénus lui-même se tenait sur la défensive. Les Trévires, animés par le succès des Éburons, avaient aussitôt chassé leur chef Cingétorix, et établi le patriote Indutiomar dans le suprême commandement; prenant ensuite les armes, ils étaient venus camper à quelques milles seulement du

1. Cæs., Bell. Gall., v, 45, 46.

2. Audita clade Tituriana, barbam capillumque summisit, nec ante demsit quam vindicasset. Suet., Cæs., 67.

quartier de Labiénus; celui-ci n'osait pas sortir en rase 54
campagne, et se préparait à soutenir un siége prochain[1]; il fit tenir ces nouvelles à César. En même temps, le bruit courut que les cités armoricaines s'agitaient, et menaçaient la treizième légion cantonnée sur le territoire essuen[2]. Plus inquiet que jamais, et ne pouvant disposer que de deux légions incomplètes, qui ne présentaient que sept mille hommes sous les armes[3], César partit cependant, déterminé à remettre le salut de son armée et le sien à son audace et à sa fortune.

Arrivé à grandes journées sur la frontière nervienne, il apprit là, par des captifs, dans quelle extrémité se trouvait Cicéron : le danger n'avait fait que s'accroître depuis l'envoi de la dépêche. Il décida, par la promesse de grandes récompenses, un cavalier auxiliaire à porter sa réponse, qu'il prit la précaution d'écrire en langue grecque, afin que, si elle était interceptée, l'ennemi n'en pût pas connaître le contenu[4] : il mandait à Cicéron qu'il arrivait avec deux légions, et il l'exhortait à persister dans sa courageuse défense. César recommanda au cavalier gaulois de remettre, s'il se pouvait, la lettre en mains propres aux assiégés, sinon de l'attacher à la courroie de son javelot, et de la lancer dans l'intérieur du camp[5]. C'est ce que fit le Gaulois; le trait se ficha dans une tour, et y resta deux jours attaché; le troisième,

1. Cæs., Bell. Gall., v, 47.

2. Magnas Gallorum copias earum civitatum, quæ Armoricæ appellantur, oppugnandi (L. Roscii) causa convenisse. Id., ibid., 53.

3. Vix hominum millium VII. Id., ibid., 49.

4. Hanc græcis conscriptam litteris mittit, ne, intercepta epistola, nostra ab hostibus consilia cognoscantur. Id., ibid., 48.

5. Si adire non possit, monet ut tragulam, cum epistola ad amentum deligata, intra munitiones castrorum abjiciat. Id., ibid.

54 un soldat romain l'aperçut et le porta au général. Cicéron assembla aussitôt sa légion : la lettre, lue publiquement, causa de vifs transports de joie; et déjà on voyait la fumée des incendies que César allumait dans sa marche[1].

Avertis par cet indice et par leurs coureurs, les Gaulois quittent alors le siége, et avec toutes leurs troupes, au nombre d'environ soixante mille hommes, s'avancent au-devant du proconsul, et s'établissent sur son chemin, en deçà d'un large vallon que traversait un ruisseau. César, voyant Cicéron délivré, crut pouvoir prendre du temps; il s'arrêta de l'autre côté du vallon et choisit la position la plus favorable pour y fortifier son camp; et quoique ce camp fût nécessairement dejà resserré, puisqu'il ne contenait que sept mille hommes, néanmoins les intervalles furent encore diminués autant que possible, afin d'inspirer aux Belges plus de présomption et de mépris. En même temps, César envoya de tous côtés des éclaireurs reconnaître le terrain, et les passages qui traversaient le vallon. Ce jour-là, après quelques chocs de cavalerie sans résultat de part et d'autre, chacun se retira. Le lendemain au point du jour, la cavalerie nervienne s'approcha, et vint engager le combat avec les cavaliers romains, qui cédèrent d'abord, suivant leurs instructions, et rentrèrent dans les retranchements. Alors tout sembla présenter dans le camp romain le spectacle de la confusion et de la crainte; on se hâtait de travailler à exhausser le rempart, à boucher les portes[2] : rien cependant n'était moins réel que cette épouvante;

1. Tum fumi incendiorum procul videbantur. Cæs., Bell. Gall., v, 48.

2. Ex omnibus partibus castra altiore vallo muniri, portasque obstrui, atque in his administrandis rebus quam maxime concursari, et, cum simulatione timoris, agi jubet. Id., ibid., 50.

les légions se tenaient rangées en bon ordre au milieu 54
de l'enceinte, et César avait l'œil à tout.

L'infanterie gauloise, trompée par cet artifice, franchit le ravin, et se range en bataille de l'autre côté, quoique dans un lieu désavantageux; puis, voyant que l'ennemi ne paraissait même pas sur le rempart, elle approche et y fait pleuvoir une grêle de traits; en même temps, les chefs font publier par des hérauts « que quiconque voudra passer aux assiégeants, soit Romain, « soit Gaulois auxiliaire, le peut sans danger jusqu'à la « troisième heure; mais que, ce terme écoulé, il n'y aura « plus de quartier pour personne [1]. » Bientôt les Belges s'avancent jusqu'au pied des retranchements, que les uns commencent à saper, tandis que d'autres comblent le fossé. César attendait; il commanda une sortie générale par toutes les portes; l'irruption fut tellement vive, que les Gaulois, culbutés, mis en déroute, s'enfuirent laissant beaucoup de morts sur la place. César, profitant de cette première impression d'effroi, leva le camp, passa la vallée, et opéra sans aucune perte sa jonction avec Cicéron. Il trouva l'armée de ce général dans un état déplorable; à peine un dixième des soldats était sans blessure; il put juger par là du danger qu'elle avait couru [2]. Il ne vit pas non plus sans étonnement les travaux exécutés par les Gaulois, les tours, les tortues, les remparts qu'ils avaient élevés [3], et cette vue ne laissa

1. Præconibus circummissis, pronuntiari jubent : « Seu quis Gallus, « seu Romanus velit ante horam tertiam ad se transire, sine periculo « licere; post id tempus non fore potestatem. » Cæs., Bell. Gall., l. v, 51.

2. Legione producta, cognoscit non decimum quemque esse relictum militem sine vulnere. Id., ibid., 52.

3. Institutas turres, testudines munitionesque hostium miratur. Id.,

54 pas que de lui causer de l'inquiétude pour l'avenir.

La nouvelle de la victoire de César et de la délivrance de Cicéron fut portée à Labiénus par les Rèmes avec une extrême rapidité. Son camp était éloigné de soixante milles de celui de Cicéron, où César n'était arrivé qu'après la neuvième heure[1]; néanmoins les acclamations des Rèmes s'élevèrent aux portes du camp avant minuit, et instruisirent Labiénus du triomphe du proconsul. Indutiomar, qui le lendemain devait attaquer le quartier de Labiénus, fit retraite aussitôt pendant la nuit, et licencia ses troupes. La même nouvelle produisit un effet pareil sur l'insurrection de l'Armorike. Déjà les forces armoricaines réunies n'étaient plus qu'à huit milles de la treizième légion, lorsque, au bruit de ces événements, elles se débandèrent et disparurent[2].

La Gaule sembla avoir déposé les armes encore une fois; mais cette trêve menaçait d'être courte, et César ne s'y fiait pas. Il forma trois camps, d'une légion chacun, autour de Samarobrive, où il se proposait de passer l'hiver. Les événements dont la Belgique venait d'être le théâtre continuaient d'occuper les esprits; l'agitation se faisait ressentir jusque dans les cités les plus éloignées. De toutes parts on s'envoyait des messages; on se sondait mutuellement; on concertait ce qu'il convenait de faire, si l'on recommencerait la guerre, à quel moment, sur quel point. Des assemblées nocturnes se tenaient au fond des bois et dans les lieux écartés; en un mot, il ne se passa pas un seul jour de tout cet hiver que les Romains ne reçussent quelque avis inquiétant; et il n'y eut pas

ibid. — Cf. Plut., Cæs., 7-11. — Dio, XL, 24. — Oros., VI, 20. — Frontin., Stratag., III, 17. — Polyæn., VIII, 23.

1. Trois heures après midi.

2. Cæs., Bell. Gall., V, 53.

une seule des nations gauloises qui ne dût leur devenir 54
suspecte[1], excepté deux pourtant, les Édues et les Rèmes. César manda auprès de lui, l'un après l'autre, les principaux personnages de chaque cité, leur déclara ce qu'il savait et ce qu'il soupçonnait, les menaça, et en effraya quelques-uns. En même temps, ses instruments dévoués, les tyrans qu'il avait imposés en plusieurs lieux, s'efforçaient de comprimer l'esprit public par la violence. Cavarin, qu'il avait élevé sur les Senons, comme Tasget sur les Carnutes, déjà odieux, provoqua par un excès de rigueur un soulèvement populaire ; la multitude voulut le mettre en pièces ; échappé à grand'peine, et poursuivi jusqu'aux frontières, il fut déclaré déchu de la royauté et à jamais banni du pays[2]. Cavarin se réfugia près de César, à Samarobrive, où arrivèrent bientôt des députés senonais qui venaient exposer au proconsul les crimes du roi, et justifier les magistrats et le peuple. César les reçut fort mal ; et sous le prétexte d'aviser à une plus complète information, il leur ordonna de lui envoyer sur-le-champ tous les membres de leur sénat ; les Senons refusèrent [3].

Tandis que les choses se préparaient ainsi dans le centre de la Gaule, dans le nord, le Trévire Indutiomar ne cessait de provoquer les Germains à passer le Rhin,

1. Nullum fere totius hiemis tempus sine sollicitudine Cæsaris intercessit, quin aliquem de conciliis ac motu Gallorum nuntium acciperet... Præter Æduos et Remos... nulla fere fuit civitas non suspecta nobis. Cæs., Bell. Gall., v, 53, 54.

2. Senones... Cavarinum, quem Cæsar apud eos regem constituerat, interficere publico consilio conati, quum ille præsensisset ac profugisset, usque ad fines insecuti, regno domoque expulerunt. Id., ibid., 54.

3. Quum is omnem ad se senatum venire jussisset, dicto audientes non fuerunt. Id., ibid.

53 promettant de l'argent, exagérant les pertes éprouvées par les Romains dans la dernière guerre et les forces du parti national; mais il eut peu de succès : le sort d'Arioviste et des Tencthères avait frappé de trop de terreur les tribus teutoniques. Indutiomar fit alors un dernier appel à l'énergie des Trévires : il convoqua le *conseil armé* de la nation; c'était, comme on l'a vu, la proclamation d'alarme et l'ouverture d'une guerre à mort. Tous les hommes, jeunes ou vieux, en état de porter les armes devaient se rendre à ce conseil, et le dernier venu était supplicié à la vue de l'assemblée[1]. Le chef trévire faisait aussi à prix d'or des recrues de cavalerie chez les nations voisines; il appela même les déserteurs de toutes les contrées de la Gaule, et les bannis [2], qui, chassés de leurs foyers pour leur haine contre l'étranger, errant dans les bois et les solitudes, étaient flétris par les Romains du nom de bandits et de malfaiteurs. A mesure que ces renforts arrivaient, Indutiomar les enrégimentait et les armait. Ce patriote infatigable partageait avec Ambiorix tous les regards et toutes les espérances; de tous côtés on lui adressait des députations, soit privées, soit publiques, pour louer et animer son courage, pour briguer son alliance, pour lui demander enfin de fixer le jour où l'étendard de la délivrance se lèverait à la fois sur toute la Gaule[3].

1. Armatum concilium indicit (hoc more Gallorum initium est belli) quo, lege communi, omnes puberes armati convenire consuerunt : qui ex iis novissimus venit, in conspectu multitudinis, omnibus cruciatibus affectus necatur. Cæs., Bell. Gall., v, 56.

2. Exules damnatosque tota Gallia magnis præmiis ad se allicere cœpit. Id. ibid., 55.

3. Undique ad eum legationes concurrunt, gratiam atque amicitiam publice privatimque petunt. Id., ibid.

Cependant le conseil armé de la nation trévire se 58
rassembla ; Indutiomar y exposa la situation générale du pays. « Les Nerves, dit-il, prennent déjà les armes; les « Aduatikes hâtent leurs préparatifs; les hommes de « bonne volonté ne nous manquent pas, ils nous man- « queront encore moins quand nous serons en mouve- « ment et que nous sortirons de nos frontières[1]. » Il ajouta que les Carnutes, les Senons, plusieurs autres peuples encore, le sollicitaient instamment d'aller se joindre à eux pour établir dans le centre de la Gaule le foyer de la nouvelle guerre : tel était aussi son avis. Les plans d'Indutiomar furent adoptés avec acclamation; et l'on décida qu'on marcherait immédiatement vers les bords de la Seine et de la Loire; qu'on ferait route par le territoire des Rèmes, afin de châtier au passage ces perfides amis de l'étranger; mais qu'avant tout il fallait prendre d'assaut le camp de Labiénus. Cela réglé, le conseil arrêta des mesures énergiques contre les traîtres, partisans des Romains; Cingétorix fut déclaré ennemi de la patrie, et la vente de ses biens fut décrétée. Puis, chacun fit ses dispositions, et au bout de peu de jours l'armée trévire se mit en marche[2].

Labiénus avait été informé presque aussitôt par Cingétorix et les siens des résolutions adoptées dans le conseil armé, et des plans d'Indutiomar. Quoique l'assiette de son camp, forte par la nature et par l'art, ne lui laissât aucune crainte sur le résultat de l'attaque, cependant, pour ne pas perdre l'occasion d'un coup d'éclat, il prit de nouvelles mesures. Il manda aux Rèmes de lui en-

1. Neque sibi voluntariorum copias defore, si ex finibus suis progredi cœpisset. Cæs., Bell. Gall., v, 56.

2. Id., ibid.

53 voyer autant de cavalerie qu'ils pouvaient en réunir à l'instant même, la fit entrer de nuit et la cacha dans ses retranchements. Les troupes trévires ne tardèrent pas à se montrer. A leur approche, Labiénus, affectant une grande crainte, retint ses soldats dans le camp, et pendant plusieurs jours ne répondit rien aux vives provocations des Gaulois. Dans son impatience de combattre, souvent Indutiomar s'avançait jusqu'au pied des retranchements avec une escorte de cavalerie, soit pour reconnaître les lieux, soit pour entrer en conférence, essayer les promesses et les menaces ; et ses cavaliers, adressant mille outrages aux Romains, lançaient en signe de mépris leurs javelots par-dessus le rempart[1]. Mais un soir qu'après avoir voltigé ainsi autour du camp ils se retiraient lentement et en désordre, Labiénus fit ouvrir tout à coup les portes, et lâcha toute sa cavalerie, promettant un prix considérable à qui lui rapporterait la tête d'Indutiomar. « C'est à lui seul qu'il faut vous attacher, dit-il « à ses soldats ; je vous défends de frapper, ni de blesser « aucun autre, avant qu'Indutiomar soit pris et tué[2]. » Lui-même sortit avec les cohortes pour soutenir sa cavalerie. Les Romains partirent à bride abattue, et l'escorte gauloise, chargée à l'improviste, fut aisément dispersée. Tous n'en voulant qu'à un seul, ils atteignirent bientôt le chef trévire au gué d'une rivière ; enveloppé, percé de vingt coups à la fois, Indutiomar tomba, et sa tête sanglante fut apportée à Labiénus[3]. Dans l'ivresse de

1. Equites plerumque omnes tela intra vallum conjiciebant. Cæs., Bell. Gall., v, 57.

2. Omnes unum petant Indutiomarum ; neu quisquam prius vulneret, quam illum interfectum viderit. Id., ibid., 58.

3. Caput ejus refertur in castra. Id., loc. cit. — Dio, XL, 11. — Oros., VI, 10.

leur joie, les soldats romains, retournant au camp, s'a- 53
musèrent à massacrer tout ce qui se trouva sur leur passage. Cette catastrophe inattendue, qui frappait au cœur la coalition belgique, désorganisa pour le moment l'armée des Trévires; elle abandonna le siége et se dispersa. Toutefois la valeureuse nation ne se rebuta point; elle conféra, comme un témoignage de ses regrets, le commandement suprême aux plus proches parents du malheureux Indutiomar, puis elle recommença ses sollicitations auprès des peuplades transrhénanes, et à force d'argent elle parvint à attirer quelques bandes de Germains à son service.

César, pendant ce temps-là, sous la protection de ses trois camps, faisait d'immenses préparatifs pour la prochaine campagne; trois légions au grand complet lui étaient arrivées d'Italie, et portaient son infanterie romaine à dix légions. Il lui tardait que cette campagne s'ouvrît. Aux inquiétudes du présent se joignaient en lui la douleur et le ressentiment des désastres passés. Le prestige dont quatre années d'un bonheur constant avaient entouré les armes romaines était presque évanoui. L'exemple d'Ambiorix et des Éburons avait enseigné aux Gaulois que les peuples, quelque accablés qu'ils soient, peuvent trouver dans la ruse une dernière et infaillible ressource; l'exemple des Nerves leur avait inspiré une confiance plus virile. Ce siége du quartier de Cicéron, conduit avec tant d'habileté et de vigueur, leur montrait qu'ils pouvaient tenir tête aux Romains sur le champ de bataille à armes égales, s'ils dédaignaient le succès moins glorieux de la ruse. C'était cette confiance que César redoutait le plus; et il appelait de tous ses vœux la saison de la guerre, afin de frapper quelque coup terrible qui ramenât sous les aigles l'ancien pres-

tige. Il mûrissait un plan de vengeance contre les Nerves, mais surtout contre Ambiorix et son peuple. Dans son impatience, il n'attendit même pas que l'hiver fût terminé. Prenant avec lui quatre légions, il fit une irruption subite sur les terres nerviennes, brûla quelques villages, enleva plusieurs centaines d'hommes et beaucoup de bestiaux, distribua le tout entre ses soldats, et revint à Samarobrive, après cette expédition moins digne du général d'un grand empire que d'un chef de brigands ou de sauvages[1].

Aux premiers jours du printemps, le proconsul convoqua près de lui, comme de coutume, l'assemblée générale des cités. Parmi les nations importantes, ni les Senons, ni les Carnutes, ni les Trévires, n'envoyèrent de députés; César les somma de le faire au plus tôt; ils ne répondirent point : leur opiniâtre refus produisit sur l'assemblée une vive impression. Il était, pour les Romains, de la dernière importance que les assemblées gauloises se tinssent régulièrement, dans toutes les formes établies par la constitution fédérale. Maîtres de ces assemblées, dont ils dirigeaient l'esprit, dont ils dictaient les résolutions, les Romains s'en servaient habilement pour donner à leur tyrannie une apparence de légitimité; leurs demandes d'hommes, d'argent, d'autorité, étaient toujours revêtues de la sanction d'un pouvoir national, et les peuples n'avaient plus aucun prétexte pour rejeter ce que leurs députés avaient consenti. César déclara donc qu'il regardait le refus des trois nations comme un acte de révolte ouverte contre le peuple romain[2]; et ajournant toute autre affaire, il arma ses

1. Cæs., Bell. Gall., VI, 3.
2. Initium belli ac defectionis. Id., ibid.

légions et marcha d'abord sur le territoire senonais. Ce- 53
pendant, comme il ne voulait pas que les députés assemblés délibérassent en son absence, il prorogea la session et la transféra de Samarobrive à Lutétia, chef-lieu des Parises ou *Parisii*[1], situé dans une île de la Seine : ce petit peuple était proche voisin des Senons, avec lesquels il avait d'anciennes alliances : mais dans les circonstances présentes, il s'était séparé d'eux pour suivre le parti romain. César choisit la ville de Lutétia, parce qu'elle se trouvait également à proximité du territoire carnute, où il se proposait de passer après avoir châtié et réduit les Senons.

Tous les actes insurrectionnels de la nation senonaise, depuis l'expulsion de Cavarin jusqu'à celui qui excitait si violemment la colère de César, avaient été dirigés par Acco[2], chef actif, entreprenant, en grand crédit dans sa cité et hors de sa cité, et l'un des plus mortels ennemis que les Romains eussent dans la Gaule. Sitôt que le refus d'envoyer des représentants aux états avait été décidé officiellement par le conseil et le peuple, Acco avait fait publier l'ordre à la population des campagnes de se retirer dans les places fortifiées ; mais la promptitude de César déconcerta ses mesures, et les Senons, pris au dépourvu, se virent contraints de demander la paix. Le proconsul se montrait inflexible et voulait promener le fer et le feu sur leur territoire, lorsque le sénat éduen vint s'interposer, appuyant chaudement la cause d'un voisin et d'un vieil allié[3]. Dans les dispositions où se trouvait la Gaule, César n'osa pas rejeter une

1. Concilium Lutetiam Parisiorum transfert. Cæs., Bell. Gall., VI, 3.
2. Acco qui princeps consilii fuerat. Id., ibid., 4.
3. Petentibus Æduis... quorum antiquitus in fide erat civitas. Id., ibid.

53 si puissante médiation; il ne dévasta point les campagnes senonaises, se contentant d'exiger l'extradition d'Acco, cent otages, qu'il laissa en garde aux Édues, et tout ce que le pays avait de cavalerie sur pied. Toutefois il ne rétablit pas Cavarin dans ses anciennes fonctions de roi au service des Romains, de peur que ses ressentiments personnels et l'aversion du peuple ne suscitassent quelques nouveaux troubles[1]; il lui donna le commandement de la cavalerie senonaise, et l'emmena avec lui. Il allait passer de là sur le territoire des Carnutes, lorsque les Rèmes accoururent et intercédèrent pour ceux-ci, au même titre que les Édues pour les premiers[2]. Telle était la jalousie avec laquelle ces deux nations se disputaient la faveur romaine et la prépondérance, qu'il eût été très-impolitique de refuser à l'une ce que l'autre avait obtenu. César, quoi qu'il en eût, se vit donc forcé d'épargner aussi les Carnutes. Il se rendit alors immédiatement à Lutétia, où il présida l'assemblée; après avoir fixé le contingent et les subsides que chaque cité devait lui fournir, il déclara la session close, et congédia les députés.

Toutes ses pensées se reportèrent alors sur le nord. Prévoyant bien qu'Ambiorix ne hasarderait pas une bataille contre lui, il résolut de lui couper d'abord toute retraite en deçà et au delà du Rhin, puis d'aller porter la guerre au cœur de son pays et de l'envelopper dans l'extermination générale de son peuple. Il le savait lié par le droit de l'hospitalité avec les Ménapes, ses voisins occidentaux, que défendaient de vastes forêts, de profonds marécages,

1. Ne quis aut ex ejus iracundia, aut ex eo quod meruerat odio civitatis, motus existat. Cæs., Bell. Gall., VI, 5.

2. Carnutes legatos obsidesque mittunt, usi deprecatoribus Remis... eadem ferunt responsa. Id., ibid., 4.

et qui jamais n'avaient envoyé de députés aux Romains[1]; 53
il savait en outre que, par le moyen des Trévires, le chef éburon avait traité avec quelques peuplades germaniques. D'après ces informations, il envoya deux légions à Labiénus pour faire face aux Trévires; lui-même, à la tête de cinq autres légions, entra sur les terres des Ménapes, qui, se fiant à la nature de leur pays, se réfugièrent au fond des bois et dans les îles des marais. Les Romains s'avancèrent sur trois points d'attaque, construisant des chaussées et jetant des ponts sur les marécages; ils incendièrent un grand nombre d'habitations, enlevèrent une multitude d'hommes et de bestiaux[2]. Forcés dans des retraites qu'ils avaient crues impénétrables, les Ménapes demandèrent la paix. Le proconsul la leur accorda, leur fit livrer des otages, et déclara qu'il les traiterait désormais sans quartier, s'ils donnaient asile sur leur territoire à Ambiorix ou à quelqu'un des siens; il laissa, pour les contenir, Comm l'Atrébate avec une partie de la cavalerie auxiliaire.

Il marcha ensuite contre les Trévires; mais, en son absence, ce peuple avait éprouvé des revers: Labiénus l'avait défait dans une bataille sanglante, et avait replacé Cingétorix à la tête du gouvernement[3]; fugitifs à leur tour, les parents d'Indutiomar avaient passé le Rhin et cherchaient un asile en Germanie. César, voyant ces deux expéditions si promptement terminées, jeta un

1. Qui uni ex Gallia de pace ad Cæsarem legatos nunquam miserant. Cæs., Bell. Gall., VI, 5.

2. Cæsar, celeriter effectis pontibus, adit tripartito, ædificia vicosque incendit, magno pecoris atque hominum numero potitur. Id., ibid., 6. — Dio, XL, 32. — Oros., VI, 10.

3. Cingetorigi principatus atque imperium est traditum. Cæs., Bell. Gall., VI, 8.

53 pont sur le fleuve, et fit quelques marches le long de la rive droite pour effrayer les peuples germains. Les uns se retirèrent au loin dans l'intérieur des forêts, les autres lui envoyèrent des messages de paix et des otages; il leur signifia de rompre toute relation avec les Éburons et leur chef, et de ne recevoir chez eux aucun homme de cette race que le peuple romain déclarait son ennemie, sous peine d'être traités eux-mêmes comme des ennemis de Rome. Ayant ainsi assuré sa vengeance, au delà comme en deçà du Rhin, il revint en Gaule, coupa le pont, et, sans perdre un moment, se dirigea sur le pays des Éburons par la forêt des Ardennes[1].

Afin que le coup arrivât plus terrible et plus imprévu, César fit partir en avant toute sa cavalerie, sous la conduite de T. Minucius Basilus, lui recommandant bien de ne point allumer de feu dans les haltes, et de ne négliger aucune des précautions qui pouvaient rendre la marche prompte et secrète; Basilus suivit exactement ces ordres. Les Éburons, se fiant à l'éloignement de l'armée ennemie, qu'on croyait alors embarquée dans des guerres contre les Germains, n'avaient rien de prêt pour la défense : ni les soldats, ni les chefs n'étaient à leur poste, et la cavalerie romaine tombant au milieu d'eux produisit l'effet de la foudre. Basilus, ayant su qu'Ambiorix se trouvait avec un petit nombre de cavaliers à sa maison de campagne, tourne de ce côté pour le prendre mort ou vif, et peu s'en fallut qu'il ne réussît. Ambiorix, assailli à l'improviste, après s'être vu enlever ses chariots, ses chevaux, tous ses bagages, ne dut la vie qu'à un bonheur inespéré[2]. Comme l'habitation

1. Cæs., Bell. Gall., VI, 9-29.

2. Magnæ fuit fortunæ, omni militari instrumento, quod circum se

était située au milieu d'une forêt, les cavaliers de sa suite 58
purent s'embusquer dans un passage étroit et contenir quelque temps les Romains, tandis que le chef, sautant à cheval, s'éloigna dans la profondeur du bois.

Il était trop tard pour se rallier; d'ailleurs quelle résistance ce petit peuple pouvait-il opposer aux forces qui venaient l'envahir? Tout ce qu'Ambiorix avait encore à faire, c'était d'avertir ceux de ses compatriotes qui habitaient les cantons les plus éloignés; et il envoya dans toutes les directions des émissaires chargés de publier « que César approchait avec dix légions et une cavalerie « innombrable : que chacun eût donc à pourvoir promp« tement à sa sûreté. » Cette proclamation fut reçue comme l'annonce d'une destruction prochaine. En peu d'heures, tous les villages furent abandonnés, et la campagne se couvrit de bandes de fugitifs qui gagnaient, avec leurs provisions et leurs bestiaux, les lieux les plus sauvages et les moins accessibles. Les uns se réfugièrent au fond des Ardennes, d'autres au milieu des étangs et des rivières; les habitants des cantons voisins de la mer se retirèrent dans les îles nombreuses que formaient les marées sur cette plage basse et marécageuse. On en vit un grand nombre aller se livrer avec leurs biens et leurs familles à des peuples qui avaient toujours été leurs ennemis[1]. Mais amis et ennemis, tous également effrayés des menaces de César, leur refusèrent l'accès de leurs terres. Ambiorix, ne gardant près de lui que quatre cavaliers dévoués, se tint au milieu des bois dont il connaissait tous les détours, tous les recoins. Quant à son

habebat, erepto, rhedis equisque comprehensis, ipsum effugere mortem. Cæs., Bell. Gall., VI, 30.

1. Se suaque omnia alienissimis crediderunt. Id., ibid., 31.

53 collègue, le vieux Cativolke, malade, infirme, accablé de chagrin, hors d'état de supporter les fatigues d'une telle guerre ou les privations d'une telle retraite, il mit fin à sa vie en buvant un poison composé avec le suc de l'if[1]. Ses dernières paroles furent des paroles de douleur et de malédiction; il dévoua à la vengeance du ciel et de la terre l'homme qui était venu troubler ses vieux jours, et verser sur sa patrie de si effroyables calamités[2].

L'épouvante gagnait les voisins des Éburons. Les Condruses et les Sègnes, tribus germaniques qui habitaient les Ardennes entre ce peuple et les Trévires, envoyèrent en tremblant des députés à César. Ils le priaient de ne point les compter parmi ses ennemis, et de ne pas croire que tous les Germains d'en deçà du Rhin fissent cause commune avec les Gaulois; que, pour eux, ils protestaient ne s'être point mêlés de cette guerre, et n'avoir fourni aucun secours à Ambiorix. César promit de les épargner, à condition qu'ils lui livreraient tous les Éburons qui se seraient réfugiés chez eux. Il partagea ensuite son armée en quatre divisions. Labiénus avec trois légions fut envoyé vers les bords de la mer afin d'attaquer par la frontière occidentale; Trébonius avec trois autres légions fut chargé d'entrer par la frontière méridionale; César en personne se porta avec le même nombre de fantassins et presque toute la cavalerie vers les bords de l'Escaut, où l'on disait qu'Ambiorix s'était retiré; enfin Q. Cicéron, laissé avec la quatorzième légion

1. Ætate jam confectus, quum laborem aut belli aut fugæ ferre non posset, taxo se exanimavit. Cæs., Bell. Gall., VI, 31.

2. César prétend que cet homme, c'était Ambiorix; mais nous pouvons croire, en toute sûreté de conscience, que les imprécations du vieillard gaulois s'adressaient plutôt à l'étranger contre qui Ambiorix n'avait fait que remplir son devoir de chef patriote et de Gaulois.

à la garde des bagages, s'établit dans le fort d'Aduatika, 53
où les travaux du camp de Sabinus et d'Aurunculéius étaient encore presque intacts. César, en partant, annonça qu'il serait de retour au camp dans sept jours pour y faire la distribution des vivres, et recommanda expressément que la légion ne sortît point durant son absence[1].

Alors commencèrent des scènes de désolation plus horribles que tout ce que le pays avait encore vu et souffert. Les légions, la hache à la main, perçaient les forêts; elles jetaient des ponts sur les marécages; elles égorgeaient dans ses dernières retraites la multitude fugitive. Mais cette chasse n'était pas sans fatigue et même sans danger pour le soldat romain. Les détachements séparés du gros de l'armée, les traîneurs, ou ceux qui s'écartaient à la recherche du butin, surpris, enveloppés, périssaient en assez grand nombre; et la nature du pays ne permettait pas aux Romains de marcher par grandes masses. Pour concilier la sûreté de ses soldats avec l'accomplissement de sa vengeance, César imagina un moyen dont l'idée seule eût révolté le conquérant le plus sauvage. Il mit les Éburons hors la loi de l'humanité; il fit proclamer qu'il les livrait corps et biens au premier occupant. Il convia à cette proie les peuples voisins, déclarant que quiconque l'aiderait à exterminer *cette race scélérate*[2], ennemie du peuple romain, serait compté au nombre des amis du peuple romain[3], et de

1. Cæs., Bell. Gall., VI, 33.

2. Stirpem hominum sceleratorum. Id., ibid., 34.

3. Cæsar ad finitimas civitates nuntios dimittit : omnes ad se evocat, spe prædæ, ad diripiendos Eburones, ut potius in silvis Gallorum vita, quam legionarius miles periclitaretur; simul ut, magna multitudine circumfusa, pro tali facinore, stirps et nomen civitatis tollatur. Id., ibid.

53 tous les coins de la Belgique on vit accourir une foule de malfaiteurs et de gens sans aveu, dignes de mériter par de tels services une telle amitié. Qu'on se figure, si l'on peut, les horreurs qui durent accompagner ce sac de tout un peuple. Qu'on se représente ensuite un cordon de cinquante mille Romains, placés là pour assurer l'impunité des assassins, pour leur livrer les victimes ; et parmi ces Romains, César, un frère de Cicéron, Brutus, Trébonius, tout ce que la jeunesse patricienne et plébéienne renfermait de plus éclairé et de plus poli ; on détournera les yeux avec tristesse et dégoût. Peut-être alors les reportera-t-on, non sans quelque sentiment de fierté, sur nos temps et notre civilisation moderne, où la souffrance humaine trouve du moins des sympathies, où le sang versé ne reste pas muet.

L'arrêt porté contre les Éburons et la proclamation de César avaient passé le Rhin, et occupaient vivement les peuplades germaniques riveraines. Elles aussi voulurent avoir part à la curée. Traversant le fleuve sur des radeaux, deux mille cavaliers sicambres pénétrèrent dans l'Éburonie par la frontière du nord ; et comme les opérations de l'armée romaine avaient refoulé de ce côté la population fugitive, ils prirent beaucoup d'hommes et de bestiaux[1]. Accoutumés à ces courses de brigandage, rien ne les arrêtait, ni les marais, ni les bois. L'appât du butin les attirant de plus en plus dans l'intérieur des forêts, ils s'enquéraient soigneusement sur quels points se trouvaient César et les différents corps de l'armée romaine[2] ; des rapports unanimes les instruisirent que César était à l'autre extrémité du pays, avec la cavalerie,

1. Cæs., Bell. Gall., VI, 35.
2. Quibus in locis sit Cæsar, ex captivis quærunt. Id., ibid.

occupé à la poursuite d'Ambiorix. « A quoi vous arrêtez- 53
« vous? leur dit un captif éburon à qui ils adressaient la « même demande; vous vous amusez à pourchasser de « chétifs troupeaux et quelques prisonniers, tandis que « la fortune semble vous inviter à une riche proie[1]. « Aduatika n'est qu'à trois heures de marche d'ici; l'ar- « mée romaine y a déposé tout son bagage, et la garni- « son est à peine suffisante pour couvrir le rempart du « camp. Hâtez-vous, et tout cela vous appartient. » Ces paroles remplirent de joie les Sicambres; cachant dans un coin de la forêt le butin qu'ils avaient déjà fait, ils partirent pour Aduatika, sous la conduite du prisonnier éburon.

D'après les ordres formels de César, Cicéron avait contenu sévèrement sa légion dans le camp pendant six jours; le septième, voyant qu'on n'avait aucune nouvelle du retour du proconsul et lassé des plaintes que les soldats faisaient entendre, car les vivres commençaient à manquer, il permit à cinq cohortes de sortir pour aller couper du blé à trois milles de là. Elles n'étaient encore qu'à une petite distance du camp, lorsque la cavalerie sicambre, accourant à toute bride, tenta de forcer la porte décumane. L'attaque fut si prompte et si imprévue à cause de la proximité des bois, que les vivandiers dont les tentes étaient dressées sur la contrescarpe n'eurent pas le temps de rentrer. La cohorte de garde, surprise et troublée, put à peine soutenir le premier choc. Les assiégeants, se répandant tout autour des retranchements, cherchèrent à les escalader; les Romains défendaient à grand'peine les portes, et le camp ne dut son salut qu'à

1. Quid vos, inquit, hanc miseram ac tenuem sectamini prædam, quibus jam licet esse fortunatissimis? Cæs., Bell. Gall., VI, 35.

53 la hauteur du rempart et à la difficulté des approches. Dans l'intérieur tout était confusion; on se demandait la cause du tumulte; on ne savait où planter les enseignes pour se rassembler; l'un disait que l'ennemi était maître de la place : « L'armée tout entière est défaite, s'écriait un « autre; le proconsul est tué, cette cavalerie n'est que « l'avant-garde des barbares victorieux[1]. » La plupart se forgeaient des terreurs superstitieuses sur la fatalité du lieu, se rappelant la catastrophe de Sabinus et de Cotta[2]. Les Germains, enhardis par cette épouvante générale, se confirmaient dans l'idée que le camp n'était pas gardé; ils s'encourageaient, s'exhortaient mutuellement à ne pas laisser échapper un si riche butin, et redoublaient d'efforts.

Cependant les cohortes sorties pour aller au fourrage entendirent les clameurs, et revinrent en toute hâte sur leurs pas. A la vue des enseignes, les Germains crurent d'abord que c'était César qui arrivait, et quittèrent brusquement l'attaque du camp, mais ayant reconnu bientôt le petit nombre de leurs ennemis, ils coururent les charger de tous côtés. L'affaire fut vive; deux cohortes entières restèrent sur la place : les autres parvinrent à gagner Aduatika, mais criblées de blessures. Les Germains, désespérant de réussir à un second assaut, et craignant d'ailleurs la prochaine arrivée du proconsul, s'éloignèrent, et repassèrent bientôt le Rhin avec le butin qu'ils avaient caché dans les bois. Mais tel était encore l'effroi

1. Alius capta jam castra pronuntiat; alius, deleto exercitu atque mperatore, victores barbaros venisse contendit... Cæs., Bell. Gall., VI, 37.

2. Plerique novas sibi ex loco religiones fingunt; Cottæque et Titurii calamitatem, qui in eodem occiderint castello, ante oculos ponunt... Id., ibid.

dans Aduatika, longtemps après leur départ, que, Volu- 53
sénus étant arrivé, la nuit suivante, à la tête de l'avant-garde de César, les soldats refusaient de croire que le général fût vraiment près de là avec l'armée. La tête leur avait tourné au point qu'ils prétendaient que les légions étaient détruites, et la cavalerie seule échappée au massacre : « Sans cela, disaient-ils, les barbares auraient-ils « osé assiéger notre camp ? » Il ne fallut pas moins que la présence de César lui-même pour parvenir à dissiper ces terreurs[1].

César repartit presque aussitôt pour accélérer l'œuvre d'extermination commencée ; et, suivant ses propres paroles, « il lâcha en tous sens[2] » ce ramas de misérables exécuteurs de ses cruautés. Toutes les villes, toutes les habitations éburonnes furent la proie des flammes. La multitude d'hommes et de chevaux rassemblés sur les lieux consomma une grande partie des blés, une partie fut brûlée sur pied ; les orages et les pluies de l'automne détruisirent le reste ; si bien que les malheureux Éburons que le hasard aurait soustraits au fer ou à la flamme, devaient nécessairement mourir de faim, après le départ des légions[3]. Quant à Ambiorix, toutes les tentatives de César pour s'emparer de lui avaient échoué ; et, comme on savait quelle importance le proconsul mettait à l'avoir mort ou vif, les Romains et les brigands gaulois leurs auxiliaires s'épuisèrent en efforts, firent en quelque sorte l'impossible pour gagner le prix attaché à cette capture[4]. Vingt fois on se crut au moment de l'atteindre ;

1. Cæs., Bell. Gall., VI, 38-42. Dio, XL, 32.

2. Magno numero in omnes partes dimittit. Cæs., Bell. Gall., VI, 43.

3. Ut si qui in præsentia se occultassent, tamen iis, deducto exercitu, rerum omnium inopia pereundum videretur. Id., ibid.

4. Infinito labore suscepto, pene naturam studio vicerunt. Id., ibid.

53 mais toujours Ambiorix s'échappait, à la faveur des ténèbres, errant de forêt en forêt, de caverne en caverne, de précipice en précipice, accompagné de ses quatre cavaliers.

L'affection des hommes qui étaient naguère ses sujets veillait encore sur la tête du chef proscrit; et de faux rapports propagés à dessein par les prisonniers éburons fourvoyaient perpétuellement les Romains dans leur chasse[1]. Ils se lassèrent, et Ambiorix vécut pour des temps meilleurs. Il vécut pour lever de nouveau l'étendart de la délivrance sur la Belgique, pour combattre encore ses implacables ennemis, mais au grand jour cette fois et à front découvert, servant ainsi sa patrie et sa liberté, tour à tour, avec toutes les armes que la nature lui avait données, avec la ruse et avec l'audace.

Fatigué de cette longue campagne, César ramena son armée sur le territoire rémois, à Durocortorum, où il convoqua l'assemblée des cités gauloises. Là, sous ses yeux, et sous les épées de dix légions, il fit instruire et juger l'affaire des insurrections senonaise et carnute. L'issue du jugement ne pouvait être douteuse. Acco, qui avait été l'âme de tous les mouvements populaires chez les Senons, et que César s'était fait livrer le printemps précédent, fut condamné à la peine capitale et exécuté[2]. Les autres accusés avaient déjà pris la fuite; César ordonna qu'ils fussent frappés d'*excommunication*, que le feu et l'eau leur fussent interdits[3]. Après ces arrêts qu'il

1. Ut modo visum ab se Ambiorigem captivi contenderent. Cæs., Bell. Gall., VI, 43.

2. De Accone graviore sententia pronuntiata more majorum supplicium sumpsit. Id., ibid., 44.

3. Nonnulli judicium veriti profugerunt : quibus quum aqua atque igni interdixisset,.. Id., loc. cit.

prétendait sans doute faire regarder comme l'expres- 53
sion de la libre volonté nationale, il congédia l'assemblée, envoya deux légions hiverner chez les Trévires, deux chez les Lingons, laissa les six autres sur les terres senonaises, et se rendit aussitôt en Italie, où l'appelaient des événements de la plus haute importance pour lui et pour son pays.

LIVRE VII

SOULÈVEMENT DE LA GAULE CONTRE LES ROMAINS. — GRANDE LIGUE DES ARVERNES. — VERCINGÉTORIX. — PRISE D'ALÉSIA. — CONQUÊTE DÉFINITIVE DE LA GAULE CHEVELUE.

CHAPITRE PREMIER

Rapines de César et vénalité des Romains; anarchie violente dans Rome. — Grande conjuration des cités gauloises; Génabum donne le signal. — Vercingétorix est nommé généralissime de la ligue gauloise. — Sixième campagne contre les Gaulois : retour de César; ses manœuvres; il débloque Labiénus. — Il surprend et saccage Génabum. — Héroïsme des Bituriges; ils brûlent leurs villes. — Siége d'Avaricum. — Talents militaires, éloquence, noblesse d'âme de Vercingétorix; il est accusé de trahison et absous. — Sac d'Avaricum.

52 — 51.

Depuis sept années que César faisait la guerre en 52
Gaule, il avait marché lentement, mais sûrement, au grand but de son ambition personnelle. Son armée, compagne de ses fatigues et de sa gloire, était plus à lui qu'à la république; et l'éclat de cette gloire avait effacé les triomphes vieillis de Pompée. De tous les grands capitaines dont Rome se glorifiait, Marius était le seul dont le nom parût encore digne d'être prononcé à côté du nom de César : « Encore, disait-on, C. Marius arrêta un « déluge de Gaulois qui débordait sur l'Italie, mais il ne

52 « pénétra point dans leur pays, il ne subjugua point « leurs villes : C. César n'a pas seulement repoussé, il a « *fait* une guerre gauloise[1]. La nature avait placé les « Alpes entre l'Italie et la Gaule comme une barrière « contre les nations barbares; César a donné pour fron- « tières à notre empire les limites mêmes de la Gaule[2]. »

Toutefois la puissance de l'enthousiasme n'était pas la seule que César appelât au secours de son ambition ; il avait en main un autre ressort non moins puissant, l'argent. Rien n'égalait à cette époque la vénalité des Romains, si ce n'est la rapacité de leur proconsul. Son séjour de six années en Gaule n'avait été qu'un long brigandage : terres alliées ou ennemies, lieux sacrés ou profanes, trésors privés ou publics, il dépouillait tout : un de ses historiens l'énonce en termes formels, et le détail de ses campagnes ne le prouve malheureusement que trop; il mettait souvent les villes au pillage sans nécessité, dans le seul but de satisfaire son avarice[3]. Aussi les richesses qu'il amassa furent-elles immenses. Avec le produit de ses rapines, non-seulement il entretenait son armée et levait de nouvelles troupes, payait des dettes énormes qu'il avait contractées autrefois en Italie, acquittait les dettes de ses officiers, fournissait par des gratifications à leurs débauches et à celles des soldats; mais l'or coulait non moins généreusement à Rome, dans le sénat et

1. Ille ipse C. Marius... influentes in Italiam Gallorum maximas copias repressit; non ipse ad eorum urbes sedesque penetravit... Bellum gallicum, C. Cæsare imperatore, gestum est, antea tantummodo repulsum. Cic., de Provinc. consular, 13.

2. Nunc denique perfectum est, ut imperii nostri terrarumque illarum idem esset extremum. Id., ibid.

3. In Gallia fana templaque Deum donis referta expilavit; urbes diruit, sæpius ob prædam quam ob delictum. Suet., Cæs., 54.

dans les comices ; et pour achever d'éblouir la multitude, 52
il faisait bâtir un Forum entouré de portiques en marbre, augmenté d'une *villa* publique[1], et dont l'emplacement seul était évalué à plus de vingt millions cinq cent mille livres de notre monnaie[2]. Cicéron n'eut pas honte de s'entremettre dans ces honteuses prodigalités et de diriger les travaux ordonnés par le proconsul ; et aucun autre sentiment ne lui vint, que celui d'attacher son souvenir à un monument qui devait embellir Rome : « Nous faisons là une chose bien glorieuse[3] ! » écrivait-il à son plus intime ami. Mais c'était auprès de César, quand il allait tenir sa cour à Lucques et à Pise, pendant les repos de la guerre, c'était là que se déployait avec tous ses scandales la vénalité des consciences romaines. Des consuls, des tribuns du peuple, des sénateurs, accouraient se marchander et se vendre. La neutralité d'un consul coûta à l'ambitieux proconsul plus de huit millions[4] de notre monnaie, et plus de douze la connivence d'un tribun[5].

Les circonstances dans lesquelles la république se trouvait à la fin de l'année 53, étaient ou très-encourageantes ou très-menaçantes pour les projets de César. L'anarchie la plus violente régnait dans la ville, et suspendait la nomination des consuls ; le Forum était ensanglanté chaque jour ; et l'un des plus zélés partisans de César venait d'être assassiné par un homme dévoué

1. Adjungetur huic operi villa etiam publica. Cic. ad Attic., IV, 15.

2. Cujus area super H. S. millies constitit. Suet., Cæs., 26. — Plin., XXXVI, 24. — Le sesterce, comme nous l'avons déjà dit, est évalué à 20 c. 1/2.

3. Efficiemus rem gloriosissimam. Cic. ad Attic., IV, 15.

4. Mille cinq cents talents. — 8,250,000 francs.

5. Sexcenties sestertium. — 12,300,000 francs.

52 à Pompée ; les deux rivaux et les deux factions étaient en présence.

Ces nouvelles, arrivées au delà des Alpes, hâtèrent l'explosion. Jamais encore aussi favorable occasion ne s'était présentée à la Gaule : d'un côté, César retenu en Italie par la guerre civile que l'on jugeait imminente[1], ses légions sans général, sans plan de campagne, disséminées sur un immense territoire ; de l'autre, un hiver précoce et rigoureux, qui déjà rendait presque impraticables les passages des montagnes[2], cachait les routes sous la neige, faisait déborder les rivières, et suspendait leur navigation[3]. Des conciliabules se formèrent de toutes parts, beaucoup plus nombreux que ceux de l'année précédente ; ils se tenaient avec mystère au fond des bois, dans les lieux déserts, loin des regards des agents romains. Là accouraient les personnages notables de presque toutes les cités ; on se plaignait, on s'irritait en commun ; on récapitulait les actes tyranniques de l'étranger, l'ambition, la rapacité, la cruauté de César ; on donnait des larmes aux malheureux Éburons, à l'assassinat d'Acco, aux souffrances de ses compagnons proscrits. « Voilà, se disait-on, le sort qui nous est réservé, « si nous avons la lâcheté de l'attendre. » — « Hâtons-« nous donc, s'écriaient alors les plus déterminés, hâ-« tons-nous avant que nos assemblées soient décou-« vertes, avant que nos ennemis soient réunis ; prévenons « le retour de César ; la saison elle-même semble com-« battre pour nous. Eh quoi ! enfants de la Gaule, ne « vaudrait-il pas mieux périr les armes à la main, que

1. Retineri urbano motu Cæsarem. Cæs., Bell. Gall., VII, 1. — Dio, XXXIX, 32, 33.

2. Hieme creverant Alpes ; sic interclusum putabant iter. Flor., III, 10.

3. Plut., Cæs., 25.

« de sacrifier honteusement la liberté et la gloire que « nous avons héritées de nos pères[1] ? » Ensuite on prodiguait les éloges et les promesses à celle des cités qui lèverait la première l'étendard, et donnerait le signal[2]. Mais cette mission périlleuse, toutes hésitaient à s'en charger. 52

Les Carnutes enfin l'acceptèrent. Plus maltraités que la plupart des autres nations, ils étaient impatients de se venger. Mais en s'exposant aux premiers périls, ils exigèrent que la confédération s'engageât irrévocablement à les soutenir ; comme on n'osait pas s'entre-donner des otages de peur d'éveiller l'attention des marchands et des autres espions étrangers, il fut convenu que les cités conjurées prêteraient, sur les enseignes militaires, serment de fidélité à la ligue de délivrance. Un tel serment était, chez ces peuples, le lien le plus inviolable, le gage le plus solennel de tout pacte politique[3]. Au fond de quelque vieille forêt, dans quelque lieu désert, consacré sans doute aux mystères du culte, furent réunis furtivement les étendards des cités gauloises, et sur ce faisceau sacré, chaque député vint prononcer à son tour l'engagement éternel de haine aux Romains, de dévouement à la liberté de la Gaule. Le courage des Carnutes fut comblé d'éloges[4]. On délibéra

1. Postremo in acie præstare interfici, quam non veterem belli gloriam libertatemque, quam a majoribus acceperint, recuperare. Cæs., Bell. Gall., VII, 1.

2. Omnibus pollicitationibus ac præmiis deposcunt, qui belli initium faciant, et sui capitis periculo Galliam in libertatem vindicent. Id., ibid.

3. Quoniam in præsentia obsidibus inter se cavere non possint, ne res efferatur, petunt, collatis militaribus signis (quo more eorum gravissimæ cærimoniæ continentur), ne, facto initio belli, ab reliquis deserantur. Id., ibid., 2.

4. Collaudatis Carnutibus. Id., ibid.

52 aussi sur les mesures d'urgence; l'époque où devait éclater la guerre fut fixée, et l'assemblée se sépara. On se mit alors, chacun dans son canton, à garnir les places fortes d'armes et de vivres, à organiser la population des campagnes; puis on attendit avec anxiété l'effet des promesses des Carnutes.

Le jour fatal avait à peine commencé à poindre qu'une troupe de paysans carnutes, conduite par deux chefs, Cotuat et Conétodun, se porta sur Génabum, la seconde ville du territoire. Génabum, comme on sait, était située sur la Loire, au sommet de cette courbure formée par le fleuve, lorsque, après avoir coulé du midi au nord, il se détourne dans la direction de l'est à l'ouest : sa position centrale et la commodité de son port en avaient fait de bonne heure l'un des grands entrepôts du commerce entre la Méditerranée et l'Océan[1]. Depuis l'arrivée de César, une foule de marchands étaient venus s'y établir de l'Italie et de la province narbonnaise, et, sous la protection des aigles romaines, s'emparant de tout le négoce, avaient amassé d'immenses richesses. Les habitants de Génabum ne les voyaient dans leurs murs qu'avec haine et jalousie. Sitôt que les bandes de Cotuat et de Conétodun parurent aux portes de la ville, ils prirent les armes, tombèrent sur ces marchands, les massacrèrent, et pillèrent leurs propriétés[2]. Dans le nombre des Romains qui périrent se trouva un chevalier, C. Fusius Cotta, que César avait chargé de pourvoir aux achats de grains. Telle fut la sanglante déclaration adressée par la Gaule aux légions étrangères. La nouvelle, criée dans les

1. Aujourd'hui Orléans.

2. Cives romanos qui negotiandi causa ibi constiterant... interficiunt, bonaque eorum diripiunt. Cæs., Bell. Gall., VII, 3.

champs, suivant l'usage, passa de bourg en boug et de 52
ville en ville avec la rapidité du son[1]; les Arvernes, à la distance d'environ cent soixante milles[2], la reçurent avant la seconde veille de la nuit. Cette nuit ne fut point stérile pour la liberté, et les événements qui s'y préparèrent égalèrent en importance ceux que le jour naissant avait éclairés dans Génabum.

Il y avait alors chez les Arvernes un jeune chef d'antique et puissante famille, nommé Vercingétorix[3]. Il était fils de ce Celtill, dont nous avons parlé plus haut, de ce noble Arverne qui, coupable de conspiration contre la liberté de sa cité, avait expié sur le bûcher son ambition et son crime. Héritier de la vaste clientèle et des biens de son père, Vercingétorix sut de bonne heure effacer, par des vertus et des qualités brillantes, la défiance et la défaveur imprimées sur sa famille; sa grâce, son courage, le rendirent l'idole du peuple[4]. César ne négli-

1. Ubi major atque illustrior incidit res, clamore per agros regionesque significant : hunc alii deinceps excipiunt, et proximis tradunt, ut tunc accidit. Cæs., Bell. Gall., VII, 3.

2. Millium circiter passuum CLX. Id., ibid. — On peut compter en effet cinquante lieues à vol d'oiseau, d'Orléans à Clermont, ville située à une lieue de l'ancienne Gergovie.

3. Le nom de Vercingétorix et celui de Cingétorix, cité plus haut, paraissent bien n'avoir été que des titres de commandement : *Cinn-cédo-righ, chef de cent têtes, capitaine,* et dans un sens plus étendu : *général; Ver-cinn-cédo-righ, grand capitaine, généralissime.* Les noms personnels de ces deux Gaulois nous sont restés inconnus. J'ai adopté ici l'usage vulgaire de leur donner leurs titres pour nom propre, d'abord parce que le fils de Celtill joue un grand rôle dans la suite de ces récits, et qu'il est fastidieux pour le lecteur, et presque impossible à l'écrivain, de raconter en détail l'histoire d'un héros sans nom; ensuite parce que je n'ai pas trouvé de termes français bien exacts, pour rendre la dignité démocratique du *Cingéto-rix* et la dictature fédérale du *Vercin-géto-rix.*

4. Dio, XL.

52 gea rien pour se l'attacher; il lui donna le titre d'*ami*[1]. Il lui fit entrevoir, comme la récompense de ses services, ce haut degré de puissance où Celtill avait aspiré en vain. Mais il ne trouva point dans le jeune Arverne l'âme d'un Tasget ou d'un Cavarin : Vercingétorix avait trop de patriotisme pour devoir son élévation à l'avilissement de son pays, trop de fierté pour l'accepter des mains de l'étranger. Il s'éloigna donc de César. Retiré dans ses montagnes, il travailla secrètement à réveiller parmi les siens le sentiment de l'indépendance, à susciter des ennemis aux Romains. Quand l'heure favorable fut venue, il se montra au grand jour; dans les fêtes religieuses, dans les assemblées profanes, dans les réunions politiques[2], partout, on le voyait employant son éloquence, sa fortune, son crédit, en un mot, tous ses moyens d'action sur les chefs et sur la multitude, pour les amener, comme dit un historien, aux droits de la vieille liberté gauloise[3]. Nul n'attendait avec plus d'anxiété la détermination des Carnutes, nul n'apprit avec plus de joie la nouvelle des événements de Génabum. Quoique la nuit fût déjà avancée, il fi prendre les armes à sa tribu, descendit de la montagne, et dès le point du jour entra dans Gergovie, proclamant l'indépendance de la Gaule.

Les habitants de Gergovie étaient divisés et le parti national hésitait au moment de franchir le dernier pas. La brusque apparition de Vercingétorix et de sa tribu causa de la surprise aux citoyens, et peut-être de l'effroi aux magistrats. Le parti romain profita de ce trouble; ayant à sa tête Gobanitio, oncle de Vercingétorix, il força

1. Dio, XL, 41.

2. Ille festis diebus e comitialibus... ferocibus dictis ad jus pristinum libertatis erexit. Flor., III, 10.

3. Convocatis suis clientibus. Cæs., Bell. Gall., VII, 4.

le jeune patriote à sortir de la ville avec ses clients. Il sortit, mais pour revenir bientôt suivi d'une foule de paysans[1]. Gergovie, cette fois, ouvrit ses portes; Gobanitio et ses partisans furent chassés; et Vercingétorix, aux acclamations unanimes du peuple de la ville et de celui des campagnes, fut investi du souverain commandement militaire. Revêtu de cette puissance, il envoie aussitôt des députés à toutes les nations conjurées[2], leur rappelant « que l'heure est arrivée; que le sang romain « a coulé dans Génabum. » Les Senons, les Parises, les Pictons, les Cadurkes, les Turons, les Aulerkes, les Lémovikes, les Andes, et généralement toutes les cités armoricaines, répondent à son appel. On organise d'abord un conseil suprême chargé de délibérer sur le choix d'un chef. Comme le crédit de Vercingétorix n'était pas moindre dans les états généraux de la Gaule que dans les assemblées particulières du peuple arverne, et que d'ailleurs sa nation tenait le premier rang dans la coalition, le conseil lui remet, d'une commune voix, le commandement de la guerre[3]. Alors, au nom de son autorité absolue, il exige de toutes les cités des otages, il fixe les contingents de troupes actives et de milice, la quantité de vivres et d'armes qui doit être réunie dans les places; il porte une attention particulière à l'organisation de la cavalerie; enfin, invoquant au besoin une ri- 52

1. César dit que Vercingétorix ramassa dans la campagne des gens mourant de faim et des misérables. « In agris habet delectum egentium « ac perditorum. » Bell. Gall., VII, 4. — Si l'on en croyait le conquérant romain, il n'aurait eu contre lui en Gaule que les voleurs de grand chemin et les hommes repris de justice.

2. Dimittit quoquoversus legationes; obtestatur ut in fide maneant... Cæs., loc. cit.

3. Omnium consensu ad eum defertur imperium. Id., ibid.

52 gueur justifiée par la nécessité et par les coutumes du pays, il emploie, contre quiconque résiste ou balance, la terreur des supplices : il punit les délits graves par la torture et le feu, les moindres, par la perte d'un œil ou des oreilles, et renvoie ainsi mutilé le coupable dans ses foyers, pour servir de leçon aux lâches, aux indifférents et aux traîtres[1].

Tandis que la conjuration, centralisée autour des Arvernes, s'organisait fortement dans le centre et l'ouest, le nord, que surveillaient dix légions, marchait avec moins de rapidité et d'ensemble. Pourtant la cause nationale venait d'y faire une grande conquête : Comm l'Atébrate s'était déclaré pour elle. La dernière campagne avait achevé de désabuser les âmes encore honnêtes sur César et les Romains : les barbaries du proconsul contre les malheureux Éburons, son insolence envers les états qu'il convoquait, prorogeait, cassait suivant ses caprices, sa tyrannie plus ombrageuse et plus exigeante de jour en jour, devaient éloigner de lui quiconque n'était pas profondément corrompu. Comm, depuis longtemps, se sentait tourmenté de sa situation; il n'avait point renoncé à l'estime publique, et, dans le fond, il aimait sincèrement la Gaule. Vainement César, pour échauffer son zèle, lui concéda de grands priviléges et des immunités d'impôts, et même réunit les Morins sous son gouvernement[2], le roi atrébate céda à la voix de ses remords, à celle de sa patrie; il rompit avec les Romains, et tra-

1. Majore commisso delicto, igni atque omnibus tormentis necat; leviore de causa, auribus desectis, aut singulis defossis oculis, domum remittit, ut sint reliquis documento, et magnitudine pœnæ perterreant alios. Cæs., Bell. Gall., VII, 4.

2. Civitatem ejus immunem esse jusserat, atque ipsi Morinos attribuerat. Id., ibid., 76.

vailla à l'œuvre de l'indépendance avec d'autant plus 52
de zèle qu'il avait plus de fautes à réparer. Sa conversion fit grand bruit dans les conciliabules gaulois, et les chefs bellovakes et trévires s'empressèrent de s'associer à ses projets.

Labiénus, cantonné avec deux légions chez les Trévires, conçut la plus vive inquiétude de ce qu'il appelait la défection du chef gaulois; il résolut d'en prévenir les suites de la manière la plus expéditive et la plus sûre, en le faisant assassiner. Craignant que, s'il le mandait près de lui, Comm n'obéît pas et ne se tînt sur ses gardes, il lui envoya C. Volusénus Quadratus, qui, sous le prétexte d'une conférence, devait prendre ses mesures pour se défaire de lui. L'Atrébate se trouvait alors sur le territoire trévire, occupé des affaires de la conjuration; Volusénus vint le trouver avec quelques centurions choisis. Lorsqu'ils furent en présence, Volusénus lui prit la main; c'était le signal convenu[1] : alors un des centurions s'approcha pour le tuer; mais troublé par la nouveauté d'une telle exécution ou retenu par l'escorte du Gaulois, il n'en put venir à bout; toutefois il le frappa à la tête d'un violent coup d'épée, qui le fit tomber de cheval, baigné dans son sang[2]. Des deux côtés on mit le sabre à la main, moins pour se battre que pour assurer sa retraite; les Romains croyant Comm mort ou mourant, et les Belges craignant tout après une telle perfidie. Le roi atrébate, transporté dans le plus prochain village, et de là chez sa nation, fut longtemps entre la vie et la mort; il se rétablit pourtant; mais il jura « qu'il ne se trouve-

1. Quum in colloquium ventum esset, et, ut convenerat, manum Comii Volusenus arripuisset... Hirt., Bell. Gall., VIII, 23.

2. Conficere hominem non potuit : graviter tamen primo ictu gladio caput percussit... Mortifero vulnere credebant affectum. Id., ibid.

52 « rait jamais face à face avec un Romain que sur le « champ de bataille[1]. »

Cependant le centre et l'ouest envoyèrent sous les drapeaux de Vercingétorix une armée considérable; toutes les cités comprises entre la Seine, l'Océan, la Garonne et la Loire supérieure y concoururent, à l'exception des Bituriges et de quelques peuples méridionaux que le voisinage de la Province retenait dans l'obéissance. Si les Bituriges avaient refusé de faire partie de la coalition contre Rome, ce n'était ni par amour de l'étranger, ni par indifférence pour le bien public. Placés sous la dépendance politique des Édues, ils n'osaient pas, en suivant un étendard ennemi de leur métropole, briser les liens de la subordination fédérative; mais en secret ils hâtaient de tous leurs vœux le commencement des hostilités; ils appelaient même la guerre sur leur territoire, car ils ne demandaient, pour se déclarer au grand jour, que de paraître y avoir été contraints[2].

Les contingents réunis, Vercingétorix entra en campagne. Son plan était d'attaquer simultanément la province narbonnaise et les quartiers d'hiver des légions. Il confia l'invasion de la Province au Cadurke Luctère, homme actif et énergique, le chargeant d'effectuer de gré ou de force l'armement de tous les peuples gaulois limitrophes, d'exciter les Provinciaux à l'insurrection, et enfin de tenter une irruption en masse au delà des Cévennes. Lui-même se dirigea vers le nord pour attaquer les six légions cantonnées sur le territoire senonais; et d'abord, il somma les Bituriges d'adhérer à la ligue

1. Quo facto, statuisse Comius dicebatur nunquam in conspectum cujusquam Romani venire. Hirt., Bell. Gall., VIII, 23.

2. Cæs., Bell. Gall., VII, 5.

d'indépendance sous peine d'être traités comme des en- 52
nemis de la Gaule.

Ceux-ci firent connaître la sommation au gouvernement éduen, et lui demandèrent du secours. Soit tiédeur pour la cause romaine, soit inquiétude pour lui-même, le gouvernement éduen hésita, craignant, disait-il, de se dégarnir de troupes ; mais les commandants romains insistèrent fortement, et quelques corps d'infanterie et de cavalerie se mirent en route[1]. Arrivée à la Loire, frontière des Bituriges, l'armée éduenne s'arrêta, et, après être restée plusieurs jours sur la rive droite du fleuve, revint sur ses pas, effrayée ou feignant de l'être. « Nous avons découvert, rapportèrent les chefs, un « affreux complot machiné entre les Bituriges et les « Arvernes pour nous assaillir de concert dès que nous « aurions passé la Loire, et nous n'y avons échappé que « par miracle[2]. » Quoi que pussent objecter les Romains, il leur fallut se contenter de cette excuse réelle ou simulée; et incertains si la trahison des Bituriges avait quelque fondement, ou si les magistrats éduens étaient de connivence avec les insurgés, ils commencèrent à prendre en défiance la seule nation sur laquelle il leur était permis encore de compter[3]. Quant aux Bituriges, ils proclamèrent aussitôt leur adhésion à la cause de l'indépendance. Vercingétorix leva des hommes et de l'argent, inspecta les places et y mit des garnisons. Pendant

1. Consilio legatorum... copias equitatus peditatusque subsidio Biturigibus mittunt. Cæs., Bell. Gall., VII, 5.

2. Legatis nostris renunciant : se Biturigum perfidiam veritos revertisse, quibus id consilii fuisse cognoverint, ut si flumen transisent, una ex parte ipsi, altera Arverni se circumsisterent. Id., ibid.

3. Id eane de causa... an perfidia adducti fecerint, quod nihil nobis constat, non videtur pro certo esse ponendum. Id., ibid.

52 ce temps-là le corps de Luctère parcourait les bords de la Dordogne et de la Garonne, forçant les peuples restés neutres à prendre les armes, afin de pousser ensuite ces masses sur la Province.

Cependant César était encore en Italie. A la nouvelle des mouvements simultanés de Vercingétorix et de Luctère, il devina le plan des insurgés, et il hésita s'il irait d'abord rejoindre ses légions dans le nord de la Gaule, ou bien, avec les nouvelles forces qu'il amenait, défendre la Province en péril. Ce dernier parti lui ayant paru le meilleur, malgré l'hiver qui régnait dans toute sa force, il passa rapidement les Alpes maritimes, et arriva inattendu sur les bords du Rhône. Sa présence rassura les Romains et contint les Gaulois provinciaux, dont les dispositions étaient chancelantes. Avec sa prodigieuse activité, il eut bientôt organisé les milices de la Province, doublé les postes de garde, placé des garnisons dans tous les lieux importants, chez les Rutènes soumis à la république, chez les Volkes Arécomikes, chez les Tolosates, et surtout autour de Narbonne. Voyant Luctère éloigné et découragé par ces mesures, il se mit en marche à la tête de troupes romaines et narbonnaises, franchit la chaîne des Cévennes à travers six pieds de neige[1], et descendit sur le territoire des Arvernes. Les Arvernes se croyaient en sûreté derrière leurs montagnes glacées, comme derrière une muraille inexpugnable; l'irruption hardie du proconsul les prit au dépourvu, et César, pour augmenter la terreur, fit saccager horriblement tout le plat pays. Vercingétorix se trouvait encore sur le terri-

1. Discussa nive VI in altitudinem pedum, atque ita viis patefactis, summo militum labore ad fines Arvernorum pervenit. Cæs., Bell. Gall., VII, 8.

toire biturige, qu'il avait dû mettre à l'abri d'un coup de 52
main des Édues. Instruites de ces événements, les troupes arvernes l'entourent, elles le conjurent de ne point abandonner à la destruction leurs familles et leurs fortunes : « Il n'est pas juste, disent-elles, que les Ar- « vernes supportent seuls tout le poids de la guerre. » Vercingétorix insistait pour continuer sa marche vers le nord; il sentait combien il importait d'atteindre les légions au plus tôt, et de couper la route à César; mais les supplications et même les murmures de ses soldats le contraignirent à rétrograder; il revint sur ses pas défendre l'Arvernie.

Dès que César apprit le retour des coalisés, il quitta son armée sous prétexte d'aller faire des levées chez les Allobroges, et se rendit à Vienne, où un corps de cavalerie l'attendait. Il en repartit immédiatement à la tête de cette cavalerie, se dirigeant du côté du nord, remonta les bords du Rhône et de la Saône à marches forcées, côtoya la frontière éduenne sans se faire connaître, et parvint sur le territoire des Lingons, où deux de ses légions étaient cantonnées : il envoya aux autres l'ordre de se rallier à lui sans délai. L'absence de César fut un trait de lumière pour Vercingétorix; il comprit son projet, et tâcha d'y mettre obstacle. Détachant une partie de ses forces pour faire face aux Romains qui ravageaient l'Arvernie, il entra sur les terres des Boïes-Éduens et mit le siége devant leur capitale, appelée Gergovie[1], comme la capitale des Arvernes. On se rappelle que cette ville avait

1. Le véritable nom de cette ville est très-incertain : on le trouve orthographié dans les différents manuscrits de César, Gergovia, Gortona, Gorgobina. Sa situation n'est guère plus certaine. On suppose qu'elle occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui *Moulins* en Bourbonnais.

52 fait partie autrefois de la cité éduenne, et qu'à l'époque où les Boïes réunis aux Helvètes furent défaits par César, les Édues concédèrent à ce peuple un de leurs cantons, à condition qu'il reconnaîtrait, à perpétuité, leur patronage politique. Or, l'attaque de Gergovie mettait les Romains dans un grand embarras. S'ils balançaient à secourir une ville alliée, ils mécontentaient les Édues, la seule nation qui leur restât fidèle dans cette portion de la Gaule, et par cette déclaration de leur faiblesse ils doublaient la force des insurgés ; s'ils prenaient le parti contraire, il leur fallait quitter leurs quartiers, au milieu de l'hiver, sans beaucoup de vivres, sans moyens de transport, et, à travers une population ennemie, aller demander le combat aux Arvernes sur le champ de bataille qu'ils avaient choisi[1].

César pesa ces raisons; puis, dans cette circonstance, comme dans toutes celles qui décidèrent de sa vie et de sa gloire, il s'abandonna à son audace et à sa fortune. Il laissa deux légions et la plus grande partie de ses bagages dans Agendicum[2], capitale des Senons, et se dirigea avec les autres vers Gergovie. Chemin faisant, il investit Vellaudunum, appartenant également aux Senons[3], place faible qui essaya pourtant de résister; il s'en empara au bout de trois jours et continua sa marche.

A quelque distance vers sa droite se trouvait alors cette même ville de Génabum, d'où était parti le signal de l'insurrection ; César ne voulut point passer outre sans avoir donné un exemple terrible des vengeances ro-

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 10.
2. Sens, suivant les uns; suivant les autres, Provins.
3. Suivant d'Anville, c'est aujourd'hui Baune en Gâtinais; suivant quelques autres, Scénevière, à quatre lieues de Montargis.

maines. Il se détourna de sa route, et le second jour 52
après son départ de Vellaudunum, il campa au soleil couché devant Génabum. Les habitants avaient commencé à se fortifier, à réunir des provisions, à rallier dans la ville les milices des campagnes ; mais le temps leur manqua pour achever. Désespérant de soutenir l'assaut du lendemain, ils résolurent de se retirer pendant la nuit sur la rive gauche de la Loire, en coupant le pont[1] derrière eux ; la profondeur du fleuve, grossi alors par les neiges et couvert de glaçons, était un rempart suffisant contre la poursuite de l'ennemi[2]. Vers minuit donc, ils sortirent en silence, et se mirent à traverser le fleuve. Mais à peine les premiers avaient-ils touché l'autre bord, que César, averti par les vedettes, fit sonner l'assaut ; les légions s'approchèrent des portes, les rompirent à coups de hache ou les brûlèrent, et se précipitèrent dans la ville. La multitude embarrassée sur le pont et dans les rues étroites fut massacrée presque sans résistance ; peu de fuyards purent échapper[3]. Les maisons furent pillées et réduites en cendres ; des flots de sang gaulois lavèrent le meurtre de Fusius Cotta et des marchands romains ; et ce qu'épargna la lassitude du vainqueur fut traîné le lendemain, garrotté, parmi les bagages et les bêtes de somme. César passa la Loire et se porta droit sur Noviodunum[4] des Bituriges. Effrayés par l'exemple de leurs voisins, les habitants de

1. Oppidum Genabum pons fluminis Ligeris continebat. Cæs., Bell. Gall., VII, 11.

2. Plut., in Cæs., 25.

3. Perpaucis ex hostium numero desideratis. Cæs., Bell. Gall., VII. 11.

4. Nouan-le-Fuzélier, à douze lieues d'Orléans, par la route de Bourges ; selon d'autres, Neuvi-sur-Baranjon.

52 Noviodunum demandèrent à capituler. César exigea d'eux des vivres, des chevaux, la reddition de leurs armes, et envoya des centurions avec un détachement de légionnaires pour procéder à l'inventaire des armes et des chevaux [1].

Les malheurs de Vellaudunum et de Génabum, et le danger qui menaçait une des plus importantes places des Bituriges, jetèrent la consternation dans l'armée nationale. Ce n'était pas qu'elle manquât de courage et de dévouement; la suite montra assez tout ce qu'elle savait sacrifier et oser. Mais parmi tant de peuples divers, habitués à voir leurs intérêts séparés, la préoccupation causée par les souffrances particulières entravait inévitablement les mesures de salut public. A l'idée de leurs enfants captifs, de leurs femmes outragées, de leurs maisons réduites en cendres, le Senon, le Carnute, le Biturige, frémissaient de rage; ils accusaient l'inaction du chef, et demandaient à grands cris qu'on les laissât combattre pour leurs familles, autour de leurs foyers. Que pouvaient l'autorité et la fermeté de Vercingétorix contre une insubordination dont les motifs le touchaient lui-même si vivement? Contraint pour la seconde fois de renoncer à ses plans, il leva le siége de Gergovie et marcha au secours de Noviodunum [2].

Tant de mystère et de célérité accompagna sa marche, que César l'ignorait encore lorsque la cavalerie d'avant-garde arriva en vue de Noviodunum. Elle fut aperçue par les sentinelles gauloises du haut des murailles de la place, dans le temps même que les centurions romains faisaient l'inventaire ordonné par César.

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 10, 11.
2. Id., ibid., 12.

La vue des drapeaux gaulois rendit l'espoir aux habitants; 52
ils ressaisirent leurs armes, et commencèrent à barricader les portes, à se presser sur les remparts[1]; le tumulte et les cris donnèrent l'éveil aux centurions, qui, mettant l'épée à la main, s'emparèrent d'une des portes, et parvinrent, ainsi que leur escorte, à sortir de la ville.

La cavalerie gauloise, emportée par une imprudente ardeur, avait devancé de beaucoup le gros de l'armée; la cavalerie romaine s'avança à sa rencontre. L'engagement fut vif; quoiqu'une longue marche eût fatigué les Gaulois, ils rompirent et dispersèrent les escadrons ennemis. César envoya, pour soutenir les siens, un corps de Germains qu'il avait pris à sa solde pendant la dernière campagne; les Romains se rallièrent alors, l'avantage passa de leur côté, et les cavaliers arvernes se replièrent sur leur armée, laissant quelques morts derrière eux. Ce combat d'avant-garde eut lieu assez loin de la ville pour que les assiégés ne distinguassent pas exactement ce qui s'y passait. La retraite précipitée des cavaliers gaulois et les cris de victoire de l'ennemi leur firent penser que Vercingétorix avait éprouvé quelque grand échec. Désespérés, ils ouvrirent leurs portes, et dès le soir même les enseignes romaines flottèrent sur les remparts de Noviodunum[2].

Ce nouveau revers acheva d'éclairer le chef arverne sur les inconvénients d'une guerre méthodique; il comprit que ses bandes, ardentes, intrépides, mais mal rompues à la sévérité de la discipline et à l'unité du commandement, auraient toujours le dessous, à égalité

1. Clamore sublato, arma capere, portas claudere, murum complere cœperunt. Cæs., Bell. Gall., VII, 12.

2. Id., ibid., 13.

52 d'armes, contre les légions de César. Se retirant à quelque distance de Noviodunum, il convoqua le conseil des chefs coalisés, et leur déclara « qu'il était urgent de « changer le système de guerre et d'en adopter un autre « plus approprié au caractère d'une lutte nationale ; « qu'il fallait affamer l'ennemi, intercepter les vivres « aux hommes, le fourrage aux chevaux, travail d'autant « plus aisé que les Gaulois étaient forts en cavalerie et « que la saison les favorisait : les Romains ne pouvant « encore fourrager au vert, il serait facile de les sur-« prendre dans les habitations éloignées où le besoin « les conduirait, et de les détruire ainsi en détail. Mais « le salut commun, ajouta-t-il, exige des sacrifices parti-« culiers[1]. Nous devons nous résoudre à brûler toutes « nos habitations isolées, tous nos villages; nous devons « brûler même celles de nos villes qui ne sauraient se « défendre, de peur qu'elles ne deviennent un refuge « pour les lâches qui déserteraient notre cause, ou « qu'elles ne servent à attirer l'ennemi par l'espoir du « butin[2] : la population trouvera un refuge dans les « cités éloignées du théâtre de la guerre. Ces mesures « vous paraissent violentes et dures ? Mais vous serait-il « plus doux de voir vos femmes outragées et captives, « vos enfants chargés de fers, vos parents, vos amis égor-« gés, vous-mêmes réservés à une honteuse mort ? Car « voilà le sort qui vous attend si vous êtes vaincus[3] ! »

1. Salutis causa rei familiaris commoda negligenda. Cæs., Bell. Gall., VII, 14.

2. Vicos atque ædificia incendi oportet... Præterea oppida incendi oportere, quæ non munitione et loci natura ab omni periculo sint tuta, neu suis sint ad detrectandam militiam receptacula, neu Romanis proposita ad copiam commeatus prædamque tollendam. Id., ibid.

3. Hæc si gravia aut acerba videantur, multo illa gravius æstimari debere... Id., ibid.

Vercingétorix fut écouté avec calme et résignation. 52
Aucun murmure ne l'interrompit, aucune objection ne s'éleva contre le douloureux sacrifice qu'il demandait; ce fut à l'unanimité[1] que les chefs de tant de nations votèrent la ruine de leurs fortunes et la dispersion de leurs familles. On appliqua sans délai ce remède terrible au pays occupé par l'ennemi. En un seul jour, plus de vingt villes des Bituriges furent brûlées : les Carnutes et d'autres États voisins[2] suivirent successivement cet exemple; de toutes parts on n'apercevait que le feu et la fumée des incendies. A la lueur de ces flammes, à travers ces décombres et ces cendres, on voyait une population innombrable se diriger vers la frontière où l'attendaient un abri et du pain; souffrante et morne, mais non pourtant sans consolation[3], puisque ses souffrances devaient amener le salut de la patrie, puisque ses villes (du moins elle l'espérait ainsi) devaient se relever bientôt plus belles et plus glorieuses sur une terre à jamais libre!

C'était le conseil de l'armée qui désignait les villes dont le sacrifice paraissait nécessaire. Le sort d'Avaricum[4], capitale des Bituriges, y donna lieu à une vive et longue discussion; plusieurs opinaient pour qu'elle fût épargnée, Vercingétorix s'y opposa fortement. Sur ces entrefaites, quelques habitants, députés par leurs concitoyens, arrivèrent au camp gaulois. Introduits dans le conseil, ils se jetèrent à genoux; fondant en larmes et

1. Omnium consensu hac sententia probata... Cæs., Bell. Gall., VII, 15.
2. Uno die amplius XX urbes Biturigum incenduntur; hoc idem fit in reliquis civitatibus. Id., ibid.
3. Quæ etsi magno cum dolore omnes ferebant, tamen hoc sibi solati proponebant... Id., ibid.
4. Aujourd'hui Bourges.

52 poussant des cris lamentables, ils conjurèrent les chefs d'avoir pitié de leur ville : « Ne nous forcez point, di-« saient-ils, à brûler de nos propres mains Avaricum, « l'ornement et la sûreté de notre pays, la plus belle ville « de toute la Gaule[1] ! » Exaltant ensuite sa force, entourée qu'elle était presque de tous côtés par la rivière et par des marais, ils protestaient de la défendre jusqu'à la mort et de la sauver. Le conseil céda à leurs supplications, d'abord contre la volonté, ensuite du consentement de Vercingétorix, vaincu lui-même par les larmes et le désespoir de ces pauvres gens. Il les renvoya donc dans la place avec une garnison d'élite.

De toutes les villes dont le camp romain était naguère environné, Avaricum seule restait debout. Pour ne point laisser derrière lui une place à laquelle les Gaulois semblaient attacher de l'importance, et qui contenait des approvisionnements abondants, César résolut de s'en emparer. Il vint asseoir son camp dans un intervalle étroit, compris entre la rivière d'Auron et l'un des côtés de la ville; sur tous les autres points, la rivière ou de vastes étangs étaient contigus au pied des murailles. Comme la nature du lieu ne permettait point de pratiquer une circonvallation, il fit tout de suite élever la terrasse, dresser les mantelets et construire les tours d'attaque. Vercingétorix, attentif à tous les mouvements de l'armée romaine, la suivait par des marches courtes et rapprochées; il prit position dans un lieu entouré de bois et d'eau, à seize milles d'Avaricum, où ses espions communiquaient à chaque instant du jour, au moyen

1. Ne pulcherrimam prope totius Galliæ urbem, quæ et præsidio et ornamento sit civitati, suis manibus succendere cogerentur. Cæs., Bell. Gall., VII, 15.

des gués de la rivière et des marais. Informé par là de 52
tout ce qui se passait dans le camp ennemi, il enlevait les convois, surprenait les fourrageurs, et tenait César comme bloqué. Ces manœuvres réussirent, et la famine se fit sentir parmi les légions. En vain César pressait les Édues et les Boïes de lui envoyer des vivres; les premiers s'en occupaient lentement et de mauvaise grâce; le pays des autres, pauvre et peu étendu, fut bientôt épuisé[1]. Pendant plusieurs jours le soldat manqua de pain, et ne vécut que des bestiaux qu'on allait chercher avec beaucoup de périls dans les villages éloignés, jusque sur les terres boïennes. Enfin le proconsul découragé offrit à son armée de lever le siége; mais elle rejeta cette proposition comme ignominieuse. « Jamais, s'é« crièrent les soldats, nous n'avons entrepris sous ta « conduite une chose que nous n'ayons pas achevée; « crois-tu donc le sang de Fusius Cotta assez vengé? » Ils demandèrent ensuite qu'on les menât sans tarder à l'assaut; le général, profitant de cette ardeur, fit avancer les tours au pied des murailles.

Cependant Vercingétorix, voyant la disette imminente parmi les assiégeants, s'était rapproché d'eux; il était venu s'établir sur une colline en pente douce, flanquée de bois et défendue par un marais profond. La nuit même qui suivit son arrivée à ce nouveau camp, il en partit avec toute sa cavalerie et son infanterie légère pour aller dresser à quelque distance de là, suivant sa coutume, une embuscade aux fourrageurs ennemis. Le hasard voulut que César fût averti à temps de ce mouvement

1. Alteri, quod nullo studio agebant, non multum adjuvabant; alteri non magnis facultatibus, quod civitas erat exigua et infirma, celeriter quod habuerunt, consumpserunt. Cæs., Bell. Gall., VII, 17.

52 par le rapport d'un prisonnier; sans perdre un instant, il fit prendre les armes aux légions, envoya devant sa cavalerie, et se mit en marche dans le plus grand silence; au point du jour, il se trouva en face du camp gaulois. Au cri des sentinelles, les Gaulois, surpris, mais non troublés, font filer en toute hâte leurs bagages dans l'épaisseur du bois, enlèvent les ponts jetés sur le marais, obstruent et munissent les gués, et bientôt la pente de la colline se couvre de leurs nombreux bataillons rangés par nations séparées[1]. Leur contenance ferme et le désavantage du terrain firent hésiter César. Le marais n'avait, il est vrai, que cinquante pieds de large, mais il était profond et embarrassé : l'attaque devait coûter beaucoup de monde, et le succès n'en était rien moins que certain. Tout bien considéré, le proconsul préféra retourner sur ses pas; il fit sonner la retraite et repartit[2], au milieu des huées et des cris de triomphe des Gaulois.

L'alarme avait été vive, et l'émotion qui la suivit fut longue à se calmer. Dans ces luttes terribles où l'existence des nations est en péril, tous les regards se fixent avec inquiétude sur le chef; une surveillance ombrageuse plane autour de lui, et le soupçon de la trahison est toujours prêt à germer. Vercingétorix, malgré l'enthousiasme qu'il inspirait, n'avait point échappé à cette commune destinée des chefs populaires. Sa grande jeunesse, son infatigable activité que quelques-uns taxaient d'ambition, ses anciennes relations avec César, sans doute aussi la rigueur des sacrifices auxquels il avait entraîné la Gaule, tout concourait à rendre plus sévères les jugements portés sur sa conduite. Les plus graves

1. Generatim distributi in civitates. Cæs., Bell. Gall., VII, 19.
2. Reducit in castra. Id., ibid.

accusations s'élevèrent alors contre lui au sujet des événements qui venaient de se passer; de toutes parts on criait à la trahison; on se plaisait à rapprocher des circonstances qui semblaient perfidement combinées : l'abandon de l'ancien camp, l'éloignement d'une partie des troupes, et ce départ nocturne qui coïncidait si bien avec l'arrivée nocturne des légions [1]. « Un tel concours « de circonstances, disait-on, est-il un pur effet du ha- « sard ? Il nous rapproche de l'ennemi, pour nous aban- « donner aussitôt, pour nous livrer à une surprise, sans « cavalerie, sans chef; car, en partant, il n'a remis à « personne le commandement de l'armée. Voilà sans « doute le gage de la paix qu'il trame avec l'ennemi; « voilà le salaire dont il veut acheter sa grâce. Il préfère « tenir des mains de César, et pour la ruine de sa patrie, « l'autorité qu'il devait à la confiance de ses frères [2]... « Vercingétorix est un traître! » Telles étaient les clameurs, telle était l'effervescence qui remplissait le camp, lorsque Vercingétorix rentra, à peine instruit des incidents de la journée. A peine a-t-il mis pied à terre, que tous, chefs et soldats, se pressent autour de lui, on l'entoure, on l'interroge avec menaces, on le somme de répondre, et, au milieu de son armée, le général gaulois comparaît en accusé.

D'abord, pour donner à la colère le temps de se calmer, il passe en revue toutes les imputations dont il est l'objet; il les discute, il les détruit. « S'il s'est rapproché

1. Vercingetorix proditionis insimulatus, quod castra propius Romanos movisset, quod cum omni equitatu discessisset, quod sine imperio tantas copias reliquisset, quod ejus discessu Romani tanta opportunitate et celeritate venissent. Cæs., Bell. Gall., VII, 20.

2. Regnum illum Galliæ malle Cæsaris concessu quam ipsorum habere beneficio. Id., ibid.

52 « de l'ennemi, l'armée entière connaît ses motifs ; et qui
« pourrait blâmer la position qu'il a choisie, quand, par
« sa force naturelle, elle a suffi à repousser les Romains,
« sans qu'un seul javelot fût lancé, une seule épée tirée
« du fourreau? On l'accuse d'avoir éloigné la cavalerie :
« mais la cavalerie était utile là où il la conduisait; quel
« service pouvait-elle rendre dans les marécages et dans
« les bois ? S'il n'avait remis à personne le commande-
« ment général, à son départ, ce n'était ni imprudence,
« ni oubli, c'était dessein prémédité; car il avait toute
« raison de craindre que, dans son absence, des soldats
« indisciplinés et imprévoyants n'arrachassent à son
« lieutenant l'ordre de combattre[1]. » Élevant alors la
voix, et promenant sur les rangs gaulois un œil sévère, du
rôle d'accusé il passa à celui d'accusateur. « Depuis long-
« temps je le vois, s'écria-t-il, les fatigues de la guerre
« vous lassent, ses travaux vous ennuient, vous en ap-
« pelez à grands cris la fin ; le courage et la constance
« vous manquent[2]; voilà mon crime. Maintenant, si
« c'est le hasard qui a conduit l'ennemi aux portes de
« votre camp, rendez grâce au hasard; rendez grâce à
« la trahison, si c'est la trahison[3] : car elle vous a mis à
« même d'apprécier la bravoure romaine. Elle vous a
« montré César parti de nuit pour une surprise prémé-
« ditée, reculant de terreur devant un fossé, et fuyant
« honteusement au seul aspect de ceux dont il avait rêvé
« la ruine. »

1. Summam imperii se consulto nulli discedentem tradidisse : ne is multitudinis studio ad dimicandum impelleretur. Cæs., Bell. Gall., VII, 20.

2. Propter mollitiem animi... quod diutius laborem ferre non possent. Id., ibid.

3. Romani si casu intervenerint, fortunæ, si alicujus indicio vocati, huic habendam gratiam... Id., ibid.

A l'accusation d'ambition personnelle il oppose le ta- 52
bleau de sa vie et de ses sacrifices pour la liberté. Il s'indigne qu'on l'ait soupçonné de vouloir tenir de César l'autorité qu'il tient de ses frères, et sur laquelle il avait espéré de voir rejaillir un peu de cette gloire qu'un prochain triomphe promet à la Gaule. Il offre de la résigner. « Reprenez, leur dit-il, un pouvoir qui a pu vous « rendre ma foi suspecte ; reprenez-le, si vous croyez « seulement qu'il me rapporte à moi plus d'honneur « que d'avantages à vous-mêmes et à la patrie[1]. » Et pour prouver à l'armée qu'il ne l'a point abusée par de vaines promesses, il fait avancer quelques Romains que sa cavalerie avait faits prisonniers, ou, si l'on en croit César, des esclaves enlevés sur les Romains[2] ; il les interpelle en présence de tous. Ceux-ci répondent qu'ils sont des soldats légionnaires que la faim a contraints de sortir de leur camp, pour courir à la recherche d'un peu de blé ; que la disette désole leurs rangs ; que bientôt les forces ne suffiront plus au travail, et que César a résolu de lever le siége dans trois jours si la place ne se rend pas. « Voilà, « dit alors Vercingétorix, ce que vous me devez, à moi « que vous accusez de trahison, à moi qui vous aurai « livré, sans coup férir, une armée victorieuse que la « famine détruit, et qu'aucune ville n'osera recevoir « dans sa honteuse retraite ; car mes ordres y ont aussi « pourvu[3]. »

1. Quin etiam ipsis remittere (imperium) si sibi magis honorem tribuere, quam ab se salutem accipere videantur. Cæs., Bell. Gall., VII, 20.

2. Producit servos quos... fame vinculisque excruciaverat. Id., ibid.

3. Hæc a me beneficia habetis, quem proditionis insimulatis : cujus opera, sine vestro sanguine, tantum exercitum victorem fame pene consumptum videtis : quem turpiter se ex hac fuga recipientem, ne qua civitas suis finibus recipiat, a me provisum est. Id., ibid.

52 A ce discours écouté dans le plus profond silence succéda une subite explosion d'acclamations mêlées au cliquetis des armes[1]. Dans toute cette multitude si irritée naguère on n'entendait plus qu'un seul cri : « Vercingétorix est un grand général, d'une fidélité au-dessus du soupçon, d'un génie sans égal. » Chefs et soldats, tous se pressaient de nouveau autour de lui, mais pour le féliciter, pour le conjurer d'oublier leur faute et de garder ce commandement d'où la Gaule attendait son salut. Lui, profitant de ce retour à la confiance, proposa de jeter dans la place un renfort de dix mille hommes, « afin, disait-il, que toutes les cités coalisées aient part au triomphe d'Avaricum, et que les Bituriges ne puissent pas se vanter d'avoir seuls brisé les armes romaines au pied de leurs remparts[2]. » La mesure fut consentie à l'unanimité, et dix mille hommes, traversant les marais, pénétrèrent la nuit même dans la ville.

Tandis que ces choses se passaient dans le camp gaulois, César avait fait rouler sous les murs d'Avaricum ses tours d'attaque, et bientôt l'assaut général commença. A toutes les manœuvres de la tactique romaine les assiégés opposèrent les ressources d'un esprit ingénieux, habile à deviner et à imiter. Tantôt, avec des lacets, ils détournaient les faux de siége, et, lorsqu'ils les avaient ainsi liées, ils les enlevaient et les tiraient en dedans de leurs murailles avec des machines; tantôt par des galeries souterraines ils minaient le sol au-dessous des terrasses

1. Conclamat omnis multitudo, et suo more armis concrepat. Cæs., Bell. Gall., VII, 21.

2. Nec solis Biturigibus communem salutem committendam... quod penes eos, si oppidum retinuissent, summam victoriæ constare intelligebant. Id., ibid.

des Romains, d'autant plus adroits à ces travaux, que 52
leur pays abondait en mines de fer, qu'ils étaient accoutumés d'extraire par des puits et des conduits intérieurs. Ils avaient de plus exhaussé leur muraille avec une galerie de charpentes recouvertes de peaux. Leurs sorties continuelles de nuit et de jour tourmentaient beaucoup les travailleurs; souvent ils mettaient le feu aux ouvrages. Si les tours de siége s'élevaient par l'augmentation journalière de la terrasse, ils élevaient aussi les leurs par le moyen de poutres unies ensemble. Enfin ils faisaient pleuvoir sans relâche dans les tranchées des pieux aiguisés au feu, de la poix bouillante, d'énormes quartiers de pierres, et empêchaient ainsi l'approche des remparts[1].

Tous ces obstacles retardaient le siége, et cependant, malgré le froid et les pluies, les Romains persistaient avec constance; en vingt-cinq jours ils avaient construit une terrasse longue de trois cent trente pieds, et haute de quatre-vingts. La terrasse touchait presque aux murailles de la ville; et César, selon sa coutume, assistait aux travaux, et animait le soldat, afin que l'ouvrage ne se ralentît pas, lorsque, vers la troisième veille, il vit la terrasse fumer; les assiégés y avaient mis le feu par une mine; en même temps s'élèvent de leurs murs de grands cris, et ils font une double sortie des deux côtés des tours; d'autres, du haut des murailles, lancent sur la terrasse des torches, du bois sec, de la poix et toutes sortes de matières combustibles, si bien que les Romains ne savaient d'abord où courir et où porter les premiers secours. Mais comme César avait établi que deux légions seraient toujours de garde en avant du camp, tandis que

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 22.

52 les autres se distribuaient les heures de travail, on parvint bientôt à retirer les tours, et à faire des tranchées à la terrasse pour couper le feu[1].

Pendant le reste de la nuit, le combat fut terrible sur tous les points; les recouvrements de leurs tours étant brûlés, les Romains agissaient à découvert, et éprouvèrent de grandes pertes; mais enfin le champ de bataille leur resta. Dans cette longue et sanglante mêlée, les Gaulois déployèrent un héroïsme digne d'une meilleure fortune. Un des faits admirables dont cette nuit fut témoin nous a été transmis par César lui-même, qui semble fier d'avoir vaincu de tels ennemis[2]. Un Biturige, placé en face d'une des portes pour alimenter l'incendie d'une tour romaine, y lançait des boulets de suif et de poix qu'on lui faisait passer de main en main : frappé au côté droit par un trait parti d'une machine appelée scorpion, il tomba mort. Le Gaulois le plus proche, passant sur son corps, prit sa place jusqu'à ce qu'un second trait vînt le renverser : un troisième lui succéda, à celui-ci un quatrième, et le poste fut constamment occupé, pendant toute la durée du combat.

Cette sortie, soutenue avec tant de courage, n'avait guère eu plus de succès que les attaques précédentes; les principaux ouvrages des assiégeants avaient souffert, il est vrai, mais ils pouvaient être promptement restaurés. Découragée, exténuée par les veilles, et d'ailleurs trop peu nombreuse pour une place vaste et faiblement fortifiée, la garnison fit enfin savoir à Vercingétorix qu'elle n'en répondait plus. L'événement confir-

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 24.

2. Accidit, inspectantibus nobis, quod dignum memoria visum prætermittendum non existimavimus. Id., ibid., 25.

mait trop bien les prévisions du chef arverne; il expédia 52 l'ordre d'évacuer la ville, espérant que cette retraite pourrait s'effectuer sans beaucoup de perte, à cause de la proximité du camp et parce que les marais environnants retarderaient la poursuite de l'ennemi.

Ce fut dans le plus grand mystère, à la hâte, au milieu de la nuit, que la garnison fit ses préparatifs de départ; mais ils n'échappèrent point à la vigilance inquiète des citoyens d'Avaricum. Déjà elle s'acheminait vers une des portes pour sortir de la ville, quand tout à coup les femmes se précipitent, échevelées, éperdues, tenant leurs enfants dans leurs bras; elles se jettent aux pieds des soldats; elles pressent leurs genoux; elles les conjurent de ne pas les livrer aux outrages et à la mort, elles et ces enfants que l'âge et la faiblesse empêchent de fuir. A leurs prières, à leurs larmes, les soldats opposent les nécessités de la guerre et l'ordre absolu du chef; ils veulent partir. Les femmes poussent alors des cris lamentables; leurs clameurs remplissent la ville, et vont retentir jusque dans le camp ennemi, où elles donnent l'éveil[1]. Il n'était plus possible de songer à la retraite; la garnison, craignant que la cavalerie romaine ne lui coupât le chemin, renonça à son projet, et resta dans Avaricum.

Le jour suivant, les Romains reprirent les travaux du siége. Le froid était vif, et il tombait une pluie abondante accompagnée d'un vent violent. L'humidité ayant détendu les cordes des arcs et les ressorts des machines dont les assiégés se servaient pour lancer des traits et des pierres, la garnison inactive se tenait à l'abri, et la garde était faite négligemment sur les murailles. César

1. Ubi eos perstare in sententia viderunt... conclamare et significare de fuga Romanis cœperunt. Cæs., Bell. Gall., VII, 26.

52 s'en aperçoit. Afin d'augmenter la confiance des Bituriges, il ordonne aux siens de ralentir les travaux. En même temps, il fait prendre les armes aux légions, les range en bataille derrière les recouvrements, les encourage par ses discours, et donne le signal de l'assaut : dans un clin d'œil la muraille est escaladée, et l'une des tours qui la flanquaient tombe au pouvoir des assaillants. En vain la garnison accourt ; repoussée pied à pied du rempart, elle se retranche dans les rues ou se forme en bataillons carrés sur les places. Mais voyant que les Romains, au lieu de descendre dans la ville, s'emparent du circuit des murs afin de couper toutes les issues, elle fait retraite vers l'une des portes qui donnait sur les marais. L'encombrement y était déjà si grand, qu'elle ne put se frayer passage. Pressée de plus en plus et enveloppée par de nouveaux flots de fugitifs, elle se vit bientôt hors d'état de manœuvrer et de faire usage de ses armes. Alors commença une horrible boucherie ; tant qu'âme vivante resta dans les murs d'Avaricum, aucun Romain ne songea au pillage ; ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants, ne furent épargnés [1].

D'environ quarante mille, à peine huit cents gagnèrent le camp de Vercingétorix, et ce furent ceux qui, aux premiers cris, s'étaient jetés hors de la ville. Le chef gaulois, profitant du silence et de l'obscurité, envoya audevant d'eux des gens de confiance et des chefs qui les disséminèrent chacun dans le quartier de leur nation ; car il craignait que leur arrivée et la commisération de la multitude n'excitassent quelque trouble [2].

1. Nec fuit quisquam qui prædæ studeret... non ætate confectis, non mulieribus, non infantibus pepercerunt. Cæs., Bell. Gall., VII, 28. — Liv. epit., CVII. — Dio, XL, 35. — Flor., III, 10. — Oros., VI, 11.

2. Cæs., Bell. Gall., VII, 28.

Le lendemain, il convoqua l'armée, et lui donnant l'exemple de la fermeté, il l'exhorta à ne point se laisser abattre par un échec inévitable, qu'il fallait attribuer non à la valeur des Romains, mais à leur habileté dans l'art des siéges, art étranger à la Gaule. Il ajouta « que ce serait s'abuser que de compter à la guerre « sur une fortune constamment favorable. Il n'avait « jamais été d'avis de défendre Avaricum, l'armée le « savait; tout le mal provenait donc de la trop grande « condescendance du conseil et de l'imprudente pré- « somption des habitants. Mais cette perte, il saurait « la réparer bientôt. Il travaillait à rallier à la cause de « la liberté les cités gauloises jusqu'à présent dis- « sidentes, actives ou neutres dans l'alliance de Rome : « ses mesures étaient prises de longue main, et leur « succès infaillible. Ainsi réunis, les Gaulois formeraient « une grande nation à laquelle l'univers entier ne résis- « terait pas. Ce moment était proche; mais, en atten- « dant, le salut commun exigeait qu'on fortifiât le camp « pour être en état de repousser les attaques de l'en- « nemi[1]. »

Ses paroles persuasives et consolantes réussirent à relever les esprits. On lui sut gré de n'avoir point perdu courage après un tel échec, et de ne s'être point dérobé aux regards des soldats. On lui tint compte de la prévoyance qu'il avait montrée quand il voulut d'abord qu'on brûlât Avaricum, ensuite qu'on l'abandonnât. Les revers, qui détruisent le crédit des chefs militaires, ne faisaient qu'augmenter le sien et raffermir la confiance, parce qu'on se disait : « Son génie les avait prévus, son « génie seul peut y porter remède. » L'assurance que

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 29.

52 toutes les divisions allaient enfin cesser et tous les enfants de la Gaule se réunir sous l'étendard de la liberté commune remplissait les cœurs d'espérance et de force. D'après sa recommandation, les Gaulois s'exercèrent à fortifier leur camp à la manière romaine, et en prirent l'habitude. Ils n'avaient montré jusque-là que tiédeur et répugnance pour ce genre de travaux : ils se plièrent dès lors à tout ce qui fut exigé d'eux ; double effet des leçons de l'expérience et de l'autorité plus puissante encore du chef[1].

Vercingétorix n'avait mis dans ses promesses ni jactance ni exagération. Tandis que le siége d'Avaricum absorbait toute l'attention des Romains, il avait travaillé à leur susciter au dehors de nouveaux ennemis. Des négociateurs habiles parcouraient en son nom celles des cités qui balançaient encore, et les poussaient à lever le masque, gagnant les chefs par des promesses ou de l'argent, le peuple par leurs discours. Presque partout ces semences avaient porté fruit. La cité éduenne elle-même, que tant de liens retenaient dans le parti romain, était sourdement agitée. Le vergobret en charge, créature de César et chef de tribu ambitieux, n'y comprimait qu'avec peine l'esprit d'insurrection ; et toutes ses mesures en faveur des Romains étaient combattues et neutralisées par une partie du sénat ou par le peuple : César ne s'en était que trop aperçu pendant le siége d'Avaricum, où les Édues l'avaient laissé si longtemps manquer de blé. Le malheur d'Avaricum ne fit même qu'aiguillonner quelques peuples restés neutres

1. Primumque eo tempore Galli castra munire instituerunt : et sic sunt animo consternati, homines insueti laboris, ut omnia, quæ imperarentur, sibi patienda existimarent. Cæs., Bell. Gall., vii, 30.

jusque-là. Teutomar, roi des Nitiobriges, dont le père 52
Ollovicon avait reçu du sénat et du peuple romain le titre d'ami, vint immédiatement rejoindre Vercingétorix avec une nombreuse cavalerie, en partie levée dans ses États, en partie enrôlée en Aquitaine. Les cités conjurées, sur la demande du chef arverne, firent en même temps une réquisition générale de tous les hommes habiles au maniement de l'arc et de la fronde. Ces renforts et d'autres encore réparèrent et au delà les pertes du siége. César cependant restait inactif ; n'osant pas attaquer le camp gaulois, il passa le reste de l'hiver dans les murs d'Avaricum, où il avait trouvé des vivres en abondance[1].

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 31, 32.

CHAPITRE II.

César assiége Gergovie. — Divisions dans la nation éduenne; le vergobret Convictolitans prend parti contre les Romains. — Conspiration de Litavic. — César donne l'assaut à Gergovie; ses troupes sont mises en pleine déroute; danger des Romains. — César lève le siége. — Défection des auxiliaires éduens. — Le vergobret et les magistrats éduens se déclarent pour la ligue des Arvernes. — Le reste de la Gaule suit leur exemple; Vercingétorix est confirmé dans le commandement. — Expédition de Labiénus sur le territoire des Parises; Camulogène brûle Lutétia. — Manœuvre habile de Labiénus; les Gaulois sont défaits; Camulogène est tué. — Échec et retraite de Vercingétorix. — Siége d'Alésia; travaux immenses de César. — La Gaule en masse est appelée aux armes. — Détresse des assiégés; discours de Critognat. — Le camp romain est assailli de deux côtés à la fois; péril des légions; leur victoire. — La ville capitule; Vercingétorix se livre à César.

52 — 51.

52 Déjà le printemps approchait; c'était l'époque où se faisait chez les Édues l'élection annuelle du vergobret. Cette année l'élection fut orageuse; deux candidats se prétendirent légitimement nommés. L'un d'eux, Convictolitans, jeune homme d'un rare mérite et d'un grand éclat personnel, l'avait été, suivant toutes les formes, par les suffrages réunis des prêtres et la majorité du haut conseil[1], et dans le lieu ordinaire de l'élection. L'autre, appelé Cote ou Cotus, frère du vergobret sortant, et appartenant à une famille riche et ancienne, s'était fait élire par son frère et par les autres nobles, à

1. Per sacerdotes, intermissis magistratibus. Cæs., Bell. Gall., VII, 33.

huis clos, au mépris de toutes les lois, au mépris surtout de la loi qui défendait que le parent d'un vergobret fût vergobret pendant la vie de son parent, ou même siégeât en même temps que lui dans le sénat[1]. Le sénat était partagé, les citoyens partagés; on prenait déjà les armes; la guerre civile était imminente : quelques amis de la paix se rendirent en toute hâte auprès de César, pour réclamer son intervention. 52

César se trouvait encore dans Avaricum lorsque ces nouvelles lui parvinrent; il en sentit toute la gravité; il sentit que, si la lutte s'engageait, un des deux partis appellerait infailliblement Vercingétorix à son secours; qu'il importait donc à l'intérêt des Romains d'apaiser le plus tôt possible ces dissensions. Comme la constitution du pays interdisait au vergobret de sortir de la cité, César résolut de s'y rendre lui-même, afin de paraître se conformer aux usages[2]. D'ailleurs le moment était peu favorable pour exercer les droits insolents qu'il s'était arrogés, de citer à son tribunal les peuples et les chefs, de casser les magistrats, de bouleverser les constitutions. Arrivé à Décésia[3], où le sénat et les contendants s'étaient rendus, il parla, non en maître, mais en arbitre. Il se fit informer des moindres circonstances de la double élection, et, quelque penchant qui le portât à favoriser les usurpations aristocratiques, quelque soupçon qu'il eût que Convictolitans était son ennemi, il

1. Quum leges duos ex una familia, vivo utroque, non solum magistratus creari vetarent, sed etiam in senatu esse prohiberent. Cæs., Bell. Gall., VII, 33.

2. Quod legibus Æduorum, iis, qui summum magistratum obtinerent, excedere ex finibus non liceret, ne quid de jure aut de legibus eorum deminuisse videretur, ipse in Æduos proficisci statuit. Id., ibid.

3. Aujourd'hui *Decize*.

52 jugea prudent cette fois de donner raison aux lois, et reconnut ce jeune homme pour seul et légitime vergobret. Mettant alors à profit ce service de médiateur, il exhorta le peuple éduen à s'occuper plus activement de la guerre présente ; il renouvela les promesses dont la république avait toujours été prodigue envers lui, et demanda dix mille hommes d'infanterie et toute la cavalerie, qu'il voulait distribuer dans les postes de communication pour la sûreté de ses convois. Quel que fût le mécontentement des Édues à ces demandes exorbitantes, ils n'osèrent pas résister en face, et lui livrèrent d'abord leur cavalerie [1].

En partant pour Décésia, César avait donné ordre à ses légions d'aller l'attendre sur la rive droite de l'Allier ; dès qu'il fut de retour, il les partagea en deux divisions. Il envoya Labiénus avec quatre légions contre les Senons et les Parises ; à la tête des six autres, il marcha sur Gergovie des Arvernes. Mais, pour arriver à cette ville, il fallait traverser l'Allier, et tous les ponts avaient été coupés par Vercingétorix, qui, maître de l'autre rive, empêchait les travailleurs romains de les rétablir. Séparées seulement par la rivière, les deux armées s'observaient mutuellement, et les deux camps se trouvant placés presque toujours vis-à-vis l'un de l'autre, aucune des manœuvres de César n'échappait à l'œil vigilant de son ennemi. Pendant plusieurs jours, ses tentatives réitérées échouèrent ; sa situation l'inquiéta ; il craignit que l'été ne se passât ainsi en marches et en observations, parce que l'Allier n'était guère guéable qu'en automne. Pour sortir de cet embarras, il imagina d'établir son camp dans un lieu couvert de bois, vis-à-vis de

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 34.

l'un des ponts que Vercingétorix avait fait détruire. Le 52
lendemain, il détacha deux cohortes de chacune de ses légions, se cacha avec elles dans le bois, et fit défiler le long de la rivière le reste des troupes et tous les équipages, en conservant l'ordonnance habituelle. Vercingétorix, ne remarquant point de différence dans la disposition des légions, et se trouvant trop loin pour évaluer le nombre des hommes, ne soupçonna aucun stratagème, et, suivant le mouvement des Romains, remonta comme eux la rivière le long du bord opposé. Lorsque César conjectura qu'il était assez éloigné, il fit rétablir le pont sur les mêmes piles, dont la partie inférieure était restée debout. Ayant promptement terminé l'ouvrage, il traversa à la tête de ses deux légions, choisit un terrain convenable pour camper, et fit revenir à lui le reste de ses troupes. Vercingétorix, craignant d'être forcé à donner bataille, se porta en avant à grandes journées. L'armée romaine entra pour lors sur le territoire arverne, et en cinq marches arriva devant Gergovie; Vercingétorix l'y avait prévenue, et couvrait la place avec son armée [1].

Cependant les dix mille hommes d'infanterie éduenne requis par le proconsul étaient rassemblés, et Convictolitans s'occupait de leur trouver un chef suivant ses désirs, car il roulait dans sa tête de grands desseins. Depuis que les légions avaient passé la Loire, le jeune vergobret ne dissimulait plus ses sentiments sur les affaires de la Gaule : sa haine contre César, son affection et ses vœux pour Vercingétorix n'étaient plus un secret pour personne, il parlait hautement de guerre et d'affranchissement. En relation, par sa charge, avec la

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 35, 36.

52 jeunesse noble et influente, il l'endoctrinait et l'aiguillonnait ; à ceux qui partageaient ses opinions, il communiquait de la confiance et de l'ardeur ; il gagnait ou effrayait les amis de l'étranger. Pour l'accomplissement de ses plans, il avait jeté les yeux sur Litavic [1] et ses frères, membres d'une famille illustre et toute-puissante à Cabillonum, jeunes gens pleins d'audace et de zèle patriotique. Il va les trouver, leur parle, les anime. « Nous sommes nés libres, nés pour commander, leur « dit-il, et nous servons en esclaves ; c'est nous seuls, « c'est la seule nation éduenne qui fait le malheur de la « Gaule et suspend son triomphe. Combien de peuples « ne retenons-nous pas sous le joug, par la crainte, et « par l'autorité de notre exemple ! Du jour où nous nous « déclarerons, datera la ruine des Romains. » Rappelant ensuite son élection et le rôle que César y avait joué, il se défend de lui rien devoir : « Je suis, s'écrie-t-il, l'élu « de la justice et du bon droit ; je ne suis pas l'élu de « l'étranger ; mais dans aucun cas on ne me verrait pré- « férer sa faveur à l'indépendance de mon pays. Quoique « César ait soutenu mon droit, son intervention, à mes « yeux, n'en est pas moins illégale et moins insultante ; « j'ignore, après tout, pourquoi les Édues prendraient les « Romains pour arbitres de leurs différends, plutôt que « les Romains les Édues [2]. » Les jeunes Gaulois applaudissent à cette déclaration franche du vergobret ; ils le stimulent à leur tour : « Dispose de nous, lui disent-ils ; « ordonne, nous sommes prêts à tout. » Convictolitans

1. On possède plusieurs médailles de Litavic ou Litavicus ; les unes portent LIT. ; les autres, LITAV... ou LITAVI. Le C placé derrière la tête indique *Cabillonum*, aujourd'hui Châlon-sur-Saône.

2. Cur enim potius Ædui de suo jure et de legibus ad Cæsarem disceptaturi, quam Romani ad Æduos veniant. Cæs., Bell. Gall., VII, 37.

expose alors que les autres magistrats et le conseil sont 52
tièdes ou contraires à ses desseins; qu'il ne faut point attendre leur décision, mais la provoquer, mais forcer le gouvernement à la guerre. Ainsi donc, que Litavic accepte le commandement des dix mille fantassins pour les soulever et commencer la défection : ce commandement lui sera offert; que ses frères se rendent au camp romain pour gagner la cavalerie et ses deux chefs, Éporédorix [1] et Virdumar, et les faire déserter aux Arvernes; lui, Convictolitans, se charge de l'intérieur de la cité; il excitera la multitude, il imposera par elle la loi au gouvernement. Tel est le plan du vergobret, Litavic et ses frères l'approuvent; ces derniers partent sur-le-champ; Litavic reçoit le commandement de l'infanterie, et au bout de quelques jours se met en route avec elle.

Il s'avance jusqu'à trente milles de Gergovie; là, il est accosté par des hommes dont l'abord paraît l'étonner : ce sont des Gaulois; ils portent l'uniforme de la cavalerie éduenne. Tout à coup, il fait halte et assemble ses soldats autour de lui, comme pour les haranguer; son visage est décomposé : il pleure; en un mot sa contenance exprime la plus violente douleur. « Amis, « s'écrie-t-il d'une voix éteinte, camarades, où allons-« nous? Notre cavalerie, notre noblesse, tout a péri.

1. Ce nom est orthographié *Eporedirix* dans une inscription trouvée, en 1792, dans les fondements du château de Bourbon-Lancy et rapportée par Millin, Monum. inéd., t. I, p. 146.

C. JULIUS, EPOREDIRIGIS F. MAGNUS
PRO JULIO CALENO FILIO
BORMONIÆ DAMONÆ
VOT. SOI.

Il faut lire à l'avant-dernière ligne BORMONI (BORVONI) ET, et à la dernière SOLVIT.

52 « Éporédorix et Virdumar, sous prétexte de trahison, « ont été assassinés par les Romains; mes frères sont « morts, mes proches sont égorgés. Que ceux qui ont « échappé au massacre vous en racontent eux-mêmes « les détails, car la douleur me trouble l'esprit et me « coupe la voix. » Il se retire un peu en arrière et fait approcher les hommes qu'il avait rencontrés sur la route; ceux-ci affirment avoir été témoins des meurtres, ils répètent plus au long le récit de Litavic.. « César a « fait mourir tous les cavaliers éduens, parce qu'il les « soupçonnait de correspondance secrète avec les Arver- « nes; eux avaient échappé par miracle, cachés parmi « ces milliers de cadavres, puis ils avaient fui du milieu « du carnage à la faveur de la nuit[1]. »

Pendant cette scène, des cris d'indignation retentissaient d'un bout à l'autre des rangs éduens; on se pressait vers Litavic, on le conjurait de pourvoir à sa sûreté, d'aviser au salut commun. « Qu'avons-nous à délibé- « rer? leur dit-il enfin. Doutons-nous qu'après un tel « forfait, les Romains ne soient en marche pour nous « exterminer aussi? Un seul parti nous reste, c'est d'aller « rejoindre nos frères les Arvernes sous les murs de « Gergovie. Mais auparavant, si nous avons le moindre « sentiment dans l'âme, vengeons nos frères assassinés, « vengeons-les sur ces brigands[2]. » En prononçant ces mots, il montrait du doigt quelques Romains qui, sous son escorte, conduisaient des vivres à César; les soldats

1. Multos equites Æduorum interfectos, quod collocuti cum Arvernis dicerentur; ipsos se inter multitudinem militum occultasse, atque ex media cæde profugisse. Cæs., Bell. Gall., VII, 38.

2. Proinde si quid in nobis animi est, persequamur eorum mortem qui indignissime interierunt, atque hos latrones interficiamus. Id., ibid.

se précipitent avec fureur sur ces malheureux, ils les 52
traînent, ils les font expirer dans mille tortures. Aussitôt Litavic dépêche dans toutes les villes éduennes des émissaires qui sèment les mêmes récits et poussent le peuple aux mêmes vengeances : presque partout les propriétés des Romains sont pillées ; beaucoup sont massacrés, les autres jetés au fond des cachots. Convictolitans seconde l'impulsion par ses agents ou par lui-même, et aiguillonne la multitude, afin de la compromettre sans retour par des excès [1]. A Cabillonum, un tribun légionnaire et les marchands romains, qui étaient fort nombreux, assaillis par la populace, ne se laissèrent point dépouiller sans résistance ; il périt dans ces luttes beaucoup de monde de part et d'autre ; mais la nation éduenne se trouva bientôt presque tout entière sous les armes. Litavic continua sa marche vers Gergovie, joyeux du succès de son stratagème, mais attendant encore avec anxiété des nouvelles de ses frères, qui le même jour devaient tenter un coup non moins hardi, au milieu même du camp romain.

Éporédorix et Virdumar étaient de jeunes Éduens que César affectionnait, et qu'il avait nominativement désignés pour commander la cavalerie. Éporédorix appartenait à la plus vieille noblesse gauloise ; Virdumar était de famille très-inférieure : protégé de Divitiac, qui l'avait poussé jadis auprès du proconsul [2], il était devenu un personnage très-important, et pouvait déjà prétendre aux plus hautes charges de sa cité : tous deux avaient le

1. Adjuvat rem proclinatam Convictolitanis, plebemque ad furorem impellit, ut, facinore admisso, ad sanitatem pudeat reverti. Cæs., Bell. Gall., VII, 42.

2. Cæsar sibi ab Divitiaco transditum ex humili loco ad summam dignitatem perduxerat. Id., ibid., 39.

52 même âge, des qualités également brillantes, une égale ambition. Accoutumés de bonne heure à se regarder comme rivaux, ils embrassaient d'ordinaire, dans les dissensions de leur pays, des avis différents : lors de la nomination du dernier vergobret, Virdumar avait voté pour Convictolitans, tandis qu'Éporédorix appuyait Cotus de tout son zèle et de tout son crédit[1]. Malgré sa conduite dans cette circonstance, et malgré la faveur de César, Éporédorix ne passait point pour être, dans le fond, un ennemi de la liberté gauloise. Les conjurés ne pouvaient rien sur la cavalerie éduenne sans la coopération de ces deux chefs ; les frères de Litavic s'ouvrirent donc à eux, et leur confièrent le secret de leur mission, les projets du vergobret et la défection prochaine de l'infanterie. Il paraît que Virdumar, sacrifiant et ce qu'il tenait et ce qu'il pouvait encore attendre des Romains, entra avec chaleur dans ce complot, qu'il travailla activement l'esprit des cavaliers, et qu'au jour convenu il devait passer avec eux dans le camp de Vercingétorix. Mais Éporédorix, tiède et indécis, dominé d'ailleurs par son esprit jaloux, ne pouvant supporter ni les services que Virdumar allait rendre à la cause nationale, ni l'ascendant futur qui en serait le prix, la veille même du jour marqué pour l'exécution, fit prévenir César, au milieu de la nuit, et lui révéla tout. « Empêchez, lui dit-il, que, par les mauvais conseils « de quelques jeunes gens, les Édues ne se séparent de « l'alliance du peuple romain : malheur inévitable si tant « de milliers d'hommes vont se joindre à l'ennemi, car « leur famille s'intéressera toujours à eux, et l'État ne

1. Pari ætate et gratia... His erat inter se de principatu contentio, et in illa magistratuum controversia, alter pro Convictolitane, alter pro Coto, summis opibus pugnaverat. Cæs., Bell. Gall., VII, 39.

« pourra pas leur retirer toute affection[1]. » Il eut toute- 52
fois la générosité de ne point compromettre son rival. Éporédorix n'était pas né pour trahir ; à peine eut-il parlé, que le repentir entra dans son âme. Il se réconcilia avec Virdumar, et n'eut plus ni contentement ni paix que son crime envers sa patrie ne fût expié.

Les révélations du cavalier éduen causèrent beaucoup d'effroi à César, qui n'avait rien soupçonné. Il donna l'ordre d'arrêter sur-le-champ les frères de Litavic ; mais ceux-ci, aux aguets, parvinrent à s'évader et passèrent dans le camp arverne. Dès qu'il fit jour, le proconsul se mit en marche avec quatre légions et toute sa cavalerie, pour atteindre la division de Litavic, dont il connaissait le plan. Les deux troupes, marchant l'une vers l'autre, se rencontrèrent bientôt : les Édues firent halte et préparèrent leurs armes. Mais César ordonna d'abord à Virdumar et à Éporédorix de se porter en avant, et de haranguer leurs compatriotes. La surprise des soldats éduens fut extrême en voyant ceux dont ils avaient pleuré la mort ; ils déposèrent les armes et firent réparation à César. Litavic se sauva à grand'peine et gagna Gergovie, suivi de ses clients, pour qui c'eût été un déshonneur et un crime d'abandonner leur patron dans un tel péril[2]. Aussitôt que ces événements furent connus à Bibracte, Convictolitans tira des cachots les Romains captifs, ordonna une enquête sur leurs biens pillés, fit mettre en vente ceux de Litavic et de ses frères, et prit en apparence des mesures rigoureuses

1. Ne patiatur civitatem pravis adolescentium consiliis ab amicitia populi romani deficere. Cæs., Bell. Gall., VII, 39.

2. Litavicus cum suis clientibus, quibus nefas more Gallorum est, etiam in extrema fortuna, deserere patronos, Gergoviam profugit. Id., ibid., 40.

52 pour arrêter et punir les désordres ; il députa aussi vers César, se disculpant et le suppliant de ne point imputer à la nation entière et à ses magistrats des malheurs qui, disait-il, étaient le fruit de l'égarement de la multitude. Par ces démarches, le vergobret ne voulait que gagner du temps et retirer ses troupes des mains de César ; la conjuration était loin de se ralentir ; des conciliabules et des armements secrets continuaient d'avoir lieu sur tous les points du territoire, et, au dehors, la cité se mettait en relation avec les cités déjà coalisées ou sollicitait par des émissaires celles qui restaient encore neutres [1].

Cependant, la joie que César avait ressentie de son succès contre Litavic n'avait pas été de longue durée : des nouvelles arrivées de son camp l'avaient corrompue aussitôt. Il avait appris, au moment même, que le camp et les deux légions restées à sa garde se trouvaient dans le plus grand péril. Vercingétorix, connaissant par les frères de Litavic ce qui s'était passé durant la nuit, et ensuite le départ de César, avait fait prendre les armes à ses soldats ; et, descendant à l'improviste de la montagne où il campait, il avait donné l'assaut aux retranchements ennemis. L'attaque vive, mais soutenue avec courage, s'était prolongée jusqu'à la nuit : un grand nombre de légionnaires avaient été tués, un plus grand étaient blessés ; et les Romains n'avaient dû leur salut qu'aux machines qu'ils avaient fait jouer avec un rare bonheur. Telle était leur détresse ou leur épouvante, que, s'attendant à un second assaut le lendemain, ils s'étaient décidés à murer les portes de leur camp à l'exception de deux. César, sans s'arrêter un instant, revint sur ses pas

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 43.

et arriva au camp avant le lever du soleil : en moins de 52
vingt-quatre heures, il avait fait cinquante milles et pris seulement trois heures de repos. Son retour empêcha Vercingétorix de recommencer l'attaque, et l'armée gauloise se remit sur la défensive.

L'espoir d'emporter d'emblée la plus forte de toutes les villes insurgées, et de frapper ainsi la coalition au cœur, avait amené César sous les murs de Gergovie. Située sur une montagne très-haute, mais qui présentait d'un côté une pente assez douce, Gergovie dominait tous les alentours. Les approches en étaient difficiles et dangereuses. Plusieurs collines de médiocre grandeur s'élevaient çà et là dans le voisinage et sur les flancs de la montagne. La hauteur totale de la pente, vis-à-vis du camp romain, était de douze cents pas en ligne droite, mais les plis du terrain et les sinuosités de la route augmentaient de beaucoup la distance[1]. Vers le milieu, Vercingétorix avait fait construire en pierres énormes une redoute haute de six pieds; son armée, partagée en trois camps, occupait l'espace compris entre cette redoute et les murailles de la ville. Chacune des nations coalisées avait, dans l'un des trois camps, son quartier séparé. Au centre était placée la tente de Vercingétorix; chaque jour, au lever du soleil, on voyait les chefs se rendre à ses ordres[2], et chaque jour, il engageait au bas de la montagne quelque combat de cavalerie; il y mêlait souvent des archers, et essayait ainsi ce qu'il pouvait attendre de la bravoure des siens. Le spectacle de cette nombreuse armée qui se déployait sur la

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 36-44. — Polyæn., Stratag., VIII, 23, § 10.
2. Principes earum civitatum, quos sibi ad consilium capiendum delegerat, prima luce ad se quotidie jubebat convenire. Cæs., Bell. Gal., VII, 36.

52 montagne et les coteaux voisins, l'ordre et la discipline qu'on y remarquait, et l'expérience déjà faite des talents de Vercingétorix, ébranlaient la confiance du soldat romain. César avait renoncé tout d'abord au projet d'attaquer de vive force. Quoique d'ailleurs il jugeât le blocus presque impossible, il avait résolu pourtant de l'entreprendre et de s'en remettre du reste à sa fortune.

Le camp romain était situé dans une plaine au bas de la montagne. A gauche, et un peu sur la pente, se trouvait une de ces collines dont nous avons parlé, isolée et forte d'assiette : maître de ce poste, César pouvait espérer de gêner beaucoup les Gaulois pour l'arrivée de l'eau et des fourrages. Il y marcha de nuit, l'enleva, et s'en fit un second camp où deux légions séjournèrent ; un double retranchement de douze pieds de large assura la communication entre ce second camp et le premier. A cela se bornaient tous les succès obtenus par César, et ils étaient loin de contre-balancer ses pertes, et surtout le découragement qui gagnait chaque jour son armée. Lui-même enfin s'y laissa aller, et ne chercha plus qu'une occasion pour lever le siége sans trop de honte, et aller rejoindre Labiénus sur les bords de la Seine [1].

Un jour qu'occupé de ces pensées, il visitait les travaux du petit camp, en jetant les yeux sur les quartiers gaulois, il crut les voir presque déserts. Surpris, il se fit amener des transfuges et des captifs, il envoya au dehors des éclaireurs, et voici le résultat des informations qu'il recueillit. La route qui conduisait à la ville, par l'autre revers de la montagne, passait au pied d'une colline escarpée et traversait un petit bois ; l'importance de cette position n'avait point échappé aux Arvernes ; dès le com-

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 36.

mencement, ils avaient placé un poste sur la colline, sans 52
la fortifier, se fiant à la difficulté du terrain et aussi à ce que les Romains paraissaient diriger leurs efforts exclusivement du côté opposé. Mais, depuis l'établissement du petit camp, Vercingétorix craignit qu'ils ne cherchassent à s'emparer également de cette seconde position, et que, dominant par là les deux principales routes, sur les deux revers, ils ne réussissent à former le blocus; quelques mouvements aperçus dans leur camp lui avaient fait soupçonner que tel était le plan de César. Il s'était donc hâté de fortifier la colline par des retranchements, à la manière romaine, et, tous les jours, une partie de son armée était employée aux travaux. César jugea que ces informations n'étaient pas à négliger [1].

Vers le milieu de la nuit, il envoya une partie de sa cavalerie du côté de la colline, avec ordre de battre la plaine à quelque distance, et de faire autant de tumulte qu'il serait besoin pour donner l'éveil aux Gaulois. Au point du jour, d'autres escadrons partirent du camp dans la même direction, grossis par les valets de l'armée qui, montés sur leurs mulets harnachés, ressemblaient de loin à de la cavalerie. Bientôt une légion sortit enseignes déployées, et marcha vers le petit bois où elle devait faire halte. Vercingétorix alors crut ses prévisions vérifiées ; il porta ses troupes vers le point qu'il jugeait menacé et s'y rendit lui-même, laissant son camp presque désert [2].

C'est là ce qu'attendait César. Tandis que les manœuvres des cavaliers et la marche de la légion occupaient et trompaient tous les yeux, la foule entassée sur les mu-

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 44.
2. Id., ibid., 45.

52 railles de Gergovie ne remarqua point que les troupes romaines passaient du grand camp dans le petit. César, pour rendre le trajet plus secret, avait fait baisser les enseignes et enlever les panaches. Arrivé dans le petit camp, il explique son plan d'attaque aux lieutenants de chaque légion, leur recommande de soutenir le soldat dans la marche, le désavantage du terrain ne pouvant se compenser que par l'ensemble et la vivacité de la manœuvre, car c'est une surprise qu'il tente plutôt qu'un combat. Il laisse une légion, comme corps de réserve, dans le petit camp, envoie l'infanterie éduenne un peu plus vers la droite, par un autre chemin, et commence à monter avec quatre légions. En peu d'instants, il atteint le retranchement élevé à mi-côte par les Gaulois, le franchit, pénètre dans leur camp et s'en empare : l'attaque fut si vive, que Teutomar, roi des Nitiobriges, surpris dans sa tente, faisant la méridienne, fut obligé de se sauver à moitié nu, eut son cheval blessé, et n'échappa qu'avec peine aux Romains qui pillaient son camp [1]. Les Gaulois, repoussés en désordre, coururent se rallier autour de la ville.

Tout allait bien pour les Romains. Trois légions continuèrent à monter : César, avec la dixième qu'il commandait en personne, s'arrêta pour observer la marche du combat [2]. Les assaillants arrivèrent sans obstacle à l'es-

1. Tanta fuit in capiendis castris celeritas, ut Theutomatus (Theutomarus), rex Nitiobrigum, subito in tabernaculo oppressus, ut meridie conquieverat, superiore corporis parte nudata, vulnerato equo, vix se ex manibus prædantium militum eriperet. Cæs., Bell. Gall., VII, 46.

2. César prétend (ibid., 47) qu'il n'avait voulu faire qu'une fausse attaque sur la ville, et qu'après la prise du camp de Teutomar, il fit sonner la retraite : mais les détails mêmes de sa narration, confirmés par les témoignages de tous les autres historiens, prouvent suffisamment qu'il tenta une attaque sérieuse et qu'il fut battu.

planade qui couronnait la montagne, et bientôt touchèrent aux murs de la place. Les postes étaient en grande partie vides par suite de la concentration des forces vers le côté opposé ; une multitude désarmée, des enfants, des femmes, encombraient le rempart. 52

Sitôt qu'ils virent les camps forcés et l'ennemi arrivant au pas de course, l'épouvante s'empara d'eux, et des cris lamentables remplirent la ville ; ceux qui étaient à l'autre extrémité crurent même que tout était perdu, et s'élancèrent du haut en bas des murailles. Les femmes jetaient aux Romains leur or, leurs bijoux, leurs vêtements les plus précieux, comme à des brigands dont on veut adoucir la férocité. Plusieurs se faisaient descendre par les mains et se rendaient prisonnières dans l'espoir d'être épargnées. D'autres leur criaient, les bras étendus, et le sein découvert : « Ne nous traitez pas comme les femmes d'Avaricum ! Ayez pitié de nos enfants [1] ! » Mais le nom même d'Avaricum et les souvenirs de cette ville infortunée ne faisaient qu'irriter dans le cœur des assiégeants la soif du meurtre et du pillage. Le centurion de la huitième légion, nommé L. Fabius, dit en élevant la voix « que les prix distribués après l'assaut d'Avari-« cum lui donnaient le désir d'en gagner d'autres [2], et « qu'il prétendait bien que personne ne le devancerait « sur les remparts. » Il prit trois soldats déterminés et se fit soulever par eux ; la muraille était basse, il la gravit sans beaucoup de peine et aida ses compagnons à le rejoindre. L'escalade commença de toutes parts, et le sort de Gergovie parut irrévocable.

1. Neu, sicut Avarici fecissent, ne mulieribus quidem atque infantibus abstinerent. Cæs., Bell. Gall., VII, 47.

2. Excitari se avaricensibus præmiis. Id., ibid.

52 Cependant la scène changea bientôt. La garnison, dispersée par les premiers cris d'alarme, avait eu le temps de se reconnaître; elle accourut sur le point menacé, parvint à contenir les assaillants, et le combat se rétablit. Les femmes, qui tout à l'heure étaient réduites à implorer la pitié d'un vainqueur, maintenant encouragent leurs maris et leurs frères; elles leur montrent leurs enfants, elles les conjurent de sauver la patrie[1]. Cependant la cavalerie de Vercingétorix arrive à toute bride, charge les légions en flanc et les culbute : le chef la suit de près avec l'infanterie. Les Romains, pressés contre la muraille d'où les pierres et les traits pleuvent sur eux, éprouvent de grandes pertes; fatigués de la course et de la durée du combat, ils se soutiennent à peine contre des troupes fraîches. Le centurion Fabius et tous ceux qui avaient escaladé comme lui sont massacrés, et leurs cadavres précipités sur les têtes de leurs compagnons. César, voyant les siens dans une situation si critique, envoie à la réserve l'ordre d'avancer sur son flanc gauche, pour protéger la retraite. Lui-même se porte un peu en avant avec la dixième légion.

Sur ces entrefaites parurent, sur le flanc droit des Romains laissé à découvert, les auxiliaires éduens qui, suivant leurs instructions, avaient gravi le coteau; ils ressemblaient en tout point aux assiégés, par les armes et l'équipement; seulement ils avaient en signe d'amitié, d'après l'usage du pays, le bras droit nu jusqu'à l'épaule[2]. Ce signe, connu des Romains, ne les rassura pas com-

1. Matres familiæ quæ paulo ante Romanis de muro manus tendebant, suos obtestari, et, more gallico, passum capillum ostentare liberosque in conspectum proferre cœperunt. Cæs., Bell. Gall., VII, 48.

2. Dextris humeris exertis animadvertebantur, quod insigne pacatis esse consueverat. Cæs., Bell. Gall., VII, 50.

plétement; craignant qu'il ne cachât quelque ruse, ils 52
hésitèrent, se troublèrent, et finirent par tourner le dos et descendre la montagne en pleine déroute. Aucun d'eux peut-être n'eût échappé aux sabres gaulois sans César et la dixième légion, qui continrent les Arvernes et protégèrent la retraite. Pressée elle-même de toutes parts, et presque cernée, cette légion fut un moment dans le plus grand péril; et il fallut que la réserve, aidée par les fuyards qui se ralliaient successivement au bas de la colline, accourût pour la dégager. Vercingétorix continua la poursuite jusqu'aux portes du camp, qu'il n'entreprit pas de forcer, car les siens étaient fatigués, et il savait trop à quel ennemi il avait affaire; satisfait de sa victoire, il ramena donc ses troupes autour de la ville. Les pertes des Romains avaient été considérables : quarante-six centurions restaient sur le champ de bataille[1].

Après un tel échec, la retraite immédiate aurait eu l'apparence et tous les inconvénients d'une déroute : quelque impatience qu'eût César de se réunir à Labiénus, il jugea donc prudent de demeurer encore deux jours devant la place. Ces deux jours, il les employa à ranimer les légions par ses discours, et à provoquer quelques petits combats de cavalerie autour de la montagne. Ayant eu le dessus dans deux de ces escarmouches, il crut avoir sauvé suffisamment l'honneur romain et remonté l'esprit de ses troupes; il leva le camp brusquement, arriva le troisième jour de marche au pont de l'Allier, le fit reconstruire et passa la rivière[2].

1. Quadraginta centurionibus amissis. Cæs., Bell. Gall., VII, 51. — Suet., Cæs., 25. — Dio, XL, 36, 38. — Sid. Apollin., Panegyr. Avit., v. 150.

2. Cæs., Bell. Gall., VII, 52, 53.

52 Mais les retards du proconsul lui avaient été funestes; ils avaient laissé à Litavic le temps d'arriver chez les Édues avec une troupe de cavaliers arvernes, et d'y publier la victoire de l'armée nationale. Bibracte reçut comme des libérateurs le transfuge éduen et les hommes de Vercingétorix; les magistrats, la presque totalité du conseil, le vergobret en tête, allèrent au-devant d'eux [1]; le peuple fit éclater des transports de joie unanimes. Le gouvernement s'était donc enfin déclaré au gré de Convictolitans. Une ambassade solennelle fut envoyée à Vercingétorix pour le féliciter de ses triomphes, et lui offrir l'adhésion et l'alliance de la cité [2]; puis le gouvernement se prépara ouvertement à la guerre. Tel était l'état des choses dans Bibracte, à l'instant même où César, ayant traversé l'Allier, s'approchait de la Loire et du territoire éduen. Informé vaguement du départ de Litavic et de la cavalerie arverne, il forçait de vitesse pour gagner le pont de Noviodunum [3] et cette ville, dont la possession importait grandement à sa sûreté. Cependant, les troupes éduennes qu'il avait dans son armée s'agitaient fortement aux nouvelles qui commençaient à se répandre. Éporédorix et Virdumar se rendirent auprès de lui, lui parlèrent de tous ces bruits, de l'arrivée de Litavic, de la déclaration du gouvernement, et demandèrent à partir sur-le-champ avec la cavalerie qu'ils commandaient. « Il est urgent, disaient-ils, que des hommes « dévoués aillent déjouer ces manœuvres et faire res-

1. Convictolitanem magnamque partem senatus ad eum convenisse. Cæs., Bell. Gall., VII, 55.

2. Legatos ad Vercingetorigem de pace et amicitia concilianda publice missos. Id., ibid.

3. Aujourd'hui Nevers.

« pecter la foi jurée [1]. » César fit quelques objections, 52
ils insistèrent; César ne les retint plus. Ce n'est pas qu'il fût sans inquiétude sur leurs projets réels; mais il sentait combien il était dangereux de violenter ces troupes au moment d'entrer dans leur pays. Il feignit donc à tous égards une entière confiance, rappela aux deux jeunes chefs ses titres à leur reconnaissance personnelle, ses titres à la reconnaissance des Édues, puis il les congédia.

L'inquiétude du proconsul était fondée, et même beaucoup plus qu'il ne le pensait. La cavalerie éduenne partit à toute bride, se dirigeant vers Noviodunum afin de s'emparer du pont et de le rompre. Éporédorix avait eu la principale part dans cette détermination : repentant de sa conduite passée et désireux de la faire oublier, il avait voulu donner à l'indépendance nationale des gages prompts et éclatants; et Virdumar n'avait point reculé. Leur défection devait mettre l'armée romaine dans la position la plus critique; car la Loire, grossie par la fonte des neiges et par des pluies excessives, coulant alors à pleins bords et couvrant les gués ordinaires, César se trouverait enfermé, sans subsistances, dans un pays horriblement saccagé, au milieu d'une population ardente de vengeance, arrêté, d'ailleurs, sur ses derrières, par Vercingétorix et l'armée victorieuse. Tout réussit d'abord comme les Gaulois l'avaient espéré : tombant à l'improviste sur Noviodunum, ils s'emparèrent de la place et de la garnison romaine qui l'occupait, et coupèrent le pont. Noviodunum, la seconde des villes éduennes pour la richesse et l'importance, servait à Cé-

1. Opus esse et ipsos antecedere ad confirmandam civitatem. Cæs., Bell. Gall., VII, 54.

52 sar de principal magasin et d'arsenal : sa caisse, ses bagages, ses vivres, ses otages et des armes y étaient déposés; il y avait aussi placé les chevaux de remonte qu'il tirait d'Espagne et d'Italie[1]. Les habitants s'armèrent et se mêlèrent aux soldats ; dans l'effervescence qui les transportait, ils ne firent point de quartier : la garnison romaine fut massacrée jusqu'au dernier homme ; les marchands et les voyageurs italiens qui se trouvaient à Noviodunum partagèrent le même sort; l'argent fut pillé, les chevaux distribués aux cavaliers, les grains enlevés, les otages conduits à Bibracte et remis entre les mains des magistrats. Éporédorix, désespérant de pouvoir défendre la place, si César parvenait à passer le fleuve, y mit le feu, afin qu'elle ne retombât pas en son pouvoir[2]. La population campa armée sur la rive, tandis que la cavalerie, parcourant les campagnes, forçait les paysans à se lever en masse pour empêcher le passage de la Loire[3]. César arriva bientôt vis-à-vis de Noviodunum, et voyant ce qui s'y était fait, il continua sa marche. Il redoubla de vitesse, afin que, s'il était obligé de construire un pont, il pût livrer bataille avant que des troupes plus nombreuses défendissent l'autre bord. Il ne changea rien à ses plans et ne songea point à se retirer dans la Province. Quelque fâcheuse que fût sa situation, plusieurs motifs lui interdisaient ce parti : d'abord la honte et les dangers de la retraite, la présence des Arvernes sur ses der-

1. Huc Cæsar omnes obsides Galliæ, frumentum, pecuniam publicam, suorum atque exercitus impedimentorum magnam partem contulerat; huc magnum numerum equorum, hujus belli causa, in Italia atque Hispania coemptum miserat. Cæs., Bell. Gall., VII, 55.

2. Oppidum, quod ab se teneri non posse judicabant, ne cui esset usui Romanis, incenderunt. Id., ibid.

3. Id., ibid.

rières; ensuite les difficultés du passage des Cévennes; mais avant tout, le sort des quatre légions de Labiénus. Il remonta donc la Loire, faisant sonder les gués par sa cavalerie. Enfin il en trouva un où le soldat n'avait de l'eau que jusqu'aux aisselles, et pouvait traverser en soulevant ses armes au-dessus du courant. César, pour rompre le fil de l'eau, eut soin de placer sa cavalerie au-dessus du gué, puis les légions entrèrent. La rive droite était faiblement défendue : le fleuve fut franchi. Le proconsul fit aussitôt fourrager les blés dans les champs, et ramasser tous les bestiaux qui se trouvèrent à proximité. Ayant ainsi pourvu aux vivres, il se dirigea vers le Senonais [1].

Pendant que ces événements divers se passaient à l'armée de César, Labiénus avait marché sur Lutétia avec quatre légions, après avoir laissé dans Agendicum des Senons [2], pour la garde de ses bagages, des recrues récemment arrivées d'Italie : Lutétia, située dans une île de la Seine, était, comme nous l'avons dit plus haut, le chef-lieu des Parises. Au bruit de sa marche, les confédérés des cités voisines s'étaient rassemblés, et le commandement général avait été déféré à l'Aulerke Camulogène, vieillard chargé d'années, mais à qui sa profonde expérience dans l'art militaire avait mérité cet honneur [3]. La rive gauche de la Seine était alors couverte d'un grand marais qui s'écoulait dans le fleuve, et que formait probablement la rivière de Bièvre : Camulogène

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 56.

2. Les opinions sont très-partagées sur la position d'Agendicum : les uns soutiennent que c'est Provins, les autres Sens. Le récit de César s'applique beaucoup mieux à Sens qu'à Provins.

3. Summa imperii transditur Camulogeno Aulerco, qui prope confectus ætate, tamen propter singularem scientiam rei militaris ad eum est honorem evocatus. Cæs., Bell. Gall., VII, 57.

52 y plaça des postes nombreux pour disputer à l'ennemi l'approche de la Seine. Labiénus travailla d'abord à se frayer un chemin en comblant le terrain marécageux avec des claies, des fascines, de la terre et en couvrant les côtés avec des mantelets; mais, n'ayant pu y réussir, il décampa en silence au milieu de la nuit, et rétrograda sur Mélodunum [1], bourg des Senons, situé, ainsi que Lutétia, dans une île de la Seine. Il se saisit d'une cinquantaine de barques, et, les ayant jointes ensemble et chargées de soldats, il descendit dans la place, qu'il enleva presque sans résistance, parce que la plupart des habitants étaient allés rejoindre Camulogène. Les Romains refirent le pont, qui avait été coupé peu de jours auparavant, passèrent le fleuve, et, descendant sa rive droite, retournèrent vers Lutétia. Camulogène, craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de la ville et ne s'y fortifiassent, y mit le feu, détruisit les ponts, et, protégé par le marais, alla camper sur la rive gauche, à l'opposite de Labiénus, attendant qu'une nouvelle armée gauloise vînt prendre celui-ci à dos [2].

En effet, la défaite des Romains sous les murs de Gergovie était déjà connue; on savait aussi que la défection des Édues s'était accomplie heureusement, et l'on ajoutait que César, n'ayant pu passer la Loire et pressé par la disette de vivres, rétrogradait vers la Province.

Encouragés par ces nouvelles, et d'ailleurs depuis longtemps disposés à la guerre, les Bellovakes se préparaient à attaquer Labiénus. Celui-ci, menacé par deux armées et séparé de ses équipages, sentit qu'il fallait changer de plan, qu'il ne s'agissait plus de faire des

1. Melun.
2. Cæs., Bell. Gall., VII, 58.

conquêtes, mais de battre en retraite avec le moins de perte possible, et de sauver ses bagages déposés dans Agendicum. Pour sortir de cette situation extrême, il tenta un coup hardi [1]. 52

Il avait amené de Mélodunum cinquante bateaux : il les fit partir le plus secrètement qu'il put au commencement de la nuit, sous la conduite d'autant de chevaliers romains, avec ordre de descendre la rivière jusqu'à quatre milles au-dessous de Lutétia, et de l'attendre. Son dessein était de passer en cet endroit. Mais pour donner le change aux Gaulois, il envoya vers le côté opposé cinq cohortes qui conduisaient les bagages. A minuit, elles commencèrent à remonter la rive du fleuve avec fracas ; quelques barques ramassées çà et là les suivaient à grand bruit de rames. Labiénus alors, laissant cinq autres cohortes à la garde de son camp, prit avec lui les trois légions qui restaient, côtoya le fleuve en silence, et alla rejoindre ses bateaux, où il leur avait commandé de l'attendre [2]. Une tempête soudaine ayant dérobé sa marche aux éclaireurs gaulois répandus sur la rive [3], ils furent surpris et tués, et les légions passèrent promptement le fleuve.

Presque en même temps Camulogène fut informé qu'il régnait une agitation extraordinaire dans le camp romain, qu'une troupe nombreuse remontait la Seine, qu'on entendait de ce côté un grand bruit de rames, et qu'un peu au-dessous, des transports de troupes s'effectuaient avec des bateaux. Ne doutant pas que l'ennemi

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 59.
2. Id., ibid., 60.
3. Exploratores hostium, ut omni fluminis parte erant dispositi, inopinantes, quod magna subito erat coorta tempestas... opprimuntur. Id., ibid., 61.

52 ne traversât en trois endroits à la fois, il partagea les siens en trois corps; il en laissa un de garde vis-à-vis du camp; un autre devait remonter vers Métiosedum [1], et s'avancer autant qu'auraient fait les barques; à la tête du troisième, il se dirigea vers le bas du fleuve, à l'endroit où s'opérait le débarquement [2].

Au point du jour, le passage des Romains était terminé, et les deux armées en présence, prêtes au combat. Les deux généraux, par leurs exhortations, cherchent à échauffer le courage de leurs soldats. Camulogène rappelle aux Gaulois pour quelle cause ils ont pris les armes, et que la liberté doit être la récompense de leurs efforts. Labiénus entretient les siens de leurs exploits, de la gloire de Rome et de César, sous lequel ils avaient remporté tant de victoires. « Imaginez-vous, leur dit-il, que « César est présent et que vous combattez sous ses yeux [3]. »

Au premier choc, la septième légion enfonça l'aile gauche des Gaulois et la mit en fuite. Mais, à l'aile droite, quoique leurs premiers rangs fussent tombés sous les décharges de javelots, ils continuèrent à résister vigoureusement, sans donner aucun signe d'hésitation ni de désordre. C'est là que Camulogène combattait en personne, animant les siens par son exemple. Les avantages se balançaient et le succès était très-incertain. Mais la septième légion, apprenant ce qui se passait à la gauche, fit un mouvement de conversion, et vint prendre les Gaulois à dos. Alors même aucun ne quitta son poste; ils se laissèrent tous envelopper et tuer sur place. Camulogène eut le même sort. Ceux qui étaient restés

1. Probablement Choisy-le-Roi.

2. Cæs., Bell. Gall., VII, 60, 61.

3. Adesse præsentem existimarent. Id., ibid., 62.

en face du camp romain, sachant que la bataille était 52
engagée, marchèrent au secours des leurs, et prirent poste sur une hauteur; mais ils ne soutinrent pas la charge des légions; tout ce qui ne put se sauver dans les bois et sur les collines fut ensuite atteint par la cavalerie. Après l'action, Labiénus, sans perdre de temps, ramena son armée dans Agendicum, où étaient les équipages, et rejoignit César sur le territoire senonais [1].

L'insurrection des Édues semblait, pour la cause de la liberté, une victoire décisive; ils s'y étaient jetés avec la chaleur de nouveaux convertis. Exhortations, autorité, argent, ils mettaient tout en usage pour entraîner les chefs ou les cités qui balançaient encore; maîtres des otages de toute la Gaule enlevés par Éporédorix à Noviodunum, ils pouvaient menacer; ils épouvantèrent même par quelques supplices [2]. Leur ardeur était si vive, qu'ils sacrifièrent jusqu'aux prétentions nationales et à la jalousie du commandement. D'abord ils s'étaient flattés de devenir, par le seul fait de leur adhésion, les chefs et les directeurs de la ligue; mais, trouvant les Arvernes peu disposés à céder un rang qui leur appartenait à tant de titres, les Édues déclarèrent s'en remettre à la volonté générale [3]; et l'assemblée suprême de la Gaule fut convoquée à Bibracte, pour délibérer sur les opérations ultérieures de la guerre et sur la réélection d'un *généralissime*. Aucune des cités gauloises n'y manqua, à l'exception des Rèmes, des Lingons et des Trévires; ceux-ci, comme trop éloignés et d'ailleurs pressés en ce moment par de

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 62.

2. Nacti obsides, quos Cæsar apud eos deposuerat, horum supplicio dubitantes territant. Id., ibid., 63.

3. Re in controversiam deducta, totius Galliæ concilium Bibracte indicitur. Id., ibid.

52 nouvelles incursions germaniques; les Lingons, les Rèmes surtout, comme contraires à la coalition et amis déterminés des Romains. La question de prééminence, mise aux voix, fut résolue en faveur des Arvernes; et Vercingétorix, à la presque unanimité des suffrages, fut maintenu dans ce commandement qu'il avait honoré par tant de vertu et de courage[1]. Les Édues cédèrent; mais Éporédorix et Virdumar, jeunes ambitieux qui avaient espéré jouer un rôle éclatant, ne se soumirent qu'avec répugnance à l'autorité du chef arverne[2].

Pour lui, chargé du sort de tant de millions d'hommes, il pourvoit à tout avec la prudence et le sang-froid d'un esprit supérieur. Il ne se laisse point éblouir par le nombre de cités qui obéit à ses ordres, par la multitude d'hommes qu'il peut réunir en un instant. Confiant dans le système auquel il devait ses premiers succès, il ne change rien à ses plans; sa tactique est toujours d'éviter les batailles rangées, d'employer son excellente cavalerie à gêner les communications et l'approvisionnement des Romains, et pour le moment, de leur fermer le chemin de la Province. Il demande seulement un renfort de quinze mille cavaliers; quant à l'infanterie, il se contente de celle qu'il a. Il fait aussi publier l'ordre de détruire les grains et de brûler les habitations dans toutes les cités où se portera l'ennemi. « Résignons-nous à ces « maux particuliers, disait-il, ils doivent nous assurer à « jamais l'empire et la liberté[3]. »

1. Multitudinis suffragiis res permittitur : ad unum omnes Vercingetorigem probant imperatorem. Cæs., Bell. Gall., VII, 63.

2. Inviti summæ spei adolescentes, Eporedorix et Virdumarus, Vercingetorigi parent. Id., ibid.

3. Qua rei familiaris jactura, perpetuum imperium libertatemque se consequi videant. Id., ibid., 64.

Ces dispositions arrêtées, il reprit son ancien projet, 52
que l'arrivée subite de César avait fait échouer au commencement de la campagne. Tandis qu'il marchait en personne contre les légions réunies dans le nord, il fit attaquer la Narbonnaise par trois endroits à la fois. Dix mille hommes de pied et huit cents chevaux, en partie Éduens, en partie Ségusiens, partirent contre les Allobroges, avec lesquels Vercingétorix négociait en même temps, promettant aux chefs de l'argent, et à la nation la souveraineté de toute la province romaine; les Gabales et quelques cantons arvernes assaillirent les Helves, et les Volkes-Arécomikes eurent sur les bras les Rutènes et les Cadurkes insurgés[1]. Deux légions et deux cohortes de milice gallo-romaine organisées défendaient la Province, et les commandants romains avaient en outre forcé les Provinciaux en masse à prendre les armes. Les Helves, ayant essayé de repousser l'irruption des Gabales et des Arvernes, furent battus, et obligés de se renfermer dans leurs villes, après avoir perdu plusieurs de leurs chefs, entre autres C. Valérius Donotaurus, fils de Cabure, qui tenait le premier rang parmi eux[2]. Quant aux Allobroges, ils n'avaient point encore oublié comment Rome traitait ses sujets révoltés; trouvant probablement que les affaires de la coalition n'étaient pas encore assez avancées, ils disposèrent des postes le long du Rhône, et mirent leur pays en sûreté. Tout dépendait des événements qui allaient se passer dans le nord, où Vercingétorix et César étaient en présence.

César avait rallié ses dix légions; mais il manquait

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 64.

2. C. Valerio Donotauro, Caburi filio, principe civitatis, compluribusque aliis interfectis. Id., ibid., 65.

52 de cavalerie. En tirer de l'Italie ou de la Province était complétement impossible : les chemins n'étaient plus libres. Il s'adressa donc aux nations germaines, habituées à se louer à qui leur présentait l'appât d'une solde ou du butin ; elles lui en fournirent suffisamment pour ses forces de pied ; elles lui envoyèrent même quelques bandes de leur infanterie légère exercée à combattre parmi les cavaliers. Comme ces Germains étaient mal montés, il prit les chevaux des tribuns et des autres officiers, ceux mêmes des chevaliers, et les distribua à ses stipendiaires[1].

Cependant, il désespérait de faire face à tant d'ennemis et ne pensa plus qu'à opérer sa retraite en bon ordre sur le nord de la Province, afin de la secourir[2] et de tirer de nouvelles troupes de l'Italie. Du territoire des Lingons, qu'il occupait alors, il se dirigea donc vers la frontière séquanaise pour gagner le Rhône. Vercingétorix le suivait à dix milles de distance, attentif à tous ses mouvements ; il craignit enfin qu'il ne lui échappât. Ayant appelé au conseil les chefs de la cavalerie : « Le « jour de la victoire est arrivé, leur dit-il ; les Romains « se retirent en toute hâte dans leur province ; c'est « assez pour la liberté du moment, ce n'est rien pour la « paix et la liberté à venir : bientôt ils reviendront avec « de plus grandes forces, et nous ne verrons jamais la « fin de cette lutte. Qu'y a-t-il donc à faire ? Tenter un « combat de cavalerie, attaquer l'ennemi en pleine « marche, embarrassé de ses équipages. Si les légions « font halte pour soutenir leur cavalerie, César ne peut « continuer sa route, il est perdu ; si, comme je le pré-

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 65.
2. Quo facilius subsidium provinciæ ferri posset. Id., ibid., 66.

« vois, il se décide à pourvoir à sa sûreté personnelle et 52
« à celle de l'armée en abandonnant ses bagages, il sortira de la Gaule, mais couvert de honte; et, privé des « choses nécessaires à la vie, il perdra beaucoup de « monde dans cette retraite. Quant à sa cavalerie, n'en « doutons point, elle n'osera pas seulement s'avancer « hors des lignes. » Et afin d'augmenter la confiance des cavaliers gaulois, Vercingétorix ajouta que, pendant leur attaque, il tiendrait toute son infanterie rangée en bon ordre devant le camp. Des cris de joie accueillirent les paroles du chef; les cavaliers s'écrièrent qu'il fallait combattre sans délai, et tous, d'une commune voix, s'engagèrent, par le serment le plus sacré, « à ne point revoir « leurs maisons, leurs familles, leurs femmes, leurs en- « fants, qu'ils n'eussent au moins deux fois traversé la « ligne ennemie[1]. »

Vercingétorix ne laisse pas cette ardeur se ralentir. Le lendemain, il forme de sa cavalerie trois corps; deux se montrent sur les flancs de l'armée romaine, le troisième se présente de front à l'avant-garde, et lui ferme le chemin. César forme aussi trois divisions de sa cavalerie, et les oppose aux assaillants. L'affaire s'engage sur tous les points; les Romains font halte; ils placent leurs équipages entre les légions. Où César voit les siens pressés, il fait porter les enseignes et avancer les cohortes. Cette manœuvre arrête la cavalerie gauloise dans sa poursuite, et sauve la cavalerie romaine d'une totale destruction. Le combat fut sanglant et incertain; César y courut les plus grands dangers; enveloppé par un gros de

1. Conclamant equites « sanctissimo jurejurando confirmari oportere, ne tecto recipiatur, ne ad liberos, ne ad parentes, ne ad uxorem « aditum habeat, qui non bis per hostium agmen perequitarit. » Cæs., Bell. Gall., VII, 66.

52 cavaliers arvernes, il fut presque pris, et son épée resta entre leurs mains[1]. Enfin, sur le flanc droit des Romains, la cavalerie germaine, ayant gagné une hauteur importante, en débusque les Gaulois, les poursuit jusqu'à une rivière où Vercingétorix tenait son infanterie en bataille, et jette de ce côté beaucoup de trouble. César l'aperçoit, et met en mouvement les légions; l'infanterie gauloise, craignant d'être tournée, s'enfuit en désordre vers ses camps; les Romains et les Germains en font un massacre horrible. Vercingétorix rallia les siens dans les trois camps qu'il avait fortifiés à peu de distance du champ de bataille. Le nombre des prisonniers fut considérable. Parmi eux on remarquait trois des principaux chefs éduens : Cotus, dont il a été question plus haut, autrefois partisan de César, et rival de Convictolitans, aujourd'hui général de la cavalerie insurgée; Cavarill, successeur de Litavic dans le commandement de l'infanterie éduenne, et un Éporédorix, qui avait été chef des Édues dans leur guerre contre les Séquanes, au temps d'Arioviste[2].

La face des choses avait bien changé : c'était maintenant l'armée gauloise qui, frappée d'une terreur panique, demandait à grands cris la retraite. Toute l'autorité, tout le sang-froid de Vercingétorix, échouèrent contre l'épouvante générale; craignant même de plus grands désastres, il leva le camp, et se porta vers Alésia, capitale des Mandubes, peuplade cliente de la cité éduenne. César ne perdit pas un instant. Laissant ses bagages sur une colline avec une garde de deux légions, il se mit

1. Ἔδοξε καὶ κατ' ἀρχάς τι καὶ σφαλῆναι, καὶ δεικνύουσιν Ἀρβερνοὶ ξιφίδιον... ὡς δὴ Καίσαρος λάφυρον. Plut., in Cæs., 26.

2. Cæs., Bell. Gall., VII, 67.

à la poursuite des coalisés tant que dura le jour, leur 52
tua près de trois mille hommes, et campa le lendemain sous les murs de la place [1].

Alésia, renommée parmi les forteresses de la Gaule, jouissait, comme on l'a vu, de plus d'un genre de célébrité : les vieilles traditions galliques, d'accord avec les traditions phéniciennes et grecques, lui donnaient pour fondateur Hercule, ou plutôt le peuple tyrien, dont ce dieu conquérant était le symbole [2]. Ainsi que Gergovie, Alésia était située sur le plateau d'une montagne, mais d'une montagne plus haute et plus escarpée. Deux petites rivières [3] coulaient au pied, et, se réunissant près de là, à l'ouest de la ville, laissaient entre leur confluent et la montagne une plaine de trois mille pas de long; une ceinture de collines de hauteur égale, et séparées par des intervalles étroits, environnait toute la vallée. Le camp gaulois, muni d'un fossé et d'un rempart de six pieds de haut, occupait, sous les murailles de la ville, la partie de la montagne tournée à l'est : sa force en infanterie était de quatre-vingt mille hommes, et il comptait environ dix mille cavaliers échappés aux désastres de la bataille et de la retraite. Une armée si nombreuse sous une ville si bien située défiant toute attaque de vive force, César conçut la prodigieuse idée de réduire par un même blocus à la fois l'armée et la place. Il fit commencer une ligne de circonvallation de onze milles de circuit; il établit plusieurs camps; et vingt-trois forts s'élevèrent, où des postes furent disposés contre les attaques subites des assiégés; la nuit,

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 68.
2. V. ci-dessus, tome I, livre I, ch. 1.
3. La Loze et l'Ozerain : Lutosa et Osera.

52 ces forts devaient servir de retraite aux piquets de garde[1].

Vercingétorix reconnut qu'il avait commis une grande faute en concentrant toutes ses forces sur un seul point; pour la réparer autant que possible, et arrêter les progrès de cette barrière qui s'étendait autour de lui, il fit descendre sa cavalerie dans la plaine comprise entre le pied de la montagne et le confluent des deux rivières, avec ordre d'engager le combat, qui fut meurtrier et opiniâtre des deux côtés. L'avantage était enfin aux Gaulois, lorsque César rangea ses légions en bataille devant le retranchement. La présence des légions anime les cavaliers romains; les Gaulois, rompus et en déroute, se retirent vers leur camp; mais dans leur précipitation ils s'entassent aux portes trop étroites pour leur nombre, et ferment le passage à leurs compagnons. Les Germains, qui les poursuivent vivement, en font un grand carnage. César, pour profiter du désordre, avance avec les légions. A cette vue, les Gaulois de l'intérieur du camp s'effrayent et crient aux armes; quelques-uns des plus épouvantés courent se réfugier dans la ville, et Vercingétorix est obligé de faire fermer les portes du camp. Cependant l'ordre ne tarde pas à se rétablir. César renonce alors à attaquer et revient sur ses pas; la cavalerie germaine le suit, ramenant beaucoup de chevaux et ayant tué beaucoup de monde[2].

Vercingétorix mettait dans sa cavalerie ses plus vives espérances; trahi par elle deux fois coup sur coup, il prit une résolution qui dénotait déjà bien du décourage-

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 69.
2. Id., ibid. 70. — Polyæn., Stratag., VIII, 23, § 11.

ment. Avant que les lignes des assiégeants fussent terminées, il la convoqua au milieu de la nuit, exposa les dangers pressants de sa situation, et recommanda à chaque cavalier en particulier de se rendre dans son pays, afin d'appeler aux armes toute la population en âge de combattre. Il leur remémora ce qu'il avait fait pour la Gaule, les conjurant « de pourvoir à sa sûreté, de ne pas « l'abandonner au supplice et à la merci de l'ennemi, « lui qui s'était dévoué si pleinement pour la cause publi« que [1] ; c'était sa vie qu'il fallait sauver, c'était la vie de « quatre-vingt mille hommes d'élite qui périraient avec « lui. » Il ajouta qu'il avait des vivres pour trente jours; qu'à la rigueur même il pourrait les faire durer un peu plus longtemps. Cela dit, il les congédia à la seconde veille, et les cavaliers, passant par l'intervalle que laissaient encore les ouvrages romains, s'éloignèrent d'Alésia. Pour lui, il se retira dans la ville avec son infanterie, se fit livrer tous les grains qui s'y trouvaient, prononça la peine de mort contre quiconque en recélerait, et partagea par tête le bétail dont les habitants avaient fait grande provision. Le blé fut distribué à jours fixes et avec épargne, et l'on attendit avec résignation ou une prompte délivrance ou les horreurs d'une famine prochaine [2]. 52

César, instruit de ces dispositions par les transfuges et les captifs, poussa avec un redoublement d'activité les travaux des lignes. Il faisait creuser d'abord un fossé de vingt pieds de large dont les côtés étaient à pic et le fond égal à l'ouverture. Tous les autres ouvrages étaient pla-

1. Neu se, de communi libertate optime meritum, in cruciatum hostibus dedant : qui si indiligentiores fuerint, millia hominum delecta LXXX secum interitura demonstrat. Cæs., Bell. Gall., VII, 71.

2. Id., ibid.

52 cés à quatre cents pas en arrière de ce fossé, afin de prévenir les attaques subites ou les irruptions nocturnes, et de garantir durant le jour les travailleurs romains; car la circonférence de la ligne était si grande, que les soldats pouvaient difficilement garnir les défenses. Dans l'espace intermédiaire, César tira encore deux fossés de quinze pieds de large et d'autant de profondeur, et dans celui qui était intérieur et traversait un terrain bas et inculte, il fit venir les eaux de la rivière; derrière, il éleva une terrasse avec un rempart de douze pieds; il y ajouta un revêtement de claies avec des créneaux, et, à la jonction du rempart et du parapet, une fraise et une palissade formée de gros troncs d'arbres fourchus et saillants, pour empêcher l'ennemi de monter; tout l'ouvrage fut flanqué par des tours, à quatre-vingts pieds de distance l'une de l'autre [1].

Les soldats romains devaient à la fois aller chercher des grains et des fourrages fort au loin (César leur avait ordonné de s'en pourvoir pour trente jours), couper les bois de construction et travailler aux retranchements, ce qui diminuait beaucoup le nombre des troupes dans le camp; souvent même les assiégés attaquaient les travailleurs, et faisaient des sorties vigoureuses par plusieurs portes. Pour parer en partie à ces inconvénients, César voulut ajouter de nouvelles défenses aux retranchements, afin qu'ils fussent gardés plus aisément et par moins de monde. D'après ses ordres, on prit des troncs d'arbres dont on retrancha les branches les plus faibles; ils furent passés à la doloire et aiguisés par le sommet; on les enfonça et on les fixa au pied, en les liant l'un à l'autre, dans une tranchée large et profonde de cinq pieds; ils sortaient depuis la naissance des branches; il y en

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 72..

avait cinq rangées qui se touchaient et s'entrelaçaient [1]. 52
En avant, César fit encore creuser des fosses de trois pieds de profondeur disposées en échiquier et étroites par le bas; on y plantait des pieux gros comme la cuisse, aiguisés au feu par le haut, la pointe ne sortait de terre que de quatre doigts; la terre, autour de la tige, était foulée avec les pieds pour consolider l'ouvrage, et le reste était recouvert à la surface de ronces et de branchages, pour cacher le piége. Il y en avait huit rangs, distants de trois pieds, et les soldats les appelaient des lis, à cause de leur ressemblance avec cette fleur. Plus avant encore il fit enfoncer en terre et semer partout, à peu de distance les unes des autres, des chausse-trapes d'un pied de long, armées de pointes de fer ou aiguillons [2]. Ce n'était là que la plus petite moitié de ces ouvrages prodigieux : ils furent exécutés une seconde fois en contrevallation, du côté de la campagne, afin de mettre le camp à l'abri des attaques du dehors. Le niveau fut suivi autant que le permit la nature du terrain; le circuit total était d'environ quatorze milles; tout cela fut terminé en moins de cinq semaines et par moins de soixante mille hommes [3].

Mais ce n'était pas seulement sous les murs d'Alésia, dans les rangs des agresseurs, que s'opéraient des prodiges d'activité; ce n'était pas là seulement qu'on veillait, que la sueur coulait à la peine, qu'on se préparait par d'immenses travaux à une grande et dernière lutte. Les paroles de Vercingétorix avaient retenti comme le cri de détresse de la patrie elle-même. La crainte, la dou-

1. Les soldats romains les appelaient des Cippes. — Hos Cippos appellabant. Cæs., Bell. Gall., VII, 73.

2. Stimulos nominabant. Id., ibid., 73.

3. Id., ibid., 74.

52 leur, la haine, la vengeance, avaient rallié dans une seule volonté, pour un seul effort, depuis la Garonne jusqu'au Rhin, depuis les Alpes jusqu'à l'Océan, toutes ces nations naguère si divisées. Une assemblée générale s'était tenue, où le nord, le centre et l'ouest avaient envoyé également leurs représentants. L'ordre donné par Vercingétorix d'armer la population en masse avait été discuté et rejeté, à cause des délais qu'entraînerait une telle opération et de l'impossibilité de faire agir sans confusion et même de nourrir des masses aussi énormes[1] : on avait préféré fixer à chaque nation un contingent qu'elle fournirait immédiatement. Les Édues, avec les peuples de leur ressort, Séguses, Ambirarètes, Brannoves, Aulerkes-Brannovikes, devaient armer trente-cinq mille hommes; trente-cinq mille aussi, les Arvernes joints à leurs clients, Eleutères-Cadurkes, Gabales et Vélaunès; les Senons, les Séquanes, les Bituriges, les Santons, les Rutènes, les Carnutes, chacun douze mille; les Bellovakes, dix mille; les Lemovikes, dix mille; les Pictons, les Turons, les Parises, les Helvètes, huit mille chacun; les Suessions, les Ambiens, les Médiomatrikes, les Pétrocores, les Nerves, les Morins, les Nitiobriges, chacun cinq mille; les Aulerkes-Cénomans, autant; les Atrébates, quatre mille ; les Bellocasses, les Lexoves, les Aulerkes-Éburovikes, trois mille chacun; les Raurakes avec les Boïes, même nombre; les États armorikes, les Curiosolites, Rhédons, Ambibares, Calètes, Osismes, Vénètes, Unelles, six mille en tout. Les Bellovakes, par un orgueil absurde, refusèrent leur contingent de dix mille hommes, disant qu'ils fai-

1. Ne tanta multitudine confusa, nec moderari, nec discernere suos, nec frumentandi rationem habere possent. Cæs., Bell. Gall., VII, 75.

saient la guerre pour leur compte et ne prendraient l'ordre de personne ; pourtant, sur les instances de l'Atrébate Comm, leur hôte, et par don d'hospitalité, ils lui envoyèrent deux mille hommes[1]. Un seul peuple, le peuple rémois, au milieu du mouvement général d'enthousiasme et de dévouement, eut l'odieuse constance d'y résister. 52

Deux cent quarante mille fantassins et huit mille cavaliers se rassemblèrent sur la frontière éduenne, qui était le point de réunion. On y fit le dénombrement de l'armée, et on choisit des chefs. Le commandement fut déféré à Comm l'Atrébate, aux Éduens Virdumar et Éporédorix, et à Vergasillaun, Arverne et parent de Vercingétorix ; on leur donna un conseil militaire formé de membres pris dans chaque cité. Dans ce conseil sans doute figura le brave et malheureux Ambiorix, qui n'apportait sous les drapeaux de la Gaule que son épée et sa vie, car son peuple avait été détruit. Les choses étant ainsi organisées, les Gaulois, pleins de confiance et d'ardeur, se mirent en marche vers Alésia[2].

Quelque activité qu'eussent déployée les chefs et les peuples de la Gaule, les trente jours fixés par Vercingétorix étaient passés, et déjà dans la place la disette devenait extrême. Prisonniers, comme ils étaient, dans une double enceinte, séparés du monde entier, les assiégés ne savaient rien de ce qui s'était fait au dehors, et l'incertitude augmentait encore l'horreur de leur situation. Quelques jours s'écoulèrent dans l'attente ; mais enfin le

1. Bellovaci suum numerum non contulerunt, quod se suo nomine atque arbitrio cum Romanis bellum gessuros dicerent, neque cujusquam imperio obtemperaturos : rogati tamen a Comio, pro ejus hospitio II millia miserunt. Cæs., Bell. Gall., VII, 75.

2. Id., ibid., 76.

52 conseil s'assembla pour prendre une résolution définitive.

Plusieurs projets furent discutés. Quelques-uns inclinaient à capituler, la plupart à tenter une sortie générale, tandis que les forces n'étaient pas encore épuisées. Critognat, Arverne d'une haute naissance et d'une grande autorité, combattit avec chaleur ces avis, et en ouvrit un d'une énergie vraiment effrayante. « Je ne réfuterai pas, « dit-il, ceux qui prétendent appeler capitulation une « lâche et abjecte servitude : de tels hommes, je pense, « ne doivent être ni comptés au nombre des citoyens, ni « admis dans cette assemblée [1]; je m'adresse à ceux qui « proposent une sortie; ceux-là du moins conservent « quelque ombre de notre ancienne vertu. Mais il y a « faiblesse encore à ne savoir pas supporter quelques « jours de disette; les hommes qui bravent la mort sont « moins rares que ceux qui s'offrent aux douleurs et à « la souffrance, et je serais de ce nombre (car à moi « aussi la dignité de ma personne m'est chère) si je ne « voyais ici d'autre perte que celle de la vie [2]. Dans le « parti que nous devons prendre, considérons toute la « Gaule, que nous avons appelée à notre délivrance; et « quel, pensez-vous, sera le courage de nos parents et « de nos amis, lorsqu'ils arriveront, et qu'ils trouveront, « sur le même champ de bataille où ils devront com- « battre, les corps de quatre-vingt mille hommes qu'ils « étaient venus secourir? Ne privez donc pas de notre

1. Nihil, inquit, de eorum sententia dicturus sum, qui turpissimam servitutem deditionis nomine appellant; neque hos habendos civium loco, neque ad concilium adhibendos censeo. Cæs., Bell. Gall., VII, 77.

2. Atque ego hanc sententiam probarem (nam apud me multum dignitas potest), si nullam, præterquam vitæ nostræ, jacturam fieri viderem. Id., ibid.

« soutien ceux qui, pour notre salut, ne craignent pas 52
« de s'exposer à tous les dangers; et, par précipitation, « par imprudence, par pusillanimité, n'allez pas livrer « la patrie à l'avilissement d'un esclavage perpétuel. Parce « qu'on n'est pas arrivé à jour fixe, vous voulez douter « de la constance et de la foi publique ! Mais quoi ! « quand vous voyez tous les jours les Romains ajouter « au dehors et au loin des fortifications nouvelles, pen- « sez-vous qu'ils s'exercent seulement pour se tenir en « haleine? que cela vous suffise. Si tous les chemins vous « sont fermés pour avoir des rapports directs de la pro- « chaine arrivée des nôtres, croyez-en ces témoignages; « ils vous disent assez que notre salut approche, et que « l'inquiétude et l'effroi retiennent l'ennemi jour et nuit « au travail. Quel est donc mon avis? De faire ce qu'ont « fait nos ancêtres dans leur guerre, bien moins funeste, « contre les Kimris et les Teutons. Forcés, comme nous, « d'abandonner leurs campagnes et de se renfermer « dans leurs murailles, plutôt que de se rendre, faute « de vivres, ils surent soutenir leur vie avec les corps de « ceux que leur âge ou leur faiblesse rendaient inutiles à « la défense : et si cet exemple nous manquait, je dirais « que, pour la cause de la liberté, il serait glorieux de le « transmettre à nos descendants[1]. Y eut-il jamais rien à « comparer à la guerre que nous supportons? Les Kim- « ris, quand ils eurent ravagé la Gaule et couvert notre « pays de deuil et de désastres, s'éloignèrent enfin de « nos foyers; ils allèrent en chercher d'autres à dévaster; « ils ne nous enlevèrent pas nos lois[2], nos mœurs, nos « biens; la liberté nous resta. Mais les Romains, que

1. Cujus rei exemplum si non haberemus, tamen libertatis causa instituti, et posteris prodi pulcherrimum judicarem. Cæs., Bell. Gall., VII, 77.

2. Depopulata Gallia, Cimbri, magnaque illata calamitate, finibus qui-

52 « veulent-ils? que cherchent-ils? L'avarice et l'envie les « amènent; ceux que la renommée leur a fait connaître « comme fameux et puissants par les armes, ils veulent « s'établir sur leur territoire, s'emparer de leurs champs, « de leurs demeures, et leur imposer le joug d'une éter- « nelle servitude; ils n'ont jamais fait la guerre avec « d'autres desseins; et si vous ignorez quelle est leur poli- « tique dans les contrées lointaines, voyez la Gaule qu'ils « ont réduite en province; elle a perdu ses lois, ses « coutumes; elle est soumise aux haches et aux fais- « ceaux, sous le poids d'un esclavage qui ne doit plus « finir [1]. »

Un murmure d'horreur et en même temps d'approbation accueillit les paroles du chef arverne; on s'écria de toutes parts qu'un tel parti était préférable à une capitulation [2], mais qu'avant de s'y résoudre, il fallait épuiser les dernières ressources. On exécuta alors une mesure moins révoltante que la mesure proposée par Critognat, quoique non moins inhumaine dans le fond; on fit sortir de la place toutes les bouches inutiles. Les Mandubes, citoyens d'Alésia, avec leurs femmes et leurs enfants, se virent chassés de leur ville par les soldats. Pleurant et poussant des cris lamentables, ils arrivèrent à la ligne ennemie, suppliant César de les laisser passer ou de les recevoir dans son camp, fût-ce même comme esclaves; mais César ordonna qu'on les éloignât

dem nostris aliquando excesserunt, atque alias terras petierunt: jura, leges, agros, libertatem nobis reliquerunt. Cæs., Bell. Gall., VII, 77.

1. Respicite finitimam Galliam, quæ in provinciam redacta, jure et legibus commutatis, securibus subjecta, perpetua premitur servitute. Id., ibid.

2. Illo tamen potius utendum consilio, si res cogat atque auxilia morentur. Id., ibid., 78.

à coups de traits[1]. Ainsi rejetés entre la ville et le camp 52
romain, courant tour à tour des portes de l'une aux portes de l'autre, implorant tour à tour des frères et des ennemis, et ne trouvant nulle part pitié ni secours, cette foule infortunée succomba en peu de jours au désespoir et à la faim.

Cependant l'armée nationale approchait; elle parut enfin, et occupa une éminence qui touchait presque à la ligne romaine : elle campait à moins d'un mille du fossé de contrevallation. Le lendemain sa cavalerie se répandit dans la plaine, et son infanterie prit poste de tous côtés sur les collines. A la vue de ces mouvements que les assiégés apercevaient du haut des murs d'Alésia, tant de misères furent oubliées, et les angoisses firent place aux transports de la joie la plus exaltée : on s'embrassait, on se félicitait, on apprêtait gaiement ses armes, l'espérance avait rétabli toutes les forces, doublé tous les courages. Dans leur impatience enfin, la garnison sort de la ville, commence à combler avec des claies et de la terre le premier fossé de circonvallation, et se prépare à tout événement pour une attaque vigoureuse[2].

César disposa ses légions sur les deux lignes de retranchements, fit sortir sa cavalerie et engagea le combat. Du sommet des hauteurs que les deux camps occupaient, la vue portait sur la plaine, et tous les regards fixés sur les combattants épiaient leurs mouvements avec anxiété. Les Gaulois avaient mêlé à leur cavalerie quelques archers et soldats armés à la légère, qui la soutenaient dans sa retraite, et arrêtaient le choc de l'ennemi; cette infanterie gêna beaucoup les Romains, en

1. Cæsar recipi prohibebat. Cæs., Bell. Gall., VII, 78. — Dio, XL, 40.
2. Cæs., Bell. Gall., VII, 79.

52 blessa un grand nombre et força plusieurs escadrons à se retirer de la mêlée. Chaque fois que les Gaulois chargeaient avec avantage, chaque fois que les Romains pliaient, des cris d'espérance et d'encouragement s'élevaient à la fois des deux armées gauloises qui entouraient les lignes ennemies. Comme l'action se passait sous les yeux des deux partis, l'amour de la gloire et la crainte de la honte les animaient également; aucun trait de courage ni de lâcheté ne pouvait rester ignoré. On combattit avec acharnement depuis midi jusqu'au coucher du soleil, et la victoire restait indécise; mais la cavalerie germaine ayant fait une charge en escadrons serrés sur un seul point, la cavalerie gauloise fut enfoncée; les archers, enveloppés, furent taillés en pièces. Les légions sortirent alors à la poursuite des fuyards et les poussèrent jusqu'à leur camp sans leur donner le temps de se rallier. La garnison d'Alésia, consternée, regagna ses murailles[1].

L'armée gauloise extérieure prit un jour de repos, et ce temps fut employé à préparer des claies, des échelles, des crocs en grande quantité. Vers le milieu de la nuit, elle sortit dans le plus grand silence, et s'approcha des ouvrages romains, du côté de la plaine. Là, poussant un cri général, pour avertir les assiégés, elle se mit à jeter des fascines dans le fossé, et à chasser les postes ennemis du rempart à coups de fronde et de traits. A leur cri, la trompette d'alarme répondit aussitôt de l'enceinte de la place; Vercingétorix et les siens accoururent. Les Romains de leur côté prennent place aux remparts; ils font jouer les machines établies sur la terrasse et dans les tours; et les boulets de plomb, les dards, les

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 80.

pierres, préparés d'avance, pleuvent devant eux; mais 52
l'obscurité ne permettant pas de diriger les coups, de part et d'autre on tuait, on blessait en aveugle, et le sang coulait par torrents. Les lieutenants à qui la défense de ce quartier était échue, se voyant rudement pressés, font venir des troupes des forts les plus éloignés[1]. Tant que les Gaulois combattirent à distance des retranchements, leurs traits nuisirent beaucoup aux Romains; mais lorsqu'ils commencèrent à approcher, les uns se jetèrent sur ces pointes appelées aiguillons, d'autres tombèrent dans ces fossés garnis d'un pieu, et y restaient empalés, ou périssaient sous les traits partis des machines. Après avoir éprouvé des pertes considérables, sans avoir pu nulle part entamer les retranchements, à la pointe du jour, craignant d'être enveloppés par les sorties qui se faisaient des forts situés sur les hauteurs, ils se retirèrent; et ceux du dedans, qui comblaient le premier fossé, ayant employé à ce travail beaucoup de temps, s'aperçurent de la retraite de leurs frères, avant d'avoir pu atteindre le pied du rempart, et rentrèrent alors dans la ville[2].

La bravoure gauloise avait donc échoué une première fois contre cette forteresse et ces machines meurtrières qui protégeaient les Romains; une seconde épreuve fut résolue, celle-ci devait être décisive. Le conseil de l'armée extérieure se fit amener des gens connaissant le pays, pour apprendre d'eux le site et la nature des défenses des forts ennemis placés sur la hauteur. Il y avait au nord une colline qui n'avait pu être comprise dans l'enceinte des retranchements, à cause de son étendue; César

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 81.
2. Id., ibid., 82.

52 avait été obligé d'établir le camp dans un terrain à mi-côte et conséquemment commandé par la hauteur. La garde de ce quartier était échue aux deux lieutenants C. Antistius Réginus et C. Caninius Rébilus. Ayant reconnu les lieux par leurs éclaireurs, les chefs gaulois choisirent soixante mille de leurs hommes les plus braves et les mirent sous le commandement de l'Arverne Vergasillaun. Vergasillaun, parti de son camp à la première veille de la nuit, arriva au point du jour dans le lieu désigné : il se cacha derrière la colline, et fit reposer ses gens. Lorsque l'heure de midi approchait, il marcha vers cette partie du camp romain dont nous venons de parler; en même temps la cavalerie s'approcha des retranchements du côté de la plaine, et l'infanterie, commandée par Comm l'Atrébate, se mit en bataille [1].

Vercingétorix, du haut de sa citadelle, voyant ce mouvement, sortit de la ville avec les claies, les fascines, les galeries couvertes, les faux de siége et tout ce qu'il avait disposé pour l'assaut. Partout à la fois le combat s'engage; on met tout en usage, on s'attache aux endroits qui paraissent plus faibles. L'ennemi suffit à peine à la garde de tant de retranchements qu'il faut défendre de deux côtés. Les clameurs qui s'élèvent de l'attaque extérieure, et que les Romains entendent derrière eux, les inquiètent et favorisent l'armée intérieure; chacun songe, dans ces circonstances, que sa sûreté dépend de la valeur d'autrui, et souvent le danger le plus éloigné est celui qui fait le plus d'impression sur les esprits [2].

César avait choisi un poste d'où il pouvait tout voir à

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 83.
2. Id., ibid., 84.

une grande distance; il envoyait de là ses ordres et des 52
secours où ils étaient nécessaires. De part et d'autre on sentait que la journée serait décisive et terminerait la guerre; les Gaulois voyaient qu'ils n'avaient plus d'espoir s'ils ne parvenaient à percer la ligne, et les Romains, que la victoire était la fin de leurs travaux. Le fort de l'action était surtout aux postes supérieurs, où Vergasillaun commandait l'attaque; car cette sommité étroite qui dominait la colline était d'une extrême importance. Les Gaulois s'épuisent donc en efforts pour se faire jour; tandis que les uns lancent des traits, d'autres, ayant formé la tortue, s'avancent au pied du rempart; des combattants frais prennent la place de ceux qui sont fatigués; la terre qu'ils ont jetée sur les défenses extérieures leur donne la possibilité de monter à l'assaut, et les garantit des piéges cachés. Bientôt les projectiles et les forces manquent aux légions [1].

César envoie sur ce point Labiénus avec six cohortes, et lui ordonne, s'il ne peut plus soutenir la défense du rempart, de tenter une sortie, mais seulement à la dernière nécessité; il va ensuite lui-même parcourir les autres points; il encourage les soldats, les exhorte à ne pas céder à la fatigue, leur remontre que tout le fruit des combats précédents dépend de cette journée. Cependant la troupe de Vercingétorix, désespérant de forcer les retranchements de la plaine, à cause de l'étendue des fortifications, tente d'escalader les hauteurs escarpées où les Romains avaient des forts; elle y transporte tout ce qu'elle avait préparé pour l'assaut, elle déloge par une grêle de traits les Romains qui combattaient sur les tours, et parvient à se faire un chemin avec des terres, des

1. Cæs., Bell., Gall., VII, 85.

52 claies et des fascines; alors elle coupe avec des faux les mantelets, et commence à démolir le rempart [1].

César fait partir Brutus avec six cohortes, ensuite le lieutenant Fabius avec sept autres : l'action devenant plus vive, il s'y porte en personne avec des renforts de troupes fraîches. Le combat rétabli et les assaillants repoussés, il se rend au poste où combattait Labiénus. Il prend d'abord avec lui quatre cohortes du fort voisin, se fait suivre par une partie de la cavalerie, et ordonne à l'autre de faire un circuit par le dehors des retranchements et d'aller prendre l'ennemi sur ses derrières : Labiénus se trouvait dans le plus grand danger [2].

César se hâta d'arriver. Les Gaulois qui, de la hauteur qu'ils occupaient, plongeaient sur le terrain du camp, reconnurent le proconsul au manteau de pourpre qu'il portait les jours de bataille, et, voyant les escadrons et les cohortes qui le suivaient, recommencèrent l'assaut; un double cri s'éleva en même temps des rangs gaulois et des rangs ennemis. Bientôt même, jetant le javelot, de part et d'autre, on tira le glaive, et on lutta corps à corps. Pendant cette mêlée terrible, la cavalerie romaine, que César avait envoyée en dehors du camp, vint prendre les Gaulois à dos tandis que des cohortes fraîches accouraient sur le rempart. Les Gaulois faiblirent, et furent enfin repoussés après un grand carnage. Sédule, prince et chef des Lemovikes, fut tué, et Vergasillaun fait prisonnier; plus de soixante-quatorze drapeaux furent apportés à César. La garnison d'Alésia, voyant ce massacre et cette fuite désespérée, abandonna sa position et rentra dans la ville. Une terreur panique s'empara alors du

1. Cæs., Bell. Gall., VII, 86.
2. Id., ibid., 87.

reste de l'armée extérieure, qui se retira dans le plus grand désordre. Poursuivie par la cavalerie ennemie, après avoir perdu presque toute son arrière-garde, elle se dispersa pour ne plus se rallier. Ainsi finit cette journée commencée avec tant d'espérances et sous des auspices si brillants. Jamais depuis huit ans les légions romaines n'avaient couru plus de dangers. Si Comm l'Atrébate, Virdumar, Éporédorix, avaient secondé les efforts opiniâtres de Vergasillaun; si la ligne extérieure vers la plaine avait été attaquée avec autant d'audace que la ligne intérieure par Vercingétorix, la Gaule était sauvée; et le nom de César, devenu si dangereux à la liberté et au repos des nations, aurait été inscrit dans l'histoire à côté des noms de Crassus et de Varus, pour l'encouragement des peuples et l'éternel effroi des conquérants [1]. 52

Qu'on se représente, si l'on peut, l'état de la garnison d'Alésia durant la nuit qui suivit cette bataille funeste. Seul, au milieu d'une désolation inexprimable, Vercingétorix montrait un visage calme et résigné : c'est que toute espérance n'était pas éteinte au fond de ce cœur magnanime; c'est qu'il avait cru entrevoir encore une ressource, une de ces ressources qui n'apparaissent qu'aux âmes d'élite. Comme les Romains s'obstinaient à voir en lui l'auteur de tout ce qui s'était fait en Gaule depuis un an; comme ils soutenaient, dans leurs déclarations publiques, que le noble Arverne n'avait suscité cette guerre que pour son propre intérêt, par ambition, par soif de la royauté; comme César, en toute occasion, faisait éclater contre lui une violente inimitié personnelle, Vercingétorix pensa que sa mort suffirait peut-

1. Cæs., Bell. Gall., vii, 88. — Paterc., ii, 47. — Plut., Cæs., 27. — Dio, xl, 40. — Flor., iii, 10.

52 être aux vengeances publique et privée, et que ses malheureux compagnons pourraient obtenir merci. Il passa la nuit à se repaître de cette idée; au point du jour, il convoqua ses troupes. Pour la dernière fois, il les supplia de se rappeler quelle cause leur avait mis les armes à la main : « Ce n'est pas la mienne seulement[1], leur « dit-il, c'est la nôtre à tous, c'est la gloire et la liberté « de la Gaule. Cependant c'est bien moi qui vous ai pous- « sés à cette guerre, et vous ai attirés ici : puisque le « sort a décidé contre moi, ma tête vous appartient. Je « satisferai aux Romains par une mort volontaire, ou je « me livrerai à eux vivant, selon votre désir. Délibé- « rez[2]. » Le conseil envoya des députés à César, pour traiter avec lui de la reddition. La réponse du proconsul fut qu'ils devaient immédiatement livrer leur chef, leurs armes, et se rendre à discrétion[3]; en même temps il fit dresser son tribunal hors des portes, en avant du camp, pour y recevoir la soumission des vaincus et prononcer avec solennité sur leur sort.

Cette réponse était un arrêt irrévocable, auquel rien ne pouvait soustraire les Gaulois. Mais Vercingétorix n'attendit point que les centurions romains le traînassent pieds et poings liés aux genoux de César. Montant sur son cheval enharnaché comme dans un jour de bataille, revêtu lui-même de sa plus riche armure, il sortit de la ville, et traversa au galop l'intervalle des deux camps, jusqu'au lieu où siégeait le proconsul. Soit que la rapidité de sa course l'eût emporté trop loin, soit qu'il ne fît

1. Id se bellum suscepisse, non suarum necessitatum, sed communis libertatis causa demonstrat. Cæs., Bell. Gall., VII, 89.

2. Quoniam sit fortunæ cedendum, ad utramque rem se illis offerre, seu morte sua Romanis satisfacere, seu vivum transdere velint. Id., ibid.

3. Jubet arma transdi, principes produci. Id., ibid.

par là qu'accomplir un cérémonial usité, il tourna en 52 cercle autour du tribunal [1], sauta de cheval, et, prenant son épée, son javelot et son casque, il les jeta aux pieds du Romain [2], sans prononcer une parole [3]. Ce mouvement de Vercingétorix, sa brusque apparition, sa haute taille, son visage fier et martial [4], causèrent parmi les spectateurs un saisissement involontaire.

César fut surpris et presque effrayé. Il garda le silence quelques instants; mais bientôt, éclatant en accusations et en invectives, il reprocha au Gaulois « son ancienne « amitié, ses bienfaits, dont il l'avait si mal payé; » puis il fit signe à ses licteurs de le garrotter et de l'entraîner dans le camp. Vercingétorix souffrit tout en silence. Les lieutenants, les tribuns, les centurions qui entouraient le proconsul, les soldats même paraissaient vivement émus [5]. Le spectacle d'une si grande et si noble infortune parlait à toutes les âmes, César seul resta froid et cruel. Vercingétorix fut conduit à Rome, et plongé dans un cachot infect, où il attendit pendant six ans que le vainqueur vînt étaler au Capitole l'orgueil de son triomphe; car ce jour-là seulement le patriote gaulois devait trouver, sous la hache du bourreau, la fin de son humiliation et de ses souffrances [6].

1. Ἀναλαβὼν τῶν ὅπλων τὰ κάλλιστα, καὶ κοσμήσας τὸν ἵππον, ἐξιππάσατο διὰ τῶν πυλῶν, καὶ κύκλῳ περὶ τὸν Καίσαρα καθεζόμενον ἐλάσας... Plut., Cæs., 27.

2. Sua arma ante Cæsaris genua projecit. Flor., III, 10. — Πανοπλίαν ἀπέῤῥιψεν. Plut., loc. cit. — Dio, XL, 41.

3. Plut., Cæs., 27. — Dio, XL, 41.

4. Ἄλλως γὰρ περιμήκης ἦν, καὶ ἐν τοῖς ὅπλοις δεινῶς ἐνέπρεπεν. Dio, XL, 41.

5. Ταῦτα τοῖς μὲν ἄλλοις οἶκτον, τῆς τε προτέρας αὐτοῦ τύχης ἀναμνήσει, καὶ τῷ τῆς παρούσης ὄψεως περιπαθεῖ, ἐνέβαλεν. Id., ibid.

6. Id., ibid.

52 César fit à la garnison d'Alésia grâce de la vie, mais il la réduisit en esclavage, ainsi que les prisonniers de l'armée extérieure tombés en son pouvoir. Chaque soldat romain eut un captif pour butin [1]. Le proconsul réserva seulement vingt mille Arvernes et Édues pour regagner l'amitié de ces peuples, et les ramener à l'obéissance. Il partit ensuite et se rendit sur le territoire éduen. Découragée et tout étourdie du coup qu'elle venait de recevoir, la cité éduenne se soumit sans résistance; les Arvernes eux-mêmes envoyèrent des députés pour demander les ordres de César. Il exigea d'eux beaucoup d'otages. Ces nations furent les seules qui déposèrent les armes, et c'était, il est vrai, sur elles que les plus grandes pertes avaient porté. Voyant bien que la guerre n'était rien moins que finie, le proconsul envoya Labiénus avec deux légions et de la cavalerie passer l'hiver chez les Séquanes; il en plaça deux chez les Rèmes, une chez les Bituriges, une chez les Rutènes, deux sur la Saône afin de pourvoir aux vivres; lui-même prit son quartier à Bibracte [2].

1. Ex captivis toto exercitui capita singula, prædæ nomine, distribuit. Cæs., Bell. Gall., VII, 89.
2. Id., ibid., 90.

CHAPITRE III.

Nouvelle ligue gauloise; ses chefs; plan de guerre défensive. — Septième campagne de César : il ravage les terres des Bituriges et des Carnutes. — Combats et défaite des Bellovakes; mort de Corrée; exil de Comm l'Atrébate. — Nouvelles persécutions contre Ambiorix. — Dumnac vaincu. — Les Carnutes capitulent. — Siége d'Uxellodunum; Drappès est fait prisonnier. — Blocus de la place. — Supplice du Carnute Gutruat. — Arrivée de César devant Uxellodunum; défense héroïque des assiégés; ouvrages des Romains. — La ville se rend; cruauté de César. — Mort de Drappès; Luctère est livré par trahison. — Les Trévires vaincus par Labiénus. — Poursuite et misère de Comm l'Atrébate; il se venge de Volusénus; il fait sa paix avec les Romains. — Conduite habile de César envers les Gaulois vaincus. — Déplorable situation du pays.

51 — 50.

Les Arvernes et les Édues avaient mis bas les armes; 51
la plupart des compagnons de Vercingétorix étaient prisonniers ou morts; les chefs éduens se résignaient à la paix; un seul d'entre eux, inébranlable dans son patriotisme, avait refusé de jurer obéissance aux Romains, et s'était retiré chez les Trévires : ce généreux patriote se nommait Sure, et n'était pas moins illustre par sa naissance que par ses qualités personnelles [1]. Malgré ces défections, le reste de la Gaule ne perdait point courage, et tous les personnages marquants de la dernière guerre n'avaient point remis l'épée dans le fourreau : Comm l'Atrébate et Ambiorix vivaient encore; et Luctère,

1. Surum Æduum, qui et virtutis et generis summam nobilitatem habebat, solusque ex Æduis permanserat in armis... Hirt., Bell. Gall., VIII, 45.

51 l'ami et le compagnon de Vercingétorix, avait résolu de périr ou de venger le désastre d'Alésia. Outre ces hommes éprouvés par d'anciens services, une foule de chefs, inférieurs dans la confédération, mais puissants chacun dans sa cité, s'agitaient pour combiner un nouvel effort : tels étaient Gutruat chez les Carnutes, Dumnac chez les Andes, Corrée chez les Bellovakes, et le Senonais Drappès. Drappès surtout s'était signalé durant la campagne précédente, et s'était attiré par des coups hardis la haine et l'effroi des Romains; à la tête d'une bande d'esclaves fugitifs, de bannis et de gens de toute espèce, il avait fait la guerre de partisan, pillant les bagages, interceptant les convois, harcelant l'arrière-garde ou les flancs de l'ennemi [1]; et César en avait beaucoup souffert. Après s'être concertés entre eux et avec les personnages influents des autres peuples, les chefs de la nouvelle coalition arrêtèrent un plan commun de défense.

Une expérience funeste ne leur avait que trop démontré l'infériorité des forces gauloises réunies en masse contre la masse des forces romaines [2]. Ils sentaient que la guerre partielle et simultanée en un grand nombre de lieux était la seule praticable avec quelque chance de succès [3], contre des troupes aussi exercées et contre un général aussi habile; et pour diviser, dès l'ouverture des hostilités, les légions et l'attention du proconsul, ils établirent trois centres de résistance : un dans le nord

1. Collectis undique perditis hominibus, servis ad libertatem vocatis, exulibus omnium civitatum adscitis, receptis latronibus, impedimenta et commeatus Romanorum interceperat. Hirt., VIII, 30.

2. Nulla multitudine in unum locum coacta resisti posse Romanis. Id., ibid., 1.

3. Id., ibid.

chez les Bellovakes, un autre dans l'ouest chez les Andes, 51
et le troisième dans le midi chez les Cadurkes. Les Trévires devaient en outre s'armer pour inquiéter et retenir Labiénus sur le territoire séquanais ou aux environs. Ce plan étant approuvé par les nations liguées, on commença de toutes parts à ramasser des vivres, et à réparer les places fortes.

On ne put agir en si grand secret que l'ennemi n'en conçût de l'inquiétude; les Bituriges principalement, obligés de faire tous leurs préparatifs sous les yeux d'une légion et presque à la vue de César, découvrirent la chose[1]. Dès que le proconsul fut instruit de leurs mouvements, laissant à Bibracte son questeur Marc-Antoine, il partit dans la nuit des calendes de janvier, alla joindre la légion cantonnée chez les Bituriges, et fit venir à grandes journées une des deux qui hivernaient chez les Rèmes. Quand il les eut ralliées, il sortit inopinément de son camp, et se mit à parcourir le territoire biturige. Cette brusque attaque surprit la population disséminée dans les campagnes et occupée des travaux de la culture; elle ne fut pas même avertie par le signal qui précédait ordinairement César, l'incendie des habitations[2]. Plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent saisis et traînés garrottés parmi les bagages; les autres, fuyant devant lui, et poursuivis de canton en canton, crurent trouver refuge chez les peuples voisins, soit à l'abri d'hospitalités particulières, soit sous la protection de liens politiques; mais César les y poursuivit, parcourant le fer à la main tous les pays d'alentour, et ne laissant

1. Unius legionis hibernis non potuerant contineri quin bellum pararent conjurationesque facerent. Hirt., VIII, 2.

2. Hirt., VIII, 3.

51 pas aux habitants, occupés de leur propre salut, le loisir de secourir autrui[1]; dans chaque lieu, sur sa route, il se fit livrer des otages. Après avoir ainsi chassé pendant plusieurs semaines cette population demi-morte de froid, de faim et de lassitude, il lui proposa de rentrer en grâce. Que pouvaient ces malheureux? Ils subirent toutes les conditions qu'il plut à l'ennemi de leur imposer; c'est ce que l'historien romain de cette guerre appelle la *clémence* de César[2]: à ce prix ils purent revoir leurs foyers dévastés. La clémence de César s'étendit aussi sur les peuples qui avaient prêté asile aux fugitifs[3]; mais elle ne fut point gratuite. Il fallut que ces peuples fissent les frais d'une gratification accordée par le proconsul à ses soldats en dédommagement de leurs fatigues, et montant à deux cents sesterces par soldat et deux mille écus par centurion[4]. César renvoya ensuite les deux légions chez les Rèmes, et revint à Bibracte après quarante jours d'absence.

Mais les Carnutes, mécontents de la prompte soumission des Bituriges, entrèrent aussitôt sur leurs terres pour les forcer à reprendre les armes. Le proconsul n'était de retour à Bibracte que depuis dix-huit jours : il se décida pourtant à partir de nouveau; tirant de leurs quartiers la quatorzième légion et la sixième, cantonnées sur la Saône pour assurer les communications et les subsistances, il les mena contre les Carnutes. Les Carnutes, à son approche, évacuèrent le territoire biturige;

1. Nec dat ulli civitati spatium de aliena potius quam de domestica salute cogitandi. Hirt., VIII, 3.

2. Quum sibi viderent clementia Cæsaris reditum patere. Id., ibid.

3. Id., ibid.

4. Deux cents sesterces font 40 francs; deux mille écus romains, 1,960 francs.

César les suivit au delà de la Loire; il trouva leur pays presque désert : les habitants s'étaient dispersés et cachés au fond des bois. César, qui ne voulait pas exposer ses troupes aux rigueurs d'une saison rude et pluvieuse, les cantonna dans Génabum, partie sous les masures réparées des Gaulois, depuis l'incendie de l'année précédente, partie sous des baraques qu'il fit construire et recouvrir de chaume. Cependant il envoya sa cavalerie et son infanterie auxiliaire sur tous les points où l'on disait que les fugitifs s'étaient retirés. Ces courses ne furent point vaines, et chaque fois les Romains ramenèrent au camp un grand nombre de captifs et de bestiaux. Enfin la population carnute, mal abritée au fond de ces bois, assiégée et décimée par l'épée de l'ennemi, par l'âpreté et les pluies de l'hiver, se dispersa chez les nations voisines, où elle trouva un asile [1].

Sur ces entrefaites, la guerre recommença dans le nord; les Bellovakes les premiers prirent les armes ; les Aulerkes, les Vélocasses, les Calètes, les Ambiens, les Atrébates suivirent. La confédération attendait encore de la cavalerie germaine, que Comm [2] l'Atrébate avait été enrôler au delà du Rhin. Pendant l'absence de ce chef actif, le commandement suprême avait été confié au Bellovake Corrée [3], que recommandait surtout au choix de ses compatriotes une haine profonde et implacable contre les Romains. Le rendez-vous général était sur la frontière des Rèmes, opiniâtres dans leur trahison envers la cause nationale et dans leur amour pour l'étranger.

1. Hirt., VIII, 5.

2. Atrebatem Comium discessisse ad auxilia Germanorum adducenda. Id., ibid., 7.

3. Multitudinem maxime Correo obtemperare, quod ei summo esse odio nomen populi romani intellexissent. Id., ibid.

51 César, à ces nouvelles, laissa ses deux légions en cantonnement à Génabum, en réunit quatre autres, et se porta en toute hâte vers la frontière des Rèmes. Il se fit livrer tout ce que ce peuple, les Lingons et quelques autres cités voisines possédaient de cavalerie, repartit aussitôt, et entra sur les terres bellovakes. Comme celles des Carnutes, il les trouva abandonnées ; les hommes en état de combattre s'étaient réunis sur une colline protégée par des marais et des bois; la multitude sans armes s'était cachée dans des retraites inaccessibles ; quelques individus seulement étaient restés dans les champs, moins pour travailler que pour observer l'ennemi [1].

César alla prendre position en face de l'armée confédérée; il s'y fortifia par d'énormes fossés, des tours à trois étages que des galeries joignaient ensemble, et par d'autres ouvrages extraordinaires [2]. De l'enceinte de cette forteresse, il faisait des sorties dans la plaine pour ramasser des provisions, et du côté du camp gaulois pour engager quelques escarmouches. Chaque jour se livraient des combats partiels dont le résultat la plupart du temps était favorable aux confédérés. Une fois ils attirèrent la cavalerie rémoise dans une embuscade où elle perdit beaucoup de monde, et entre autres Vertiske, qui la commandait et était alors principal magistrat de sa cité. Son grand âge lui permettait à peine de monter à cheval; cependant, selon la coutume des Gaulois, il ne s'était point prévalu de sa vieillesse pour refuser le commandement, et n'avait point voulu que l'on combattît sans lui [3]. Ces succès animèrent les Belges, et les confir-

1. Non qui agrorum incolendorum causa remansissent, sed qui speculandi gratia essent remissi. Hirt., VIII, 7.

2. Id.,ibid., 9.

3. Qui quum vix equo, propter ætatem, posset uti, tamen, consuetu-

mèrent dans le système de guerre qu'ils avaient adopté. 51
Sur ces entrefaites, Comm arriva, amenant avec lui cinq cents hommes de cavalerie germaine : c'était tout ce qu'il avait pu enrôler au delà du Rhin[1].

César n'osait pas attaquer de vive force le camp gaulois couvert par ses marais; pour l'enfermer d'une circonvallation, quatre légions n'étaient pas suffisantes; il envoya à Trébonius, cantonné à Génabum, l'ordre de lui amener les deux qu'il commandait et celle qui hivernait chez les Bituriges. Tant de mystère et de célérité accompagna la marche du lieutenant, qu'il était entré déjà dans la Belgique avant que les chefs gaulois eussent avis de son approche. Craignant un siége pareil à celui d'Alésia, ceux-ci prirent le parti de renvoyer la nuit tous ceux que l'âge, les forces ou le défaut d'armes rendaient inutiles, et avec eux tout leur bagage. Tandis qu'ils étaient occupés à mettre en mouvement cette troupe où les chariots jetaient une grande confusion, il arriva que le jour les surprit; craignant que les Romains ne se missent aussitôt à la poursuite de cette colonne, ils se rangèrent en bataille devant leur camp. César ne jugeait prudent ni d'attaquer ceux qui attendaient de pied ferme, ni de poursuivre les autres en gravissant une colline escarpée; il voulut néanmoins avancer un peu, afin de gêner la retraite. Il fit jeter des ponts de claies sur le marais, et gagna rapidement la cime du coteau, n'étant plus séparé de l'ennemi que par un ravin étroit. Les légions y montèrent en ordre de bataille, et s'y déployèrent dans une position d'où les traits de leurs

dine Gallorum, neque ætatis excusatione in suscipienda præfectura usus erat, neque dimicari sine se voluerat. Hirt., VIII, 12.

1. Id., ibid., 10.

51 machines portaient jusque sur les rangs gaulois [1].

Les Belges attendaient que le proconsul vînt les attaquer sur leur terrain de l'autre côté du ravin; leur colonne de fuyards et de bagages, s'enfonçant de plus en plus dans les bois, se trouvait à peu près hors de danger; mais eux-mêmes n'osaient commencer leur retraite, de peur d'être attaqués et mis en désordre. César, voyant leur résolution, fit tracer et fortifier son camp, sur la colline qu'il occupait. L'ouvrage fini, il tint l'infanterie sous les armes et la cavalerie avec les chevaux bridés aux avant-postes; ces manœuvres employèrent tout le jour. Déjà la nuit approchait. La situation des Bellovakes devenait d'instant en instant plus précaire; car d'un côté les Romains étaient prêts à les poursuivre au moindre mouvement; de l'autre, séparés de leurs bagages, ils ne pouvaient passer la nuit sans vivres, et ils prévoyaient de plus grands périls pour le lendemain. Ils se tirèrent de cette situation critique par un stratagème : comme tous les Gaulois en guerre, ils portaient un faisceau de branches ou de paille sur lequel ils s'asseyaient [2]; ils firent passer de main en main ces faisceaux, les amoncelèrent sur leur front de bataille, y mirent le feu partout en même temps : bientôt une haie de flammes les déroba à la vue des Romains; ils prirent ce moment pour fuir à toutes jambes [3].

Quoique César ne pût pas apercevoir les Gaulois en retraite, cet embrasement lui fit soupçonner la ruse :

1. Hirt., VIII, 13, 14.

2. Fasces, ubi consederant, stramentorum ac virgultorum, quorum summa erat in castris copia, per manus inter se transditos, ante aciem collocaverunt. Id., ibid., 15.

3. Continens flamma copias omnes a conspectu texit Romanorum. Id., ibid.

il jeta en avant sa cavalerie, et suivit avec les légions; 51
pourtant, comme il devait se tenir en garde contre quelque surprise, il ne s'avança qu'avec lenteur. Les cavaliers d'ailleurs ne pouvaient pénétrer à travers la fumée et les flammes; ceux qui s'y laissaient emporter voyaient à peine la tête de leurs chevaux[1]. Les Gaulois eurent le temps de s'échapper, firent dix milles sans perte, et s'arrêtèrent dans une position avantageuse, d'où, par leurs embuscades fréquentes, ils nuisaient beaucoup à l'ennemi. Ces rencontres se multipliaient, lorsque César apprit, d'un captif, que le chef bellovake Corrée avait choisi sur toute son armée mille cavaliers et six mille fantassins des plus braves, et les avait postés dans un lieu où il soupçonnait que les Romains viendraient à cause de la quantité de grains et d'herbe qui s'y trouvait. César, averti à temps, fit partir en avant toute sa cavalerie avec l'infanterie légère; lui-même suivit avec les légions du plus près qu'il lui fut possible[2].

Le lieu de l'embuscade était une plaine d'un mille carré, entourée dans toute sa circonférence par des bois épais et une rivière profonde; Corrée l'avait ceinte d'un cordon de troupes d'élite. A l'approche de la cavalerie romaine, le chef bellovake paraît à la tête de ses cavaliers et la charge vigoureusement; la cavalerie romaine recule; l'infanterie légère accourt et la soutient; l'infanterie gauloise sort du bois; le combat s'engage sur tous les points et se prolonge longtemps incertain; l'arrivée des légions décida de la victoire. Les Gaulois, découragés, cherchent alors à fuir par divers chemins; mais cette

1. Vix suorum ipsi priores partes animadverterent equorum... Hirt., VIII, 16.

2. Id., VIII, 17.

51 enceinte impraticable où ils s'étaient proposé d'enfermer leur ennemi, ils s'y trouvent pris eux-mêmes; vaincus, débandés, ils gagnent en tumulte les bois ou la rivière; les Romains les poursuivent l'épée dans le dos, en massacrent et en noient un grand nombre. Dans cette épouvantable confusion, Corrée, supérieur à sa fortune, refuse de quitter le champ de bataille; vainement on lui crie de se rendre; entouré de cadavres ennemis, il blesse, il renverse tout ce qui l'ose approcher, et force les vainqueurs irrités à l'accabler de loin sous une grêle de traits[1].

Cette journée fut fatale à la cause gauloise : les Bellovakes, voyant l'élite de leur infanterie détruite, leur cavalerie perdue, leur chef tué, le sort entièrement contraire, et César près d'eux, courbèrent la tête. Ayant convoqué à son de trompe le conseil des confédérés, ils demandèrent à grands cris qu'on envoyât des députés et des otages aux Romains. A ces seuls mots, Comm monta à cheval, sortit du camp, et, sous l'escorte des cavaliers qu'il avait amenés d'outre-Rhin, de forêt en forêt, il parvint à gagner la Germanie[2], reniant une patrie qui se résignait déjà à servir, et allant en chercher une autre où du moins ses yeux ne rencontreraient pas un Romain.

La proposition des Bellovakes fut adoptée par les coalisés, mais des députés des premiers se rendirent d'abord auprès de César pour sonder ses dispositions. Ils le conjurèrent « de se contenter des calamités que ses « armes avaient fait peser sur leur nation : elle était

1. Nulla calamitate victus Correus excedere prælio silvasque petere, aut, invitantibus nostris, ad deditionem potuit adduci, quin fortissime præliando, compluresque vulnerando, cogeret elatos iracundia victores in se tela conjicere. Hirt., VIII, 19.

2. Id., VIII, 21.

« ruinée ; sa cavalerie, sa meilleure infanterie, étaient 51
« anéanties. Cependant, ajoutaient-ils, leurs frères avaient « tiré de cette défaite un véritable avantage, puisque « Corrée n'était plus, lui qui seul avait soulevé le peuple, « qui seul était l'auteur de la guerre ; car, de son vivant, « le sénat n'avait jamais eu autant de pouvoir que « l'aveugle multitude[1]. » César répondit « qu'il était « commode sans doute d'accuser les morts de toutes les « fautes commises ; mais qu'il n'y avait personne, quel « que fût son crédit, qui pût allumer et soutenir la « guerre avec le seul secours du peuple, malgré l'oppo« sition des principaux citoyens et du sénat ; qu'au « reste il les regardait comme assez sévèrement châtiés. » La nuit suivante, la réponse de César fut rapportée aux Bellovakes, et les autres cités qui attendaient l'issue de la négociation envoyèrent à leur tour des députés et livrèrent des otages.

La guerre était donc encore une fois étouffée dans le nord ; la population était abattue, mais non soumise. La domination romaine inspirait une telle haine, qu'on abandonnait en foule les villes et les campagnes pour aller vivre au fond des bois[2]. Des bandes nombreuses passaient le Rhin sur les traces de Comm, et renonçaient à la terre natale. Inquiet de ces migrations, et pour en arrêter le cours, César dissémina son armée sur différents points. Ayant appris que quelques centaines d'Éburons, sauvés par miracle de l'extermination de leur race, étaient revenus dans leur pays, avaient relevé leurs pauvres cabanes, et qu'Ambiorix vivait au milieu d'eux,

1. Nunquam enim senatum tantum in civitate, illo vivo, quantum imperitam plebem potuisse. Hirt., VIII, 21.

2. Ex oppidis demigrare, ex agris diffugere, ad præsens imperium evitandum. Id., VIII, 24.

51 il s'y porta aussitôt, brûla encore les habitations, gâta les moissons, massacra les enfants et les femmes. Il crut, suivant l'expression de son historien, « qu'il était de « son honneur [1] de ne rien laisser debout sur cette terre « vouée à la destruction. » Ambiorix lui échappa encore, mais le nom éburon fut effacé pour jamais de la liste des nations gauloises [2].

Diverses causes, et principalement la trahison du chef picton Durat, avaient retardé dans l'ouest de la Gaule la levée de boucliers. Ce Durat, espion des Romains [3], les informait de toutes les mesures prises par le parti national. Lorsqu'il vit l'insurrection près d'éclater, à la tête d'une troupe d'hommes vendus comme lui à l'étranger, il s'empara de la ville de Lémonum [4], capitale des Pictons, et se disposa à y soutenir un siége. Toutes les forces de la confédération de l'ouest n'étaient pas encore réunies, il s'en fallait de beaucoup. Les Andes étaient sous les armes, la brave et constante nation carnute avait quitté les forêts qui lui servaient maintenant d'habitation, pour accourir de nouveau sous les drapeaux de l'indépendance; mais les cités armoricaines n'avaient point organisé leur contingent, et Durat comprimait les Pictons. Dumnac, chef des Andes et de la confédération occidentale, jugeant que le plus pressé était de recouvrer Lémonum, vint y mettre le siége avec tout ce qu'il avait de forces disponibles.

1. Suæ dignitatis esse ducebat. Hirt., VIII, 24.

2. Id., ibid. 24, 25. — Oros., VI, 11.

3. Quum Caninius litteris nuntiisque Duratii cognovisset... Hirt., VIII, 26. — Il existe une médaille qui paraît se rapporter à ce Duratius ou DURAT. Elle porte sur le revers IVLIOS avec un cheval au galop. Mionnet, Suppl., t. I, p. 155.

4. Aujourd'hui Poitiers.

Cependant le lieutenant C. Caninius Rébilus, cantonné non loin de la Province avec deux légions, sur les rapports qu'il reçut de Durat, se porta de son côté sur Lémonum; en même temps, il fit savoir l'état des choses à César, qui lui envoya tout de suite vingt-cinq cohortes commandées par C. Fabius. Mais, arrivé près de Lémonum, Caninius n'osa point se mesurer en bataille rangée avec les assiégeants : il prit position à distance, et s'y fortifia. Dumnac marcha à lui, et l'assiégea dans son camp; ayant perdu beaucoup de temps et de monde, sans pouvoir entamer les retranchements, il retourna au siége de la place[1].

Sur ces entrefaites, Fabius approchait. Dumnac se crut perdu s'il se laissait enfermer entre les Romains et les assiégés; il retira aussitôt ses troupes du siége, et se dirigea vers le pont le plus voisin pour repasser la Loire. Fabius, qui côtoyait le fleuve en sens contraire, averti par ses espions, dépêcha en avant sa cavalerie avec ordre d'arrêter les confédérés au passage. Elle arriva comme ils traversaient le pont, et les attaqua embarrassés dans leurs bagages et troublés de ce choc subit; puis elle regagna les légions après avoir fait un grand butin et un grand carnage. Fabius alors força de marche, franchit le pont que Dumnac, dans le désordre de sa retraite, n'avait pas songé à couper, et l'avant-garde romaine atteignit l'arrière-garde gauloise. Le combat fut rude, et les Romains souffrirent beaucoup; mais, à l'arrivée des légions, les Gaulois furent écrasés. Les vainqueurs usèrent de leur victoire comme ils en usaient d'ordinaire. « On tua, dit l'historien de César, tant que « les chevaux purent aller, et tant que les bras purent

1. Hirt., VIII, 26.

51 « frapper : on massacra plus de douze mille ennemis, « soit de ceux qui avaient les armes à la main, soit de « ceux qui les avaient jetées bas[1]. » Fabius, poursuivant ses avantages, entra sur le territoire des Carnutes, dans l'espoir que tant de désastres coup sur coup les auraient rendus plus souples et plus faciles à soumettre; il ne se trompait pas. Ce malheureux peuple courba enfin la tête, et livra des otages; ainsi firent les Andes et les cités armoricaines; Dumnac, proscrit et fugitif de forêts en forêts, gagna les régions les plus sauvages de l'Armorike. Quant à Drappès, ralliant cinq mille hommes échappés à la destruction de l'armée, il courut se réunir aux insurgés du midi; car, aussitôt après le départ de Rébilus, Luctère, profitant de l'occasion favorable, avait déployé le drapeau national. Caninius marcha également sur ce point avec ses deux légions[2].

Le plan de Luctère était toujours d'attaquer la Narbonnaise, et déjà il en inquiétait la frontière, quand, à la nouvelle que Rébilus approchait, craignant de se trouver pris entre les deux légions et la Province, il fit retraite sur les terres des Cadurkes. Comme Luctère jouissait parmi ses compatriotes d'un crédit sans bornes, et que, au temps de sa prospérité, dit l'historien Hirtius, on l'avait toujours vu le premier à conseiller et à agir, il entra dans Uxellodunum[3], place merveilleusement forte par son assiette et autrefois sous son patronage[4],

1. Amplius millibus XII, aut armatorum, aut eorum qui timore arma projecerant, interfectis. Hirt., VIII, 29.

2. Id., ibid., 30.

3. Ibi, quum Lucterius apud suos cives quondam, integris rebus, multum potuisset, semperque auctor novorum consiliorum, magnam apud barbaros auctoritatem haberet... Id., ibid., 32.

4. Oppidum Uxellodunum, quod in clientela ejus fuerat. Id., ibid. —

s'y fit recevoir par les habitants, et réunit les troupes de 51
Drappès aux siennes. L'armée romaine ne tarda pas à se montrer; mais Caninius, ayant reconnu l'état de la place, environnée de tous côtés d'escarpements tels que, même sans trouver de résistance, un homme armé eût eu peine à y monter; voyant d'ailleurs que les Gaulois étaient si fort embarrassés de bagages, qu'en cas de retraite ils ne pourraient éviter d'être atteints par la cavalerie et même par les légions, il partagea ses cohortes en trois camps situés sur des postes très-élevés, et commença de l'un à l'autre une circonvallation [1].

Les habitants, à la vue de ces travaux, se rappelèrent la fin déplorable d'Alésia, et commencèrent à craindre une pareille destinée. Luctère surtout, qui s'était trouvé à ce siége, recommandait qu'on eût à se pourvoir de vivres. On convint à l'unanimité qu'on laisserait une partie des troupes dans la ville, et que le reste partirait pour aller chercher des munitions de bouche. Deux mille soldats demeurèrent et les autres sortirent pendant la nuit suivante, conduits par Luctère et Drappès, et rassemblèrent une grande quantité de blé dans les campagnes, moitié de gré, moitié de force. Pendant ce temps, la garnison ne laissait pas que d'attaquer de nuit les forts des assiégeants, et Caninius renonça pour le moment à bloquer entièrement la place; il craignait de ne pouvoir garnir ses lignes quand elles seraient achevées, et d'être obligé d'affaiblir ses postes en les multipiant [2].

Cependant Drappès et Luctère, s'étant approvision-

Uxellodunum, aujourd'hui le Puy ou Puech d'Issolu, dans le Quercy département du Lot).

1. Hirt. VIII, 33.

2. Id., ibid., 34.

nés de grains, vinrent s'établir à dix milles de la ville, pour y faire entrer en détail leurs convois; ils se partagèrent le service. Drappès resta à la garde du camp; Luctère fut chargé de conduire et d'escorter les transports. Ayant disposé des postes d'observation, vers la dixième heure de la nuit, il dirigea sa marche par des chemins couverts de bois et difficiles; mais les vedettes romaines entendirent le bruit des chevaux. Sur le rapport de ses éclaireurs, Caninius prit les cohortes de garde, et au point du jour chargea les postes gaulois; ceux-ci, troublés de cette attaque imprévue, se dipersent et reculent vers l'escorte; les Romains s'animent davantage, fondent sur elle et ne font aucun prisonnier. Luctère échappa avec un petit nombre des siens, mais il ne rentra pas dans son camp [1]. Aussitôt, et sans perdre un seul instant, Caninius marcha avec une légion vers l'armée de Drappès; il se fit précéder par sa cavalerie et par cette infanterie germaine habituée à suivre les chevaux et à combattre au milieu d'eux. Drappès campait, à la manière gauloise, au pied d'une colline, sur le bord d'une rivière, négligeant d'occuper les hauteurs; l'infanterie germaine et la cavalerie engagèrent à l'improviste le combat, tandis que les cohortes s'emparaient du coteau. Celles-ci dirigèrent bientôt une charge impétueuse et générale sur le camp, et le forcèrent. Tout y fut pris ou tué; Drappès, enveloppé pendant le combat, resta prisonnier; les Romains enlevèrent un grand butin. Délivrées de l'ennemi extérieur, les légions reprirent avec confiance les travaux du blocus : Fabius, arrivé sur ces entrefaites avec ses vingt-cinq cohortes, se réserva un côté de la ville pour l'assiéger [2].

1. Hirt., VIII, 35. — Oros., VI, 11.
2. Hirt., VIII, 36.

Cependant César, après avoir établi le questeur Marc- 51
Antoine, avec quinze cohortes, chez les Bellovakes pour ôter aux Belges le moyen de tenter de nouveaux mouvements, se mit à parcourir les différents États de la Gaule, exigeant de nombreux otages, faisant livrer à ses vengeances les hommes qui s'étaient distingués par leur dévouement à la cause publique, et cherchant d'ailleurs à rassurer l'esprit de la multitude. Arrivé chez les Carnutes, il demanda, avec les plus terribles menaces, que Gutruat fût remis entre ses mains : Gutruat avait été parmi eux l'agent le plus actif et le plus opiniâtre de la dernière insurrection ; lorque ses concitoyens s'étaient résignés à demander la paix, il les avait quittés et vivait seul au fond d'une forêt. La colère du proconsul fit craindre aux Carnutes le sort des Éburons ; ils allèrent chercher leur ancien chef dans sa retraite, se saisirent de lui et l'amenèrent au camp romain[1]. Soit que César eût promis d'avance aux Carnutes qu'il épargnerait la vie du prisonnier, soit que, tout en satisfaisant ses ressentiments, il voulût se réserver le droit de parler encore de sa clémence, il se fit demander par les légions le supplice de Gutruat[2]. L'infortuné fut battu de verges jusqu'à la mort ; après quoi, un licteur lui trancha la tête[3].

César était encore chez les Carnutes, lorsque des lettres de Caninius l'instruisirent des événements d'Uxellodunum et de la résolution des habitants de tenir jusqu'à toute extrémité. Ordonnant à Q. Calénus de le suivre avec deux légions, il prit toute la cavalerie et partit.

1. Omnium cura quæsitus, in castra perducitur. Hirt., Bell. Gall., VIII, 38.

2. Cogitur in ejus supplicium Cæsar contra naturam suam maximo militum concursu. Id., ibid.

3. Adeo ut verberibus exanimatum corpus securi feriretur. Id., ibid.

51 Arrivé devant la place, il la trouva investie complétement, et les ouvrages finis; ainsi il ne devait plus songer à lever le siége. Les transfuges lui ayant appris que les assiégés étaient abondamment pourvus de vivres, il essaya de leur couper l'eau. La ville était située sur une montagne, que ses flancs escarpés défendaient de toutes parts, et dont la base était ceinte par un vallon circulaire; au fond de ce vallon coulait une rivière que la nature du terrain ne permettait pas de détourner, car elle était profondément encaissée par les montagnes. Pour l'approcher, les habitants n'avaient qu'un chemin roide et difficile et ne pouvaient ni descendre ni remonter sans s'exposer aux traits des assiégeants. César, en établissant des postes de frondeurs et d'archers, et en faisant placer des machines à portée des lieux où la descente était le moins impraticable, empêcha les assiégés d'y prendre de l'eau. Ils furent alors obligés de se porter vers un seul endroit où coulait une grosse source; c'était au pied même des murailles du côté que le fleuve n'entourait pas, et qui avait environ trois cents pieds d'étendue.

César entreprit d'ôter encore cette eau aux Gaulois. Par le moyen des galeries et des mantelets, il fit élever une terrasse vis-à-vis de la fontaine, ce qui ne put s'exécuter que par des combats continuels et un travail prodigieux [1]. Les habitants, accourant des hauteurs, combattaient sans risque, et tuèrent ou blessèrent aux Romains beaucoup de monde. Cependant les assiégeants ne se décourageaient pas, et, tandis que les uns portaient les mantelets en avant, d'autres travaillaient à conduire sous terre des galeries couvertes, depuis la terrasse jus-

1. Hirt., Bell. Gall., VIII, 39, 40.

qu'à la source; et cet ouvrage avançait sans aucun dan- 51
ger, sans même que les Gaulois s'en doutassent. La terrasse s'éleva bientôt à la hauteur de neuf pieds, et César y fit placer une tour de dix étages pour dominer les avenues de la fontaine, et dans la tour des machines de guerre. Les traits lancés par ces machines portaient jusqu'à la fontaine; il n'était plus possible d'y aborder; le bétail, les chevaux, même beaucoup d'hommes périssaient de soif[1].

Effrayés du sort qui les menace, les assiégés imaginent un jour de prendre des tonneaux, de les remplir de bitume, de suif, de menu bois, y mettent le feu et les font rouler contre les ouvrages de la terrasse[2]. En même temps ils dirigent du même côté une vive attaque, afin de détourner les secours qui pourraient être portés contre l'incendie. La chose réussit à souhait. Du sein de leurs ouvrages les assiégeants voient s'élever tout à coup une flamme immense; les matières combustibles, lancées perpendiculairement, dévorent les mantelets qui les arrêtent et qui nourrissent eux-mêmes l'embrasement. Cependant les Romains tenaient ferme, quoique le combat fût dangereux et inégal par la disposition du terrain. L'action se passait à la vue de l'armée assiégeante et de la ville assiégée, et les cris qui retentissaient des deux côtés animaient les combattants.

César, voyant qu'il avait déjà beaucoup de blessés, ordonna que toute les légions montassent au pas de charge de tous les côtés de la montagne, en poussant de grands cris, comme pour un assaut général. Les habitants, alar-

1. Hirt., Bell. Gall., VIII, 40, 41.

2. Quo malo perterriti oppidani, cupas sevo, pice, scindulis complent : eas ardentes in opera provolvunt. Id., ibid., 42.

51 més, appelèrent à leur aide les combattants, et les retirèrent de l'attaque des ouvrages pour venir border la muraille; et les assiégeants, n'ayant plus à combattre, surmontèrent l'incendie, soit en l'étouffant, soit en l'isolant. Les Gaulois cependant persistaient dans leur défense, quoique beaucoup d'entre eux eussent déjà péri de soif; mais enfin les galeries souterraines furent poussées jusqu'à la source de la fontaine, qui se trouva coupée et détournée. Lorsqu'elle vit cette source tarir tout à coup, la garnison perdit sa dernière lueur d'espérance; et, regardant cet événement plutôt comme un décret du ciel que comme une œuvre des hommes, elle se rendit [1].

« César, dit le continuateur de ses *Commentaires,* « savait sa réputation de clémence trop bien établie « pour craindre qu'un acte de rigueur pût être imputé « à la cruauté de son caractère; et comme il ne voyait « pas de terme à la guerre des Gaules si de pareilles « insurrections venaient à éclater sur divers points, il « résolut d'effrayer les autres peuples par un exemple [2]. » Cet exemple en effet fut effroyable. Il fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes, mais il épargna leur vie, afin qu'ils fussent un témoignage visible des châtiments de Rome [3]. Drappès, que Caninius avait fait prisonnier, se laissa mourir de faim [4], soit qu'il fût las et indigné de sa captivité, soit qu'il craignît un

1. Hirt., Bell. Gall., VIII, 43. — Oros., VI, 11. — Frontin., Stratag., III, 7.

2. Cæsar quum suam lenitatem cognitam omnibus sciret, neque vereretur ne quid crudelitate naturæ videretur asperius fecisse... Hirt., VIII, 44.

3. Omnibus qui arma tulerant manus præcidit, vitam concessit, quo testatior esset pœna improborum. Id., ibid.

4. Paucis diebus sese cibo abstinuit, atque interiit. Id., ibid.

plus grand supplice. Dans le même temps, Luctère, qui 51
s'était échappé après sa défaite, tomba entre les mains d'Épasnact, Arverne; car il était obligé de changer souvent de retraite, et, par conséquent, de se découvrir à beaucoup de gens. Épasnact, ami zélé du peuple romain [1], se montra digne en tout de cette affection; il se saisit du fugitif et l'envoya chargé de fers au proconsul. Tandis que ces choses se passaient dans le midi, Labiénus, dans le nord, avait battu les Trévires, qui refusaient de se soumettre, et s'était rendu maître de leurs principaux chefs : du nombre se trouvait l'Éduen Sure, le seul de sa nation qui fût resté en armes contre les Romains [2].

Voyant cette campagne, comme la précédente, terminée à son avantage, et tous les peuples autour de lui vaincus et pacifiés, César, qui n'avait jamais été dans l'Aquitaine, bien que son lieutenant Crassus l'eût en partie subjuguée, y mena deux légions, et n'y fut pas moins heureux que partout ailleurs. Tous les États aquitaniques députèrent vers lui, et lui remirent des otages; il repartit avec une escorte de cavalerie pour se rendre à Narbonne, fit établir les légions en quartier d'hiver par ses lieutenants : quatre chez les Belges, deux chez les Édues, deux chez les Turons, près de la frontière des Carnutes, pour contenir de là tous les pays maritimes; deux autres enfin chez les Lemovikes. Il s'arrêta quelques jours dans la Province, parcourut les assemblées des cités provinciales, régla les affaires contentieuses, et distribua des récompenses; puis il alla rejoindre ses lé-

1. Hunc Epasnactus Arvernus, amicissimus populi romani, sine dubitatione ulla vinctum ad Cæsarem duxit. Hirt., Bell. Gall., VIII, 44.

2. Id., ibid., 45.

51 gions de Belgique, et passa l'hiver à Némétocène[1], capitale des Atrébates[2].

Là, il apprit une nouvelle qui le remplit de joie : le dernier et le plus indomptable des chefs insurgés, Comm l'Atrébate, avait mis bas les armes. On se rappelle que ce roi, ainsi qu'Ambiorix, avait fui en Germanie pour échapper au joug étranger ou à la mort. Ambiorix s'y fixa, car il n'avait plus en Gaule ni famille ni compatriotes ; Comm ne put se résigner à l'exil : à peine les légions de César avaient-elles quitté la Belgique, qu'il repassa le Rhin ; et, de retour parmi ses sujets, il chercha à y ranimer l'ardeur patriotique et la haine des Romains. Mais le découragement et la peur glaçaient toutes les âmes ; on ne voulut point l'écouter, on le repoussa même. Banni de sa cité, Comm dédaigna de chercher un asile ailleurs ; il erra, sans toit, sans demeure fixe, de forêt en forêt, avec une troupe de cavaliers qui se dévouèrent à sa destinée[3]. Lorsque les quatre légions envoyées pour hiverner en Belgique eurent pénétré dans l'intérieur du pays, Comm leur fit une guerre opiniâtre, attaquant les traîneurs et interceptant les convois : cette poignée d'hommes infatigables se trouvait partout à la fois, gênait beaucoup les Romains pour l'approvisionnement de leurs quartiers, et les inquiétait encore davantage[4].

Le questeur de César, Marc-Antoine, résolut de se défaire à tout prix de l'Atrébate, et il choisit pour cette

1. Nemetocenna ou Nemetacum, aujourd'hui Arras (département du Pas-de-Calais).

2. Hirt., VIII, 45.

3. Cum suis equitibus se suosque latrociniis alebat. Id., ibid., 47.

4. Infestis itineribus commeatus plures, qui comportabantur in hiberna Romanorum, intercipiebat. Id., ibid.

mission ce même C. Volusénus Quadratus, déjà coupable 51
d'une tentative d'assassinat sur le roi gaulois[1], et alors préfet de la cavalerie d'Antoine. Volusénus fut lâché pour cette chasse comme un dogue fougueux et altéré de sang, et il la conduisit avec un acharnement incroyable. Longtemps il poursuivit son ennemi de forêt en forêt, de plage en plage, escarmouchant presque chaque jour, et tour à tour battant et battu. Comm, pour contre-balancer la supériorité du nombre, avait recours à toutes les manœuvres d'un esprit rusé, et d'ailleurs exercé dès l'enfance aux stratagèmes de ce genre de guerre. Il s'était emparé de quelques navires qu'il tenait à l'ancre sur le rivage des Morins, afin de s'en servir pour passer en Bretagne s'il ne lui restait plus d'autre ressource ; un combat malheureux l'ayant mis dans la nécessité d'y recourir, il se dirigea à toute bride vers l'anse où stationnaient ses vaisseaux. Le vent était favorable, mais la mer était basse, et le reflux avait laissé les navires à sec sur le sable : c'en était fait si Volusénus, encore éloigné, s'approchait du rivage. Dans cette extrémité, Comm ordonna à ses gens de hisser les voiles au haut des mâts[2]; les Romains, les voyant de loin déployées et gonflées par un vent propice, crurent le Gaulois déjà en pleine navigation, et retournèrent sur leurs pas[3].

Échappé à ce danger, l'Atrébate recommença la guerre avec non moins d'acharnement que Volusénus; car il ne

1. Voyez ci-dessus, même livre, ch. i.

2. Forte ad Oceanum quum secundo vento quidem, sed æstu recedente venisset, quamvis naves in siccis littoribus hærerent, pandi nihilominus vela jussit. Frontin., Stratag., ii, 13.

3. Quæ quum... ex longinquo tumentia et flatu plena vidisset, ratus prospero sibi eripi cursu, recessit. Id., ibid. — Suivant l'auteur, c'était César lui-même qui poursuivait Comm, mais il y a erreur évidente.

51 pouvait supporter l'idée que sa blessure et la perfidie de son ennemi restassent impunies. Un jour qu'après un engagement très-vif il se retirait avec les siens, il aperçut le Romain qui le suivait de près, séparé de son escorte; aussitôt il tourne bride, s'élance le gais en main, tombe sur Volusénus, et lui perce la cuisse de part en part[1]: il n'eut pas le temps de l'achever; Volusénus fut enlevé par ses cavaliers, mais couvert de sang et dans un état désespéré. Comm parvint à faire retraite avec sa troupe.

Alors, soit que sa vengeance fût satisfaite, soit qu'il sentît l'impossibilité de tenir plus longtemps, il députa un de ses hommes à Marc-Antoine pour lui proposer sa soumission et des otages; Antoine, pressé d'en finir, accueillit la demande; les conditions furent telles que le chef gaulois put les accepter; tout se fit par truchement; et fidèle à son serment et à sa haine, Comm refusa de se trouver, face à face avec un Romain[2], puisqu'il avait déposé l'épée.

La Gaule ainsi déposait, pour la dernière fois les armes, ou plutôt les armes lui tombaient enfin des mains. « Qu'on se représente, dit un historien ancien, un « malade pâle, décharné, défiguré par une longue fièvre « brûlante, qui a tari son sang et abattu ses forces, pour « ne lui laisser qu'une soif importune, sans le pouvoir « de la satisfaire : voilà l'image de la Gaule épuisée et « domptée par César, d'autant plus altérée de la soif « ardente de sa liberté perdue, que ce bien précieux

1. Comius incensum calcaribus equum jungit equo Quadrati, lanceaque infesta medium femur ejus magnis viribus transjicit. Hirt., Bell. Gall., VIII, 48.

2. Unum illud erat ne in conspectum veniat cujusquam Romani. Id., ibid.

« semble lui échapper pour jamais[1]. De là ses tentatives 51
« aussi fréquentes qu'inutiles et hasardées pour sortir de « la servitude ; de là de plus grands efforts, de la part du « vainqueur irrité, pour lui appesantir le joug ; de là, « l'accroissement du mal, la diminution et la perte enfin « de l'espérance même[2]. Ainsi, préférant son malheu- « reux sort au danger des remèdes incertains, et n'osant « plus entreprendre de se relever, de peur de tomber « dans des calamités plus profondes, elle demeurait sans « chaleur, sans mouvement, accablée, non tranquille[3]. »

Un autre historien, biographe de César, résume en ces termes les exploits de son héros dans la Gaule : « Il prit « de force plus de huit cents villes, soumit plus de trois « cents nations, combattit en différents temps contre « trois millions d'hommes, sur lesquels un million périt « en bataille rangée et un million fut réduit en cap- « tivité[4]. »

1. Sitiebat notam illam omnibusque suavissimam... dulcedinem libertatis. Oros., VI, 12.

2. Hinc omnia ad domandam impatientiam crudescentia : hinc jam nec remediis credebatur. Id., ibid.

3. Id., ibid.

4. Πόλεις μὲν ὑπὲρ ὀκτακοσίας κατὰ κράτος εἶλεν, ἔθνη δὲ ἐχειρώσατο τριακόσια, μυριάσι δὲ παραταξάμενος κατὰ μέρος τριακοσίαις, ἑκατὸν μὲν ἐν χερσὶ διέφθειρεν, ἄλλας δὲ τοσαύτας ἐζώγρησε. Plut., Cæs., 15.

LIVRE VIII.

ORGANISATION DE LA GAULE CHEVELUE EN PROVINCE. — SON ROLE DANS LES GUERRES CIVILES DE ROME. — INSTITUTIONS D'AUGUSTE ET DE CLAUDE.

CHAPITRE PREMIER

César travaille à s'attacher les Gaulois vaincus; douceur de son administration. — Sa prédilection pour sa nouvelle conquête : jalousie qu'en prend la Narbonnaise. — Guerre civile de César et de Pompée; légion de l'*Alouette;* César marche sur Rome, s'en empare et viole le trésor *gaulois.* — Le parti pompéien se reforme en Espagne; César y porte la guerre; opposition de la Gaule narbonnaise. — Siége et prise de Massalie. — César est nommé dictateur. — Il punit plusieurs peuples de la Narbonnaise. — Établissement de colonies militaires dans cette province. — Dévouement des Gaulois à la personne de César. — Gaulois de la Narbonnaise admis dans le sénat; droits de cité romaine octroyés dans la Gaule *chevelue.* — Triomphe de César; meurtre de Vercingétorix. — Mort du dictateur.

50. — 29.

Le dernier coup était porté, et la Gaule irrévocable- 50
ment sous le joug; mais dès lors le conquérant ne parut plus occupé qu'à fermer promptement les blessures faites par ses victoires. Le dernier hiver qu'il passa de ce côté des Alpes, il l'employa tout entier à parcourir l'une après l'autre les cités gauloises, surtout les cités de la Belgique [1], plus remuantes, plus hostiles et plus cruel-

1. Cæsar quum in Belgio hiemaret, unum illud propositum habebat,

50 lement traitées que le reste de la Gaule pendant cette longue et sanglante lutte. A la veille de quitter le pays et son commandement légal, il ne voulait point que rien pût le forcer à y continuer la guerre; il craignait aussi que, s'il en restait quelque étincelle lorsqu'il retirerait ses légions, l'incendie ne devînt général [1].

César travailla à ce but pacifique avec autant d'activité que d'adresse. D'abord il fit de sa conquête une seconde province, distincte de la Narbonnaise, et désignée sous le nom de *Gaule chevelue* [2]. Autant l'ancienne, dans ses premières années, avait éprouvé de duretés et de violences, autant l'organisation de la nouvelle fut équitable et douce. Point de ces confiscations, point de ces proscriptions qui avaient signalé les triomphes des Sextius et des Domitius, et plus tard la fatale présence de Pompée; aucune colonie, même militaire, ne fut établie, les peuples conservèrent leurs terres, leurs villes, la forme essentielle de leur gouvernement. Seulement un impôt de quarante millions de sesterces leur fut imposé, somme peut-être assez forte si l'on considère l'état

continere in amicitia civitates, nulli spem aut causam dare armorum... Hirt., Bell. Gall., VIII, 49.

1. Nihil enim minus volebat quam sub discessum suum necessitatem aliquam sibi imponi belli gerendi, ne, quum exercitum reducturus esset, bellum aliquod relinqueretur, quod omnis Gallia libenter sine præsenti periculo susciperet. Id., loc. cit.

2. *Gallia comata.* La province narbonnaise portait aussi le nom de *Gaule à braies*, *Gallia braccata*, parce qu'elle avait conservé, sous la domination romaine, l'ancien vêtement gaulois. La province cisalpine s'appelait au contraire *Gaule togée, Gallia togata*, parce qu'elle avait adopté l'habit romain. La chevelure longue était à cette époque, chez les peuples de l'Occident, un indice de barbarie.

Et nunc tonse Ligur, quondam per colla decore
Crinibus effusis toti prælate Comatæ.
Lucan., I, v. 442-443.

d'appauvrissement où de si longs désastres avaient réduit 50
la Gaule, mais modique eu égard aux richesses ordinaires de ce vaste pays; et pour ménager l'orgueil d'une nation belliqueuse, ce tribut lui fut présenté sous la dénomination moins humiliante de *solde militaire* [1]. Le proconsul exempta même de toute charge quelconque certaines cités et certaines villes [2]; il en reçut d'autres sous son patronage, et agréa qu'elles prissent son nom. Quant aux hommes influents, aux familles nobles et riches, ils les caressait, les comblait de titres et d'honneurs [3], leur faisait espérer le droit de cité romaine et de plus hautes faveurs encore, si la fortune lui permettait un jour d'en disposer à son gré. Il évitait avec un soin extrême tout ce qui pouvait blesser des hommes irritables et fiers; il ne toucha point à leurs monuments nationaux : il respecta ceux mêmes qui rappelaient ses revers. Les Arvernes avaient déposé dans un de leurs temples l'épée que César avait perdue dans sa grande bataille en Séquanie contre Vercingétorix; il la reconnut un jour, et se mit à rire; et comme ses officiers voulaient l'enlever : « Laissez-la, dit-il, elle est sacrée [4]. » Par ces ménagements habiles, il associa sa province à ses vues personnelles d'ambition, et se créa dans ses ennemis de la veille des instruments intéressés,

1. Omnem Galliam quæ saltu Pyrenæo, Alpibusque, et monte Gebenna, fluminibusque Rheno et Rhodano continetur... in provinciæ formam redegit, eique quadringenties in singulos annos stipendii nomine imposuit. Suet., Cæs., 25. — Quarante millions de sesterces, 8,200,000 francs.

2. Præter socias et bene meritas civitates. Suet., loc. cit.

3. Honorifice civitates appellando, principes maximis præmiis afficiendo. Hirt., Bell. Gall., VIII, 49.

4. Ὁ θεασάμενος αὐτὸς ὕστερον ἐμειδίασε, καὶ τῶν φίλων καθελεῖν κελευόντων οὐκ εἴασεν, ἱερὸν ἡγούμενος... Plut., Cæs., 26.

50 pour l'oppression de sa patrie; car il ne demandait pas uniquement aux Gaulois tranquillité et obéissance, il prétendait encore à leur affection, à leur coopération dans la grande lutte qu'il préparait : leur bonheur futur était à ce prix.

On a dit que César avait conquis la Gaule avec le fer des Romains, et Rome avec l'or des Gaulois; mais le fer des Gaulois joua aussi dans cette dernière conquête un rôle, et un rôle important. Le proconsul organisa de ces derniers une légion composée uniquement de vétérans transalpins qui s'étaient distingués durant la guerre de l'indépendance; il l'assimila aux autres légions de son armée pour l'équipement, la solde et les prérogatives militaires[1]; une seule chose pouvait rappeler son origine, c'était la forme des casques, sur le cimier desquels était représentée, les ailes étendues, une alouette, symbole de la vigilance. César, pour cette raison, la nommait *légion de l'Alouette*[2]. Ce ne fut pas tout : il enrôla, à titre d'auxiliaires et d'alliés, des corps choisis dans les différentes armes où la Gaule excellait, de l'infanterie pesante de la Belgique, de l'infanterie légère de l'Aquitaine et de l'Arvernie, des archers rutènes[3]; et les ailes de ses légions se composèrent presque uniquement

1. Ad legiones quas a republica acceperat, alias privato sumptu addidit : unam etiam ex Transalpinis conscriptam, vocabulo quoque gallico : *Alauda* enim appellabatur; quam disciplina cultuque romano institutam et ornatam, postea universam civitate donavit. Suet., Cæs., 24.

2. *Galerita...,* gallico vocabulo legioni nomen dederat *Alaudæ*. Plin., XI, 37, § 44. — Avis Galerita quæ gallice Alauda dicitur. Marcel. Empiric., 39.

3. Optimi generis hominum ex Aquitanis, montanisque, qui Provinciam attingunt. Cæs., Bell. civ., I, 39. — Sagittarii ex Ruthenis. Id., ibid., 51. — Cohortes XXII ex novis Galliæ delectibus. Id., ibid., 18. — Et passim.

de cavalerie tirée de l'une et de l'autre province transal- 50
pine[1]. En attirant de son côté l'élite des troupes gauloises, César les enlevait d'abord à ses rivaux, ensuite à leur propre patrie, où elles auraient pu susciter des troubles; il se procurait à la fois des soldats et des otages; il épuisait la Gaule pour la contenir. Cet affaiblissement, ces promesses, ces faveurs enchaînèrent la Transalpine à l'obéissance; de nouvelles irruptions des Germains achevèrent d'absorber son énergie et les restes de sa vigueur; elle ne profita point des chances de délivrance que venaient lui offrir, comme à souhait, les guerres civiles de Rome.

César attachait d'autant plus de prix à l'affection de la nouvelle province, que les sentiments de l'ancienne lui étaient fort suspects. La Narbonnaise devait être pompéienne : tant de colonies militaires tirées des armées de Pompée, tant de colonies civiles enrichies par les confiscations de Pompée, tant de familles indigènes honorées par Pompée du titre de la cité romaine et comblées de ses dons, y formaient nécessairement pour ce général un parti puissant. Massalie, dont la décision mettait un poids immense dans les destinées de la Province, liée par la reconnaissance à la personne de Pompée, soutenait d'ailleurs par principes politiques la cause de l'aristocratie. César avait essayé d'attirer à lui cette ville importante, en imitant envers elle la générosité de son rival : il lui avait accordé dans la Gaule chevelue de grands avantages qui ne nous sont pas bien connus, mais qui consistaient, suivant toute apparence, en péages et en immunités de commerce[2] : Massalie ne se

1. App., Bell. civ., passim. — Cæs., Bell. civ., pass. — Hirt., pass.

2. Bello victos Sallyas attribuit, vectigaliaque auxit. Cæs., Bell. civ., i, 35.

50 laissa point séduire par ces faveurs; tout en acceptant de César, elle resta fidèle à Pompée. A ces causes antérieures au gouvernement du proconsul se joignait sa conduite présente à l'égard du pays soumis par ses armes. Ce n'était pas sans un secret sentiment de jalousie que l'ancienne province voyait les ménagements, la prédilection du conquérant pour sa conquête, et l'importance qu'il promettait de lui donner un jour; les provinciaux des bords du Rhône murmuraient, avec quelque raison, de ce que des ennemis à peine domptés supportaient moins de charges et jouissaient d'autant de priviléges qu'eux, vieux sujets de la république, obéissant à ses lois depuis près d'un siècle. Telle se trouvait la disposition des esprits dans les deux Gaules, au moment où l'ambitieux proconsul, levant les enseignes de la guerre civile, descendit des Alpes, et passa le Rubicon.

49 On sait avec quelle rapidité César se rendit maître de Rome : Pompée, le sénat, tous ses ennemis, s'enfuirent sans oser l'attendre, et se dispersèrent en Espagne, en Grèce, en Afrique. La présence des bandes transalpines sous ses enseignes contribuait fortement à cette terreur que sa marche répandit par toute l'Italie. Ce n'était pas sans indignation ni colère que les Romains, même partisans de sa cause, voyaient des cavaliers trévires dévaster les campagnes du Tibre et du Nar[1], et les aigles romaines humiliées, fugitives devant des légionnaires enfants de l'Aquitaine ou de la Séquanie. Les bruits les plus sinistres couraient de bouche en bouche; on exagérait le nombre de ces auxiliaires barbares; « et encore, disait-on, ce

1. . . . Qua Nar Tiberino illabitur amni
Barbaricas sævi discurrere Cæsaris alas.
Lucan., I, v. 475-476.

« n'est que l'avant-garde d'un effroyable déluge. Dix ans 49
« de séjour parmi des peuples féroces ont rendu César « non moins féroce qu'eux[1]. Il a déchaîné du haut des « Alpes la furie gauloise[2]; il a soulevé cette race tout « entière; des bords de l'Océan et du Rhin, elle accourt « sur ses pas, car il lui a promis le pillage de Rome[3]. » Les hommes de l'Alouette surtout inspiraient l'épouvante et la haine[4], soit que le général les chargeât de ses exécutions les plus rigoureuses, soit que parfois, se souvenant de leur origine, ils portassent dans cette querelle étrangère quelque chose de plus acharné encore et de plus violent que la passion des guerres civiles.

César n'avait point promis aux Transalpins le pillage de Rome, mais il avait doublé la solde de son armée, et il manquait d'argent; le fruit de dix ans de rapines avait été consumé en partie dans des largesses corruptrices et de honteux marchés; le reste avait fourni à l'équipement des auxiliaires. Dans son embarras, il jeta les yeux sur les deniers publics. Le lecteur n'a point oublié ce trésor fondé jadis par Camillus, et réservé exclusivement aux frais des guerres gauloises. Depuis tant de siècles l'inviolabilité religieuse qui le couvrit à son origine n'avait pas reçu une seule atteinte; Rome, au milieu des plus extrêmes besoins, quand Pyrrhus et Annibal étaient sous ses murs, quand la guerre sociale

1. Majorque ferusque
Mentibus occurrit, victoque immanior hoste.
Lucan., I, v. 479-480.

2. Gallica per gelidas rabies effunditur Alpes.
Id., II, v. 535.

3. . . . . . Patriaque a sede revulsos
Pone sequi, jussamque feris a gentibus Urbem,
Romano spectante, rapi.
Id., I, 482-484.

4. Cic., Philipp., passim.

49 l'épuisait, n'avait point osé y porter la main; les factions mêmes, dans les nécessités de la défense ou le délire du triomphe, l'avaient respecté; il était resté sacré pour Marius et Sylla, il ne le fut pas pour César. A peine arrivé dans Rome, le proconsul monta au Capitole, suivi d'une troupe de soldats, entra dans le temple de Saturne dont le trésor public faisait partie, et, trouvant la porte fermée, ordonna qu'on la rompît à coups de hache.

En ce moment accourut indigné le tribun du peuple L. Métellus : il venait s'opposer à la profanation; il se précipita au-devant des coups, menaçant César, et le conjurant de ne point attirer sur la république la peine de son sacrilége. « La république n'a rien à craindre, « lui répondit ironiquement le proconsul; je l'ai déliée « de ses serments, en soumettant la Gaule; il n'y a plus « de Gaulois[1] ! » Et comme le tribun insistait, il le fit jeter dehors par ses soldats. Alors la porte tomba en débris sous le tranchant des haches, l'or et l'argent furent enlevés et distribués aux troupes[2]. Les Transalpins en eurent leur part; et ces sommes amassées avec tant de scrupule et d'épargne, pour résister aux *tumultes gaulois,* furent ainsi prodiguées, en solde et gratifications, à des Gaulois, pour la ruine de la liberté romaine.

Cependant César se mit en route pour l'Espagne, où

1. 'Ο δὲ ἔφη, Κελτοὺς αὐτὸς ἐς τὸ ἀσφαλέστατον ἑλὼν, λελυκέναι τῇ πόλει τὴν ἀράν. App., Bell. civ., II, 41.

2. Tunc rupes Tarpeia sonat, magnoque reclusas
Testatur stridore fores : tunc conditus imo
Eruitur templo multis intactus ab annis
Romani census populi.

Lucan., III, v. 154 et seqq.

— Plut., Cæs., 35. — Dio, XLI, 17.

les Pompéiens avaient réuni de grandes forces. Entré 51
dans la Narbonnaise par les Alpes maritimes, il ne rencontra aucune opposition jusqu'à Massalie; mais, à son approche, cette ville ferma ses portes. César aussitôt demanda une conférence, et le conseil des Quinze se rendit près de lui dans son camp. Le proconsul accueillit bien les magistrats massaliotes, et son discours affecta plus de bienveillance que de colère; il les exhorta à ne pas commencer la guerre les premiers. « Votre devoir, « comme votre intérêt, leur dit-il, est de vous ranger du « parti de toute l'Italie, et non pas de servir les passions « d'un seul homme[1]. L'Italie et Rome sont pour moi et « avec moi : réfléchissez. » Les magistrats, de retour dans la ville, exposèrent à l'assemblée des Six-Cents les demandes du général romain, et bientôt ils rapportèrent cette réponse : « Nous comprenons que les Romains « sont divisés en deux partis, et que nous n'avons ni le « droit ni les moyens de juger de quel côté est la « justice. Les chefs de ces partis opposés sont César et « Pompée, tous deux protecteurs et patrons de cette « ville : l'un a agrandi nos domaines par ses concessions « chez les Helves et les Arécomikes; l'autre nous a « accordé dans la nouvelle province des avantages non « moins précieux. A des bienfaits égaux nous devons « une égale reconnaissance. Qu'il nous soit donc permis « de garder une entière neutralité, et de ne recevoir « dans nos murs ni Pompée ni César[2]. »

Ces protestations pacifiques étaient peu sincères et

1. Debere eos Italiæ totius auctoritatem sequi potius quam unius hominis voluntati obtemperare. Cæs., Bell. civ., I, 35.

2. Quare paribus eorum beneficiis parem se quoque voluntatem tribuere debere, et neutrum eorum contra alterum juvare, aut urbe et portubus recipere. Id., loc. cit.

49 ne trompèrent point César, car il savait que Pompée, en quittant Rome, avait fait partir en avant, comme ses émissaires, de jeunes nobles massaliotes, pour exhorter leurs compatriotes à ne pas oublier sa constante amitié; il savait aussi que l'assemblée des Six-Cents avait appelé dans la ville de nombreuses recrues de montagnards albikes, ramassé du blé des pays voisins, établi des fabriques d'armes, réparé les murs, les portes et les navires[1]. En effet, pendant les conférences du proconsul avec les magistrats massaliotes, un des lieutenants de Pompée, Domitius, que le sénat avait, quelques mois auparavant, nommé gouverneur de la Gaule en remplacement de César, arrive avec sa flotte; il est reçu dans le port et en prend le commandement; on lui défère la conduite de la guerre; les vaisseaux sont mis sous ses ordres, et vont de tous côtés rassembler et ramener les bâtiments de transport. César, irrité, fit approcher trois légions, construire des tours et des mantelets, et équiper à Arélate douze galères : en trente jours tout fut prêt. Les galères mises à flot et arrivées dans le voisinage de Massalie, il en donna le commandement à D. Brutus, laissa à C. Trébonius la conduite du siége, et partit pour l'Espagne[2].

Pendant ces préparatifs de César, Massalie poussait les siens avec non moins de vigueur; elle tira encore, des montagnes des Albikes, de nouvelles bandes qui furent introduites par mer dans ses murs; et des émissaires parcourant, l'or à la main, les territoires des Allobroges et des Volkes, excitèrent ces peuples à la guerre.

1. Cæs., Bell. civ., I, 34.

2. Id., ibid., 36. — Liv. epit., CX. — Paterc., II, 50. — Suet., Cæs., 34. — Dio, XLI, 10. — Flor., IV, 2. — Oros., VI, 15. — Lucan., III, v. 300-370.

Dix-sept galères, dont onze pontées, composèrent 49
l'escadre massaliote; on y joignit nombre de bâtiments légers montés par des archers ou par les montagnards stipendiaires; Domitius se réserva quelques vaisseaux qu'il chargea des pâtres et des esclaves qu'il avait amenés avec lui; et les forces navales sortirent du port. Brutus avait pris position devant l'île située vis-à-vis; il appareilla en vue de l'ennemi, et l'action fut bientôt engagée[1]. La flotte romaine était fort inférieure à celle de Massalie par le nombre des navires; mais César y avait placé l'élite des légionnaires et des centurions, qui d'eux-mêmes s'étaient offerts à ce service, et chaque vaisseau contenait une abondante provision de grappins, de harpons en fer, de javelots et de traits de toute espèce. On combattit de part et d'autre avec courage et acharnement. Les Albikes ne le cédaient nullement aux légionnaires romains pour la bravoure. Ces durs et sauvages montagnards, vieillis dans la guerre, avaient l'esprit exalté par les promesses brillantes des Massaliotes, et les esclaves de Domitius, gens féroces, animés par l'espérance de la liberté, tâchaient de la mériter en combattant sous les yeux de leur maître. Les Massaliotes eux-mêmes, marins habiles, savaient, par l'art de leurs pilotes et la légèreté de leurs vaisseaux, éviter le choc des galères romaines, et braver les tentatives d'abordage; s'étendant par leurs ailes, autant que possible, ils enveloppaient l'ennemi; tantôt ils réunissaient plusieurs bâtiments contre un seul, tantôt ils essayaient de briser ses rames en le rasant bord à bord. Étaient-ils contraints d'en venir à l'abordage, la force et la valeur des Albikes remplaçaient la science et les habiles évolutions des

1. Cæs., Bell. civ., I, 56, 57.

49 pilotes grecs. Moins exercés à manier la rame et le gouvernail, sous ce rapport les Romains avaient le dessous; leurs hommes connaissaient à peine les termes de la manœuvre, et leurs bâtiments, construits avec des bois verts, gênaient par leur poids et la lenteur de leurs mouvements : mais dès qu'on pouvait en venir aux mains, la tactique romaine retrouvait ses avantages. Un de leurs vaisseaux ne craignait pas d'avoir affaire à deux vaisseaux ennemis à la fois et de les combattre bord à bord. Après les avoir saisis et fixés avec des grappins, les légionnaires s'élançaient sur le pont, tuaient les Albikes et les pâtres, et coulaient bas les navires. Plusieurs furent enlevés avec leurs équipages, le reste fut repoussé dans le port; les Massaliotes perdirent en tout neuf galères[1].

Animé par ce succès de la flotte, Trébonius résolut d'attaquer par le continent, avec terrasses, tours et mantelets, sur deux points : le premier, vers le port et l'arsenal; le second, à l'ouest vers le lieu où les routes d'Espagne et des Gaules aboutissaient à la Méditerranée. Massalie, comme on l'a vu dans les récits précédents, ceinte de trois côtés par la mer, ne tenait au rivage que par un promontoire étroit que coupaient sur toute sa longueur un mur flanqué de tours et une citadelle. Dans la partie voisine de la citadelle, l'escarpement naturel du lieu et les travaux faits de main d'homme rendaient toute entreprise longue et difficile. L'exécution de ces travaux exigeant un grand nombre de manouvriers et de bêtes de somme, Trébonius en fit venir de toutes les parties de la Province, et rassembler les matériaux, bois et osiers nécessaires : ces mesures exécutées, il

1. Cæs., Bell. civ., I, 57, 58. — Dio, XLI, 21.

ordonna la construction d'une terrasse de quatre-vingts pieds de hauteur[1].

Mais, depuis longtemps, la ville était pourvue d'une grande quantité de munitions, et de machines de guerre si puissantes, qu'aucun ouvrage en osier ne put leur résister et protéger les approches. Des solives de douze pieds de longueur, et armées de pointes de fer, lancées par des balistes de la plus forte dimension, traversaient quatre rangs de claies et allaient encore s'enfoncer en terre[2]. Les Romains furent donc obligés de construire une galerie couverte avec des poutres d'un pied d'épaisseur, et fixées l'une à côté de l'autre : c'est par là que se fit de main en main le transport des matériaux. Cependant l'étendue des ouvrages, la hauteur du mur et des tours, la quantité des machines mises en œuvre par les assiégés, retardaient singulièrement les travaux. Souvent aussi les Albikes faisaient des sorties pour incendier les terrasses et les tours en construction; mais les assiégeants les rejetaient dans la ville, après leur avoir fait éprouver de grandes pertes.

Massalie était pour Pompée une possession tellement importante, qu'il s'empressa d'y envoyer dix-sept grands vaisseaux de sa flotte, sous la conduite de L. Nasidius, un de ses lieutenants : l'escadre vint mouiller au port de Tauroentum. Brutus, pour l'observer, accourut dans les eaux des Stéchades. Depuis le dernier combat naval, les Massaliotes avaient travaillé au rétablissement de leur marine; ils avaient retiré de leurs arsenaux le même nombre de vieilles galères, les avaient remises en état,

1. Cæs., Bell. civ., II, 1.

2. Asseres enim pedum XII, cuspidibus præfixi atque hi maximis balistis missi, per quatuor ordines cratium in terra defigebantur. Cæs., Bell. civ., II, 2.

49 armées et équipées avec grand soin, car ils ne manquaient ni de rameurs ni de pilotes; ils y avaient ajouté des barques de pêcheurs, doublées et garnies de claies à l'épreuve des traits, et les avaient remplies d'archers et de machines de guerre. C'était un dernier effort qu'ils tentaient; toute la jeunesse, tous les hommes d'un âge mûr s'armèrent et s'embarquèrent : il ne resta dans la ville que les vieillards infirmes et les femmes. L'escadre massaliote mit à la voile par un vent favorable et fit sa jonction avec Nasidius dans le port de Tauroentum, sans que la flotte de César pût y apporter obstacle. Alors de côté et d'autre on se prépara à combattre; les Massaliotes les premiers prirent le large et se formèrent en ligne : l'escadre de Massalie tenait l'aile droite, celle de Nasidius l'aile gauche[1].

« Le jour commençait à se lever, dit un poëte presque toujours exact comme un historien, mais surtout dans la description qui suit; le soleil naissant projetait sur la vaste mer ses rayons brisés par les ondes; le ciel était sans nuages; les vents en silence laissaient régner dans l'air le calme et la sérénité, et la mer semblait aplanir ses flots pour offrir à la guerre un théâtre immobile. Alors chaque navire quitte sa place; et d'un mouvement égal s'avancent, d'un côté, ceux de Massalie, de l'autre, ceux de Rome. D'abord la rame les ébranle, et bientôt, à coups redoublés, elle les soulève et les fait mouvoir[2].

« La flotte des Romains se range en forme de croissant; aux extrémités se placent les puissantes trirèmes, et les galères surmontées de quatre ou de cinq bancs de rameurs; les plus faibles garnissent le centre. Au milieu

1. Cæs., Bell. civ., II, 4.
2. Lucan., III, v. 521, seqq. — Cæs., Bell. civ., II, 5, 6.

de la flotte et au-dessus d'elle s'élève, comme une tour, 49 la poupe du vaisseau prétorien; six rangs de rameurs lui font tracer un large et profond sillon, et ses longues rames s'étendent au loin sur la mer.

« Dès que les flottes ne sont plus séparées que par l'espace qu'un vaisseau peut parcourir d'un seul coup d'aviron, mille voix remplissent les airs, et l'on n'entend plus, à travers ces clameurs, ni le bruit des rames, ni le son des trompettes. La mer tout à coup blanchit d'écume; on voit les rameurs balayer les flots, et, renversés sur leurs bancs, se frapper le sein du levier qu'ils ramènent. Les proues se heurtent à grand bruit; les vaisseaux se repoussent l'un l'autre; mille traits lancés se croisent dans l'air, bientôt la mer en est semée. Déjà les deux flottes se déploient, et les vaisseaux divisés se donnent un champ libre pour le combat. Alors, comme dans l'Océan, si le flux et le vent sont opposés, la mer avance et le flot recule, de même les vaisseaux ennemis sillonnent l'onde en sens contraire; la masse d'eau que l'un chasse est à l'instant repoussée par l'autre, et, balancée entre deux rames, elle y demeure comme en suspens. Mais les vaisseaux de Massalie étaient plus propres à l'attaque, plus légers à la fuite, plus faciles à ramener par de rapides évolutions, plus dociles à la main du pilote; ceux des Romains, au contraire, par leur pesanteur et leur stabilité, avaient pour eux l'avantage d'un combat de pied ferme, et tel que sur terre on peut le donner.

« Brutus dit donc à son pilote : « Pourquoi laisser « les deux flottes se disperser ainsi sur les eaux? est-ce « d'adresse que tu veux combattre? Ramasse nos forces, « et que nos vaisseaux présentent le flanc à la proue « ennemie. » Le pilote obéit, et le combat change. Dès lors chaque vaisseau qui, de sa proue, heurte le

49 flanc des vaisseaux de Brutus, y reste attaché, vaincu par le choc, et retenu captif par le fer qu'il enfonce. D'autres sont arrêtés par des griffes d'airain ou liés par de longues chaînes; les rames se tiennent enlacées, et les deux flottes, couvrant la mer, forment un champ de bataille immobile. Ce n'est plus le javelot, ce n'est plus la flèche qu'on lance; on se joint, on croise les armes, on se bat l'épée à la main [1]. »

Dans ce conflit, Brutus courut un grand danger. Deux trirèmes massaliotes, ayant remarqué la galère prétorienne, facile à reconnaître à son pavillon, se lancèrent sur elle des deux bords; mais le pilote de Brutus prévit le coup, et échappa si légèrement et si à propos, que les deux navires assaillants se heurtèrent avec violence : l'un brisa son éperon, et fut fracassé; alors les vaisseaux ennemis, arrivant à force de rames, les attaquèrent, et sur-le-champ les coulèrent bas. Les vaisseaux de Nasidius ne rendirent aucun service, et se retirèrent bientôt du combat : les hommes qui les montaient n'avaient point leur patrie sous les yeux, et le salut de leur famille ne les forçait pas à affronter la mort; ils ne perdirent aucun bâtiment. Des galères massaliotes, cinq furent coulées à fond, quatre furent prises; une se retira avec la flotte de Nasidius, qui sur-le-champ fit voile pour l'Espagne citérieure. Les Massaliotes envoyèrent devant une des galères qui leur restaient, pour porter à leurs frères la désastreuse nouvelle [2].

Du camp de Trébonius, situé sur une des hauteurs qui avoisinaient Massalie au couchant, l'œil plongeait au loin dans l'enceinte de cette ville immense, sur ses rues, sur

1. Lucan., III, v. 521-581. — Cf. Cæs., Bell. civ., II, 5, 6.

2. Cæs., loc. cit.

ses places, sous les portiques de ses édifices[1]. C'est de là 49
que, durant la bataille, l'armée romaine observait les mouvements divers de cette population inquiète : les filles et les femmes se pressant vers les temples, baignant de pleurs les statues des dieux ; les vieillards sur les places, tantôt mornes et silencieux, tantôt exaltés par l'enthousiasme et la confiance ; les soldats postés de garde sur les murailles, laissant parfois échapper leurs armes pour lever au ciel des bras suppliants[2]. Puis, aussitôt que la trirème messagère de malheur fut aperçue du port, les Romains virent toute la foule y courir hors d'haleine, et alors éclater les signes de la plus touchante affliction. « C'était, dit l'historien de cette guerre, un deuil aussi « profond, c'était une désolation aussi violente que si la « ville eût été prise d'assaut et mise au pillage[3]. » Cependant les Massaliotes persistèrent dans leur héroïque défense et continuèrent à gêner du côté de la terre les travaux des assiégeants.

Les Romains, de leur côté, ne montraient pas moins d'opiniâtreté et de bravoure. Trébonius construisit avec un travail immense des machines de toute espèce, livra des assauts, repoussa des sorties, et enfin, après plusieurs mois, vint à bout de faire brèche à la muraille. Une partie d'une tour, sapée par le pied, tomba ; l'autre menaçait ruine ; et les Romains, en achevant de la renverser, se voyaient maîtres de la ville. Dans ce pressant danger, les assiégés eurent recours à la commisération du vainqueur.

1. Facile erat ex castris C. Trebonii atque omnibus superioribus locis prospicere in urbem. Cæs., Bell. civ., II, 5.

2. Ex muro ad cœlum manus tendere. Id., ibid.

3. Omnis multitudo sese ad cognoscendum effudit ac, re cognita, tantus luctus excepit, ut urbs ab hostibus capta eodem vestigio videretur. Id., ibid., 7.

49 Ils sortent en foule par la porte voisine, désarmés, vêtus en suppliants, les bras tendus vers l'armée ennemie. A ce spectacle nouveau, l'attaque cesse ; les soldats, quittant les machines, accourent de toutes parts pour voir et savoir ce que cela signifiait ; les généraux arrivent bientôt. Alors les Massaliotes se jettent à leurs genoux ; ils les supplient d'attendre l'arrivée de César. « Ils considèrent leur ville comme prise, disent-ils, puisque les ouvrages des assiégeants sont achevés et la tour ébranlée dans ses fondements ; ils renoncent donc à toute défense, et le délai qu'ils implorent ne peut avoir aucun inconvénient, César, alors comme maintenant, étant toujours maître de leur sort. Ils représentent que, si leurs murs s'écroulent par le choc des machines, si la brèche s'élargit sous le bélier, c'en est fait d'eux et de leur patrie ; la prudence des chefs sera impuissante pour contenir l'ivresse du soldat : Massalie sera saccagée et effacée du monde. »

Ces plaintes exprimées par les orateurs massaliotes avec une irrésistible éloquence, au milieu des sanglots et des larmes d'un peuple entier, émurent de pitié les chefs romains[1]. Trébonius ordonna de cesser l'attaque, laissant seulement une garde aux ouvrages : la compassion fit une espèce de trêve. En attendant l'arrivée de César, des deux côtés on cessa de lancer des projectiles, et, regardant le siége comme une affaire terminée, les assiégeants négligèrent tous les moyens de surveillance et de précaution. César d'ailleurs avait expressément recommandé par lettres à Trébonius de ne pas souffrir que la ville fût prise d'assaut, de peur que le soldat, irrité de cette longue résistance, n'accomplît ses menaces, car il avait juré de la

1. Hæc atque ejusdem generis complura, ut ab hominibus doctis, magna misericordia fletuque pronuntiantur. Cæs., Bell. civ., II, 12.

mettre à feu et à sang et de massacrer tout ce qui était 49
en âge de porter les armes. Un tel événement eût terni la gloire du proconsul, qui professait tant d'amour pour les lettres et montrait tant de prétentions à la clémence : puis, une si vieille alliée de Rome méritait bien quelques ménagements. Quoique César portât dans le fond du cœur aux Massaliotes une haine profonde, son intérêt répondait de la sincérité de ses ordres; toutefois les légions murmuraient; elles reprochaient amèrement à Trébonius de les frustrer d'une conquête assurée, et de leur ravir le fruit de tant de fatigues[1].

Mais au milieu de la sécurité de cette trêve arriva un événement qui ne fut jamais bien éclairci, et dont les deux partis s'attribuèrent réciproquement tout l'odieux. Soit que les soldats romains eussent les premiers tenté une attaque de nuit[2], soit que l'initiative fût prise par les Massaliotes[3], ceux-ci sortirent de leurs murailles et mirent le feu aux ouvrages des assiégeants : favorisé par un vent violent, l'incendie enveloppa avec rapidité la terrasse, les mantelets, la tortue, la tour et les batteries; en un instant tout fut réduit en cendres. Ce succès causa aux assiégés plus de joie que d'utilité réelle. Le soldat romain, animé par la colère, travailla à la reconstruction des ouvrages avec une telle ardeur, qu'en peu de jours tout fut rétabli comme auparavant[4]. Cependant la ville était dépeuplée par la famine et par des maladies pestilentielles, fruit du blocus et de la mauvaise nourriture; car, depuis longtemps, on n'y faisait plus usage que de vieux millet et

1. Cæs., Bell. civ., II, 13.

2. Τοὺς στρατιώτας ἐπιθεμένους σφίσιν ἐν ταῖς σπονδαῖς νυκτὸς, οὕτω διέθεσαν, ὥστε μηδὲν ἔτι τολμῆσαι. Dio, XLI, 25.

3. Cæs., Bell. civ., II, 14.

4. Id., ibid., 14, 15, 16.

49 d'orge gâtée, déposés autrefois dans les magasins pour les circonstances urgentes [1].

Sur ces entrefaites, César était de retour à Narbonne, vainqueur de l'Espagne, qu'il avait soumise en quarante jours, et il ne tarda pas à paraître sous les murs de Massalie. La ville se remit à son entière discrétion. César lui épargna les horreurs du pillage, il laissa subsister ses murailles et ses édifices, il respecta sa liberté et ses lois ; mais il la désarma, il se fit livrer tous ses vaisseaux et tout l'argent de son trésor, il la contraignit à recevoir dans ses forts une garnison de deux légions [2]. La catastrophe de Massalie affligea vivement le parti pompéien : pour consoler dans son infortune cette fidèle amie, et lui envoyer encore au delà des mers une dernière marque d'affection, Pompée et le sénat, qui siégeait près de lui, octroyèrent à sa métropole, l'antique Phocée, le titre et les droits de cité libre.

Le dictateur (César venait d'être investi de l'autorité dictatoriale par un décret du peuple) n'avait puni que Massalie ; ses châtiments portèrent ensuite sur les villes et les peuples de la Narbonnaise qui s'étaient montrés hostiles ou froids à son égard. Les mouvements excités chez les Allobroges et les Arécomikes par les sollicitations et l'argent des Massaliotes, n'avaient eu d'autre résultat que d'inquiéter un peu les légions ; cependant César traita ces deux peuples avec une sévérité que de véritables ré-

1. Cæs., Bell. civ., II, 22.

2. Massilienses arma tormentaque ex oppido, ut imperatum, proferunt : naves ex portu navalibusque educunt : pecuniam ex publico transdunt. Cæsar II ibi legiones præsidio relinquit. Id., ibid. — Τά τε ὅπλα καὶ τὰς ναῦς, τά τε χρήματα ἀφείλετο· ὕστερον δὲ καὶ τὰ λοιπὰ πάντα, πλὴν τοῦ τῆς ἐλευθερίας ὀνόματος. Dio, XLI, 25. — Strab., l. IV, p. 181. — Flor., IV, 2. — Oros., VI, 13.

voltes auraient à peine motivée ; il voulut même qu'une 49
inscription, dressée sur une des places de Némausus, perpétuât la mémoire de ce petit triomphe [1]. Il décréta aussi l'établissement de trois colonies militaires, qui furent installées l'année suivante par Cl. Tibérius Néro [2]; savoir: des vétérans de la dixième légion à Narbonne, qui ajouta à ses anciens noms le surnom de *colonie julienne des Décumans* [3]; des vétérans de la sixième, à Arélate [4]; de la septième, à Biterræ, qui reçut le nom de *Julia Biterra* [5]. Il fonda aussi sur la côte, non loin d'Antipolis, à l'embouchure de la rivière d'Argent, *Forum Julii* [6], colonie maritime, qui prit en peu d'années un accroissement immense, et ne fit pas moins de mal aux établissements massaliotes situés à l'est du Rhône, que Narbonne n'en avait fait aux établissements de l'ouest et à la métropole même. En revanche, pour récompenser ses amis, il fit entrer dans le sénat de Rome les notables provinciaux qui s'étaient signalés dans sa cause [7]. Telles furent les rigueurs et les faveurs dispensées par César à l'ancienne province. Quant à la nouvelle, sa province de prédilection, elle ne reçut que des marques de bienveillance : le titre et les

1. C. Jul. Cæsar de Gallis et Allobrogibus et Arecomicis triumphavit. Dom Vaissète, Hist. du Languedoc, t. I, Preuves, p. 6, inscript. xv.

2. Nero Claudius ad deducendas in Galliam colonias, in queis Narbo et Arelate erant, missus est. Suet., Tiber., 4.

3. *Julia, Julia Paterna; colonia Decumanorum.* Inscript., Pr. de l'Hist. du Langued. — Le mot *Paterna* fut ajouté après l'adoption d'Octave par Jules César.

4. *Sextani Arelatenses; colonia Julia Paterna Arelate.* Inscript. et num. ap. D. Bouquet, Script. rerum Gallic. t. I, p. 135.

5. Dom Bouquet, loc. cit. — Dom Vaissète, Hist. du Langued., t. I, p. 91.

6. Aujourd'hui Fréjus.

7. Civitate donatos et quosdam e semibarbaris Gallorum recepit in curiam. Suet., Cæs., 76.

49 droits de cité romaine y furent accordés avec une générosité qui pouvait justement exciter l'envie et les murmures des vieux sujets de Rome. De cette époque date le plus grand nombre des familles *juliennes* et des villes *juliennes*, c'est-à-dire des familles et des villes dont le dictateur daignait agréer le patronage : Bibracte des Édues fut en tête de ces villes clientes du conquérant, et s'honora du surnom de *Julia*[1].

Les Gaulois suivirent en foule César dans ses campagnes de Grèce et d'Afrique ; il les appliquait à tous les services militaires indifféremment, les faisant tantôt cavaliers, tantôt fantassins, tantôt rameurs[2]. L'historien de la guerre d'Afrique raconte ce trait comme incroyable et pourtant vrai, que trente cavaliers gaulois dépostèrent deux mille chevaux numides, et les chassèrent jusque sous les murs d'Adrumète[3]. Dans un combat de la même campagne, les cavaliers gaulois de Labiénus (car les Pompéiens avaient aussi leurs Gaulois, enrôlés pour la plupart dans la Narbonnaise au commencement de la guerre), abandonnés des Numides, furent presque tous taillés en pièces par ceux de César, qui vit avec peine le champ de bataille jonché de ces beaux et prodigieux corps[4]. « César les plaignit, ajoute Hirtius, parce que « c'étaient de braves gens qui, étant venus de chez eux « presque tous pour le servir, avaient été pris en chemin ou dans les combats, et contraints de passer du « côté de ses ennemis pour sauver leur liberté ou leur « vie[5]. » Quelquefois les Gaulois des deux partis se bat-

1. Eumen., Gratiar. actio Constantino Aug., 14.
2. Hirt., Bell. Afric., 20-34 et passim.
3. Id., ibid., 6.
4. Corpora mirifica specie amplitudineque. Id., ibid., 40.
5. Id., loc. cit.

taient ensemble moins franchement; ils commençaient par s'entretenir[1] sur parole, et ces entrevues avaient pour résultat assez ordinaire la désertion d'une bande vers l'autre : ce ne fut pas César qui eut lieu de s'en plaindre le plus. Ce mouvement qui poussait vers l'Orient la population militaire de l'Occident jeta sur toute cette côte de la Méditerranée une innombrable quantité d'aventuriers gaulois, qui y restèrent après les guerres civiles, et dont les princes asiatiques et africains soldaient chèrement les services. C'étaient en même temps des troupes d'élite et d'apparat, garde privilégiée des monarques. Juba, au fond de la Mauritanie, entretenait près de sa personne un corps de ces cavaliers transalpins[2]. La belle Cléopâtre d'Égypte en reçut quatre cents d'Antoine, son amant, comme un cadeau magnifique et digne d'une puissante reine[3] : plus tard, les Gaulois de Cléopâtre furent passés par Octave à Hérode, roi des Juifs. 49

Triomphant de tous ses ennemis, César versa à pleines mains les bienfaits sur les Transalpins qui l'avaient si bien secondé. La légion de *l'Alouette* fut décorée en masse du droit de cité romaine[4], et les braves de Pharsale et d'Alexandrie affermirent, sur le champ de bataille des comices, la dictature perpétuelle qu'ils venaient d'enlever à la pointe du sabre. Cet acte de reconnaissance du dictateur fut très-mal accueilli dans Rome, et les nouveaux citoyens se virent exposés plus d'une fois à des injures publiques, aux plus brutales

1. Galli Labieniani cum Cæsaris equitibus, fide data, colloquebantur. Hirt., Bell. Afric., 20.

2. Cæs., Bell. civ., II, 40.

3. Joseph., Bell. Jud., I, 15.

4. Universam civitate donavit. Suet., Cæs., 24.

49 avanies : Cicéron (après la mort de César, il est vrai) se laissa emporter jusqu'à les qualifier en plein sénat d'*égout de la république, qui servait de réceptacle à tous les crimes*[1]. Quoi qu'il en fût, ils remplirent leurs missions de tout genre avec tant zèle, ils se montrèrent en tout si utiles et si dévoués au pouvoir, qu'Antoine, qui convoitait l'héritage de la dictature, proposa pour eux, dans
46 la suite, une seconde récompense nationale[2].

La vanité du conquérant l'emporta néanmoins sur ce penchant intéressé qu'il montrait envers la Gaule; il n'eut pas la générosité d'épargner à sa conquête l'humiliation d'un triomphe. Dans une solennité qui dura quatre jours, où le vainqueur de Pompée triompha du monde presque entier, la Gaule et Massalie figurèrent : les prisonniers transalpins, tirés des cachots où ils croupissaient depuis six ans, allèrent représenter leur patrie à travers les rues et les carrefours de Rome; et une image peinte ou sculptée de la ville phocéenne fut traînée, comme une captive, devant le char triomphal[3]. Ce fut au milieu de ces joies de César que l'infortuné, le grand Vercingétorix périt par la hache du bourreau[4], précédé et suivi d'une foule de personnages plus récemment célèbres, espagnols, africains, asiatiques et grecs. Parmi tant de trépas illustres provoqués et causés par les discordes politiques de Rome, la mort du patriote transalpin fut obscure et à peine remarquée. Elle ne

1. Perfugium scelerum, cum turpissimis reipublicæ sordibus... Cic., Philipp., XIII, 18.

2. Ut Alaudæ in tertia decuria judicarent... Id., ibid.

3. Portari in triumpho Massiliam vidimus. Cic., Offic., II, 8. — Triumphus per quem lata est urbs ea, sine qua nunquam ex transalpinis gentibus majores nostri triumpharunt. Id., Philipp., VIII, 6.

4. Ἄλλοι δὲ καὶ ὁ Οὐερκιγγετόριξ ἐθανατώθησαν. Dio, XLIII, 19.

produisit guère plus d'émotion au delà des Alpes, où la 46
préoccupation des intérêts présents affaiblissait les souvenirs, où les compagnons mêmes de Vercingétorix prêtaient leurs bras à César. Ce qui frappa les Romains, ce fut le contraste des faveurs et de l'humiliation presque simultanées dont la Gaule se trouvait l'objet; ils s'en expliquèrent hautement; et, pendant la cérémonie, les soldats chantaient derrière le char du dictateur des vers satiriques dont le sens était : « César triomphe des Gau« lois, et César les place dans le sénat, où ils ont quitté « leurs braies, pour prendre le laticlave[1]. »

En effet, cette intrusion des Transalpins dans l'assemblée aristocratique blessait profondément les Pompéiens, les partisans de la vieille constitution romaine, ceux, en un mot, qui tenaient, comme on disait, *à la majesté du nom romain.* A les entendre, tout était perdu, les arts comme la domination de Rome, la parole comme la liberté. Parce que, aux conseils de leurs vainqueurs, quelques citoyens d'un peuple injustement attaqué et plus injustement conquis plaidaient la cause de leurs frères avec un accent peut-être un peu rude, on s'écriait qu'il y avait tumulte gaulois dans l'éloquence, et Cicéron laissait échapper ces plaintes douloureuses : « Adieu « l'urbanité! Adieu la fine et élégante plaisanterie! la « braie transalpine a envahi nos tribunes[2]. »

Le système de modération appliqué par Jules César à la province chevelue avait produit en peu d'années des fruits abondants. « Voyez, disait le consul Marc-

1. Illa vulgo canebantur :

« Gallos Cæsar in triumphum ducit; iidem in curia
« Galli braccas deposuerunt, latum clavum sumpserunt.

Suet., Cæs., 80.

2. Cic., Epist., IX, 15 ad Papir. Pæt., et passim.

44 « Antoine dans le panégyrique du dictateur, voyez cette « Gaule, qui naguère nous envoya les Ambrons et les « Cimbres, cultivée aujourd'hui comme l'Italie. Des « communications nombreuses et sûres sont ouvertes « d'une de ses extrémités à l'autre : la navigation est « libre et animée, non pas seulement sur le Rhône et la « Saône, mais sur la Loire et la Meuse, mais jusque sur « l'Océan [1]. » A la faveur de ce régime doux, où l'action du pouvoir était presque nulle, les améliorations naissaient et prenaient racine d'elles-mêmes, par la seule influence du commerce et la seule nécessité des choses. A vrai dire, il y avait en Gaule absence du gouvernement romain ; le tribut excepté, que compensaient d'ailleurs largement le produit des services militaires et les faveurs soit personnelles, soit collectives, tout subsistait dans le même état qu'au temps de l'indépendance, sauf plus de lumières, d'industrie et de tranquillité. Ce fut une situation heureuse pour les nations transalpines, une transition naturelle et facile au nouvel ordre social, à la dépendance politique, que la conquête leur avait imposée. Aussi la mort du dictateur les affligea vivement, et elles se rattachèrent aussitôt à l'homme qui, par son titre de fils adoptif de César, semblait leur promettre la continuation de ses plans et de sa bienveillance. Elles sentaient que le patronage d'une famille valait mieux pour elles que la protection passagère et plus exigeante des partis. Tant que le jeune César fut absorbé par les guerres civiles, il laissa la Gaule jouir de toute la liberté, de tout l'oubli dont elle avait joui sous

1. Καὶ νῦν δεδούλωται μὲν Γαλατία, ἡ τούς τε Ἄμβρωνας καὶ τοὺς Κίμβρους ἐφ' ἡμᾶς στείλασα, καὶ γεωργεῖται πᾶσα ὥσπερ αὐτὴ ἡ Ἰταλία· πλεῖται δὲ οὐ Ῥοδανὸς ἔτι μόνος, οὐδ' Ἄραρις, ἀλλὰ καὶ Μόσας, μαὶ Λίγρος, καὶ Ῥῆνος αὐτὸς, καὶ Ὠκεανὸς αὐτός. Dio, XLIV, 42.

son père ; mais après la consolidation de sa puissance, 36
il fallut bien qu'il mît de l'ordre dans cette possession du peuple romain, et qu'il l'organisât sur le même pied que les autres fractions de l'Empire.

Ce fut alors que les innombrables difficultés se manifestèrent, et la république romaine s'aperçut que les cités chevelues n'étaient nullement résignées à la dépendance. Le consul M. Agrippa, chargé de cette organisation, ne fut occupé, pendant tout le temps de sa mission, que de répressions violentes et de guerres, du nord au midi. Il porta ses armes dans l'Aquitaine soulevée tout entière[1] ; rappelé bientôt vers le Rhin, il courut le défendre contre les bandes germaniques que les sollicitations des Gaulois, leurs propres querelles et le pillage amenaient sur l'autre rive. Les Ubes avaient déjà traversé ; Agrippa leur permit de rester et de s'établir le long du fleuve, partie sur le territoire des Trévires, partie sur celui des Ménapes[2]. Il concéda aux Tungres, autre tribu germanique, ces terres rendues désertes par l'anéantissement des Éburons[3], ces ruines ensanglantées, tombeau de tout un peuple. Agrippa fut le fondateur du système continué et développé après lui, qui consistait à peupler la frontière gauloise de Germains chassés par les bouleversements de leur pays, ou faits prisonniers dans les guerres. Rome créait ainsi sur le point le plus vulnérable de sa province une population belliqueuse, ennemie des autres Germains, non moins ennemie de la race gauloise, avec laquelle elle ne se confondait point, et dévouée au gouvernement de qui elle

1. App., Bell. civ., v, 92. — Dio, XLVIII, 49.

2. Eam gentem (Ubios) Rheno transgressam Agrippa in fidem accepit. Tac., Ann., XII, 27. — Strab., l. IV, p. 194.

3. Δόντος Αὐγούστου πρώτου βασιλέως. Procop., de Reb. Goth., I.

29 tenait ses foyers. Agrippa retourna à Rome sans avoir rien fondé pour l'organisation provinciale de la Gaule chevelue. De nouvelles guerres élevées entre Octave César et son collègue Antoine détournèrent encore une fois l'attention du jeune triumvir des affaires de la Province. Au bout de huit ans, ayant renouvelé la même tentative, il rencontra la même résistance : l'Aquitaine et la Belgique se soulevèrent, et il fut obligé d'avoir à la fois trois armées de ce côté des Alpes. Mais Nonius Gallus défit les Trévires et les bandes germaines que les Belges s'étaient données pour auxiliaires [1]; C. Carinas étouffa l'insurrection des Morins et réduisit les autres cités de l'ouest [2]; enfin Messala Corvinus, après une campagne brillante dans l'Aquitaine, alla jouir comme Agrippa des honneurs du triomphe et de la pacification de la Gaule [3].

1. Dio, LI, 20.
2. Id., ibid., 21.
3. Tib., Eleg., I, 8. — App., Bell. civ., IV, 38.

CHAPITRE II.

Octave César veut organiser la Gaule chevelue; révoltes et guerres. — Grande assemblée de Narbonne. — Auguste réorganise la Narbonnaise. — Il fonde diverses colonies; son vaste plan d'administration appliqué à la Gaule chevelue; résistance des habitants. — Pacification de la Gaule. — Mort d'Auguste. — Avénement de Tibère : révolte de Julius Sacrovir et de Julius Florus. — Réduction des Édues. — Folies et atrocités de Caïus Caligula. — Il institue un concours littéraire à Lyon; lois bizarres de ce concours. — L'empereur Claude achève l'œuvre d'Auguste : ses persécutions contre les druides. — Le druidisme banni de la Gaule se réfugie dans l'île de Bretagne. — La Gaule chevelue obtient le droit de fournir des membres au sénat de Rome.

28 ans av. J.-C. — 48 ans ap. J.-C.

Maître unique de la république romaine, sous le nom 28
d'Auguste, Octave César voulut organiser définitivement la Gaule chevelue, et la soumettre à ce système d'administration uniforme qu'il voulait faire prévaloir sur toute la surface de son vaste empire. On sait qu'ayant partagé avec le sénat et le peuple le gouvernement des provinces, il s'attribua, comme représentant de la force militaire, celles qui exigeaient l'emploi des armées, soit pour comprimer les agitations intérieures, soit pour repousser les attaques du dehors[1] : la Transalpine se trouvait dans cette double circonstance ; elle fut donc soustraite à l'administration civile, et réduite, en qualité de *province impériale*[2], à un régime purement militaire. Un lieutenant impérial ou *césarien* commandant les troupes,

1. Provincias validiores... ipse suscepit. Suet., August., 47.
2. Provinciæ imperatoriæ vel Cæsaris.

28 faisant des lois, imposant des tributs, rendant la justice, sous le seul contrôle de l'autorité impériale, qui le nommait et le révoquait à son gré, et un procurateur, officier fiscal dépendant du lieutenant, composèrent l'administration supérieure des provinces réservées par Auguste[1]. C'était une véritable dictature; mais une dictature était nécessaire aux opérations que l'Empereur projetait dans la Gaule. Afin de lui donner pour le moment un surcroît de force, il se rendit lui-même à Narbonne, où il convoqua, sous sa présidence, l'assemblée générale des cités transalpines.

Il s'occupa d'abord de la Narbonnaise, qui réclamait bien des réformes. L'esprit de cette province, pendant les guerres civiles, avait été fort hostile à la famille des Césars : sous le père, elle s'était montrée pompéienne ardente; sous le fils, elle avait continué d'être ennemie ou suspecte. Auguste ne négligea rien pour prévenir les craintes ultérieures, pour calmer et éteindre les ressentiments; il y réussit par un mélange de faveurs et de mesures de sûreté sagement combinées. Son premier acte fut de consacrer un temple *à la clémence et à la justice de J. César*[2]; voulant par là rappeler à Massalie que le dictateur l'avait jadis épargnée; à la Province, que, s'il l'avait traitée avec quelque rigueur, les lois et les nécessités de guerre l'autorisaient à plus encore. Ensuite il fonda, en plusieurs lieux, au nom de son père et au sien, des colonies tirées des armées : *Arausio,* chez les Cavares, reçut des vétérans de la seconde légion[3]; *Forum*

1. Dio, LIII, 14, 15, — Tac., Agric., 15. — Id., Ann., XII, 23; XV, 44. — Suet., Claud., 12; Vesp., 4.

2. Justitiæ et clementiæ. Inscript. For. Voconii Cæsaris.

3. Secundanorum Arausio. Mela, II, 5. — Plin., III, 4. — Col. Arausio

Julii, de la huitième[1]; celle-ci était déjà colonie 27
romaine, l'autre en prit le titre pour la première fois. Des colons, tant militaires que civils, furent distribués aussi à *Carpentoracte*[2], surnommée *Julia*, à *Cabellio*, à *Julia Valencia*[3], ville de fondation nouvelle, à Némausus, qui joignit à son nom celui d'*Augusta*[4]; mais ces colonies, moins favorisées que les précédentes, ne furent admises qu'au droit latin et portèrent le titre de *villes latines*. Eaux-Sextiennes, appelée encore *Julia Augusta Aquæ*[5], jouit du même privilége. Vienne, capitale des Allobroges, fut honorée également du titre et des droits de colonie latine, mais sans recevoir de colons dans ses murailles[6]; ainsi fut-il, selon toute apparence, d'*Augusta*, chez les Tricastins[7]; d'*Apta Julia*[8], sur le territoire de la petite tribu des Ligures Vulgences; d'*Alba Augusta*[9], chez les Helves, et de quelques autres.

L'Empereur n'oublia pas non plus de châtier, indirectement toutefois, Massalie, cette ville étrangère qui avait eu l'imprudence de prendre sans nécessité un parti dans les discordes de Rome, et surtout d'y demeurer fidèle; il excita sous main ses colonies à l'abandonner. Antipolis, le plus populeux et le plus florissant des établissements massaliotes en Gaule, déclara tout à coup

secundanor. cohort. xxxiii volunt. — Num. Neronis, ap. Golz. D. Bouq. t. I, p. 136, col. 2. — Arausio est aujourd'hui la ville d'Orange.

1. Octavanorum colonia. Mela, ii, 5. — Plin., iii, 4.
2. Aujourd'hui Carpentras. — Oppidum latinum. Plin., iii, 4.
3. Aujourd'hui Valence. — Oppid. lat. Plin., loc. cit.
4. Inscript. v, ap. D. Bouq., t. I, p. 139, col. 1. — Plin., iii, 4.
5. Inscript. ap. D. Bouq., loc. cit. — Plin., ub. supr.
6. Tac., Hist., i, 65. — Plin., iii, 4. — Inscript. ap. D. Bouq.
7. Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans le bas Dauphiné. Plin., iii, 4.
8. Apt, en Provence. — Plin., ub. supr.
9. Alps, près de Viviers, en Vivarais. Plin., loc. cit.

27 appartenir au peuple romain, comme faisant partie de l'Italie, prétexte ridicule et grossièrement faux, puisque Antipolis était située sur la rive droite du Var, commune frontière des deux pays. Néanmoins, le sénat romain l'accueillit sérieusement, et le reconnut valable après délibération solennelle [1] : Antipolis, à droite du Var, fut donc dès lors ville italienne et colonie latine, tandis que Nicæa, située à gauche et véritablement en Italie, continua de rester ville grecque et colonie massaliote [2]. Agathê se sépara pareillement de sa métropole; elle demanda et obtint le titre de ville romaine [3]. Ce ne fut pas tout : la colonie maritime de Forum Julii, destinée par le dictateur à précipiter la ruine de la puissance massaliote, reçut de son fils d'immenses développements; Auguste en fit un des grands arsenaux de l'Empire [4], ce qui exemptait les habitants de tout subside et de tout service autre que le service de mer.

Tout en s'occupant de ces réformes dans la Narbonnaise, Auguste ne perdait point de vue l'objet principal de son voyage : d'après les documents que lui fournit l'assemblée des cités, il arrêta un plan d'organisation générale de la Gaule chevelue, comprenant : 1° la division territoriale, 2° les finances, 3° la force militaire, 4° la législation et la religion.

Le premier soin du législateur devait être d'imprimer

1. Ἡ δ' Ἀντίπολις τῶν Ἰταλιωτίδων ἐξετάζεται κριθεῖσα πρὸς τοὺς Μασσαλιώτας καὶ ἐλευθερωθεῖσα τῶν παρ' ἐκείνων πραγμάτων. Strab., l. IV, p. 184.

2. Νυνὶ δὲ τοσοῦτον προσθετέον, ὅτι τῆς μὲν Ἀντιπόλεως ἐν τοῖς τῆς Ναρβωνίτιδος μέρεσι κειμένης, τῆς δὲ Νικαίας ἐν τοῖς τῆς Ἰταλίας, ἡ μὲν Νίκαια ὑπὸ τοῖς Μασσαλιώταις μένει, καὶ τῆς ὑπαρχίας ἐστίν... Strab., l. IV, p. 184. — Plin., III, 4, 5.

3. Agatha quondam Massiliensium. Plin., III, 4.

4. Strab., l. IV, p. 184. — Plin., III, 4.

à ces petits États, à ces confédérations, à ces races 27
diverses et isolées, une forte unité politique qui rompît les habitudes et l'esprit de l'ancien ordre social, puis de faire disparaître promptement tout ce qui pouvait perpétuer les traditions nationales, surtout les souvenirs héroïques de la dernière guerre : la division territoriale adoptée par Auguste, tout arbitraire, toute bizarre qu'elle paraisse à la première vue, fut dans le fond merveilleusement combinée pour ce résultat. La juxtaposition successive des races sur le sol de la Gaule l'avait généralement partagée en grandes sections longitudinales, s'étendant du nord au midi : la nouvelle division établit des sections transversales de l'est à l'ouest, en suivant tantôt le cours des fleuves, tantôt des lignes imaginaires. Ces sections ou *provinces,* comme on les appela, furent au nombre de trois. La plus méridionale comprit tout le pays situé entre les Pyrénées, le cours entier de la Loire et la frontière sud-ouest de la Narbonnaise, c'est-à-dire le territoire aquitain, plus quatorze cités tant galliques que gallo-kimriques [1]; elle prit le nom d'*Aquitaine*. Celle du nord, sous l'ancienne dénomination de *Belgique,* embrassa, outre le pays belge proprement dit, les peuples situés entre la Marne et la Seine, et entre la Saône et le Rhône supérieur, savoir : les Lingons, les Séquanes, les Raurakes et les Helvètes [2]. La section intermédiaire, longue et étroite, bornée à l'est par le moyen Rhône, à l'ouest par l'Océan armoricain, fut appelée province *Lugdunaise,* du nom de *Lugdunum,* sa capitale [3].

1. Strab., l. IV, p. 189. — Plin., IV, 19. — Ptol., II, 9.
2. Plin., IV, 17. — Ptol., II, 7.
3. Strab., l. IV. — Plin., IV, 18. — Ptol., II, 8.

27 Lugdunum était de fondation romaine très-récente; il ne datait pas seulement de la conquête de la Gaule, mais presque de la domination d'Auguste; et voici à quelles causes il devait son origine. De graves dissensions domestiques s'étant élevées dans l'enceinte des murs de Vienne durant les guerres de César et de Pompée, une partie des habitants avait chassé l'autre[1] : réfugiés sur les bords du Rhône, près de son confluent avec la Saône, les bannis viennois y vécurent longtemps campés dans des cabanes ou sous des tentes. L'année qui suivit la mort du dictateur, le sénat romain forma le projet de les coloniser et de leur bâtir une demeure; il chargea de ce soin le gouverneur de cette province, Plancus, dont il redoutait et voulait occuper l'esprit turbulent. A l'endroit où la Saône se jette dans le Rhône, sur le penchant d'une colline qui la borde à l'occident, était situé un village ségusien nommé *Lugdunum*[2] : Plancus s'en empara, le reconstruisit, et en fit une ville où il établit les exilés[3]. Plus tard, Auguste, charmé de la beauté du site, y envoya une colonie militaire[4]. Admirablement placé pour la navigation, Lugdunum s'enrichit et acquit en peu de temps une assez grande importance commerciale : de plus hautes destinées l'attendaient.

Quoique des villes grandes et illustres existassent dans

1. Dio, XLVI, 50.

2. *Dunum, Dun,* dans les dialectes gaulois, signifie une colline, et en composition une ville située sur une colline. L'auteur anonyme du livre des Fleuves prétend, d'après le témoignage de Clitophon, que *lug* veut dire *corbeau,* et il raconte une fable à l'appui de son étymologie. Dans aucun des dialectes actuels de la langue kimro-gallique, *lug* n'a conservé cette signification.

3. Inscript. ap. J. Gruter., p. 439, num. 8.

4. Tac., Hist., I, 65.

la section centrale de la Gaule, puisqu'elle renfermait les 27
territoires éduen, senonais et carnute, l'Empereur en fixa le chef-lieu à Lugdunum ; il fit même de Lugdunum la capitale des trois provinces chevelues[1]. Là fut le siége des gouverneurs; là fut la résidence impériale pendant les voyages d'Auguste et de ses successeurs de ce côté des Alpes. Un hôtel des monnaies y fut fondé, où des pièces d'or et d'argent étaient frappées pour les besoins de la Gaule[2]. Comme les grandes voies de l'Italie partaient toutes de Rome, de Lugdunum partirent les quatre grandes voies qui devaient couper la Gaule dans quatre directions, des Alpes au Rhin, à l'Océan, aux Pyrénées, et à la frontière narbonnaise[3]. Une colonne milliaire s'éleva pareillement sur le forum de cette Rome transalpine. Le choix d'une telle capitale fut imposé à Auguste par des considérations d'une extrême gravité. D'abord, adossée à l'Italie par les Alpes, elle se trouvait, avec le cœur de l'Empire, en communication facile et prompte, sa position la rendant propre d'ailleurs à surveiller en même temps tout le territoire gaulois[4], aussi bien la Narbonnaise que les provinces chevelues; de plus c'était une ville nouvelle, postérieure à la conquête, ne rappelant d'autres souvenirs que celui des bienfaits de l'Empereur. Les Ségusiens, sur le territoire desquels elle était bâtie, dépendaient des Édues à titre de clients, et

1. Ἐπίσημος Μητρόπολις. Ptolem., II, 8. — Caput Galliarum. Tab. Peutinger., ap. D. Bouq., t. I, p. 112, col. 1.

2. Τὸ νόμισμα χαράττουσιν ἐνταῦθα, τό τε ἀργυροῦν καὶ τὸ χρυσοῦν οἱ τῶν Ῥωμαίων ἡγεμόνες. Strab., l. IV, p. 192.

3. Ἀγρίππας ἐντεῦθεν τὰς ὁδοὺς ἔτεμε· τὴν διὰ τῶν Κεμμένων ὀρῶν μέχρι Σαντώνων καὶ Ἀκουϊτανίας, καὶ τὴν ἐπὶ τὸν Ῥῆνον, καὶ τρίτην τὴν ἐπὶ τὸν Ὠκεανὸν, τὴν πρὸς Βελοακοῖς καὶ Ἀμϐιανοῖς· τετάρτη δ' ἐστὶν ἐπὶ τὴν Ναρϐωνῖτιν καὶ τὴν Μασσαλιῶτιν παραλίαν. Id., ibid., p. 208.

4. Ὥσπερ ἀκρόπολις. Id., ibid.

27 leurs terres étaient partie intégrante de la cité éduenne; Auguste les en détacha et les déclara *libres*[1]. Il fit même plus : Lugdunum et sa banlieue furent érigés en petit territoire à part, enclavé dans le territoire ségusien, mais possédant sa juridiction spéciale[2]. Telle fut la capitale imposée aux nations gauloises.

Restait à déraciner ces idées invétérées de prééminence que l'ordre politique gaulois attachait à certains peuples, à certaines villes; restait surtout à effacer les souvenirs glorieux empreints à quelques localités et à quelques noms par la guerre de l'indépendance; en un mot, restait l'œuvre importante de dépayser, pour ainsi dire, toutes les traditions. Auguste y travailla non sans succès. On a vu César, immédiatement après la conquête, accorder à plusieurs lieux la faveur de porter son nom; il avait créé des villes *juliennes* par un motif tout personnel, dans le but d'acquérir une clientèle nombreuse et des soldats dévoués : son successeur, en créant des villes soit *augustales*, soit *césariennes*, fut mû par une pensée plus haute et purement politique. Cette mesure, assez indifférente en apparence, contenait pourtant tout un système d'attaque et de réaction contre le passé. Auguste choisit, pour les dépouiller de leurs vieux noms, celles des villes qui se recommandaient le plus au respect de la Gaule par la double illustration d'une grande existence avant la conquête et un noble rôle pendant la lutte. Quand le rôle avait été trop hostile contre Rome, et rappelait à la nation des souvenirs glorieux, la ville, frappée d'une sorte de proscription, privée de ses préro-

1. Plin., IV, 18.
2. Inserta et excepta. Sén., Epist., XIV, 91. Ptolem., II, 8. — Mannert, Geogr., p. 714, Gall. antiq.

gatives, ruinée dans son commerce, était condamnée à 27
disparaître. Ainsi, Gergovie, cette héroïque capitale des Arvernes, sous les murs de laquelle César avait été vaincu, se vit enlever son rang de capitale, qui fut transféré à Némétum, bourgade obscure, située à une lieue de là : *Nemetum* ou *Augusto-Nemetum* [1], comme on l'appela dès lors, grandit rapidement et devint une ville considérable; Gergovie fut abandonnée et oubliée. Un sort pareil frappa Bratuspantium, ancienne capitale des Bellovakes, dont la prééminence avait été transportée à la ville nouvelle de *Cæsaromagus* [2]. Noviodunum, capitale des Suessions, se déguisa sous le nom d'*Augusta* [3]; ce même nom fut imposé à la capitale des Véromandues [4], à celle des Tricasses [5], à celle des Raurakes [6], à celle des Auskes [7], qui dominaient toute l'ancienne Aquitaine, à celle des braves et malheureux Trévires [8]; le chef-lieu des Turons se transforma en *Cæsarodunum* [9], celui des Lémovikes en *Augustoritum* [10]. Les Édues eux-mêmes virent substituer le nom d'*Augustodunum* [11] à ce nom célèbre de Bibracte qui remplissait les fastes de la Gaule : mais la rivale de Bibracte, Durocortorum des Rèmes, conserva

1. Νεμετός, Νεμωττός, Νεμωσσός; Augustonemetum. — Μητρόπολις δ' αὐτῶν ἐστὶ Νεμωσσός. Strab., l. IV, p. 191. — Aujourd'hui Clermont. — *Nemetum, Nemet* (*Naomh-ait*), temple, lieu consacré.

2. Aujourd'hui Beauvais. — *Mag*, plaine, ville bâtie dans une plaine.

3. Soissons.

4. Saint-Quentin.

5. Augustobona, Augustomana, Troyes en Champagne.

6. Augst.

7. Auch.

8. Trèves.

9. Tours. — *Dunum, dun*, comme nous l'avons déjà dit, ville construite sur une hauteur.

10. Limoges.

11. Autun.

27 le sien, qui n'était point cher au pays et ne réveillait que l'idée d'un dévouement servile et absolu aux conquérants. D'assez grandes concessions de droits vinrent en même temps pallier ces mesures humiliantes. Les Édues reçurent les priviléges des peuples *fédérés*, et continuèrent à porter le titre honorifique de *frères* du peuple romain[1]. Les Rèmes et les Carnutes furent aussi *fédérés*; les Arvernes, les Bituriges, les Trévires, les Suessions, *libres* ou *autonomes*; les Auskes jouirent du *droit latin*; d'autres priviléges inférieurs furent encore distribués soit aux peuples, soit aux villes; enfin ce privilége suprême qui les couronnait tous, le droit de cité romaine, fut octroyé à des familles et à des individus, avec épargne toutefois[2]. Ainsi donc fut bouleversée dans ses fondements l'antique société gauloise : les centres d'autorité et d'influence furent changés ou rattachés à des idées d'un autre ordre; l'institution de la clientèle, source de la puissance des grandes cités, n'exista plus; le territoire même de ces cités fut souvent morcelé, leurs tribus éparpillées; plus de barrières entre les confédérations politiques, entre les races, entre les langues diverses; tout gît confondu pêle-mêle sous le niveau de l'administration romaine.

Auguste appliqua ensuite à la Gaule cette science fiscale portée par les Romains à une si haute perfection, et qui, dans leurs mains, servait de complément à l'épée pour enchaîner les vaincus[3]. Il ordonna un recensement général de la population et des propriétés,

1. Soli Gallorum fraternitatis nomen cum populo romano usurpant. Tac., Ann., XI, 25.

2. Id., ibid., III, 40.

3. Vectigalia quibus Romani plus adversus subjectos quam armis valent. Id., ibid., IV, 64.

base d'une répartition uniforme de l'impôt[1]. Cet impôt 27
dépassa de beaucoup le taux modéré fixé jadis par César immédiatement après la conquête; Auguste voulut le mettre en harmonie avec les charges des autres provinces et avec les dépenses de l'Empire.

L'organisation militaire du pays appelait aussi son attention. Il établit d'abord sur la rive gauche du Rhin deux camps de quatre légions chacun, destinés à réprimer à la fois les mouvements de la population gauloise et les incursions germaniques[2]. Donnant en outre une nouvelle extension au système déjà mis en œuvre par Agrippa, il recommanda de transplanter en Gaule, le long du fleuve, soit de gré, soit de force, le plus de Germains qu'il se pourrait. On verra plus tard avec quelle rigueur ses ordres furent exécutés[3].

Quant à la population indigène, elle fut presque totalement désarmée dans les provinces du centre et du midi[4]. D'après les mœurs de l'ancienne société, tout Gaulois était soldat, tout Gaulois avait ses armes : Auguste restreignit cette capacité à une milice peu nombreuse qui se bornait à la police des villes et des campagnes. Les cités riches et populeuses furent obligées, il est vrai, d'entretenir chacune soit des cohortes d'infanterie, soit une division de cavalerie, équipées et exercées à la romaine[5]; mais ces troupes régulières dé-

1. Census a tribus Galliis, quas pater vicerat, actus. Liv. epit., CXXXIV. — Dio, LIII, 22.

2. Commune in Germanos Gallosque subsidium. Tac., Ann., IV, 5.

3. (Augustus) Ubios et Sygambros dedentes se... in proximis Rheno agris collocavit. Suet., August., 21. — Quadraginta millia dediticiorum (Tiberius) juxta ripam Rheni in Gallia collocavit. Id., Tiber., 11.

4. Voir plus bas la révolte de Sacrovir et de Florus.

5. Tac., passim. — La division de cavalerie s'appelait *ala*, aile.

27 pendirent uniquement des généraux et des gouverneurs romains; les cités n'eurent aucun droit sur elles : elles formèrent des corps auxiliaires toujours prêts à marcher contre les troubles du dedans ou du dehors, à la première réquisition des lieutenants de l'Empereur. On sent combien aisément le séjour des mêmes camps, l'habitude d'une commune discipline, devaient les rapprocher des Romains, et les rendre enfin étrangères à leur patrie.

Ces mesures assuraient aux Romains la possession du territoire, il fallait encore celle des esprits : des améliorations successives la préparèrent avec sagesse. Une école fut fondée dans Augustodunum pour l'enseignement de la langue latine, de la législation et des sciences des Romains [1]. Massalie seconda par son influence forte et salutaire le développement de l'instruction [2]. Tolose, Arélate, Vienne [3], toutes les villes considérables de la Narbonnaise, instituèrent des gymnases où les lettres grecques et latines brillèrent d'un vif éclat, et de ce foyer elles se propagèrent rapidement dans les provinces chevelues. Toute la jeune noblesse gauloise se précipita avec passion au sein de cette carrière nouvelle, par ambition d'abord et par amour de la nouveauté, puis par sentiment et par plaisir; les familles opulentes, les villes mêmes firent venir à grands frais, soit de Massalie, soit de Rome, des médecins et des professeurs de philosophie et d'éloquence [4]. Le goût de l'étude dans les classes éle-

1. Liberalibus studiis. Tac., Ann., III, 43.

2. Πόλις τοῖς βαρβάροις παιδευτήριον... φιλέλληνας κατεσκεύασε τοὺς Γαλάτας. Strab. l. IV, p. 181.

3. Palladia Tolosa. Martial., IX, ep. 101. — Vienna. Id., VII, ep. 87. — Script. rer. gallic. passim.

4. Σοφιστὰς γοῦν ὑποδέχονται, τοὺς μὲν ἰδίᾳ, τοὺς δὲ αἱ πόλεις κοινῇ

vées, celui de l'agriculture[1] dans le peuple, encouragés par le gouvernement, absorbèrent l'activité inquiète du caractère gaulois, et servirent merveilleusement de passage aux institutions de la conquête. 27

Venait enfin la qustion de l'ordre civil et de l'ordre religieux, celui-ci fondement du premier chez les Gaulois[1]; là se trouvait pour le réformateur le grand travail et le grand péril.

Le druidisme, par sa nature même, comme religion sacerdotale, comme doctrine scientifique, régulatrice des lois civiles et morales, comme magistrature divine et humaine, était incompatible avec toute civilisation étrangère, quelle qu'elle fût. Les révolutions intestines l'avaient dépouillé, il est vrai, de l'autocratie politique, mais il conservait l'empire absolu des mœurs et de la science. Auguste sentait toute l'étendue de sa puissance, et n'osa pas l'attaquer de front; il se contenta d'interdire aux Gaulois, citoyens romains, l'observance de ce culte, le déclarant contraire aux croyances romaines[2] : interdiction légitime, car l'Empereur, dispensateur suprême du droit de cité, pouvait mettre à cette faveur toute condition qui lui semblait juste; il n'y avait point là violence ni persécution contre la foi transalpine. Il abolit aussi, comme barbare, la célébration complète des sacrifices humains, permettant seulement aux prêtres de faire une légère blessure aux fanatiques qui persisteraient à se dévouer, et de répandre sur l'autel ou le bû-

μισθούμεναι, καθάπερ καὶ ἰατρούς. Strab., l. IV, p. 181. — Id., ibid., p. 195.

1. Ἀντὶ τοῦ πολεμεῖν πολιτεία καὶ γεωργία διὰ τὴν τῶν Ῥωμαίων ἐπικράτειαν. Strab., l. IV, p. 180. — Dio, XLIV, 42.

2. Religionem Druidarum apud Gallos tantum civibus interdixit. Suet., Claud., 25.

27 cher quelques gouttes de leur sang[1]. Mais en même temps que le système romain respectait en apparence les institutions druidiques, il travaillait en secret à les ruiner. Pour cela il fit alliance avec une doctrine ennemie du druidisme, coexistant près de lui sur le sol gaulois, et partageant avec lui le domaine des consciences gauloises : le lecteur devine que nous voulons parler du polythéisme gallique.

Autant l'incompatibilité du druidisme avec le système général des croyances romaines était profonde et insurmontable, autant il existait de rapprochements possibles entre ce système et celui du polythéisme gaulois, développement aussi d'une religion de la nature extérieure. Cette presque complète identité, nous l'avons dit plus haut, n'avait pas médiocrement frappé les Romains, lors de leur arrivée chez les nations du midi et de l'est. César avait témoigné une vive surprise de retrouver sur les rives de la Saône et de l'Allier les symboles religieux de Rome et de la Grèce. « Les Gaulois, « écrivait-il, reconnaissent les dieux des autres peuples, « et ils ont de ces dieux à peu près les mêmes idées que « le reste du monde[2]. » Entre de telles croyances, l'alliance était aisée. On connaît la parfaite tolérance des Romains à l'égard des cultes étrangers qui ne présentaient à leur politique ni obstacle ni péril; ou, pour mieux dire, leur soin attentif à rapprocher, à fondre ensemble les religions homogènes, afin d'introduire aussi dans le dogme cette unité universelle, lien et sauvegarde

1. Ut ab ultimis cædibus temperant, ita nihilominus, ubi devotos altaribus admovere, delibant. Mela., III, 2. — Strab., l. IV.

2. De his eamdem fere quam reliquæ gentes habent opinionem. Cæs., Bell. Gall., VI, 17.

de leur immense empire. Ainsi les Olympes de la Grèce 27
et de l'Asie, assimilés à l'Olympe romain, avaient reçu en quelque sorte le droit de bourgeoisie romaine. Auguste l'octroya à l'Olympe gaulois. Il donna le premier exemple public de la fusion des deux cultes, en dédiant un temple au dieu *Kirk* ou *Circius,* personnification de ce vent terrible qui désolait la côte narbonnaise : il fit construire le temple de *Kirk* et en régla le cérémonial, comme souverain pontife de la religion romaine, avec autant de pompe et de gravité que s'il se fût agi du dieu *Borée* ou du dieu *Éole* [1]. Bien plus, il ne recula point devant l'idée de devenir lui-même un dieu gaulois, et il permit que sa personne fût invoquée conjointement avec les esprits tutélaires par quelques cités et quelques villes; leurs noms furent accolés sur les monuments [2], et Auguste prit place parmi les *génies* de la Gaule, jusqu'à ce que le temps fût venu pour lui de les détrôner tous à son profit.

La haute classe de la société gauloise s'empressa d'abjurer le druidisme; au contraire, la religion officielle, qui promettait la faveur des conquérants, sans violenter la conscience, vit se presser à ses autels tous les hommes qui avaient de l'ambition, ou qui commençaient à goûter les études de la Grèce et de l'Italie. De toutes parts s'élevèrent des temples où l'identité des deux cultes fut publiquement consacrée. On lut, réunis sur la double inscription du même autel, les deux noms romain et gaulois appliqués au même symbole : *Mars* et *Camul* [3],

1. Divus certe Augustus templum illi (Circio), quum in Gallia moraretur, et vovit et fecit. Sen., Quæst. nat., v, 17.

2. AUGUSTO. SACRUM. ET. GENIO. CIVITATIS. BIT. VIV. Grut., Inscr., p. 227, num. 4, et passim.

3. *Marti Camulo.* Grut., p. 56, num. 12, et p. 40, num. 9. —

97 au dieu de la guerre; *Diane* et *Arduinna* [1], à la déesse de la chasse; *Belen* et *Apollon* [2], au dieu de la lumière et de la médecine. *Belisana* ou *Minerve, Mercure* ou *Teutatès* [3], furent adorés indistinctement. Les dieux mêmes qui n'avaient pas leurs correspondants sur l'Olympe romain, Rome les adopta à titre de *dieux indigètes* : tels furent, parmi beaucoup d'autres, la déesse *Néhalénia* et *Hésus*, cette espèce de Mars sacerdotal [4] introduit par le druidisme au sein du polythéisme. De ce système dériva pareillement le mélange des représentations diverses de la même divinité, et l'accouplement quelquefois bizarre de ses attributs symboliques [5]. Plusieurs monuments nous offrent en ce genre de curieux composés où l'imagination fougueuse et souvent très-subtilement métaphysique des Gaulois contraste à côté de l'élégante et régulière simplicité du génie grec [6]. Les autels collectifs devinrent très-communs. Tout le monde connaît les fameux bas-reliefs [7] où Jupiter, en costume romain, Hésus, en tablier de bûcheron, abattant un arbre, Castor avec son cheval, et le taureau aux trois grues [8], figurent succes-

Comhal, et *Calma* (gaël.), fort, vaillant. Lluyd et Armstrong. — Dans une autre inscription, on lit *Marti Bela tu cadro*. *Cader* (kimr.) signifie *puissant, guerrier*.

1. *Deana, Arduinne*. Voyez tome I, livre IV, ch. 1.

2. Herodian., Maximin., 171. — J. Capitol. in Maxim.; — Grut., Inscript., p. 37, num. 5, 6, 7. — Auson., Profess. Burdig., 4 et 10.

3. Plin., XXXIV, 7. — Inscript. passim.

4. Voyez ci-dessus, tome I, livre IV, ch. 1.

5. Inscript. et monum. ap. P. Montfaucon, et D. Martin, passim.

6. Monum. ap. Montfaucon, Caylus, D. Martin, passim.

7. Ils furent trouvés en 1711, dans des fouilles faites au-dessous du chœur de Notre-Dame de Paris.

8. Un des bas-reliefs représente un taureau ayant une grue perchée sur la tête et deux autres sur le milieu du corps et sur la croupe. On lit au-dessous : TARVOSTRIGARANVS. *Tarw* (kymr.), *Taro* (gaël. et armor.), taureau; *tri*, trois; *garan* (kymr. gaël.), grue.

sivement, et recevaient, chacun à son tour, les adora- 27
tions et l'encens des fidèles.

Mais ce mouvement qui entraînait les hautes classes de la société gauloise hors du druidisme, produisit dans les rangs inférieurs une inévitable réaction en faveur du culte attaqué. Son empire, restreint à la masse populaire, y regagna une force qu'il avait perdue depuis des siècles; il prit un caractère énergiquement national, en opposition à la conquête et aux nouveautés qu'apportaient les conquérants; il fut le dépôt sacré des souvenirs et des institutions proscrites, le foyer où venaient se ranimer l'espérance des patriotes et la haine contre l'étranger. Lui-même, en se retrempant dans l'énergie du peuple, retrouva plus de fanatisme et de vie; et il paraîtrait aussi que, redevenu plus cruel et multipliant dans l'ombre les sacrifices humains, il provoqua jusqu'à un certain point et justifia les persécutions sanglantes dont il fut plus tard l'objet. Il n'avait joué aucun rôle politique durant la guerre de l'indépendance, où un seul druide, Divitiac, se signale, non comme prêtre, mais comme notable citoyen et magistrat civil; et son caractère distinctif est le goût de la civilisation, l'enthousiasme pour les lumières et l'ordre social de Rome. Les récits qui vont suivre nous montreront des druides, non plus isolés, mais en corps, mais environnés de tout l'attirail religieux, de la terreur des excommunications, de l'autorité des prophéties : ils tenteront de ressusciter la vieille société gauloise; c'est par eux que se relèvera, au bout de cent ans, le vieux drapeau abattu par César, et que la Gaule croira quelques jours encore *à l'empire et à la liberté*[1].

1. Imperium, libertas Galliarum. V. ci-dessous la révolte de Civilis.

27 Ce vaste plan d'une entière régénération de la Gaule exigeait, pour arriver à une prompte et pleine réussite, que la Bretagne ne fût plus libre. Auguste le comprit : il médita, il prépara même une expédition contre cette île; mais, au moment de franchir le détroit, il reçut, dit-on, des chefs bretons une ambassade pacifique qui le désarma[1]; ou, ce qui paraîtrait plus vraisemblable, les difficultés de l'entreprise, se présentant de nouveau à son esprit, l'effrayèrent, et il en laissa les périls ou la gloire à ses successeurs.

26 Il s'occupa alors du travail non moins important d'a-
à planir les communications entre la Gaule et l'Italie à
14 travers les Alpes, et engagea, tant par lui que par ses lieutenants, une lutte opiniâtre avec les tribus montagnardes. Toutes celles, gauloises ou liguriennes, qui s'étaient jusque-là maintenues indépendantes, furent soumises, et le plus souvent exterminées par des mesures iniques et cruelles, mais nécessaires au grand but que Rome se proposait. Ainsi quarante-quatre mille Salasses, saisis par surprise et enlevés de leurs villages, furent vendus à l'encan, sous la condition expresse aux acheteurs de les emmener dans des contrées éloignées, et de ne pouvoir leur rendre la liberté qu'au bout de vingt ans[2]. Une colonie fut établie sur leurs terres, pour contenir dans le devoir les restes dispersés de ce peuple : trois mille hommes des cohortes prétoriennes (c'était la garde de l'Empereur) y furent transplantés, et formèrent la ville d'*Augusta-Prætoria*[3]; une seconde colonie occupa

1. Strab., l. IV, p. 200.

Serves iturum Cæsarem in ultimos
Orbis Britannos.

Hor., Od., I, 35.

2. Strab., l. IV, p. 205. — Dio, LIV, 24. — Plin., III, 21.

3. Aujourd'hui Aoste, dans la vallée de ce nom.

la capitale des Ligures Taurins, et lui donna le même 26
nom d'*Augusta*[1]; une troisième *Augusta*[2] fut fondée aussi à
chez les Vagiens. Un petit roi nommé Cotte ou Cottius, 14
maître des plus hautes vallées des Alpes occidentales, après avoir échappé quelque temps, par sa position, aux attaques des Romains, sollicita leur amitié, et, pour aller au-devant de leurs vœux, fit construire par ses sujets une large route qui traversait ses montagnes : c'était un acte formel et irrévocable de soumission[3]. La route du roi Cottius, aujourd'hui celle du mont Cenis, devint bientôt la plus fréquentée des routes alpines, et cette partie de la chaîne prit et garda le nom d'*Alpes cottiennes*[4].

Auguste rendit la Narbonnaise au peuple et au sénat, 22
après l'avoir administrée cinq ans[5], mais il conserva à perpétuité la Gaule chevelue. Ses réformes avaient excité dans cette dernière province des troubles sérieux; le mélange de nations autrefois rivales ou ennemies, et la conduite partiale du vainqueur, occasionnaient sur tous les points des dissensions domestiques[6]; de plus, le dénombrement ne marchait qu'avec une excessive lenteur au milieu des soulèvements et des obstacles de toute sorte[7], et la pesanteur du nouvel impôt était l'objet de plaintes universelles. Auguste essaya de calmer cette agi-

1. Aujourd'hui Turin.
2. Augusta Vagiennorum. Les Vagiens, peuple du diocèse d'Embrun.
3. Rex Cottius, perdomitis Galliis, solus in angustiis latens, inviaque locorum asperitate confisus, lenito tandem tumore, in amicitiam Octaviani receptus principis, molibus magnis ad vicem memorabilis muneris (vias) exstruxit. Amm. Marc., xv, 10.
4. Alpes Cottiæ, Cottianæ. Ἡ τοῦ Κοττίου γῆ. Strab., l. iv, p. 204.
5. Dio, LIV, 4.
6. Ἔν τε γὰρ ἀλλήλοις ἐστασίαζον. Dio, LIV, 11.
7. Tumultus ob censum exortus. Liv. epit., CXXXVII. — Dio, LIV, 17.

16 tation par sa présence; il fit un second voyage en Gaule, neuf ans après l'assemblée de Narbonne. Il y reçut les dénonciations les plus graves contre Licinius, son procurateur. Ce Licinius était Gaulois de naissance. Prisonnier des Romains pendant la guerre de l'indépendance, il avait été esclave, puis affranchi de Jules César: Auguste le chargea de l'intendance de la Gaule, parce qu'il connaissait bien le pays, et qu'il était habile dans la science fiscale. Sa conduite à l'égard de ses compatriotes fut pleine d'arrogance et d'inhumanité. Entouré d'une petite cour à Lugdunum, il opprimait insolemment le pays; il *régnait,* pour employer l'expression d'un écrivain romain [1]. Ses extorsions s'élevèrent à un point d'audace presque incroyable, et il suffira d'en faire connaître un seul trait. Comme les tributs se levaient et se payaient par mois, il imagina une nouvelle division de temps; et, profitant du changement de nom que la flatterie avait fait subir aux deux mois de juillet et d'août, consacrés à Jules César et à Auguste, il fit son année de quatorze mois, afin d'en tirer quatorze contributions au lieu de douze. « Décembre, disait-il, est bien, comme « son nom l'indique, le dixième mois, » et il en ajoutait, en l'honneur de l'Empereur, deux autres, qu'il appelait onzième et douzième [2].

45 Lorsque les crimes de Licinius furent dénoncés à Auguste, il ne sut que répondre : il condamnait en partie, et en partie excusait son intendant, feignait d'ignorer certains faits, et de ne pas ajouter foi aux autres;

1. (Lugduni) multos annos Licinius regnavit. Sen., Lud., 6.

2. Λέγων τὸν μῆνα τοῦτον τὸν δεκέμβριον καλούμενον, δέκατον ὄντως εἶναι, καὶ δεῖν διὰ τοῦτο αὐτοὺς καὶ τοὺς δύο τοὺς Αὐγούστους (ὧν τὸν μὲν ἐνδέκατον, τὸν δὲ δωδέκατον ὠνόμαζε) νομίζειν, καὶ τὰ χρήματα τὰ ἐπιβάλλοντα αὐτοῖς ἐσφέρειν. Dio, LIV, 21.

honteux qu'il était d'un tel ministre, mais n'osant pas 15
avouer hautement ses infamies. Tout annonçait à Licinius une chute et un châtiment prochain, lorsqu'il eut recours à un puissant moyen de justification. Il conduisit le prince dans le lieu secret où étaient renfermés les fruits de ses rapines : « Seigneur, lui dit-il, voilà ce « que j'ai amassé pour toi et pour le peuple romain, de « peur que les Gaulois, possesseurs de tant d'or, ne s'en « servissent contre vous; je l'ai conservé pour toi et je « te le remets[1]. » Auguste prit le trésor, et Licinius fut sauvé. Cette impunité accrut l'irritation à tel point, qu'un des plus notables citoyens de la Gaule forma le projet de tuer l'Empereur; il devait, au retour de ce dernier en Italie, l'accoster dans quelque endroit périlleux des Alpes, comme pour lui faire une demande, se jeter sur lui, et le pousser dans un précipice : il confessa depuis que la physionomie calme et sereine du Romain l'avait arrêté au moment même de l'exécution, et lui en avait enlevé le courage[2].

Chargé de continuer le dénombrement, Drusus, beau- 12
fils de l'Empereur, jeune homme rempli de courage et de vertus brillantes, conduisit avec sagesse et douceur cette difficile opération; il sut mériter l'affection de tous, et il en profita pour ramener vers son père les sentiments de la province. Afin d'imprimer à cette sorte de réconciliation[3] un caractère solennel, ineffaçable, sacré, il imagina de la faire concourir avec l'établissement du

1. Ἐξεπίτηδες ταῦτα, ὦ δέσποτα, καὶ ὑπὲρ σοῦ καὶ ὑπὲρ τῶν ἄλλων Ῥωμαίων ἤθροισα. Dio, LIV, 21.

2. Vultu erat adeo tranquillo serenoque, ut quidam e primoribus Galliarum confessus sit inter suos eo se inhibitum ac remollitum quominus... Suet., August., 79.

3. Dio, LIV, 32. — Tumultus... compositus. Liv. epit., CXXXVII.

12 culte de Rome et d'Auguste, comme divinités tutélaires de la Gaule. L'assemblée générale des États, convoquée dans Lugdunum, vota à l'unanimité un autel et un sacerdoce aux nouveaux dieux[1]. Un temple magnifique leur fut construit à la pointe de la presqu'île, au confluent de la Saône et du Rhône; et le nom des soixante principales cités chevelues fut gravé sur l'autel; ces cités furent en outre représentées alentour par soixante statues, au-dessus desquelles s'élevait la statue colossale de la Gaule[2]. L'Éduen C. Julius Vercundaridubius, pontife du nouveau sacerdoce des *flamines augustales*, célébra l'inauguration de ce temple[3], au milieu d'un immense concours de peuple, et une fête annuelle y fut instituée à perpétuité[4]. Par une flatterie de plus, la Narbonnaise joignit au culte de l'Empereur celui de sa femme Livia-Julia-Augusta[5]. Il n'y eut guère de ville qui ne se signalât par son zèle religieux en l'honneur de Rome et des Augustes[6]. Dans les temples publics, dans les oratoires
9 particuliers, dans les bois sacrés[7], l'encens fuma, le sang des victimes et le vin coulèrent au nom du despote qui

1. Τό τε ἱερὸν τὸ ἀναδειχθὲν ὑπὸ πάντων κοινῇ τῶν Γαλατῶν Καίσαρι τῷ Σεβαστῷ, πρὸ ταύτης ἵδρυται τῆς πόλεως (Λουγδούνου) ἐπὶ τῇ συμβολῇ τῶν ποταμῶν. Strab., l. IV, p. 192.

2. Ἔστι δὲ βωμὸς ἀξιόλογος ἐπιγραφὴν ἔχων τῶν ἔθνων ξ' τὸν ἀριθμὸν, καὶ εἰκόνες τούτων ἑκάστου μία, καὶ ἄλλος μέγας. Id. ibid.

3. Ara D. Cæsari ad confluentem Araris et Rhodani dedicata, sacerdote C. J. Vercundaridubio Æduo. Liv. epit., CXXXVII. — Suet. Claud., 2. — SACERDOS. ROM. ET AUG. AD. ARAM. AD. CONFLUENTES Grut., Inscript., p. 13, num. 15, et passim.

4. Dio, LIV, 32. — Suet., Claud. et Calig. — Juven., Sat., I, v. 44.

5. Dea Augusta Vocontiorum... Liviæ Aug. Deæ municipium. — Inscript. ap. D. Bouq., t. I, p. 137. — Cf. Hist. gén. du Languedoc, t. I, p. 108.

6. Inscript., passim, ap. D. Bouq. et D. Vaissète.

7. Lucus Augusti, Luc en Dauphiné, à une lieue de Die, Dea Augusta.

imposait les lois politiques[1]; la conscience des peuples fut mise sous le joug comme leur liberté, et le regret de l'indépendance perdue ne fut plus seulement révolte, il fut impiété et sacrilége.

La Gaule étant pacifiée, Drusus s'occupa de la Germanie; il plaça des postes retranchés le long de la Meuse, et fit construire sur la rive gauche du Rhin quarante petits forts ou châteaux[2] pour la défense de la frontière; puis il passa le fleuve, et combattit brillamment en plusieurs rencontres. Les Gaulois se distinguèrent sous sa conduite, principalement les cohortes nerviennes avec leurs tribuns Anect et Senect, que les Romains appelaient et qui, peut-être, se faisaient eux-mêmes appeler, afin de latiniser leurs noms, Anectius et Senectius[3]. Drusus poussa ses victoires jusqu'à l'Elbe. Là, il touchait à la Chersonèse, antique domaine des Kimris. De faibles restes de ce peuple s'y conservaient encore. « Il était peu nombreux, dit un historien, mais « on pouvait reconnaître, aux débris de ses anciens « campements, quel vaste territoire et quelle puissance « il avait jadis possédés[4]. » Effrayés de l'approche des Romains, les Kimris envoyèrent une ambassade à l'Empereur pour lui demander son amitié, et leurs députés portèrent à Rome en présent une de ces chaudières consacrées à leurs sanguinaires superstitions[5]. Le choix de l'offrande peut paraître bizarre, mais les Kimris savaient

1. Inscript. de l'autel de Narbonne. Hist. gén. du Languedoc, t. II, p. 1.

2. Flor., III, 12.

3. Inter primores pugnaverunt Senectius et Anectius, tribuni civitatis Nerviorum. Liv. epit., CXXXIX.

4. Parva civitas, sed gloria ingens; veterisque famæ late vestigia manent, utraque ripa castra ac spatia, quorum ambitu nunc quoque metiaris molem manusque gentis. Tac., Germ., 37.

5. Strab., l. VII, p. 294.

probablement qu'ils l'adressaient à un dieu. Cette poignée d'hommes formait alors les seuls représentants libres de leur race au nord du Rhin ; tous les autres peuples kimriques et la plupart des Kimro-Galls avaient été exterminés ou domptés successivement par les nations germaines ; le pays des Boïes hercyniens venait d'être tout récemment conquis par les Marcomans, et les Boïes réduits en servitude ou expulsés[1]. A partir de cette époque, la langue et les mœurs teutoniques ou slaves règnent seules dans tous les lieux qu'avait occupés la race gauloise au nord du Rhin.

Drusus étant mort, cette même année, d'une chute de cheval, Tibère, son frère et son successeur, continua la guerre en Germanie avec non moins de bonheur. Vainqueur des Suèves et des Sicambres, il força qua-
8 rante mille de leurs captifs à s'établir sur la rive gauche du Rhin[2]. On vit alors plusieurs de ces tribus suèves qui, après avoir suivi jadis Arioviste en Gaule, en avaient été expulsées par César, y rentrer de nouveau contre leur gré : tels furent les Némètes et les Vangions[3]. C'est encore à l'époque qui nous occupe qu'on doit placer l'établissement d'une peuplade germanique qui joua bientôt un grand rôle. Chassée du territoire de sa nation, par suite d'une violente guerre domestique[4], une tribu des Cattes arriva vers le cours inférieur du Rhin, et s'empara de

1. Manet adhuc *Boihemi* nomen... quamvis mutatis cultoribus. Tac., Germ., 28. — Paterc., II, 109. — *Boio-hemum*, *Boio-hœmum*, *Boio-heim* signifie en langue germanique *demeure des Boïes*.

2. Quadraginta millia dediticiorum trajecit in Galliam... Suet., Tiber., 9. — Id., August., 21.

3. Tac., Germ., 28. — Plin., IV, 17. — Ptolem., II, 9. — Lucan., I, v. 431.

4. Cattorum quondam populus, et seditione domestica in eas sedes transgressus, in quibus pars romani imperii fierent. Tac., Germ., 29.

l'île appelée par les Gaulois *Batavie*[1], comprise entre les deux branches de ce fleuve. Loin d'inquiéter les *Bataves* (c'est le nom que reçurent et adoptèrent les nouveaux venus), les Romains s'empressèrent de faire alliance et amitié étroite avec eux, ne leur demandant de tribut que celui de leurs armes et de leur courage[2]. L'intrusion de ce peuple eut, comme on le verra plus tard, une grande influence sur les destinées ultérieures du pays. 8

Quintilius Varus, qui remplaça Tibère en Germanie, Ère moderne.
s'étant laissé surprendre près du Weser par Arminn[3] ou 10
Arminius, le héros de la liberté teutonique, trois légions romaines périrent tout entières avec leur commandant. Cette nouvelle accabla l'Empereur; il crut voir les Germains aux portes de Rome ; il crut voir la Gaule soulevée, précédant l'invasion des Barbares en deçà des Alpes. Dans sa frayeur, il ordonna de chasser de la ville, et probablement de toute l'Italie, les Gaulois et les Germains qui s'y trouvaient, soit pour leurs affaires de négoce et de plaisir, soit en qualité de soldats dans la garde prétorienne[4]; les militaires furent relégués dans les îles voisines, les simples voyageurs expulsés. Cependant les Gaules ne se soulevèrent point. Tibère, qui s'y rendit en toute hâte, passa trois années à mettre le pays en état de défense, et pénétra enfin en Germanie, où il fit une incursion assez heureuse, mais sans éclat. A son neveu

1. V. ci-dessus, tome I, livre IV, ch. 1.

2. Exempti oneribus et collationibus, et tantum in usum præliorum sepositi. Tac., Germ., 29.

3. *Ar, er, ehr,* honneur; *minn, mann,* homme.

4. Ἐπειδή τε συχνοὶ ἐν τῇ Ῥώμῃ καὶ Γαλάται καὶ Κελτοὶ, οἱ μὲν ἄλλως ἐπιδημοῦντες, οἱ δὲ καὶ ἐν τῷ δορυφορικῷ στρατευόμενοι ἦσαν. Dio, LXI, 23.

10 Germanicus, fils de Drusus, était réservé l'honneur de venger le désastre de Rome.

Sur ces entrefaites, Auguste mourut, léguant l'empire à Tibère. Déjà pillées sous le gouvenement précédent, les Gaules se virent livrées à des excès intolérables sous l'administration dure et insouciante du nouveau prince. Les impôts croissant, il fallut que les particuliers et les villes empruntassent à gros intérêts; de là les dettes accumulées, les expropriations et une misère sans terme.

21 Deux hommes essayèrent de tirer leur pays de ce déplorable état; tous deux appartenaient en même temps à la vieille noblesse gauloise et à cette autre noblesse de date récente que formaient les familles décorées du droit de cité romaine, et honorées autrefois du patronage de Jules César : c'étaient le Trévire Julius Florus et l'Éduen Julius Sacrovir. Tous deux, Sacrovir surtout, exerçaient sur la haute classe des Gaules une grande autorité. Les talents politiques du noble Éduen n'étaient pas moins estimés que sa bravoure; il connaissait bien les Romains, et savait se montrer tantôt souple et rusé, tantôt ferme et opiniâtre, suivant le temps. Quant à Florus, il avait la réputation d'un guerrier intrépide, possédait une clientèle nombreuse, et n'était pas sans influence sur les Belges, organisés à la romaine et introduits comme auxiliaires dans les camps romains. Il se chargea de préparer une insurrection en Belgique, tandis que Sacrovir solliciterait les peuples du centre et de l'ouest. Sans perdre un moment, ils se mirent à sonder de tous côtés les chefs et la multitude, tenant des conciliabules secrets, parcourant les assemblées publiques et particulières, et partout se répandant en plaintes amères « sur l'éternité des impôts, sur les

« usures, sur l'arrogance et la cruauté des comman- 21
« dants[1]. Ils représentaient le mécontentement de « l'Italie, opprimée par un mauvais empereur; les dé- « sordres survenus dans les légions de l'Orient. — Voilà « le temps ou jamais de recouvrer notre liberté, s'é- « criaient-ils ; autant nous avons de ressources pour la « guerre, autant l'Italie est épuisée; la population « romaine a perdu toute vigueur; ce sont les étrangers « qui font la force de ses armées[2]. »

Les deux Gaulois réussirent au delà de leurs espérances, et il n'y eut presque pas de cité où ces semences de révolte ne portassent fruit[3]. Une grande conjuration commença donc à s'organiser sous la direction de Sacrovir, qui la conduisit lentement, avec prudence, recommandant de ne rien brusquer, d'attendre que toutes les cités conjurées fussent en mesure, et que lui-même donnât le signal. Ces sages projets furent déjoués par l'impatience de deux peuples, les Andes ou Andégaves et les Turons, qui prirent inopinément les armes[4]. Les troupes romaines se mirent aussitôt en marche : le lieutenant Acilius Aviola, avec la cohorte en garnison à Lugdunum, entra sur le territoire andégave, et un corps de légionnaires des bords du Rhin alla combattre les Turons. L'éveil était donné, et c'en était fait de la conjuration, si les autres cités eussent entrepris de soutenir

1. Igitur per conciliabula et cœtus seditiosa disserebant de continuatione tributorum, gravitate fœnoris, sævitia ac superbia præsidentum. Tac., Ann., III, 40.

2. Egregium resumendæ libertati tempus, si ipsi florentes, quam inops Italia, quam imbellis urbana plebs, nihil validum in exercitibus, nisi quod externum, cogitarent. Id., ibid.

3. Haud ferme ulla civitas intacta seminibus ejus motus fuit. Id., ibid., 41.

4. Sed erupere primi Andecavi et Turonii. Id., loc. cit.

celles-ci ; mais, loin de là, elles parurent les condamner et s'élever contre elles. De toutes parts arrivèrent aux généraux romains des protestations d'attachement; des accusations contre les insurgés ; c'était à qui signalerait son zèle; on offrit même des secours « pour châtier l'in- « gratitude des rebelles, pour étouffer cette criminelle « tentative contre l'Empereur et le peuple romain. » Les chefs des conjurés se rendirent presque tous auprès d'Aviola; Sacrovir amena de plus au lieutenant un corps de volontaires éduens dont il était sûr. Dans les différentes batailles qui furent livrées, Sacrovir combattait toujours au premier rang, sans casque et la tête découverte, ce qu'il faisait, disait-il, « pour montrer sa valeur [1]. » Mais les Romains soupçonnèrent bientôt, d'après le rapport de quelques prisonniers, que le chef éduen avait encore un autre motif, celui de se faire reconnaître des insurgés, qui l'épargnaient et ne dirigeaient point leurs traits de son côté. Le cas était grave; Aviola en écrivit à Tibère, qui négligea l'avis [2] ; et, après la soumission des Andégaves et des Turons, Sacrovir rentra paisiblement dans ses foyers.

Pendant ce temps, Florus poursuivait ses projets en Belgique, mais avec péril, car il lui fallut conspirer sous les yeux et presque sous les épées de deux camps ennemis. Les Romains avaient levé dans la capitale des Trévires un corps de cavalerie, qu'ils disciplinaient suivant leur tactique. Florus fit tout ce qu'il put pour le gagner; il l'excitait à commencer la guerre par le massacre des trafiquants romains établis dans la ville. Une partie de

1. Spectatus et Sacrovir, intecto capite, pugnam ciens, ostentandæ, ut ferebat, virtutis. Tac., Ann., III, 41.

2. Consultus super eo Tiberius, aspernatus est indicium. Id., ibid.

ces cavaliers se laissa entraîner, mais la plupart résis- 21
tèrent. Après cette tentative malheureuse, le chef trévire réunit ses clients et ses débiteurs, et chercha à gagner avec eux la forêt des Ardennes[1], afin de s'y retrancher et d'y former un foyer d'insurrection; mais les légions du haut et du bas Rhin, arrivant par des chemins opposés, lui fermèrent le passage. En même temps, Julius Indus, compatriote et ennemi personnel de Florus, par là même plus ardent à servir les Romains, se mit à la tête de la cavalerie fidèle, chargea cette multitude d'insurgés en désordre, et la dispersa facilement[2]. Florus, caché dans le fond des bois, trompa quelque temps les recherches du vainqueur; voyant enfin toutes les issues, autour de sa retraite, occupées par des soldats, il se tua de sa propre main. L'insurrection du nord finit avec lui.

Dans les cités du centre, le mouvement fut plus grave, par la double raison de la puissance de ces peuples et de l'éloignement des légions. Les cohortes éduennes disciplinées, troupe auxiliaire de réserve, et seule force armée que les Romains tolérassent dans le pays, se déclarèrent pour Sacrovir. S'étant emparées d'Augustodunum (l'ancienne Bibracte), elles y proclamèrent l'affranchissement de la Gaule. Il y avait, comme on sait, dans cette ville une école célèbre, où la jeune noblesse gauloise venait étudier la langue et les sciences des Romains[3]; il s'y trouvait aussi un gymnase pour les *crupellaires,* esclaves publics affectés au métier de gladiateurs, et qui

1. Aliud vulgus obæratorum aut clientium arma cepit : petebantque saltus, quibus nomen Arduenna... Tac., Ann., III, 42.

2. Cum delecta manu Julius Indus, e civitate eadem, discors Floro, et ob id navandæ operæ avidior... Id., ibid.

3. Nobilissimam Galliarum sobolem, liberalibus studiis ibi operatam... Id., ibid., 43.

21 combattaient revêtus d'une armure en fer d'une seule pièce. Cette armure, en leur enlevant le libre usage de leurs membres, les rendait impénétrables aux coups de leurs adversaires, mais incapables d'en porter eux-mêmes[1].

Le premier acte de Sacrovir fut d'enrôler la jeune noblesse des écoles; il n'y gagnait pas seulement des soldats, mais des otages qui lui répondaient de presque toutes les grandes familles de la Gaule. Il s'empara aussi des crupellaires. Les conjurés avaient fabriqué des armes en cachette[2] : Sacrovir les distribua aux jeunes étudiants et aux habitants d'Augustodunum. Une foule de paysans et de peuple des villes éduennes accourut autour de lui, et il compta bientôt sous ses drapeaux jusqu'à quarante mille hommes; mais huit mille seulement portaient l'armure complète du légionnaire romain, le reste n'avait que des épieux, des coutelas et d'autres instruments de chasse. Ce noyau se grossissait encore chaque jour de volontaires des cités voisines, qui, sans autorisation publique, mais par une connivence tacite de leurs magistrats, accouraient servir les insurgés. Les Séquanes seuls se déclarèrent ouvertement et s'organisèrent à l'exemple des Édues[3]; les autres cités hésitaient; bien que sincèrement dévouées à la cause de l'indépendance, elles voulaient pourtant at-

1. E servitiis gladiaturæ destinati, quibus, more gentico, continuum ferri tegimen (*crupellarios* vocant) inferendis ictibus inhabiles, accipiendis impenetrabiles. Tac., Ann., III, 43. — La dénomination de *crupellaire* paraît avoir exprimé la gêne imposée aux combattants par cette bizarre armure. *Crup,* en langue gaëlique, signifie *resserrer,* et aussi *rendre impotent; cru-pach crioplach,* perclus, manchot; *cripple,* en langue anglaise actuelle.

2. Arma occulte fabricata. Tac., loc. cit.

3. Nondum aperta consensione, sed viritim promptis studiis. Id., ibid.

tendre, examiner comment la lutte s'engagerait, et 21
laisser des nations plus puissantes qu'elles porter et recevoir les premiers coups.

Cependant deux légions et un corps d'auxiliaires germains ou belges, partis des bords du Rhin, entrèrent sur le territoire séquanais. Silius, qui les commandait, dispersa dans un premier combat les troupes insurgées, fit dévaster tous les villages sur sa route, et marcha à grandes journées vers Augustodunum pour attaquer les forces de Sacrovir[1]. Dans l'impatience de piller ce pays, le plus riche de toute la Gaule, tous chefs et soldats, montraient une ardeur innaccoutumée; ils murmuraient contre les haltes, ils s'indignaient des retards de la nuit : « Voir l'ennemi et en être vus, « s'écriaient-ils, voilà tout ce qu'il nous faut pour « vaincre[2]. » A douze milles d'Augustodunum, ils découvrirent l'armée gauloise rangée dans une plaine; les crupellaires, avec leur vêtement de fer, garnissaient le front de bataille; les cohortes et les volontaires armés de toutes pièces formaient les ailes, la multitude était placée derrière. Monté sur un cheval superbe et entouré des chefs insurgés, Sacrovir parcourait les premiers rangs, aiguillonnant par ses discours le courage des Gaulois. Il leur rappela les vieux exploits de la Gaule, et les revers dont elle avait jadis affligé Rome[3]. « Songez, leur « disait-il, combien la liberté sera glorieuse après la « victoire, combien la servitude serait plus accablante « après une nouvelle défaite! » Son discours ne fut ni

1. Tac., Ann., III, 45.

2. Viderent modo adversos, et adspicerentur; id satis ad victoriam. Id., ibid.

3. Memorare veteres Gallorum glorias, quæque Romanis adversa intulissent. Id., ibid.

21 long, ni d'un grand effet, car les légions s'avançaient en bataille, et la multitude insurgée, sans discipline ni habitude de la guerre, ne voyait et n'entendait déjà plus rien[1].

De son côté, Silius ne cessait de crier aux siens « qu'il serait honteux pour les vainqueurs de la Ger-« manie de regarder les Gaulois comme un ennemi ; « une cohorte avait suffi contre les Turons, une division « de cavalerie contre les Trévires rebelles ; quelques « bataillons avaient mis en fuite les Séquanes ; les « Édues, riches et voluptueux, seraient encore moins « redoutables[2]. Romains, ajouta-t-il, vous avez vaincu « d'avance, poursuivez des fuyards. » Des acclamations universelles accueillirent ces paroles, et Silius donna le signal du combat.

La cavalerie romaine enveloppa les flancs de l'armée gauloise, tandis que les légions l'attaquaient par le front. Les ailes firent peu de résistance et plièrent ; à cette vue, le centre, rempli par ces paysans presque sans armes, se débanda, entraînant avec lui les cohortes qui tenaient encore. Les crupellaires, dont l'armure ne laissait prise ni au javelot ni à l'épée, arrêtèrent plus longtemps les légions. Pour en venir à bout, les soldats romains, s'armant de haches et de cognées, comme s'ils avaient à rompre une muraille, fendaient à la fois le corps et la cuirasse : d'autres avec des leviers et des fourches culbutaient ces pesantes masses qui, une fois renversées, faisaient de vains efforts pour se relever[3].

1. Inconditi ac militiæ nescii oppidani, neque oculis, neque auribus satis competebant. Tac., Ann., III, 46.

2. Quanto pecunia dites et voluptatibus opulentos, tanto magis imbelles Æduos... Id., loc. cit.

3. Miles, correptis securibus et dolabris, ut si murum perrumperet,

Sacrovir, entraîné dans la fuite des siens, arriva à Augus- 21
todunum, où il espérait encore se défendre ; mais, trouvant le peuple et les magistrats découragés, craignant même qu'ils ne le livrassent au vainqueur[1], il se réfugia avec ses plus chers amis dans sa maison de campagne, voisine de la ville. Ils y mirent le feu ; quand la flamme commença à les gagner, Sacrovir se poignarda, et ses compagnons s'entre-tuèrent. Tel fut le bûcher qui consuma ces nobles et malheureux défenseurs de la liberté gauloise[2].

Il ne paraît pas que de grandes vengeances aient suivi la réduction des Édues ; Tibère, ombrageux et détesté, se souciait peu de prolonger des troubles qui réjouissaient les ennemis de sa tyrannie, et trouvaient presque des complices à Rome, au sein même du sénat[3]. D'ailleurs de nouvelles incursions des Germains, plus vives et plus redoutables que toutes celles qui avaient eu lieu depuis Auguste, vinrent absorber à propos l'attention des vainqueurs et des vaincus. Pour défendre la ligne du Rhin de concert avec les légions, les cités gauloises se dégarnirent de leurs milices ; la vie des camps établit des rapprochements favorables à une réconciliation mutuelle ; et comme l'Empereur n'envoyait point de renforts à ses armées[4], les préfets romains militaires et civils se virent dans la nécessité de ménager beaucoup la population transalpine, afin d'obtenir de gré

cædere tegmina et corpora ; quidam, trudibus aut furcis, inertem molem prosternere... Tac., Ann., iii, 46.

1. Metu deditionis. Id., ibid.

2. Id., ibid. — Paterc., ii, 129.

3. Tac., Ann., iii, 47.

4. Gallias a Germanis vastari neglexit. Suet., Tiber., 41. — Tac., Ann., iv, 72 et 73. — Aur. Vict., Epit., 2.

21 les subventions en hommes et en argent que la force ne pouvait plus imposer.

39 A Tibère succéda Caïus César, surnommé *Caligula*. Sous prétexte de porter la guerre au delà du Rhin, cet indigne fils de Germanicus vint promener de ce côté des Alpes sa folie cruelle. Il resta peu de temps dans le voisinage de l'ennemi, qu'il ne vit même pas; et après une longue suite d'extravagances et de lâchetés, il se retira à Lugdunum, satisfait de sa campagne, et la jugeant digne des honneurs du triomphe. Mais ses prisonniers germains étaient en très-petit nombre. Pour remédier à ce désagrément, il fit choisir en Gaule dans toutes les classes de la population, même parmi la plus haute noblesse, les hommes les plus grands, et, comme il disait, de *taille triomphale*[1]; il les habilla à la manière germaine, leur donna des noms germains, les força d'apprendre la langue teutonique, de faire croître et rougir leurs cheveux[2] (usage anciennement gaulois, mais tombé en désuétude depuis la conquête); puis il les envoya à Rome, comme de véritables Germains, attendre dans les cachots son retour et la solennité de son ovation.

« La richesse des Gaulois, disent les historiens, avait « enflammé la cupidité de Caïus; c'était surtout pour les « piller qu'il avait passé les Alpes. » Il soumit les peuples et les particuliers à des taxes exorbitantes sous le nom de dons volontaires, et ceux qui murmuraient de ses violences, il confisquait leurs biens, qu'il vendait ensuite

1. Galliarum procerrimum quemque, et, ut ipse dicebat, ἀξιοθριάμβευτον, ac nonnullos e principibus legit ac seposuit ad pompam. Suet., Calig., 46.

2. Coegitque non tantum rutilare, et submittere comam, sed et sermonem germanicum addiscere, et nomina barbarica ferre. Id., ibid.

lui-même à l'enchère, beaucoup au delà de leur valeur. 39
Provinciaux, fédérés, citoyens romains, nul n'était épargné; il suscitait des délateurs, il imaginait des conspirations pour avoir un prétexte de tuer et de dépouiller. Un jour qu'il jouait aux dés, la chance lui étant contraire, il se leva de table, et se fit apporter les registres des taxes de la province : il désigna quelques-uns des plus imposés à la mort, et revenant vers ses compagnons : « Vous autres, leur dit-il, vous jouez pour quel-« ques misérables drachmes, moi, d'un seul coup, je « viens d'en gagner cent cinquante millions[1]. »

Une conspiration, réelle du moins, mais étrangère à la Gaule, suggéra à ce furieux l'idée d'un genre d'extorsion bizarre et jusqu'alors inouï. Quelques nobles romains avaient résolu sa mort; ses sœurs mêmes, Agrippine et Julie, trempèrent dans le complot. Caïus bannit celle-ci, et fit vendre à Lugdunum, où il se trouvait, en place publique, leurs meubles, leurs joyaux, leurs esclaves, et jusqu'à leurs affranchis : la vente produisit beaucoup. Encouragé par ce succès, il étendit la spéculation, faisant venir d'Italie le vieux mobilier de ses palais et de ses villas[2]. « Je veux meubler les Gaulois, « disait-il; c'est une marque d'amitié que je dois aux « braves alliés du peuple romain. » Quelquefois aussi on l'entendait se plaindre, et déplorer sa pauvreté qui le forçait à se défaire d'objets si précieux. Lui-même présidait à ce trafic, exposant longuement et avec emphase les qualités de chaque article. Appel aux acheteurs, persuasion, artifices de marchand et d'huissier, il ne négli-

1. Ὑμεῖς περὶ ὀλίγων δραχμῶν ἀγωνίζεσθε, ἐγὼ δὲ εἰς μυρίας καὶ πεντακισχιλίας μυριάδας ἤθροισα. Dio, LIX, 22.

2. Invitatus lucro, quidquid instrumenti veteris aulæ erat, ab Urbe repetiit. Suet., Calig., 46.

39 geait rien[1], échauffant les enchères, excitant et taxant d'avarice ceux qui ne mettaient pas à prix. C'était surtout dans les origines historiques qu'il déployait avec satisfaction la pompe de son éloquence; il ne respectait ni les noms de sa famille, ni des souvenirs qu'il était impolitique de ridiculiser et de flétrir chez des peuples à peine soumis; à la vue même de l'autel d'Auguste, il détaillait la défroque du dieu. « Ceci, disait-il, apparte-« nait à Germanicus mon père; voici qui me vient « d'Agrippa; ce vase est égyptien, il servait à Antoine, « Auguste le conquit à la bataille d'Actium; » et en conséquence de ces avantages, il portait les lots à des prix excessifs[2]. Tous les hommes riches des provinces narbonnaise et chevelue accouraient par peur à Lugdunum, afin de contribuer à ces achats forcés; et Caïus amassa des sommes prodigieuses. Il n'en devint pas plus riche. Il dissipait le lendemain avec profusion ce qu'il avait amassé la veille par toutes sortes de voies tyranniques; il fit célébrer à Lugdunum, où il resta longtemps, divers jeux dont la dépense dut être énorme[3].

C'est à ces jeux qu'il établit le concours d'éloquence grecque et latine dont les lois sont restées si célèbres par leur bizarrerie. Les concurrents vaincus devaient payer les frais du prix et composer en vers ou en prose l'éloge des vainqueurs. L'auteur d'une pièce jugée mauvaise était obligé de l'effacer avec l'éponge ou même avec sa langue, s'il n'aimait mieux être frappé de la férule, ou plongé dans le Rhône[4]. Cette scène burlesque se passait

1. Cui instrumento distrahendo nihil non fraudis ac lenocinii adhibuit... Suet., Calig., 46.

2. Dio, LIX, 21.

3. Edidit in Gallia Lugduni miscellos. Suet., Calig., 20. — Dio, LIX, 22.

4. Eos autem qui maxime displicuissent, scripta sua spongia lin-

devant l'autel d'Auguste, au confluent des deux fleuves[1]. 39
Tant de folies n'inspiraient pas aux Gaulois, petits et
grands, moins de pitié que de peur. Un jour que Caligula, assis sur un haut tribunal et déguisé en Jupiter,
rendait des oracles au milieu de la place[2], un homme
du peuple, fendant la foule, s'approcha, et, les yeux
fixés sur l'Empereur, il restait immobile et comme 40
ébahi. Cet étonnement flatta Caïus, qui l'attribua sans doute à l'effet de sa majesté plus qu'humaine; et, appelant le Gaulois au pied de son trône, il lui demanda avec complaisance « ce qu'il lui paraissait. — Tu me parais, « répondit celui-ci, *une grande extravagance*[3]. » Ce sont les propres mots de cet homme, dit l'historien qui nous a transmis l'anecdote. Comme le courageux Gaulois était cordonnier[4], la liberté de son propos resta impunie : Jupiter ne voulut pas faire tomber si bas sa vengeance.

Claude, qui succéda à cet insensé, était son oncle, 41
frère de Germanicus et fils de Drusus. Né à Lugdunum, le jour même de l'inauguration de l'autel d'Auguste[5], il donna par affection une attention sérieuse aux affaires de la Gaule, et entreprit d'achever l'œuvre commencée par le second César : il fit pour cet objet un voyage dans les trois provinces chevelues, examinant tout par ses
propres yeux, réglant tout par lui-même. Claude se crut 43
assez fort pour attaquer ouvertement le druidisme : il

guave delere jussos, nisi ferulis objurgari, aut flumine proximo mergi maluissent. Suet., Calig., 20.

1. Aut lugdunensem rhetor dicturus ad aram.
Juven.

2. Ἐπὶ βήματος ὑψηλοῦ, ἐν Διὸς εἴδει χρηματίζοντα. Dio, LIX, 26.

3. Καὶ ὃς ἀπεκρίνατο (ἐρῶ γὰρ αὐτὸ τὸ λεχθὲν) ὅτι μέγα παραλήρημα. Id., ibid.

4. Σκυτοτόμος γὰρ ἦν. Id., loc. cit.

5. Suet., Claud., 2.

43 abolit ce culte comme monstrueux et sanguinaire, frappa de proscription ses prêtres, et en fit périr un grand nombre. Les détails de cette persécution sont restés ensevelis dans l'oubli; nous savons seulement qu'elle fut applaudie, au nom de l'humanité, par les contemporains de Claude, et que l'histoire a répété ces applaudissements à travers les siècles [1]. L'humanité pourtant n'eut que trop à rougir des moyens employés pour son triomphe. Des lois barbares défendirent sous peine de mort tous les signes qui appartenaient à cette croyance, et un chevalier romain du pays des Voconces, amené à Rome par un procès, fut livré aux bourreaux, parce qu'on découvrit sur lui ce talisman druidique appelé *œuf de serpent,* qui faisait gagner les causes litigieuses et ouvrait un libre accès à la cour des princes [2]. Mais un ordre sacerdotal ne peut être anéanti par une seule persécution, quelque sanglante qu'elle soit; un grand nombre de druides échappèrent, cachés dans les retraites des montagnes et des forêts, ou protégés par l'affection du peuple; beaucoup passèrent en Bretagne. C'est dans cette île que le druidisme et les institutions gauloises devaient être frappés au cœur : Auguste et Claude l'avaient senti. Le premier projeta, mais n'osa pas exécuter une descente au delà du détroit: l'entreprise était trop chanceuse par elle-même, trop périlleuse d'ailleurs

1. Tiberii Cæsaris principatus sustulit Druidas eorum et hoc genus vatum medicorumque. Plin., xxx, 1, § 4. — Non satis æstimari potest quantum Romanis debeatur qui sustulere monstra... Id., ibid. — Druidarum religionem diræ immanitatis... penitus abolevit. Suet., Claud., 25. — Compressæ... Druidarum famosæ superstitiones. Aur. Vict., Cæs., 4.

2. Habentem id (ovum anguinum) in lite in sinu equitem romanum e Vocontiis a divo Claudio principe interemptum non ob aliud sciam. Plin., xxix, 3, § 12.

pour un prince dont l'empire sur son pays n'était pas encore bien affermi. Claude put l'oser et réussit : nous nous occuperons tout à l'heure de cette curieuse et importante expédition.

Comme Auguste avait entremêlé les grâces et les concessions aux mesures rigoureuses de sa réforme, Claude voulait faire succéder, en dédommagement à une persécution cruelle, la plus haute faveur que Rome pût accorder à ses sujets : il voulut octroyer aux provinces chevelues le droit d'entrer dans le sénat et de posséder toutes les charges publiques. Le projet de l'Empereur, qu'appuyaient les réclamations pressantes de toutes les cités transalpines, trouva de l'opposition dans l'ancienne aristocratie romaine, parmi les sénateurs et au sein même du conseil du prince. De violentes clameurs s'élevèrent contre cette innovation qu'on prétendit dangereuse et impolitique. « L'Italie, disaient les opposants, n'est pas « épuisée au point de ne pouvoir fournir assez de sujets « au sénat de la capitale : Rome y suffisait bien jadis « avec les seuls citoyens nés dans ses murs, avec les seuls « peuples de son sang ; et l'on n'a point à se repentir de « son ancienne administration ; il n'est bruit que des « prodiges de gloire et de vertu qui ont signalé ses « mœurs antiques. N'est-ce point assez que les Venètes « et les Insubres aient envahi le sénat, sans y introduire « encore un ramas d'étrangers, comme dans une ville « captive ? Quelle prérogative auront donc désormais le « peu de patriciens qui restent et les sénateurs pauvres « du Latium ? Ces nouveaux venus, avec leurs richesses, « engloutiront toutes les places, eux dont l'aïeul ou le « bisaïeul a été le général de nations ennemies, a taillé « en pièces des armées romaines, a tenu le divin Jules « assiégé autour d'Alésia ; que serait-ce si l'on rappelait

« le souvenir de leurs anciennes barbaries, l'incendie du « Capitole, de l'autel de Rome, et le renversement de « ses murailles ? Il faut sans doute les laisser jouir du « titre de citoyens ; mais que les décorations sénato- « riales, que les honneurs de la magistrature ne soient « point ainsi prostitués [1] ! »

Claude écouta ces objections, les pesa, et n'en persista pas moins dans son projet. Il prononça dans le sénat, à cette occasion, un discours fameux dont le temps malheureusement ne nous a conservé qu'un fragment quelquefois assez obscur [2]. Les idées cependant nous en sont connues, et les voici telles que les a analysées et reproduites le plus illustre des historiens romains : « Clausus, le premier de mes ancêtres, était « Sabin d'origine, et le même jour il fut admis et parmi « les citoyens et parmi les patriciens de Rome. Cet « exemple domestique me dit qu'il faut m'attacher au « même plan, et transporter dans le sénat ce que chaque « pays aura produit de plus illustre : car je n'ignore point « qu'Albe lui a donné les Jules, Camérium les Corun- « canius, Tusculum les Porcius, et, sans fouiller dans « ces antiquités, que l'Étrurie et la Lucanie, que l'Italie « entière nous a fourni des sénateurs ; qu'enfin, peu « contents d'adopter quelques citoyens isolés, nous avons « prolongé l'Italie même jusqu'aux Alpes, afin d'associer « les nations et les contrées à la dénomination romaine. « Ce fut une époque de tranquillité profonde au dedans

1. Fruerentur sane vocabulo civitatis; insignia patrum, decora magistratuum ne vulgarent. Tac., Ann., XI, 23.

2. Il est rempli, quant à ce qui concerne la province narbonnaise, de noms propres peu ou point connus et de détails personnels qui sont sans importance pour les faits généraux de l'histoire. Ce discours, gravé sur une table de cuivre, a été découvert à Lyon, dans une fouille.

« et de gloire au dehors, quand nous allâmes chercher 48
« des citoyens au delà du Pô ; quand, pour réparer « l'épuisement que causait à l'Empire le transport de « nos légions sur toute la terre, nous y incorporâmes « les plus braves guerriers des provinces. Regrettons-« nous d'avoir pris à l'Espagne ses Balbus, et à la Gaule « narbonnaise tant d'hommes non moins illustres ? Leur « postérité subsiste encore, et leur amour pour cette « patrie ne le cède point au nôtre. Pourquoi Lacédémone « et Athènes sont-elles tombées, malgré la gloire de « leurs armes, si ce n'est pour avoir toujours exclu de « leur sein les vaincus, tandis que notre fondateur « Romulus, bien plus sage, vit la plupart de ses voisins, « le matin ses ennemis, le soir ses concitoyens ? Des « étrangers ont régné sur nous; des fils d'affranchis ont « été magistrats : et ceci ne fut point une innovation, « comme on le croit faussement; ce fut un usage fré-« quent des premiers siècles. Mais les Senons nous ont « fait la guerre ? Apparemment que les Volsques et les « Èques ne nous ont jamais livré de batailles? Les « Gaulois ont pris Rome ? Nous avons livré des otages « aux Toscans, et nous avons subi le joug des Sam-« nites[1]. Encore, si nous parcourons l'histoire de nos « guerres, verrons-nous que nulle autre ne fut aussi « promptement terminée que la guerre contre les Gau-« lois. Depuis ce temps, la paix a été solide et con-« stante. Croyez-moi donc, pères conscrits, consom-« mons cette union de deux peuples qui ont des « mœurs, des arts, des alliances communes; qu'ils « nous apportent leur or plutôt que de l'isoler dans

1. Capti a Gallis sumus; sed et Tuscis obsides dedimus, et Samnitium jugum subivimus. Tac., Ann., XI, 24.

48 « leurs provinces [1]. Ce qu'on croit le plus ancien a été « nouveau : Rome prit d'abord ses magistrats parmi les « patriciens, puis indistinctement dans le peuple, puis « chez les Latins, puis enfin parmi les autres peuples « d'Italie. Ceci deviendra ancien à son tour, et ce que « nous défendons par des autorités en servira [2]. »

Malgré l'opposition d'un grand nombre de sénateurs, le projet du prince passa, et un sénatus-consulte fut rendu, qui conférait à la Gaule chevelue le droit d'entrée dans le sénat. La loi fut appliquée en premier lieu aux Édues, distinction que méritaient l'ancienneté de leur alliance et le nom de frères du peuple romain, qu'ils portaient seuls entre tous les Gaulois [3]. Le discours de l'Empereur, gravé sur des tables d'airain, fut exposé à Lugdunum, près de l'autel d'Auguste. La Gaule était donc enfin assimilée à l'Italie, et les Alpes ne séparaient plus deux situations politiques inégales : une seule différence existait, c'est que le titre de la Gaule était nouveau, et qu'elle regardait encore comme un malheur la nécessité d'en jouir.

1. Jam moribus, artibus, affinitatibus nostris mixti, aurum et opes suas inferant, potius quam separati habeant. Tac., Ann., XI, 24.

2. Inveterascet hoc quoque, et quod hodie exemplis tuemur inter exempla erit. Id., ibid.

3. Primi Ædui senatorum in Urbe jus adepti sunt : datum id fœderi antiquo et quia soli Gallorum fraternitatis nomen cum populo romano usurpant. Id., ibid., 25.

CHAPITRE III.

Bretagne. Projets d'Auguste et de Caïus sur cette île. — Expédition de Claude; succès et revers de A. Plautius, son lieutenant; voyage de Claude; le sud-est de la Bretagne réduit en province. — Intrigues et guerres des Romains. — Coalition nationale dans l'ouest; colonie militaire fondée à Camulodunum. — Guerre d'Ostorius dans l'ouest; Caractac livré par Cartismandua et conduit à Rome; sa fierté, son discours à l'Empereur. — Orgueil et débauches de la reine Cartismandua; elle est chassée par les Brigantes. — Persécutions contre le druidisme; le corps des druides se retire dans l'ouest. — Ile de Mona. — Suétonius Paullinus s'en empare, il extermine les druides. — Soulèvement dans tout l'est de la Bretagne; massacre affreux des Romains et de leurs alliés; destruction des villes de la province. — Outrage et vengeance de la reine Boadicéa. — Les insurgés sont défaits par Suétonius. — Exploits d'Agricola dans le nord; la domination romaine est consolidée en Bretagne.

43 — 84.

C'était en Bretagne, nous l'avons déjà dit, que 43
devaient être frappés au cœur le druidisme et ce que les Romains appelaient la barbarie gauloise. Auguste l'avait compris; mais au moment où il allait s'engager dans cette entreprise, le souvenir des revers de César, l'état inquiétant de la Gaule, et la nouveauté de sa propre puissance non encore consolidée, l'en détournèrent. Caïus en eut quelques instants l'idée. Admine ou Adminius, prince breton chassé de l'île par son père, le roi Cynobellin, étant venu implorer son assistance, il jugea la circonstance propice, et fit les préparatifs d'une expédition : le projet s'évanouit ridiculement comme tout ce que bâtissait cette imagination bizarre et malade[1].

1. Caligula se borna, dit-on, à faire ramasser par ses légions des

43 Claude y mit plus de sérieux et de suite, et un autre fugitif, traître à son pays, Véric, lui servit d'introducteur, de prétexte et d'instrument [1].

Cynobellin [2], qui avait réuni sous sa domination presque tout le sud de la Bretagne, venait d'expirer, et ses deux fils Togodumne et Caractac, plus correctement Caradawg, s'étaient partagé sa succession : Admine, le troisième, était vraisemblablement mort dans l'exil. A cette division qui affaiblissait le royaume, se mêlaient des querelles intestines entre plusieurs tribus, au sujet de transfuges non livrés [3], lorsque les légions romaines abordèrent l'île. Leur départ de la Gaule avait été triste et tumultueux ; c'était malgré elles, par l'autorité de leur général, qu'elles avaient monté dans les navires d'embarquement, disant qu'on les envoyait périr dans un autre monde ; mais quand elles virent solitaire et sans défense cette côte si redoutée, elles reprirent courage et pénétrèrent avec confiance dans l'intérieur du pays. Elles cherchèrent longtemps l'ennemi, qui semblait reculer et disparaître à mesure qu'elles avançaient. Les indigènes, instruits par la tradition des guerres soutenues par leurs pères contre César, se proposaient de suivre la tactique qui avait donné la victoire aux Bretons et obligé le proconsul de fuir honteusement deux fois : ils voulaient se borner à fatiguer les Romains, à leur intercepter les vivres, à les détruire par des combats de détail. Mais les circonstances avaient bien changé : César laissait derrière lui la Gaule troublée et

coquillages, et à construire sur le rivage un phare, monument de sa victoire sur l'Océan. Suet., Calig., 46. — Dio, LIX, 25. — Tac., Agric., 13.

1. Dio, LX, 19 et seqq.

2. Il existe plusieurs médailles bretonnes qui portent ce nom.

3. Suet., Claud., 17. — Dio, loc. cit.

hostile, les soldats de Claude ne redoutaient rien de pareil : la Gaule leur appartenait, ils en tiraient des troupes, des subsistances, et ils étaient maîtres de la mer[1].

Aulus Plautius, qui les commandait et dont l'armée se composait de légions, d'auxiliaires gaulois et germains, et de quelques éléphants, s'engagea donc hardiment à travers les marais et les bois jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'ennemi ; il battit successivement Togodumne et Caractac. Des peuplades jusqu'alors dépendantes de ces deux chefs se soumirent volontairement. Plautius poussa jusqu'à un fleuve situé fort avant à l'intérieur, et que sa profondeur empêchait de traverser à gué[2] ; arrêté là, il eut à soutenir une bataille qui dura deux jours entiers et dont il sortit vainqueur. Ce désastre et la mort de Togodumne n'empêchèrent point les Bretons de tenter un nouvel effort ; ralliés sous le commandement de Caractac, ils firent éprouver quelques échecs aux Romains. Claude alors se décida à se rendre lui-même dans l'île. Sa présence aiguillonna les légions ; il marcha en personne vers la Tamise avec l'élite de son armée et les éléphants, franchit le fleuve, écrasa l'ennemi, et s'empara de Camulodunum[3], capitale des États de Cynobellin. Tout cela fut achevé en seize jours, après lesquels, repassant le détroit, il courut en Italie jouir d'une gloire que la fortune avait refusée au grand César[4].

1. Dio, LX, 19 et seqq.

2. Probablement la Saverne.

3. Colchester.

4. Dio, LX, 21, 22, 23. — Suétone prétend que tout était fini lorsque l'Empereur arriva en Bretagne, et qu'il n'eut qu'à recevoir les soumissions des tribus domptées par son lieutenant. Plautius sans doute était trop bon courtisan pour ne pas laisser au prince de quoi motiver un triomphe.

44 à 51 Plautius resta encore quatre années à étendre et affermir les conquêtes de Rome. La politique ne le servit pas moins que la force; il divisa ces petits rois, ces petits peuples rivaux, il les déchaîna les uns contre les autres, et en séduisit autant par l'artifice ou par l'or qu'il en dompta par l'épée. Plautius déclara province romaine le territoire subjugué, qui embrassait une partie des pays limitrophes de la Tamise au sud et au nord.

On a vu dans le cours de cette histoire quel rôle jouait une *province romaine* dans la conquête de toute une contrée, de quelles intrigues elle était le foyer, de quelle guerre perpétuelle et progressive elle était le centre et le boulevard. Les armes et la politique marchèrent sans relâche tout autour de la province britannique, et Rome ne compta bientôt plus d'ennemis déclarés que les peuples montagnards, habitants des grandes chaînes à l'occident de l'île, les Dumnones[1], les Silures[2], les Démètes[3], les Ordovikes[4], les Cornaves[5], les Canges[6], et quelques autres. Par les sollicitations des Silures, ces vaillantes peuplades se coalisèrent. Tout ce qu'il y avait dans le reste de la Bretagne d'hommes généreux décidés à ne point servir, à ne point transiger avec la tyrannie étrangère, accourut sous les drapeaux des Silures; le roi Caractac, un de ces réfugiés, homme d'une activité infatigable, nommé commandant suprême de la ligue

1. Dumnonii. Cornouailles.

2. Silures. Tacite (Agric., 11) les soupçonnait d'être originaires d'Ibérie : leur territoire est représenté par les comtés de Glamorgan, de Monmouth, de Breknok, de Hereford et de Radnor.

3. Demetæ. Pembrok, Carmarton, Cardigan.

4. Ordovices. Flint, Dembigh, Carnavon, Merioneth, Montgomery.

5. Cornavii. Leur chef-lieu était Diva, aujourd'hui Chester.

6. Cangi. Partie des comtés de Chester et de Lancastre.

défensive, se mit à diriger des attaques journalières tantôt contre la province, tantôt contre les nations bretonnes amies de la province. 44 à 51

Le successeur de Plautius, Ostorius Scapula, trouva donc l'île pleine d'agitation : les peuples indépendants avaient jeté sur les terres des alliés de Rome quelques divisions de troupes qui les mettaient à feu et à sang. Le nouveau général défit une partie de ces troupes, dispersa les autres, ordonna le désarmement des cantons suspects dans le voisinage de la province, et établit une double chaîne de postes sur l'Avon et sur la Saverne [1]. Mais cette mesure alarma les Icènes [2], limitrophes de la province au nord, le long de la côte orientale : nation puissante qu'aucune défaite n'avait affaiblie, parce qu'elle était entrée dès le commencement, de son plein gré, dans l'alliance romaine. Ils prirent les armes, et entraînèrent quelques tribus voisines : il ne paraît point cependant qu'ils se soient mis en rapport avec l'insurrection de l'ouest. Les coalisés orientaux se choisirent un champ de bataille entouré d'un rempart irrégulier, dans une gorge étroite qui fermait passage à la cavalerie, et y attendirent l'ennemi. Cette position forte et vaillamment défendue fut néanmoins emportée par les Romains. La défaite des Icènes contint dans l'est, pour le moment, ceux qui balançaient entre la paix et la guerre, et Ostorius, rassuré sur la tranquillité de la province, crut pouvoir s'enfoncer dans les montagnes de l'ouest pour attaquer les Canges. Il touchait presque à la mer Hibernienne, lorsqu'un soulèvement des Bri-

1. Aufona et Sabrina.

2. Iceni. Aujourd'hui les comtés de Suffolk, Norfolk, Cambridge et Huntingdon.

44 gantes[1] le ramena sur ses pas; par des mesures combi-
à nées de rigueur et d'indulgence, il parvint à pacifier
51 ces troubles; mais pour les prévenir désormais, il fonda à Camulodunum une colonie nombreuse de vétérans choisis dans ses légions[2].

Après avoir installé ses colons militaires, Ostorius marcha contre les Silures: là il se trouva en face d'un ennemi redoutable. Caractac, plus rusé que lui et profitant plus habilement des ressources du terrain, mais commandant à des soldats inférieurs en tactique et en discipline[3], se hâta de transporter la guerre dans les âpres montagnes des Ordovikes. Renforcé successivement par tous ceux qui redoutaient la paix des Romains, il se décida enfin à une affaire générale que cherchait Ostorius. Il choisit un champ de bataille dont l'entrée et la sortie étaient aussi favorables aux siens que défavorables à l'ennemi: des monts escarpés s'étendaient en cercle à l'entour; et là où la pente plus douce permettait un accès plus libre, des pierres entassées de main d'homme formaient une sorte de rempart; au devant coulait une rivière dont les gués étaient dangereux. Son infanterie nombreuse et d'armure variée se rangea en bon ordre et borda le retranchement[4]. Chefs et soldats étaient pleins d'ardeur et de confiance.

Les chefs des différentes nations haranguaient chacun leurs troupes, les aiguillonnant par l'émulation, atténuant le péril et exagérant les espérances. Caractac volait de rang en rang; il proclamait ce jour un jour de liberté

1. Les comtés d'York, de Lancastre, de Durham, de Westmoreland et de Cumberland.

2. Tac., Ann., II, 32.

3. Astu, locorum fraude prior, vi militum inferior. Id., ibid., 33.

4. Id., ibid.

ou de servitude éternelle; il rappelait les noms de ces 44
vieux Bretons qui avaient chassé le dictateur César, qui à
par leur valeur avaient préservé leur postérité des tributs 51
et des haches, et conservé pur l'honneur de leurs femmes et de leurs enfants[1]. Chacune de ses paroles excitait un frémissement universel; chaque soldat jurait par les dieux que ni traits ni blessures ne le feraient reculer d'un seul pas.

Les transports qui éclataient dans le camp breton tinrent en suspens le général romain : d'ailleurs cette rivière, ce rempart ajouté, ces monts à pic, toute l'horreur de ce lieu et de cette multitude sauvage, l'épouvantaient. Mais les légions demandèrent la bataille; les soldats criaient que « rien n'était insurmontable au courage, » et les préfets, les tribuns, tenant les mêmes discours, augmentaient encore l'enthousiasme de l'armée. Ostorius, voyant cette vive ardeur, fit sonner la charge, passa la rivière sans difficulté, et arriva au pied du rempart : l'échange mutuel de flèches et de traits commença. Tant qu'on se battit ainsi à distance, les blessés et les morts furent presque tous du côté des Romains. Mais sitôt qu'à l'aide de la tortue, ils eurent renversé cet amas de pierres entassées sans art, et que le combat se fut engagé de près sur un même niveau, les Bretons furent obligés de se replier sur le sommet des montagnes. L'ennemi les y poursuivit, non-seulement les troupes légères, mais jusqu'aux légionnaires mêmes, malgré le poids de leurs armes; les uns pressaient les fugitifs par l'agilité de leur course et par leurs traits, les

1. Vocabat nomina majorum qui dictatorem Cæsarem pepulissent; quorum virtute vacui a securibus et tributis, intemerata conjugum et liberorum corpora retinuerent. Tac., Ann., XII, 34.

44 à 51 autres par leur marche serrée; tandis qu'au contraire, la confusion s'était mise dans les rangs des Bretons, qui n'avaient ni casques ni cuirasses. S'ils faisaient face aux auxiliaires, ils tombaient sous l'épée et sous le javelot des légionnaires; s'ils tenaient tête à ceux-ci, le sabre et les javelines des auxiliaires les écrasaient. Ce fut pour les Romains une victoire signalée; ils prirent la femme et la fille de Caractac; ses frères se rendirent à discrétion[1].

Lui échappa à la mort des braves, mais pour ne rencontrer partout dans sa retraite que piéges et que trahison. Il avait cru trouver un asile et l'hospitalité chez Cartismandua, reine des Brigantes; il fut honteusement livré par elle et traîné, chargé de chaînes, au camp romain. C'était la neuvième année depuis que la guerre avait commencé en Bretagne : la renommée de Caractac avait franchi l'île, et pénétré en Italie. Rome était impatiente de voir le guerrier qui depuis tant de temps bravait sa puissance; et Claude, en voulant rehausser sa gloire, augmenta celle de son captif. Il prépara, pour l'arrivée du Breton à Rome, une fête pompeuse; le peuple y fut invité comme à un spectacle extraordinaire; les prétoriens, sous les armes, prirent place dans une plaine qui bordait leur camp. Les clients du roi insulaire, les harnais, les colliers et tous les trophées de ses victoires sur les étrangers, puis ses frères, sa femme et sa fille furent étalés d'abord aux regards de la multitude : enfin il parut lui-même. La crainte dicta aux autres prisonniers des prières pusillanimes : Caractac[2], sans humilier ses regards, sans dire un mot qui pro-

1. Clara ea victoria fuit, captaque uxore et filia Caractaci, fratres quoque in deditionem accepit. Tac., Ann., XII, 35.

2. At non Caractacus, aut vultu demisso, aut verbis misericordiam requirens... Id., ibid., 36.

voquât la pitié, arrivé près du tribunal, s'adressa à l'Empereur en ces termes : « Si avec ma naissance et mes « succès, j'eusse gardé de la modération dans la prospé- « rité, je serais venu ici l'ami des Romains, non leur « captif, et tu n'aurais point dédaigné l'alliance d'un « chef issu d'aïeux illustres et commandant à plusieurs « nations. Maintenant le sort m'avilit autant qu'il t'élève. « J'avais des chevaux, des armes, des soldats, des ri- « chesses; est-il étonnant que je voulusse conserver ces « biens[1] ? Si votre ambition, Romains, veut donner des « fers à tous, est-ce une raison pour que tous les ac- « ceptent? Au reste, ma soumission prompte n'eût illus- « tré ni mon nom ni ta victoire. Si tu ordonnes mon « supplice, on m'oubliera bientôt; si tu me sauves la « vie, mon nom rappellera éternellement ta clémence. » 51

Chez les Romains, les vaincus étaient toujours coupables, et c'était un acte de générosité que de leur laisser la vie : Claude l'accorda à Caractac et à sa famille. On leur ôta leurs chaînes, et ils allèrent rendre à Agrippine, femme de l'Empereur, les mêmes honneurs qu'ils avaient rendus au prince. En visitant Rome et les palais magnifiques dont cette capitale du monde était remplie, le noble Breton fut frappé d'étonnement. « Quoi! dit-il aux « Romains qui l'accompagnaient, vous possédez de si « belles choses, et vous convoitez nos pauvres cabanes[2]. »

Cependant la fortune, jusque-là constante à Ostorius, sembla peu à peu l'abandonner. Soit que, délivré de Caractac, il se relâchât de sa vigilance habituelle et de la sévérité de la discipline, soit que la catastrophe d'un

1. Habui equos, viros, arma, opes : quid mirum si hæc invitus amisi? Tac., Ann., XII, 37.

2. Zonar., XI, 10.

51 chef si grand et si malheureux eût allumé dans le cœur de tous les Bretons le désir de le venger, la guerre recommença avec plus de vigueur qu'auparavant. Des cohortes légionnaires, laissées avec un préfet de camp chez les Silures pour y construire des forts, furent enveloppées : si des postes les plus voisins les Romains n'étaient accourus en diligence, ces cohortes périssaient jusqu'au dernier homme, et elles perdirent encore le préfet, huit centurions et leurs plus braves soldats. A quelques jours de là les Silures attaquèrent de nouveau les fourrageurs ennemis; un détachement de cavalerie romaine, arrivé pour les soutenir, fut mis en fuite. Ostorius envoya des troupes légères, repoussées également; enfin, il fallut toute la masse des légions pour arrêter le désordre et remettre de l'égalité dans le combat. Le général romain, exaspéré de voir ces petits échecs de chaque jour ternir sa gloire passée, disait publiquement « qu'il « traiterait les Silures comme Tibère avait traité les « Sicambres; qu'il les exterminerait ou les transplan- « terait dans la Gaule[1]. » Ces discours mettaient la rage dans l'âme des Silures; ils firent des prodiges d'audace et d'activité, et par leur exemple, par leurs sollicitations, par leurs largesses, ils entraînèrent dans le mouvement la plupart des autres nations. Ostorius, accablé de dégoûts et de chagrins, mourut, au grand contentement de tous les amis de l'indépendance bretonne[2]. Aulus Didius, qui lui succéda, se borna à défendre les frontières de la province romaine.

Sur ces entrefaites, une guerre civile éclata chez les

1. Ut quondam Sugambri excisi, et in Gallias trajecti forent, ita Silurum nomen penitus exstinguendum. Tac., Ann., xii, 39.

2. Id., ibid., 38 et 39.

Brigantes, ces fidèles amis de l'étranger. Leur reine 51
Cartismandua, qui avait trahi et vendu l'infortuné Caractac, fière d'avoir procuré un grand triomphe à Claude[1], s'abandonnait à tous les excès d'une autorité absolue. Son royaume et ses trésors accrus par les Romains l'enivrèrent d'orgueil et firent germer en elle l'amour du luxe et la corruption des mœurs. Elle avait pour mari Vénuse ou Vénusius, le plus renommé des chefs bretons depuis la chute de Caractac ; elle s'en dégoûta, le répudia, et partagea son lit et son trône avec Vellocat, son écuyer. Cet acte honteux agita tout le royaume. Vénuse avait pour lui la nation, Vellocat la passion indomptable et les fureurs de la reine : Cartismandua s'empara par artifice du frère et des parents de son premier mari, ce qui irrita les Bretons, qui d'ailleurs s'indignaient d'obéir à une femme[2]. Les peuples voisins accoururent au secours de Vénuse, et les Brigantes se soulevèrent. Cartismandua aux abois appela les Romains; ils vinrent; la lutte fut longue, cruelle, indécise; la vie de Cartismandua fut sauvée, mais le royaume resta à Vénuse, et la guerre aux Romains[3]; pourtant elle se termina à leur avantage.

Dix années s'écoulèrent pendant lesquelles les géné- 61
raux romains continuèrent à batailler contre les vaillants peuples de l'ouest sans les pouvoir dompter. A la constance patriotique se mêlait chez ces montagnards le fanatisme de la religion. La loi de Claude, qui abolissait le culte druidique et ordonnait l'extermination de ses

1. Instruxisse triumphum Claudii Cæsaris videbatur. Tac., Hist., III, 45.

2. Stimulante ignominia ne feminæ imperio subderentur. Id., Ann., XII, 40.

3. Regnum Venusio, bellum nobis relictum. Id., ibid.

61 prêtres, avait été transportée dans la Bretagne et appliquée avec toute l'inhumanité romaine par les gouverneurs et leurs soldats; partout où pénétraient les légions, les temples étaient profanés, les autels renversés, les prêtres égorgés, les colléges de femmes consacrées livrés à tous les outrages de la soldatesque, et les vieilles forêts, sanctuaire des mystères d'Hésus, tombaient l'une après l'autre sous la hache. Les druides fuyaient devant la persécution : de proche en proche, ils reculaient vers l'ouest, à mesure que s'avançaient les conquêtes de Rome et les limites de la province. Les montagnes des Silures et des Ordovikes leur prêtèrent asile comme aux patriotes exilés.

A l'occident des Ordovikes, et très-près de la côte, était située la petite île de Mona. Apre, inculte, d'un aspect lugubre et affreux[1], Mona avait été choisie depuis des siècles par les druides pour le siége le plus secret de leur culte. Le haut collége du sacerdoce y résidait, et les colléges inférieurs des prêtres et des prêtresses, échappés aux massacres de la Gaule et à ceux de l'est et du midi de la Bretagne, accouraient de toutes parts s'y grouper autour de leurs pontifes[2]; ils formaient un conseil suprême, en rapport avec les peuples confédérés de l'ouest et dirigeant leurs opérations. De là partaient des ordres, des prédictions, des encouragements, des menaces, tout ce que le fanatisme de la croyance peut ajouter à celui de la patrie et de la liberté. Là, sous de vieux chênes consacrés, sur d'informes autels, le sang humain ruisselait chaque jour; là étaient conduits et

1. Arida, saxosa, aspectu inamœna et deformis. Girald. Cambr., ap. Camd., Britan., p. 723.

2. Receptaculum perfugarum. Tac., Ann., XIV, 29. — Vires rebellibus ministrans. Id., Agric., 14.

gardés tous les prisonniers romains pour y périr l'un 61
après l'autre par le couteau des devins, par la flamme, ou dans de plus douloureuses tortures[1]. Voilà quelle était la situation de la Bretagne libre.

Dans la province, le dégoût et l'irritation du peuple contre les Romains commençaient à se manifester fortement. Les Bretons se soumettaient sans trop de murmures aux enrôlements, aux tributs, aux autres charges de l'Empire, pourvu qu'on s'abstînt de les maltraiter. Ce dernier point, ils le supportaient difficilement : assez soumis pour être sujets, ils ne l'étaient point assez pour être esclaves[2]. Ils conféraient secrètement entre eux sur les malheurs de leur servitude : ils se racontaient leurs griefs, ils les envenimaient par mille réflexions. « Ils ne « gagnaient rien par la patience, disaient-ils, que d'ag- « graver leurs charges, en persuadant qu'ils les suppor- « taient volontiers. Jadis ils n'avaient qu'un roi, aujour- « d'hui on leur en imposait deux, le lieutenant de « l'Empereur et son procurateur, dont l'un épuisait leur « sang, l'autre leurs biens. La discorde et la concorde « des préposés étaient également funestes aux misé- « rables qui en dépendaient; les satellites de l'un, les « centurions de l'autre joignaient l'insulte à la vio- « lence : il n'y avait plus rien de sacré pour leur avarice, « rien pour leurs débauches. Dans les combats au moins, « c'était le plus brave qui dépouillait, ici c'étaient des « lâches pour la plupart qui, n'ayant jamais vu l'ennemi, « venaient leur enlever leurs maisons, leur arracher « leurs enfants, qui les traînaient à la guerre comme si

1. Cruore captivo adolere aras, et hominum fibris consulere deos. Tac., Ann., XIV, 30.

2. Jam domiti ut pareant, nondum ut serviant. Id., Agric., 13.

61 « c'était pour sa patrie seulement que le Breton ne sût « pas mourir; et en effet, pourrait-il redouter cette « poignée de soldats, s'il daignait les compter! Les « Germains avaient bien secoué le joug, et pourtant ils « n'avaient qu'un fleuve et non l'Océan pour rempart. « Ce qui devait animer le courage des Bretons, c'était le « salut de leur patrie, de leurs femmes, de leurs mères, « tandis que les Romains n'avaient de motif de guerre « que leur cupidité et leurs vices : ils repartiraient « bientôt, comme était reparti leur dieu Jules César, « pourvu que les Bretons imitassent les vertus de leurs « ancêtres[1]. »

Chez les alliés des Romains, le mécontentement n'était pas moindre que parmi leurs sujets; un incident vint le porter à son comble. Prasutag, roi des Icènes, dont les trésors étaient immenses, avait institué l'empereur Néron son héritier, conjointement avec ses deux filles, espérant que cette marque de soumission affectueuse mettrait son royaume et sa famille hors d'insulte[2] : il se trompa. Son royaume fut saccagé par les centurions, son palais par les esclaves de l'Empereur, avec tous les excès d'une prise d'assaut. On commença par battre de verges sa femme Boudicéa[3], et par violer ses filles[4]; puis, comme si la contrée entière eût été comprise dans l'héritage, tous les chefs icéniens se virent

1. Recessuros ut divus Julius recessisset, modo virtutes majorum suorum æmularentur. Tac., Agric., 15.

2. Tali obsequio ratus regnumque et domum suam procul injuria fore. Id., Ann., XIV, 31.

3. Boudicea, Bonduica, Boadica. — Ce nom paraît dérivé de *Buddig*, qui, en langue kimrique, signifie victoire.

4. Jam primum uxor ejus Boadicea verberibus affecta, et filiæ stupro violatæ sunt. Tac., ub. supr.

dépouillés des biens de leurs pères, et les parents mêmes du roi furent portés sur la liste des esclaves. 61

Ces atroces exécutions étaient à peine achevées, lorsque de nouveaux mouvements des insurgés de l'ouest inquiétant plus vivement Suétonius Paullinus, lieutenant de Néron dans la province, il forma le projet de percer jusqu'à Mona, et d'y anéantir le foyer du fanatisme religieux et de la guerre. Après avoir mis en état les forteresses de la province et s'être assuré de places importantes chez quelques-uns de ses alliés, il partit avec la presque totalité de ses troupes [1].

Des bords de l'Avon, Suétonius marcha à grandes journées, se dirigeant en masse serrée vers la côte des Ordovikes, qu'il atteignit presque à l'improviste, sans s'arrêter à chasser les montagnards, sans vouloir livrer bataille. Arrivé sur la plage en face de Mona, il fit construire des bateaux plats, tels qu'il en fallait pour une mer entrecoupée de bas-fonds; il y mit son infanterie : sa cavalerie se jeta à la nage, ou prit un gué où les chevaux se trouvèrent avoir pied. Le rivage, bordé par l'armée bretonne, présentait comme une forêt d'armes et de soldats. Çà et là couraient des troupes de femmes, en appareil funèbre, les cheveux épars, portant dans leurs mains des torches enflammées ; et tout autour, des druides immobiles, les bras levés au ciel, prononçaient avec solennité d'horribles imprécations [2].

L'étrangeté de ce spectacle frappa les soldats romains : à les voir glacés par la peur, sans mouvement,

1. Tac., Ann., XIV, 29. — Id., Agric., 14.

2. Incursantibus feminis in modum furiarum, quæ veste ferali, crinibus dejectis, faces præferebant... Druidæque circum preces diras, sublatis ad cœlum manibus, fundentes. Id., Ann., XIV, 30.

61 se livrant sans défense aux coups, on les eût dits cloués sur leurs vaisseaux[1]; mais bientôt se ranimant à la voix de leurs chefs, s'aiguillonnant eux-mêmes et honteux de trembler devant une troupe de femmes et de prêtres, ils débarquent, marchent en avant, culbutent les Bretons, et les enveloppent dans leurs propres feux[2]. Tout ce qui tomba entre les mains du vainqueur, druides, prêtresses, soldats, fut égorgé ou brûlé sur les bûchers préparés par eux-mêmes, et la hache romaine commença à faire jour dans ces vieilles forêts si longtemps inaccessibles, et sous lesquelles tant de sang humain avait coulé[3]. Suétonius jeta les fondements d'une forteresse destinée à garder le pays; mais il n'eut point le temps de la terminer, car il apprit dans le moment même que tout l'est de la Bretagne était en combustion.

Les malheureux Icènes, profitant de l'absence de Suétonius, avaient pris les armes; ils avaient entraîné dans leur soulèvement les Trinobantes[4] et d'autres nations provinciales que le joug romain n'avait point encore façonnées. Tous ces peuples étaient ulcérés contre les vétérans. Ceux-ci, nouvellement établis dans la colonie de Camulodunum, chassaient les Bretons de leurs maisons, et les dépouillaient de leurs terres, en les traitant de captifs et d'esclaves de concert avec les jeunes soldats, qui soutenaient les violences des vétérans par une conformité de mœurs et dans l'espoir d'une licence pareille. Le temple que les Romains avaient élevé à Claude, divinisé depuis sa mort, était regardé encore par

1. Ut, quasi hærentibus membris, immobile corpus vulneribus præberent. Tac., Ann., XIV, 30.

2. Sternunt obvios, et igni suo involvunt. Id., ibid.

3. Excisi luci sævis superstitionibus sacri. Id., ibid.

4. Aujourd'hui Essex et Middlesex.

les indigènes comme un boulevard fait pour éterniser 61
leur oppression [1] ; et les prêtres de ce nouveau culte, sous le prétexte de la religion, épuisaient toutes les fortunes. D'ailleurs, il ne paraissait pas difficile de détruire une colonie qui n'avait pas la moindre fortification : objet dont les généraux romains s'étaient mis peu en peine, se fiant à l'obéissance des peuples et ayant cherché l'agrément avant l'utilité.

Dans ces conjonctures, une statue de la Victoire tomba dans le temple, sans cause apparente, et se renversa en arrière, comme si elle fuyait devant l'ennemi. Des femmes, dans des accès de fureur prophétique, annonçaient une destruction prochaine ; et ce qu'on disait de cris barbares qu'on avait entendus dans la curie de Camulodunum, du théâtre qui avait retenti de hurlements, puis de l'Océan, dont les eaux s'étaient teintes de sang, de simulacres de maisons renversées, vus à l'embouchure de la Tamise, et des cadavres humains que le reflux avait laissés sur le rivage ; tous ces bruits superstitieux étaient à la fois autant de motifs d'espérance pour les Bretons, de crainte pour les vétérans. Comme Suétonius était absent et éloigné, les vétérans firent demander du secours au procurateur Décianus : lui n'envoya que deux cents hommes, mal armés, et les vétérans étaient en petit nombre. Se fiant sur les fortifications du temple, et traversés par ceux des provinciaux qui, complices secrets de l'insurrection, mettaient du trouble dans les conseils, ils ne s'entourèrent ni d'un fossé, ni d'un rempart ; ils ne renvoyèrent point les vieillards et les femmes pour ne garder que les per-

1. Ad hæc templum, divo Claudio constitutum, quasi arx æternæ dominationis adspiciebatur. Tac., Ann., xiv, 31.

61 sonnes en état de combattre : endormis comme s'ils eussent été en pleine paix, ils furent enveloppés par la multitude des Bretons. Tout fut pillé et réduit en cendres ; il n'y eut que le temple, où les soldats s'étaient entassés, qui tint un jour, et fut emporté le second. De là, les insurgés victorieux marchèrent au-devant de Pétilius Cérialis, lieutenant de la neuvième légion, qui accourait au secours ; la légion fut battue, et ce qu'il y avait d'infanterie taillé en pièces. Cérialis avec la cavalerie s'enfuit dans le camp, dont les fortifications le sauvèrent. Effrayé par ce désastre et par le ressentiment de la province, que son avarice avait poussée à la guerre, Décianus repassa précipitamment en Gaule[1].

Cependant Suétonius, par un effort hardi, quittant aussitôt Mona se fit jour et perça jusqu'à Londinium[2] : cette ville, sans être colonie, était l'entrepôt d'un très-grand commerce : un nombre considérable de trafiquants et de banquiers italiens et d'étrangers de toutes nations y vivaient sous la protection romaine. Suétonius voulait d'abord y placer le siége de la guerre ; mais envisageant la faiblesse de son armée et éclairé par le mauvais succès de Cérialis, il se résolut à sacrifier une ville pour sauver la province. La ville eut beau l'implorer ; insensible aux gémissements et aux larmes, il donna le signal du départ : seulement il emmena tous les habitants qui voulurent le suivre. Les autres, que retint la faiblesse du sexe ou de l'âge, ou l'amour du pays, furent la proie des insurgés. Vérulam[3], municipe romain, eut aussi le même sort ; car les Bretons, avides de recon-

1. Tac., Ann., xiv, 32. — Id., Agric., 16. — Dio, lx.
2. *Londin* ou *Llundin,* la ville des vaisseaux.
3. Dans le Hertfortshire.

quérir d'abord l'argent enlevé sur eux par tant de vexa- 61
tions, laissaient les places fortes pour s'attacher aux lieux opulents et ouverts. Il périt dans les divers cantons soixante-dix mille hommes [1], tant citoyens romains qu'étrangers et provinciaux restés fidèles aux Romains. Les Bretons ne voulaient ni faire ni vendre de prisonniers, ni entendre parler d'aucun échange ; ils tuaient, pendaient, brûlaient, crucifiaient tout : dans l'idée que l'ennemi leur rendrait bientôt ces supplices, ils se hâtaient de prendre les devants et ils précipitaient leurs vengeances [2].

Déjà Suétonius, avec la quatorzième légion, les vexillaires de la vingtième, les auxiliaires des environs, avait formé un corps d'à peu près dix mille hommes, lorsque, sans différer, il se disposa à livrer bataille. Il se posta à l'entrée d'une gorge étroite, dont les derrières étaient fermés par un bois, bien sûr de n'avoir d'ennemis qu'en front, sur une plaine découverte où il n'y avait point de surprise à craindre. Les légionnaires, en masse compacte, furent placés au centre; tout autour les troupes légères : la cavalerie se resserra sur les ailes. Les Bretons au contraire couraient tumultuairement, les bataillons se confondant au hasard avec les escadrons ; jamais ils n'avaient rassemblé de si grandes forces ; et tel fut l'excès de leur confiance, que, voulant avoir leurs femmes pour témoins de leur victoire, ils les traînèrent aussi avec eux, et les placèrent sur les chariots, dont ils avaient bordé les extrémités de la plaine [3].

Boudicéa avait ses deux filles en face d'elle sur son

1. Ad septuaginta millia civium et sociorum. Tac., Ann., xiv, 33.

2. Id., ibid. — Id., Agric., 16.

4. Id., Ann., xiv, 34.

61 char; à mesure quelle passait devant les différentes nations, elle leur disait « que ce n'était pas sans doute « une nouveauté pour les Bretons de marcher au com« bat sous les ordres de leurs reines; mais que, dans ce « moment-ci, oubliant tous les droits de ses aïeux, elle « ne venait point réclamer son royaume et sa puissance; « qu'elle venait, comme la moindre des femmes, venger « sa liberté ravie, son corps déchiré de verges, ses filles « déshonorées[1]; que l'insolence romaine en était venue « au point de se jouer de leurs corps, de ne pas même « respecter l'enfance ni la vieillesse; que les dieux « enfin, secondant une juste vengeance, avaient détruit « la légion qui avait osé combattre; que les autres, « qui restaient cachées dans leur camp ou ne son« geaient qu'à fuir, ne soutiendraient pas même la voix « et les cris, encore moins le choc et les coups de tant « de milliers de combattants; qu'avec une cause et une « armée pareilles, il s'agissait de vaincre ou de périr; « que, femme, telle était sa résolution irrévocable; « quant aux hommes, ils pouvaient, s'ils l'aimaient « mieux, accepter la vie et l'esclavage[2]. »

Suétonius, dans un moment si hasardeux, ne gardait pas non plus le silence; quoique plein de confiance dans la valeur de ses troupes, il entremêlait aussi les exhortations et les promesses. Il disait à ses soldats « de « mépriser le vain fracas de tous ces barbares, et leurs « menaces sans effet; qu'on apercevait chez l'ennemi « plus de femmes que de soldats; que, mal armés, « n'ayant jamais fait la guerre, ils s'enfuiraient aussitôt

1. Ut unam e vulgo, libertatem amissam, confectum verberibus corpus, contrectatam filiarum pudicitiam ulcisci. Tac., Ann., XIV, 35.

2. Id mulieri destinatum : viverent viri et servirent. Id., ibid.

« qu'ils auraient reconnu la valeur et le fer du vain- 61
« queur qui les avait battus tant de fois ; que, dans les « plus grandes armées, c'était le petit nombre qui ga- « gnait les batailles, et que ce serait pour eux un sur- « croît d'honneur de réunir sur une petite troupe toute « la gloire d'une armée entière ; qu'il fallait seulement « se tenir bien serrés, et, les javelots lancés une fois, « frapper avec le pommeau du bouclier, avec l'épée, « massacrer sans relâche, et ne pas s'occuper du butin ; « qu'après la victoire, on le retrouverait[1]. » Ce discours fut reçu avec des acclamations, et Suétonius donna le signal du combat.

D'abord, les légionnaires, se tenant immobiles à leur place et se resserrant dans cette gorge étroite qui leur servait de rempart, laissèrent l'ennemi s'approcher de très-près ; alors, épuisant tous leurs traits à coup sûr, ils s'élancent, et, comme un coin, enfoncent les barbares. Les auxiliaires ne mettent pas moins de vigueur dans leur attaque, et la cavalerie, avec de longues lances, achève de briser les bataillons qui tenaient encore. Les autres tournèrent le dos, embarrassés dans leur fuite par cette enceinte de chariots qui fermaient toutes les issues. Le vainqueur n'épargna pas même le sang des femmes ; il tua jusqu'aux chevaux, dont il grossit les monceaux de morts. Les historiens romains font monter le nombre des Bretons tués à près de quatre-vingt mille ; celui des Romains à quatre cents, avec autant de blessés[2]. Boudicéa, désespérée, s'empoisonna.

1. Conferti tantum, et pilis emissis, post umbonibus et gladiis, stragem cædemque continuarent, prædæ immemores. Tac., Ann., XIV, 36.

2. Quippe sunt qui paulo minus quam octoginta millia Britannorum cecidisse tradant, militum quadringentis ferme interfectis, nec multo amplius vulneratis. Id., ibid., 37.

61 Suétonius, rassemblant ensuite toute son armée, la retint longtemps sous la tente, afin d'extirper jusqu'aux derniers restes de la révolte. Néron envoya des renforts de la Germanie, deux mille légionnaires, huit cohortes d'auxiliaires et mille chevaux, et tous les cantons ennemis ou suspects furent mis à feu et à sang. A ces calamités se joignait la famine : les esprits s'étant tournés uniquement vers la guerre, les Bretons avaient négligé d'ensemencer leurs champs, comptant d'ailleurs sur les approvisionnements romains; et néanmoins ces nations indomptables tardèrent encore quelque temps à se soumettre[1].

61 à 81 Les successeurs de Suétonius agrandirent successivement la province. P. Cérialis, devenu lieutenant impérial, porta la guerre vers le nord dans le pays des Brigantes; il livra plusieurs batailles, quelques-unes sanglantes, et une grande partie de la contrée fut enveloppée dans la conquête ou dans la dévastation. J. Frontinus fit plus : il réduisit les Silures, et fonda la domination romaine, autant qu'elle pouvait l'être parmi ces hommes indépendants, et sur un territoire si difficile à garder[2]. Agricola, qui gouverna la Bretagne romaine après lui, dompta les Ordovikes, et pénétra jusqu'à Mona, qui était restée libre depuis le départ précipité de Suétonius; les habitants demandèrent la paix, et l'île fut ajoutée à la province[3]. Il porta aussi ses armes dans le nord, et, dépassant la frontière des peuples kimris, il alla attaquer la race gallique au pied des monts Grampiens, il la vainquit malgré l'héroïsme de ses tribus, et

1. Tac., Ann., xiv, 38.
2. Id., Agric., 17.
3. Id., ibid., 18.

malgré le génie de son chef, l'illustre et malheureux Galgac[1]. Toutefois, les Galls ne furent point soumis; et la frontière de la province, marquée par une ligne de forts, puis par une muraille construite entre l'embouchure de la Tyne et le golfe de Solvay[2] ne fut reculée que plus tard jusqu'au Forth et à la Clyde[3]. Mais les Galls des monts Grampiens, les Calédoniens et les Albans ne reconnurent jamais de maîtres et ne courbèrent point la tête sous les faisceaux de l'Empire; l'Hibernie aussi resta libre. 84

Les mesures tour à tour violentes et douces appliquées par Auguste et par Claude à la Gaule, la Bretagne les éprouva, et en sortit telle que Rome la voulait. Les prédécesseurs d'Agricola avaient épuisé la rigueur; la part des mesures humaines lui restait, et elle convenait à son caractère. Les Bretons vivaient dispersés, dans l'état de sauvages, toujours voisin de l'état de guerre; pour les accoutumer à la paix et au repos par les plaisirs, il les engagea à construire des temples, des places publiques, des maisons; et il y réussit par des exhortations particulières, par quelques avances de deniers publics, en louant l'activité des uns, en reprochant aux autres leur inaction. Les rivalités de gloire lui tenaient lieu de contrainte. Il ne manqua pas non plus de faire instruire dans les beaux-arts les enfants des chefs, leur insinuant qu'il préférait aux talents acquis des Gaulois l'esprit naturel des Bretons. Ceux-ci répugnaient d'abord à étudier la langue latine, bientôt ils se piquèrent de la parler avec grâce. Ils adoptèrent ensuite les manières ro-

1. Galgacus. — Tac., Agric., 29-39.
2. Vallum Adriani.
3. Vallum Antonini, postea Severi.

84 maines : la toge devint à la mode. « Insensiblement, dit « l'historien de ce grand général, les Bretons en vinrent « à rechercher tout ce qui à la longue insinue le vice, « nos portiques, nos bains, nos somptueux banquets; « ce que leur inexpérience appelait *civilisation*, et ce qui « faisait partie de leur servitude[1]. » A tout cela, Agricola mit d'autant plus de zèle, qu'il enchaînait à la fois deux vastes pays et que les fers de la Bretagne servaient à river ceux de la Gaule.

1. Paulatimque discessum ad delinimenta vitiorum, porticus et balnea, et conviviorum elegantiam : idque apud imperitos humanitas vocabatur quum pars servitutis esset. Tac., Agric., 21.

LIVRE IX

ÉTAT DE LA GAULE AU MOMENT DES PREMIÈRES GUERRES CIVILES DE L'EMPIRE. — INSURRECTION DE VINDEX. — GALBA, OTHON, VITELLIUS, VESPASIEN. — RÉVOLTE DE LA GAULE. — EMPIRE GAULOIS; SES REVERS ET SA FIN.

CHAPITRE PREMIER

Progrès des lettres et des arts dans les provinces du sud de la Gaule. — Hommes célèbres de la Narbonnaise. — Gaulois mêlés à la politique de Rome; leur caractère. — Valérius Asiaticus. — Situation de la Belgique; amitié des peuples belges avec les légions romaines. — Incendie de Lugdunum. — Nouveau dénombrement; mécontentement contre Néron. — Insurrection de Vindex; le centre et le midi de la Gaule proclament Galba empereur. — Le nord et les légions balancent; bataille de Vésontio, défaite et mort de Vindex. — Galba reconnu; ses faveurs, ses châtiments dans la Gaule. — Vitellius proclamé par les légions. — Marche de Cécina sur l'Italie par les Alpes pennines; cruautés et pillages. — Marche de Fabius Valens vers les Alpes cottiennes; effroi et calamités de la Gaule centrale. — Discordes entre Lugdunum et Vienne. — Mouvement du peuple pour l'indépendance nationale; fanatisme religieux; mission divine du Boïen Maric; il est pris et exposé aux bêtes. — Vitellius à Lugdunum. — Mort de Galba; Othon lui succède. — Victoire de Valens. — Othon se tue. — Vitellius empereur.

68 — 69.

De bonne heure, la Narbonnaise avait fourni aux lettres latines de brillants génies. Publ. Térentius Varron, né à Narbonne, et surnommé pour cette raison *Atacinus*[1],

1. Les habitants de Narbonne prenaient aussi le nom d'*Atacini*, à cause du fleuve Atax (l'Aude) qui coulait dans leur ville.

historien érudit et poëte, avait composé, du temps de César, un poëme épique estimé sur la querelle des Séquanes et des Édues, et la guerre d'Arioviste [1]. Cornélius Gallus, rival gracieux de Tibulle et de Properce, et l'historien Trogus Pompéius, avaient pris tous deux naissance dans la Province : celui-ci dans la ville appelée depuis Forum-Julii, le second dans le pays des Voconces. Varron et Gallus appartenaient sans aucun doute à des familles romaines coloniales ; pour Trogus, il n'était point Romain, son aïeul ; après avoir servi sous Pompée durant la guerre de Sertorius, avait porté dans sa famille le titre de cité romaine obtenu sur les champs de bataille, et son père tenait de César celui de chevalier. Lui-même écrivit, du temps d'Auguste, une histoire universelle non moins remarquable par le talent de l'exécution que par la nouveauté de l'entreprise [2]. Sous Auguste, Tibère, Caïus, Claude et Néron, la Narbonnaise produisit nombre de grammairiens, de jurisconsultes, de rhéteurs, d'orateurs d'un haut mérite, et un seul poëte et romancier, T. Pétronius, le licencieux auteur du *Satyricon* [3]. Mais, parmi les personnages qui, dans ce siècle, firent briller à Rome la gloire littéraire de la Province, aucun ne fut comparable à Votiénus Montanus et à Domitius Afer.

Votiénus était de Narbonne. Aux dons de la science et du génie il joignait toutes ces vertus civiques, et cette austérité de mœurs que présentait alors la secte stoïcienne. Il ne put voir sans indignation les déréglements du vieux Tibère : il parla, et fut dénoncé ; il le fut à la

1. *De Bello Sequanico.* — Hieronym. Chron. — Sen., Controv., 15. — Serv. ad Æn., x.

2. Il nous en reste un abrégé fait par Justin.

3. On l'a confondu mal à propos, ce me semble, avec C. Pétronius, favori, puis victime de Néron.

requête de ses compatriotes de Narbonne. Relégué par le sénat aux îles Baléares, il y mourut, au bout de trois ans de fatigue et de chagrin [1].

Bien différent de cet homme vénérable, Domitius Afer, natif de Némausus, se trouvait dans le même temps à Rome, où ses débuts comme orateur avaient été accueillis par les applaudissements des amis de l'éloquence, mais par l'effroi des gens de bien. Domitius fut le *prince* de cette éloquence vénale et sanguinaire qui servait les haines des tyrans, pourvoyait leurs bourreaux, et, malgré l'éclat qu'elle jeta sur les lettres, fut l'opprobre de ce temps d'opprobres. Délateur perpétuel sous Tibère, sous Caïus, sous Néron, il acquit du pouvoir et de grands biens. Cependant il vécut et mourut tranquillement protégé par l'admiration de son génie ; ce furent ses vices qui se chargèrent de venger l'humanité [2].

Les écoles créées par Auguste, agrandies et multipliées par Claude, propageaient dans toutes les parties de la Gaule le goût des lettres romaines et des arts libéraux. Lugdunum possédait des librairies déjà fameuses [3] ; et Vienne, Tolose, Narbonne surtout, renfermaient des dépôts de l'ancienne littérature latine plus complets que ceux de Rome même [4], sans préjudice de la littérature contemporaine, car on s'y procurait les ouvrages les plus

1. Sen., Controv., 20, 28, et passim. — Tac., Ann., IV, 42. — Martial., VIII, ep. 72. — Euseb. Chron.

2. Tac., Ann., IV, 52, 66; XIV, 19. — Dio, LIX. — Dial. de Orat., ap. Tac., 13-15. — Plin., Epist., II, 14; VIII, 18. — Quint., V, 7; VI, 3. — Euseb. Chron.

3. Bibliopolas Lugduni esse non putabam, ac tanto libentius ex litteris tuis cognovi venditare libellos meos... Plin., Epist., IX, 11.

4. Legerat in provincia quosdam veteres libellos, durante adhuc ibi antiquorum memoria, necdum abolita, sicut Romæ. Suet., Illustr. gramm. : M. Valer. Prob.

récents tout aussi promptement qu'en Italie[1]. L'éloquence était applaudie[2], payée, cultivée avec ardeur par cette race spirituelle, vive, ouverte à toutes les impressions de l'esprit; c'était d'ailleurs une vieille passion chez elle. Chaque année, une foule d'orateurs de toutes les provinces transalpines se rendaient à Lugdunum, au concours de l'autel d'Auguste; et pour y faire briller leur ingénieuse facilité, se résignaient aux lois bizarres imposées par Caligula[3]. L'architecture et la sculpture suivaient les progrès des lettres. Tandis que la Narbonnaise se couvrait de forums, de temples, de capitoles, de cirques, d'amphithéâtres, de basiliques, d'aqueducs, qui le disputaient en magnificence aux plus belles constructions de Rome, la Gaule chevelue ne restait pas en arrière; les villes riches contruisaient, à frais communs, d'abord des temples, ensuite des forums. De somptueux édifices s'élevaient sur l'emplacement des anciens lacs sacrés, sur les ruines des anciens sanctuaires, et les vieux simulacres informes cédaient la place petit à petit aux types élégants du polythéisme grec, ou se perfectionnaient par l'application des règles de l'art. Le plus illustre des sculpteurs en bronze, le Grec Zénodore, fondit pour la cité arverne une statue colossale de Mercure, chef-d'œuvre de beauté et de grandeur : l'artiste y travailla dix ans : elle coûta quarante millions de sesterces[4]. Un temple bâti par le même peuple en l'honneur

1. Martial., VII, ep. 87; VIII, ep. 72; IX, ep. 101.

2. ... Accipiat te
Gallia, vel potius nutricula causidicorum
Africa.
Juven., sat. VII.

3. Lugdunensem rhetor dicturus ad aram...
Id., sat. I, v. 44.

4. Omnem amplitudinem ejus generis vicit ætate nostra Zenodorus,

du génie de la mort et de la destruction, et appelé du nom de sa divinité *Vasso* [1], fut longtemps célèbre : il était revêtu en dehors d'énormes pierres de taille, en dedans des marbres les plus précieux incrustés de mosaïques ; son pavé était aussi de marbre, et sa toiture de plomb [2].

Aussitôt que la Gaule avait acquis l'entière jouissance des droits politiques, et avant même que ces droits fussent bien consolidés, les Transalpins s'étaient insinués dans le gouvernement de l'Empire ; ils y jouèrent bientôt un rôle important. Les Romains leur reconnaissaient un puissant génie pour l'intrigue. Possesseur de richesses immenses, le noble gaulois, narbonnais ou chevelu, s'empressait d'aller les étaler à Rome, où il consumait et son patrimoine et la substance de ses clients : dans un temps où les grandes familles romaines étaient appauvries, il éblouissait par sa magnificence et rivalisait avec les affranchis des empereurs ; c'était un premier pas pour s'élever : son esprit souple, son éloquence facile et complaisante, sa bravoure dans les armées, ses largesses dans les palais, faisaient le reste ; il devenait chevalier, sénateur, préteur, consul, quelquefois même avant d'être

Mercurio facto in civitate Galliæ Arvernis, per decem annos, H-S. CCCC manipretio. Plin., xxxiv, 7, § 18. — 40 millions de sesterces = 8,200,000 fr. Sur la réputation de son travail, Zénodore fut appelé à Rome pour y fondre une statue de Néron.

1. Delubrum illud quod gallica lingua *Vasso* (al. *Vasa*) Galatæ significant. Greg. Turon., Hist. Franc., i, 29. — *Bas,* et avec l'aspiration *Bhas,* mort, destruction, en langue gaëlique. *Vassus,* le *Destructeur,* était vraisemblablement un des surnoms du Mars gaulois.

2. A foris quadris sculptis fabricatum... intrinsecus marmore ac musivo variatum erat. Pavimentum quoque ædis marmore stratum; desuper vero plumbo tectum. Greg. Turon., Hist. Franc., i, 30. — Ce temple fut détruit par les Germains, du temps de Gratien.

bien solidement, bien légitimement citoyen romain [1]. Il se passa, dans le premier siècle de l'Empire, peu de grands événements où quelque Gaulois ne se trouvât mêlé. Sous Tibère, Jul. Africanus, originaire du pays des Santons, fut mis à mort comme complice de Séjan [2]. Le Viennois Valérius Asiaticus trempait dans l'heureuse conspiration qui délivra le monde de Caïus. Des Gaulois coopérèrent fortement, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, aux révolutions qui amenèrent et suivirent la chute de Néron.

Nous venons de nommer Valérius Asiaticus : qu'il nous soit permis de nous arrêter un moment à ce célèbre et curieux personnage, qu'on peut donner, sous plusieurs rapports, comme un type du Gaulois lancé dans les affaires politiques de Rome. Né à Vienne d'une antique et opulente famille indigène, Valérius alla s'établir à Rome pendant les dernières années de Tibère ; il y acheta ces fameux jardins que Lucullus avait commencés sous la république, les embellit encore et les termina, effaçant tout ce que Rome avait vu jusqu'alors de délicatesse et de luxe [3]. Caïus l'admit dans sa familiarité ; puis il corrompit sa femme et lui en adressa publiquement les plus humiliantes railleries [4] ; le Gaulois souffrit ou parut souffrir sans colère ce double outrage ; mais il se lia secrètement avec les ennemis de

1. Ante in domum consulatum intulit quam colonia sua solidum civitatis romanæ beneficium consecuta est. Fragm. Orat. Claud. in Tabul. Lugdun.

2. Tractus in casum eumdem Jul. Africanus e Santonis, gallica civitate. Tac., Ann., VI, 7.

3. A Lucullo cœptos insigni magnificentia extollebat. Id., Ann., XI, 1.

4. Sen., de Const. sap., 18.

l'Empereur, et fut un des plus ardents instigateurs et un des instruments de sa mort. Après avoir frappé de sa main le tyran, il osa se présenter à la populace irritée : « Vous demandez, lui cria-t-il, qui a tué Caïus ? Plût « aux dieux que ce fût moi ! » Sous Claude, ayant suivi le prince dans son expédition de Bretagne, il parvint aux plus hautes charges de la milice. De retour à Rome, il fut nommé deux fois consul ; se retirant ensuite dans ses jardins, et occupé surtout de ses plaisirs, il s'abandonna à la vie voluptueuse et molle d'un épicurien [1].

Mais il s'était attiré une haine fatale, la haine de Messaline, femme de Claude, par des liaisons intimes avec Sabina Poppœa, son ennemie et sa rivale ; d'ailleurs Messaline convoitait les magnifiques jardins d'Asiaticus, pour y promener ses bacchanales. L'Empereur fut donc circonvenu et fatigué chaque jour d'accusations contre lui : « Il fallait, disait-on, se défier d'une opulence et « d'une énergie dangereuses pour les princes. Asiaticus « avait été l'un des meurtriers de Caïus, il l'avait avoué « avec hardiesse devant le peuple, il en avait réclamé la « gloire, de là provenaient une renommée et un crédit « dont il était à la veille de faire usage ; il se disposait à « partir pour l'armée du Rhin ; né à Vienne, soutenu « par une parenté nombreuse et puissante, il lui serait « facile de soulever des nations dont le sang coulait « dans ses veines [2]. » Ces rapports effrayèrent le faible Claude ; se figurant déjà une révolte qu'il était important d'étouffer, il envoya saisir inopinément le Gaulois.

1. Tac., Ann., xi, 1.

2. Quando genitus Viennæ, multisque et validis propinquitatibus subnixus, turbare gentiles nationes promptum haberet. Id., ibid.

Asiaticus, chargé de chaînes, fut confronté dans l'appartement de l'Empereur avec Messaline et ses accusateurs. On lui reprochait des largesses corruptrices aux soldats, son adultère avec Poppœa et des débauches : l'éloquence de son plaidoyer attendrit singulièrement Claude, Messaline même sentit couler quelques larmes; sortie pour les essuyer, elle n'en recommanda pas moins à ses agents qu'on ne laissât pas échapper l'accusé. Il fut condamné à mort, et Claude, par grâce, lui accorda le choix de son supplice. Quelques courtisans de l'Empereur pressaient Asiaticus de se laisser mourir de faim, ce qu'ils regardaient comme une mort douce : « Je vous dispense, leur répondit-il, de tant de sollicitude. » Il continua de vaquer à ses fonctions ordinaires, se baigna, et donna un grand repas où il fut très-gai; seulement, il dit qu'il regrettait qu'un homme échappé comme lui à la politique artificieuse de Tibère et aux fureurs de Caïus pérît victime des intrigues d'une femme. Avant de mourir, il alla visiter son bûcher, dressé dans ses jardins, et il le fit changer de place : « Transportez-le plus loin, dit-il à ses esclaves, de peur « que la flamme et la fumée ne gâtent la fraîcheur de « mes arbres; » ensuite il se coupa tranquillement les veines[1].

Tandis que le midi et le centre de la Gaule se livraient avec passion aux arts de la paix, il s'opérait dans le nord un retour vers l'esprit militaire, fruit de la permanence des armées romaines. On se rappelle que huit légions, formées en deux camps, stationnaient, depuis Auguste, sur la rive gauche du Rhin. Une bande étroite de terrain, le long de cette rive, avait été distraite de la

1. Ne opacitas arborum vapore ignis minueretur. Tac., Ann., XI, 3.

Belgique et érigée en province particulière sous le nom pompeux de *Germanie;* c'était le département des armées. Deux subdivisions y avaient été établies, l'une *supérieure,* l'autre *inférieure :* la *Germanie supérieure,* siége de l'armée du haut Rhin, comprenait depuis l'Aar jusqu'à la Moselle ; la *Germanie inférieure,* siége de l'armée du bas Rhin, s'étendait de la Moselle à l'Océan. De ce département des armées ressortissaient les tribus germaniques admises ou transplantées en Gaule : les Triboques, les Némètes, les Vangions, les Ubes, les Gugernes, les Bataves. Presque tous les lieux d'habitation étaient des places de guerre, ou des châteaux militaires, ou des camps retranchés. La prééminence, pour la grandeur et l'importance, appartenait à la ville des Ubes; Agrippine, fille de Germanicus et mère de Néron, y avait fondé une colonie de légionnaires vétérans, et la ville avait pris de là le nom de *Colonie Agrippinienne*[1].

Il avait dû se former à la longue, il s'était en effet formé des rapports d'habitude et d'affection entre le soldat romain et la population de la Belgique. Si les cohortes auxiliaires et la cavalerie belge, en grand nombre dans les légions, vivant sous les mêmes tentes, combattant sous les mêmes aigles, avec la même discipline, pour la même cause, perdaient par ce mélange quelque chose de leur caractère national, elles exerçaient une influence à peu près pareille sur le caractère des Romains. L'inimitié nationale disparaissait pour faire place seulement à des rivalités militaires, et à des dissensions de corps. D'ailleurs les légions changeaient rarement de cantonnement, surtout les légions de Germanie ; et le soldat, envoyé à vingt ans sur les bords du Rhin, n'avait guère que la perspective

1. Colonia Agrippina, Agrippinensis.

d'y mourir, ou d'obtenir, au temps de sa vétérance, un champ sur cette même terre, une place dans ces mêmes villes où sa jeunesse s'était écoulée. De là naissaient un attachement involontaire au sol, des relations amicales avec la population gauloise, et même des liens d'affection plus puissants. Les villes et les camps fraternisaient, si j'ose employer cette expression toute moderne : on se visitait, on s'adressait des députations, on s'envoyait des présents, souvenirs et gages d'hospitalité privée ou publique[1]. Il s'introduisait même dans les habitudes militaires des Romains quelque chose des coutumes du pays. On voyait des lieutenants de l'Empire, adoptant la saie à carreaux brillants, les larges braies belgiques, le collier et les bracelets d'or, guider les aigles romaines dans l'attirail de Vercingétorix ou d'Indutiomar[2]. Avec cette disposition mutuelle des esprits, les légions, dans leurs discordes intestines ou politiques, pouvaient compter sur de chauds auxiliaires parmi les peuples belges; en retour aussi, les sentiments et les passions de la Gaule, franchissant les palissades des camps, venaient bientôt agiter le soldat sous les tentes romaines.

58 La Gaule entière détestait Néron. Ses rapines, ses cruautés, ses débauches avaient indigné des peuples qui n'étaient point façonnés autant que Rome à ces orgies du despotisme. La Belgique nourrissait contre lui des ressentiments particuliers, et voici à quelle occasion : Paullinus Pompéius et L. Vétus, lieutenants des armées, afin d'occuper l'oisiveté du soldat, l'employaient à d'utiles travaux. Paullinus acheva une digue commencée

1. Tac., Hist., I, 53, 54.

2. Cæcina, versicolore sagulo, braccas, tegmen barbarum indutus. Tac., Hist., II, 20. — Γαλατικῶς ἀναξυρίσι καὶ χειρίσιν ἐνεσκευασμένος. Plut., Otho, 6.

soixante-trois ans auparavant par Drusus pour empêcher 58
que le Rhin, au point de sa première division, ne jetât une trop forte partie de ses eaux dans le Vahal, et n'appauvrît par cet épanchement la branche droite de son cours. Vétus avait conçu un projet plus grand : celui de creuser un canal entre la Saône et la Moselle, et d'unir ainsi la navigation de la Méditerranée à celle de l'Océan, par le Rhône, la Saône, la Moselle et le Rhin. Mais Ælius Gracilis, gouverneur de la Belgique, le détourna de son dessein, soit par intérêt pour lui, soit par jalousie secrète, l'avertissant qu'en portant ses légions au delà des limites de sa province, en paraissant briguer la faveur des Gaulois, il s'attirerait les soupçons d'un prince ombrageux, ennemi de toute chose bonne et populaire[1]. Vétus obéit, et trois ans après, comme pour augmenter l'irritation, Néron fit exécuter un nouveau dénombrement au delà des Alpes[2].

Deux événements, dont l'un était étranger à la Gaule et l'autre aux méfaits de l'Empereur, servirent pourtant à nourrir l'agitation des esprits, et réveillèrent même dans le peuple des espérances superstitieuses. Un incendie affreux avait détruit les deux tiers de Rome, et l'on calcula qu'il avait commencé le même jour du même mois où les Sénons avaient brûlé jadis la ville de Romulus et de Tarquin[3]. Un second incendie arrivé quatre 64
ans après le premier dévora Lugdunum, cette Rome des Gaules. « C'en est fait, écrivait à ce sujet un auteur « contemporain, une seule nuit a anéanti tant de beaux « ouvrages dont chacun eût pu faire à lui seul l'illustra-

1. Tac., Ann., XIII, 43.
2. Id., Ann., XIV, 46.
3. Fuere qui adnotarent, XIV kal. sext. principium incendii hujus ortum quo et Senones captam Urbem inflammaverant. Id., Ann., XV, 41.

64 « tion d'une ville ; on cherche aujourd'hui Lugdunum, « que les Gaules montraient hier avec orgueil. Un mon« ceau de cendres, voilà ce qu'est à cette heure l'opu« lente cité, ornement des provinces où elle était com« prise et non confondue[1]... Puisse-t-elle se relever, sous « de meilleurs auspices, pour de plus longs jours, cette « colonie qui ne comptait que cent ans, terme à peine « extrême de la vie d'un homme[2] ! Fondée par Plancus, « elle dut aux beautés de son site, aux avantages de sa « position, un accroissement rapide et prodigieux, et « voici que dans le cours d'une seule vieillesse humaine, « elle a subi toutes les catastrophes que les siècles réser« vent aux cités ! » Néron vint au secours des habitants de cette malheureuse ville ; il leur accorda une gratification de quatre millions de sesterces[3] pour les aider à réparer leurs pertes : cette libéralité pourtant n'était qu'un juste retour ; car les Lugdunais avaient jadis offert la même somme à l'Empereur ou au sénat dans un moment de détresse de l'Empire. On travailla avec ardeur à la reconstruction, et Lugdunum sortit de ses cendres aussi brillante et aussi prospère que jamais.

68 Cependant les crimes de Néron et les mécontentements de la Gaule étaient arrivés à leur comble. Le Gaulois C. Julius Vindex gouvernait alors la Lugdunaise avec le titre de propréteur. Né dans la nouvelle Aquitaine, de lignée puissante et *royale*, suivant l'expression des historiens, il appartenait en outre à la plus haute noblesse gallo-romaine ; la faveur de Claude avait porté dans sa

1. Civitas arsit opulenta, ornamentum provinciarum quibus et inserta erat et excepta. Sen., Epist., xiv, 91.

2. Nam huic coloniæ centesimus annus est, ætas ne homini quidem extrema. Id., ibid.

3. 820,000 fr. — Tac., Ann., xvi, 13.

famille la dignité sénatoriale[1]. Depuis sa première jeunesse, Vindex avait parcouru avec éclat les plus rudes emplois de la milice ; la gloire de sa bravoure et de sa fermeté civique était grande ; « il avait, dit un ancien, « de l'audace pour toutes les belles choses[2]. » Néanmoins le hasard voulut qu'il échappât à la cruauté soupçonneuse de Néron. Pendant son séjour à Rome, il avait assisté aux saturnales sanglantes qu'y donnait l'Empereur, et il rapporta en Gaule tout le mépris, toute l'indignation amassée dans son cœur. A peine arrivé, il entra en conférence avec les nobles[3] de la Gaule orientale, Arvernes, Éduens, Séquanes, tous éclairés comme lui, capables de le comprendre et intéressés à le servir : il les harangua, les anima, leur fit enfin partager son plan d'insurrection. Il ne s'agissait point, dans les projets de Vindex, d'un soulèvement national contre Rome, d'un retour à la vieille indépendance de Vercingétorix et de Luctère, à la vieille *barbarie*, comme devaient s'exprimer des hommes élevés au milieu des délicatesses et des lumières de Rome, citoyens, chevaliers, sénateurs romains : ni le propréteur ni ses glorieux complices n'eurent un seul instant l'idée de reconstruire l'ordre de choses aboli en Gaule par César et Auguste. Leur opposition était purement romaine ; sinon légale, du moins possible sans bouleverser la constitution actuelle ; ils voulaient changer d'empereur et non d'empire.

68

Les conjurés choisirent pour nouvel empereur Sergius

1. Ἦν τις Γαλάτης ἀνὴρ Γάϊος Ἰούλιος Βίνδιξ, ἐκ μὲν προγόνων τοῦ βασιλικοῦ γένους, κατὰ δὲ τὸν πατέρα βουλευτὴς τῶν Ῥωμαίων. Dio, LXIII, 22. — Ἀκουϊτανὸς τοῦ βασιλικοῦ φύλου. Dio, Excerpt. Vales., p. 694. — Suet., Nero, 40.

2. Πρὸς πᾶν ἔργον μέγα εὔτολμος. Dio, LXIII, 23.

3. Ἅμα τοῖς δυνατοῖς τῶν ἐπιχωρίων. Joseph., Bell. Judaic., IV, 26.

68 Sulpicius Galba, général renommé, vieillard sage et économe, qui commandait alors les légions d'Espagne ; son grand âge même parut une garantie pour des peuples qui avaient subi les excès de Caïus et qui tentaient d'échapper à ceux de Néron. Vindex écrivit donc à Galba et à tous les généraux des armées du Rhin ; puis, rassemblant par lui-même et par ses amis une foule immense d'hommes et de femmes de tout rang, de toute classe, ruinés par les tributs, lésés, outragés par les officiers de l'Empire, il monta sur son tribunal. Là il éclata en invectives contre Néron, il peignit avec véhémence ses meurtres, ses rapines, le hideux scandale de ses mœurs ; répétant que contre une pareille tyrannie il ne fallait pas seulement défection, mais attaque, mais irruption [1]. « Néron, s'écriait-il, a pillé l'univers entier, il a moissonné la fleur du sénat, il a tué sa mère, il a violé les lois, il a bouleversé même le gouvernement de l'Empire. Car enfin les meurtres, les rapines, les outrages n'ont été que trop communs parmi les hommes ; mais qui jamais avait ouï ce dont nous avons été témoins? Croyez-en ma parole, chers amis, chers camarades, j'ai vu cet homme (si toutefois on peut lui donner le nom d'homme) sur le théâtre, dans l'orchestre, tantôt avec la cithare et le cothurne, tantôt avec le brodequin et le masque. Vingt fois je l'ai entendu chanter, publier les jeux, jouer la tragédie ; je l'ai vu garrotté, je l'ai vu traîné, je l'ai vu portant le ventre d'une femme enceinte, je l'ai vu accoucher ; en un mot, je l'ai vu dire, entendre, souffrir, faire tout ce qu'il y a de fictions dans les fables [2]. Et après cela on

1. Λέγων δεῖν ἀποστῆναί τε αὐτοῦ, καὶ ἅμα οἱ ἐπιστῆναι. Dio, LXIII, 22.

2. Εἶδον αὐτὸν δεδεμένον, εἶδον συρόμενον, κύοντα δὴ, τίκτοντα δὴ, πάνθ' ὅσα μυθολογεῖται, καὶ λέγοντα, καὶ ἀκούοντα, καὶ πάσχοντα, καὶ δρῶντα. Id., ibid.

« l'appellerait César, empereur, Auguste ? Ah ! ne souil- 68
« lons point ces noms sacrés qu'ont honorés le divin « Auguste et le divin Claude. Appelons celui-là Thyeste, « Œdipe, Alcméon, Oreste ; il y aura justice, puisqu'il « en joue les rôles et qu'il s'en approprie les passions. « Et vous donc enfin, levez-vous, portez remède à vos « propres maux, prêtez aide au peuple romain, et rendez « la liberté au monde [1] ! » Il termina en proclamant empereur Sergius Sulpicius Galba.

Cette proclamation, à laquelle de sourdes rumeurs avaient préparé le peuple, fut accueillie par des cris d'enthousiasme, et une armée considérable commença à se réunir. Vindex écrivit alors pour la seconde fois à Galba. « Viens, lui marquait-il ; il en est temps. Sois le « libérateur du genre humain [2] ; donne un chef à ce vaste « et puissant corps des Gaules, qui met aujourd'hui cent « mille hommes sur pied et peut en armer davantage [3]. » Galba hésita longtemps, ses amis le décidèrent enfin ; il se fit proclamer, et marcha vers les Pyrénées. Cependant les lieutenants des armées rhénanes et les gouverneurs des provinces montraient plus d'incertitude encore : les uns gardèrent les lettres de Vindex, d'autres les envoyèrent à l'Empereur, moins par attachement que par crainte ; le lieutenant impérial en Aquitaine demanda de prompts secours à Galba pour étouffer la rébellion [4] ; il s'adressait mal.

1. 'Ανάστητε οὖν ἤδη ποτὲ, καὶ ἐπικουρήσατε μὲν ὑμῖν αὐτοῖς, ἐπικουρήσατε δὲ καὶ τοῖς 'Ρωμαίοις, ἐλευθερώσατε πᾶσαν τὴν οἰκουμένην. Dio, LXIII, 22.

2. Supervenerunt Vindicis litteræ hortantis, ut humano generi assertorem ducemque se accommodaret. Suet., Galb., 9.

3. Παρασχεῖν ἑαυτὸν ἰσχυρῷ σώματι ζητοῦντι κεφαλὴν, ταῖς Γαλατίαις. Plut., Galb., 4.

4. Suet., Galb., 9.

68 Tandis que tout s'agitait au nord des Alpes, Néron restait tranquille à Naples, absorbé dans les fêtes et les combats d'athlètes. Il reçut sans émotion la nouvelle du soulèvement de Vindex ; on dit même qu'il s'en réjouit, comme d'une occasion excellente pour piller les riches provinces des Gaules [1]. Les proclamations outrageantes que Vindex faisait afficher dans les villes transalpines et dont il envoyait des copies à Rome, le tirèrent enfin de sa léthargie. Au milieu des invectives les plus sanglantes, il était traité de mauvais joueur de harpe, et on l'appelait Ænobarbus au lieu de Néron [2]. Plus vivement blessé de ces deux injures prétendues que de toutes les accusations de cruauté et de débauche, il écrivit au sénat, l'exhortant à venger l'insulte faite à son empereur et à la république. Il déclara qu'il quitterait son nom adoptif, pour reprendre celui des Domitius dont on lui faisait un reproche. Mais l'imputation qu'il travaillait surtout à combattre, c'était celle d'ignorance en musique, dans un art qu'il avait cultivé si longtemps et avec tant de soin. Cependant, comme les nouvelles arrivaient de jour en jour plus fâcheuses, il revint à Rome avec un empressement plein de trouble et d'inquiétude. En chemin, un présage parut le rassurer ; apercevant sur un vieux monument l'image d'un cavalier romain qui foulait aux pieds et traînait par les cheveux un soldat gaulois terrassé, il sauta de joie, et bénit les dieux qui lui envoyaient cette promesse. A Rome, il ne convoqua point le sénat, il ne harangua point le peuple : seulement il appela près de lui quelques-uns des principaux séna-

1. Gaudebat tanquam occasione nata spoliandarum opulentissimarum provinciarum. Suet., Nero, 40.

2. Nihil autem æque doluit quam citharædum malum se increpitum, ac pro Nerone Ænobarbum appellatum. Suet., Nero, 41.

teurs, et après une courte délibération, il leur montra 68
un orgue hydraulique perfectionné par ses soins, expliquant longuement le mécanisme, l'usage, la difficulté de cet instrument, et disant qu'il le ferait jouer sur le théâtre, « si pourtant Vindex le permettait[1]. »

La révolte de Galba mit fin à ces scènes puériles. Telle était sa réputation, que Néron se crut perdu. Il ne songea plus qu'à la guerre et à la vengeance ; il fit par le sénat déclarer Galba ennemi public, et promit dix millions de sesterces à qui lui apporterait la tête de Vindex. A la menace du tyran, Vindex répondit par cette autre : « Ma tête pour celle de Néron[2] ! » Les placards du Gaulois étaient affichés dans tous les carrefours de Rome, et jusque sous les portiques du palais impérial. Par un jeu de mots qui portait sur la double signification de *Gallus* et de *Vindex,* on disait « que le chant du *coq* avait réveillé Néron[3] ; » et la nuit on entendait des gens qui, feignant de se quereller, appelaient à grands cris un *vengeur*[4].

Cependant des sentiments divers agitaient la Gaule, divers sur Gaba, quoique presque unanimes contre Néron. Seule parmi les grandes cités transalpines, la colonie lugdunaise soutenait ouvertement celui qu'elle nommait son bienfaiteur[5], et Vienne, sa voisine et son ennemie, pour l'humilier, se livrait avec d'autant plus

1. Si per Vindicem liceat. Suet., Nero, 41.

2. 'Ο Νέρωνα ἀποκτείνας, τήν τε κεφαλὴν αὐτοῦ κομίσας ἐμοὶ, τὴν ἐμὴν ἀντιλήψεται. Dio, LXIII, 23.

3. *Gallos* eum cantando excitavisse. Suet., Nero, 45. — *Gallus,* un coq, un Gaulois.

4. Jam noctibus jurgia cum servis plerique simulantes, crebro *Vindicem* poscebant. Suet., loc. cit. — *Vindex* signifie en latin vengeur.

5. Lugdunensis colonia et pertinaci pro Nerone fide. Tac., Hist., I, 51.

68 de passion à son zèle pour Galba. Tout le midi, toutes les nations riches et éclairées de l'est envoyaient des troupes à Vindex : les Arvernes, les Édues, les Séquanes s'étaient placés à la tête des confédérés. Mais les peuples du nord, les anciens Belges, Rèmes, Lingons, Trévires, se groupaient autour des armées du Rhin, décidés à partager invariablement leur fortune [1]. Dans l'intérieur de ces armées régnaient le trouble et l'indécision. Le soldat sans doute haïssait Néron; mais Galba, qui avait commandé sous Caïus un des camps germaniques, y avait laissé la réputation d'un chef dur et avare. D'ailleurs ces vieilles légions placées au poste le plus périlleux, qui chaque jour défendaient au prix de leur sang la frontière de l'Empire, ne voyaient qu'avec dépit l'empereur sortir des rangs d'une armée oisive et sans importance. Elles appelaient Galba l'élu de Vindex ; « c'étaient, disaient-« elles, un préteur mécontent qui l'avait choisi ; c'étaient « cent mille Gaulois qui l'imposaient pour maître à la « république. Que devenait le respect des lois ? où était « la majesté du nom romain ? »

La conduite des deux lieutenants impériaux favorisait cette disposition des esprits, et prolongeait l'incertitude. Fontéius Capito, lieutenant de la Germanie inférieure, homme avide, débauché, ambitieux, se repaissant de secrètes espérances, semait dans son camp des bruits injurieux à Galba ; mais l'armée le méprisait : tous les regards se fixaient sur Verginius Rufus, qui commandait dans la Germanie supérieure. Verginius, fils d'un simple chevalier, était parvenu, par son seul mérite, au consulat et au grade militaire le plus élevé. A l'activité, à l'expérience de la guerre se joignait en lui une grande

1. Tac., Hist., I, 8, 53, 54.

modération; il professait un attachement austère aux 68
lois civiles, une profonde déférence pour le corps du sénat. Dans les événements qui bouleversaient l'Empire, il condamnait hautement une élection faite hors de Rome, par une province, à l'insu des Pères et du peuple. Peut-être ce respect absolu de la loi était-il pur de tout sentiment personnel ; peut-être ce blâme contre Galba, appuyé par des motifs aussi honorables, ne cachait-il aucune arrière-pensée : son armée ne le crut pas.

Vindex cependant avait réuni des troupes, ou plutôt une multitude d'hommes bien ou mal armés. Les villes insurgées s'approvisionnaient de vivres et de munitions de guerre, réparaient leurs murailles, se préparaient à repousser, s'il le fallait, l'agression des légions du Rhin. Vienne avait commencé les hostilités en assiégeant Lugdunum à peine reconstruit[1]. Avant que les préparatifs des Séquanes fussent terminés, Verginius, quittant brusquement la Germanie inférieure, entra sur le territoire de ce peuple, et mit le siége devant Vésontio, qui lui fermait ses portes[2]; il avait avec lui, outre ses légions, de nombreux volontaires belges et bataves. Vindex accourut à la défense de la place. Il s'avança jusque près des murs, à une faible distance des Romains ; de là il écrivit à Verginius, qui lui répondit ; après ces messages réciproques, les généraux se virent, s'entretinrent longuement et se séparèrent bons amis. On ignore ce qui se passa dans cette conférence, si Verginius se laissa fléchir en faveur de Galba, ou si au contraire Vindex consentit à abandonner Galba pour

1. Tac., Hist., I, 65.

2. Γενόμενος ἐν Βεσοντιῶνι, ταύτην ἐπολιόρκει, πρόφασιν ἐπεὶ μὴ ἐδέξατο αὐτόν. Dio, LXIII, 24.

68 Verginius ; l'événement révéla que Néron avait été sacrifié d'un commun accord[1] : un mystère impénétrable couvrit tout le reste.

Il avait été convenu entre les deux généraux que Vindex entrerait dans la place avec son armée : il se mit donc en mouvement pour s'approcher des portes ; mais les légions, qui n'étaient pas instruites des conditions du traité, s'imaginant que les Gaulois venaient pour les surprendre, saisirent leurs armes, et engagèrent le combat avec furie, sans écouter la voix de leurs chefs[2]. Les Gaulois, étonnés, sans défiance et en désordre, furent d'abord rompus, puis ils se rallièrent et firent résistance. Vainement Verginius de son côté, Vindex du sien, s'épuisèrent en efforts pour retenir leurs armées, elles leur échappèrent, comme de fougueux coursiers dont la bride est rompue échappent aux mains du conducteur[3]. On vit alors un spectacle atroce et inouï : des milliers de soldats sans ordre, sans guide, s'égorgeant les uns les autres, et rendus plus furieux par le carnage même. Les Gaulois, que cette attaque imprévue avait consternés, furent vaincus, et perdirent vingt mille hommes ; Vindex au désespoir se perça de son épée[4].

Il ne tint alors qu'à Verginius de devenir empereur. L'armée victorieuse, après avoir brisé et foulé aux pieds les images de Néron, déféra, par des acclamations redoublées, à son général tous les titres de la souveraine puissance. Comme il les refusait, un soldat écrivit

1. Κατὰ τοῦ Νέρωνος, ὡς εἰκάζετο, συνέθεντο πρὸς ἀλλήλους. Dio, LXIII, 24.

2. Καὶ αὐτοὺς οἱ τοῦ Ῥούφου στρατιῶται προσιόντας αἰσθόμενοι, καὶ νομίσαντες ἐφ' ἑαυτοὺς ἀντικρὺς χωρεῖν... Id., ibid.

3. Plut., Galb., 6.

4. Ἰδὼν δὲ τοῦτο καὶ περιαλγήσας ὁ Βίνδιξ, αὐτὸς ἑαυτὸν ἔσφαξε. Dio, ub. supr.

sur une des enseignes : « Verginius, César, Auguste ; » 68
il ordonna d'effacer ces mots. Quoique les légions menaçassent hautement de revenir à Néron, s'il restait inflexible, il eut l'habileté de les tenir toujours en suspens sans se déclarer pour ni contre Galba. On pensa qu'il attendait de Rome le décret du sénat qui confirmerait le nouveau prince ; quelques-uns prétendirent qu'il avait d'autres espérances.

Le décret arriva bientôt avec la nouvelle de la mort de Néron : Galba les reçut près de Narbonne. Par une conduite impolitique, et qui démentait sa réputation de modération et de sagesse, il distribua aux cités gauloises des grâces ou des châtiments excessifs, suivant qu'elles s'étaient montrées favorables ou défavorables à sa cause. Aux premières il prodigua les titres, les libertés, les exemptions de tribut [1] ; il frappa les secondes de peines ignominieuses ou fiscales ; il confisqua leurs revenus, il diminua leurs territoires, restreignit leurs priviléges, fit raser les murailles de quelques-unes de leurs villes [2]. Les Édues, les Arvernes, les Séquanes, auteurs de sa fortune, furent l'objet de ses plus grandes faveurs ; ses plus grandes rigueurs tombèrent sur les Rèmes, les Lingons et les Trévires ; Vienne, comblée de biens, triompha de l'humiliation et de l'abaissement de Lugdunum.

Ces mesures imprudentes firent plus qu'exaspérer les passions de partis politiques opposés ; elles réveillèrent une vieille antipathie de race que l'administration romaine avait affaiblie sans doute, mais non étouffée.

1. Tac., Hist., I, 8, 51.

2. Quædam etiam finibus ademptis... Id., ibid., 8. — Quasdam murorum destructione punivit. Suet., Galb., 12.

68 Les profondes divisions antérieures à la conquête reparurent tout à coup. Les peuples séquanais, helvétien, allobroge, éduen, arverne, c'est-à-dire la race gallique, et l'est de la Gaule, formaient la faction *galbienne* [1]; les Belges furent tous anti-galbiens ; les cités occidentales se partagèrent entre les uns et les autres. On se défiait, on se menaçait de chaque côté. Fiers de leurs privilèges accrus, de leur territoire agrandi aux dépens des Belges, et de la remise du quart de leur tribut, les peuples de l'est se targuaient de ces récompenses pour insulter aux cités punies, et pour braver les légions [2]. Les Belges n'étaient point en reste d'arrogance et d'outrages. Ils ne parlaient de Vindex qu'avec un mépris affecté [3] ; ils se vantaient d'avoir partagé la gloire des légions sous les murs de Vésontio, et d'avoir vu fuir devant eux ces lâches à qui Galba livrait maintenant leurs dépouilles. Quant aux légions, elles s'irritaient de ces bravades ; aiguillonnées d'ailleurs par le butin qu'elles avaient rapporté de la Séquanie, leur attitude devenait de plus en plus menaçante pour les peuples de l'est ; et déjà les mots d'*ennemis*, de *vaincus,* remplaçaient dans leurs bouches ceux de compagnons et d'alliés [4].

Les camps du Rhin continuaient d'être en proie à la plus violente anarchie. Quoique les événements de Rome et le sénatus-consulte qui proclamait Galba y fussent connus, l'armée de la Germanie supérieure offrit de nouveau l'empire à Verginius, qui persista dans ses premiers refus; Capito voulut s'en emparer avant qu'il

1. Galbiani. Tac., Hist., I, 51.

2. Remissam sibi a Galba quartam tributorum partem, et publice donatos, in ignominiam exercitus jactabant. Id., ibid.

3. Fastidito Vindice. Id., ibid.

4. Nec socios ut olim, sed hostes et victos vocabant. Id., ibid.

lui fût offert, mais il périt assassiné par ses lieutenants. 68
Galba donna le commandement vacant par sa mort à Vitellius, homme rempli de vices grossiers et couvert du mépris public; il rappela aussi Verginius, sous des prétextes bienveillants, de peur que ses irrésolutions ne prissent fin quelque jour, ou que sa vertu ne se lassât : son successeur fut un vieillard faible d'esprit et rongé de goutte, Hordéonius Flaccus. Galba croyait par ces choix prévenir les complots ultérieurs en décourageant la rébellion ; il se trompa. Ces mutations de chefs s'opérèrent au milieu des plaintes et des troubles. De toutes parts couraient des bruits sinistres, inventés ou envenimés par les anti-galbiens, principalement par les Lugdunais, obstinés dans leur amour pour Néron[1] ; ces bruits venaient agiter la Belgique et surtout l'armée, où le mensonge et la crédulité trouvaient le plus d'aliments : cependant l'une et l'autre reconnurent le nouvel empereur.

Vitellius profita habilement de la disposition des esprits. Vitellius sans doute était un homme méprisable, et ses vices pouvaient lui mériter à bon droit l'humiliante confiance de Galba ; mais il ne manquait ni d'adresse, ni d'une certaine énergie, ni de vigueur de corps. Il travailla à se rendre populaire dans l'armée, se montra libéral, juste même, et eut bientôt gagné l'affection du soldat. Parmi les chefs supérieurs se trouvaient deux hommes remuants, audacieux, avides d'argent et de pouvoir, Fabius Valens et Aliénus Cécina. Valens était outré contre Galba ; il l'avait averti des incertitudes de Verginius ; il avait mis fin aux entreprises de Capito en

1. Infensa Lugdunensis colonia, et pertinaci pro Nerone fide, fecunda rumoribus. Tac., Hist., I, 51.

68 le tuant de sa propre main, et se prétendait mal récompensé. Il animait Vitellius, lui représentant l'ardeur des soldats, la célébrité de son nom, l'impuissance d'Hordéonius à rien empêcher, la Bretagne et les auxiliaires de Germanie prêts à le suivre, les provinces mécontentes. « Que crains-tu d'un vieillard dont le pouvoir « précaire va passer en un instant? lui disait-il. La for-« tune s'offre à toi, tu n'as qu'à lui ouvrir ton sein et à « la recevoir ; Verginius, d'une simple famille équestre, « fils d'un père inconnu, balança avec raison, sûr de « succomber s'il acceptait l'empire, et pouvant se flatter « de vivre après l'avoir refusé : il n'en est pas ainsi de « Vitellius ; les trois consulats de son père, la censure, « l'honneur d'avoir eu pour collègues les Césars, depuis « longtemps donnent au fils l'éclat d'un empereur, et « lui ôtent la sécurité d'un particulier. » Ces discours faisaient impression sur l'âme ambitieuse de Vitellius [1].

Dans le haut Rhin, Cécina, doué des grâces de la jeunesse, d'une taille majestueuse, d'une ardeur bouillante, plein de charmes dans sa conversation et de noblesse dans sa démarche, possédait un empire absolu sur le soldat. Il était questeur en Bétique, lorsque Galba, pour récompenser le zèle avec lequel il s'était déclaré, lui confia, malgré sa jeunesse, le commandement d'une légion; mais depuis, l'Empereur, ayant eu la preuve qu'il avait détourné les deniers publics, donna ordre qu'il fût recherché rigoureusement sur ce péculat. Cécina, irrité, résolut de tout bouleverser et de couvrir les débris de sa fortune des ruines de l'État. Les germes de discorde ne manquaient point déjà dans cette armée : elle avait marché tout entière contre Vindex, et n'avait

1. Tac., Hist., I, 52.

reconnu Galba qu'après les légions du bas Rhin. Son 68
camp était aussi le plus fréquenté par la population belge. Les mécontents trévires, rèmes, lingons, y entraient à toute heure, tenaient des conciliabules avec les soldats, murmuraient, se plaignaient ensemble, exaltaient Verginius aux dépens de Galba ; et cet enthousiasme, ces regrets pour un chef absent étaient tout près de se reporter sur le premier qui se présenterait[1].

Les Lingons, suivant un ancien usage, avaient envoyé en présent aux légions deux mains entrelacées, symbole d'hospitalité[2]. Leurs députés, affectant une douleur et un abattement profonds, se montraient en habit de deuil sur la place d'armes, allaient de tente en tente, se répandant en plaintes, tantôt sur leurs propres injures, tantôt sur les distinctions des cités voisines; puis, quand ils voyaient le soldat attentif et animé, ils se récriaient sur les périls, sur les humiliations de l'armée même[3], et enflammaient tous les esprits. Déjà une sédition commençait, lorsque Hordéonius leur enjoignit de quitter le camp; et, par précaution, il les fit partir au milieu de la nuit. Mille rumeurs sinistres en coururent parmi les troupes ; on affirmait que les députés avaient été massacrés, et qu'on verrait bientôt, si l'on n'y prenait garde, les plus braves soldats, ceux qui s'étaient permis des murmures, périr ainsi dans l'ombre, à l'insu de leurs camarades. Les légions alors se lièrent entre elles par un traité secret. Pour les contenir, Hordéonius fit venir

1. Tac., Hist., I, 53.

2. Miserat civitas Lingonum, vetere instituto, dona legionibus, dextras insigne hospitii. Id., ibid., 54.

3. Modo suas injurias, modo civitatum vicinarum præmia, et ubi pronis militum auribus accipiebantur, ipsius exercitus pericula et contumelias conquerentes, accendebant animos. Id., ibid.

68 les auxiliaires gaulois ; ceux-ci d'abord alarmèrent les légions, mais bientôt ils se montrèrent non moins indociles qu'elles, et plus ardents même à entrer dans tous les complots.

69 Sur ces entrefaites arriva le 1er janvier, jour auquel les armées renouvelaient le serment de fidélité au prince. Les quatres légions du bas Rhin le prêtèrent, en hésitant beaucoup, il est vrai ; à peine quelques voix se firent entendre dans les premières centuries ; le reste garda le silence. Il y avait dans ces légions mêmes des dispositions fort diverses : la première et la cinquième étaient si emportées, que des pierres furent lancées contres les images de Galba ; la quinzième et la seizième, plus modérées, se bornèrent à des murmures et à des menaces. Dans la Germanie supérieure, la quatrième et la dix-huitième, qui campaient ensemble, mirent en pièces les images de l'Empereur, et pour ne point paraître dépouiller tout respect de l'autorité, prononcèrent dans leur serment les noms oubliés de *sénat* et de *peuple romain*. Hordéonius, faible et timide, ne fit rien pour réprimer la sédition. Les chefs de légion et les tribuns imitèrent l'indolence du lieutenant. Quatre centurions osèrent seuls montrer quelque énergie ; ils furent saisis par les soldats et mis aux fers. Les deux autres légions adhérèrent à tout ce qui s'était fait[1].

La nuit du 1er au 2 janvier, le porte-aigle de la quatrième légion vint à la colonie Agrippinienne, où était Vitellius, et, l'ayant trouvé à table, il lui apprit que l'armée du haut Rhin avait renoncé à l'obéissance de Galba et prêté serment au nom du sénat et du peuple. Ce serment était visiblement illusoire ; il fut résolu de

1. Tac., Hist., I, 55 et 56.

saisir la fortune propice, et de présenter un empereur aux légions. Vitellius dépêcha des courriers au camp du bas Rhin pour informer ses soldats « que leurs cama- « rades de la Germanie supérieure avaient brisé les « images de Galba ; que, si cette action était réputée « crime et révolte, il fallait commencer la guerre, sinon « choisir sans délai un autre prince. » Et dans ce dernier cas, il insinuait qu'il était moins chanceux de le prendre sous sa main que de le chercher au loin [1]. 69

La première légion était la plus voisine, et Fabius Valens le plus déterminé des chefs. Il se rendit dès le lendemain dans la ville ubienne avec un corps de cavalerie et salua Vitellius empereur. Les autres légions s'empressèrent de suivre l'exemple, et l'armée du haut Rhin, laissant là les vains noms du sénat et du peuple romain, prêta serment à Vitellius. La Belgique applaudit à ce choix, et montrait plus d'ardeur même que les légions. Les Agrippiniens, les Trévires, les Lingons, les Rèmes accouraient en foule féliciter les soldats ; ils offraient des hommes, des chevaux, des armes, de l'argent [2]. C'était une incroyable émulation de ville à ville, de particulier à particulier ; chacun voulait contribuer, suivant ses facultés, de sa personne, de sa fortune ou de ses talents. Et ce n'étaient pas seulement les chefs de la population ou ceux de l'armée qui cherchaient à se signaler par des sacrifices ; mais les moindres habitants et les moindres soldats apportaient leurs petites épargnes, et ceux qui n'avaient point d'argent donnaient leurs baudriers, leurs ornements militaires, leurs armes ornées et

1. Tac., Hist., I, 56. — Suet., Vitell., 8.

2. Ardorem exercituum Agrippinenses, Treveri, Lingones æquabant, auxilia, equos, arma, pecunias offerentes. Tac., Hist., I, 57.

69 de prix, par enthousiasme, par imitation, par intérêt[1].

A ces nouvelles, l'épouvante se répandit dans les provinces galbiennes; elles se voyaient abandonnées par toutes les garnisons, par tous les magistrats impériaux l'un après l'autre. Valérius Asiaticus, préfet de la Belgique, et Junius Blésus, gouverneur de la Lugdunaise, s'étaient rangés du côté de Vitellius; la légion italique et la cavalerie taurinienne, cantonnées à Lugdunum, avaient brisé les images de Galba; l'armée de Bretagne s'empressait d'adhérer à tout. Vitellius ne trouva de répugnance que dans les huit cohortes bataves, qui, après avoir servi d'auxiliaires à la quatorzième légion alors en Dalmatie, l'avaient quittée et se trouvaient en passage dans la capitale des Lingons. Ces cohortes étaient depuis longtemps en discorde avec les troupes romaines. Attachées à la quatorzième légion au moment où la révolte de Vindex éclata, elles avaient pris parti contre Néron, tandis que les légionnaires soutenaient cet empereur, et le triomphe de Galba avait tellement accru leur arrogance, que force avait été de les isoler et de les envoyer en Bretagne. Elles nourrissaient aussi un autre sujet de mécontentement contre l'armée de la Germanie inférieure. Il y avait quelques années que deux frères d'ancienne et puissante famille chez les Bataves, Julius Paullus et Claudius Civilis, avaient été emprisonnés par Fontéius Capito, comme coupables de complots contre Néron : Paullus avait été tué sans autre formalité, Civilis conduit à l'Empereur[2]. Néron lui avait laissé la vie; Galba lui fit grâce et le renvoya en Gaule; mais les légions rhénanes s'emparèrent de lui, réclamant à grands

1. Instinctu et impetu et avaritia. Tac., Hist., I, 57.
2. Id., ibid., 59; IV, 13.

cris son supplice : Vitellius résista de peur de s'aliéner 69
les Bataves, et fit évader Civilis.

L'adjonction de toutes les garnisons gauloises et des troupes de Bretagne à celles du Rhin mettait entre les mains de Vitellius une puissante armée. Il résolut de faire marcher en avant deux divisions sur l'Italie, l'une avec Valens par les Alpes cottiennes, l'autre par les Alpes pennines, sous la conduite de Cécina. Valens eut l'élite de l'armée du bas Rhin (des première, quinzième et seizième légions), avec l'aigle de la cinquième et un corps de troupes légères et de cavalerie formant en tout quarante mille hommes ; Cécina reçut trente mille hommes de l'armée du haut Rhin, savoir : la vingt et unième légion tout entière, quelques corps choisis dans les trois autres, et un grand nombre d'auxiliaires gaulois et germains. Vitellius devait suivre avec une autre légion et l'immense multitude des volontaires de la Belgique [1].

Le chef et les soldats offraient en ce moment un frappant contraste. Ceux-ci demandaient leurs armes, et voulaient marcher malgré l'hiver, sans s'arrêter à des négociations ; ils voulaient profiter de l'épouvante des Gaules, envahir l'Italie, prendre Rome, se hâter enfin, parce que rien n'est plus important dans les guerres civiles, et qu'il y faut agir bien plus que délibérer. Vitellius au contraire s'endormait dans de grossiers plaisirs, comme si de lâches dissolutions et des festins ruineux eussent été un préliminaire obligé de son installation à l'empire. Dès midi il était ivre et appesanti de nourriture. Cependant tout allait par la seule ardeur et par le seul courage des troupes. A peine se virent-elles

1. Gallorum auxilia, ingens numerus. Tac., Hist., II, 69; I, 61.

69 réunies, qu'elles exigèrent le signal du départ. Le nom de *Germanicus* fut décerné sur-le-champ à Vitellius; quant à celui de *César*, il le refusa. Le jour même du départ, un présage jugé favorable remplit de joie Valens et son armée. Un aigle, proportionnant son vol à la marche des légions, planait en avant d'elles comme un guide. Aucun mouvement, aucune clameur, ne l'effarouchèrent; et tels furent pendant un long espace de chemin le calme et l'intrépidité de cet oiseau, que tous y crurent reconnaître un augure infaillible de gloire et de succès [1].

L'armée de Valens traversa en amie le territoire des Trévires, ses fidèles alliés. Mais à Divodurum, ville des Médiomatrikes, malgré l'accueil favorable des habitants, saisie d'une sorte de terreur panique, elle prit subitement les armes, sans cause, sans dessein, non par soif du pillage ou du sang, mais par un accès de frénésie inexplicable [2]. Adoucie enfin par les prières de ses chefs, elle s'abstint de saccager la ville ; mais près de quatre mille habitants périrent dans le premier moment de rage. Cet événement causa, même en Belgique, un tel effroi, que, dès que l'armée s'approchait d'une ville, la population entière accourait au-devant avec ses magistrats ; les femmes et les enfants se prosternaient les bras étendus, le long des chemins ; enfin on épuisait en pleine paix tous les moyens par lesquels on désarme un ennemi furieux [3]. Valens était encore sur le territoire des Leukes quand lui parvint la nouvelle de la mort de

1. Tac., Hist., I, 61.

2. Non ob prædam aut spoliandi cupidine, sed furore et rabie, et causis incertis. Id., ibid., 63.

3. Isque terror Gallias invasit, ut venienti mox agmini universæ civitates cum magistratibus et precibus occurrerent, stratis per vias feminis puerisque. Id., ibid.

Galba, assassiné par les prétoriens, et de l'élection 69
d'Othon à l'empire. Cette révolution n'inspira aux soldats ni joie ni crainte ; il leur était indifférent de combattre Othon ou Galba ; elle fit plus d'impression sur les Gaulois du centre et du midi, qui, haïssant également Vitellius et Othon, craignaient de plus Vitellius. L'armée romaine arriva bientôt dans la cité des Lingons, son alliée chérie. Accueillie avec les plus vifs témoignages d'amitié, elle disputa de courtoisie et de bonne discipline ; mais la joie fut courte, par l'arrogance de ces cohortes bataves que Valens devait prendre chez les Lingons ; quelques propos occasionnèrent une dispute entre elles et des légionnaires : chaque soldat venant ensuite à prendre parti pour ou contre, la querelle allait dégénérer en un combat sanglant, si le général, par le châtiment des plus mutins, n'eût rappelé les Bataves à la subordination. Du territoire lingonais, Valens passa chez les Édues. En vain les légions cherchèrent-elles un prétexte de guerre contre cette opulente cité ; elle ne leur en laissa aucun, tant fut grande sa soumission ; elle reconnut Vitellius, offrit de l'argent et des armes, fournit des vivres gratuitement ; en un mot, elle alla au-devant et au delà de toutes les demandes. Ce qu'Augustodunum faisait par crainte, Lugdunum le fit par zèle. Valens trouva dans cette ville la légion italique et la cavalerie taurinienne qui l'attendaient ; il les incorpora à ses troupes [1].

On a vu plus haut quelle inimitié divisait Lugdunum et Vienne : durant la dernière guerre, ces deux villes s'étaient désolées mutuellement par des combats trop renouvelés, trop acharnés pour n'avoir de motifs que

1. Tac., Hist., I, 64.

69 l'intérêt de Néron et de Galba. Lugdunum fut compris dans les vengeances de ce dernier ; il en confisqua les revenus et le frappa de décrets humiliants, tandis que les faveurs et les honneurs pleuvaient sur Vienne : de là un surcroît de jalousies et de haines que séparait seulement l'étroite barrière d'un fleuve [1]. Maintenant que la force était aux mains des Lugdunais, ils s'efforcèrent d'en user ; ils incitaient les soldats en particulier à la destruction de Vienne ; ils représentaient qu'elle avait assiégé leur colonie, secouru Vindex, levé même depuis peu des légions pour le service de Galba [2]. Après les considérations de haine venaient les considérations de pillage ; ils exaltaient la richesse de Vienne, le butin qu'y trouverait l'armée. Bientôt, ne se bornant plus à des insinuations secrètes, ils éclatèrent en provocations ouvertes et publiques : « Pourquoi, disaient-ils, les « légions ne vont-elles pas se venger, et détruire ce « foyer de la guerre des Gaules ? Tout y est étranger et « ennemi. Mais nous, colonie militaire, nous sommes « des enfants de Rome, une partie de l'armée, les « compagnons inséparables de sa bonne ou mauvaise « fortune. Dans l'incertitude du succès, qu'elle ne nous « laisse pas à la merci de voisins furieux [3] ! »

Ces discours et mille autres semblables échauffèrent tellement le soldat, qu'au moment où les chefs ordonnèrent le départ, ils ne croyaient plus possible de sauver

1. Galba reditus Lugdunensium, occasione iræ, in fiscum verterat : multus contra in Viennenses honor... Tac., Hist., I, 65.

2. Conscriptas nuper legiones in præsidium Galbæ. Id., ibid.

3. Irent ultores, exscinderent sedem gallici belli : cuncta illic externa et hostilia; se coloniam romanam et partem exercitus et prosperarum adversarumque rerum socios : si fortuna contra daret, iratis ne relinquerentur. Id., ibid.

Vienne. Les Viennois connaissaient le danger de leur 69
situation ; ils accoururent sur la route avec tout l'appareil religieux des suppliants ; ils se jetèrent aux genoux des soldats ; ils s'attachèrent à leurs armes, à tous leurs pas ; ces prières, ces pleurs commencèrent à faire effet. Pour achever de fléchir l'armée, Valens lui fit distribuer, au nom des Viennois, trois cents sesterces par tête [1]. Ce ne fut qu'alors que les légions sentirent toute l'importance d'une colonie si brillante, si vieille alliée du peuple romain ; et les représentations du général pour qu'on ne la détruisît pas, pour qu'on n'égorgeât pas les habitants, furent écoutées avec faveur. Toutefois, une peine publique fut infligée aux Viennois, on les désarma, et chaque habitant fut tenu de fournir des provisions de toute espèce. On regarda comme constant que Fabius avait été gagné par une grosse somme d'argent, mais du moins la ville lui dut son salut. De Vienne il se dirigea à petites journées, par le pays des Allobroges et celui des Voconces : il réglait la marche et le séjour des troupes sur les sommes qu'il n'avait pas honte de se faire donner et il les exigeait des magistrats des villes et des possesseurs des terres avec la plus grande violence, au point que, dans un municipe des Voconces, nommé *Lucus Augusti*, ou le Bois d'Auguste [2], il avait déjà disposé les torches pour incendier, lorsqu'on l'apaisa avec de l'argent ; au défaut d'argent, des adultères et des prostitutions pouvaient le fléchir. C'est ainsi qu'il gagna les Alpes.

1. Haud ignari discriminis sui Viennenses, velamenta et infulas præferentes ubi agmen incesserat, arma, genua, vestigia prensando flexere militum animos. Addidit Valens trecenos singulis militibus sestertios. Tac., Hist., I, 66.

2. Luc en Dauphiné.

69 Cécina fut plus avide encore de sang et de pillage. Les Helvètes irritèrent ce caractère bouillant. La nation helvétienne, si célèbre dans les annales de la Gaule par le nombre et l'éclat de ses expéditions, déshabituée de la guerre, n'avait plus que le renom de son ancienne bravoure[1]. Ignorant encore la mort de Galba, elle refusait de reconnaître Vitellius. La cupidité et la précipitation de la vingt et unième légion commencèrent les hostilités. Cette légion avait enlevé l'argent destiné pour la solde d'une garnison helvétienne, que ce peuple entretenait de tout temps à ses frais[2]. Les Helvètes irrités interceptèrent les lettres que Cécina adressait aux légions de Pannonie pour les entraîner à la révolte, et retinrent prisonniers un centurion et quelques soldats. Cécina, qui ne respirait que la guerre, saisit avidement l'occasion présentée; il dévasta le pays, et ruina d'abord un lieu fréquenté pour l'agrément et la salubrité de ses eaux minérales, et où s'était formée une petite ville. Il fit prévenir aussi les auxiliaires rhétiens de descendre des montagnes et d'assaillir les Helvètes par derrière, tandis que les légions les combattraient en face.

Les Helvètes se réunirent en armes et élurent pour chef suprême un de leurs compatriotes, Cassius Sévérus; mais, au moment fatal, la résolution leur manqua. Ils ne savaient ni manier les armes, ni garder les rangs, ni manœuvrer de concert[3]. Se battre contre des vétérans, c'eût été se perdre; se renfermer dans des murs

1. Irritaverant turbidum ingenium Helvetii, gallica gens, olim armis virisque, mox memoria nominis clara. Tac., Hist., I, 67.

2. Rapuerant pecuniam missam in stipendium castelli, quod olim Helvetii suis militibus ac stipendiis tuebantur. Id., ibid.

3. Non arma noscere, non ordines sequi, non in unum consulere. Id., ibid., 68.

croûlant de vétusté n'était pas plus sûr; d'un côté Cé- 69
cina les pressait avec une puissante armée ; de l'autre ils étaient harcelés par la cavalerie et par les cohortes de Rhétie; leurs faibles bataillons étaient comme perdus au milieu de tant d'ennemis. Ils jetèrent enfin leurs armes, et se sauvèrent sur le mont Vocet[1]. Cécina envoya, pour les en chasser, une cohorte de Thraces, avec les auxiliaires germains et rhétiens; les fugitifs furent massacrés partout, sur les montagnes, dans les bois, et jusqu'au fond des cavernes où ils s'étaient cachés; il y en eut plusieurs milliers de tués, autant de vendus à l'encan[2]. Les légions avaient rasé toutes les places voisines, et marchaient en bon ordre sur Aventicum, capitale du pays, lorsque les Gaulois offrirent de se rendre à discrétion, ce qui fut accepté. Julius Alpinus, un de leurs chefs, fut le seul que Cécina fit exécuter, sous prétexte qu'il était l'auteur de la guerre; il laissa à Vitellius le soin de punir ou d'épargner le reste. Des députés helvétiens partirent donc sur-le-champ pour implorer le pardon de l'Empereur.

Ils le trouvèrent, lui et son armée, dans les dispositions les plus fâcheuses à leur égard. Les soldats demandaient la destruction de la race helvétienne tout entière; ils portaient au visage des envoyés leurs poings fermés et leurs épées nues. Vitellius lui-même n'épargnait ni les reproches ni les menaces, lorsque Claudius Cossus, un des députés, célèbre par son éloquence, mais la cachant alors sous un effroi concerté, qui la rendait plus puissante, parvint à calmer l'esprit du soldat[3]. Telle est la

1. Aujourd'hui le Boezberg.

2. Per silvas atque in ipsis latebris trucidati : multa hominum millia cæsa, multa sub corona venundata. Tac., Hist., I, 68.

3. Ne Vitellius quidem minis ac verbis temperabat; quum Claudius

69 multitude, soudaine et changeante, non moins vive dans sa compassion que dans ses fureurs : à peine Cossus eut-il parlé que, fondant en larmes et mettant à une plus juste demande encore plus d'insistance, les soldats demandèrent et obtinrent grâce pour ce malheureux peuple [1].

Cécina était resté dans le pays, attendant les ordres et la décision de l'Empereur; là, il reçut la nouvelle qu'une aile de cavalerie qui avait autrefois servi sous Vitellius en Afrique, et était cantonnée maintenant sur les bords du Pô, venait de se déclarer contre Othon, et avait entraîné dans sa défection une partie de la Transpadane : plein de joie et d'espérance, il quitta l'Helvétie, se dirigeant vers les passages des Alpes pennines.

Cependant Othon, pour exciter dans la Transalpine du trouble et des divisions, cherchait à gagner par ses faveurs quelques-uns des plus ardents vitelliens. Dans le nord, il accorda le droit de cité romaine à la nation entière des Lingons, comme pour réparer l'injustice et la cruauté des décrets de Galba [2]. La Narbonnaise et même l'Aquitaine lui avaient prêté d'abord serment de fidélité; mais, à l'approche de Valens, elles s'empressèrent d'arborer les images de Vitellius [3]. Othon n'était pourtant pas sans espérance de ce côté, et il fit tous ses efforts pour y transporter le théâtre de la guerre. Sa-

Cossus, unus ex legatis, notæ facundiæ, sed dicendi artem apta trepidatione occultans, atque eo validior, militis animum mitigavit. Tac., Hist., I, 69.

1. Effusis lacrymis, et meliora constantius postulando impunitatem salutemque civitati impetravere. Id., ibid.

2. Lingonibus universis civitatem romanam dono dedit. Tac., Hist., I, 78.

3. Id., ibid., 76.

chant le passage des Alpes déjà au pouvoir des vitel- 69
liens, il envoya une flotte attaquer la côte narbonnaise; lui-même, à la tête de son armée de terre, alla faire face à Cécina et à Valens.

La fortune, au commencement, sembla favoriser Othon. Sa flotte soumit tout le littoral narbonnais, sans trouver de résistance, et pourtant, au milieu de pillages et de violences inouïs. On n'eût jamais dit que c'étaient des troupes concitoyennes parcourant les rivages de leur patrie; elles saccageaient et mettaient tout à feu et à sang; et le dégât fut d'autant plus horrible, que nul ne se tenait sur ses gardes. Les campagnes restaient chargées de tous les trésors de la terre, les maisons ouvertes; les habitants, avec leurs femmes et leurs enfants, accouraient au-devant des soldats dans toute la sécurité qu'inspire la paix, et ils trouvaient les outrages et les calamités de la guerre [1]. Ils eurent enfin recours à Vitellius. Valens, qui était encore au pied des Alpes, fit partir aussitôt sa cavalerie trévire tout entière, quatre compagnies de cavalerie et deux cohortes d'infanterie tungrienne, sous la conduite du Trévire J. Classicus. Une partie de ces troupes resta dans Forum-Julii, que menaçait la flotte othonienne; l'autre, renforcée par une cohorte de Ligures, corps auxiliaire anciennement attaché à la défense du pays, et par cinq cents Pannoniens, se mit à parcourir la côte. Entre cette petite armée et les gens d'Othon descendus à terre, il se livra coup sur coup deux combats très-vifs précisément sur le bord de la mer. Dans l'un et l'autre les vitelliens eurent le désavantage; mais il en coûta beaucoup de sang aux vainqueurs, et, par une espèce de trêve tacite [2], les deux par-

1. Tac., Hist., II, 12, 13. — Id., Agr c. 7.
2. Velut pactis induciis. Tac.,

69 tis s'éloignèrent, se retirant, les vaincus à Antipolis, les othoniens à Albingaunum, dans la Ligurie italique.

Cependant Valens continuait sa route. Il fut arrêté un moment et mis en grand péril par l'indiscipline de ses soldats. Ces huit cohortes bataves qu'il avait ralliées chez les Lingons, et qui avaient déjà excité du trouble au moment de leur réunion, se conduisaient envers les troupes romaines avec une arrogance excessive; elles rappelaient sans cesse leurs anciennes dissensions avec la quatorzième légion au sujet de Vindex, se vantant de l'avoir contenue, d'avoir enlevé à Néron l'Italie, et de tenir dans leurs mains tout le sort de la guerre. Chaque fois qu'un Batave passait devant la tente d'un légionnaire, il le saluait de ces bravades outrageantes[1]. Les chefs en étaient importunés; les querelles, les disputes altéraient la discipline; Valens enfin craignait que de l'insolence ils ne passassent à la trahison. Aussi, dès qu'il eut appris que la flotte d'Othon avait repoussé la cavalerie trévire et les Tungres, et tenait la Narbonnaise bloquée, il mit à profit cette occasion pour disperser un corps trop puissant, et commanda à plusieurs des cohortes bataves de partir au secours de la Province.

Mais à cet ordre des murmures éclatèrent dans toute l'armée : Bataves, Gaulois, légionnaires même, tous réclamaient avec la même vivacité contre le départ des cohortes : « Pourquoi, disaient les légions, nous priver « de l'assistance de guerriers si intrépides; et, à la vue « de l'ennemi, presque sur le champ de bataille, nous « arracher ces braves vétérans signalés par tant de vic- « toires? Si une seule province vaut mieux que Rome et

1. Ut cujusque legionis tentoria accessissent, coercitos a se quartadecimanos, ablatam Neroni Italiam, atque omnem belli fortunam in ipsorum manu sitam jactantes. Tac., Hist., II, 27.

« tout l'Empire, nous y marcherons tous; si les batailles 69
« importantes, décisives, sont celles de l'Italie, pourquoi « mutiler l'armée? Qu'attendre désormais d'un corps au« quel on veut retrancher ses membres les plus vigou« reux [1]? » Telles étaient les plaintes qui se faisaient entendre de toutes parts dans le camp. Valens envoya ses licteurs pour mettre fin à la sédition; mais les soldats fondirent sur lui, lui jetèrent des pierres, et le poursuivirent dans sa fuite. Mille voix s'écriaient « qu'il re« célait les dépouilles des Gaules, l'or des Viennois, le « fruit des fatigues de l'armée [2]. » Ils pillent ses bagages, ils visitent ses tentes, ils sondent même la terre avec la pointe de leurs armes et de leurs javelots. Pendant ce temps, Valens, déguisé en esclave, s'évadait et se cachait chez un décurion de la cavalerie. Le feu de la colère fut bientôt exhalé. Mais Alphénus Varus, préfet du camp, avait défendu aux centurions de relever les sentinelles, aux trompettes de sonner les différents exercices; il avait interrompu tout ce qui entretient l'ordre et la régularité dans une armée. Cet artifice, au moment où d'elle-même la sédition se calmait insensiblement, réussit. Les soldats restaient frappés d'engourdissement; ils se regardaient tous avec des yeux étonnés : l'idée seule que personne ne les commandait leur donnait l'épouvante; on voyait, à leur résignation, à leur silence, qu'ils cherchaient leur pardon; bientôt ils supplièrent, ils versèrent des larmes, lorsqu'enfin Valens se montra tout défiguré, les yeux en pleurs. Les soldats l'avaient cru mort : son apparition inopinée les saisit de joie, d'atten-

1. Non abrumpendos ut corpori validissimos artus. Tac., Hist., II, 28.

2. Spolia Galliarum et Viennensium aurum et pretia laborum suorum occultare clamitantes... Id., ibid., 29.

69 drissement, d'enthousiasme. Ils se félicitent de l'avoir recouvré; ils l'accablent de louanges; ils le portent sur son tribunal au milieu des aigles et des drapeaux. Lui, par une modération sage, ne demanda le supplice de personne, et pour ne pas se rendre trop suspect en dissimulant, il accusa, mais quelques mutins seulement, sachant trop bien que dans les guerres civiles les soldats ont plus de droits que les chefs[1].

La fortune des lieutenants de Vitellius fut diverse en Italie; Cécina n'éprouva que des échecs; Valens termina la guerre dans un seul combat. Othon vaincu se perça de son épée, et l'Italie reconnut Vitellius. L'Empereur cependant était encore au delà des Alpes. Après avoir complété par des levées faites en Gaule les cadres de six légions qu'il laissait sur le Rhin[2] et remis le commandement général à Hordéonius Flaccus, il s'approchait de Lugdunum à la tête d'une légion rhénane, d'une division de l'armée britannique et d'une multitude de Belges volontaires, lorsqu'il apprit son triomphe et la mort d'Othon. Il resta plusieurs jours dans cette colonie fidèle, donnant et recevant des combats de gladiateurs[3], passionné qu'il était pour ce genre de spectacle. De Lugdunum il se rendit à Vienne, où il demeura aussi quelque temps, soit pour humilier, soit pour pacifier cette ville toujours mal disposée. Là un événement fortuit, interprété par la superstition, fournit de nouveaux aliments à la haine active des Viennois. Un jour que Vitellius donnait audience assis sur son tribunal, un coq vint

1. Tac., Hist., II, 29.

2. Festinatis per Gallias delectibus, ut remanentium legionum nomina supplerentur. Id., ibid., 57.

3. Ὁ Βιτέλλιος εἶδεν ἐν Λουγδούνῳ μονομάχων ἀγῶνας. Dio, Excerpt. ap. H. Vales., p. 698.

se percher d'abord sur son épaule, ensuite sur sa tête[1]. 69
On sait que cet oiseau portait en langue latine le nom de *Gallus,* qui signifiait aussi *Gaulois.* Le présage parut clair à tous ceux qui souhaitaient la chute de Vitellius, et le peuple ne douta pas que cet empereur ne fût bientôt terrassé par le bras de quelque enfant de la Gaule[2].

Le peuple commençait en effet à être profondément remué. L'insurrection de Vindex, conçue dans des idées toutes romaines, entreprise pour un but tout romain, avait trouvé en Gaule de nombreux partisans, comme une noble cause, mais non comme une cause populaire : les événements qui suivirent le désastre de Vésontio, la vieille haine réveillée entre les cités de l'est et celles du nord, l'insolence des légions, les cruautés de Cécina et de Valens, les mots d'*ennemis* et de *vaincus,* prononcés de nouveau au milieu de tant d'outrages, avaient touché bien plus au vif le sentiment des masses. Ce fut d'elles que partit le premier cri d'indépendance contre Rome. Pendant même que Vitellius traversait, à la tête de ses troupes, les cités de l'est, un Boïen de la plus basse classe du peuple, nommé Maric, se mit à parcourir les campagnes de la Loire et de l'Allier, proclamant l'affranchissement de la patrie[3]; il réunit en peu de jours jusqu'à huit mille paysans, et déjà le mouvement gagnait les plus proches villages des Édues. L'historien romain de cette guerre a dédaigné[4] de nous transmettre plus de détails sur ces héros populaires des vieux souvenirs

1. Viennæ pro tribunali jura reddenti gallinaceus supra humerum et deinde in capite adstitit. Suet., Vitell., 9.

2. Venturum in alicujus Gallicani potestatem. Id., ibid.

3. Mariccus quidam e plebe Boiorum inserere sese fortunæ et provocare arma romana simulatione numinum ausus. Tac., Hist., II, 61.

4. Pudendum dictu. Id., ibid.

gaulois. Il nous apprend seulement que la religion se mêlait fortement à leur patriotisme; que Maric prenait les titres de *dieu*, de *libérateur des Gaules*[1], et que la foule qui s'attachait à ses traces n'était pas moins exaltée dans sa foi pour le libérateur que dans son zèle pour l'indépendance. Ce furent les nobles éduens et l'élégante jeunesse d'Augustodunum qui, pleins de mépris pour cette multitude crédule et grossière, se chargèrent d'en venir à bout[2] : Vitellius ajouta à leurs forces quelques cohortes. Sans discipline et presque sans armes, les compagnons de Maric furent aisément battus et dispersés; le chef, pris vivant et livré à Vitellius, fut exposé aux bêtes dans un de ces spectacles dont l'Empereur se récréait à Lugdunum et à Vienne. Les bêtes refusèrent de le dévorer, et déjà la multitude s'écriait qu'il était invulnérable, quand Vitellius le fit massacrer par ses soldats[3]. Néanmoins, pour beaucoup d'esprits, la mission divine de Maric parut mise hors de doute.

Enfin Vitellius franchit les Alpes, et chemina lentement vers Rome, au milieu de son armée. L'aspect de cette armée avait quelque chose d'ennemi et d'humiliant pour des yeux romains : d'abord l'immense quantité de volontaires transalpins, puis les légionnaires presque aussi étrangers à l'Italie que les Gaulois mêmes; leurs grandes et longues piques, les peaux de bêtes dont ils avaient les épaules couvertes, leur accent rauque et dur, les faisaient ressembler plutôt à des barbares qu'à des

1. Assertor Galliarum et deus, nomen id sibi indiderat. Tac., Hist., II, 61.

2. Gravissima civitas, electa juventute, adjectis a Vitellio cohortibus fanaticam multitudinem disjecit. Id., ibid.

3. Quia non laniabatur, stolidum vulgus inviolabilem credebat, donec, spectante Vitellio, interfectus est. Id., ibid., 61.

soldats de Rome[1]. Déshabitués du séjour des villes, surtout des villes populeuses, ils ne savaient point éviter la presse; s'ils étaient heurtés au détour d'une rue, s'ils glissaient sur le pavé, ils se mettaient en fureur, souvent ils tiraient l'épée pour frapper ce qui se trouvait près d'eux. Cécina surtout affectait les manières étrangères. Nommé consul, il marchait devant les aigles vêtu de la braie et de la saie belges à couleurs bigarrées, étalant en outre les bracelets et le collier d'or. C'était dans ce costume qu'il recevait les députations du sénat, qu'il haranguait le peuple des villes[2] : on en murmurait comme d'une conduite arrogante et hostile aux citoyens.

Avec tant de nations diverses réunies sous le même drapeau, la marche de Vitellius n'était rien moins que paisible. A chaque instant des disputes éclataient entre les légionnaires et les transalpins et dégénéraient en massacres; un Gaulois ayant terrassé par jeu un soldat romain, de bravades en bravades et d'invectives en invectives, on prit les armes de part et d'autre, et deux cohortes entières restèrent sur la place[3]. Les cohortes bataves principalement étaient insatiables de querelles et de violences. Pour rétablir l'ordre, Vitellius licencia d'abord tous les volontaires gaulois non organisés[4]; il

1. Sævum spectaculum erant ipsi, tergis ferarum et ingentibus telis horrentes... voce truces. Tac., Hist., II, 88.

2. Ornatum ipsius municipia et coloniæ in superbiam trahebant, quod versicolore sagulo, braccas, tegmen barbarum, indutus, togatos alloqueretur. Tac., Hist., II, 20. — Κεκίνας μὲν οὔτε φωνὴν οὔτε σχῆμα δημοτικὸς, ἀλλ' ἐπαχθὴς καὶ ἀλλόκοτος, σώματος μεγάλου, γαλατικῶς ἀναξυρίσι καὶ χειρίσιν ἐνεσκευασμένος... Plut., Otho, 6.

3. Tac., Hist., II, 68.

4. Reddita civitatibus Gallorum auxilia, ingens numerus... Id., ibid., 69.

les renvoya ou dans leurs foyers ou dans le camp d'Hordéonius : il songea ensuite à se défaire des Bataves. La quatorzième légion, dont ces indomptables cohortes avaient fait partie, se trouvait alors en Italie pour la cause d'Othon. Vitellius, à qui elle était justement suspecte, l'envoya dans l'île de Bretagne, en lui adjoignant pour la contenir ses anciens auxiliaires; et de peur qu'elle n'allât se réunir aux Viennois, qui recommençaient à remuer [1], il lui fit prendre la route des Alpes Graïes. Les premières journées furent assez calmes; mais à Augusta des Taurins, un Batave ayant maltraité un artisan en le traitant de fripon [2], un légionnaire, hôte de celui-ci, prit sa défense. Chaque soldat venant à s'attrouper autour de son camarade, des injures on passa aux coups; et le massacre eût été horrible, si une division de prétoriens, prenant fait et cause pour la légion, n'eût imposé aux Bataves. Les cohortes restèrent dans Augusta, la légion partit la nuit suivante, et les feux qu'elle laissa allumés causèrent l'incendie d'une partie de la ville. Parvenue au delà des Alpes, elle délibéra si elle ne marcherait pas à Vienne; les plus exaltés dirigeaient déjà les enseignes de ce côté, lorsque de plus sages conseils l'emportèrent [3].

Quant aux Bataves, rappelés par l'Empereur, puis renvoyés définitivement en Gaule [4], ils arrivèrent juste à point pour prendre part à une grande révolution qui s'y préparait.

1. Quo Viennam vitaret. Tac., Hist., II, 66.
2. Augustæ Taurinorum dum opificem quemdam Batavus ut fraudatorem insectatur... Id., loc. cit.
3. Seditiosissimus quisque signa Viennam ferebat. Id., ibid.
4. Id., ibid.

CHAPITRE II.

Caractère et desseins du Batave Civilis. — Vespasien proclamé empereur par les légions d'Orient, reconnu par celles d'Illyrie. — Du Tolosan Antonius Primus, surnommé *Bec.* — Civilis s'engage à soutenir Vespasien. — Il chasse les Romains de l'île des Bataves, et provoque les Gaulois à l'indépendance. — Son armée grossie des déserteurs bataves de la quatorzième légion. — Immense accroissement de sa puissance. — Siége de Vétéra. — Le lieutenant Hordéonius Flaccus. — Séditions dans le camp romain; Hordéonius massacré. — Mission de Montanus près de Civilis; celui-ci lève le masque et se prononce pour la cause de la liberté. — Chute du parti vitellien en Italie. — Les Gaules s'insurgent. — Empire gaulois : Druides; Classicus, Tutor, Sabinus. — Défaite des légions romaines; elles prêtent serment à l'empire gaulois.

69 — 70.

Claudius Civilis, dont nous avons déjà parlé, issu 69
d'une vieille et puissante famille batave, était entré dès sa jeunesse au service des Romains, qui lui avaient concédé le titre de citoyen, et par suite le grade de préfet de cohorte; il avait un frère nommé Julius Paullus, actif, brave, indépendant comme lui. Tous deux s'étant rendus suspects aux lieutenants de Néron, Fontéius Capito fit trancher la tête à Paullus, et livra Claudius à l'Empereur. Néron le fit jeter dans un cachot, Galba lui rendit la liberté et le renvoya en Germanie; mais l'armée de Fontéius, regardant cette absolution comme une insulte, s'empara de lui, le mit aux fers et demanda à grands cris son supplice : la politique de Vitellius le sauva. Ces persécutions avaient laissé dans l'âme du Batave un ressentiment profond ; il avait fait vœu de ne plus couper sa chevelure qu'il ne fût vengé,

69 et les guerres qui déchiraient l'empire romain lui donnaient l'espoir que sa vengeance serait prompte et sûre. Comme Annibal et comme Sertorius, Civilis était privé d'un œil ; cette ressemblance le rendait fier, et il se comparait volontiers à ces deux grands hommes [1], dont une plus noble conformité le rapprochait d'ailleurs, la conformité du génie. La bravoure à la fois impétueuse et opiniâtre de sa nation n'était pas le seul mérite du chef batave ; il y joignait un esprit fin, habile aux ruses de la politique comme à celles de la guerre, et de plus la connaissance du gouvernement romain et des hommes influents de cette époque. Deux de ces hommes lui offrirent l'occasion la plus favorable à ses désirs de vengeance et de liberté.

La guerre civile qui avait porté Vitellius sur la chaise curule des Césars, menaçait de l'en faire tomber. Les armées d'Orient lui avaient refusé le serment pour le déférer à Vespasien, occupé alors de la guerre de Judée. Celles d'Illyrie, attachées à Othon et jalouses des armées du Rhin, s'étaient empressées de suivre cet exemple, et le Gaulois Antonius Primus, commandant de la légion pannonique, avait arboré sur ses enseignes l'image de Vespasien.

Antonius Primus, né à Tolose, y avait passé son enfance, et ses compatriotes lui avaient donné le surnom de *Bec* [2], soit à cause de quelque difformité de son visage, soit par suite de quelque aventure inconnue de sa jeunesse. De bonne heure, il se rendit en Italie pour

1. Sertorium se aut Annibalem ferens, simili oris dehonestamento. Tac., Hist., IV, 13.

2. Cui Tolosæ nato cognomen in pueritia *Becco* fuerat : id valet Gallinacei rostrum. Suet., Vitell., 18. — *Bek* (armor.), *Big* (kimr.), *Gob* (gaël.).

tenter la fortune, et il déploya à la cour de Néron toutes 69
les ressources de son vaste génie, si étrangement mêlé de bien et de mal. Ses intrigues et ses talents réussirent à le porter au sénat, d'où il se fit chasser bientôt avec ignominie pour complicité dans un faux testament. Galba le réhabilita, lui rendit sa charge, et lui donna même le commandement de la légion de Pannonie.

Après la mort de Galba, il offrit ses services à Othon, qui les dédaigna. Négligé également par Vitellius, il résolut d'avoir un empereur qui lui dût beaucoup pour en obtenir beaucoup, et osa proclamer Vespasien, aux portes mêmes de l'Italie : sa détermination jeta un grand poids dans les destinées de l'Empire [1]. Brave et hardi, d'une éloquence tour à tour entraînante et insidieuse, habile artisan de discordes et de séditions, avide de trésors qu'il savait prodiguer au besoin, Primus était dans la paix un détestable citoyen, dans la guerre un chef précieux [2]. Aussitôt qu'il se fut déclaré, il entra en correspondance avec Hordéonius Flaccus, ennemi secret de Vitellius ; il écrivit aussi au Batave Civilis, dont il connaissait et le caractère entreprenant et l'autorité toute-puissante chez les siens ; il l'engageait, au nom de Vespasien et de son parti, à susciter en Germanie quelques troubles qui empêchassent les légions rhénanes, ardentes vitelliennes, de se rendre en Italie au secours de leur empereur [3], et qui continssent en même temps la Belgique. Hordéonius fit de vive voix à Civilis les mêmes recommandations, et par un effet de son inclination pour Vespasien, et par intérêt pour la république

1. Grande momentum addidit. Tac., Hist., II, 86.

2. Pace pessimus, bello non spernendus. Id., ibid.

3. Avertere accita Vitellio auxilia, et tumultus germanici specie retentare legiones. Id., ibid., IV, 13.

69 menacée d'une ruine prochaine, si la guerre se renouvelait et que tant d'armées envahissent de nouveau l'Italie.

Civilis accepta avec transport la mission de susciter des ennemis aux Romains, et, renfermant dans son cœur de vastes projets, qu'il se réservait de développer selon l'événement, il se mit aussitôt à l'œuvre. Vitellius avait ordonné des levées parmi les Bataves. Toujours odieuses par elles-mêmes, ces levées l'étaient encore davantage par l'avarice et la dissolution des préposés, qui recrutaient des vieillards et des infirmes, afin qu'ils se rachetassent à prix d'argent ; un motif encore plus infâme les portait à lever des jeunes gens au-dessous de l'âge requis pour porter les armes. Toute la nation était indignée, et les émissaires de Civilis, apostés pour souffler le feu de la sédition, persuadèrent sans peine aux Bataves de refuser l'enrôlement. Civilis lui-même, sous le prétexte d'un grand festin, rassembla dans un bois sacré les premiers de la noblesse et parmi le peuple ceux qui se signalaient par plus d'ardeur et de bravoure. Là, quand la nuit et la joie eurent commencé d'exalter les têtes, il harangua ses convives, relevant d'abord l'ancienne gloire de la nation, puis énumérant tout ce qu'elle avait à souffrir sous le joug romain, insultes, rapts, brigandages : « Nous ne sommes plus, comme « autrefois, des alliés, s'écriait-il ; on nous traite comme « de vils esclaves : tantôt c'est le lieutenant qui arrive « avec la ruine de son cortége et l'insolence de son « pouvoir ; tantôt ce sont les préfets et les centurions « dont nous sommes la proie ; ensuite, quand nos « oppresseurs se sont bien rassassiés de nos dépouilles « et de notre sang, on les change, et ce sont de nou- « veaux gouffres que doivent remplir mille exactions

« cachées sous mille noms différents[1] : Voilà qu'on nous 69
« écrase encore par un nouvel enrôlement où le fils va « être arraché à son père, le frère à son frère, et pour ne « plus se revoir ! Pourtant, jamais l'occasion fut-elle « aussi belle pour reconquérir notre liberté ? jamais les « Romains furent-ils moins redoutables ? Dans leurs « camps sur le Rhin, il ne reste que du butin et des « vieillards. Les Bataves n'ont qu'à lever seulement les « yeux, et ne pas se faire un épouvantail de quelques « vains noms de légions. Ne possédons-nous pas une « infanterie et une cavalerie excellentes, et les Germains « ne sont-ils pas nos frères ? Les Gaules d'ailleurs con- « spirent pour nous, et jusqu'aux Romains mêmes à qui « cette guerre ne déplaira pas. Vaincus, nous nous en « ferons un mérite auprès de Vespasien ; vainqueurs, « qui viendra nous demander des comptes ? »

D'unanimes acclamations suivirent ce discours. Profitant alors de l'émotion des esprits, Civilis fit prêter à chacun des convives le serment de tout oser, de tout souffrir pour l'affranchissement de la patrie ; et il invoqua à l'appui de son éloquence ce que la religion contenait d'engagements les plus terribles, de rites les plus solennels. Aussitôt il envoya un émissaire aux Caninéfates, leur proposant de s'associer à l'entreprise. Ce peuple, qui habitait la partie septentrionale de l'île, avait avec les Bataves une entière conformité d'origine, de langage et de bravoure ; mais il leur était inférieur en nombre. Des agents secrets allèrent aussi solliciter

1. Neque enim societatem, ut olim, sed tanquam mancipia haberi : quando legatum, gravi quidem comitatu et superbo cum imperio, venire : tradi se præfectis centurionibusque; quos ubi spoliis et sanguine expleverint, mutari, exquirique novos sinus et varia prædandi vocabula. Tac., Hist., IV, 14.

69 les auxiliaires bataves des légions de Bretagne, ainsi que ces huit cohortes fameuses renvoyées d'Italie par Vitellius et qui venaient d'arriver à Moguntiacum [1].

Parmi les Caninéfates vivait un chef d'illustre maison nommé Brinio ; c'était un homme brave à l'excès, mais qui n'avait pour lui que sa fougue et sa brutale audace. Son père, qui s'était porté à beaucoup d'hostilités contre les Romains, avait bravé impunément la ridicule expédition de Caïus. Lorsque les Caninéfates, s'associant aux projets des Bataves, songèrent à se choisir un chef de guerre, cet esprit de haine héréditaire fut à lui seul une recommandation pour Brinio : placé sur un bouclier, suivant l'usage, et balancé sur les épaules d'une troupe de soldats, il reçut le commandement de l'expédition [2]. A peine élu, Brinio, de concert avec les Frises, peuple d'au delà du Rhin, vint par mer attaquer un camp de deux cohortes, bâti tout près du rivage. Les Romains ne se tenaient point sur leurs gardes, d'ailleurs leurs forces étaient insuffisantes ; le camp fut pris et pillé. Les vivandiers et les négociants romains, disséminés sans précaution dans un pays qu'ils regardaient comme ami, tombèrent tous au pouvoir du vainqueur. Les forts ne pouvaient éviter non plus d'être saccagés; les préfets des cohortes y mirent le feu ; les enseignes, les drapeaux et ce qu'il y avait de soldats se retirèrent dans la partie supérieure de l'île. Ils y formèrent ainsi une petite armée peu redoutable pour les insurgés, car elle n'était guère composée que de recrues, Vitellius ayant emmené avec lui l'élite des cohortes. Outre ces troupes de terre, les

1. Aujourd'hui Mayence.

2. Igitur ipso rebellis familiæ nomine placuit, impositusque scuto, more gentis, et sustinentium humeris vibratus, dux deligitur. Tac., Hist., IV, 15.

Romains avaient encore une flotte de vingt-quatre bâti- 69
ments, qu'ils prirent soin de rassembler et qui vint se ranger près d'eux.

Civilis, fidèle à son plan, feignit une grande colère contre Brinio, et blâma aigrement les préfets d'avoir abandonné les forts. Il les exhorta à regagner chacun son campement, et à se reposer sur lui du soin de leur sûreté : « Ma cohorte, leur mandait-il, suffira pour dis- « siper cette poignée de rebelles[1]. » Ce conseil parut fort suspect aux préfets romains, qui d'ailleurs commençaient à s'apercevoir que Brinio n'était que l'instrument et Civilis l'âme véritable de tous ces troubles. Les preuves de sa complicité se faisaient jour insensiblement par l'indiscrétion des Germains, à qui une guerre donnait trop de joie pour qu'ils pussent la cacher longtemps. Civilis, voyant le peu de succès de son artifice, recourut à la force. Se mettant à la tête des Caninéfates, des Frises et des Bataves, distribués en corps de nation, il alla attaquer les Romains dans leur poste. Ceux-ci se préparèrent à le bien recevoir, et rangèrent en bataille leurs forces de terre et de mer : la flotte, sous voiles le long du Rhin, formait une des ailes et flanquait l'infanterie. Mais à peine en était-on venu aux mains qu'une cohorte de Tungres passa du côté de Civilis. Les Romains, consternés de cette trahison imprévue, se laissèrent égorger presque sans résistance. La flotte éprouva une semblable défection. Une partie des rameurs étaient Bataves, et d'abord, comme par maladresse, ils embarrassaient la manœuvre ; mais bientôt ils ramèrent en

1. Civilis dolo grassandum ratus, incusavit ultro præfectos, quod castella deseruissent. Se cum cohorte, cui præerat, Canninefatem tumultum compressurum : illi sua quisque hiberna repeterent. Tac., Hist., IV, 16.

69 sens opposé, et allèrent présenter les poupes au lieu des proues à la rive ennemie. Ils finirent par massacrer les pilotes et les centurions, et les vingt-quatre vaisseaux passèrent aux Bataves ou furent pris.

Cette victoire, glorieuse pour le moment, fut encore utile pour la suite : elle donna aux Bataves des armes et une flotte, et la nouvelle en fut proclamée avec éclat dans les Gaules et dans la Germanie, où Civilis fut célébré comme le fondateur de l'indépendance. La Germanie lui adressa sur-le-champ des offres de secours. Quant à la Gaule, Civilis mettait tout son art à s'en faire une alliée : il employait tour à tour auprès des chefs belges les exhortations et les présents. Comme il se trouvait un grand nombre de Gaulois dans les cohortes qu'il avait vaincues, il renvoya sans rançon les officiers prisonniers; il laissa aux soldats la liberté de rester ou de partir : à ceux qui restaient il donnait un grade honorable ; ceux qui s'en allaient emportaient quelques dépouilles des Romains [1]. En même temps, dans des entretiens secrets, il représentait aux chefs tout ce qu'ils avaient souffert depuis tant d'années sous cette misérable servitude déguisée du nom menteur de *paix* : « Les Bataves, disait-« il, quoique exempts de tributs, ont pris les armes « contre les tyrans de l'univers, et dès la première ren-« contre, ils les ont battus et dispersés ; que serait-ce si « les Gaules secouaient le joug? quelles seraient les res-« sources de l'Italie abandonnée à elle-même? C'est avec « le sang des provinces que les provinces sont vaincues [2].

1. Galliarum societatem Civilis arte donisque affectabat, captos cohortium præfectos suas in civitates remittendo : cohortibus, abire an manere mallent, data potestate; manentibus, honorata militia; digredientibus, spolia Romanorum offerebantur. Tac., Hist., IV, 17.

2. Provinciarum sanguine provincias vinci. Id., ibid.

« Qu'on ne m'objecte point le combat de Vindex ; 69
« c'est la cavalerie batave qui a écrasé les Arvernes « et les Édues, et Verginius comptait des Belges dans « ses rangs : à le bien considérer, la Gaule n'a succombé que sous ses propres forces ; aujourd'hui elle « ne fera plus qu'un seul corps, et elle a pour elle la « puissance de la discipline qu'elle a puisée dans les « camps romains. Sous nos communs drapeaux se trou- « veront ces cohortes de vétérans, qui viennent de faire « mordre la poussière aux légions d'Othon. Que la « Syrie, l'Asie, tout l'Orient, accoutumés à des rois, se « résignent à servir, ils sont faits pour l'esclavage ! mais « combien vivent encore dans la Gaule qui sont nés « avant les tributs[1] ! Arminn naguère a présenté un « admirable exemple; serait-il insensé d'espérer contre « Vitellius un succès obtenu contre Auguste ? Il n'y a « pas jusqu'à la brute que la nature n'ait douée du sen- « timent de la liberté ; elle a donné de plus le courage « à l'homme, et les dieux sont pour le plus brave. Que « tardons-nous donc à écraser de nos forces réunies un « ennemi qui a divisé, épuisé les siennes ? Tandis qu'il « se partage entre Vespasien et Vitellius, délivrons-nous « tout à la fois de Vitellius et de Vespasien. »

Les Romains étaient donc chassés de l'île des Bataves; et Civilis, dévoilant ses grands desseins, travaillait à réunir dans une même indépendance les Gaules et la Germanie. Hordéonius, comme nous l'avons dit plus haut, croyant faire mouvoir l'instrument d'un parti romain, l'avait poussé à cette guerre, et par son inaction avait favorisé les premiers succès du Batave; mais lors-

1. Servirent Syria Asiaque, et suetus regibus Oriens : multos adhuc in Gallia vivere, ante tributa genitos. Tac., Hist., IV, 17.

69 que les courriers lui eurent annoncé coup sur coup que le camp était forcé, les cohortes taillées en pièces, le nom romain effacé de l'île, inquiet et irrité, il ordonna au lieutenant Mummius Lupercus de marcher contre Civilis. Lupercus commandait un camp de deux légions; il prit les légionnaires qu'il avait avec lui, les auxiliaires ubiens, qui étaient tout proche, la cavalerie trévire, cantonnée non loin de là, et il passa le fleuve en diligence. Il avait aussi renforcé ses troupes d'une division de cavalerie batave, gagnée depuis longtemps, mais qui feignait encore de la fidélité, afin que sa défection, ayant lieu sur le champ de bataille même, eût plus d'importance et d'éclat.

Civilis ne tarda pas à paraître avec toutes ses troupes; il marchait environné des enseignes romaines enlevées sur les cohortes, pour frapper les siens par le spectacle de leur gloire récente, et l'ennemi par le souvenir de sa défaite. Derrière le corps de bataille il fit ranger sa mère, ses sœurs, et toute la foule des femmes et des enfants, comme un aiguillon de plus à la victoire et une honte de plus contre la fuite [1].

Le chant des guerriers, les hurlements des femmes, donnèrent le signal du combat; un second cri, mais plus faible, partit des légions ennemies et décela le découragement et l'effroi, car leur aile gauche venait d'être mise à nu par la désertion de la cavalerie batave, qui s'était tournée aussitôt contre elles. Malgré ce revers, le soldat légionnaire gardait ses armes et son rang; mais les auxiliaires ubiens et trévires, se débandant avant le premier

1. Matrem suam sororesque, simul omnium conjuges parvosque liberos, consistere a tergo jubet; hortamenta victoriæ vel pulsis pudorem. Tac., Hist., IV, 18.

choc, se dispersèrent dans la campagne. Ce fut à eux 69
que s'attachèrent les Germains, ce qui donna le temps aux légions de repasser le Rhin, et de gagner un de leurs forts appelé *Vetera-Castra*[1], c'est-à-dire le Vieux-Camp, poste important qui faisait partie de la ligne de châteaux bâtie autrefois par Auguste. Civilis venait de remporter une victoire sur ses ennemis; il lui restait à se défaire d'un rival. Le préfet de la cavalerie batave qui avait trahi les Romains, Claudius Labéo, le traversait dans ses plans; il existait entre eux d'anciennes querelles : tous les deux, dans leur nation, étaient chefs de factions opposées. Civilis craignait, en le faisant mourir, de se rendre odieux par un assassinat, et, en le gardant avec lui, d'entretenir un ferment de discorde dans son armée; il prit le parti de le reléguer au delà du Rhin, sur le territoire des Frises[2].

Cependant les huit cohortes bataves attachées anciennement à la quatorzième légion, renvoyées par Vitellius d'Italie à Moguntiacum, dans la province germanique supérieure, avaient été de nouveau rappelées par l'Empereur au delà des Alpes. Elles étaient en pleine marche, lorsqu'un courrier, dépêché par Civilis, les atteignit; le chef insurgé leur annonçait sa nouvelle victoire, et n'épargnait ni exhortations ni promesses. Leur résolution fut tout d'un coup prise d'embrasser la cause commune de tous les Bataves, et elles revinrent sur leurs pas. Néanmoins, comme elles se trouvaient environnées de forces romaines considérables, elles crurent devoir prendre un prétexte, et réclamèrent avec hauteur du lieutenant impérial la gratification, la double solde, et

1. Aujourd'hui Santen, dans le duché de Clèves.

2. Tac., Hist., IV, 18.

69 l'augmentation de cavalerie, qui leur avaient été promises par Vitellius : « A ce prix seul, dirent-elles, nous « passerons en Italie. » Hordéonius leur accorda une partie de leurs demandes, s'imaginant les calmer; mais il ne fit que les rendre plus intraitables et plus opiniâtres sur ce qu'elles savaient qu'il leur refuserait. Enfin, méprisant ses protestations et ses menaces, elles se mirent en route pour la Germanie inférieure, déclarant hautement qu'elles allaient joindre Civilis. A cet acte de révolte, Hordéonius, rassemblant les tribuns et les centurions de son armée, eut l'idée un moment de réprimer par la force la désobéissance des Bataves [1]; puis, cédant à sa pusillanimité naturelle et aux terreurs de son conseil, que remplissaient de perplexités les dispositions équivoques des Gaulois, il résolut de rester dans son camp. Il s'en repentit ensuite; et, sur les reproches de ceux mêmes qui avaient donné le conseil, il sembla vouloir sortir. Il écrivit à Hérennius Gallus, lieutenant de la première légion, qui campait à Bonn, de fermer le passage aux Bataves; qu'il allait les poursuivre avec toutes ses forces. Et en effet ils étaient perdus, si Hordéonius et Gallus, marchant chacun de son côté, les eussent enveloppés; mais, revenant à sa timidité naturelle, le lieutenant impérial changea une troisième fois d'avis, et envoya contre-ordre à Gallus.

Pendant ce temps, les cohortes bataves approchaient de Bonn; comme elles croyaient nécessaire encore de dissimuler, elles se firent précéder par un député chargé de dire à Hérennius « qu'il était loin de leur pensée de « vouloir faire la guerre aux Romains, pour qui elles « l'avaient faite si longtemps; que, lasses d'un service

1. Tac., Hist., IV, 19.

« long et infructueux, elles cherchaient leur patrie et « du repos; que si elles ne trouvaient point d'obstacle, « elles passeraient sans commettre aucune hostilité; « mais que si on leur opposait les armes, elles avaient « aussi du fer pour s'ouvrir un chemin[1]. » Gallus balançait : ses soldats l'enhardirent à tenter la fortune. Il avait avec lui trois mille légionnaires, un corps de Belges levés tumultuairement, et un grand nombre de paysans et de vivandiers armés, troupe insolente avant le péril, lâche dans le combat : ils sortent impétueusement par toutes les portes, afin de cerner les Bataves, inférieurs en nombre. Ceux-ci, vieux guerriers, se forment en épais bataillon, serrent les rangs, font face de tous côtés, et bientôt ils eurent enfoncé l'armée ennemie qui s'était étendue en front, et n'avait point de profondeur. Les Belges lâchent pied, la légion recule et regagne en désordre ses retranchements. Là se fait le plus grand carnage : les tas de morts s'accumulent dans le fossé, et ils ne périssaient pas seulement par le fer des Bataves, mais ils s'étouffaient en tombant les uns sur les autres, ou se perçaient de leurs propres armes. Les vainqueurs, évitant la colonie Agrippinienne qui se trouvait sur la route, continuèrent tranquillement leur marche. Ils s'excusaient du combat de Bonn sur l'injustice des Romains, qui, disaient-ils, leur refusant la paix, les avaient mis dans la nécessité de se défendre par la guerre. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Civilis[2].

Par la jonction de ces vieilles cohortes, le chef batave se voyait une armée régulière; toutefois encore incertain, réfléchissant sur la puissance romaine, il se borna

1. Sin arma occurrant, ferro viam inventuros. Tac., Hist., IV, 20.
2. Id., ibid.

69 à faire reconnaître Vespasien par toutes ses troupes; il députa aussi vers les deux légions retirées à Vétéra, leur demandant un serment pareil. Il reçut pour réponse, « que les Romains ne prenaient pas conseil d'un traître « et d'un ennemi; qu'ils avaient pour empereur Vitel« lius; qu'ils combattraient pour lui jusqu'au dernier « soupir; qu'il convenait mal à un Batave déserteur de « s'ériger en arbitre de l'empire de Rome; qu'il n'avait « à espérer de son crime qu'un juste châtiment[1]. » Ces paroles rapportées à Civilis l'enflammèrent de courroux : il se mit aussitôt en marche avec tous ses Bataves, soutenus des secours envoyés par les Bructères et les Tenchères, et il dépêcha courriers sur courriers en Germanie, invitant les peuples en masse à venir partager avec lui la gloire et le butin.

Pour soutenir un choc si menaçant, les lieutenants des deux légions de Vétéra, Mummius Lupercus et Numisius Rufus, en firent réparer à la hâte les retranchements. Une espèce de ville, qui, à l'abri d'une longue paix, s'était formée non loin du camp, fut démolie, de peur que l'ennemi ne s'y logeât. Mais les généraux, négligeant le soin des approvisionnements, permirent aux soldats de piller les environs; et ce qui eût pu pourvoir aux besoins de plusieurs mois suffit à peine au gaspillage de quelques jours.

Sur ces entrefaites, Civilis arriva, occupant le centre de son armée avec l'élite des Bataves : les troupes germaines couvraient la rive du Rhin au-dessus et au-dessous du camp; la cavalerie se déploya et battit au loin la

1. Esse sibi Vitellium principem, pro quo fidem et arma, usque ad supremum spiritum retenturos : proinde perfuga Batavus arbitrum rerum romanarum ne ageret, sed meritas sceleris pœnas exspectaret. Tac., Hist., IV, 21.

plaine, tandis que les vaisseaux remontaient le fleuve. 69
Ici flottaient les enseignes romaines des vieilles cohortes bataves; là on apercevait les étendards germaniques et les simulacres d'animaux sauvages, tirés pour la guerre du fond des forêts consacrées. Ce mélange de drapeaux, qui présentait aux yeux l'aspect d'une guerre à la fois civile et étrangère, frappa douloureusement les assiégés[1]. Une partie du camp s'élevait sur une colline en pente douce, le reste gisait dans une plaine unie. Avec ce camp, Auguste s'était flatté autrefois d'arrêter et de bloquer les Germains, et jamais il ne se fût imaginé qu'un jour ils seraient les premiers à venir y bloquer les légions de Rome; c'est pourquoi il n'avait pris aucune peine ni pour bien choisir l'emplacement ni pour le bien fortifier. Les Bataves et les peuples d'au delà du Rhin prirent chacun un poste séparé, afin que leur valeur, se déployant à part, en fût plus au grand jour. D'abord ils attaquèrent de loin; puis, voyant que leurs traits allaient mourir en pure perte sur les tours et les créneaux des murailles, tandis que d'en haut de simples pierres les blessaient, ils montèrent au rempart avec des cris et une impétuosité terribles; la plupart sur des échelles, d'autres sur les boucliers de leurs compagnons réunis en tortue. Quelques-uns déjà atteignaient le faîte, lorsque les Romains, les heurtant avec l'épée et le bouclier, les précipitèrent en bas, où une grêle de pieux et de javelots achevèrent de les écraser; ils ne se découragèrent pourtant pas; la honte de reculer et la soif du butin les ramenèrent une seconde fois à la charge. Ils

1. Hinc veteranarum cohortium signa, inde depromptæ silvis lucisque ferarum imagines, ut cuique genti inire prælium mos est, mixta belli civilis externique facie obstupefecerant obsessos. Tac., Hist., IV, 22.

69 voulurent aussi employer des machines, chose toute nouvelle pour eux; les déserteurs et les prisonniers romains furent leurs ingénieurs[1], et leur apprirent à construire avec des poutres liées ensemble une sorte de pont auquel ils attachèrent des roues pour le faire avancer; les soldats montés dessus combattaient contre les assiégés, tandis que leurs camarades travaillaient à saper la muraille; mais les quartiers de roches lancés par les balistes romaines eurent bientôt enfoncé ces grossiers ouvrages; et, comme ils préparaient des claies et des mantelets, les machines du camp vomirent de toutes parts des javelines enflammées, et les assaillants se trouvèrent eux-mêmes enveloppés par une pluie de feu. Enfin, renonçant à la force, ils se décidèrent à attendre leur succès du temps, n'ignorant pas d'ailleurs que la place n'avait de vivres que pour peu de jours, et qu'il y avait beaucoup de bouches inutiles.

Le lieutenant Hordéonius, sur la nouvelle du siége de Vétéra, envoya de toutes parts dans les Gaules rassembler des recrues, et, détachant l'élite de ses légionnaires sous Dillius Vocula, lieutenant de la dix-huitième légion, il lui commanda de prendre le long du Rhin et de faire la plus grande diligence pour secourir Mummius. Quant à lui, toujours timide et incertain, il restait dans l'inaction, ce qui indignait ses soldats. Déjà ils ne se cachaient plus; on les entendait dire publiquement « qu'on n'ignorait pas qui avait laissé échapper de Moguntiacum les « cohortes bataves, fermé les yeux sur les entreprises de « Civilis, sollicité l'invasion des Germains; qu'Antonius « Primus n'avait pas plus contribué qu'Hordéonius aux

1. Machinas etiam, insolitum sibi... perfugæ captivique docebant struere. Tac., Hist. IV, 23.

« succès de Vespasien ; que des guerres et des haines 69
« ouvertes qu'on repoussait ouvertement étaient cent fois « préférables à la fraude et à l'artifice qui, se cachant « dans l'ombre, portaient des coups bien plus sûrs; que « le soldat avait deux ennemis, Civilis sur le champ de « bataille, et Hordéonius ordonnant de sa chambre et « de son lit tout ce qui convenait à Civilis. Pourquoi, « s'écriaient alors les plus emportés, pourquoi souffrir « qu'un seul homme vieux et infirme dispose des bras et « des armes de tant de braves gens? Ne vaut-il pas mieux, « par la mort du traître, soustraire notre fortune et notre « valeur à une influence qui nous perd? » Tels étaient les discours par lesquels ils s'excitaient entre eux, lorsqu'une lettre de Vespasien vint ajouter à leurs emportements. Hordéonius, dans l'impossibilité d'en faire mystère, la lut publiquement aux soldats, et il envoya pieds et poings liés à Vitellius ceux qui la lui avaient apportée.

Ayant un peu calmé les esprits, il se mit en route pour Bonn sur les pas de Vocula. Il y trouva les soldats de la première légion encore plus courroucés contre lui que sa propre armée; ils l'accusaient de leur défaite récente. « C'était par son ordre, disaient-ils, qu'ils avaient « marché contre les Bataves, sur la promesse que ses « légions à lui partiraient de Moguntiacum ; c'était par sa « trahison qu'ils avaient été taillés en pièces, les secours « n'étant point arrivés; il laissait ignorer leur situation « aux autres armées; il la cachait à leur empereur, « tandis que, avec le concours de tant de provinces, il « eût été si facile d'étouffer un mal qui ne faisait que de « naître. » Hordéonius lut devant toutes les légions réunies les copies des lettres qu'il avait écrites dans les Gaules, en Espagne et en Bretagne, pour demander assis-

69 tance, et il établit, par une condescendance impolitique, que les dépêches seraient remises désormais aux porte-aigle des légions, par qui les soldats en prendraient lecture avant les généraux. Il fit alors mettre aux fers un des séditieux, non qu'il n'y eût qu'un seul coupable, mais pour donner preuve de quelque autorité. L'armée ensuite marcha de Bonn vers la colonie Agrippinienne, où arrivaient de tous côtés des renforts de la Gaule septentrionale, toujours attachée à Vitellius[1]. Cependant, l'esprit de révolte n'était point étouffé dans les légions, et la punition d'un seul homme ne produisait aucune terreur; au contraire, ce soldat mis aux fers était le premier à charger le lieutenant impérial comme son complice : il se disait l'agent d'Hordéonius et de Civilis, et c'était, affirmait-il, pour ensevelir dans l'ombre la vérité, qu'on voulait le perdre. Vocula, dans cet instant critique, déploya une fermeté admirable; montant sur son tribunal, il fit saisir et supplicier le soldat, malgré la violence de ses cris; les séditieux intimidés se turent, et Vocula fut recompensé de son courage par l'estime générale. Sur les instances de toute l'armée, qui le demanda pour chef, Hordéonius lui remit le commandement.

Mais, outre ce levain de discorde, mille causes ulcéraient les esprits : le manque de vivres, et la solde qui n'était point payée; les provinces éloignées des Gaules qui refusaient le tribut et l'enrôlement[2]; une sécheresse inouïe qui permettait à peine au Rhin de porter des bateaux; la difficulté d'approvisionner les camps; enfin

1. Effluentibus auxiliis Gallorum, qui primo rem romanam enixe juvabant. Id., ibid., 25.

2. Delectum tributaque Galliæ aspernantes. Id., ibid., 26.

les postes d'auxiliaires belges qu'il avait fallu disposer 69
tout le long du fleuve, pour en défendre les gués, ce qui diminuait encore les subsistances en multipliant les consommateurs. Ces esprits superstitieux attachaient d'ailleurs des idées sinistres à la sécheresse qui tarissait les eaux, comme si les fleuves mêmes, ces vieilles barrières de l'Empire, commençaient aussi à l'abandonner[1].

Cependant ils continuèrent leur route vers Vétéra; lorsqu'ils furent arrivés à Novesium[2], ils rallièrent la seizième, et Hérennius Gallus, lieutenant de cette légion, fut associé à Vocula dans le commandement général. Ils se trouvaient alors très-près de l'ennemi; mais, n'osant point marcher droit à lui, ils campèrent dans un lieu nommé Gelduba[3]. Là, les deux chefs s'attachèrent à raffermir le courage du soldat et à l'endurcir à la fatigue; et afin de l'animer encore par l'appât du butin, Vocula mena une partie de l'armée aux environs, sur le territoire des Gugernes, qui étaient entrés dans l'alliance de Civilis; le reste demeura dans le camp sous les ordres de Gallus.

Par hasard, un navire chargé de blé s'était engravé non loin du camp : les Germains travaillaient à le tirer de leur côté; Gallus ne le voulut pas souffrir, et il détacha une cohorte. Les Germains renforcèrent aussi leur détachement, et insensiblement de nouvelles troupes se joignant aux premières, on en vint à une bataille, et les Germains, après un grand carnage des légions, enlevèrent le navire. Alors les vaincus, suivant leur habitude,

1. Tanquam nos amnes quoque, et vetera imperii munimenta desererent. Tac., Hist., IV, 26.

2. Aujourd'hui Nuys.

3. Aujourd'hui Gelb.

69 accusèrent non leur propre lâcheté, mais la perfidie du commandant : ils l'arrachent de sa tente, ils mettent ses vêtements en pièces, ils l'accablent de coups, ils le somment de déclarer ses complices et le prix auquel il a vendu l'armée. Leur fureur contre Hordéonius se réveille alors. Ils le nomment l'auteur du crime, l'autre n'en est que l'instrument : enfin, épouvanté de toutes les menaces qu'on faisait de le tuer, Gallus en vint à reprocher lui-même de la trahison à Hordéonius. Gallus, jeté en prison, n'en sortit qu'à l'arrivée de Vocula. Celui-ci, dès le lendemain, eut assez d'autorité pour faire mettre à mort les provocateurs de la sédition, tant cette armée offrait un contraste bizarre de soumission et de licence ! Le simple soldat était dévoué à Vitellius ; tout ce qui avait un grade penchait pour Vespasien : de là cette alternative de crimes et de supplices, et ce mélange de fureur et d'obéissance[1].

La puissance du chef batave prenait un accroissement immense par l'adjonction de la Germanie tout entière, et il employa ses nouveaux alliés à faire des courses sur les terres des Belges, amis de Rome. Les uns eurent ordre de tomber sur les Ubes et sur les Trévires ; les autres, de passer la Meuse et d'aller désoler les Ménapes, les Morins, et toute cette frontière de la Gaule. Les Germains traitèrent avec le plus d'animosité et de barbarie la nation ubienne, parce que, germaine d'origine, elle avait abjuré sa patrie au point d'adopter le nom romain de *Colonie d'Agrippine :* ses cohortes furent taillées en pièces dans le bourg de Marcodurum[2]. En revanche, les Ubes n'eurent point de repos qu'ils

1. Tac., Hist., IV, 27.
2. Duren, dans le duché de Juliers.

n'eussent pillé à leur tour la Germanie; heureux 69
d'abord, ils finirent par être enveloppés et défaits; en général, dans toute cette guerre, leur fortune ne répondit pas à leur dévouement pour Rome. Plus fort par l'affaiblissement des Agrippiniens, et plus entreprenant par le succès, Civilis reprit le dessein d'attaquer de vive force Vétéra, qu'il bloquait toujours. Il avait eu soin de doubler les gardes, afin qu'il ne se glissât dans le camp romain aucun avis secret du secours qui était déjà si proche. Pour l'assaut qu'il méditait, il chargea les Bataves de la conduite des machines et des travaux, et les Germains de l'attaque des retranchements; quoique repoussé d'abord, il recommença le combat, ayant assez de troupes pour en sacrifier. La nuit même ne le fit point cesser.

Les soldats de Civilis avaient allumé de grands feux, autour desquels ils mangeaient tous ensemble, et à mesure que le vin les échauffait, ils se portaient au combat avec une témérité folle, car leurs traits dans l'obscurité étaient perdus: au contraire, les Romains, qui les découvraient en plein, choisissaient, pour les frapper, ou les plus braves ou ceux qui portaient les signes distinctifs d'un haut grade. Civilis s'en aperçut, et fit éteindre les feux, afin que tout fût livré à la confusion de la nuit[1]. Ce ne fut dès lors qu'un tumulte confus et effrayant: on ne voyait ni à frapper, ni à parer. Là d'où partait un cri, on se tournait, on dirigeait son arc; la valeur ne servait plus, le sort mêlait tout, et souvent les plus braves périssaient par la main des lâches. Les Bataves montrèrent une fureur aveugle; le soldat romain,

1. Restincto igne, misceri cuncta tenebris et armis jubet. Tac., Hist., IV, 29.

69 mieux instruit du péril, jetait des pieux ferrés, de gros quartiers de roche, et point au hasard ; lorsque le bruit des sapeurs, ou les échelles qu'on plantait, l'avertissaient de la présence de l'ennemi, il le renversait avec le bouclier, il le suivait avec le javelot : plusieurs, qui étaient parvenus sur la muraille, furent percés à coups de poignard. Ces travaux ayant ainsi rempli toute la nuit, le jour ouvrit une nouvelle scène de combats.

Les Bataves avaient élevé une tour à deux étages ; mais comme ils l'approchaient de la porte prétorienne (c'était l'endroit le plus accessible), les légionnaires firent jouer des pièces de bois énormes, et lancèrent des poutres qui la mirent en débris : tous ceux des assiégeants qui se trouvaient au haut furent écrasés ; et dans ce moment de désordre, une sortie brusque eut un plein succès. Les légions surpassaient de beaucoup les Bataves en art et en habileté ; elles leur opposaient des machines en bien plus grand nombre. Une entre autres intimida singulièrement les assiégants : c'était une bascule légèrement suspendue et très-mouvante, qui, en s'abaissant subitement, saisissait à leur vue un ou plusieurs des leurs, les enlevait en l'air, et, en retombant de l'autre côté, les renversait dans le camp. Civilis, désespérant de forcer la place, reprit le blocus, redoublant d'ailleurs les négociations et les promesses pour ébranler la foi des légions.

Tandis que Civilis couvrait ainsi du nom de Vespasien une guerre qui avait pour but la délivrance de son pays, la cause de Vespasien triomphait de l'autre côté des Alpes. Antonius Primus avait écrasé les vitelliens sous les murs de Crémone, dans deux batailles décisives ; et la haute Italie, ainsi que la Gaule narbonnaise, avait aussitôt reconnu le nouvel empereur. L'Éduen Julius

Calénus et le Trévire Alpinus Montanus, préfet de cohorte, qui avaient assisté aux combats de Crémone dans les rangs des vaincus, furent envoyés par Primus aux armées germaniques pour en annoncer la nouvelle et en porter au besoin témoignage. Hordéonius, d'après les dépêches des chefs victorieux, commanda à ses troupes de prêter serment à Vespasien : cet événement fit sur les esprits des impressions diverses.

Les auxiliaires gaulois, qui n'avaient dans le fond ni amour ni haine pour Vitellius, et qui servaient sans affection, enchaînés par leurs préfets, prirent aisément leur parti [1] : les vieux légionnaires balançaient. Toutefois, sur l'injonction d'Hordéonius, sur les instances des tribuns, ils prononcèrent le serment, mais d'un air et d'un cœur contraints ; ils répétaient bien distinctement tous les mots, excepté celui de Vespasien ; alors ils hésitaient, et le murmuraient tout bas ; la plupart même l'omirent entièrement. Hordéonius lut ensuite en pleine assemblée des lettres de Primus à Civilis , elles irritèrent les soupçons du soldat, parce qu'on semblait y traiter Civilis en allié, et les légions en ennemies. Ces nouvelles ayant passé aussitôt au camp de Gelduba, les soldats y dirent et firent les mêmes choses, et députèrent Montanus à Civilis pour lui ordonner de déposer les armes, et de ne plus couvrir les desseins d'un ennemi du masque d'un allié ; car, s'il avait eu en vue de servir Vespasien, l'objet était rempli.

Montanus se rendit près de Civilis, au blocus de Vétéra, et lui exposa l'objet de sa mission. Civilis d'abord

1. Auxilia e Gallia, quis nec amor, nec odium in partes, militia sine affectu, hortantibus præfectis, statim à Vitellio desciscunt. Tac., Hist., IV, 31.

69 recourut à des réponses vagues et obscures ; mais, ayant démêlé dans le député trévire une âme ferme et élevée, et un caractère fait pour les entreprises hasardeuses, il s'ouvrit à lui sans plus de détours. Après avoir commencé par des plaintes et par l'énumération de tout ce qu'il avait couru de périls pendant vingt-cinq années dans les camps romains : « J'ai recueilli, dit-il, un digne fruit de « mes travaux, la mort pour mon frère, et des fers pour « moi ! Penses-tu que le droit des nations me prescrive « d'épargner ces barbares qui, tous, avec des cris affreux, « sollicitèrent mon supplice ? Mais vous, Trévires, et « tous tant que vous êtes, âmes d'esclaves, quel prix « attendez-vous des flots de sang que vous avez versés, « sinon un service ingrat, des tributs éternels, des « verges, des haches, et tout ce qu'on endure avec des « maîtres[1] ? Me voilà, moi, simple préfet d'une seule « cohorte, voilà mes Bataves, faible portion des Gaules, « qui avons bravé le vain épouvantail de ces camps « immenses, qui avons détruit les uns, qui tenons les « autres investis et pressés par le fer et par la faim. Que « risquons-nous à montrer de l'audace ? Victorieux, « nous redeviendrons libres ; vaincus, nous resterons ce « que nous sommes. » Les discours de Civilis firent sur Montanus une impression profonde ; il prit congé de lui ; mais, de retour à Gelduba, il ne parla que du peu de fruit de sa mission ; le reste demeura caché dans le secret de son âme.

Civilis avait retiré de sa conférence avec Montanus un redoublement de confiance ; instruit de toutes les

1. Vos autem, Treveri, ceteræque servientium animæ, quod præmium effusi toties sanguinis exspectatis, nisi ingratam militiam, immortalia tributa, virgas, secures et dominorum ingenia? Tac., Hist., IV, 32.

divisions qui régnaient au camp romain, de la mésin- 69
telligence des chefs et des soldats, il forma le hardi projet de surprendre Vocula dans Gelduba. Il fit partir secrètement, sous la conduite de Julius Maximus et de Claudius Victor, fils de sa sœur, les vieilles cohortes bataves et l'élite des Germains, lui, restant au blocus de Vétéra. L'expédition enleva, en passant à Asciburgium [1], les quartiers d'une division de cavalerie ; de là, elle fondit sur le camp de Vocula si brusquement, que celui-ci n'eut le temps ni de haranguer ses troupes, ni de développer ses lignes. Tout ce qu'il put faire dans une alarme si subite, fut de recommander qu'on fortifiât le centre en y postant les légionnaires ; quant aux auxiliaires, ils se jetèrent confusément sur les ailes. La cavalerie marcha en avant ; mais, reçue par un ennemi serré et en bon ordre, elle tourna le dos et se replia sur les légions. Ce fut plutôt une boucherie qu'un combat ; les cohortes nerviennes, soit par peur, soit par défection, ayant laissé les flancs romains à découvert, les Bataves pénétrèrent jusqu'aux légions, qui, après avoir perdu leurs enseignes, se laissaient culbuter en dedans des retranchements, lorsque tout à coup un secours inattendu changea la face des choses. Des cohortes de Vascons [2], enrôlées autrefois par Galba, et depuis envoyées comme renfort aux légions de Germanie, arrivèrent sur ces entrefaites ; ayant entendu le cri des combattants, elles hâtèrent le pas, tombèrent par derrière et à l'improviste sur la troupe de Claudius Victor, et mirent l'épouvante dans ses rangs ; les uns s'imaginant que c'était le corps de Novesium, les autres celui de Mogun-

1. Aujourd'hui Asburg.

2. Vasconum lectæ a Galba cohortes ac tum accitæ. Tac., Hist., IV, 33.

69 tiacum qui accourait tout entier. Cette erreur rendit le courage aux Romains ; ce qu'il y avait de plus intrépide dans l'infanterie batave fut écrasé : la cavalerie germaine se retira avec les enseignes et les prisonniers qu'on avait enlevés au commencement. Dans cette journée, le nombre des morts fut plus considérable du côté des Romains ; mais ils perdirent leurs plus mauvaises troupes, tandis que l'élite des Bataves succomba[1].

Les deux généraux commirent la même faute ; ils s'attirèrent leur malheur, et manquèrent à leur fortune. Civilis, s'il eût porté au combat de plus grandes masses, n'eût jamais pu être enveloppé par les faibles cohortes vasconnes, et il eût détruit le camp qu'il avait forcé. De son côté, Vocula ne prit aucun soin pour être informé de l'approche de son ennemi ; ce qui fit qu'à peine sorti, il fut battu ; son peu de confiance dans le succès qu'il venait de remporter lui fit perdre aussi plusieurs jours avant de marcher sur Vétéra, qu'il eût pu immédiatement délivrer du blocus. Dans l'intervalle, Civilis avait cherché à surprendre les assiégés, en leur répétant qu'ils étaient désormais sans ressource, et qu'une victoire éclatante avait couronné son entreprise. Il faisait promener en triomphe autour des retranchements les enseignes enlevées à Gelduba, et étalait ses prisonniers. L'un d'eux, par un courage héroïque, osa élever la voix et déclarer à ses compatriotes la vérité, malgré les menaces des Germains, qui le percèrent sur-le-champ de mille coups, ce qui donna plus de créance à ses paroles. D'ailleurs les dévastations et l'embrasement des villages, qu'on voyait tout en feu, annonçaient asssez l'approche d'une armée victorieuse : c'était Vocula et ses légions. Arrivé devant Vétéra,

1. Tac., Hist., IV, 33.

le général romain ordonna de planter les enseignes et 69
d'établir un fossé et un rempart, afin que les soldats, déposant leurs bagages dans l'enceinte du camp, combattissent plus librement. A cet ordre, il s'éleva des rangs un cri terrible contre le général : les légionnaires demandaient le combat en menaçant. Sans prendre même le temps de se ranger en bataille, tout en désordre et fatigués, ils commencèrent l'attaque. Civilis n'avait pas hésité à s'approcher, ne se fiant pas moins aux fautes de l'ennemi qu'à la valeur des siens. La fortune même se déclarait pour lui, lorsque les assiégés, qui voyaient tout du haut du rempart, sortirent à la fois par toutes les portes ; et par hasard, Civilis ayant été renversé de cheval, on crut dans l'une et l'autre armée qu'il était blessé ou mort : ce bruit inspira autant de frayeur aux Bataves que d'ardeur aux Romains, et le siége fut levé [1].

Cependant Vocula, au lieu de poursuivre les fugitifs, augmenta les fortifications de Vétéra, comme si ce camp eût été menacé d'un second siége. Tant de victoires qu'il gâtait le firent soupçonner de vouloir éterniser la guerre. Rien ne fatiguait autant les armées romaines que le manque de vivres. Les bagages des légions et la multitude des vivandiers et des valets furent envoyés à Novesium, d'où l'on devait ramener par terre des blés ; car l'ennemi était maître du fleuve. Le premier convoi passa tranquillement. Civilis n'était pas encore remis de sa chute, lorsqu'il sut qu'on en avait fait partir un second pour le même lieu, et que les cohortes chargées de le protéger marchaient, comme en pleine paix, les soldats clair-semés autour des enseignes, les armes dans les chariots, tous courant de côté et d'autre ; il les

1. Tac., Hist., IV, 34.

69 attaqua en bon ordre, après avoir fait occuper d'avance les ponts et les défilés. On se battit sur une longue file et avec un succès balancé jusqu'à ce que la nuit terminât le combat. Les cohortes gagnèrent Gelduba, dont le camp subsistait encore et avait une petite garnison. Tout faisait prévoir que le retour serait très-dangereux pour les troupes romaines, embarrassées de bagages et intimidées. Vocula se mit en marche pour les rejoindre avec son armée, qu'il renforça de mille hommes d'élite pris dans la cinquième et dans la quinzième légion, lesquelles avaient soutenu le siége de Vétéra : soldats indomptables et ulcérés contre leurs généraux. Il en partit plus que le chef n'en avait commandé, et ouvertement, tout le long de la route, ils protestaient avec fureur qu'ils n'endureraient plus désormais la trahison des lieutenants et la famine. D'un autre côté, ceux qui étaient restés dans Vétéra criaient qu'en emmenant une partie des légions on les avait sacrifiés : de là une double sédition, les uns redemandant le retour de Vocula, les autres s'y opposant[1].

Civilis vint remettre le siége devant Vétéra : Vocula s'était retiré à Gelduba; il passa ensuite à Novesium. Civilis s'empara de Gelduba, et peu de temps après il donna non loin de Novesium un combat de cavalerie où il eut l'avantage. Mais ce n'était pas seulement le malheur qui animait les soldats romains à la perte des généraux, la bonne fortune avait sur eux la même influence : à peine renforcés par ce détachement de la cinquième et de la quinzième légion, ils demandèrent la gratification promise par Vitellius : ils savaient que cet empereur avait envoyé de l'argent, et Hordéonius, sans se faire trop presser, le distribua au nom de Vespasien. Ce fut le

1. Tac., Hist., IV, 35.

principal aliment de la sédition. S'abandonnant aux 69
débauches et aux festins, dans des conciliabules nocturnes, les soldats se plaignent, s'excitent, rallument leur ancienne fureur contre Hordéonius; et personne parmi les lieutenants ou les tribuns n'osant leur résister (car la nuit leur avait fait perdre toute honte), ils se précipitent sur sa tente, l'arrachent de son lit et le massacrent[1]. Ils réservaient le même sort à Vocula, si, déguisé en esclave, il n'eût profité de l'obscurité pour se sauver sans être reconnu. Sitôt que l'emportement eut fait place à la peur, ils envoyèrent des centurions avec des lettres pour aller dans toutes les cités gauloises solliciter des secours en hommes et en argent.

Civilis ne laissa pas à ces secours le temps d'arriver, il parut à l'improviste devant le camp. Ces troupes sans chef coururent aux armes tout en désordre, les jetèrent l'instant d'après, et prirent la fuite. Des revers naquit la discorde : la quatrième et la dix-huitième légion, qui composaient l'armée du haut Rhin, se détachèrent des autres pour former un parti séparé. Elles rétablirent toutefois dans leur camp, ainsi que l'armée du bas Rhin, les images de Vitellius, quoique Vitellius fût déjà mort, et les cantons les plus voisins de la Belgique, soit de gré, soit de force, imitèrent leur exemple; puis ces deux légions, changeant encore et se repentant, allèrent, ainsi que la première, trouver Vocula, le replacèrent à leur tête, renouvelèrent le serment à Vespasien, et de là marchèrent au secours de Moguntiacum, assiégé par des bandes de Germains. Mais ces bandes pillardes avaient

1. Effusi in luxum et epulas et nocturnos cœtus, veterem in Hordeonium iram renovant : nec ullo legatorum tribunorumve obsistere auso (quippe omnem pudorem nox ademerat), protractum e cubili interficiunt. Tac., Hist., IV, 36.

69 déjà été battues par les Trévires, aidés des postes romains : les Trévires, pour arrêter les incursions des tribus transrhénanes, avaient construit sur leur frontière une muraille bordée d'un retranchement, et de là ils faisaient une guerre acharnée aux Germains[1].

Cependant le parti vitellien en Italie succombait, non sans une résistance vigoureuse ; Rome était le théâtre de luttes sanglantes, pendant lesquelles le Capitole fut incendié, et Primus, comme dans une ville prise d'assaut, proclama Vespasien sur des monceaux de cadavres. La nouvelle de ces catastrophes vint alimenter au delà des Alpes l'agitation déjà violente des esprits. Les anti-vitelliens rappelèrent avec une joie superstitieuse le pronostic qui avait annoncé, quelques mois auparavant, la chute prochaine de Vitellius, quand un coq était venu s'abattre sur sa tête, dans le forum de Vienne : l'origine de Primus et son surnom de *Bec* paraissaient mettre en pleine évidence la réalité du présage[2]. Mais ce qui produisit l'impression la plus profonde, ce fut l'embrasement du Capitole. « Nos pères, disait-on, prirent jadis et « brûlèrent Rome, mais le Capitole resta debout, et Rome « se releva de ses cendres : aujourd'hui le Capitole et le « temple de Jupiter ne sont plus. Cet événement n'a rien « de fortuit; signe manifeste de la colère divine, il est le « terme que les destins ont marqué à la puissance de « Rome[3]. » On vit alors de toutes parts les druides sortir des retraites sauvages où la persécution de Claude les avait relégués, et reparaître en triomphe dans les villes,

1. Loricam vallumque per fines suos Treveri struxere, magnisque invicem cladibus cum Germanis certabant. Tac., Hist., IV, 37.

2. Suet., Vitell., 18.

3. Captam olim a Gallis Urbem; sed, integra Jovis sede, mansisse imperium... Tac., Hist., IV, 54.

avec les bardes, les chants prophétiques, les immolations 69
humaines, et l'attirail ressuscité du vieux fanatisme. Donnant aux idées qui travaillaient la multitude l'autorité de leur parole infaillible, ils annoncèrent au nom du ciel « que l'empire romain était fini ; que l'*empire gau-* « *lois* commençait, et que l'heure était venue où la pos- « session des choses humaines devait passer aux nations « transalpines [1]. » En même temps que ces promesses d'en haut soutenaient la ferveur des croyants, d'autres bruits d'une autre nature venaient animer les hommes plus froids et moins crédules. On parlait d'insurrections des Sarmates et des Daces contre les légions de Pannonie et de Mésie : on en disait autant de la Bretagne. On assurait aussi que les généraux des troupes gauloises alors en Italie avaient tenu conseil entre eux, et déclaré qu'ils ne perdraient point de vue les intérêts de leur patrie, si les guerres domestiques et les bouleversements continuaient d'affaiblir l'empire romain [2]. Les motifs politiques agissaient principalement sur les cités de l'est, qui redoutaient et s'efforçaient de comprimer le fanatisme populaire ; quelques-unes même, comme les Séquanes, refusèrent d'entrer dans aucune ligue contre Rome et contre l'ordre de choses créé par la conquête. En revanche, les peuples du nord et de l'ouest se précipitèrent aveuglément dans le projet d'un affranchissement politique et religieux, d'un retour complet à l'ancienne civilisation nationale ; ils rêvèrent même cet empire universel dont

1. Fatali nunc igne signum cœlestis iræ datum, et possessionem rerum humanarum transalpinis gentibus portendi, superstitione vana Druidæ canebant. Tac., Hist., IV, 54.

2. Primores Galliarum... pepigisse, ne deessent libertati, si populum romanum continua bellorum civilium series et interna mala fregissent. Id., ibid.

69 les prêtres berçaient leur vanité. Sans doute plusieurs des chefs belges nourrissaient une arrière-pensée, et la suite le prouva bien ; mais ils agirent d'abord dans le sens des masses, dont ils feignirent de partager les espérances et le but; aussi ce fut dans la Belgique que la cause de l'*empire gaulois* trouva le plus d'activité, de dévouement et de constance.

Avant que le massacre d'Hordéonius eût jeté les légions rhénanes dans une entière anarchie, les Trévires avaient montré en apparence beaucoup d'attachement aux Romains; il n'avait rien transpiré qui pût faire soupçonner de leur part une défection. Hordéonius mort, on vit aller et venir de fréquents courriers entre Civilis et Classicus, préfet de la cavalerie trévire auxiliaire; Classicus, en naissance et en talents, l'emportait sur la plupart des Belges : son extraction était royale, et sa race illustre dans la paix comme dans la guerre ; il se vantait d'être par ses aïeux l'ennemi du peuple romain bien plus que son allié[1]. Il avait pour compagnons de guerre et pour confidents de ses projets, Julius Tutor, Trévire ainsi que lui, et préposé par Vitellius à la défense d'une partie de la rive du Rhin, et le Lingon Julius Sabinus. Sabinus, naturellement vain, se repaissait encore de la chimère d'une descendance glorieuse, parce que sa bisaïeule avait plu à Jules César, au temps de la guerre gauloise, et que leur adultère avait fait du bruit[2]. Tous trois sondèrent en secret l'esprit des troupes auxiliaires et des peuples belges et germains des bords du Rhin; et sitôt qu'ils eurent lié à leurs projets plusieurs chefs influents, ils

1. Ipse e majoribus suis hostis populi romani, quam socius, jactabat. Tac., Hist., IV, 55.

2. Proaviam suam divo Julio, per Gallias bellanti, corpore atque adulterio placuisse. Id., ibid.

s'assemblèrent dans la colonie Agrippinienne, dans une 69
maison particulière, car la masse des Ubes était encore bien éloignée de pareils desseins. Cependant il se trouva plusieurs notables de cette nation, ainsi que des Tungres; mais le plus grand nombre furent des Belges, principalement Trévires et Lingons.

L'assemblée se montra pleine d'enthousiasme; on y délibéra peu, tant la confiance semblait fermement établie, tant d'ailleurs pressait la nécessité d'agir. « Que tar« dons-nous? s'écriait-on; la rage des discordes possède « le peuple romain; voilà ses légions massacrées les unes « par les autres, l'Italie dévastée, Rome prise; toutes les « armées extérieures ont chacune leur guerre qui les « absorbe : il nous suffit pour le moment de garder et de « fortifier les Alpes. Notre liberté une fois consolidée, « nous n'aurons plus qu'à fixer à notre puissance le « terme que nous voudrons y mettre[1]. » Ces discours eurent l'assentiment général, et l'assemblée ne montra d'indécision qu'à l'égard des légions du Rhin. Plusieurs opinaient pour s'en défaire, pour tuer des séditieux perfides, souillés du sang de leurs généraux; mais les raisons de clémence prévalurent: « En perdant l'espoir « du pardon, leur opiniâtreté, pensait-on, s'irriterait. Il « valait mieux les attirer dans les intérêts de la Gaule; « quand on aurait fait disparaître les commandants, la « multitude, liée par le crime et par l'espérance de l'im« punité, céderait sans peine. »

Tel fut le résultat de cette première assemblée : les conjurés retournèrent à leurs postes et continuèrent dans leur feinte soumission, afin de mieux surprendre Vocula.

1. Despecturas Gallias, quem virium suarum terminum velint. Tac., Hist., IV, 55.

69 Toutefois les avis ne manquèrent point à ce général; c'était la force pour réprimer qui lui manquait, avec des légions si incomplètes et si peu sûres. Placé entre des soldats suspects et des ennemis cachés, ce qu'il crut le plus convenable pour le moment, fut de se défendre comme on l'attaquait. Dissimulant donc aussi, il se replia vers la colonie Agrippinienne. Là, il vit arriver Labéo, qui, arrêté par Civilis, comme nous l'avons dit, et envoyé dans la Frise, avait gagné ses gardes, et s'était sauvé; il se faisait fort, moyennant quelques troupes qu'on lui fournirait, d'aller chez les Bataves, et de ramener la majeure partie de la nation à l'alliance romaine. Vocula lui donna un très-petit corps d'infanterie et de cavalerie, avec lequel il ne put rien entreprendre chez les Bataves mêmes : il séduisit quelques bandes nerviennes et bétasiennes avec lesquelles il inquiéta les Caninéfates par des incursions furtives, qui ne méritaient pas le nom de guerre. Pour Vocula, entraîné par les insinuations des chefs gaulois, il marcha contre Civilis, qui bloquait toujours Vétéra[1].

Il n'était pas loin de la place, lorsque Classicus et Tutor, prenant les devants, sous prétexte d'observer l'ennemi, s'abouchèrent avec le chef germain; puis, se détachant des légions, ils allèrent camper et se retrancher séparément. Vocula eut beau se répandre en menaces et en invectives, et s'écrier « que les guerres civiles n'avaient pas « affaibli la puissance romaine, au point de la rendre « méprisable à des Trévires et à des Lingons; qu'il restait « à Rome des provinces fidèles, des armées victorieuses, « sa fortune, et des dieux vengeurs; que pour faire tom- « ber jadis Sacrovir et les Édues, tout récemment Vindex

1. Tac., Hist., IV, 56.

« et les Gaules, il n'avait fallu chaque fois qu'un seul 69
« combat; que les mêmes dieux, que la même destinée, « puniraient encore les infracteurs des traités; que le « divin César et le divin Auguste avaient mieux connu « les Gaulois; que c'était Galba, en supprimant leurs tri- « buts, qui leur avait soufflé cet esprit de rébellion [1]; qu'ils « étaient ennemis maintenant, parce qu'on les traitait « avec douceur; qu'une fois ruinés et dépouillés, ils rede- « viendraient amis [2]. » Ces déclamations ne produisirent aucun effet. Alors Vocula rebroussa chemin, et se retira à Novesium.

Les troupes gauloises, suivant sa marche, vinrent camper pacifiquement à deux milles de lui sous l'étendard nouveau de l'*empire des Gaules*. A cette proximité, les légionnaires romains, centurions et soldats, ne cessant d'aller et de venir d'un camp à l'autre, il s'établit entre les deux armées des pourparlers et des propositions d'alliance [3]. « Toutes nos cités s'arment pour la liberté, « disaient les Gaulois; si vous persistez dans la guerre, « c'en est fait de vous, vous êtes perdus sans ressource. « Et quand, par impossible, vous seriez vainqueurs, réflé- « chissez à votre inévitable destinée; n'avez-vous pas « brisé les images de Vespasien? Et l'ami de cet empe- « reur, le lieutenant qui le proclama au milieu de vous, « Hordéonius, qu'en avez-vous fait? Déjà sans doute les « légions de l'Illyrie et de l'Orient sont en marche pour « vous décimer; osez vous soustraire à tant d'humilia-

1. Galbam et infracta tributa hostiles spiritus induisse. Tac., Hist., IV, 57.

2. Hostes, quia molle servitium : quum spoliati exutique fuerint, amicos fore. Id., ibid.

3. Illuc commeantium centurionum militumque emebantur animi, ut romanus exercitus in externa verba juraret. Id., ibid.

69 « tion ! Quand l'Italie appartient à vos ennemis, écoutez « la Gaule qui vous offre un refuge. Prêtez serment à la « patrie adoptive, au sein de laquelle vous avez vécu tant « d'années, et qui vous a aidés à élever un empereur de « votre choix. Depuis si longtemps vos compagnons d'ar- « mes et vos alliés, les Gaulois, vous demandent d'être « leurs frères. » Des discours de ce genre, répétés chaque jour, ébranlaient le soldat romain ; le danger présent, la honte du passé, la haine de Vespasien, la crainte de ses vengeances, décidèrent enfin les légions de Novesium : elles promirent de prêter serment à l'empire des Gaules, et s'engagèrent à tuer d'abord et à mettre aux fers leurs généraux. Le complot ne fut pas tellement secret, que Vocula ne le découvrît ; ses amis lui conseillaient de fuir sans délai ; mais lui, après avoir tenté vainement de ramener ses soldats au devoir, se retira dans sa tente et songea à quitter la vie. Ce furent ses affranchis et ses esclaves qui l'empêchèrent de prévenir ainsi une mort plus violente, car Classicus ne tarda point à lui envoyer Æmilius Longinus, déserteur de la première légion, qui le massacra au milieu du camp. Pour les deux lieutenants Mummius et Hérennius, on se contenta de les mettre aux fers et de les traîner ainsi au camp gaulois.

C'était le gage de l'accession définitive des légions. Classicus arriva bientôt, orné des décorations des lieutenants impériaux [1], et faisant porter près de lui les étendards de la Gaule. Quoiqu'il fût d'usage en pareil cas de prononcer une harangue, et que le chef trévire en eût préparé une, son trouble était si grand, qu'il ne put prononcer d'autres mots que la formule du serment ;

1. Sumptis romani imperii insignibus, in castra venit. Tac., Hist., IV, 59.

elle portait : *pour l'empire des Gaules*[1]. Il fit ensuite des 69
promotions; entre autres, il éleva aux premiers grades l'assassin de Vocula ; les plus zélés dans la cause gauloise furent tous généreusement récompensés. Il partagea alors avec Tutor la conduite des opérations ultérieures. Tutor investit brusquement la colonie Agrippinienne, ainsi que les garnisons des forts du haut Rhin, et il les contraignit successivement à prêter serment à la Gaule. Le préfet du camp et les tribuns cantonnés à Moguntiacum s'y étant refusés, Tutor fit chasser le premier et tuer les seconds. Restait encore l'armée du bas Rhin, principalement Vétéra, que Civilis assiégeait toujours. Classicus y envoya des légionnaires assermentés à la Gaule, les chargeant de promettre merci aux assiégés, s'ils imitaient la conduite de leurs compagnons, sinon point de quartier : ils seraient voués au glaive, à la famine, aux plus horribles extrémités ; les députés ajoutèrent à ces menaces l'autorité de leur propre exemple. Les assiégés étaient cruellement partagés entre la fidélité à leurs drapeaux et le besoin le plus impérieux : pendant que dura leur indécision, les aliments de toute espèce achevèrent de leur manquer. Ayant consommé les bêtes de somme et les chevaux, ils se rejetèrent sur les animaux les plus dégoûtants, dont la nécessité leur fit une ressource ; enfin, réduits à manger des branches, des racines d'arbres, et l'herbe qui croissait entre les pierres des retranchements, ils députèrent vers Civilis pour demander la vie. Avant de vouloir rien entendre, les chefs gaulois insistèrent pour qu'ils jurassent obéissance à l'empire des Gaules[2], et Civilis se réserva le

1. Juravere qui aderant pro imperio Galliarum. Tac., Hist., IV, 59.

2. Neque ante preces admissæ, quam in verba Galliarum jurarent. Id., ibid., 60.

69 pillage du camp. Tout fut accepté et les Romains obtinrent de partir. Civilis leur donna des gardes qui retinrent l'argent, les valets, les bagages, et qui, après les avoir ainsi dépouillés, les suivirent encore. A cinq milles environ, pendant qu'ils marchaient sans précaution, ils furent attaqués brusquement par les Germains ; les plus braves se firent tuer sur la place ; beaucoup périrent dans la fuite ; les autres regagnèrent le camp. Civilis se plaignit fortement, et fit aux Germains des reproches vifs et publics. Y eut-il perfidie de sa part? y eut-il impuissance de contenir ces hommes sauvages irrités par une longue résistance ? C'est ce qui ne fut point éclairci. Le camp pillé, les Germains y mirent le feu, et tous ceux qui avaient survécu au combat furent la proie des flammes.

CHAPITRE III.

Ambition de Civilis. — Véléda; ses prophéties, son autorité. — Succès de l'empire gaulois sur les bords du Rhin. — Sabinus se fait proclamer César; il est battu par les Séquanes; sa retraite sur le territoire des Lingons. — Divisions parmi les cités. — Assemblée générale des Gaules; le Trévire Tullius Valentinus et le Rémois Julius Auspex. — Arrivée d'une armée romaine. — Défection des cités de l'est; revers et constance des Belges. — Discours de Cérialis aux Trévires et aux Lingons; ils se soumettent; fin de l'empire gaulois. — Résistance de Civilis et des Germains. — Civilis fait sa paix. — Admirable dévouement d'Éponine; elle est tuée avec Sabinus. — La Gaule se résigne au joug; son rôle ultérieur comme province *gallo-romaine*. — Conclusion.

70 — 79.

Civilis, voyant la ruine des légions consommée, se 70
fit couper cette longue chevelure rouge que, depuis le commencement des hostilités, il avait laissée croître par un de ces vœux ordinaires à sa nation[1]. Les Romains débitèrent, pour le rendre odieux, qu'ayant armé son fils, encore enfant, de flèches et de javelots proportionnés à son âge, il lui donna pour but des légionnaires prisonniers. Au reste on remarqua que ni lui ni aucun de ses Bataves ne prêtèrent serment à l'empire gaulois[2]. Il avait de vastes projets d'ambition personnelle, et n'aspirait pas à moins qu'à dominer à la fois la Germanie

1. Civilis, barbaro voto, post cœpta adversus Romanos arma, propexum rutilatumque crinem, patrata demum cæde legionum, deposuit. Tac., Hist., IV, 61.

2. Ceterum neque se, neque quemquam Batavum, in verba Galliarum adegit, fisus Germanorum opibus. Id., ibid.

70 et les Gaules. Mummius Lupercus, lieutenant d'une légion, fut du nombre des captifs qu'il envoya à Véléda : cette femme, née chez les Bructères, exerçait une domination très-étendue, fondée sur cette ancienne superstition des Germains, qui faisait de quelques-unes de leurs femmes des prophétesses, et ensuite des déesses. Le crédit de Véléda s'accrut encore parce qu'elle avait prédit les succès des Germains et la ruine des légions. Lupercus fut massacré en route par son escorte. Quelques centurions et quelques tribuns, nés dans l'est de la Gaule, furent réservés comme otages pour cimenter l'alliance des cités galliques avec les Belges et les Germains. Le camp des cohortes, celui de la cavalerie, celui des légions, furent détruits et brûlés : on ne laissa subsister que les murailles de Moguntiacum et de Vindonissa [1].

La seizième légion, qui avait fait partie de l'armée de Vocula, reçut ensuite de Classicus l'ordre de passer de Novesium à Augusta, capitale des Trévires ; le Gaulois fixa d'avance le jour et l'heure où elle quitterait son camp. Elle se mit en marche dans le plus profond silence, morne, accablée par le sentiment de son ignominie, traînant des enseignes déshonorées, déchirées, sans image impériale, tandis que les drapeaux gaulois resplendissaient de toutes parts [2]. Classicus lui avait donné pour la conduire Claudius Sanctus, borgne, imbécile, d'une physionomie hideuse [3]. Ce fut bien pis lors-

1. Moguntiacum, Mayence. — Vindonissa, Windisch, dans le canton de Berne.

2. Revulsæ imperatorum imagines, inhonora signa, fulgentibus hinc inde Gallorum vexillis. Tac., Hist., IV, 62.

3. Dux Claudius Sanctus, effosso oculo, dirus ore, ingenio debilior. Id., ibid.

qu'une autre légion, forcée d'évacuer le camp de Bonn, 70
fut venue joindre celle-ci : leur honte commune parut s'en accroître. D'ailleurs, au premier bruit de ces événements, toute la population gauloise, à qui peu auparavant le nom romain inspirait tant d'effroi, était accourue des villes et des campagnes, bordait tous les chemins, et jouissait avec transport de ce spectacle si nouveau. La division de cavalerie du Picentin ne put tenir contre cette joie insultante, et, sans égard pour les promesses ou les menaces du chef, elle partit pour Moguntiacum. Sur sa route, ayant trouvé par hasard le meurtrier de Vocula, Longinus, elle l'enveloppa et le perça de mille coups. Les légions, sans rien changer à leur marche, vinrent camper devant la capitale des Trévires.

Civilis et Classicus, animés par tant de succès, avaient songé d'abord à livrer à leurs troupes le pillage de la colonie Agrippinienne ; ils furent retenus par des raisons de guerre, et par l'idée qu'une réputation de clémence importe à qui fonde un empire. La reconnaissance agit aussi sur Civilis : il se rappela que son fils, détenu prisonnier dans cette ville au commencement des troubles, avait été traité avec distinction durant sa captivité. Mais les peuples d'au delà du Rhin la haïssaient, à cause de ses richesses et de son importance. Ils demandaient que la ville ou restât ouverte à tous les Germains indistinctement, ou fût détruite, et la population ubienne dispersée.

Il y eut à ce sujet une députation des Tencthères aux Agrippiniens ; et le plus fier de leurs orateurs exposa en ces termes, dans le conseil de la ville, les volontés de sa peuplade : « Vous voilà donc rentrés dans le corps et « sous la domination des enfants de la guerre ! Nous en « remercions nos dieux, qui sont les vôtres, surtout le « dieu des combats, le premier de tous, et nous vous

70 « félicitons de ce qu'enfin vous virvez libres parmi des « peuples libres. Car jusqu'à ce jour l'eau, la terre et « l'air même avaient été, pour ainsi dire, empoisonnés « par les Romains ; vos frères ne pouvaient ni vous parler « ni vous voir ; ou bien, ce qui outrage cent fois plus les « hommes nés pour les armes, il fallait subir une in-« spection, payer une taxe, se dépouiller de ses armes « et presque de ses vêtements. Si donc vous voulez que « notre amitié et notre alliance soient à jamais cimen-« tées, nous exigeons que vous abattiez ces murs, bou-« levards de la tyrannie : il n'y a pas jusqu'aux animaux « sauvages qui renfermés ne perdent le sentiment de « leurs forces. Que tout Romain sur tout votre territoire « soit égorgé : la liberté ne saurait compatir avec des « maîtres ; que leurs biens soient mis en commun, sans « que personne puisse avoir de butin ni d'intérêts « séparés[1]. Qu'il soit libre et à nous et à vous d'habiter « indistinctement l'une et l'autre rive, comme jadis le « pratiquaient nos pères, comme le veut la nature, qui « a départi le jour et la lumière à tous les hommes, la « terre à tous les braves. Reprenez les mœurs et les « usages du pays, et abjurez ces voluptés par qui Rome « tient asservis ses sujets, bien plus que par les armes. « Alors, vraiment Germains, rentrant dans tous vos « droits et perdant jusqu'au souvenir de l'esclavage, « vous redeviendrez un peuple ou l'égal, ou le domi-« nateur des autres. »

Les Agrippiniens prirent du temps pour délibérer ; et en effet, ni la crainte de l'avenir ne leur permettait

1. Romanos omnes, in finibus vestris, trucidetis : haud facile libertas et domini miscentur ; bona interfectorum in medium cedant, ne quis occulere quidquam, aut segregare causam suam possit. Tac., Hist., IV, 64.

d'accepter ces conditions, ni leur situation présente de 70
les rejeter ouvertement. Voici la réponse qu'ils firent : « Dès l'instant que l'occasion d'être libres s'est présentée, « nous l'avons saisie avec plus d'ardeur que de pru- « dence, et nous nous sommes réunis à nos frères, vous « et tous les autres Germains. Loin d'abattre nos murs, « dans un moment surtout où les Romains rassemblent « leur armée, il serait plus sage d'en construire de « nouveaux. Le peu d'étrangers de l'Italie ou des pro- « vinces, qui se trouvaient sur notre territoire, ont été « détruits par la guerre, ou ont regagné chacun son « pays ; et quant à ceux qui ont formé anciennement « la colonie, qui ont contracté des mariages avec nous, « et ont laissé des descendants, c'est ici leur patrie ; « et nous ne vous croyons point assez injustes pour « exiger que nous massacrions nos pères, nos frères, nos « enfants. Les droits d'entrée, toutes ces entraves de « commerce, nous les supprimons. Vous passerez libre- « ment, mais de jour et sans être armés, jusqu'à ce que « des liens si nouveaux soient resserrés par l'habitude « et le temps. Nous prendrons pour arbitres Civilis et « Véléda : ce seront eux qui rédigeront le traité. » Les Tencthères ainsi apaisés, ils envoyèrent à Civilis et à Véléda des députés avec des présents, et tout se conclut selon le désir des Agrippiniens ; mais les députés n'eurent pas la permission de voir Véléda ni de lui parler. Se dérobant aux regards pour augmenter la vénération, elle se tenait cachée au haut d'une tour : c'était un parent de confiance, qui, en qualité d'interprète de la divinité, recevait les demandes et rapportait les réponses [1].

Tandis que l'empire gaulois triomphait sur les bords

1. Sed coram adire, alloquique Velledam negatum. Arcebantur as-

du Rhin, dans l'intérieur, la folie de Julius Sabinus lui fit essuyer un rude échec. Sabinus était parvenu sans peine à soulever ses compatriotes les Lingons ; ils avaient brisé les statues des empereurs, les tables où leurs traités mutuels étaient gravés, en un mot, tous les monuments de leur alliance avec Rome. Fier de ce succès, le chef lingon aspira à gouverner le nouvel empire ; et, par un bizarre mélange d'ambition patriotique et de honteuse vanité pour son origine adultère, il prit le nom et le titre de César [1] : puis, à la tête d'une troupe nombreuse, mais mal disciplinée, il se jeta sur le territoire séquanais. Les Séquanes persistaient dans leur refus de rompre avec les Romains ; ils acceptèrent le combat, et la fortune se déclara pour eux : Sabinus s'enfuit au milieu de la bataille, avec autant de lâcheté qu'il avait mis de précipitation et d'imprudence à la livrer. Sentant toute l'ignominie de sa conduite après un si grand éclat, et n'osant plus reparaître au milieu de ses compatriotes irrités, il fit mettre le feu à la maison dans laquelle il s'était réfugié, afin de répandre le bruit de sa mort. On crut en effet qu'il avait péri ; mais il échappa par une issue secrète, et sut depuis, en se cachant, prolonger sa vie pendant neuf années. Le généreux dévouement de sa femme Éponine et leurs communs malheurs trouveront place un peu plus tard dans ce récit.

Cependant les nouvelles de la Gaule, grossies encore par la renommée, produisirent à Rome les plus vives inquiétudes. Deux généraux illustres, Annius Gallus et

pectu, quo venerationis plus inesset. Ipsa edita in turre : delectus e propinquis consulta responsaque, ut internuncius numinis, portabat. Tac., Hist., IV, 65.

1. J. Sabinus, projectis fœderis romani monumentis, Cæsarem se salutari jubet. Tac., Hist., IV, 67.

Pétilius Cérialis, furent désignés pour commander, l'un 70
la haute, l'autre la basse Germanie ; et comme on craignait qu'ils ne fussent pas en état de soutenir le poids d'une guerre si importante, il fut convenu que le fils même de l'Empereur, Domitien, se rendrait auprès d'eux. Sept légions reçurent l'ordre de marcher en toute diligence sur la Gaule ; quatre se trouvaient en Italie, deux en Espagne, et une dans l'île de Bretagne. L'armée d'Italie se mit en route sur trois divisions par les Alpes Pennines, Graïes et Cottiennes [1].

La défaite des Lingons par les Séquanes avait commencé d'affaiblir la confiance des cités non encore déclarées ; l'approche de troupes si formidables leur fit faire de plus sérieuses réflexions. On parla beaucoup de la nécessité de convoquer une assemblée générale, où la question de l'indépendance serait discutée en commun, et où l'on s'occuperait de régler le nouveau gouvernement, si la majorité des suffrages était pour lui. Les Rèmes en firent la proposition officielle et obtinrent que la convocation eût lieu dans leur capitale. C'était déjà un point important de gagné pour les amis de la paix, car la nation rémoise, sans être, comme les Séquanes, adversaire décidée de la cause nationale, penchait vers un parti modéré, par défiance du succès et par politique : traitée toujours avec faveur pendant le régime romain, elle voulait ne rien perdre de cette faveur si les Gaules étaient destinées à rentrer sous le joug.

La plupart des députés des cités arrivèrent à l'assemblée déjà découragés ; mais les Belges montraient plus de résolution que jamais. Les Trévires se trouvèrent les premiers au rendez-vous ; ils avaient à leur tête Tullius

1. Tac., Hist., IV, 68.

70 Valentinus, le plus chaud partisan de la guerre. Tullius, orateur entraînant, génie fougueux et populaire, puissant à remuer les passions des masses, récapitula, dans une harangue préparée[1], tous les maux que la Gaule souffrait et avait soufferts, et se déborda en invectives contre Rome. Julius Auspex, un des chefs rémois, lui répondit. Il exalta les avantages de la paix ; il représenta avec force la puissance des Romains, maîtres du monde entier, leur discipline, leur courage, leur prodigieuse activité. « Nous délibérons sur la guerre, disait-il, et déjà sept « légions sont sur nos têtes[2]. » Ses ro pales amères et injustes semblèrent aussi attaquer son rival, lorsqu'il ajouta « que souvent les lâches fomentaient des troubles « dont tout le péril était pour les braves. » Ce discours fit impression sur des esprits disposés d'avance à fléchir. Des considérations d'habitude, de respect et de devoir agissaient sur les uns, l'idée du péril sur les autres : on loua le courage de Valentinus, on suivit le conseil d'Auspex[3]. Ce qui contribua peut-être plus que tout le reste à détourner de la guerre les cités de l'est et du midi, c'est que les Trévires et les Lingons s'en faisaient les plus ardents provocateurs : Vindex, et la bataille de Vésontio, et les excès des vitelliens, étaient encore présents à tous les esprits[4]. D'ailleurs, entre tant de cités jalouses et à peu près égales en force, qui conduirait la guerre ? après la victoire, où serait le siége de

1. Turbidus miscendis seditionibus, et plerisque gratus vecordi facundia... meditata oratione... Tac., Hist., IV, 68.

2. Jam super caput legiones. Id., ibid., 69.

3. Et Valentini animum laudabant, consilium Auspicis sequebantur. Id., ibid.

4. Constat obstetisse Treveris Lingonibusque apud Gallias, quod, Vindicis motu, cum Verginio steterant. Id., ibid.

l'empire? Le triomphe était encore incertain et déjà 70
éclatait la discorde [1]. Tantôt c'étaient les alliances, tantôt la richesse et le nombre, quelquefois l'antiquité d'origine que les peuples et les villes s'opposaient avec aigreur. Tant d'embarras pour l'avenir firent qu'on s'en tint au présent. On écrivit à la cité trévire, au nom de la Gaule, de quitter les armes ; que son pardon, si elle se repentait, pouvait s'obtenir, et que les intercesseurs étaient tout prêts. Mais les Belges inébranlables fermèrent l'oreille à tout accommodement; Valentinus crut devoir parcourir le pays pour remonter les esprits, mettant d'ailleurs peu d'activité dans les préparatifs de la guerre, et ne songeant qu'à haranguer.

Pourtant ni les Trévires, ni les Lingons, ni aucune des autres cités qui persistaient dans la lutte, ne firent des efforts proportionnés à la grandeur du péril. Il n'y avait pas même de concert entre les chefs. Civilis, occupé de sa querelle particulière, s'opiniâtrant à vouloir prendre ou chasser Labéo, se perdait dans les forêts de la Belgique. Classicus le plus souvent se tenait dans une molle inaction, comme s'il eût été en pleine possession du succès et qu'il n'eût eu qu'à en jouir. Tutor ne se pressa pas non plus de fermer le passage du Rhin, ainsi que celui des Alpes. Dans l'intervalle, l'armée qui avait pris route par les Alpes Pennines était déjà en Helvétie. Tutor marcha au-devant d'elle, avec des troupes composées de Trévires, de Vangions, de Caracates [2], de Tribokes; il les renforça d'un corps de vétérans romains, infanterie et cavalerie, tiré de ces légions qui avaient

1. Deterruit plerasque provinciarum æmulatio : quod bello caput? quam, si cuncta provenissent, sedem imperio legerent? Nondum victoria, jam discordia erat. Tac., Hist., IV, 69.

2. Peuple germain du diocèse actuel de Mayence.

70 prêté serment à l'empire des Gaules. Ces Romains se battirent d'abord avec ardeur contre l'avant-garde de l'armée romaine ; mais, à l'approche de la légion, ils repassèrent sous leurs vieilles enseignes. Leur désertion fut suivie de celle des Tribokes, des Vangions et des Caracates. Réduit aux seuls Trévires, Tutor se retira à Bingium, se fiant sur la force du lieu, parce qu'il avait fait couper le pont de la Nave ; mais les cohortes romaines ayant trouvé un gué, il fut surpris et mis en fuite. Cette défaite jeta le découragement parmi les Trévires, et le peuple, quittant les armes, se dispersa dans la campagne : plusieurs des chefs, afin de paraître avoir cessé la guerre les premiers, se réfugièrent dans les cités qui n'avaient point rompu l'alliance avec Rome.

Sur ces entrefaites, les légions qui, après avoir prêté serment à l'empire des Gaules, avaient été transférées, comme nous l'avons dit, de Novesium et de Bonn dans la capitale des Trévires, relevant le drapeau romain, proclamèrent d'elles-mêmes Vespasien. Tout cela se passait pendant l'absence de Valentinus. A son retour, les affaires se rétablirent un peu ; il ranima la confiance des chefs, et rappela la multitude dispersée ; la colère et l'ardeur patriotiques succédèrent tout à coup à l'épouvante. Alors les légions parjurées, inquiètés pour leur sûreté, saisissant une occasion de quitter Augusta, sortirent brusquement, et se réfugièrent chez les Médiomatrikes, qui avaient persisté dans l'amitié de l'Empire. Valentinus et Tutor firent égorger dans leur prison les lieutenants Hérennius et Numisius, afin que les Trévires, n'ayant plus de pardon à attendre, se rattachassent plus fortement à la cause d'où dépendait tout leur salut[1].

1. Tac., Hist., IV, 70.

Telle était la situation des affaires, quand Cérialis 70
arriva à Moguntiacum. A son arrivée, les légions de Rome prirent une nouvelle ardeur. Ce général, qui aimait les batailles, enflammait le soldat par l'audace de ses discours, bien résolu, sitôt qu'il pourrait joindre les insurgés, de ne pas différer le combat d'un instant. Des levées avaient été faites dans les Gaules, par ordre des gouverneurs des provinces ou des généraux de l'armée ; il les renvoya toutes à leurs cités, proclamant avec fierté « qu'il suffisait à l'Empire de ses légions; que les alliés « pouvaient reprendre tranquillement les occupations « de la paix, et regarder comme finie une guerre dont « des bras romains s'étaient chargés[1]. » Cette hauteur disposa les nations gauloises à plus de soumission : le renvoi de leurs soldats leur fit d'ailleurs supporter les tributs plus facilement. Cependant Civilis et Classicus, apprenant la défaite de Tutor à Bingium, et les succès de l'ennemi, coururent rassembler leurs forces éparses dans l'ouest de la Belgique ; et, en attendant, ils dépêchèrent courriers sur courriers à Valentinus, pour lui recommander de bien se garder d'une action décisive. Cérialis, se pressant d'autant plus, manda les légions retirées chez les Médiomatrikes, ainsi que celle qui était en garnison à Moguntiacum, afin de les réunir à son armée; pourtant il se mit en marche sans attendre les premières; en trois jours il arriva à Rigodulum. Valentinus, avec un corps considérable de Trévires, avait pris ce poste fermé par des montagnes et par la Moselle, et y avait joint un double fossé, avec des barricades de rochers. Ces ouvrages n'effrayèrent pas les Romains :

1. Sufficere imperio legiones : socii ad munia pacis redirent, securi, velut confecto bello quod romanæ manus excepissent. Tac., Hist., IV, 71.

70 Cérialis ordonna à son infanterie de forcer le retranchement, à sa cavalerie de monter en bataille sur les hauteurs. Les assiégeants éprouvèrent en gravissant un peu de difficulté, tant qu'ils furent en butte aux armes de trait; mais, dès qu'ils arrivèrent à portée de l'épée, les Gaulois furent culbutés : une partie de la cavalerie, ayant tourné par des pentes moins escarpées, fit prisonniers les principaux Belges, entre autres Valentinus [1].

Cérialis, dès le lendemain, entra dans la capitale des Trévires; les légions demandaient à grands cris de saccager cette ville. « C'était, disaient-elles, la patrie de Clas- « sicus, celle de Tutor, dont la perfide révolte avait causé « l'investissement et le massacre des légions : qu'avait « fait de plus Crémone, effacée du sol de l'Italie pour « avoir retardé d'une seule nuit la marche des vainqueurs? « Et on laisserait subsister sur les confins de la Germanie « une ville qui se glorifiait d'avoir massacré des généraux « romains et dépouillé des légions! Nous abandonnons « au fisc tout le butin, s'écriaient les soldats; il nous « suffit de l'embrasement et des ruines d'une colonie « rebelle, pour nous dédommager de la destruction de « tous nos camps [2]. » Cérialis, craignant pour sa réputation s'il paraissait nourrir la licence et la cruauté des soldats, contint leur fureur.

L'attention de l'armée romaine se reporta ensuite sur les malheureuses légions qui arrivaient du territoire médiomatrike. Accablés par la honte et le repentir, ces vieux soldats se tenaient immobiles, les regards fixés contre

1. Tac., Hist., IV, 71.

2. Stare in confinio Germaniæ integram sedem, spoliis exercituum et ducum cædibus ovantem. Redigeretur præda in fiscum : ipsis sufficere ignes, et rebellis coloniæ ruinas, quibus tot castrorum excidia pensarentur. Id., ibid., 72.

terre. Point de cris de bienvenue ni de salutation réci- 70
proque. Vainement cherchait-on à les consoler, à les encourager, ils ne répondaient rien, fuyant au fond de leurs tentes et se dérobant au jour; et c'étaient moins le péril et la crainte que le remords et le sentiment de leur opprobre qui les plongeaient dans ce profond abattement. Il avait même gagné les autres légions qui, n'osant s'expliquer de vive voix ni par les prières, demandaient grâce par les larmes et le silence. Enfin Cérialis vint adoucir la commune douleur : il répétait à chaque instant aux légions parjurées « qu'il n'accusait que le des-« tin de tous les maux qu'avaient causés la discorde des « soldats et des chefs ou les artifices de l'ennemi; qu'il « ne datait leur service ou leur serment que de ce jour; « que ni l'Empereur ni lui ne se ressouvenaient du « passé. » Alors elles furent admises à camper en commun, et le général fit publier par toutes les centuries que, dans aucun débat, dans aucune querelle, on n'eût à reprocher à ces compagnons amnistiés leur sédition ou leur défaite.

Les Trévires étaient vaincus; les Lingons se soumirent[1]. Cérialis, ayant convoqué une assemblée des notables de ces deux peuples, s'y rendit et leur parla en ces termes :

« Je n'ai jamais cultivé les talents de l'orateur, et c'est « en soldat que j'ai maintenu la tranquillité du peuple « romain; mais puisque les paroles ont sur vous tant « d'empire, et que vous jugez des choses moins par elles-« mêmes que par les discours des séditieux, j'ai voulu « vous faire part de quelques réflexions. Maintenant que « la guerre est terminée, il sera plus utile à vous de les

1. Frontin., Stratag., IV, 3.

70 « entendre qu'à nous de vous les dire. Lorsque les généraux de Rome entrèrent sur votre territoire et dans les autres contrées de la Gaule, ce ne fut par aucun esprit de cupidité; ils y vinrent à la prière de vos ancêtres que fatiguaient des dissensions meurtrières, et parce que les Germains, que vous aviez appelés à votre secours, avaient réduit indistinctement à l'esclavage et leurs alliés et leurs ennemis. Je ne parlerai point de tous nos combats contre les Cimbres et les Teutons, des grands exploits de nos armées et du succès de nos guerres avec les Germains, ils sont assez connus; et si nous nous sommes fixés sur le Rhin, ce n'a pas été pour protéger l'Italie, mais de peur qu'un nouvel Arioviste ne s'élevât encore sur vos têtes[1]. Croyez-vous que vous serez plus chers à Civilis et aux Bataves, et à tous ces peuples dont le Rhin vous sépare, que vos ancêtres ne l'étaient aux ancêtres de ces mêmes nations? Les mêmes motifs d'invasion subsisteront toujours pour les Germains, l'amour de vos femmes et de vos biens, le désir de changer de lieu; et toujours on les verra déserter leurs solitudes et leurs marais pour se jeter sur ces Gaules si fertiles, pour asservir et vos champs et vos personnes. On vous éblouit aujourd'hui des beaux noms de liberté, d'affranchissement, mais jamais on n'ambitionna la gloire d'asservir et de dominer, qu'on n'ait couvert son ambition d'un semblable voile.

« Il y eut toujours des tyrans et des guerres dans les Gaules jusqu'au moment où vous acceptâtes nos lois, et nous, quoique trop fréquemment insultés, tout ce

1. Nec ideo Rhenum insedimus, ut Italiam tueremur, sed ne quis alius Ariovistus regno Galliarum potiretur. Tac., Hist., IV, 73.

« que nous vous avons demandé de plus à titre de vain- 70
« queurs, c'est de contribuer pour la paix : car pour « avoir la paix, il faut des soldats ; pour des soldats, il « faut une solde ; pour cette solde, des tributs. Le reste « est commun entre nous. Vous-mêmes, le plus souvent, « vous commandez nos légions ; vous-mêmes, vous gou- « vernez nos provinces, et celles-ci et les autres. Nul « privilége, nulle exclusion[1] : si nous avons de bons « princes, vous en ressentez également les avantages, « quoique dans l'éloignement ; s'ils sont cruels, ce sont « les plus proches qui en souffrent. Comme on supporte « la sécheresse, les pluies excessives et les autres maux « de la nature, supportez les prodigalités ou l'avarice de « vos maîtres[2]. Il y aura des vices tant qu'il y aura des « hommes ; mais ces fléaux ne sont pas éternels, et il « arrive des temps plus heureux qui dédommagent ; à « moins peut-être que, asservis à Tutor et à Classicus, « vous ne comptiez sur un gouvernement plus modéré, « ou qu'il ne fallût moins d'impôts pour l'entretien des « armées qui vous garantiraient des Germains et des « Bretons. En effet, si (ce dont les dieux nous préser- « vent !) les Romains venaient à être chassés de la terre, « qu'y verrait-on, sinon la guerre universelle des nations ? « Il a fallu huit cents ans d'une fortune et d'une disci- « pline constantes pour élever ce colosse immense, qui ne « peut être détruit sans la ruine des destructeurs, et alors « le plus grand péril sera pour vous qui avez l'or et les « richesses, principale source des guerres[3]. Aimez donc,

1. Ipsi plerumque legionibus nostris præsidetis : ipsi has aliasve provincias regitis. Nihil separatum, clausumve... Tac., Hist., IV, 74.

2. Quomodo sterilitatem, aut nimios imbres, et cetera naturæ mala, ita luxum vel avaritiam dominantium tolerate. Id., ibid.

3. Sed vobis maximum discrimen, penes quos aurum et opes, præcipuæ bellorum causæ. Id., loc. cit.

70 « chérissez donc la paix, et cette Rome qui se donne également et aux vainqueurs et aux vaincus. Instruits par « l'une et par l'autre fortune, gardez-vous de préférer « l'esprit de révolte, qui vous perdrait, à la soumission, « qui assure votre tranquillité. »

Les Gaulois craignaient des paroles plus menaçantes et plus dures : ce discours leur rendit le calme et le courage.

L'armée victorieuse était en possession de la capitale des Trévires, lorsque Civilis et Classicus firent tenir une lettre à Cérialis : cette lettre portait « que Vespasien était « mort, qu'on s'efforçait inutilement de le cacher; que « l'Italie et Rome étaient la proie d'une guerre intestine; « que si Cérialis voulait l'empire des Gaules, ils se con- « tenteraient des limites de leur territoire; que s'il préfé- « rait de combattre, ils ne s'y refusaient pas non plus[1]. » Cérialis ne fit aucune réponse; il envoya la lettre à Domitien avec celui qui l'avait apportée. Civilis et Classicus, comprenant qu'il fallait en venir à une affaire décisive, ramassèrent de tous côtés des renforts belges et germains. Cérialis, naturellement négligent, ne fit rien pour s'opposer à la jonction des forces ennemies; seulement il ajouta des retranchements à son camp, qui jusque-là n'en avait aucun.

Civilis tint conseil avec les chefs gaulois et germains; les avis furent divers, et soutenus tous avec chaleur. Civilis prétendait « qu'il fallait attendre les nations transrhé- « nanes, qu'elles écraseraient un ennemi vaincu par la « seule terreur qu'elles lui inspiraient. Qu'était-ce que « les Gaulois, sinon une proie pour le vainqueur? Et

1. Si Cerialis imperium Galliarum velit, ipsos finibus civitatum suarum contentos : si prælium mallet, ne id quidem abnuere. Tac., Hist., IV, 75.

« encore, l'élite de la nation, les Belges, étaient tous pour 70
« les Romains, ouvertement ou de cœur. » Tutor, blessé des prétentions germaniques de Civilis et confiant dans la vaillance de ses troupes, répondait « qu'en différant, « on laissait les Romains se fortifier; que leurs armées se « rassemblaient de toutes parts; qu'une légion de Bre- « tagne avait repassé la mer; qu'on en faisait venir deux « d'Espagne, qu'il en arrivait d'Italie, et toutes de vieilles « troupes sachant la guerre; que les Germains, sur les- « quels on comptait tant, étaient incapables de la moindre « soumission, de la moindre discipline; qu'ils n'agissaient « qu'au gré de leurs caprices; qu'il y avait avec eux un « grand moyen de corruption, l'or et les présents, dont « les Romains étaient mieux pourvus, et que, tel amour « qu'on eût pour la guerre, il n'était personne qui, au « même prix, ne préférât le repos au péril; que si l'on « attaquait dans ce moment, Cérialis n'aurait à opposer « que les restes de l'armée du Rhin, ces misérables légions « vendues à la confédération des Gaules; et que même, « avoir battu en dernier lieu, contre leur propre attente, « cette troupe indisciplinée de Valentinus, serait pour « eux et pour leur général un aiguillon à plus d'audace; « qu'ils attaqueraient de nouveau, et qu'alors ils seraient « reçus, non par un enfant inexpérimenté, qui s'occupait « de mots et de harangues bien plus que de guerre et de « combats, mais par Civilis et par Classicus; que le seul « aspect de ces deux hommes retracerait à leur imagi- « nation la peur, la faim, la fuite, et leur vie tant de fois « à la merci des Gaulois; que ni les Trévires ni les Lin- « gons n'étaient retenus par l'attachement; qu'ils repren- « draient les armes sitôt que la crainte serait passée[1]. »

1. Neque Treveros aut Lingonas benevolentia contineri : resumpturos arma, ubi metus abscesserit. Tac., Hist., IV, 76.

70 Classicus trancha cette diversité d'opinions en se déclarant pour l'avis de Tutor, et sur-le-champ on se prépara à livrer bataille.

Cérialis ne les attendait pas, il n'avait pas même passé la nuit dans sa tente. On vint lui annoncer, tandis qu'il était encore dans sa chambre et dans son lit, à Augusta des Trévires, que les insurgés avaient surpris brusquement le camp et mis les légions en déroute. D'abord il refusa de croire à cette nouvelle, accusant de pusillanimité ceux qui la lui apportaient. Mais bientôt il put voir de ses propres yeux toute l'étendue du désastre. Le camp était forcé, la cavalerie en fuite : le pont sur la Moselle, au milieu de la ville, et qui en joignait les deux extrémités, était au pouvoir de l'ennemi. Cérialis, intrépide dans un si grand péril, saisissant les fuyards par le bras et se jetant presque nu au travers des traits, rallia autour de lui quelques braves, reprit le pont, et y plaça un poste d'élite. Arrivé ensuite au camp, il voit les légions parjurées de Bonn et de Novesium rompues et éparses, à peine quelques soldats autour de leurs enseignes, et les aigles sur le point d'être enlevées. Enflammé d'indignation, il leur reproche amèrement leur honte passée. « Non, « s'écrie-t-il, ce n'est point un Hordéonius, ce n'est point « un Vocula que vous abandonnez. Vous ne pouvez m'imputer de trahison; mon seul tort est d'avoir dit trop tôt « que vous aviez oublié votre serment à l'empire des « Gaules, d'avoir cru légèrement que des Romains se « ressouvenaient du serment prêté à leur patrie. J'aurai « donc le sort des Numisius et des Hérennius; tous vos « lieutenants auront donc péri, ou par vos mains, ou par « celles de l'ennemi? Allez, courez dire à Vespasien, ou « mieux encore, à Civilis et à Classicus, que vous avez « abandonné votre général sur le champ de bataille : il

« viendra des légions qui ne nous laisseront, ni moi sans 70
« vengeance, ni vous sans châtiment. »

Ces plaintes étaient fondées : leurs préfets, leurs tribuns, les accablaient des mêmes reproches : ils en furent honteux. Ils s'arrêtent et se reforment par cohortes, car ils ne pouvaient donner un grand front à leur ligne, les Gaulois s'étant débordés de toutes parts, et leurs tentes et leurs bagages les gênant dans cette enceinte du camp, où l'on se battait. Tutor, Classicus et Civilis, chacun à son poste, animaient la bataille : ils excitaient les Gaulois par les cris de liberté, les Bataves, par l'amour de la gloire, les Germains par la vue du butin[1], et tout les favorisait, lorsqu'enfin une des légions, ayant trouvé un espace plus découvert, et s'étant rassemblée toute en un seul corps, soutint leur choc, puis les fit reculer. Les cohortes, dispersées au commencement de l'attaque, s'étant ralliées sur les hauteurs, revinrent alors sur leurs pas, et mirent le trouble dans l'arrière-garde des assaillants. Ce qui nuisit le plus à ceux-ci, et empêcha vraiment leur victoire, ce fut l'avidité des Germains pour le butin : au lieu de pousser l'ennemi, et de poursuivre leurs avantages, ils n'avaient songé aussitôt qu'à piller et à se disputer les uns aux autres les dépouilles des Romains. Ainsi Cérialis, après avoir presque ruiné les affaires de Rome par sa négligence, les rétablit par sa fermeté, et, profitant de la fortune, il prit, dès le même jour, le camp ennemi et le rasa.

Les Agrippiniens n'étaient entrés que malgré eux, comme on l'a vu, dans la ligue gallo-germaine ; dès qu'ils se virent en liberté de suivre leur inclination,

1. Gallos pro libertate, Batavos pro gloria, Germanos ad prædam instigantes. Tac., Hist., IV, 78.

70 voulant donner une garantie de leur retour à leurs premiers engagements, ils massacrèrent tous les Germains répandus dans leurs villes. De plus, ils offrirent à Cérialis de lui livrer la femme et la sœur de Civilis et la fille de Classicus, laissées chez eux comme gage d'alliance et d'amitié. En même temps, ils imploraient son secours contre un ennemi irrité dont ils redoutaient la vengeance. En effet, Civilis avait tourné ses pas de ce côté, comptant trouver à Tolbiac[1], sur le territoire ubien, une cohorte de Caukhes et de Frises vaillante et dévouée, qu'il y avait laissée en garnison. Mais il apprit en chemin que sa cohorte avait été détruite tout entière par la trahison des Agrippiniens, qui, ayant distribué aux Germains des viandes et du vin pour les enivrer, pendant leur sommeil avaient refermé les portes, et mis le feu aux maisons; et tous avaient été consumés[2]. Cette triste nouvelle changea la marche de Civilis; d'ailleurs, Cérialis avançait en toute diligence au secours de ses alliés.

Une autre inquiétude survint à Civilis : la légion mandée de Bretagne arrivait, et il craignit que, soutenue de la flotte qui l'avait amenée, elle ne tombât sur les Bataves du côté où leur île touchait à l'Océan. Il fut bientôt délivré de cette crainte. Fabius Primus, commandant de la légion, entra sur les terres des Nerves et des Tungres, qui se soumirent; quant à la flotte, elle fut elle-même attaquée par les Caninéfates, et la plupart des bâtiments pris ou coulés bas. Ces mêmes Caninéfates battirent aussi une troupe de Nerves, qui d'eux-

1. Aujourd'hui Zulpick, dans le duché de Juliers.

2. Largis epulis vinoque sopitos Germanos, clausis foribus, igne injecto, cremavere. Tac., Hist., IV, 79.

mêmes s'étaient mis à faire la guerre pour les Romains. 70
Classicus remporta encore un avantage sur un détachement de cavalerie que Cérialis avait envoyé en avant de Novesium : pertes légères, mais répétées, qui effaçaient en détail l'honneur acquis au général romain par son dernier triomphe.

Cependant Domitien, qui, dans l'incertitude du succès, avait suivi de près Cérialis et les légions, reçut, comme il approchait des Alpes, la nouvelle de la victoire sur les Trévires; elle était confirmée par la présence de Valentinus, qu'on lui amenait chargé de chaînes. Le patriote trévire ne paraissait nullement humilié de sa disgrâce, et la fierté de son âme se montrait empreinte sur son visage. Domitien l'interrogea par curiosité pour connaître son caractère et son éloquence, puis il le condamna à mort. Au milieu des tortures de son supplice, quelqu'un ayant dit pour l'insulter que sa patrie était prise : « Voilà, répondit-il, ce qui me con« sole de mourir[1] ! » Domitien, rassuré par la situation des affaires, se rendit à Lugdunum, mais n'alla pas plus loin.

Sur ces entrefaites, l'arrivée de la légion britannique et des légions espagnoles doubla l'armée romaine, tandis que les insurgés, réduits presque aux seuls Germains, ne recevaient que de faibles renforts. Néanmoins Civilis tenta une affaire décisive : retranché dans ce fameux fort de Vétéra qu'il avait assiégé si longtemps, il se mesura deux fois avec Cérialis. A la première, il eut le dessus; mais ensuite, battu, écrasé, il évacua le continent de la Gaule et se retrancha dans l'île des Bataves. Son

1. Inter ipsum supplicium, exprobranti cuidam patriam ejus captam, « accipere se solatium mortis, » respondit. Tac., Hist., IV, 85.

70 premier soin fut de détruire la digue élevée autrefois par Drusus à l'endroit où le Rhin commence à se partager en deux bras. Ces branches sont inégales, et la pente des eaux se portant sur le Vahal, le bras droit, qui conserve le nom de Rhin, demeure le plus faible. Drusus, aux vues duquel il convenait de grossir cette branche droite, qu'il joignait à l'Issel par un canal, avait dirigé sa digue de manière qu'elle rejetait les eaux du côté de la Germanie. Civilis, ayant un intérêt contraire, la ruina; et de cette opération il tira deux avantages : en grossissant le Vahal, il fortifiait la barrière qui le séparait des Romains; et le bras qui bornait l'île au nord, se trouvant réduit presque à sec, ouvrait une libre communication entre les terres bataves et la Germanie. Civilis, Tutor, Classicus, et cent treize sénateurs trévires, parmi lesquels on comptait Alpinus Montanus et son frère Décimus Alpinus, y passèrent pour recruter des troupes parmi les tribus teutoniques. L'argent qu'ils distribuaient et la pitié qu'inspiraient leurs noms si puissants naguère leur attirèrent aisément des compagnons d'armes, au sein de cette race avide de dangers. Cérialis profita de leur absence pour attaquer l'île des Bataves; il passa le Vahal malgré la résistance des insurgés, et s'empara de postes importants que Civilis ensuite tenta vainement de lui enlever [1].

Par suite de ces succès, Cérialis se laissait aller à une confiance téméraire dont les chefs ennemis songèrent à profiter. Il était allé visiter les camps de Bonn et de Novesium, qu'on rétablissait pour l'hivernage des légions, et il s'en revenait par eau, son escorte toute dispersée, la garde se faisant mal. Cette négligence fut

1. Tac., Hist., v, 14-21.

remarquée par les Gallo-Germains, qui projetèrent une 70
embuscade. Ils choisissent une nuit sombre, et, s'abandonnant au fil de l'eau, ils entrent dans les retranchements sans le moindre obstacle. Dans le premier moment, ils s'aident d'un stratagème : ils coupent les cordes qui soutenaient les tentes, et les soldats romains se trouvant enveloppés sous leurs propres pavillons, ils les égorgent sans peine. Pendant ce temps, un autre détachement attaquait la flotte, jetait le grappin et emmenait les bâtiments. Tout cela s'était fait dans le plus profond silence : mais le carnage une fois commencé, afin d'inspirer plus de frayeur, ils poussent des cris affreux. Les Romains, éveillés par leurs blessures, cherchent leurs armes, courent dans les rues du camp : peu étaient habillés, la plupart n'avaient qu'un morceau d'étoffe entortillé autour du bras, et leur épée à la main. Le général, à demi endormi et presque nu, n'échappa que par une méprise des ennemis, qui, voyant son drapeau arboré sur la galère prétorienne, l'emmenèrent dans la persuasion que Cérialis s'y trouvait; mais il avait passé la nuit ailleurs, dans les bras, à ce qu'on crut généralement, d'une femme ubienne, nommée Claudia Sacrata [1]. Les sentinelles rejetaient la faute sur le général qui leur avait, disaient-elles, défendu de parler, de peur de troubler son repos; en sorte que, n'ayant pas fait les appels ordinaires, le sommeil les avait gagnées. Il était grand jour quand les Germains s'en retournèrent, traînant à leur suite les bâtiments qu'ils avaient pris, entre autres la trirème prétorienne, qu'ils menèrent, par la Lippe, pour en faire présent à Véléda.

1. Cerialis alibi noctem egerat, ut plerique credidere, ob stuprum Claudiæ Sacratæ, mulieris ubiæ. Tac., Hist., v, 22.

70 Cet avantage passager n'empêchait pas que la guerre ne fût généralement malheureuse pour les Bataves. Civilis, comme une dernière ressource, voulut tenter la fortune par eau. Il équipa tout ce qu'il avait de galères à deux et à un simple rang de rames; il y joignit nombre de barques, dont trente ou quarante étaient armées sur le modèle des *liburniques;* il menait de plus avec lui celles qu'il avait prises sur l'ennemi; et toute cette flotte, ayant pour voiles des saies bigarrées de mille couleurs, présentait à l'œil l'aspect le plus pittoresque [1]. Il choisit pour les évolutions une espèce de mer, l'embouchure de la Meuse et du Rhin dans l'Océan. L'objet de cet armement était d'intercepter les convois que les postes romains établis dans l'île attendaient du continent. Cérialis, plus surpris qu'alarmé, fit avancer son escadre, qui était inférieure en nombre, mais fournie de rameurs plus exercés, de pilotes plus habiles, de bâtiments plus forts. Elle avait le courant pour elle; les autres avaient le vent. Les deux flottes, après avoir, en se croisant, tenté de s'envoyer quelques traits, se séparèrent. Ce fut la dernière entreprise de Civilis, qui se retira ensuite au delà du Rhin. Cérialis, portant dans l'île des Bataves tous les ravages de la guerre, affecta d'épargner, par un artifice souvent pratiqué, les terres et les maisons de Civilis. Au milieu de ces opérations, des pluies continuelles (car l'automne touchait à son déclin), ayant fait déborder le fleuve, transformèrent en un vaste étang l'île naturellement basse et marécageuse. Les Romains, qui n'avaient point prévu cet inconvénient, s'en trouvèrent très-embarrassés : leur flotte était loin, ils n'a-

1. Sagulis versicoloribus haud indecore pro velis juvabantur. Tac., Hist., v, 23.

vaient point de vivres, et leurs tentes, sur ce terrain plat 70
et sans abri, étaient emportées de tous côtés par la violence de l'inondation.

Civilis prétendit qu'il lui eût été facile alors de détruire les légions, que les Germains le voulaient, et il se donna auprès de l'ennemi le mérite de les en avoir détournés adroitement; le fait n'est pas invraisemblable, puisque le chef batave ne tarda pas beaucoup à se soumettre. Cérialis négociait secrètement. En même temps qu'il faisait offrir la paix aux Bataves, à Civilis sa grâce, il exhortait Véléda et ses proches à saisir l'occasion de gagner l'amitié de Rome, au lieu de s'obstiner dans une guerre où ils n'éprouveraient que des désastres. Il représentait « qu'il avait taillé en pièces les Trévires, repris « la colonie Agrippinienne, enlevé aux Bataves leur « patrie; que les Germains n'avaient retiré de l'alliance « de Civilis que la perte de leurs frères, le massacre ou « la fuite de leurs soldats; que Civilis était un fugitif et « un banni, à charge à ses protecteurs; qu'ils n'avaient « que trop de reproches à se faire d'avoir passé le Rhin « si souvent; que s'ils continuaient, les torts et l'insulte « étant d'un côté, de l'autre seraient la vengeance et les « dieux[1]. »

Ces menaces entremêlées de promesses firent effet sur l'esprit de Véléda. Les Germains une fois ébranlés, les Bataves commencèrent aussi à se dire « qu'il ne fallait « pas consommer leur ruine, et qu'il était impossible à « une seule nation de briser les fers du monde entier. « Qu'avaient servi le massacre des légions et l'embrasement de leurs camps, sinon à en susciter de nou« velles et plus redoutables et en plus grand nombre?

1. Tac., Hist., v, 24.

70 « Si c'était pour Vespasien qu'on avait fait la guerre, « Vespasien était empereur; si c'était au peuple romain « qu'on en voulait, qu'était-ce que les Bataves contre « tout le genre humain? Qu'il n'y avait qu'à jeter les « yeux sur les Rhètes et les Noriques, et sur les tributs « dont on chargeait les autres alliés; que, pour eux, « on ne leur en imposait aucun; qu'on ne leur deman- « dait que du courage et des hommes; qu'il n'y avait « aucune situation plus voisine de la liberté, et qu'après « tout, s'il fallait qu'ils reconnussent des maîtres, il y « aurait encore moins de honte à supporter les princes « de Rome que les femmes des Germains. » Ainsi s'expliquait la multitude. Les grands murmuraient encore plus : « C'est la rage insensée de Civilis, s'écriaient-ils, « qui nous a précipités dans cette guerre; Civilis, pour « sauver sa personne, a perdu la nation. Il fallait que les « dieux fussent bien irrités contre les Bataves le jour « qu'ils leur laissèrent assiéger les légions. tuer les lieu- « tenants, entreprendre une guerre utile à un seul, « fatale à tout le reste. Réduits aux plus déplorables « extrémités, il est bien temps de revenir à nous-mêmes, « et, en sacrifiant une tête coupable, de prouver notre « repentir[1]. »

Civilis n'ignorait pas cette disposition des esprits, et il résolut de prendre les devants : au dégoût de ses malheurs se joignait aussi un peu de cet attachement pour la vie qui, dans beaucoup de moments, subjugue les plus fermes courages; il demanda une entrevue. On coupa le milieu du pont sur le Vahal, et les deux chefs s'étant avancés aux deux extrémités, Civilis commença ainsi : « Si j'avais à me justifier devant un lieutenant de

1. Tac., Hist., v, 25.

« Vitellius, je sens que ni ma conduite n'obtiendrait de 70
« pardon, ni mes discours de créance. Ce n'a été entre
« Vitellius et moi qu'inimitiés, qu'hostilités; Vitellius
« commença, moi, j'aggravai. Pour Vespasien, il a eu
« de tout temps mes hommages ; et lorsqu'il était
« homme privé, il m'honorait du nom de son ami. C'est
« ce que savait Antonius Primus, lorsque dans ses lettres
« il m'exhortait à la guerre, de peur que les légions de
« Germanie et les troupes de la Gaule ne franchissent
« les Alpes. Si donc j'ai pris les armes, c'est parce
« qu'Antonius dans ses lettres et Hordéonius de vive
« voix m'y excitaient sans cesse : je n'ai fait en Ger-
« manie que ce que firent en Syrie Mucien, Aponius en
« Mésie, Flavianus en Pannonie, et toi-même, Cérialis,
« aux portes de Rome. » Tout son système de justifi-
cation roula sur des arguments de cette nature. « L'in-
« térêt seul de Vespasien, les vives sollicitations de son
« parti lui avaient mis les armes à la main : il se flattait
« d'avoir puissamment contribué à la fortune du nouvel
« empereur. Une fois l'étendard levé, il n'avait plus été
« en son pouvoir d'arrêter la guerre. Les passions de la
« multitude, la révolte subite des Gaules, ses succès
« même contre les légions vitelliennes, l'entraînant et
« le compromettant de plus en plus, l'avaient contraint
« de garder les armes alors même que son désir et son
« but étaient remplis, puisque Vespasien triomphait.
« Cependant, au milieu de cette lutte acharnée des Bata-
« ves, des Gaulois et des Germains contre les armées de
« Rome, Civilis n'avait jamais oublié qu'il avait en face
« d'anciens alliés ; Cérialis en pouvait porter témoignage.
« Dernièrement encore, quand son armée, surprise par
« l'inondation dans l'île des Bataves, pouvait être exter-
« minée sans peine, qui l'avait sauvée, sinon Civilis,

70 « qui n'avait pas craint de s'exposer à tous les soupçons, « à toute la colère des Germains ? »

Ces raisons probablement n'auraient pas suffi seules à convaincre Cérialis, mais les promesses qu'il avait fait faire en secret au Batave, les engagements pris avec Véléda, et surtout le besoin de terminer les hostilités avant l'hiver, le forçaient à s'en contenter. Civilis, reçu en grâce, obtint la permission de vivre tranquille dans sa patrie. Il n'en fut pas de même des chefs gaulois, de Classicus, de Tutor, des deux Alpinus, de cette foule de nobles trévires et lingons qui, inébranlables à toutes les séductions et à toutes les menaces, suivirent le drapeau de l'indépendance tant qu'il resta debout : il n'y eut pour eux ni justification ni merci. Plusieurs de ces infortunés se réfugièrent chez les plus lointaines tribus germaniques ; la plupart se tuèrent ; quelques-uns furent pris et livrés aux Romains[1]. Une recherche ordonnée par Vespasien, dans chacune des cités de la Gaule, contre ceux qui avaient joué un rôle marquant durant l'insurrection, fit disparaître tout ce que les hauts rangs de la société gauloise contenaient encore d'ennemis du joug romain, d'amis de la liberté, de la gloire, de l'ordre social de la vieille Gaule.

Il en était un surtout dont les Romains auraient voulu tirer un châtiment exemplaire, c'était Julius Sabinus, ce fou ambitieux qui s'était affublé du nom et de la pourpre des Césars ; le vrai César regrettait vivement qu'une mort volontaire lui eût arraché ce rival. Pourtant Sabinus vivait. Après sa ridicule usurpation de

1. Ἁψάμενοι δὲ πραγμάτων μεγάλων ἐσφάλησαν, καὶ δίκην δώσειν προσδοκῶντες, οἱ μὲν αὑτοὺς ἀνῄρουν, οἱ δὲ φεύγοντες ἡλίσκοντο. Plut., Amator., 25.

l'empire des Gaules et sa défaite par les Séquanes, se 70
voyant en égale horreur au parti national et au parti romain, il hésita sur ce qu'il deviendrait. La fuite en Germanie lui était facile; mais, uni depuis peu par amour à une jeune Gauloise nommée Éponine[1], il préféra braver tous les périls plutôt que de se séparer de celle qu'il ne pouvait ni abandonner ni emmener avec lui. Dans une de ses maisons de campagne existaient de vastes souterrains, construits jadis pour les usages de la guerre, et propres à recevoir des vivres, des meubles, tout ce qui était nécessaire à la vie de plusieurs hommes: l'entrée en était secrète, et connue seulement de deux affranchis dévoués à Sabinus. Ce fut dans cette maison que se rendit le noble gaulois, annonçant qu'il allait terminer sa vie par le poison, et il congédia ses serviteurs et tous ses esclaves. Les deux affranchis mirent alors le feu au bâtiment, et le bruit se répandit en tout lieu que Sabinus s'était empoisonné, que son cadavre avait été la proie des flammes. A cette nouvelle, trop bien confirmée par le témoignage de Martial, l'un des affranchis fidèles, une douleur inexprimable s'empara d'Éponine; elle se jeta la face contre terre, pleurant et sanglotant, et resta trois jours et trois nuits dans son désespoir, refusant toute nourriture[2].

Sabinus, attendri et effrayé, lui envoya de nouveau Martial pour lui révéler qu'il n'était point mort, qu'il vivait dans une retraite inconnue, mais qu'il la priait de persévérer aux yeux du monde dans son affliction, afin d'entretenir une erreur à laquelle il devrait son salut.

1. Eponina. Tac., Hist., IV, 67. — 'Εμπονή. Plut., Amator., 25. Πεπονίλα. Dio, LXVI, 16.

2. Ῥίψασα γὰρ, ὅπως ἔτυχε, τὸ σῶμα, μετὰ κλαυθμῶν καὶ ὀλοφυρμῶν ἡμέρας τρεῖς καὶ νύκτας ἄσιτος διεκαρτέρησε. Plut., loc. cit.

70 Qu'on se représente, s'il se peut, l'état d'Éponine à cette nouvelle ; l'allégresse dans l'âme, elle prit tous les signes du deuil, et joua si bien, selon l'expression d'un ancien, « la tragédie de son malheur, » que personne n'en conçut le moindre doute[1]. Bientôt, brûlant de voir son époux, elle se fit conduire au lieu de sa retraite pendant la nuit, et revint avant le jour ; elle y retourna, s'enhardit peu à peu à y rester ; puis elle n'en voulut plus sortir. Au bout de sept mois, la colère des Romains paraissant calmée, Éponine projeta d'aller elle-même à Rome solliciter Vespasien, dont on vantait beaucoup la douceur : Sabinus l'accompagna dans ce voyage, déguisé en esclave, la tête rasée et enveloppée d'un bandeau, enfin dans un accoutrement qui le rendait méconnaissable. Mais leurs espérances étaient mal fondées ; quelques amis qu'ils avaient à Rome et auxquels ils se découvrirent, leur conseillèrent d'attendre encore, et de regagner la Gaule. Le proscrit s'ensevelit de nouveau dans ce sépulcre durant neuf années. Ces neuf années, Éponine les passa presque tout entières avec lui. Là, elle devint deux fois mère. « Seule, comme la lionne au fond de sa « tanière, dit un écrivain grec qui connut l'un de ses fils, « elle supporta les douleurs de l'enfantement, et nourrit « de son sein ses deux lionceaux[2]. » Par intervalles, elle allait en Italie observer et consulter leurs amis communs. Ils furent enfin découverts et conduits prisonniers à Rome. Amenée devant l'empereur, Éponine se prosterna à ses pieds, et lui montrant ses enfants : « César, dit-

1. Τὰ μὲν οὖν ἄλλα παρὰ τῆς γυναικὸς ἐναγωνίως συνετραγῳδεῖτο τῇ δόξῃ τοῦ πάθους. Plut., Amator., 25.

2. Τὰς ὠδῖνας αὐτὴ κάθ' έαυτὴν διήνεγκεν, ὥσπερ ἐν φωλεῷ λέαινα καταδύσασα πρὸς τὸν ἄνδρα, καὶ τοὺς γενομένους ὑπεθρέψατο σκύμνους ἄῤῥενας. Id., ibid.

« elle, je les ai conçus et allaités dans les tombeaux, « afin que plus de suppliants vinssent embrasser tes « genoux [1]. » Ses paroles, sa douleur, son héroïsme, arrachèrent des larmes à tous les assistants ; mais Vespasien, inflexible, ordonna de traîner sur-le-champ Sabinus au supplice. Éponine alors se releva, et d'une voix forte et pleine de dignité, elle réclama que des destinées si longtemps communes ne fussent point désunies à ce dernier instant. « Fais-moi cette grâce, Vespasien, « s'écria-t-elle, car ton aspect et tes lois me pèsent mille « fois plus que la vie dans les ténèbres et sous la « terre [2] ! » 70

Tel fut le dernier sang versé pour la cause de la vieille Gaule, le dernier dévouement public à un ordre social, à un gouvernement, à une religion dont le retour n'était ni désirable ni possible. Nous avons vu combien d'obstacles firent avorter cette malheureuse tentative : ils allèrent croissant et se fortifiant de plus en plus. Chaque jour davantage la haute classe sépara ses intérêts et ses sentiments des sentiments et des intérêts de la masse ; les druides eux-mêmes firent leur paix ; ils s'éclairèrent et devinrent professeurs de la science romaine, prêtres du polythéisme gallo-romain [3]. L'amour de l'ordre s'insinua peu à peu dans tous les esprits, et la Gaule fut résignée : vint bientôt le christianisme, qui accéléra et consolida l'ouvrage.

De cette situation nouvelle sortit une nation qui ne manqua point d'originalité. Le rôle que joua la Gaule

1. Ταῦτα, Καῖσαρ, καὶ ἐγέννησα ἐν τῷ μνημείῳ, καὶ ἔθρεψα, ἵνα σε πλείονες ἱκετεύσωμεν. Dio, LXVI, 16.

2. Βεβιωκέναι γὰρ ὑπὸ σκότῳ καὶ κατὰ γῆς ἥδιον ἢ βασιλεύοντα ἐκεῖνον. Plut., loc. cit.

3. Auson., de Clar. Professor.

70 comme province de l'empire romain est plein de grandeur et d'intérêt. Ce besoin de mouvement et de liberté que nous avons vu tout à l'heure ébranler un gouvernement contesté, quand ce gouvernement fut consenti, ne s'éteignit point : il s'exerça dans les limites de la constitution et des coutumes romaines, il prit le caractère d'opposition, non de révolte. Sous cette forme, la Gaule arracha de grandes concessions à la puissance impériale, cassa plusieurs empereurs, en imposa d'autres à l'Italie, et s'établit même pendant quelques instants métropole de tout l'Empire. Mais ces événements curieux, quelque place qu'y occupe l'élément gaulois, appartiennent à l'histoire de Rome, et ne sauraient en être détachés; c'est dans l'histoire de Rome qu'il faut chercher leur explication comme leur cause.

Ainsi donc ma tâche est achevée. J'avais entrepris de tracer les destinées de la race gauloise, et j'ai atteint successivement les époques où sur tous les points du globe elle a fini comme nation, — non comme race, car les races humaines ne meurent point ainsi, — les époques où son individualité disparaît sous les formules d'une civilisation imposée, où son histoire devient un épisode d'une histoire étrangère. Pendant le cours de dix-sept cents ans, je l'ai suivie pas à pas, à travers toutes les périodes de sa vie si aventureuse et si pleine, ici nomade, là sédentaire, tour à tour conquérante et conquise, sous tous les climats de la terre, en Gaule, en Bretagne, en Germanie, en Espagne, en Italie, en Grèce, en Afrique, en Asie ; et partout et toujours, je l'ai montrée la même : intelligente, spirituelle, brave, ardente, mais mobile, peu capable de constance et d'ordre, mais vaine et désunie par orgueil. Que si l'on parcourt les temps qui suivent cette histoire, on reconnaîtra aisé-

ment les grands traits du caractère gaulois dans les évé- 70
nements romains de la Gaule romaine ; on les verra percer encore au milieu de la barbarie de la Gaule franke, malgré la conquête et le mélange des races, et ils apparaîtront de loin en loin sous les institutions originales du moyen âge.

Est-ce là tout ? Descendants des soldats de Brenn et de Vercingétorix, des citoyens de Carnutum et de Gergovie, des sénats de Durocortorum et de Bibracte, n'avons-nous plus rien de nos pères ? Ce type si fortement empreint sur les premières générations, le temps l'a-t-il effacé des dernières ? Peuple des sociétés modernes, la civilisation, ce costume des races humaines, a-t-elle transformé chez nous en même temps que recouvert le vieil homme ? et si nous examinions bien dans quelqu'une de ces crises où les peuples, brisant toutes les conventions sociales, se remontrent, pour ainsi dire, dans la nudité de leur nature, serait-il impossible de découvrir quelque signe de cette parenté de vertus et de vices ? Je ne sais ; mais, en traçant les récits de ce long ouvrage, plus d'une fois je me suis arrêté d'émotion ; plus d'une fois j'ai cru voir passer devant mes yeux l'image d'hommes sortis d'entre nous : et j'en ai conclu que nos bonnes et nos mauvaises dispositions ne sont point nées d'hier sur cette terre où nous les laisserons.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

LIVRE V.

INVASION DES KIMRIS SEPTENTRIONAUX ET DES TEUTONS. — ÉTAT DE LA GAULE PENDANT ET APRÈS LES GUERRES CIVILES DE MARIUS ET DE SYLLA. — GUERRES ENTRE LES ÉDUES ET LES SÉQUANES. — ARIOVISTE S'ÉTABLIT EN SÉQUANIE. — CÉSAR MARCHE CONTRE LUI ET LE DÉFAIT.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE VI.

GUERRES DE CÉSAR DANS LES GAULES ET DANS L'ILE DE BRETAGNE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE VII.

SOULÈVEMENT DE LA GAULE CONTRE LES ROMAINS. — GRANDE LIGUE DES ARVERNES. — VERCINGÉTORIX. — PRISE D'ALÉSIA. — CONQUÊTE DÉFINITIVE DE LA GAULE CHEVELUE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE VIII.

ORGANISATION DE LA GAULE CHEVELUE EN PROVINCE. — SON ROLE DANS LES GUERRES CIVILES DE ROME. — INSTITUTIONS D'AUGUSTE ET DE CLAUDE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE IX.

ÉTAT DE LA GAULE AU MOMENT DES PREMIÈRES GUERRES CIVILES DE L'EMPIRE. — INSURRECTION DE VINDEX. — GALBA, OTHON, VITELLIUS, VESPASIEN. — RÉVOLTE DE LA GAULE. — EMPIRE GAULOIS; SES REVERS ET SA FIN.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

FIN DE LA TABLE
DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

